



“Moi aussi je te regarde”. Une anthropologie politique des regards de femmes sur les corps d’hommes

Morgane Tocco

► To cite this version:

Morgane Tocco. “Moi aussi je te regarde”. Une anthropologie politique des regards de femmes sur les corps d’hommes. Anthropologie sociale et ethnologie. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2023. Français. <NNT : 2023EHES0131>. <tel-04501530>

HAL Id: tel-04501530

<https://hal.science/tel-04501530v1>

Submitted on 12 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Ecole doctorale de l'EHESS

Laboratoire d'Anthropologie Politique

Doctorat

Discipline : Anthropologie sociale, ethnologie

MORGANE TOCCO

“Moi aussi je te regarde”

***Une anthropologie politique des regards de
femmes sur les corps d'hommes***

Thèse dirigée par: Anne Monjaret, Directrice de Recherche, CNRS / LAP

Date de soutenance : le 20 décembre 2023

Rapporteurs 1 Christine Détrez, Professeure des Universités, ENS Lyon
 2 Chiara Piazzesi, Professeure, UQAM

Jury 1 Mélanie Gourarier, Chargée de Recherche, CNRS / LEGS
 2 Jean-Bernard Ouédraogo, Directeur d'Études, EHESS, CNRS / LAP
 3 Florian Vörös, Maître de Conférence, Université de Lille

Remerciements

Je souhaite saluer en ouverture de cette thèse chacune des femmes ayant accepté de participer à cette recherche, pour la confiance accordée et la mise en partage de leur réflexivité. Cette thèse a d'abord été écrite pour elles.

Je tiens à témoigner ma profonde gratitude envers Anne Monjaret, qui a dirigé cette thèse, pour la liberté qu'elle m'a accordée et la confiance qu'elle m'a témoignée, mais également pour sa grande réactivité et sa relecture attentive du manuscrit. Mes remerciements vont également à Mélanie Gourarier et Aline Henninger qui ont assuré le suivi de ce travail au cours des trois dernières années.

Ce manuscrit a bénéficié de la relecture de plusieurs personnes, envers lesquelles je suis très reconnaissante : Sophie Faure, Stéphane Tocco, Robin Bantigny, Margaux Oren, Aziliz Kondracki, Blandine Salla, Marie Sébillotte. Je tiens également à remercier les personnes dont les retours m'ont aidée à développer ma pensée, à des stades moins avancés de l'écriture : Marie Ducellier, Anne-Cécile Mouget, Barbara Gigi, Lucille Florenza, Rébecca Lévy Guillain, Marguerite Déon. Je pense aussi au jeune groupe de travail « Ethnographies féministes et queer » du LAP (EHESS - CNRS), et en particulier à Gianfranco Rebuccini, aux passionnantes discussions entamées autour de ces questions, qui ont nourri ma réflexion.

J'ai une pensée particulière envers les doctorant·e·s qui m'ont accompagnée au fil de cette aventure, en contribuant à réduire l'isolement du travail de recherche, en plus de m'avoir apporté soutien, écoute et conseils avisés : Marie Ducellier, Lucille Florenza, Flo Boux, Corentin Legras, Aziliz Kondracki, Blandine Salla, Ziyu Lin, Marie Sébillotte, Martin Illariy... Merci plus largement aux doctorant·e·s du Centre Norbert Elias (EHESS - CNRS) de m'avoir accordée une place officieuse au sein de leur espace de travail.

Le travail d'écriture de thèse fut rendu agréable par les recommandations transmises dans le cadre de la résidence d'écriture organisée par les doctorant·e·s et docteurs du Centre Georg Simmel (EHESS - CNRS) en 2019, je leur en suis reconnaissante. Je tiens par ailleurs à saluer l'appui du dictionnaire de synonyme développé par le CRISCO (Université de Caen), dont j'ai régulièrement fait usage. La fiabilité de mon ordinateur m'apparaît digne d'être mentionnée ici, non sans soulagement, puisque nous avons collaboré sans relâche mais sans problème ces dernières années.

Par ailleurs, cette recherche n'étant pas financée, elle n'aurait pu être menée à bien sans le système d'allocation chômage dont j'ai bénéficié, envers lequel je suis par conséquent reconnaissante.

Enfin et surtout, ces six années de doctorat ont été facilitées par la compréhension et la sympathie de mes proches. Je tiens donc à dire un grand merci aux membres de ma famille et à mes amis. Je tiens par dessus tout à remercier l'homme avec lequel j'ai partagé le quotidien, qui a soutenu la gestation de ce travail et a su en supporter les conséquences.

Résumé et mots clés

Cette thèse s'intéresse aux regards de femmes sur les corps d'hommes, dans le cadre de rapports de séduction hétérosexuels ordinaires, en France, dans le contexte contemporain. Elle interroge la capacité de femmes attirées par les hommes à regarder les hommes et être séduites par leur corps, au sein d'une société marquée à la fois par la dissymétrie des rôles de séduction — une dissymétrie fondée sur la licéité du désir sexuel masculin, qui attribue l'attractivité du corps au rôle séductif féminin — et par une aspiration à l'égalité des sexes. L'ambition de ce travail est de saisir les forces et contingences régulant les regards hétérosexuels de femmes et leurs expériences de séduction visuelle, tout en restituant leur subjectivité visuelle, érotique et politique. Il propose une anthropologie politique du regard sous l'angle de la tension entre plaisir et oppression. Le terrain est constitué d'une enquête par entretiens ethnographiques, agrémentée d'une expérience de photographie participative, et de l'ethnographie de deux projets artistiques participatifs créés par des femmes, dont l'objectif est d'encourager la fabrication et la visibilité d'images érotisant les corps d'hommes (dans les disciplines de l'illustration et de la photographie). Les regards sont étudiés par observation indirecte, depuis les discours et les pratiques de figuration (dessin et photographie) des enquêtées. Cette recherche s'inscrit au croisement de l'anthropologie des sens et du sensible, de l'anthropologie politique, ainsi que des études de genre et de sexualité. En inversant la perspective androcentrique habituelle, elle contribue à mettre en lumière les expériences perceptives de femmes en tant que sujet de regard.

Mots clés : *Regard, Image, Beauté, Désir, Séduction, Affects, Corps, Genre, Intimité*

Abstract and Keywords

This thesis deals with women's gazes on men's bodies as a part of ordinary heterosexual seduction relationships, in contemporary France. It questions the ability of women who are attracted to men to look at men and to be seduced by their bodies, in a society marked by both an aspiration to gender equality and the dissymmetry of seductive roles. This dissymmetry is based on the lawfulness of male sexual desire, and attributes the attractiveness of the body to the female role. The ambition is to understand the factors that are regulating women's heterosexual gazes and their experiences of visual seduction, all while recognizing the visual, erotic and political subjectivity of women. The fieldwork consists of an ethnographic interview survey, enhanced by a participatory photography experiment, and of the ethnography of two participatory art projects created by women. These projects aim to encourage the creation and visibility of images that eroticize men's bodies within illustration and photography. Women's gazes are thus studied through indirect observation, from the discourses and figurative practices (drawing and photography) of the research participants. This thesis stands at the crossroads between Sensory Anthropology, Political Anthropology, as well as Gender and Sexuality Studies. By inverting the usual androcentric perspective, it sheds light on the perceptual experiences of women as active participants in the act of gazing.

Keywords: *Gaze, Image, Beauty, Desire, Seduction, Emotions, Body, Gender, Intimacy*

Note sur l'anonymat

Dans le texte, certains prénoms ont été changés afin de respecter l'anonymat de mes interlocutrices. Certaines ont souhaité ne pas être anonymisées, j'ai alors utilisé leurs véritables prénoms.

Avertissement

Dans cette thèse, certaines images montrent des hommes nus, certains témoignages évoquent des scènes sexuelles.

Sommaire

Remerciements	3
Résumé et mots clés	5
Abstract and Keywords	6
<i>Note sur l'anonymat</i>	7
<i>Avertissement</i>	7
Sommaire	9

Introduction générale	11
La dissymétrie des rôles de séduction entre hommes et femmes	13
Inverser la focale androcentrique pour étudier les regards de femmes sur les corps d'hommes	23

PARTIE I. Mettre en lumière les regards de femmes sur les corps d'hommes : enjeux méthodologiques et politiques..... 33

Chapitre 1. Les terrains du regard. Étapes et méthodes d'une observation indirecte.	37
1.1. Vers une enquête par entretiens ethnographiques.....	38
1.2. Vers une ethnographie du regard par le biais des pratiques de figuration.....	60

Chapitre 2. La politisation des regards de femmes sur les corps d'hommes	79
2.1. Un contexte propice à la politisation de la dissymétrie des rôles séductifs.....	80
2.2. Une thèse entreprise par engagement féministe	86
2.3. Portraits de femmes qui agissent pour lutter contre l'inégale représentation des corps d'hommes et de femmes.....	96
2.4. Présentation de projets artistiques féministes qui s'emparent de l'érotisation des corps d'hommes : comparaison de Sprinkle et Lusted Men.....	109
2.5. Des femmes photographes et illustratrices animées par la politisation de l'érotisation des hommes	119

Conclusion de la première partie.....	127

Partie II. Questionner le statut du corps masculin dans les expériences de séduction hétérosexuelles de femmes.....129

Chapitre 3. La beauté corporelle d'un homme ne serait pas séduisante en soi	133
3. 1. Tentative de définition de la séduction exercée par le corps d'un homme	134
3. 2. Le mépris des hommes à la beauté objective.....	138
3.3. Le primat des qualités internes sur les qualités externes des hommes.....	147
3.4. Le refus de fétichiser la beauté corporelle d'un homme.....	158

Chapitre 4. La beauté corporelle d'un homme ne serait pas un critère prioritaire pour le choix du conjoint	169
4.1. Éviter de nourrir trop d'attentes quant à l'apparence du futur conjoint	170
4.2. Être séduisante aux yeux des hommes avant d'être séduite par leur beauté.....	181
4.3. S'attendre à ce que le jugement esthétique porté sur un homme évolue favorablement	188

Chapitre 5. La beauté corporelle des hommes ne serait pas érotique	203
5.1. Les femmes ne seraient pas « visuelles »	204
5.2. Le corps érotique serait féminin	213
5.3. Érotiser les hommes en image, un défi	233
5.4 Porter un regard érotique sur le corps des hommes en tant que femme : une transgression des normes de genre	248
Conclusion de la deuxième partie.....	263
 PARTIE III. Évaluer la capacité des femmes à regarder avec plaisir et attention le corps des hommes qui leur plaisent	265
 Chapitre 6. Les manières et possibilités de regarder les hommes perçus comme séduisants en tant que femmes	271
6.1. La réceptivité des femmes à la beauté corporelle des hommes en présence desquels elles se trouvent.....	272
6.2. L'attention visuelle des femmes dans les espaces publics urbains.....	287
6.3. Les multiples intentions des regards hétérosexuels féminins et leurs réactions d'orientation	301
6.4. « Mater » les hommes entre femmes	314
6.5. L'incidence du vieillissement sur les comportements visuels des femmes.....	324
 Chapitre 7. Les manières et possibilités, pour les femmes, de regarder le corps de leur partenaire intime	339
7.1. L'attention visuelle des femmes dans l'intimité	340
7.2. Pour regarder le corps d'un homme, il convient de ne pas en avoir peur.....	350
7.3. Pour regarder le corps de son partenaire, il convient d'en apprécier la vue.....	358
7.4. L'incidence de la présence du partenaire et de son attitude corporelle sur le comportement visuel des femmes	366
7.5. Porter un regard érotique sur le corps masculin contribuerait à percevoir sa sexualité comme épanouissante	374
Conclusion de la troisième partie	393
 Conclusion générale.....	395
 Bibliographie générale.....	405
Table des illustrations	419
Table des matières	421
Annexes.....	427

Introduction générale

Bruxelles (Belgique), octobre 2021. Je suis avec Laura et Lucie pour préparer la prochaine exposition de photographies érotiques d'hommes du projet Lusted Men. Après une matinée de travail, nous prenons une pause déjeuner dans une « petite cantine bio » qui se situe à proximité de l'espace d'exposition. À notre arrivée, les places assises manquent. Nous demandons à un homme seul, d'une quarantaine d'année, la permission de nous installer à sa table. Après avoir accepté, il engage rapidement la conversation, avec un accent italien prononcé. Nous évoquons « l'exposition de photos érotiques d'hommes » sur laquelle nous travaillons. Il déclare en retour que « les femmes ne sont pas visuelles » contrairement aux hommes. En s'appuyant sur « toutes ses expériences personnelles », il argumente avec certitude que les femmes préfèrent le toucher ou l'odeur mais qu'elles ne sont pas attirées visuellement par les hommes et ne sont pas excitées sexuellement à la vue d'un homme. Ces arguments autant que cette situation — un homme apprenant à trois femmes comment les femmes regardent et désirent les hommes — produisent un agacement chez chacune d'entre nous. Laura et Lucie tentent d'expliquer à cet homme que son constat est le fruit d'une construction sociale et que l'exposition préparée est la preuve du contraire. Comme cet homme semble ne pas être à l'écoute de leurs arguments et répète en boucle sa propre opinion, le ton monte chez Laura, qui parle de manière sèche et impatiente (nous avons faim et souhaitons déjeuner tranquillement). Pour couper court à cette tentative de « leçon féministe » qui ne prend pas, elle l'invite à se rendre à l'exposition, dont le vernissage a lieu le jour suivant. Il finit par partir en lâchant « moi je parle d'expériences vraies et personnelles, c'est scientifique, pas artistique. » Siderées par cette rencontre, nous échangeons de rapides commentaires puis changeons de sujet. Le lendemain, cet homme se rend au vernissage, mais aucune de nous n'engage la conversation avec lui, par « flemme » (terme que nous employons en guise de justification).

En ouverture de la thèse, cet extrait de terrain permettra d'introduire l'objet d'étude et la problématique. Cette recherche, menée en France métropolitaine (avec de rares déplacements en Belgique pour suivre certaines enquêtes), s'intéresse aux regards de femmes sur les corps d'hommes au cours de rapports de séduction hétérosexuels ordinaires, dans un contexte culturel marqué à la fois par la dissymétrie des rôles séductifs et l'aspiration à l'égalité des sexes.

De cette scène, beaucoup de choses pourraient être dites mais l'attention se focalisera sur les points qui serviront l'introduction. Lusted Men est un projet artistique féministe créé en 2019 par des femmes qui collectent des photographies érotiques d'hommes pour les présenter au cours d'expositions publiques. Les femmes qui en sont à l'initiative, nourries de théories féministes de première et seconde main, dénoncent la dissymétrie genrée des rôles séductifs, reprenant à leur compte la réflexion du critique d'art John Berger selon qui « l'homme agit, la femme paraît. Les hommes regardent les femmes, les femmes se regardent être regardées »¹. Elles considèrent que cette dissymétrie enferme les femmes dans un rôle d'objet de regards et de désirs masculins, qui les dépossède de leurs propres regards et désirs, nuisant à leur épanouissement sexuel et à leur

¹ Cette citation provient de l'émission *Voir le voir* diffusée par la chaîne télévisée BBC en 1972, qui donne lieu à la publication d'un ouvrage éponyme, traduit en français en 2014 (Berger, 2014). Lucie explique que ces mots ont joué un rôle important dans son propre cheminement de pensée : « j'me rappelle que c'était un des trucs qui m'avaient le plus marquée. [...] J'en ai parlé à plein de copines après, sur le fait que c'était une prise de conscience énorme. » (Marseille, août 2020). Cette citation est mentionnée dans le Manifeste du projet Lusted Men et (jusqu'en 2022) sur leur site Internet.

émancipation. Constatant que cette bicatégorisation est alimentée par les représentations véhiculées par la culture visuelle, elles entreprennent de contribuer au développement d'images jugées manquantes dans l'espace social, celles érotisant le corps des hommes, pour lutter contre cette division genrée des rôles séductifs et permettre la réduction des inégalités entre hommes et femmes. Le projet Lusted Men émerge dans un contexte marqué par la recrudescence des mobilisations féministes (chapitre 2). Les années 2010 connaissent une politisation croissante de l'intime et des questions sexuelles — ce que la philosophe Camille Froidevaux-Metterie nomme le « tournant génital du féminisme » (Froidevaux-Metterie, 2018). Le « moment #MeToo »² revendique, entre autres, une « révolution sexuelle égalitaire » portée sur la lutte contre les violences faites aux femmes et le droit des femmes à la jouissance et au plaisir sexuel (Pavard, Rochefort, Zancarini-Fournel, 2020). Les revendications féministes investissent également la question du regard dans la culture visuelle. Des critiques sur l'invisibilisation des artistes femmes sont réactivées (Nochlin, 1993). Le concept de *male gaze*³ semble réhabilité et le concept de *female gaze*⁴ se développe.

Revenons à la scène précédemment décrite. Cette interaction révèle l'existence d'une *pensée de la différence* (pour reprendre la formulation de Françoise Héritier, 1996) concernant les manières de regarder et désirer le corps de l'autre en fonction du genre. Selon cet homme, les femmes (hétérosexuelles) ne sexualiseraient pas le corps d'un homme et n'érotiseraient pas sa vue, contrairement aux hommes. Il semble donc soutenir que le rapport au corps de l'autre, au regard et à la sexualité n'est pas le même chez les hommes que chez les femmes et tend à essentialiser ces différences. Si cette pensée est ici exprimée par un homme, elle peut être partagée par des femmes — nombre d'enquêtées considèrent que le regard qu'elles portent sur le corps d'un homme est différent du regard que les hommes posent sur les corps de femmes, que l'appréhension du corps de l'autre et les affects qui l'accompagnent diffèrent selon le genre. Les membres de l'équipe Lusted Men (dont je fais alors partie) soutiennent quant à elles que, si différence il y a, celle-ci résulte d'une construction sociale. Cette pensée, influencée par leurs lectures féministes, se trouve consolidée par les résultats de l'opération de collecte de photographies érotiques d'hommes qu'elles mènent depuis 2019, qui recense la participation de plusieurs centaines de femmes (qui ont

² Parler du « moment #MeToo » permet de rappeler que la recrudescence des mobilisations féministes commence avant le scandale Weinstein, à partir des années 2010, et que #MeToo s'inscrit dans l'histoire longue des luttes féministes (Pavard, Rochefort, Zancarini-Fournel, 2020).

³ Théorisé par Laura Mulvey pour dénoncer le fait que la culture visuelle dominante impose au public d'adopter une perspective d'homme hétérosexuel en fétichisant et réifiant le corps féminin. Laura Mulvey, *Visual Pleasure and Narrative Cinema*, Screen, vol. 16, N°3, 1975, p. 6-18.

⁴ L'expression *female gaze* est popularisée en France par la théoricienne Iris Brey. Selon elle, elle se rapporte à un « regard féminin » qui n'est pas forcément un regard de femmes, mais une manière de regarder les corps, non pas comme objet mais comme sujet, pour permettre de partager l'expérience de la personne regardée (Brey, 2020).

envoyé des photographies érotiques qu'elles ont prises de leur propre partenaire intime, d'amis ou de modèles hommes). Les membres de l'équipe Lusted Men y voient la preuve qu'il existe des femmes qui portent un regard érotique sur le corps des hommes mais que leur regard est invisibilisé par une société patriarcale dominée par le point de vue masculin. L'interaction décrite expose la coexistence de deux conceptions opposées sur la différence de comportement entre hommes et femmes concernant le regard et le désir : d'un côté, le discours de l'interlocuteur masculin est emprunt d'une pensée essentialiste — les femmes seraient naturellement moins « visuelles » que les hommes — de l'autre, les membres de l'équipe Lusted Men revendiquent un discours constructiviste — les femmes seraient tout autant « visuelles » que les hommes si elles avaient connu la même socialisation. Ainsi, cette scène permet d'illustrer le « double modèle » contradictoire qui encadre la socialisation sexuée dans la société contemporaine : « celui de la croyance en la différence “naturelle” des sexes et celui de l'aspiration à l'égalité des hommes et des femmes » (Ferrand, 2004, p. 6). Nous allons nous pencher plus en détail sur la question de la dissymétrie des rôles séductifs avant d'aborder la manière dont l'objet d'étude est approché dans le cadre de ce travail.

La dissymétrie des rôles de séduction entre hommes et femmes

Les anthropologues ont depuis longtemps mis au jour le fait que « toutes les civilisations se sont fondées sur la distinction entre masculin et féminin et l'attribution de rôles sociaux différents aux hommes et aux femmes » et que cette bicatégorisation sert à entretenir la domination des hommes sur les femmes (Héritier, 2012, p. 197). Si les caractéristiques et comportements attribués au masculin ou au féminin varient selon les sociétés (Mead, 1966), partout les femmes sont considérées comme des objets de désir et/ou des moyens de l'assouvir (*ibid.* ; Rosaldo, Lamphere, 1974). Les rapports de séduction hétérosexuels sont eux-mêmes structurés autour de cette « valence différencielle des sexes » (Héritier, 1996), qui attribue à chacun un rôle défini selon son genre. De fait, il existe une « distribution inégalitaire des rôles séductifs » entre hommes et femmes, qui prend des formes différentes selon les cultures et les périodes historiques (Lipovestky, 1997, p. 52). Le contexte culturel français contemporain, dans lequel s'inscrit cette recherche, n'en est pas exempt. La dualité en vigueur dans ce contexte attribue l'attractivité du corps au rôle féminin et

repose sur la licéité du désir sexuel masculin⁵. La distribution genrée des rôles séductifs est donc établie sur la bicatégorisation genrée de la beauté corporelle et du désir sexuel.

Premièrement, la beauté physique est pensée comme un « fait féminin qui va de soi » (Nahoum-Grappe, 1985, p. 26), comme le résume Michelle Perrot : « La Femme incarne la Beauté ; la Beauté s'incarne en la Femme. » (Perrot, 2012, p. 377). La beauté corporelle est inhérente à l'identité féminine, ce qui n'est pas le cas de l'identité masculine : « D'une part, la laideur masculine est moins grave socialement, moins définitive dans la définition de la virilité. D'autre part, la dimension esthétique est plus importante dans l'identification féminine : la belle femme est une vraie femme (tandis qu'un bel homme perd de sa virilité lorsqu'il passe trop de temps à se coiffer). » (Nahoum-Grappe, 1995, p. 7). La beauté physique étant considérée comme le pouvoir de séduction des femmes, le rôle séductif féminin repose sur le soin de son apparence. La séduction masculine est quant à elle fondée sur la puissance plutôt que sur la beauté (Bologne, 2011) ; la beauté étant aux femmes ce que la force est aux hommes (Perrot, 2012). Cette polarité autour de la beauté est pensée comme complémentaire : « il faut que les femmes l'incarnent et que les hommes possèdent celles qui l'incarnent. » (Wolf, 1991, p.4). Elle s'inscrit dans une distribution actif / passif qui associe la passivité à la féminité — répondre aux standards de beauté étant compris comme une technique de séduction passive assignée aux femmes (Bologne, 2007) — et l'activité à la masculinité — le rôle dévolu aux hommes consistant à conquérir activement les belles femmes (Wolf, 1991). Cette « inégalité des rôles esthétiques » (Löwy, 2006) est l'une des conséquences de la dissymétrie des rôles séductifs.

Deuxièmement, les désirs sexuels sont également différenciés selon le genre et sur une échelle passif / actif (Rubin, 2010). La sexualité des femmes est sensée être passive et leurs désirs moins importants que ceux des hommes (Ferrand, 2004 ; Bajos, Bozon, 2008). En outre, il existe « un clivage opposant une sexualité féminine pensée prioritairement dans le registre de l'affectivité et de la conjugalité, et une sexualité masculine pensée essentiellement dans le registre du besoin physique » (Bajos, Bozon, 2007, p. 32) ; la romantisation de la sexualité concerne essentiellement les femmes, quand les hommes partagent plutôt une approche hédoniste (Legouge, 2016, p. 461). Par ailleurs, l'érotisme des femmes est considéré moins visuel que celui des hommes, qui auraient besoin d'image pour exciter leur désir (Wolf, 1991) — comme observé dans la scène présentée en préambule. Les désirs des femmes et des hommes sont donc pensés comme étant de nature différente et cette différenciation contribue à assurer le primat du désir masculin (Ferrand, 2004).

⁵ La licéité du désir sexuel masculin est définie par Françoise Héritier comme « l'élément le plus fort et absolument invariable de la valence différentielle des sexes : la pulsion sexuelle masculine n'a pas à être entravée ni contrecarrée ; il est légitime qu'elle s'exerce sauf si elle le fait de manière violente et brutale à l'encontre du droit officiel d'autres hommes. » (Héritier, 2002, p. 201).

Il est important de noter que cette distribution des rôles s'inscrit dans l'organisation symbolique d'un contexte spécifique, qu'elle est culturellement et historiquement située.

Une distribution genrée des rôles séductifs qui n'est pas universelle

Si la dissymétrie des rôles de séduction entre hommes et femmes semble universelle, elle ne s'établit pas nécessairement sur la distribution des rôles précédemment décrite (Lipovetsky, 1997). Dans certaines cultures, le corps des hommes est plus décoré que celui des femmes, ce qui semble être le signe que ce sont les hommes qui cherchent à attirer le regard pour plaire. C'est par exemple le cas des Baruya de Nouvelle Guinée (Godelier, 1982), des Massa et des Moussey du Tchad et du Cameroun (Igor de Garine, 1987) ou des Shuar d'Amazonie (Taylor, 2003). Chez les Wodaabes Nigériens, ce seraient les hommes qui usent de leur beauté corporelle pour séduire les femmes⁶. Le cas du Japon apporte un contrepoint intéressant au cas Français. La culture Japonaise semble reconnaître plus volontiers le plaisir visuel des femmes (Miller, 1998), ainsi que leurs désirs sexuels (Giard, 2008) et la figure de l'homme objet de désir féminin semble davantage visible dans l'espace social. Dès le XIV^{ème} siècle, certaines gravures érotiques (*Shunga*) représentaient des hommes en tant qu'objets de désir pour spectateur féminin (Miller, 2003). Dans les années 1960, apparaissent les premières idoles masculines à la beauté revendiquée. Dès les années 1970, la littérature *Boys' Love* (BL), met en scène des émois amoureux entre hommes, écrits par des femmes pour des femmes (McLelland, Welker, 2015) — une production encore vive et appréciée aujourd'hui. Ainsi, comme le souligne l'anthropologue Laura Miller « les expressions féminines du désir pour la beauté corporelle masculine sont fréquentes dans de nombreux médias populaires japonais⁷ » (Miller, 2003, p.53-54). Par ailleurs, bien que les pratiques de beauté n'aient jamais été réservées qu'aux femmes Japonaises, les années 1990 observent un renouveau remarquable du souci esthétique chez les jeunes Japonais, qui n'hésitent plus à se teindre les cheveux, s'épiler et s'habiller de manière excentrique (*ibid.*), marquant ainsi une rupture avec la figure hégémonique masculine du *salaryman* (Vogel, 1991), ce 'col-blanc' en costume et aux cheveux courts, caractérisé par une apparence austère, conforme et impersonnelle (Mc Veigh, 2000), qui faisait rêver les jeunes japonaises dans les années 1970 (Roberson & Suzuki, 2003). « Les jeunes hommes seraient de plus en plus préoccupés par leur appréciation esthétique et sexuelle » (Miller, 2003, p.37). Les *Ikemen*⁸

6 Exemple cité par Naomi Wolf (1991).

7 Traduit depuis l'anglais.

8 Le terme *Ikemen* est apparu dans les années 2000 avec pour illustration la popularité du chanteur, idole et acteur Takuya Kimura (Giard, 2008), élu plusieurs années d'affilée « Guys we want to have sex with » par des lectrices du magazine féminin *An An* (Miller, 2003).

n'hésiteraient pas à érotiser leur apparence physique pour se transformer en objet de désir féminin. La séduction exercée par la beauté du corps n'est donc pas partout pensée comme un pouvoir spécifique aux femmes. Par conséquent, le désir des femmes n'est pas nécessairement associé à la passivité.

Une distribution historiquement située

En France et dans l'Europe occidentale, la beauté corporelle n'a pas toujours été associée au féminin et le désir sexuel des femmes n'a pas toujours été considéré plus modéré que celui des hommes. La bicatégorisation genrée attribuant l'attractivité du corps au rôle féminin est le fruit d'une histoire récente, qui s'est cristallisée au XIX^{ème} siècle — il n'est pas inutile de rappeler que cette histoire s'écrit au masculin : théoriciens, scientifiques, médecins, artistes, acheteurs et commanditaires d'art, publicitaires, etc. sont principalement des hommes.

Le statut privilégié de la beauté féminine adviendrait à la Renaissance en Europe, période marquée par une préoccupation grandissante des hommes pour le corps des femmes et la sexualité (Stratton, 1996). L'expression « Beau Sexe » est décernée aux femmes (Lipovestky, 1997). Dès lors — et jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle —, la beauté ne se définit plus qu'au féminin (Vigarello, 2004). La force et la beauté deviennent des qualités opposées, strictement réparties selon le genre, alors que les hommes pouvaient assimiler force et beauté à la période médiévale (*ibid.*). La redécouverte de l'Antiquité Grecque aurait largement contribué à ce tournant, avec son art et ses nus, bien que « les hommages rendus à la beauté s'adressaient davantage au corps masculin qu'au corps féminin » (Lipovestky, 1997, p. 119), mais également sa pensée, notamment celle de Platon, qui permet de dédramatiser la beauté en la liant au Bien — « l'excellence des traits suppose celle des vertus » (Vigarello, 2004, p. 33). La beauté des femmes se constitue alors « en objet autonome d'étude, suscitant une avalanche d'observations et de descriptions, de louanges, de conseils, de prescriptions normatives » (Lipovestky, 1997, p. 124), ce qui contribue à « légitime[r] la spécificité spectaculaire de l'esthétique corporelle féminine » et asseoir son « efficacité esthétique » (Nahoum-Grappe, 1985, p. 136). Cette fascination pour le corps féminin ne fait que s'accroître au fil des siècles, notamment avec l'essor des « sciences de la modernité », qui font du corps et de la sexualité des femmes leur objet de prédilection (Gardey, 2018). À la fin du XVIII^{ème} siècle, les médecins deviennent les principaux producteurs de discours sur la sexualité (Steinberg, 2018). Une littérature pléthorique cherche à « rationaliser les mystères de la jouissance sexuelle » (Corbin, 2007, p. 19). Les descriptions médicales des corps féminins sont très denses comparées à celles des corps masculins, envers lesquels « l'absence de fascination désirante conduit à plus de simplicité » (*ibid.*, p. 40). Les

thèses considérant que la beauté des femmes lance un appel au désir des hommes se développent (*ibid.*) — elles influenceront les théories freudiennes encore influentes aujourd’hui⁹.

Au tournant du XIX^{ème} siècle, l’essor de la médecine anatomo-clinique, participe à faire évoluer drastiquement les représentations de la sexualité et des rôles de genre, en renforçant la bipolarité. Jusqu’alors, les corps des hommes et des femmes ne sont pas considérés comme radicalement différents (Laqueur, 1992). Les organes sexuels féminins sont pensés comme la version intérieure des organes sexuels masculins (Tuana, 2004). Le plaisir sexuel des femmes est jugé nécessaire à la reproduction humaine, les femmes sont réputées être dotées d’un désir sexuel important et leur jouissance est prise en considération (Corbin, 2007). En outre, il apparaît normal aux hommes que les femmes soient sensibles à la beauté masculine (Greer, 2003). Mais lorsqu’au début du XIX^{ème} siècle, la science démontre que la conception n’est pas liée à l’orgasme féminin, c’est la modération sexuelle qui est recommandée aux femmes (Gardey, 2018). L’orgasme féminin ayant perdu sa fonction procréative, le clitoris, qui était jusqu’alors connu et représenté, disparaît progressivement des discours scientifiques — jusqu’à la fin du XX^{ème} siècle — et le désir féminin tend à être considéré comme modéré voire absent, contrairement à celui de l’homme (Bozon, 2002 ; Tuana, 2004)¹⁰. Le XIX^{ème} siècle cultive « la croyance que le désir sexuel féminin ne surgit pas sans être provoqué » (Piazzesi, 2017, p.32-33) ; seul l’homme serait guidé par l’appétit sexuel¹¹, la femme se contentant d’être réceptive à cette demande (Gardey, 2018). Il n’est plus admis que les femmes aient des yeux et un érotisme propre (Greer, 2003). Dans cette reconfiguration, les corps d’hommes et de femmes sont de plus en plus appréhendés comme étant opposés (Laqueur, 1992). Avec l’essor de la médecine moderne, qui érige des principes alliant beauté du corps et santé, le dimorphisme sexuel s’applique dans la représentation des corps : le corps d’un homme se doit d’être carré, dur, doté d’angles saillants, signe de sa solidité, pour s’opposer à la forme sphérique et au moelleux, associés à la féminité (Corbin, 2007). Aux caractéristiques physiologiques se mêlent les caractéristiques psychologiques : « Toute une psychologie de la différence se met alors à accompagner cette biologie. La pudeur, la possibilité de continence sexuelle, la modération, l’absence de désir se mettent à être considérées comme des qualités naturelles des femmes. Inversement, le désir, l’agressivité, l’activité sont définis comme le propre de l’individu masculin. »

⁹ Selon Sigmund Freud, l’impression optique est « la voie par laquelle l’excitation libidinale est le plus souvent éveillée ». L’émotion esthétique et l’excitation sexuelle seraient intrinsèquement liées (chez les hommes seulement) : « Il me semble indubitable que le concept de “beau” s’enracine dans le sol de l’excitation sexuelle et signifie à l’origine ce qui stimule sexuellement (“les attraits”). » (Freud, 2010, p.32).

¹⁰ Il existe cependant des divergences au sein des savoirs diffusés entre la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle : aux discours considérant que les femmes sont frigides s’opposent ceux considérant le contraire (Gardey, 2018). Dans le second cas, les discours visent à « tempérer et réguler le désir de la femme de manière à éviter toute déviance ou dérèglement sexuel ». (Piazzesi, 2017, p.32).

¹¹ Une idée théorisée par Dietrich Bush, qui influencera par la suite Sigmund Freud (Gardey, 2018).

(Bozon, 2002, p. 25). Ainsi que le résume Chiara Piazzesi : « Remplacée par la biologie et la physiologie des sexes, la métaphysique des sexes qui distingue les penchants naturels masculins et féminins se prolonge au XIX^{ème} siècle dans et par un processus de scientification, qui ne remet en question que rarement les prémisses essentialistes de la physiologie sexuelle du désir, de la psychologie morale et des agencements sociaux qui lui sont associés. » (Piazzesi, 2017, p.35).

La fascination grandissante pour le corps des femmes n'est pas propre à la science mais concerne également la culture visuelle. Dans l'histoire de l'art européen, les premiers nus féminins apparaissent à la Renaissance (Stratton, 1996), aux côtés des premiers nus masculins qui sont plus nombreux (Greer, 2003). Ce serait au tournant du XIX^{ème} siècle que le nu féminin remplace progressivement le nu masculin dans l'art français (Solomon-Godeau, 1997). Alors que « la chair masculine est omniprésente » à la Renaissance, au XIX^{ème} siècle, « la tentation d'érotisation du corps masculin doit être repoussée » (Guilbert, 2014, p. 26) ; « seules les femmes ont le droit douteux de se présenter comme objets sexuels, objet du désir, spectacle sexuel » (*ibid.*, p. 31). C'est surtout avec le développement des procédés de reproduction et de reprographie, que le corps des femmes connaît une large diffusion (Gaté, 2016). Les villes françaises du XIX^{ème} siècle sont « submergées d'images de femmes » (Perrot, 2012, p. 285). Le corps féminin fait l'objet d'un investissement symbolique multiforme : en politique, avec l'incarnation de la République par la figure de Marianne ; dans le religieux avec le développement du culte de la Vierge Marie et des figures de saintes ; mais également dans l'art et la publicité (*ibid.*). Cette « invasion » d'images de femmes est accompagnée du « retrait physique et politique des femmes de l'espace public » (*ibid.*, p. 285). À partir du XIX^{ème} siècle, on assiste donc à la spectacularisation du corps féminin et à sa marchandisation (Stratton, 1996). Dès les années 1840 apparaissent les premières photos de prostituées nues (Wolf, 1991) — la prostitution et la pornographie étant alors interconnectées (Steinberg, 2018). Les images de femmes envahissent le marché : cartes postales de « beautés féminines », copies d'œuvres d'art classiques, etc. (Wolf, 1991). Les publicitaires envisagent l'identification de l'attrait d'un produit à la femme qui le présente ou l'accompagne (Perrot, 2012). Le désir de consommer est alors associé à un désir masculin et l'exhibition du corps féminin devient une composante essentielle de la culture de consommation (Stratton, 1996).

Au XX^{ème} siècle et jusqu'en ce début de XXI^{ème} siècle, ce tableau ne se modifie guère en France. Bien qu'il existe une évolution notable des comportements sexuels des femmes, conduisant à la réduction des écarts entre les conduites sexuelles féminines et masculines, des différences se maintiennent, notamment dans la signification qui est attribuée à certains actes et attitudes (Ferrand, 2004). L'enquête « Contexte de la sexualité en France », menée en 2006 sous la direction de Nathalie Bajos et Michel Bozon, révèle « une persistance des différences hommes/femmes dans

les représentations sur la sexualité.» (Ferrand et al., 2008, p.545), constatant que « ce rapprochement des pratiques masculines et féminines ne s'accompagne pas d'une transformation profonde des représentations des rôles que sont censés tenir l'un et l'autre sexe dans les arrangements amoureux. » (*ibid.*, p. 359). Ainsi, la répartition genrée des rôles de séduction — qui attribue l'attractivité du corps au pôle féminin et la licéité du désir sexuel au pôle masculin — ne semble guère influencée par ce rapprochement des conduites sexuelles entre hommes et femmes.

Le maintien de cette dissymétrie s'observe dans les produits de l'industrie culturelle et en particulier dans la culture visuelle. Comme le remarque Patricia Legouge, « les transformations des comportements sexuels des cinquante dernières années n'ont pas induit davantage de représentations d'objets de désir pour les femmes hétérosexuelles, c'est-à-dire des hommes en posture de disponibilité sexuelle » (Legouge, 2016, p. 464). Bien que les professions scientifiques et artistiques se féminisent, les femmes ne semblent guère préoccupées par le corps des hommes, se concentrant plutôt sur leur propre corps, notamment dans une logique de réappropriation et de dénonciation des rapports de domination qu'il subit (Détrez, Simon, 2006). Les quelques œuvres d'artistes femmes qui s'intéressent aux hommes dès les années 1970 ne consistent guère en des célébrations du corps masculin (Greer, 2003).

Les représentations de la masculinité évoluent cependant, à partir des années 1960. Peu à peu, la beauté peut être cultivée et revendiquée par les hommes, sans porter atteinte à leur identité de genre (Vigarello, 2004). Si le paraître devient un enjeu important chez les hommes, confrontés également à l'injonction de se conformer aux standards de beauté, la société reste marquée par une plus faible attention accordée à la dimension esthétique du corps des hommes (Saint-Pol, 2010) ; « le souci de l'apparence reste secondaire chez l'homme » (Bologne, 2011, p. 397). Le corps masculin connaît également une spectacularisation et une marchandisation croissante. À partir des années 1990 et en particulier au tournant des années 2000, l'homme nu ou érotisé s'expose de plus en plus au regard public. Son image est utilisée par les publicitaires pour vendre des produits (Williams, Bendelow, 1998). Des calendriers érotisant le corps masculin font leur apparition, comme le fameux calendrier des rugbymen les Dieux du stade sorti en 2001 (Monjaret, 2016). De plus en plus de films donnent en spectacle la plastique d'acteurs (Perfetti-Oates, 2015). Malgré cette évolution, le corps masculin demeure peu visible, face à l'hyper exploitation du corps féminin, en tant qu'objet de regard, objet sexuel, objet médical, objet commercial (Callen, Boëtsch, 2006).

Une distribution pourtant pensée comme naturelle

La dissymétrie qui oppose le masculin au féminin dans le cadre des rapports de séduction hétérosexuels tend à être pensée comme évidente et innée, comme l'évoque Naomi Wolf : « cette situation est nécessaire et naturelle parce qu'elle est biologique, sexuelle et dans l'ordre de l'évolution de l'espèce. Les hommes forts se battent pour conquérir les belles femmes et celles-ci sont plus fécondes. La beauté des femmes doit correspondre à leur fécondité et, comme le système est fondé sur la sélection sexuelle, il est inévitable et immuable. » (Wolf, 1991, p.4). Cette pensée est entretenue par des théories de psychologie évolutionniste (ou sociobiologie) selon lesquelles, au nom de la préservation de l'espèce, les mâles sont attirés par des femelles qui sont jeunes et fertiles, soit belles et désirables, quand les femelles sont attirées par les mâles de statut élevé, soit forts et puissants (Löwy, 2006). L'essentialisation de la dissymétrie des rôles séductifs est alimentée par la vulgarisation de théories de psychologie et de psychanalyse marquées par l'influence de Sigmund Freud, selon lesquelles le désir masculin passe par l'œil et le corps féminin constitue un ensemble de signaux visuels qui éveillent le désir masculin. Cette essentialisation se nourrit de la croyance en une différence naturelle entre les sexes, une croyance prégnante dans la société française contemporaine (Ferrand, 2004).

Les sciences sociales ont depuis longtemps démontré que les différences biologiques entre hommes et femmes ne produisent pas naturellement des différences en termes de comportement, mais que ces différences sont culturellement instituées et alimentées par une socialisation genrée différenciée. De fait, la fonction de la socialisation est d'« inculquer à l'enfant et lui faire incorporer comme “naturelles” les qualités socialement associées à son sexe anatomique et construites en fonction de la société où il va vivre » (Ferrand, 2004, p.6). Les jeunes filles apprennent très tôt que « pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet », ce qui les conduit vers la passivité et le souci de leur apparence, et entraîne le renoncement à leur autonomie (de Beauvoir, 1976, p. 30). Dès l'enfance, elles sont encouragées à soigner leur beauté dans l'optique de faire plaisir à l'autre (Wolf, 1991). En plus d'être socialisées à être désirables aux yeux des hommes, les femmes apprennent à désirer de manière passive, en désirant être désirées (McKinnon, 1989 ; Berger, 2014). De par leur socialisation genrée différenciée, les femmes développent une sexualité qui répond aux désirs des autres plutôt qu'un désir actif (Rubin, 2010), qui accorde une plus grande importance au plaisir sexuel de leur partenaire qu'au leur (Ferrand, 2004). Par conséquent, les femmes ne se voient pas comme un corps jouissant mais comme un corps dont les hommes jouissent, voire comme un objet de jouissance à négocier — faire l'amour est alors vécu comme le fait de céder son corps (Liogier, 2018). Les hommes sont, quant à eux, socialisés à être sujet d'un désir porté vers une tierce personne et à développer un désir actif (de Beauvoir, 1976). Contrairement aux filles, les garçons

« reçoivent peu d'incitation à s'occuper et se préoccuper de leur coiffure et de leurs tenues vestimentaires » (Court, 2010, p. 181). Par ailleurs, ils sont « socialisés comme clients de la pornographie » dès l'enfance : « à travers les revues pornographiques achetées ou dérobées, les jeunes mâles apprennent qu'on peut fantasmer, s'exciter seul ou en groupe devant des figures de femmes, et que ces figures, ces représentations de personnes réelles (payées pour cela, mais les jeunes n'en ont pas toujours conscience) sont disponibles à leurs scripts sexuels » (Welzer-Lang, Laugier, Marzano, 2003, p. 131). De par cette socialisation précoce, « l'attirance du nu est profondément enracinée dans la mentalité masculine, au point de déclencher un regard réflexe », bien que cette attirance soit construite culturellement (Kaufmann, 1995, p.112). L'idéologie de la séduction hétérosexuelle, fondée sur la dissymétrie des rôles séductifs, contribue donc à produire des comportements différenciés selon le genre, qui apparaissent comme relevant de l'inné. Or, la mise en spectacle du corps féminin érotisé est le résultat d'une construction culturelle du désir masculin forgée par les idées de la psychanalyse et du capitalisme ainsi que de la nécessité d'accroître la consommation (*ibid.*). Selon Françoise Héritier, l'exploitation commerciale de l'image des femmes consiste en une « nouvelle forme d'usage sexuel » de leur corps : « L'usage des capacités érotiques du corps des femmes à des fins publicitaires et marchandes obéit étroitement au schéma mental qui veut que le corps des femmes appartienne à tous les hommes, à commencer par le regard d'appropriation posé sur lui comme un droit. » (Héritier, 2012, p.313). La dissymétrie des rôles séductifs est intrinsèquement liée à l'hétérosexualité en tant qu'institution¹², qui régule le genre selon un rapport binaire, qui différencie le masculin du féminin à travers le désir hétérosexuel (Butler, 2006). L'hétérosexualité œuvre « sur le plan idéologique, à travers le discours et les formes de représentation qui définissent la sexualité en termes phallogocentrés, plaçant les hommes en position de sujet et les femmes en position d'objets » (Jackson, 1996, p.15). Elle agit sur les représentations comme sur les pratiques, en incitant les hommes comme les femmes à privilégier le point de vue et le désir masculin (Holland et al., 1998). L'incorporation de la dissymétrie des rôles séductifs se répercute dans le monde social comme dans le monde de la recherche.

L'omniprésence du corps des femmes dans la recherche

Les sciences sociales ont peu investi les thèmes du regard, de la beauté corporelle et du désir sexuel, en comparaison à d'autres disciplines telles que la philosophie, la psychologie et la psychanalyse —

¹² Pour étudier l'hétérosexualité dans sa complexité, il convient de séparer sur le plan analytique l'hétérosexualité en tant que pratique et expérience, de l'hétérosexualité en tant qu'institution patriarcale (Richardson, 1993 ; Robinson, 1993).

qui en proposent des approches particulièrement marquées par l'ethnocentrisme, l'androcentrisme et l'essentialisme. La plupart des écrits portant sur ces thèmes, toutes disciplines confondues, traitent des corps de femmes, et des regards et désirs d'hommes. Presqu'aucune recherche en sciences sociales ne s'intéresse aux femmes en tant que sujet regardant et désirant les hommes, ni au corps des hommes en tant qu'objet de regard et de désir féminins. Cette zone d'ombre a déjà été pointée du doigt par les sociologues Michel Bozon et François Héran à propos du choix de la rencontre amoureuse : « Si le regard objectivant des hommes sur le physique féminin a été analysé voire critiqué [...] la manière dont les femmes envisagent l'apparence de leurs futurs conjoints a été plus rarement étudiée. » (Bozon, Héran, 2006). Mais cet appel semble ne pas avoir eu d'écho. À mon sens, deux facteurs justifient cet écueil.

Premièrement, le monde de la recherche n'est pas hermétique au monde social dans lequel il existe. Il est donc emprunt de l'hétéronormativité et de l'androcentrisme en vigueur — ce qui est dénoncé depuis les années 1970 par les chercheuses féministes (Mathieu, 1985). Traiter du désir et du regard des hommes et traiter du corps des femmes, de leur beauté et de leur attrait, apparaît comme une évidence pour de nombreux·ses chercheur·euse·s (hommes et femmes). Il est même fréquent que ce biais de genre ne soit pas explicité, comme s'il allait de soi ; ce qui illustre à quel point les normes d'attraction hétérosexuelle apparaissent naturelles et comment l'évidence produit de l'aveuglement. Il me semble que le fait d'étudier la séduction exercée par le corps des hommes sur les femmes permet de « dénaturaliser l'hétérosexualité » et de rompre avec l'universalisme et « l'aveuglement constitutif d'un privilège » (Fassin, 2009, p. 215). Françoise Héritier suggérerait que le fait de questionner l'« évidence apparemment naturelle de la légitimité de la pulsion sexuelle mâle » permettrait de reconnaître la « légitimité parallèle de la pulsion féminine et éviter que l'expression de l'une se traduise par l'annihilation de l'autre » (Héritier, 2012, p. 295). Je m'inscris dans cette logique en considérant que le regard et le désir des femmes attirées par les hommes est annihilé par l'évidence du regard et du désir des hommes.

Deuxièmement, plusieurs écrits portant sur les thèmes du regard, de la beauté corporelle et du désir sexuel traitent des corps de femmes, et des regards et désirs d'hommes dans une logique critique, visant à mettre en lumière les rapports de domination qui les traversent. La littérature portant sur le contrôle du corps et de la sexualité des femmes par un système patriarcal est abondante. Si cette littérature s'avère nécessaire à l'établissement d'outils théoriques agissant en faveur de l'émancipation des femmes, il me semble cependant qu'elle participe à entretenir la bicatégorisation genrée en invisibilisant l'expérience perceptive des femmes. Que les positions critiques considèrent les techniques d'embellissement comme une aliénation au désir masculin ou comme un « capital » dont elles peuvent tirer profit pour elles-mêmes, elles rapportent

toujours la beauté et la désirabilité au féminin. En se concentrant sur le rapport que les femmes entretiennent à leur propre corps, il me semble qu'elles restreignent l'espace de leur agentivité en évinçant la capacité des femmes à désirer les corps masculins, à éprouver une émotion esthétique à leur égard. De même, il me semble que les théories dénonçant les représentations visuelles sexualisant et réifiant les corps de femmes pour le regard des hommes, sans s'intéresser en retour au regard des femmes, renforcent la négation de leur plaisir visuel. J'ai donc souhaité m'intéresser aux femmes en tant que sujets de regards et de désirs pour éviter de dénier leur subjectivité visuelle, esthétique et érotique en les silenciant. « Moi aussi, je te regarde » lance Isabelle (56 ans) en entretien, à l'attention de l'homme dont elle me parle ; dont elle déplore qu'il se permette de juger l'apparence des femmes sans faire aucun effort pour améliorer la sienne. Cet extrait de témoignage m'a semblé assez représentatif de ma démarche pour être repris en titre de cette thèse.

Inverser la focale androcentrique pour étudier les regards de femmes sur les corps d'hommes

En tant que femme cisgenre hétérosexuelle qui regarde et désire le corps des hommes, je ne me reconnais pas exactement dans la répartition des rôles séductifs en vigueur (chapitre 2). Cette recherche est née de la volonté d'étudier ce qui, depuis mon expérience, m'est apparu comme une zone d'ombre. J'ai souhaité investiguer la question de la séduction exercée par la beauté corporelle des hommes sur les femmes attirées par les hommes¹³, avec l'idée qu'elle était silencieuse par l'idéologie de la séduction hétérosexuelle, et en constatant que cette question était absente des préoccupations de la recherche en sciences sociales. Ce travail a donc souhaité contourner l'aveuglement engendré par l'incorporation de la dissymétrie des rôles séductifs dans le monde social — et le monde de la recherche — pour étudier l'expérience de séduction depuis le point de vue des femmes, en se penchant sur les hommes en tant qu'objet de regards et désirs féminins. La thèse s'intéresse plus particulièrement aux regards que les femmes portent sur les hommes qui leur plaisent, à la manière dont elles appréhendent les corps d'hommes dans le cadre de rapports de séduction hétérosexuels ordinaires. Elle traite donc de « l'expérience de séduction médiatisée par la vue », que j'appelle aussi « expérience de séduction visuelle ».

13 Cette expression permet d'englober les femmes qui se définissent hétérosexuelle mais également bisexuelles, pansexuelles ou autre. Je préfère cette expression à la catégorie « hétérosexualité » qui est une construction sociale normative dont une partie des enquêtées veulent se défaire.

Le regard est un objet peu étudié par l'anthropologie (Héritier, 2004), sans doute en raison de la difficulté de l'étudier par observation directe — « le regard est, d'une certaine façon, invisible. L'œil seul est visible » — et par la multiplicité des objets de regard possible — « ce que peuvent regarder les hommes est infini » (Leclerc, 2006, p.1). Certains sociologues s'en sont emparés, en étudiant le regard sous l'angle de l'échange de regards entre individus, des interactions et de la communication non verbale — comme les travaux de Georg Simmel (1989) ou d'Erving Goffman (1974). L'analyse des interactions visuelles entre individus a permis de mettre au jour comment les rapports de pouvoir configurent les manières de regarder l'autre. Le regard en tant que perception sensorielle, la réception de l'image et affects accompagnant la vue ont moins été traités par les sciences sociales que par la phénoménologie, avec notamment les travaux du philosophe Maurice Merleau-Ponty. Le regard a par ailleurs été étudié sous l'angle de la culture visuelle par les études féministes portant sur l'art et le cinéma, soucieuses de s'intéresser à « la manière dont les images contribuent à produire la réalité dans laquelle nous vivons. » (Zapperi, 2016, p.548). Il existe donc plusieurs façons d'étudier le regard. L'approche adoptée dans le cadre de ce travail ne se limite pas à l'échange de regards entre individus car l'acte de regarder l'autre n'est pas toujours accompagné de l'intention d'établir une communication ou de susciter une rencontre mais peut également être motivé, entre autres, par la curiosité et le plaisir. Il s'agit d'élargir la focale pour ne pas se concentrer uniquement sur les interactions visuelles entre hommes et femmes mais également sur le regard voyeur, dont nous retiendrons cette définition : « personne qui aime à observer les autres, sans participer, qui aime à photographier, à filmer. » (Larousse, 2023). Ici, le regard est abordé de façon pragmatique, dans sa banale matérialité, comme une pratique sociale (acte de regarder) et comme une perception sensorielle (réception de l'image et affects ressentis), traversé par des rapports de pouvoir et des normes de genre, dont les significations et fondements varient à la fois individuellement, culturellement et historiquement. L'attention est portée sur les intentions qui motivent l'acte de regarder (ou ne pas regarder) l'autre, comme sur les affects accompagnant la vue de l'autre, lorsqu'il est perçu comme séduisant — l'expérience de séduction. À propos des perceptions sensorielles, la définition de David Le Breton sera retenue : « les perceptions sensorielles ne relèvent pas (ou pas seulement) d'une physiologie ou d'une psychologie, mais d'abord d'une orientation culturelle laissant une marge à la sensibilité individuelle. Les perceptions sensorielles forment un prisme de significations sur le monde, elles sont modelées par l'éducation et mises en jeu selon l'histoire personnelle de chaque individu. Ce sont les ressources de sens de l'individu qui découpent son monde en schèmes de compréhension et d'action. Dans une même communauté, elles varient d'un individu à l'autre, mais elles s'accordent à peu près sur l'essentiel. » (Le Breton, 2007, p. 16). Pour le sociologue, la perception est avant tout une interprétation : c'est

une « sensation muée en signification » (ibid., p. 28). Cette définition permet de mettre en évidence le caractère physiologique comme le caractère culturel et social du regard érotique ; de « confronter vie sensible et vie sociale » (Laplantine, 2005).

Les sciences sociales se sont davantage intéressées à la question de la beauté mais elles l'abordent principalement sous l'angle des pratiques esthétiques et des soins de l'apparence, en tant que « technique du corps » (Mauss, 1936), plutôt que sous l'angle de la réception, de l'expérience esthétique et des affects qui en découlent. Les rares ouvrages anthropologiques portant sur l'expérience esthétique s'intéressent moins à la beauté corporelle humaine qu'aux arts visuels¹⁴. Enfin, la question du désir ayant davantage été traitée par la psychanalyse que par les sciences sociales, il existe une tradition de travaux anthropologiques et féministes qui mobilisent les théories psychanalytiques pour étudier cette question (Trachman, 2016 ; Le Gall, Ravelet, 1999). Par exemple, selon Teresa de Lauretis, l'ethnographie ne permettrait pas une étude complète des désirs et fantasmes et devrait se coupler à une approche psychanalytique (Lauretis, 1994). Or, les théories psychanalytiques, et en particulier la pensée freudienne, bien qu'elles prétendent offrir une compréhension universelle, sont historiquement et culturellement situées (Stratton, 1996). Ce n'est donc pas la direction qu'emprunte cette thèse qui envisage plutôt le désir comme une activité sociale, répondant à des normes propres à un contexte culturel donné et résultant d'un apprentissage (Mead, 1960 ; Gagnon, 2008), et qui entend faire la part belle aux données ethnographiques.

L'approche développée dans le cadre de cette recherche consiste à opérer un décentrement des concepts de beauté et de désir en les étudiant au travers de la question de la séduction. Il existe également de nombreuses manières d'aborder la séduction, comme il en existe diverses acceptions. Comme le souligne Mélanie Gourarier, la séduction est difficile à définir et « renvoie simultanément à l'art de plaire et à la tromperie » (Gourarier, 2016, p. 596). Les recherches en sciences sociales portant sur la séduction l'envisagent principalement comme une « condition de l'accès à l'autre et à la sexualité » et l'étudient « en fonction de sa finalité supposée : la rencontre sexuelle ou amoureuse », mais n'en font pas l'« objet premier de leurs investigations » (Gourarier, 2016, p. 600). Dans le cadre de cette thèse, la séduction est comprise comme « un acte social ordinaire entraînant un homme et une femme [...] dans un processus de rencontre où l'esprit et le corps sont impliqués » — le qualificatif « ordinaire » impliquant la possibilité de « jaillissement en tout lieu, à tout moment » (Dauphin, Farge, 2001, p. 8). Les rapports de séduction hétérosexuels ne se réduisent pas ici à la rencontre amoureuse et sexuelle mais englobent les interactions sociales

14 Comme Jacques Maquet dans son ouvrage *L'Anthropologue et l'esthétique. Un anthropologue observe les arts visuels* (Maquet, 1993) ou Anne Monjaret *La Pin-up à l'atelier. Ethnographie d'un rapport de genre* (Monjaret, 2020).

ordinaires entre personnes de genre opposé. Postulant que les rapports de séduction hétérosexuels sont présents dans le domaine de l'intimité comme dans le monde de l'anonymat et des relations impersonnelles de la sphère publique, cette recherche s'intéresse aux regards que les femmes portent sur le corps de tout homme susceptible de leur plaire, quel que soit le type de relation entretenue avec lui — qu'il s'agisse d'inconnus, de connaissances interpersonnelles, de partenaires sexuels, de conjoints, etc. La séduction est étudiée sous l'angle de la perception sensible, en tant qu'état émotionnel et expérience interne — sans ignorer que le sensible est culturellement déterminé — plutôt que comme « séduction consciente et ciblée », qui se rapprocherait de la drague (Bologne, 2007, p. 9). La séduction en tant qu'expérience, « se confondant avec le ressenti de l'attrait », est définie comme le fait d'« être affecté agréablement, être attiré par quelque chose ou par une personne source de représentation imaginaire et de plaisir » (Lipovetsky, 2017, p. 22). Dans cette acception, « la séduction n'est rien d'autre qu'une preuve de la capacité de l'être humain de s'émerveiller. » (Wolf, 1991, p.289). Le terme *expérience de séduction* sera préféré à celui de séduction pour marquer cette précision. L'expérience de séduction peut être caractérisée comme une processus d'enchantement ou de ravissement advenant avec la rencontre d'une personne qui suscite l'intérêt, le plaisir et le désir d'une autre. Elle englobe un ensemble d'affects à l'intensité variable selon les contextes et les individus qui l'éprouvent — qui seront étayés au fil du manuscrit, en restituant le plus fidèlement possible les conceptions émiques. Cette acception de la séduction se rapproche de la définition que l'anthropologue Pierre-Joseph Laurent donne de la « beauté humaine » comme étant « ce qui plaît à l'œil et à l'esprit » (Laurent, 2010, p. 19). Selon lui, la beauté « évoque un ordre sensible, celui des émotions et du sensoriel, bref un au-delà des mots et de la raison — celui de l'ineffable, du trouble, de l'équivoque, de l'attirance » (Laurent, 2010, p. 19). Dans le cadre de ce travail, l'expérience de séduction se concentre sur la perception visuelle du corps d'un homme, sur l'image de ce corps — le corps étant lui-même une image (Belting, 2004). Il me semble que le fait d'étudier la séduction exercée par le corps d'un homme sous l'angle des affects éprouvés par les femmes permettra d'opérer un décentrement des concepts de beauté et de désir, en estompant les frontières analytiques qui les séparent, pour en renouveler finalement l'approche.

Pour une approche empirique de l'expérience de séduction médiatisée par la vue

Les écrits théoriques portant sur les thèmes du regard, de la beauté corporelle et du désir sexuel s'appuient rarement sur des matériaux de terrain, préférant se référer à des sources littéraires ou philosophiques — souvent les mêmes et principalement écrites par des hommes (comme Jean Baudrillard ou André Breton, pour ne citer qu'eux). Une tradition dont cette recherche souhaite se

détourner, en privilégiant les données empiriques issues de recherches en sciences sociales et surtout, en s'appuyant sur une enquête de terrain. Cette recherche propose donc une approche empirique de l'expérience de séduction médiatisée par la vue, qui tâche de restituer les regards au plus près des expériences vécues par les femmes, dans leur diversité et leur complexité, en évitant de les simplifier, de les homogénéiser et de les universaliser. Ce travail entreprend d'esquisser une anthropologie du regard par les moyens détournés qu'offrent l'observation indirecte. Il accorde une attention particulière aux manières dont les femmes parlent du corps des hommes ainsi qu'aux manières dont certaines d'entre elles photographient et dessinent ce corps. L'analyse du regard se fait donc par l'intermédiaire des discours et des images, et plus particulièrement des pratiques de figuration¹⁵. Si cette recherche s'intéresse au regard par le biais des images, elle n'est pas une recherche sur les images et s'en tient à une approche anthropologique des images. Pour ce faire, il convient de dissocier « la production d'images dans l'espace social » de « l'activité de perception sensorielle de chaque individu » et de « la production des images intérieures » (Belting, 2004, p. 19). Dans le cadre de la thèse, ces trois thèmes seront abordés conjointement, bien que le second soit au centre de l'analyse. En outre, selon Hans Belting, il est important de distinguer, d'une part, les images « intérieures », « endogènes », produites par le corps lui-même, et d'autre part, des images « extérieures », « physiques » ou « medium visuel », produites dans le monde social (*ibid.*). Cette recherche entend articuler ces deux acceptions de l'image pour mieux saisir le regard porté sur le corps.

L'objet d'étude est exploré à partir d'une enquête ethnographique menée en France métropolitaine entre 2018 et 2021. Le terrain connaît deux phases distinctes, qui s'entremêlent cependant et se nourrissent mutuellement. Durant les deux premières années de doctorat, l'entretien ethnographique (Beaud, 1996 ; Skinner, 2012) est pensé comme l'aspect central du dispositif méthodologique. Dans ce cadre, je rencontre une cinquantaine de femmes, recrutées et multipliées par « effet boule de neige ». L'enquête par entretiens est agrémentée d'une expérience de photographie participative avec une sélection d'enquêtées volontaires. En troisième année de doctorat, je me tourne vers l'étude de deux projets artistiques, créés par des femmes cisgenre, qui ont pour objectif de visibiliser et d'encourager les représentations érotiques d'hommes, dans les disciplines de l'illustration et de la photographie. Le premier est un fanzine (publication de faible diffusion et indépendante) qui regroupe des illustrations érotisant les corps des hommes créés par

15 Le terme « figuration » est ici préféré à celui de création ou d'art. Ce terme est emprunté à Philippe Descola pour permettre une approche anthropologique des images, qui ne hiérarchise pas les diverses formes de « mise en image » opérées les êtres humains (Descola, 2021). Il est d'autant plus opératoire ici que l'analyse s'appuie sur des pratiques de figuration « profanes », « en amateur », comme sur des pratiques de figurations culturellement reconnues comme « artistiques » ou « professionnelles », sans en opérer de distinction.

28 jeunes artistes femmes (dont les deux initiatrices du projet), tiré en 100 exemplaire en 2020 puis réédité en 2021. Le second est une collecte ouverte de photographies érotiques d'hommes, qui comptabilise plus de 600 participations entre 2019 et 2021 et organise une dizaine d'expositions publiques, dans plusieurs villes de France et à Bruxelles (Belgique). Cette seconde phase d'enquête croise plusieurs méthodes : observation participante, entretiens semi-directifs, analyse de questionnaire, étude iconographique. La méthodologie détaillée fera l'objet d'un développement ultérieur (chapitre 1).

Ce terrain m'a permis de rencontrer plus de 80 femmes, majoritairement cisgenre, hétérosexuelles et blanches, âgées de 18 à 85 ans (moyenne d'âge à 34 ans), issues de classe moyenne et supérieure. À ce stade, il est important de préciser que, si cette recherche s'intéresse aux regards de femmes aujourd'hui en France, elle ne peut être lue comme une étude représentative de l'expérience de toutes les femmes françaises, ni comme une étude du *regard féminin*. La thèse s'appuyant principalement sur les données empiriques obtenues au cours de l'enquête, elle s'en tient à l'expérience des femmes rencontrées au cours du terrain. Par conséquent, il sera plus juste de parler désormais, non plus du regard des femmes, mais du regard des femmes *rencontrées, participant à l'enquête* ou *enquêtées*. Les hommes sont paradoxalement les grands absents de cette enquête ; nous parlons d'eux mais ne les entendons pas. Ce choix est assumé, puisque l'accent est intentionnellement mis sur la perspective des femmes dans une optique de visibilisation de leurs expériences vécues.

Vers une anthropologie politique du regard sous l'angle de la tension entre plaisir et oppression

Ce travail se situe dans le cadre disciplinaire de l'anthropologie des sens et du sensible, et de l'anthropologie politique. Il mobilise des travaux d'anthropologie mais également d'histoire, de sociologie, d'études de genres et sexualités, et de phénoménologie. La thèse entend tisser des liens entre le sensible, le social et le politique — pour paraphraser l'anthropologue François Laplantine, qui définit la politique du sensible comme « la reconnaissance de l'inscription du politique, de l'éthique et de l'histoire dans la sensibilité, dans la temporalité de vie du sujet » (Laplantine, 2005, p. 157). L'étude du regard prend effet dans le cadre d'une « pensée anthropologique du corps », telle que développée par François Laplantine ; il s'agit d'une étude du corps percevant des femmes, qui requiert une attention aux « manières dont il est affecté » et dont il « réagit performativement à ce qui l'affecte » (*ibid.*, p. 38). L'anthropologue rappelle que le corps est traversé par des « contraintes sociales et politiques » qui sont « intériorisées » et peuvent paraître « naturelles voire

innées. » (*ibid.*, p.40) C'est justement à l'inscription du social et du politique dans les corps et les sens que cette recherche est attentive. Si l'analyse porte sur le sens de la vue et sur la matérialité du corps c'est que cette articulation cristallise des rapports de force qu'il est question d'interroger. L'anthropologie politique ne porte pas nécessairement sur les institutions formelles du pouvoir mais s'intéresse plus largement à la question des rapports de pouvoir, ainsi que le résument les anthropologues Ricardo Ciavolella et Eric Wittersheim, qui la définissent comme une « tentative de comprendre la manière dont les individus et les groupes réagissent et se positionnent face aux forces ou contingences » (Ciavolella, Wittersheim, 2016). C'est cette approche renouvelée du politique qui est adoptée ici, en mobilisant le concept d'agentivité ou *agency* tel que développé par la philosophe Judith Butler, qui traite de faculté d'action des êtres humains face aux déterminismes dans lesquels ils se trouvent, auxquels ils peuvent se conformer comme résister voire les transformer. Le concept d'*Agency* permet de ne pas enfermer les femmes dans un objet victimisant. Les femmes sont donc envisagées en tant que sujet agissant, bien qu'appartenant à un groupe social connaissant des formes d'oppression. Il ne s'agit pas d'ignorer les ressorts inégalitaires et les rapports de pouvoir qui les traversent mais bien au contraire de les étudier depuis la subjectivité de femmes. Ce concept apparaît d'autant plus pertinent que le regard des femmes sur les hommes connaît une politisation croissante par les femmes dans la société française.

Influencée par les travaux d'Albert Piette, je considère que l'étude du politique ne doit pas se faire au détriment de l'étude de l'individu dans sa singularité¹⁶. Ce travail tente donc de ne pas homogénéiser le groupe des femmes en mettant en exergue les seuls traits qui les rapprochent, mais d'identifier également les traits qui les singularisent pour focaliser l'analyse sur les individus « pris séparément » (Piette, 2009). Cette approche est compatible avec la notion d'*agency* puisque cette dernière s'intéresse à la subjectivité des individus et aide à articuler les actes individuels aux actes collectifs. Elle permet, je l'espère, d'éviter l'écueil de naturalisation des femmes, qui ne constituent pas une catégorie analytique à part entière (Rosaldo, 1980 ; Ortner, 1996), bien qu'elles partagent au nom de leur appartenance de genre, une expérience différenciée de celle des hommes en ce qui concerne les questions de regard et de séduction. En outre, ce travail ne cherche pas à comparer le regard des femmes au regard des hommes, une entreprise qui serait périlleuse à bien des niveaux, mais d'apporter un éclairage sur un point de vue minorisé.

¹⁶ Albert Piette critique la tendance de l'anthropologie sociale ou culturelle à privilégier l'étude des êtres humains comme partageant un ensemble de traits socioculturels — une opération qu'il juge homogénéisante et appauvrissante — plutôt que l'étude de l'être humain en tant qu'objet. Il enjoint à s'intéresser à l'« entité humaine » et son vécu existentiel, avant de l'articuler aux « entités culturelles » et « schèmes relationnels » (Piette, 2011, p. 9).

L'anthropologue états-unienne Carole S. Vance enjoint à étudier la sexualité des femmes sous l'angle de « la tension entre danger sexuel et plaisir sexuel »¹⁷ car elle est « une tension puissante dans la vie des femmes » (Vance, 1985, p. 1), dont l'expérience « contient des éléments de plaisir et d'oppression, de joie et d'humiliation » (*ibid.*, p. 6). Selon cette chercheuse, « la sexualité est simultanément un domaine de restriction, de répression et de danger ainsi qu'un domaine d'exploration, de plaisir et d'agentivité » (*ibid.*, p. 1), ce pourquoi une analyse qui se concentre soit sur la question du danger, soit sur celle du plaisir, ne restitue pas la complexité de l'expérience sexuelle des femmes. En outre, elle suggère d'étudier l'oppression des femmes, non seulement à l'aune des violences sexuelles commises par les hommes mais également à l'aune de la « répression du désir féminin qui provient de l'ignorance, de l'invisibilité et de la peur » (*ibid.*, p. 23), du « contrôle intériorisé des pulsions sexuelles des femmes, qui empoisonne le désir à sa racine avec le doute et l'anxiété » (*ibid.*, p. 4). Cette thèse s'inscrit dans la lignée du plaidoyer de cette anthropologue. Elle propose une anthropologie politique du regard qui aborde l'expérience de séduction comme un affect agréable pouvant susciter du plaisir et s'accompagner de désir sexuel, en identifiant les structures patriarcales qui la modèlent et la contraignent.

L'ambition de cette recherche est de penser le regard dans les termes d'un agir politique. À partir d'une enquête ethnographique cherchant à détailler les manières dont les femmes appréhendent le corps des hommes qui leur plaisent, ce travail interroge la capacité des femmes à regarder les hommes et être séduites par leur corps, dans une société qui entretient la dissymétrie des rôles séductifs — en assignant l'attractivité du corps au rôle féminin et privilégiant les regards et désirs masculins — et qui est marquée par l'aspiration à réduire les inégalités sociales entre hommes et femmes. L'objectif de la recherche est de saisir les forces et contingences régulant les regards hétérosexuels de femmes et leurs expériences de séduction visuelle.

Organisation du manuscrit

Le manuscrit est organisé en trois parties, elles-mêmes divisées en deux à trois chapitres. La première partie traite des enjeux politiques et méthodologiques soulevés par la volonté de mettre en lumière les regards de femmes sur les corps d'hommes. Elle permettra de situer le contexte et le cadre de l'enquête. Le dispositif méthodologique employé est expérimental et original, ce pourquoi un chapitre entier lui sera consacré. Ce premier chapitre, en détaillant les différents

¹⁷ Traduit depuis l'anglais.

dispositifs à partir desquels le terrain s'est constitué, propose un plaidoyer en faveur de l'observation indirecte. Le chapitre suivant traite de l'actualité des thématiques investies par ce travail au sein du contexte étudié. Il restitue la genèse de cette recherche ainsi que la genèse des initiatives artistiques ethnographiées afin de mettre en évidence les étapes de prise de conscience de la dissymétrie des rôles séductifs, la manière dont elle est politisée et les actions qui en découlent.

Puis, la seconde partie abordera l'expérience de séduction hétérosexuelle depuis le point de vue des femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche, en étudiant le statut du corps masculin dans l'idéologie de la séduction partagée par ces femmes. Il s'agira de saisir comment la dissymétrie genrée des rôles séductifs influence les discours et les perceptions. Nous commencerons par nous intéresser aux discours des enquêtées sur la beauté corporelle masculine au sein du troisième chapitre qui investiguera les raisons pour lesquelles la plupart d'entre elles affichent de l'indifférence à l'égard de la séduction exercée par la beauté corporelle d'un homme. Le chapitre suivant se penche plus en détail sur le statut de la beauté masculine dans le cadre des démarches de rencontre amoureuse et sexuelle. Il sera question d'identifier l'incidence de la distribution différenciée des rôles séductifs sur l'indifférence communiquée par les femmes au sujet de la beauté physique de leur futur partenaire. Le cinquième chapitre traite du statut de la vue dans l'expérience de séduction érotique féminine, via l'analyse des discours tenus par les enquêtées et leurs pratiques de figuration érotique. Il vise à mettre en évidence les effets de la socialisation genrée sur la capacité à érotiser ou non l'image d'un corps.

Enfin, la troisième partie portera sur l'acte de regarder un homme et ses implications, en dressant une corrélation entre la capacité des femmes à être séduites par l'apparence d'un homme et l'attention visuelle qu'elles leur portent. Elle mettra en évidence un certain nombre de freins limitant la possibilité, pour une femme, de regarder avec plaisir et attention le corps d'un homme, sans dénier l'agentivité visuelle et sexuelle de certaines enquêtées. L'analyse de ces barrières permettra de complexifier la compréhension du statut du corps masculin dans l'expérience de séduction féminine. Le sixième chapitre se concentre sur le regard que les femmes rencontrées posent sur les hommes en général, en dehors de l'intimité hétérosexuelle. Il s'intéresse aux facteurs favorables et défavorables à l'observation de l'autre sexe dans les espaces publics, en fonction du lieu, du contexte, de l'âge et de la situation de couple. Puis le dernier chapitre se focalisera sur les enjeux du regard porté sur le corps du partenaire intime. Il s'agit de montrer que les espaces privés ne sont pas davantage propices à l'observation du corps masculin que les espaces publics.

PARTIE I. Mettre en lumière les regards de femmes sur les corps d'hommes : enjeux méthodologiques et politiques

Cette recherche est née de la volonté mettre en lumière les regards de femmes sur les corps d'hommes. Cette mise en lumière revêt une double signification : d'une part, il s'agit de sortir de l'ombre des expériences qui y étaient relégués — celles de femmes — ; d'autre part, il s'agit de déployer un dispositif de recherche permettant de faire apparaître ce qui est difficilement observable — les regards portés sur les corps. La première partie de cette thèse s'attachera à restituer ces deux types d'opération. Le premier chapitre déroulera les chemins empruntés pour mener une anthropologie politique des regards. En revenant sur les outils et dispositifs de recherche employés, il détaillera la manière dont ces regards sont étudiés sur le terrain. Il s'agira également de montrer combien les expérimentations méthodologiques sont importantes pour que les sciences sociales puissent se saisir de nouveaux objets. Le second chapitre traitera des cheminements qui favorisent une prise de conscience de la mise à l'ombre des regards de femmes sur les corps d'hommes, et qui mènent vers sa politisation. Il s'agira d'exposer l'actualité de cette question au sein du contexte culturel, social et historique dans lequel les enquêtées évoluent, tout en étudiant des parcours individuels de prise de conscience et d'action. Il s'agira également de présenter des actions collectives mises en place pour remédier à l'invisibilisation des regards de femmes sur les corps d'hommes, en détaillant les deux initiatives ethnographiées : la collecte de photographies érotiques d'hommes Lusted Men et le fanzine d'illustrations érotiques d'hommes Sprinkle. L'ensemble de ces données constitue un préalable nécessaire à la compréhension de cette thèse et ouvrira la voie au développement de sa réflexion.

Chapitre 1. Les terrains du regard. Étapes et méthodes d'une observation indirecte.

L'objet d'étude de cette thèse peut difficilement être approché dans l'action et compris par la simple observation de cette action. D'une part, comme le remarque le sociologue Gérard Leclerc, « le regard est, d'une certaine façon, invisible. L'œil seul est visible » (Leclerc, 2006, p. 1). Le regard, donc, « n'est véritablement approchable qu'à travers sa source corporelle (l'œil) ou les appareils et instruments qu'il utilise quelques fois (lunettes, appareil photo, loupe, jumelles, microscope, télescope), ou encore, de façon très indirecte, via la prise en compte de ses produits sociaux et culturels (dessin, peinture, sculpture, photographie, film). » (*ibid.*, p. 2). D'autre part, l'expérience de séduction et ses affects ne sont pas non plus accessibles à l'observation visuelle de l'enquêteur·rice. Bronislaw Malinowski, lui-même — pourtant l'un des « inventeurs du terrain ethnographique » (Ghasarian, 2004) — reconnaît que « l'observation directe est toujours difficile, lorsqu'on étudie l'attraction sexuelle et le développement d'une passion ; elle est même souvent impossible, et on est bien obligé de se contenter, en grande partie, de ce qu'on apprend par des confidences et des bavardages. » (Malinowski, 1930, p. 8). Or, je partage le point de vue de l'anthropologue Jacques Maquet, selon qui « un domaine d'investigation ne doit pas être clos pour cause de méthode de recherche » (Maquet, 1993, p.24)¹⁸ et considère que l'anthropologie ne doit pas se limiter à l'étude d'objets analysables par l'observation directe.

Ne pouvant être étudié dans le cadre d'une observation participante classique, le regard est ici appréhendé de manière détournée, par le biais d'une « observation par procuration » ou « observation en abyme », pour reprendre les expressions qu'emploie Jean Copans pour décrire le processus par lequel « on transforme les paroles en autant d'observation de l'intérieur » (Copans, 2008, p. 84) ; les discours constituant alors un « site d'observation » (*ibid.*, p. 85). L'observation indirecte est dépendante de la capacité des enquêteur·e·s à exprimer leurs expériences. Elle repose sur un travail de réflexivité¹⁹ conséquent de leur part. L'enjeu d'une telle enquête est donc d'encourager cette réflexivité et de faciliter l'énonciation du vécu. Les dispositifs méthodologiques sur lesquels repose cette thèse ont été adoptés en ce sens. Le regard est analysé à travers les mots des femmes rencontrées mais également à travers les images produites par certaines d'entre elles.

18 Dans son ouvrage portant sur l'expérience esthétique, il souligne que « les chercheurs en sciences sociales ne sont pas à l'aise pour décrire et analyser les processus intérieurs » alors qu'il existe des « stratégies » pour « atteindre une connaissance critique » (Maquet, 1993, p.24).

19 La réflexivité est entendue ici comme « l'aptitude du sujet à envisager sa propre activité pour en analyser la genèse, les procédés ou les conséquences, autrement dit la pratique de la réflexivité constitue la possibilité qu'a tout acteur social d'examiner sa situation et son action » (Bertucci, 2009, p. 44).

L'attention est portée sur ce que ces femmes perçoivent et la manière dont elles rendent compte de leurs perceptions, verbalement et iconographiquement. Ce procédé requiert une implication particulière des enquêtées dans le processus de recherche et une prise au sérieux de la manière dont elles mettent en mots et en images leurs perceptions.

Ce premier chapitre s'attache à présenter la méthode employée dans le cadre de cette recherche, qui peut s'apparenter à une *patchwork ethnography* (Günel et al., 2020)²⁰. Dans un premier temps, il abordera l'intérêt de l'entretien ethnographique, en tant qu'il permet de reproduire une forme de sociabilité existante — se réunir entre femmes pour parler d'hommes — qui encourage les confidences et constitue des scènes d'observation ethnographique. Dans un second temps, il abordera la manière dont les images et en particulier les pratiques de photographie et de dessin ont été investies dans cette recherche afin de matérialiser le regard des femmes rencontrées et de mener une observation par procuration.

1.1. Vers une enquête par entretiens ethnographiques

En fin d'année 2017, je débute ma thèse avec un objet d'étude mais sans terrain défini et sans financement. Les premiers mois de doctorat sont consacrés à la quête du terrain idéal et de financements. Souhaitant répondre aux exigences méthodologiques classiques de la discipline, j'ai d'abord cherché un espace géographique précis, une entité spatiale délimitée dans laquelle je pourrais mener une observation participante. Je souhaitais que cette recherche se déroule en France, pays dans lequel je suis née, ai été socialisée, mais surtout dans le contexte culturel duquel émerge mon questionnement. Je vise donc une anthropologie du proche²¹. Plusieurs idées d'espace sont envisagées : les salles de spectacles de *go-go dancers*²², les concours de beauté pour hommes, la plage (pour répondre à la sociologie des seins nus de Jean-Claude Kaufmann, 1995), les boutiques de vêtements et salons de beauté pour homme, les bars et boîtes de nuit, etc. Aucun de ces espaces ne semblait satisfaisant car ils relevaient à leur manière de l'extra-ordinaire, d'une situation précise

²⁰ Dans leur manifeste en faveur d'une *patchwork ethnography*, les autrices rappellent qu'il est difficile de faire du terrain de manière « traditionnelle » en anthropologie — partir loin de chez soi sur le temps long —, en particulier pour les femmes, et appellent à assumer le fait que le terrain est modelé par la vie personnelle et professionnelle de l'ethnographe et que les contraintes qui en découlent (familiales, financières, etc.) peuvent contribuer à développer des « méthodes et épistémologies innovantes ». Elles définissent une *patchwork ethnography* comme « un processus et protocole ethnographique conçu autour de visites de terrain de courte durée et l'utilisation de données fragmentaires, bien que rigoureuses, et d'autres innovations » (traduit de l'anglais).

²¹ L'idée d'un terrain comparatif est envisagée en fin de première année (une comparaison entre la France et la Corée ou le Japon) mais ne voit pas le jour.

²² Le *go-go dancing* est une forme de danse érotique.

et délimitée dans l'espace et le temps, alors que j'étais intéressée par le regard dans le cadre de rapports de séduction ordinaires. J'ai tenté d'expérimenter une « observation flottante » (Pétonnet, 1982), en passant des heures à scruter d'éventuelles interactions visuelles entre hommes et femmes dans les espaces que je traversais, tels que le métro ou les salles de classe. J'ai également tendu l'oreille aux remarques verbales portant sur le corps des hommes que j'entendais au cours de ma vie quotidienne. Mais cette démarche m'a semblé veine. J'ai dû me rendre à l'évidence : l'objet d'étude de la thèse ne peut que difficilement être observé dans l'action et compris par la simple observation de cette action ; la méthode de l'observation participante s'avère inadaptée.

Durant cette période de questionnements méthodologiques, je m'inscris à un atelier de production de photographie documentaire, organisé dans le cadre d'un programme européen intitulé *Artists@Work, Creativity for Justice and Fairness in Europ* — fruit d'un partenariat entre l'EHESS et les Ateliers Varan — qui se déroule à Paris. Il est question de réaliser un projet de photographie documentaire sur le sujet de notre choix. Je saisis cette occasion pour me confronter à la thématique de ma recherche. Mon intention est de réaliser une série photographique mettant en scène des hommes tels qu'ils peuvent être regardés, appréciés et désirés par des femmes, au cours de leur vie quotidienne. Ce projet, nommé *Sujet(te) de Désirs*²³, est d'abord pensé comme une démarche indépendante à ma recherche, destinée à rendre visible et accessible l'objet d'étude. Il constitue finalement un des piliers fondateurs de mon processus de recherche. Il devient un prétexte pour mener une enquête exploratoire : des entretiens sont menés avec 24 femmes cisgenre, recruté.e.s par le bouche-à-oreille depuis mon cercle de connaissance. De plus, le souhait d'entreprendre une retranscription visuelle du regard des enquêtées, par le biais de ma pratique photographique, oriente les questions posées en entretien et la manière d'en analyser les réponses. Enfin, l'acte même de rencontrer et photographier des hommes me confronte à l'objet de recherche de manière incarnée, me permettant de mener l'auto-ethnographie de mon expérience de femme cisgenre hétérosexuelle blanche, alors âgée de 28 ans, qui photographie pour la première fois des hommes nus ou partiellement habillés. L'enquête exploratoire réalisée pour les besoins du projet *Sujet(te) de Désirs* s'avère apporter des données ethnographiques pertinentes pour ma recherche, ce qui affirme l'intérêt de l'entretien ethnographique comme méthode. C'est ainsi que l'enquête par entretiens ethnographiques devient l'aspect central et original du dispositif méthodologique, durant les deux premières années de doctorat.

Cette première phase d'enquête s'étale de février 2018 à novembre 2021 et connaît différentes étapes au cours desquelles la grille d'entretien évolue (annexe 1). La première vague d'entretiens a été menée dans le cadre du projet artistique *Sujet(te) de désirs*. De février à avril 2018,

23 Site Internet : <http://morganetocco.eu/sujettededesir/>

j'ai rencontré 24 femmes, recruté·e·s par le bouche-à-oreille (réseau de connaissances interpersonnelles). Pendant cette phase exploratoire, j'ai élaboré un premier guide d'entretien visant à me donner des idées de prise de vue et de l'inspiration pour la mise en scène et le casting. Les questions adressées aux enquêtées sont centrées autour de la manière dont elles regardent le corps des hommes qu'elles sont amenées à croiser au cours de leur vie quotidienne ainsi que sur leurs goûts et préférences esthétiques. Par exemple, suite à l'entretien avec Yuan, je note sur mon carnet : « Idée photo : Torse/Ventre avec abdos contractés ; Costume ; Douceur de la peau », en prenant appui sur ce qu'elle m'a confié apprécier chez un homme. Je remarque quelques tendances générales, comme par exemple, le fait que beaucoup de femmes disent être attirées par la démarche et la gestuelle d'un homme — j'en déduis un goût pour les corps en mouvement plutôt que statiques, ce que je tâche de prendre en compte au cours de la prise de vue. Autre exemple : beaucoup de femmes me font savoir qu'elles attachent une attention particulière aux mains et bras ainsi qu'aux fesses — je favorise les cadrages sur ces parties du corps. Ce guide est progressivement affiné et augmenté, notamment de questions portant sur leur parcours amoureux et sexuel, et leurs éventuelles pratiques de photographie et de dessin.

La deuxième vague d'enquête s'est déroulée d'août 2018 à décembre 2019, auprès de 26 nouvelles participantes, recrutées par effet boule de neige ou à l'occasion de rencontres spontanées. Durant cette seconde vague, j'ai également proposé un second entretien aux femmes avec lesquelles il me semblait pertinent d'approfondir certains aspects de leur récit. La grille d'entretien ayant évolué, j'ai ciblé en priorité les femmes rencontrées dans le cadre du projet Sujet(te) de Désirs, dans l'optique de compléter les informations jugées manquantes *a posteriori*.

Une troisième et dernière vague d'enquête par entretiens est décidée bien plus tard et prend effet de juin à novembre 2021. C'est l'intérêt d'une comparaison générationnelle qui motive ce retour sur le terrain. Dans l'optique de garder l'équilibre entre les générations et permettre des comparables, je décide de croiser les terrains en proposant un entretien aux femmes âgées de plus de 50 ans rencontrées ou repérées par le biais de la collecte de photographies érotiques. Ces entretiens, qui concernent 6 femmes, se déroulent pour la plupart en visioconférence mettent l'accent sur leur pratique de photographie érotique.

La plupart des entretiens sont retranscrits dans les jours voire semaines qui suivent la rencontre. Ce suivi en temps réel de la production de données permet de faire évoluer au fil de l'enquête la manière d'aborder certains sujets, de formuler certaines questions voire d'en ajouter, et d'ajuster la population étudiée en opérant un tri des participantes en fonction de leurs réponses (sur des critères tels que l'âge et la situation conjugale), mais également de repérer les problèmes d'ordre technique (l'enregistrement n'a pas fonctionné pour 4 entretiens ; 3 ont pu être sauvés,

recopiés de mémoire et à l'aide des notes prises durant l'entretien ; le dernier est malheureusement perdu). Le corpus a donc été construit progressivement et, à chaque rencontre, j'ai essayé de faire varier au mieux les caractéristiques sociologiques des individus, notamment en termes d'âge et de situation de couple.

Je tiens à signaler que l'enquête par entretiens est d'abord envisagée par défaut, comme un « pis-aller », pour reprendre l'expression de Stéphane Beaud (Beaud, 1996), face à l'impossibilité d'appréhender l'objet de recherche par l'observation participante. Ce sont le « plaidoyer » du sociologue Stéphane Beaud en faveur de « l'entretien ethnographique » (Beaud, 1996), celui de l'anthropologue Jonathan Skinner (Skinner, 2012) ainsi que les ouvrages méthodologiques de Sarah Pink (Pink, 2001 ; Pink, 2009 ; Pink, 2012) qui me réconcilient avec cette méthode, parce que ces travaux envisagent l'entretien comme une manière à part entière et légitime d'obtenir des données ethnographiques. Je me rallie à de nombreux chercheurs, notamment anglo-saxons, qui plaident pour que l'entretien ne soit plus considéré en opposition à l'observation participante mais qu'il soit envisagé comme partie intégrante de l'observation participante (Atkinson & Coffey, 2003 ; Pink, 2009 ; Skinner, 2012). Depuis quelques décennies, des anthropologues s'accordent sur le fait que l'expression « observation participante » est un « non-sens » (Copans, 2008, p. 34) puisque que l'observation ne s'appuie pas seulement sur la perception visuelle. De fait, sans questionner les personnes observées, aucune ethnographie ne serait possible ; l'ethnographe interroge ses informateurs pour comprendre ce qu'ils font. En outre, l'écoute des interactions verbales occupe une part essentielle de l'activité de l'ethnographe sur le terrain. Les actions sont donc compréhensibles parce qu'elles peuvent être verbalisées et explicitées par les informateurs (Skinner, 2012). Des critiques plus récentes, émanant des courants d'anthropologie des sens et du sensible, s'élèvent également pour signaler l'ethnocentrisme de cette approche spécifique de la connaissance, qui privilégie la vue comme source de connaissance fiable et légitime (Culhane, 2021). Ainsi, j'entreprends de mener une enquête par entretiens *ethnographiques*, en attachant de l'importance à la dimension sensible et incarnée de cette interaction humaine ainsi qu'en considérant cette rencontre comme un événement phénoménologique et une scène sociale — la méthode adoptée s'approche également de celle de l'entretien compréhensif (Kaufmann, 1996). Restituer en détail cette première phase du terrain a pour ambition de montrer l'intérêt d'une approche ethnographique et sensible de l'entretien.

1.1.1. Le public ciblé : des femmes attirées par les hommes

Avant de traiter plus en détail de la méthodologie et le déroulement des entretiens, il convient d'aborder le public ciblé. Pour définir le public auprès duquel enquêter, je pars du principe que n'importe quelle femme attirée par les hommes — à condition qu'elle ne soit pas privée du sens de la vue — peut s'avérer un sujet d'étude pertinent. Estimant que le regard porté sur les hommes évolue à la fois à l'échelle d'un parcours de vie individuel et à l'échelle des générations, je tiens à rencontrer des femmes de différentes classes d'âge. Pour des raisons de facilité administrative, je cible un public majeur²⁴. Par ailleurs, j'envisage de rencontrer des femmes aux profils variés en termes de situation conjugale (célibataires, en couple non mariées, mariées, divorcées, veuves) et de parcours sexuel et amoureux (ayant connu peu ou beaucoup de liaisons, vierges, etc.), en prenant pour hypothèse que les expériences intimes ainsi que la situation de couple influencent les manières de regarder et désirer les corps. Face à l'hétérogénéité des profils recherchés, je souhaite maintenir une unité de lieux. La situation géographique est un élément clé de cette recherche car elle impacte directement les manières de regarder (chapitre 6). Je choisis de m'intéresser plus particulièrement aux comportements visuels propres à la vie urbaine, « aux manières d'occuper la ville », « à la façon dont les populations se croisent » (Monjaret, 2012, p. 415). Paris, capitale française, s'avère être un cadre propice à l'enquête, du fait de ses caractéristiques urbanistiques (forte densité de population, réseau de transport en commun très emprunté, etc.) et culturelles (ville de loisirs, de culture, de sorties, etc.²⁵). Je cible donc des femmes qui vivent dans et autour de Paris. Enfin, il me semble que former un groupe homogène en termes d'appartenance de classe permet d'étudier à niveau équivalent des expériences de vie par ailleurs composites. Je choisis de rencontrer principalement des femmes de classe moyenne et moyenne supérieure. L'objectif du recrutement était donc de parvenir à une diversification des femmes enquêtées en termes d'âge et de relations amoureuses sur un public homogène en termes d'appartenance de classe et de situation géographique.

Le public ciblé étant particulièrement vaste, j'ai opéré un recrutement de proche en proche, à travers mes cercles de sociabilité amicale mais également au grès des nombreuses rencontres qui punctuaient ma vie d'étudiante précaire vivant à Paris, oscillant entre sorties festives, « petits boulots » et bibliothèque universitaire — une situation qui m'a permis de diversifier les cercles sociaux (tableau 2). Pour éviter l'effet d'entre-soi, je suis également allée chercher des femmes dont le profil me semblait apporter une forme de diversité, en termes de race, mais surtout d'âge. Au

²⁴ L'étude de cet objet auprès d'un public d'enfants et d'adolescents serait cependant tout à fait pertinente car ce n'est pas seulement à partir leur majorité que les femmes commencent à regarder le corps des hommes.

²⁵ C'est également un choix pris pour des raisons pragmatiques : je réside alors à Paris et ma thèse n'est pas financée.

terme de cette enquête par entretiens, je retiens la participation de 53 femmes. Parmi elles, 21 m'auront accordé deux entretiens. J'ai par ailleurs eu l'occasion de croiser de manière informelle 27 participantes, que ce soit au travail, dans un café, dans une exposition, dans la rue, etc. — les données issues de ces brefs instants de vie partagés sont intégrés à la recherche. J'estime avoir mené des entretiens approfondis avec 39 participantes sur 53.

Parmi les 53 femmes cisgenre qui composent la population d'étude (tableau 1), l'orientation sexuelle majoritaire est l'hétérosexualité (il y a seulement une femme bisexuelle, 4 femme pansexuelles et 1 femmes homosexuelle — qui a connu des histoires amoureuses et sexuelles avec des hommes). En ce qui concerne la situation conjugale au moment du premier entretien²⁶ : 27 femmes m'indiquent être en couple avec un homme, dont 9 sont mariées ; 26 femmes sont célibataires dont trois n'ont jamais connu de rapport sexuel. Les participantes à cette enquête sont âgées de 18 à 85 ans au moment de la première entrevue. Si la femme la plus âgées a 85 ans, il convient néanmoins de préciser qu'elle est la seule participante de sa génération. Il semble donc plus juste d'évoquer un panel allant de 18 à 66 ans. Il y a une concentration des effectifs autour de 30 ans et autour de 55 ans. La moyenne d'âge des participantes est de 38 ans. La population enquêtée est constituée d'une majorité des personnes socialement perçues comme blanches (47 femmes sur 53). Parmi les personnes racisées, deux sont socialement perçues comme Métisses, deux comme Noires, une comme Arabe et une comme Asiatique. Le recrutement par effet « boule » de neige a certainement participé à la faible représentation de personnes racisées. Ensuite, à l'exception de trois d'entre elles (qui sont Italiennes et Colombienne), toutes les participantes à l'enquête sont de nationalité française. La majorité des participantes à l'enquête résident en Île-de-France au moment de la première entrevue. Parmi elles, 32 sont domiciliées à Paris intramuros, 4 dans la « petite couronne » et 10 sont domiciliées dans des communes de région parisienne éloignée de Paris, dont deux en milieu rural. Il y a donc parmi les enquêtées une surreprésentation des habitantes de Paris par rapport aux habitants de banlieue. Parmi les enquêtées hors région parisienne, trois y ont vécu au cours des dernières années, habitent dans d'autres villes et font régulièrement l'aller-retour entre leur lieu de résidence actuel et Paris. Quatre autres n'ont jamais résidé en région parisienne, elles vivent dans des villes de taille moyenne ou en milieu rural. Cette enquête se focalise sur un public d'individus appartenant aux classes moyenne et supérieure. Les « cadres et professions intellectuelles supérieures » sont les catégories professionnelles les plus représentés dans cette enquête (30 femmes sur 53) : secteurs de la culture, de l'art, de l'ingénierie, de la médecine, de la communication et du marketing. Vient ensuite la catégorie « étudiants » : 12 femmes suivent des études supérieures ou sont en reprise d'étude après une reconversion

²⁶ Chez certaines enquêtées, la situation conjugale évolue au fil de l'enquête.

professionnelle au début de l'enquête. Les « professions intermédiaires » (enseignement secondaire, secrétariat, secteur bancaire, restauration) sont plus rares, avec 8 femmes sur 53. Enfin, 3 femmes sont retraitées. Le recrutement de proche en proche, à travers mes cercles de sociabilité amicale et professionnelle a favorisé l'accès à des personnes gravitant dans les secteurs de l'art, de la mode et de la culture. Il y a donc une surreprésentation de professions créatives, artistiques et culturelles (22 femmes sur 53) parmi les femmes rencontrées. Elles sont, par ordre décroissant en termes de nombre : photographes, artistes plasticiennes, stylistes, comédiennes, illustratrices, musiciennes, metteuse en scène.

L'approche analytique endossée pour ce travail s'inspire des principes de l'intersectionnalité mais elle ne peut prétendre à se définir comme une approche intersectionnelle du regard car la focale se concentre principalement sur l'incidence du genre, et dans une moindre mesure, de l'âge. Si elle n'ignore pas les effets de la classe et de la race sur la manière de regarder les hommes — et de parler de leur beauté —, elle n'y met pas l'accent.

1.1.2. Des entretiens visant à reproduire à une forme de sociabilité spontanée

L'objectif de cette enquête par entretien est d'instaurer un climat propice aux confidences et bavardages spontanés, favorisant la réflexivité des enquêtées. Pour ce faire, je tâche de mettre en place une situation d'enquête la moins formelle possible, qui transforme les entretiens en conversation afin de reproduire à une forme naturelle de sociabilité.

J'ai pour habitude de présenter ma recherche alternativement comme une enquête sur « le regard que les femmes portent sur le corps des hommes » ou sur « l'érotisation des hommes par les femmes ». Je commence chacun de mes entretiens par une question introductive, qui me permet d'entrer dans le vif de la réflexivité sur les pratiques visuelles : « est-ce que tu te considères comme quelqu'un d'observateur ? » Mes interlocutrices ne s'attendent généralement pas à une question de cet ordre. Surprises, elles tendent à sourire, grimacer, elles s'exclament et réfléchissent. Je leur demande d'argumenter leur réponse pour saisir ce qu'elles entendent par le fait de se dire ou non « observatrice ». Après les avoir invitées à mettre en mots l'état de leur attention visuelle, j'oriente rapidement l'entretien vers le regard porté sur le corps des hommes. Je garde généralement les questions portant sur la sexualité pour la fin de l'entretien (regard pendant les pratiques sexuelles, pratiques de masturbation, consommation de pornographie), estimant que ces points plus intimes seraient mieux accueillis une fois la confiance établie au cours de la discussion. Les questions posées visent à encourager les femmes rencontrées au partage de leurs expériences esthétiques, sensorielles

et érotiques : je demande aux participantes de rendre compte de leur expérience vécue de manière très détaillée, que ce soit à la vue d'un parfait inconnu ou d'un partenaire intime. Ils consistent à inviter les participantes à s'exprimer au sujet du corps de tous les hommes qu'elles sont amenées à regarder au cours de leur vie quotidienne et qui leur plaisent (qu'il s'agisse d'anonymes, de connaissances, d'amis, de collègues ou camarades de classe, ou de leurs partenaires intimes actuels ou passés). Pour amener les enquêtées à s'exprimer au sujet du corps des hommes, je les invite systématiquement à détailler les parties du corps qu'elles ont tendance à apprécier chez un homme et à décrire l'apparence physique des hommes qui leur plaisent. Il s'agit d'étudier le rapport qu'elles entretiennent à ces corps et la manière dont elles les regardent. Les questions visent à saisir le comportement visuel qu'elles adoptent face aux hommes qu'elles perçoivent comme séduisants. Qui est-ce qu'elles regardent ? Comment elles regardent ? Comment est-ce qu'elles réagissent au regard de l'autre ? Qu'est-ce qu'elles regardent précisément chez les hommes qui attirent leur attention ? Qu'est-ce qu'elles ressentent lorsqu'elles regardent un homme qui leur plaît ? Pour traiter de l'expérience de séduction, j'incite les enquêtées à se replacer dans des situations vécues au cours desquelles elles ont éprouvé une émotion d'ordre esthétique et/ou sensuel, provoquée par la vue d'un homme. L'objectif est d'encourager les enquêtées à décrire leurs expériences sensorielles, sexuelles et esthétiques, à formuler leurs ressentis *a posteriori*. Les questions portant sur le regard sont agrémentées de questions portant sur le parcours sexuel et amoureux.

La majorité des entretiens sont menés avec des personnes que je rencontre personnellement pour la première fois. Je commence généralement par me présenter en annonçant brièvement le cadre ma recherche (doctorat en anthropologie à l'EHESS) et la manière dont je vais traiter les données des entretiens (enregistrés, retranscrits, anonymisés). J'explique également comment j'envisage le déroulement de l'entretien, en précisant que mes questions sont ouvertes et que le « monologue » est encouragé. Enfin je précise qu'il n'y a « pas de bonne ou mauvaise réponse » puisqu'il est question d'évoquer les « ressentis subjectifs ». Lorsque je me présente, je tente d'être souriante, aimable et chaleureuse, afin de mettre l'autre à l'aise et d'instaurer un climat amical. J'emploie un langage courant, voire familier, dans l'optique de rendre cet échange propice au bavardage. J'aborde donc cette rencontre dans une optique d'horizontalité des rapports sociaux, cherchant à me faire percevoir en tant que femme, complice, plutôt qu'en tant que chercheuse.

Je place l'enregistreur (dictaphone ou smartphone) à équidistance entre l'enquêtée et moi, et démarre l'enregistrement après cette étape de présentation — qui peut parfois durer et engendrer des conversations spontanées en rapport avec le sujet de cette recherche. Son usage est justifié par la nécessité d'enregistrer fidèlement les propos et l'impossibilité de prendre en note l'intégralité de la discussion. La présence de cet appareil ne semble pas perturber l'ambiance de l'entretien.

Certaines font totalement abstraction de sa présence, comme Sylvie (50 ans) : « Ben je l'avais complètement oublié ! J'ai parlé totalement librement. » D'autres le gardent à l'esprit, comme cette femme (dont je tais le prénom) qui pense à l'enregistreur lorsqu'elle me confie que l'homme qu'elle fréquente est en couple avec une autre : « bon, j'espère que tu ne... que l'enregistrement ne sera pas diffusé (rires), il a une copine en fait. ». Je dispose d'un petit carnet de notes près de moi, que je remplis au fil de la discussion, conservant toujours le stylo à la main. Les notes prises pendant l'entretien servent à relancer la discussion. C'est après la rencontre que j'écris mes observations. Le guide d'entretien n'est pas visible, dans l'optique d'éviter de conférer « un caractère officiel et presque scolaire à la situation d'entretien » (Beaud, 1996, p. 239). Il est donc utilisé comme liste indicative de sujets à traiter sans nécessairement suivre un ordre préétabli.

Selon les interlocutrices, la discussion se déroule de manière très différente. Certaines attendent que je pose des questions précises, d'autres se lancent dans un monologue avant même que j'aie formulé ma première question. Les questions évoquées ressemblent alors davantage à des relances dans le cadre d'une conversation qu'à des interrogations directes. En fonction de ce que je perçois de l'aptitude à s'exprimer des enquêtées, je mène des entretiens tantôt semi-directifs, tantôt non directifs. Pour schématiser, je m'adresse aux plus réservées en multipliant les questions et je laisse les plus bavardes s'exprimer librement, en cherchant à orienter les sujets de la conversation. Flexible, je tente donc de m'adapter à chacune, en coupant le moins possible le flot de paroles et en incitant les interlocutrices à aller au bout de leurs propos. Cherchant à limiter l'autocensure, je fais en sorte d'adopter une posture d'ouverture à la singularité des propos et anecdotes, en affichant une absence de jugement moral afin de ne pas reproduire des normes de bon comportement. C'est ainsi que l'enregistreur recueille régulièrement des dizaines de minutes de discours qui dérive vers des sujets qui n'intéressent pas directement cette recherche (les relations familiales, les considérations sur l'amour), mais qui constituent le propre des conversations ordinaires. Il arrive que j'entretienne moi-même ces déviations en rebondissant sur ce qui vient d'être dit, en commentant ou posant d'autres questions, soit par curiosité spontanée, soit par politesse — pour ne pas offenser mon interlocutrice en lui signalant que son propos est hors-sujet. Parfois, de ces interstices émergent des réflexions qui se révèlent utiles à cette recherche. C'est à la retranscription voire à la relecture que je prends conscience de l'intérêt des propos qui émergent spontanément (je me réjouis d'avoir retranscrit l'intégralité des entretiens, sans couper les parties considérées « hors-sujet » au cours de la discussion). Les entretiens durent de 50 min à 2h30 selon la volubilité de langue des interlocutrices.

Cette méthode d'enquête a pour inconvénient d'obtenir des données difficilement quantifiables et des récits difficilement comparables. Les points périphériques de ma grille

d'entretien n'ont pas été abordés de manière systématique avec toutes les femmes rencontrées. Des sujets ont été davantage creusés avec certaines et pas d'autres. Les entretiens, en ce sens, reflètent la nature des échanges obtenus entre deux personnes, forgés par les ressemblances et les dissemblances, en termes d'âge, d'aisance et de personnalité.

L'entretien, un espace propice à l'observation

Le contexte de l'entretien est un terrain en soi, « une scène d'observation » (Beaud, 1996) propice à l'analyse ethnographique. C'est un contexte dans lequel chercheur et enquêté partagent une forme d'être au monde, vivent une même expérience sensible de l'environnement (Pink, 2012). Ainsi, au cours de notre entretien, Molly et moi nous faisons alpaguer par des hommes et partageons l'expérience de « harcèlement de rue », dont Molly se plaignait dans la discussion. En tant qu'événement situé dans un espace-temps, l'entretien permet d'accéder à des micro scènes sociales qui apportent une dimension incarnée aux propos et offre des situations d'observation participante. L'espace dans lequel se déroule l'entretien contribue à enrichir l'ethnographie. Le lieu de l'entretien est choisi par la future enquêtée. Parmi les 74 entretiens sur lesquels est fondée cette recherche, 43 se sont déroulés au domicile des femmes interrogées ; 22 dans des établissements de type bars, cafés, brasseries ; 3 en extérieur dans l'espace public (jardins partagé, parc, marches d'un monument). Parfois le lieu change entre le premier et le second rendez-vous. Enfin, 5 entretiens de la troisième vague d'enquête se sont déroulées en ligne — ces derniers s'apparentent davantage à des entretiens semi-directifs qu'à des entretiens ethnographiques. Les entretiens qui se déroulent dans l'espace public peuvent offrir l'occasion de tester l'attention visuelle des participantes. Ainsi, alors que nous sommes à la recherche d'un banc public sur lequel nous installer, je remarque que le regard de Sarah se pose régulièrement sur les personnes que nous croisons. Ses yeux semblent scanner leur environnement sans aucun souci de discrétion. Il me semble qu'elle est particulièrement observatrice — ce qu'elle me confirmera plus tard cours de la discussion (« à fond ! »). À l'inverse, pendant l'entretien avec Charlotte (32 ans), dans un bar étriqué, bondé et bruyant, je remarque qu'elle ne me quitte pas du regard, qu'elle semble concentrée dans la discussion. De fait, elle m'explique plus tard qu'elle s'astreint à « une sorte de discipline » pendant une conversation avec une personne : elle s'applique à ne « pas regarder comme ça autour, à [ne] pas regarder un mec qui passe à côté » parce qu'elle ne supporte pas ce comportement chez les autres. Enfin, j'ai rendez-vous avec Hélène dans le même café que quelques semaines plus tôt. J'arrive la première. Comme la fois précédente, Hélène peine à me voir, fronce les sourcils et ne me sourit qu'une fois arrivée à

environ un mètre de moi. Je repense à ses remarques sur son « hyper-myopie » et imagine mieux ses difficultés à appréhender le corps des hommes dans la rue.

Les rencontres à domicile ne sont pas moins dépourvues d'interactions sociales avec des personnes extérieures au binôme de la relation d'enquête. Il est arrivé que les enquêtées ne soient pas seules chez elles. L'influence de la présence d'une tierce personne est alors intéressante à étudier. Des chercheurs ont déjà averti que cette présence peut introduire un biais en modifiant les déclarations (Aquilino, 1991). Je remarque qu'elle produit des situations qui traduisent les tensions normatives et morales dans lesquels évoluent les enquêtées. Par exemple, je découvre qu'il est tabou de critiquer le physique de son conjoint, au cours des entretiens menés avec Nadine et Dominique (63 ans) car elles baissent le ton de la voix ou souhaitent changer de pièce au cours de la discussion (chapitre 7). Par ailleurs, lorsque les entretiens se déroulent chez l'enquêtée, je prête attention aux représentations visuelles affichées au mur, dès lors qu'elles mettent en scène un corps masculin ou féminin, et ne manque pas de questionner les enquêtées à ce sujet. Par exemple, je remarque des peintures illustrant des corps de femmes chez Sylvie qui m'apprend qu'elle en est l'autrice et qu'elle dessine plus de femmes que d'hommes (chapitre 5). Ainsi, au cours des rencontres qui ponctuent cette recherche, j'observe l'attitude des enquêtées face à moi, à l'enquête, mais également vis-à-vis de leur environnement et des éventuelles interactions extérieures qui se produisent le temps du rendez-vous. De nombreuses données ethnographiques en découlent dès lors qu'une attention particulière est prêtée aux détails. La posture, les mouvements, la gestuelle, le mouvement des yeux, mais également les hésitations, silences, rires, sourires, moments de gêne... sont pris en note (après l'entretien). Le contexte de l'entretien, parce qu'il rend accessibles des faits et des données objectives, permet enfin de contrôler certaines affirmations des enquêtées. Il se trouve que la plupart des observations réalisées au cours de ces rencontres ont tendance à confirmer les récits plutôt qu'à les contredire. Les participantes font preuve d'un souci de transparence dans leurs témoignages et font preuve d'une réflexivité remarquable.

Une relation d'enquête affectée par l'âge

L'analyse rétrospective de la situation d'enquête montre que les entretiens menés dans le cadre de cette recherche s'apparentent à des formes de sociabilité existantes entre femmes : se réunir pour parler d'hommes, de sexe et d'amour — bien que toutes les femmes ne partagent pas cette forme de sociabilité. L'entretien se présente en effet comme l'occasion de recréer, de performer une conversation d'entre-soi féminin. Il apparaît comme une forme de sociabilité spontanée, parfois même comme la reconstitution d'une interaction amicale. Le ton est souvent léger, les émotions

affichées, les digressions nombreuses. Ce brouillage des frontières entre conversation amicale et entretien « scientifique » facilite la parole sur les questions affectives et sexuelles. Il génère une forme d'aisance de la part des enquêtées, qui adoptent facilement un registre de confiance, n'hésitent pas à me livrer des aspects de leur intimité, même les plus tabous²⁷. Si je veille à laisser à mes interlocutrices la possibilité de ne pas répondre aux questions les plus impudiques, je remarque qu'aucune ne se saisit de cette offre. Le cadre est donc propice au dévoilement.

La relation d'enquête est une relation sociale dont la dynamique est modelée par plusieurs variables tels que le genre, l'orientation sexuelle, l'appartenance sociale, l'âge, la race, etc. (Monjaret, Pugeault, 2014). Je suis une femme cisgenre hétérosexuelle blanche, de classe moyenne — *a priori* perçue comme telle — de même que la majorité des femmes rencontrées. Il existe davantage de similarités que de différences entre les personnes participant à la recherche et moi-même. Il semblerait que le fait que je sois une femme qui pose des questions affectives et sexuelles à une autre femme, soit propice aux confidences intimes et aux bavardages. En étudiant une partie des résultats de l'enquête « Contexte de la sexualité en France », les sociologues Alexis Ferrand et Lise Mournier montrent, d'une part, que les femmes sont plus nombreuses que les hommes à avoir des interlocuteurs privilégiés avec lesquels les questions affectives et sexuelles peuvent être abordées et, d'autre part, que « les relations de confiance s'établissent de manière privilégiée avec des femmes » car les femmes ont davantage tendance à choisir un confident de même sexe et apprécient moins se confier à un homme (Ferrand, Mounier, 1993, p. 1467).

Si la similarité en termes de genre et d'orientation sexuelle, mais également d'appartenance sociale, crée une proximité favorable à la discussion, la dynamique relationnelle n'en demeure pas moins dépourvue de rapports de pouvoirs. Au cours de cet échange, les rôles sont parfois ambigus. Toutes les femmes ne m'attribuent pas la même étiquette sociale et je ne conduis pas l'entretien de la même manière avec toutes les enquêtées. Je n'ai pas l'impression que les différences en termes de race influencent la relation d'enquête — mis à part le fait que, face aux rares enquêtées racisées (pour rappel, je suis blanche), j'ai davantage tendance à leur demander de préciser la couleur de peau des hommes dont elles parlent, ce que je fais moins systématiquement avec les enquêtées blanches ; ce qui influence le contenu des entretiens plutôt que la relation d'enquête. En revanche,

²⁷ Je remarque que les points les plus tabous concernent les pratiques de masturbation. La plupart des enquêtées relatent qu'elles n'ont jamais confié à personne d'autre que moi le fait qu'elle se masturbe. Certaines déclarent aborder cette question avec leur partenaire intime ou avec des amis hommes, mais très rarement entre femmes — ce qui rappelle l'analyse d'André Béjin, qui identifie une sous-déclaration des pratiques masturbatoires entre femmes (Béjin, 1993). Le témoignage d'Adèle est exemplaire : « C'est pas un sujet qui peut être abordé avec des amies, pas encore en tout cas. [...] Même quand on faisait des jeux « qui s'est déjà masturbée ? » jamais personne a osé dire : « oui, moi ». Mais j pense qu'elles l'ont toutes fait. Mais, on en parle pas. [...] Quand y'a des mecs, ils répondent oui. Mais entre filles, tant qu'il n'y en aura pas une qui osera dire oui, les autres oseront pas quoi. C'est vrai que t'as pas non plus envie d'être jugée, t'es à une soirée, tranquille. »

s'il est une variable qui influence la relation d'enquête, c'est bien l'âge. Je remarque que je ne me comporte pas de la même manière avec les enquêtées selon l'écart d'âge qui nous sépare et que les enquêtées ne m'attribuent pas le même rôle selon comment elles se situent par rapport à cet écart.

Je démarre les premiers entretiens à l'âge de 28 ans. Dans le cadre de ma vie personnelle, je suis habituée à fréquenter des personnes de ma tranche d'âge élargie (de 25 à 40 ans environ). Je remarque *a posteriori* que je suis plus facilement à l'aise avec les femmes de cette tranche d'âge, avec qui je ressens une plus grande complicité. Ces rencontres me semblent confortables, le contact est généralement fluide et le rendez-vous s'apparentent davantage à une conversation amicale qu'à un entretien « scientifique ». Ce brouillage des frontières amène à des situations équivoques. Je suis parfois appelée à réagir à tel commentaire ou telle image, en quittant ma posture d'enquêteur pour endosser celle de copine. Par exemple, Astrid (29 ans, que je rencontre pour la première fois) tient absolument à me montrer la photo du « mec [quelle a] vu hier soir », en sollicitant mon verdict : « Pas mal là, non ? » Je me vois obligée d'acquiescer. Molly (32 ans, jamais rencontrée auparavant), inverse les rôles en milieu d'entretien en me retournant les questions que je lui ai posées : « Moi ça m'intéresse de savoir toi ce que tu penses de ça, qu'est-ce que tu penses de la beauté, qu'est-ce qui te plaît chez les hommes, qu'est-ce qui t'attire, comment tu vois ça... » Je me prête alors au jeu et réponds à ses questions. Jade (que j'ai déjà rencontrée mais que je connais peu), me pose des questions sur mon couple et ma trajectoire conjugale en fin d'entretien. L'ambiguïté de ma posture crée parfois des malentendus, comme avec Namika (24 ans, rencontrée une fois auparavant par l'intermédiaire d'une amie en commun), qui ne sait plus ce qui tient de l'échange informel ou de l'interaction d'enquête : après une heure d'entretien, lorsque je lui demande si elle s'est déjà masturbée (une question qui est dans ma grille d'entretien), elle marque un silence puis explose de rires : « C'est autorisé cette question, c'est sûr ? ça fait partie du questionnaire ? ». Je la rassure en acquiesçant, tout en précisant qu'elle n'est pas obligée d'y répondre. Avec quelques femmes de 18 et 19 ans que je rencontre, je pressens une forme de gêne émanant de leur part, remarquant une attitude de réserve (qui tantôt se dissipe au fil de la discussion, tantôt perdure). Souhaitant éviter d'incarner une posture intimidante de chercheuse, je cherche à paraître sympathique et humaine en usant d'humour et de sourires pour instaurer un climat de confiance et estomper la relation hiérarchique.

Je réalise *a posteriori* que j'éprouve à mon tour de la gêne avec les femmes de plus de 50 ans. Par souci de politesse, j'ai tendance à vouvoyer ces femmes de prime abord, en espérant qu'elles me soulagent de cette convention sociale et m'invitent à les tutoyer — ce qui n'est pas toujours le cas (6 entretiens se déroulent dans le vouvoiement, généralement respectif). Le vouvoiement ne semble cependant pas empêcher les enquêtées de s'exprimer avec naturel. Avec les femmes de cette

tranche d'âge, je remarque que j'évite certaines questions. Par exemple, je les invite peu à décrire le dernier homme qu'elles ont trouvé beau au cours de leur vie quotidienne (un point abordé avec seulement 56% des enquêtées de 50 ans et plus alors qu'il est abordé avec 74% des enquêtées de moins de 50 ans) et je leur demande moins si elles peuvent éprouver du désir à la vue d'un homme inconnu (question posée à 56% des enquêtées de 50 ans et plus, alors qu'elle est posée à 83% des enquêtées de moins de 50 ans). Il me semble que cela illustre mes propres préjugés (alors non conscientisés) à l'égard des femmes de plus de 50 ans. En outre, je suis davantage gênée d'aborder certains détails de leur vie intime qu'avec des femmes plus jeunes — ce qui concerne en particulier les pratiques de masturbation (abordées avec 61% des enquêtées de 50 ans et plus, et 91% des enquêtées de moins de 50 ans). L'écart d'âge entre les femmes de 50 à 66 ans et moi rappelle l'écart d'âge parent-enfant. Ces femmes sont peu ou prou de la génération de ma propre mère, ce qui peut expliquer la gêne que j'éprouve à les interroger sur leur sexualité — je n'ai jamais posé ces questions à ma propre mère, me contentant de répondre à ses propres questions au sujet de ma sexualité ; ici, les rôles sont inversés. De leur côté, je n'ai pas l'impression que les enquêtées de 50 à 66 ans me voient comme quelqu'un qui pourrait être leur fille. J'observe deux types de relation d'enquête. Le premier (plus répandu) se fait sur le mode de la relation amicale, bien que marquée par l'écart d'âge. Certaines enquêtées me voient comme une femme ayant moins d'expérience qu'elles, de par son plus jeune âge, et adoptent une attitude de conseil, qui se veut bienveillante et solidaire. Par exemple, lorsqu'elle évoque ses divorces, Nathalie (60 ans) me glisse en chuchotant « ne te marie pas ! » ; Dominique (63 ans) m'exhorte à « profiter de la vie » parce que « vieillir est une calamité ». Cette posture marque la position hiérarchique supérieure qu'elles occupent. De par leur plus longue expérience de vie. Le second type de relation d'enquête (plus rare) se fait sur un mode plus professionnel : les enquêtées prennent l'entretien au sérieux, répondent avec prudence aux questions, en veillant à ce que leurs propos paraissent intelligents, et ne font pas de digression. Florence (55 ans) est l'une des enquêtées les plus réfractaire à exprimer ses perceptions et comportements, préférant parler d'un point de vue général que de manière subjective. Par exemple, quand je lui demande si elle a tendance à regarder les gens dans les transports en commun, elle me répond que « dans un endroit clos avec une proximité, [...] les humains ont plutôt tendance à se détacher de l'environnement ». Dans ce cas, la rencontre s'apparente guère à une conversation mais demeure dans le registre de l'entretien formel.

Face aux quelques femmes octogénaires que je rencontre, la relation se construit sur un mode quasi grand-maternel, auquel je ne m'étais pas préparée et qui prend le pas sur la relation enquêtée / enquêtrice. Avec ces femmes, je ne parviens pas à avoir de maîtrise sur la conduite de mon entretien. Par souci de politesse, je n'ose pas couper court aux divagations de ces femmes, me

laissant entraîner dans leurs conversations sans parvenir à les ramener au sujet qui m'intéresse. Par exemple, l'une d'elle dévie de la question des hommes à celle de ses petits-enfants — qu'elle aurait souhaité plus nombreux — en passant par son mariage et la naissance de son fils. Je perds progressivement le fil de l'entretien, qui se transforme en récit de vie non directif. Lorsqu'elle m'invite à aller voir sa nouvelle machine à laver, je me prête au jeu en assumant que cet entretien ne sera pas exploitable en l'état. Cette expérience rappelle celle de la sociologue Isabelle Mallon, qui étudie la vie des personnes âgées en maison de retraite et explique que les résidentes reconduisent avec elle des formes de relations entretenues avec leurs petites filles ; un rôle qu'elle accepte d'endosser parce qu'il sert l'intérêt de sa recherche (Mallon, 2014). Dans le cadre de ma propre recherche, cette relation ne me permet pas d'accéder aux données qui m'intéresse. Je décide donc de mettre de côté deux des trois entretiens menés avec des femmes de plus de 80 ans. J'y vois la limite des entretiens peu directifs, mais également le constat que ma méthode n'était pas adaptée à l'expérience des femmes de cette génération. Enfin, la plus grande difficulté à conduire des entretiens qui reproduisent les conditions d'un échange amical avec les enquêtées les plus âgées peut également s'expliquer par le fait que les femmes ont tendance à « abandonner les échanges verbaux sur les questions affectives et sexuelles » à partir de 40 ans (Ferrand, Mournier, 1993, p. 1455). Ce retour réflexif sur la relation d'enquête a donc mis en évidence l'impact de l'âge sur le déroulement des entretiens et la production des données.

1.1.3. Des enquêtées dotées de capacités réflexives remarquables

Les données résultant de cette enquête par entretiens ethnographiques sont d'une richesse que je n'avais pas anticipée. Je considère que cela est largement dû aux capacités réflexives des femmes rencontrées, favorisées par la relation d'enquête, mais surtout facilitées par la connaissance de soi qu'elles ont développé au cours de leur vie personnelle. La plupart semblent prêter un haut niveau d'attention à leurs perceptions sensorielles et leurs ressentis, développant ainsi un savoir sur soi, incarné et sensible. Elles ont déjà réfléchi au préalable à un certain nombre de points abordés au cours de l'entretien, en ont discuté avec leurs proches, ont entendu ou lu des informations à ce sujet. Cela concerne en particulier les questions affectives et sexuelles.

Les formulations qui signalent cette réflexivité sont nombreuses dans les récits des participantes. Certaines observations intérieures semblent émerger d'un passé récent : Lola (39 ans) indique qu'elle a « remarqué [...] y'a pas longtemps » qu'elle avait tendance à fermer les yeux au cours des rapports sexuels, contrairement à ce qu'elle pensait (« en fait ») ; Sylvie (50 ans) déclare

qu'elle s'est « vue, récemment, [s]'attarder sur une cheville d'homme. » Certaines réflexions semblent avoir été élaborées dans un passé plus lointain : avec le temps, Sarah (34 ans) affirme avoir « appris à détecter » et « décrypter » la manière dont elle regarde les hommes ; Nathalie (60 ans) révèle qu'elle a « pris conscience » autour de l'âge de 50 ans que le fait de sourire à un homme pouvait avoir une « signification de séduction ». Outre ces énoncés, la réflexivité des enquêtées se devine à leur aisance à répondre aux questions, à la fluidité et la rapidité de la formulation d'une réplique, ainsi qu'à leur volubilité. Le travail d'introspection mené par les enquêtées dans le cadre de leur vie personnelle facilite la mise en partage de leurs expériences sensibles au cours de l'entretien, rend la discussion plus fluide et le contenu plus dense.

Trois facteurs ont été identifiés comme favorisant la réflexivité des enquêtées.

Premièrement, la tenue active d'un journal intime (ce qui m'a été signalé par 3 enquêtées). Ces femmes font preuve d'une connaissance de soi remarquable. Les pratiques d'écriture de soi contribuent, de fait, à l'apprentissage de l'attention à soi (Monnot, 2009).

Deuxièmement, le fait de fréquenter le cabinet d'un psychologue, psychanalyste ou autre thérapeute en développement personnel (ce qui m'a été signalé par une dizaine d'enquêtées). Ces femmes sont généralement assez promptes au monologue, à la verbalisation de leurs ressentis et de leurs expériences, bien qu'elles aient tendance à divaguer, me livrer des aspects intimes de leur vie qui n'ont *a priori* pas de lien avec l'objet de l'entretien. Elles semblent reproduire la relation patient - thérapeute et envisager l'entretien comme une séance d'écoute qui leur permet de livrer le fruit de leur introspection. J'ai alors accès à des interprétations des expériences vécues et connaissances sensibles teintées de notions psychologiques ou psychanalytiques et de corrélations avec l'histoire familiale. Par exemple, l'une d'entre elles, qui suit une thérapie transgénérationnelle, analyse le fait d'avoir pris pour conjoint un « bel homme » à l'aune des histoires conjugales de sa grand-mère et de sa mère — « quelque part ça me viendrait d'un lignée » : la première aurait choisi entre deux prétendants de se marier avec « le plus beau », qui aurait été par la suite « défiguré » par un accident de voiture ; la seconde, une femme « très belle », aurait « hésité jusqu'à la veille de son mariage » à accepter les avances de son fiancé, un homme ayant une malformation faciale de type « bec-de-lièvre », une hésitation qu'elle interprète comme le fait que sa mère « n'était pas attirée par lui physiquement ». À l'analyse des entretiens, le tri entre les données brutes et leurs interprétations se fait alors aisément.

Troisièmement, la réflexivité des enquêtées est favorisée par les discussions dans le cadre de sociabilités amicales ou familiales. Parmi les 29 enquêtées à qui j'ai demandé si elles avaient l'habitude de parler des sujets abordés en entretien avec leurs proches²⁸, la plupart (25) affirment

²⁸ Les enquêtées à qui j'ai posé cette question sont principalement des femmes de moins de 50 ans.

avoir eu l'occasion d'échanger autour de ces questions dans leurs cercles de sociabilité — tantôt de manière régulière (9), tantôt occasionnellement (16). Elles n'en parlent qu'avec certaines personnes, principalement des femmes (amies, collègues, sœur, mère). De rares enquêtées parlent également de ces sujets avec des hommes : Léna (18 ans) préfère les aborder avec son meilleur ami ou son père ; Karine (40 ans) parle plus d'hommes avec ses « amis gays » qu'avec ses « amies femmes, qui sont toutes en couple » ; Astrid (29 ans) a toujours « parlé de cul » avec ses amis hommes et femmes, mais se permet davantage un langage « hyper cru » et « dans les détails » avec les premiers. Ces discussions tournent généralement autour de leurs goûts en matière d'hommes, des jeux de séduction, de la manière dont elles ont rencontré leur partenaire, des qualités de ce dernier ou encore de leurs problèmes de couple. Ainsi, pour me parler de la manière dont elle a tendance à scruter l'apparence d'un homme, Mathilde évoque ce qu'elle a « l'habitude de dire à [s]es copines » à ce sujet. Stéphanie parle à plusieurs reprises de ses « copines » pour me faire part de discussions qu'elles ont partagées sur le sujet que nous abordons au cours de l'entretien : lorsque je l'amène à s'exprimer autour de l'âge des hommes qu'elle envisage comme partenaire éventuel, elle me répond : « c'est un débat qu'on a souvent avec les copines » ; quand je lui demande si elle nourrit des préférences physiques spécifiques, elle rétorque : « Ah la grande question qu'on se pose entre copines ! ». Ces deux enquêtées ont tendance à partager le fruit de leurs introspections et leurs raisonnements au sein de leur cercle amical. D'autres développent leur *connaissance de soi* par le prisme de l'analyse qu'en font leurs amies. C'est le cas d'Irene, qui m'explique spontanément qu'une de ses amies l'a amenée à « réfléchir » à ses anciens partenaires pour identifier leurs caractéristiques communes ou bien à « constater » que lorsqu'elle était célibataire elle passait de « meilleurs étés ». Cependant, ces discussions abordent plus rarement les questions de fantasmes érotiques, de désir sexuel et de masturbation.

L'entretien est donc l'occasion d'approfondir ces conversations et d'aborder des sujets plus intimes et rarement partagés. Alexis Ferrand et Lise Mournier révèlent que les relations de confiance portant sur les questions affectives et sexuelles varient selon le type de vie sexuelle des femmes. Allant « de pair avec le degré d'activité de l'individu dans ce domaine », elles augmentent lorsque les femmes multiplient les partenaires sur une courte période (Ferrand, Mournier, 1993, p. 1457). Cette logique peut se calquer sur la réflexivité : les femmes qui sont à la recherche de partenaires et cherchent à percer les mystères de l'amour, du désir et de la sexualité, semblent plus enclines à questionner.

En plus d'être dotées d'une remarquable aptitude à objectiver leur intériorité, les femmes rencontrées semblent vouloir m'en transmettre le contenu avec justesse et sincérité. En objectivant leur intériorité, elles tâchent d'exprimer le plus fidèlement possible leurs expériences et semblent

animées d'un souci de bonne foi. Je pense que cela est en partie lié à l'objet d'étude : elles s'y intéressent, se sentent concernées et comprennent les enjeux politiques de ma recherche (visibiliser l'expérience des femmes). Nous partageons une même envie de comprendre les rapports de séduction hétérosexuels. Prenons l'exemple d'Audrey (21 ans), l'une des participantes les plus enclines à la verbalisation de ses ressentis et de ses réflexions internes. Elle se dit particulièrement « réfléchie sur les questions de sexualité ». Depuis sa dernière rupture amoureuse, elle cherche à multiplier les expériences sexuelles et traverse une période de grands questionnements, cherchant à « comprendre comment fonctionnent ces mécanismes de désir, d'amour, d'affect, etc. ». De fait, elle réagit à nombre de mes questions ainsi : « alors attends, j'ai déjà plusieurs fois réfléchi à cette question ! » ; « c'est toute la question actuelle ! » ; « c'est une grosse question qui se pose en ce moment pour moi ». En s'appuyant sur ses propres expériences, ses émotions et ressentis, Audrey « analyse un peu tout ça », étudie les « conséquences », « tire des conclusions » ... De par cette approche analytique de sa propre vie sexuelle et sentimentale, elle semble connaître avec précision ses ressentis et me livre nombre de théorisations personnelles au sujet de la beauté des hommes. Elle apparaît donc concernée par ma recherche, qui fait écho à ses questionnements personnels et lui donne l'occasion de s'exprimer sur des sujets qui sont importants pour elle à ce stade de sa vie amoureuse. L'observation établie par Simone de Beauvoir, selon laquelle les femmes s'intéressent davantage aux « mystères » de l'amour et de la sexualité que les hommes du fait que leur destinée consiste à être mère ou épouse (de Beauvoir, 1976) semble toujours d'actualité (nous y reviendrons).

Un contexte d'entretien favorable au développement de la réflexivité

Si l'entretien permet de rejouer une scène sociale pour celles qui y sont accoutumées, il permet également de créer un espace de confiance inédit pour celles qui n'ont pas cette habitude. Par exemple, Namika (24 ans) ne serait pas « le genre de fille à dévoiler [s]on intimité » et « respecte l'intimité des gens ». Ses meilleures amies seraient des femmes « pieuses » avec lesquelles elle ne souhaite pas « entrer dans des détails sexuels ou salaces ». Elisabeth (54 ans) ne serait pas « dans le genre confiance ». Elle n'a « jamais eu de conversation cul avec [s]es copines », ne sachant pas si « c'est par pudeur » ou parce qu'elle juge que « c'est pas intéressant d'en parler ». Elle estime néanmoins qu'il est « intéressant d'en parler avec [moi] parce que y'a une distance d'étude, donc une élaboration ensuite d'une pensée là-dessus. » La caution scientifique apporte alors du crédit et de la légitimité à l'objet d'étude.

Selon la préexistence ou non de questionnements personnels sur les points abordés en entretien, les observations internes que les enquêtées partagent au cours de la discussion sont donc tantôt antérieures au moment de l'entretien, tantôt simultanées à l'entretien. Il arrive que je pose des questions inédites ou auxquelles les enquêtées ne sont pas familières. Ces questions sont généralement perçues comme difficiles ou intéressantes parce qu'elles nécessitent d'improviser une réponse, dont la formulation émerge d'une réflexion *in situ*. Les participantes tentent donc de mobiliser leur mémoire sensible et leur réflexivité en la présence du chercheur ; s'adonnant à une introspection au temps présent. Elles sont généralement déstabilisées, marquent des temps de silence, de pause, se reprennent. De par cette spontanéité, leur réponse est parfois décousue. Par exemple, Héloïse (21 ans) s'excuse de ne pas « arrive[r] pas à réfléchir simplement » et de prendre du temps à me répondre : « euh... je réfléchis hein parce que j'ai pas l'impression d'avoir de schémas ; après c'est pas des choses auxquelles j'ai réfléchi particulièrement avant donc c'est vrai que c'est pas... la réponse ne vient pas automatiquement... ».

Malgré la difficulté de certaines questions qui nécessitent une réflexion introspective, il est très rare que les participantes refusent ou ne parviennent pas à y répondre. La plupart du temps, elles marquent un temps de concentration et formulent des réponses qui émergent d'une réflexion *in situ*. S'il leur apparaît délicat d'exprimer avec des mots leurs expériences sensibles, considérées comme inconscientes, intuitives, etc., le moment de l'entretien leur permet d'y prêter un haut niveau d'attention parce qu'il vise la production d'un savoir intentionnellement créé (Pink, 2009). Cette interaction entre chercheur et enquêté est un espace propice à l'introspection. Je remarque également chez certaines un développement de la réflexivité au cours de la discussion. Ces femmes parviennent de mieux en mieux à mettre des mots sur les sensations et émotions qui les traversent. Elles se remémorent des raisonnements élaborés antérieurement ou bien développent en direct de nouvelles analyses. Pour sa part, Dominique (63 ans) prend conscience avec tristesse qu'elle a changé, ce qu'elle attribue au vieillissement, constatant que les réponses qu'elle fournit à mes questions ne sont pas celles qu'elle aurait données plus jeune. Elle réalise au cours de l'entretien qu'elle regardait davantage les hommes « avant ».

La réflexivité peut être aiguisée avant la rencontre. Certaines enquêtées semblent s'être préparée à l'entretien en y ayant réfléchi en amont. C'est le cas d'Elisabeth (54 ans), qui m'annonce avoir pris conscience la veille de notre rendez-vous que la plupart des hommes avec lesquels elle avait entretenu une liaison intime lui ressemblaient physiquement alors qu'elle avait l'habitude d'affirmer le contraire. Ce constat, établi par elle-même, contredit donc ce qu'elle s'était figurée jusqu'alors. Il montre la volonté de transparence et d'honnêteté de cette enquêtée. Le fait que certaines femmes commencent à parler de leur rapport aux hommes avant même que je ne leur

pose de questions semble également apporter la preuve que notre rendez-vous les a conduites à (re)développer leur réflexivité.

Le travail réflexif peut également être enclenché après l'entretien. Prenons le cas de Léna (18 ans). La première fois que je lui demande si elle s'estime observatrice, elle semble ne s'être jamais posée la question et me répond de manière hésitante, évasive (« euh, je pense »). Dix mois plus tard, elle revient sur cette affirmation. Enrichie par ses observations personnelles, elle explique qu'il lui arrive d'être observatrice et de « regarder les gens », mais a tendance à éviter de regarder les hommes. Elle s'est notamment rendue compte de cela en déambulant aux côtés de son petit-ami, qui, lui, serait attentif aux hommes et particulièrement aux regards que les autres hommes portent sur Léna. C'est parce que son petit-ami formule à haute voix ses observations (« ils t'ont trop maté »), que Léna se rend compte qu'elle n'est pas attentive aux hommes, étant donné qu'elle n'a « même pas remarqué » qu'elle était la cible de leur regard. Comme remarqué ici, la connaissance sur soi est souvent développée grâce à la comparaison avec les autres. La discussion que nous avons eue dès notre première rencontre semble donc avoir développé la vigilance de Léna quant à son rapport aux autres dans l'espace public et au regard qu'elle porte sur les hommes. Cet exemple signale une fois de plus la volonté de transparence des participantes.

Bien que n'ayant pas eu accès à l'observation directe des expériences des femmes rencontrées, les données dont je dispose grâce au partage de leurs expériences permettent amplement de mener une observation par procuration. En m'appuyant sur la verbalisation des expériences vécues des enquêtées, j'emprunte à chacune des femmes rencontrées une part de sa réflexivité pour écrire ce manuscrit. J'apprends beaucoup grâce aux capacités réflexives des femmes rencontrées, sans lesquelles cette recherche n'aurait pas été possible. La parole rapportée est donc envisagée comme une source de connaissance fiable et légitime parce que les enquêtées se sentent concernées par cette recherche et engagées dans la production du savoir. Plus que des informatrices qui facilitent la récolte de données ethnographiques, ces femmes participent activement à la production des connaissances. J'envisage donc l'entretien ethnographique comme un processus de co-production du savoir, qui (re)met l'enquêté au cœur de la production de la recherche.

Les limites du langage verbal pour exprimer les affects

Malgré la remarquable réflexivité des enquêtées sur les thématiques affectives et sexuelles, la verbalisation des manières de regarder et des expériences de séduction médiatisées par la vue demeure un exercice complexe, pour elles comme pour moi. D'une part, ces expériences sont

souvent vécues de manière inconsciente. D'autre part, le langage est imprécis et propose peu de termes pour désigner les innombrables nuances de perceptions (Pecqueux, 2013).

Pour décrire le caractère séduisant du corps d'un homme et la nature du trouble qui accompagne sa présence, les expressions non verbales sont parfois plus significatives que les mots. Les affects éprouvés à la vue d'un homme perçu comme séduisant peuvent ressurgir en entretien, à l'évocation d'expériences de séduction passées. Lorsqu'elles se plongent dans leurs souvenirs, les enquêtées racontent généralement ces expériences avec exaltation. Parler d'un homme dont elles sont ou ont été séduites par la vue provoque des émotions qui sont palpables au cours de la discussion, au travers des rires et sourires, mais également dans les variations du ton et de l'intensité de la voix, qui alterne entre chuchotements de confidence et éclats. Face à des expériences perceptives difficiles à verbaliser, ces formes de communication non verbales constituent des données ethnographiques précieuses. Les silences sont également souvent porteurs de sens. Prenons l'exemple de Nadine (57 ans), qui parle avec exaltation de son « premier amoureux ». Expliquant qu'elle avait eu un « coup de foudre pour son corps », elle décrit spontanément son apparence physique avec précision, mentionnant ses proportions, sa musculature, le grain de sa peau, la couleur de ses yeux et de ses cheveux, la façon dont il s'habillait, pour conclure en ces termes, sans finir sa phrase : « pff ! c'était un mec (elle déglutit bruyamment), t'étais là, tu voyais son corps... ». Le silence qui suit indique l'intensité des affects alors éprouvés à la vue du corps de cet homme. Lorsque sont exprimés les phénomènes de séduction, il est courant de ne pas terminer ses phrases, de laisser la place à l'implicite, au non-verbal.

Lorsqu'elles expriment leurs expériences de séduction, nombre de femmes usent d'onomatopées et interjections expressives, telles que « Wah », « Waouh », « Hum », « Han ». Les premières se rapportent davantage au registre de l'impression visuelle : « Waouh » peut symboliser une expérience de sidération et d'émerveillement. Cette interjection marquerait alors un sentiment vif, un saisissement en réaction à la vue d'un homme soudainement perçu comme beau : « y'a des mecs dans la rue où j'me dis : waouh » (Léna, 18 ans). L'expression « en mode waouh » est parfois employée en évoquant des hommes objectivement beaux. Par exemple, Astrid n'est jamais sortie avec « un canon de beauté en mode waouh ». Utilisées en tournure négative, ces interjections peuvent marquer l'indifférence : « je m'extasie pas devant ses mains, non, j'suis pas là : Wah ! » (Hélène) ; ou la dimension subjective de la beauté : « Il a pas un visage d'acteur de cinéma où quand on le voit on se dit pas : Wah, c'est incroyable ! Mais je le trouve vraiment euh... beau » (Léna). Les interjections « hum » et « han » sont plutôt employées pour marquer l'attraction érotique. Par exemple, Hélène exprime l'ambiguïté d'un trouble éprouvé envers un homme : « j'ai bien senti que... j'étais là : hum ! tu vois, y'avait un truc quoi ! ça a déclenché chez moi un truc ... » ;

Dominique (63 ans) et Jade se rappellent d'un ancien partenaire : « J'pense à B., mon amoureux en Algérie, Han ! J'étais folle de lui ! » (Dominique) ; « Il était super bien foutu, il avait de super belles fesses ! Han ! » (Jade).

Les participantes n'utilisent pas toujours que la parole pour communiquer au sujet de leurs expériences de séduction mais peuvent mobiliser d'autres ressources. Parfois, elles s'expriment par la gestuelle, comme Hélène (55 ans) qui me montre son propre bras pour me faire comprendre la partie du corps qu'elle apprécie chez son partenaire. Se replongeant dans ses souvenirs sensuels, elle effleure instinctivement cette zone sur son propre corps, simulant une caresse, tout en parlant d'une voix enjouée de « cet endroit-là » entre « son tee-shirt » et « le haut de son bras ». Mais c'est surtout par l'intermédiaire de l'image que les enquêtées tâchent d'exprimer leurs expériences esthétiques et érotiques. Il est fréquent qu'elles me tendent spontanément leur téléphone portable pour me montrer la photographie de l'homme dont elles me parlent — qu'elles cherchent sur Internet lorsqu'il s'agit d'une célébrité, sur les réseaux sociaux ou les applications de rencontre lorsqu'il s'agit d'un homme avec lequel elles flirtent, dans leur galerie de photographies personnelles lorsqu'il s'agit de leur partenaire intime. Quand l'entretien se déroule à leur domicile, elles m'indiquent parfois des photographies accrochées au mur. Plus rares sont celles qui utilisent le dessin. Charlotte (32 ans) propose de me présenter un ancien carnet de croquis recouvert d'esquisses érotiques prenant pour modèle un ex-partenaire, dont elle tourne les pages gênée et silencieuse. Isabelle, ne parvenant pas à me faire comprendre une partie du corps masculin qu'elle apprécie particulièrement, me demande une feuille de mon carnet et se met à griffonner, en commentant :

Tu vois, alors, si t'as la... donc ils ont des épaules, ça c'est très beau aussi parce que... voilà, gagna, voilà. Alors ils ont un truc qui est vachement intéressant là et voilà c'est ça le truc dont je te parlais. C'est à dire, là j'vais exagérer le truc mais euh cet endroit-là, qui fait un peu un truc aussi un peu comme les statues grecques, là. Faut pas trop. Les biscoto, chocolats j'aime pas trop. Mais euh... voilà. Et t'as ce truc là en arrière qui fait des fesses, là, j'sais pas. Là, à cet endroit-là c'est assez beau. Les nageurs ils ont ce truc-là, qui est assez élégant, pas bâti euh... ça c'est beau. Ah ça, ça peut être très joli, très.



Figure 1. Croquis d'Isabelle

En lisant ce témoignage, nous comprenons la difficulté de la verbalisation des goûts et du caractère séduisant du corps masculin. Le recours à l'image permet alors une meilleure compréhension entre les deux membres de l'interaction. Cependant, certaines femmes ont recours à l'image par facilité, pour éviter l'effort de mise en mot. Je suis alors rarement satisfaite de cette réponse, qu'il m'est difficile d'interpréter. Que faire de l'image d'un homme rétroéclairée par un petit écran de téléphone portable, tendue vers moi sans commentaire ? Je cherche alors à accompagner les participantes vers la description visuelle et la formulation de jugements esthétiques et érotiques précis. Progressivement j'intègre à la grille d'entretien des questions autour des pratiques de figuration, en demandant aux enquêtées si elles ont tendance à photographier ou dessiner leurs partenaires intimes. Afin de pallier aux difficultés d'énonciation et aider les enquêtées à accroître la vigilance qu'elles accordent à leurs perceptions, l'image prend une part grandissante dans ma recherche.

1.2. Vers une ethnographie du regard par le biais des pratiques de figuration

Nous allons maintenant nous intéresser à la place de l'image, et des pratiques de figuration dans cette recherche. La photographie et le dessin traversent les différentes facettes du terrain sans que cela relève nécessairement d'une intention préméditée. C'est à la suite de mon expérience photographique dans le cadre du projet Sujet(te) de Désir, qu'elles révèlent leur intérêt. Je m'inspire d'abord de cette expérience pour concevoir un dispositif de photographie participative que je propose aux femmes rencontrées dans le cadre de l'enquête par entretiens. Puis, le terrain s'enrichit de l'ethnographie de deux projets de création artistique portant sur l'érotisation des corps masculins dans les domaines de la photographie et de l'illustration.

1.2.1. Matérialiser le regard par la prise de vue : le dispositif de photographie participative

En fin d'année 2018, je décide de mettre en place un dispositif de photographie participative avec une sélection d'enquêtées volontaires pour matérialiser le regard qu'elles portent sur les hommes et faciliter la verbalisation des expériences de séduction — une idée sans doute inspirée de ma

fraîche expérience photographique, menée dans le cadre du projet Sujet(te) de Désir, et influencée par les travaux de Sarah Pink (Pink, 2001 ; Pink, 2009 ; Pink, 2012).

L'usage de la photographie comme technique de recherche en anthropologie n'est pas particulièrement récent ou innovant bien qu'elle demeure relativement rare (Duteil-Ogata, 2007). Il en existe différentes variantes, plus ou moins formalisées et théorisées, comme : la *photo-interview* (John Collier, 1967), la *photo élicitation* (Harper, 2002 ; Olie and Bottor, 2007 ; Schulze, 2007), la *photovoice* (Wang and Burris, 1997 ; Wang et al., 2000), la *photographie réflexive* (e.g. Douglas, 1998 ; Berman et al., 2001)... Je préfère pour ma part parler de *photographie participative*, pour mettre l'accent sur l'aspect collaboratif du dispositif mis en place — ce dispositif intègre de manière active les participantes au processus de recherche, en les invitant à mener une forme d'auto-ethnographie —, et plus particulièrement d'*expérience de photographie participative*, pour indiquer la dimension expérimentale du dispositif — puisque les échecs constituent des données ethnographiques aussi intéressantes que les réussites (nous y reviendrons).

Le dispositif de *photographie participative* adopté (en 2019) consiste à confier des appareils photo argentiques jetables à une sélection de femmes volontaires, préalablement rencontrées dans le cadre de l'enquête par entretiens, en les invitant à photographier les hommes qu'elles perçoivent comme séduisants au cours de leur vie quotidienne (de parfaits inconnus croisés dans l'espace public comme des amis, des collègues, un partenaire amoureux, etc.). L'intention initiale était de confier l'appareil aux participantes pendant une période de temps restreinte (6 semaines, initialement) afin qu'elles gardent en tête cet exercice et qu'elles aient toujours l'appareil sur elles, pour pouvoir appuyer sur le déclencheur au cours de leur quotidien, selon leurs envies et au gré des rencontres. Il convient de préciser qu'aucune qualité esthétique ou artistique n'est attendue de l'image, qui est surtout appréhendée pour sa qualité documentaire, comme témoin. Je ne souhaitais pas que les participantes cherchent à faire de « belles images », mais qu'elles aient une démarche spontanée. Les clichés pris sur le vif sont donc davantage encouragés que ceux posés, bien que cette dernière option ne soit pas exclue²⁹. Le cadrage (gros plan, portrait, plan large...) est libre. Il est idéalement fidèle à la partie du corps masculin qui ravit l'œil de la photographe. Par exemple, un plan large lorsque la silhouette entière est jugée séduisante ; un gros plan lorsqu'une partie précise du corps est appréciée. Ainsi, le modèle peut être photographié de face, de profil, comme de dos. Il peut être habillé ou dénudé. Pour compléter ce geste, les participantes sont invitées à prendre des notes, en précisant pour chaque cliché le contexte de la prise de vue (lieu, date, horaire, événement), en

²⁹ Avec cette expérience, j'étais consciente d'encourager potentiellement des des photographies « volées », prises sans le consentement préalable du modèle. Tout en laissant la liberté à chacune d'agir comme bon lui semble, je les mettais en garde contre ces pratiques, leur suggérant d'entrer en contact avec leurs modèles en expliquant leur démarche.

expliquant en quoi cet homme est jugé attirant et en indiquant si l'expérience esthétique est accompagnée d'une attraction sexuelle ou non. Une fois les appareils récupérés et leur pellicule développée, les tirages sont analysés en collaboration avec leur autrice, au cours d'entretiens individuels enregistrés.

La portée heuristique des difficultés rencontrées

L'expérience de photographie participative ne s'est pas déroulée sans difficultés mais ces difficultés ont une portée heuristique. Dès le départ, je suis consciente que la participation à cette expérimentation n'est pas facile, qu'elle requiert une forme d'audace. Je choisis de mener ce projet avec un nombre restreint d'enquêtées, souhaitant dans un premier temps m'assurer de la faisabilité et de la pertinence de cette expérimentation avant de l'appliquer éventuellement à l'ensemble des enquêtées. Mars 2019, je cible en priorité des femmes qui me paraissaient être à l'aise socialement, qui pendant l'entretien avaient abordé les questions de désir et d'attirance envers les hommes avec facilité, et qui manifestaient de l'intérêt et de la familiarité pour l'objet de recherche. Je veille à obtenir une hétérogénéité de profils en termes d'âge et de situation de couple. Je profite de la seconde vague d'entretiens programmée avec les participantes à l'enquête pour présenter le projet aux femmes ciblées. J'expose les détails de l'expérimentation et leur propose d'y participer. En cas de réponse positive, je leur confie le jetable — tantôt apporté pour l'occasion, tantôt fourni plus tard — leur explique comment il fonctionne et reprecise avec elles les consignes. Je leur envoie ensuite les indications par écrit (annexe 4), pour qu'elles puissent en conserver une trace. Une fois les appareils photo distribués, je prends régulièrement des nouvelles des participantes pour connaître leur état d'avancement.

Parmi les premières femmes ciblées, deux refusent de participer, prétextant une trop grande timidité. Elles sont remplacées par deux autres femmes, à qui je présente le projet par message écrit. Les autres manifestent immédiatement leur enthousiasme pour ce projet — « ouiiii trop motivée ! »³⁰ (Julie, 28 ans). Ne m'attendant pas à un accueil si favorable et une telle exaltation, je pense naïvement que cet enthousiasme est annonciateur du succès de l'expérience. *A posteriori*, il me semble que cet engouement peut s'expliquer de plusieurs manières : par l'aspect ludique, drôle, original et extra quotidien de l'exercice ; par l'affect envers l'objet même de l'appareil jetable (souvenir d'enfance, nostalgie, désuétude) ; par fierté de participer activement à la production de

³⁰ Extrait de conversation SMS.

cette recherche (en me rendant service mais aussi permettant de se valoriser vis-à-vis de leur entourage) ; par goût du défi ; pour renverser les rôles de genre, voire pour « draguer » des hommes.

Le départ s'annonce encourageant mais je déchant rapidement : la plupart des volontaires progressent lentement, voire pas du tout. Parmi les principaux freins : le regard des autres, la gêne de dévoiler être séduite par l'apparence physique d'un homme, la peur que le geste soit interprété comme une stratégie de séduction (il l'était parfois néanmoins), le fait de ne pas trouver d'hommes séduisants, de ne pas être dans les dispositions permettant d'y être réceptive, etc. Pour aider les participantes à surmonter leurs difficultés, j'ai dû assouplir le dispositif, leur accorder plus de temps et les inciter à concevoir des stratégies. Par exemple, je leur suggère de prétexter un autre motif de prise de vue que celui de l'attirance pour présenter leur démarche (un exemple que je donne souvent : s'il porte un pantalon rouge, lui dire qu'elle réalise une série photo sur les vêtements rouges). Je les invite également à photographier des représentations visuelles d'hommes qui leurs plaisent dans les films, séries, photographies qu'elles regardent. Enfin, je finis par proposer aux participantes de considérer les « photographies manquées ». C'est-à-dire de prendre des notes sur les hommes qu'elles auraient aimé photographier, mais qu'elles n'ont pas osé ou réussi à photographier.

Au bout de plusieurs semaines, trois participantes m'avouent ne pas parvenir à accomplir cet exercice. Aucune photographie n'a été prise. J'essaie de les rassurer, de les encourager à persévérer. Mais je ne parviens pas à les convaincre ; elles préfèrent arrêter le projet. Si je comprends leurs difficultés, je suis surprise par leur désistement. Nos échanges me font prendre conscience des difficultés qu'elles rencontrent et que je n'avais pas envisagées au vu de leur enthousiasme initial et des témoignages enregistrés lors des entretiens antérieurs. Je cherche rapidement de nouvelles volontaires parmi les femmes participant à l'enquête. Ayant pris conscience des difficultés des premières participantes, je suis réticente à proposer un appareil photo à n'importe qui. Face aux échecs précédents, je ne veux plus prendre le risque que le jetable me soit retourné non utilisé et perdre du temps. Aussi, dès lors que je décèle une hésitation ou une appréhension, je retire ma suggestion ; ne souhaitant pas que les femmes acceptent pour me faire plaisir, se retrouvent gênées de ne pas y arriver.

Au cours de cette nouvelle vague de recrutement, je présente donc l'exercice comme faisant partie d'une expérience en cours, à laquelle il était encore possible de se rallier, à condition d'en avoir envie et de s'en sentir capable. En réfléchissant à la recomposition de mon échantillon, j'écarte d'une part, les femmes ayant quitté la région parisienne et dont je n'ai plus de nouvelles et d'autre part, les femmes que je juge trop timides ou que j'imagine gênées par l'exercice. Je cible des enquêtées que j'avais initialement mises de côté, telles que les femmes qui ont une pratique photographique développée, soit professionnellement, soit de façon amateur (j'imaginais qu'elles

seraient davantage à l'aise avec ce médium et auraient une démarche plus artistique que documentaire) et les femmes qui m'avaient dit en entretien qu'elles regardaient très peu les hommes. Contrairement aux premières volontaires à qui je parle de ce projet au cours des entretiens, le recrutement se fait par écrit (sms, réseaux sociaux, e-mail). Parmi les femmes ciblées, 5 n'ont pas donné suite à ma proposition, ou sont restées vagues quant à leur souhait de participer ; 5 autres ont explicitement refusé de participer à ce projet en avançant qu'elles n'étaient « pas forcément à l'aise avec cet exercice » (Cécile, 32 ans). Je parviens tout de même à distribuer les appareils restants.

Parallèlement à cela, Virginie, une femme célibataire de 36 ans s'est ajoutée de son plein gré à la liste des participantes. Celle-ci connaissait une des volontaires ayant mené à bien l'exercice et avait suivi de près ses péripéties. Curieuse du projet et désireuse de se lancer le même défi, notamment pour l'aider à sortir de son célibat, elle s'est achetée son propre appareil jetable afin de réaliser l'expérience par et pour elle-même. Après avoir eu vent de cela, je l'ai contactée et rencontrée. Elle a gardé l'appareil plus d'un an, prend des photos de temps en temps mais ne l'a toujours pas terminé.

À l'arrivée, j'aurai proposé à 24 femmes de participer au projet. Parmi les personnes à qui j'ai proposé de participer à l'expérience, 5 m'ont fermement répondu non, 5 ne m'ont pas donné de nouvelles ou sont restées évasives et 14 m'ont répondu positivement. 15 femmes ont eu un appareil photographique entre les mains (en comptant Virginie) mais seulement 8 l'auront utilisé ; les 6 autres n'ont pris aucune photo et m'ont (pour la plupart) rendu l'appareil. Les 8 participantes ayant mené à bien l'exercice ont conservé l'appareil photo six mois en moyenne. Parmi elles, rares sont celles qui ont terminé la pellicule lorsqu'elles me rendent l'appareil (elles ont fait en moyenne 20 images). Fin octobre 2021, seulement 5 pellicules sur 8 ont été récupérées pour être développées. Concernant les trois dernières : Virginie poursuit l'exercice depuis deux ans, Gaëlle ne souhaite pas développer la pellicule qui contient une majorité d'image de son ex-partenaire (mais elle m'a envoyé d'autres photos, de son nouveau partenaire), Rozenn est très occupée par sa nouvelle vie de maman. Des échanges avec ces femmes m'ont tout de même permis d'obtenir des informations sur leur démarche. Cette expérience, que j'avais prévu de mettre en œuvre sur une courte durée, s'est finalement étalée sur une période bien plus large que prévue, puisque 3 ans tard je n'ai toujours pas récupéré les derniers appareils. Au vu des difficultés rencontrées, je n'ai finalement pas étendu cette expérience à l'ensemble des enquêtées.

Déçue et lassée par l'ensemble des problèmes rencontrés dans la mise en place et le suivi de cette expérimentation, je considère dans un premier temps qu'elle est ratée et inutilisable. Mais en analysant rétrospectivement les difficultés traversées par les enquêtées, à travers leurs retours

d'expérience, je prends conscience qu'elles constituent des données éclairantes pour ma recherche. Les principaux freins sont : la crainte du jugement d'autrui, la gêne de dévoiler être séduite par l'apparence physique d'un homme, la peur que le geste soit interprété comme une stratégie de séduction, le fait de ne pas trouver d'hommes séduisants et le fait de ne pas être dans les dispositions permettant d'y être réceptive. Si ces freins sont exacerbés par la présence de l'appareil photo, ils sont loin d'être propres au cadre de ce dispositif. Ils peuvent donc s'appliquer aux problématiques de l'échange de regards hétérosexuel en général. L'analyse de cette expérimentation intègre donc les difficultés traversées par toutes les participantes et les motifs d'abandon, au même titre que les prises de vues de celles qui ont mené à bien l'exercice. L'intérêt de cet exercice, même lorsqu'il ne donne lieu à aucune prise de vue, est qu'il permet de simuler l'être au monde des enquêtées et d'appréhender le comportement visuel qu'elles adoptent face aux hommes. Tout au long du manuscrit, nous constaterons qu'il apporte un éclairage sur la capacité des participantes à regarder — ou non — le corps des hommes et être séduites — ou non — par cette vue, et qu'il aide à mettre en exergue les conditions dans lesquelles ces femmes sont — ou ne sont pas — réceptives aux charmes des hommes.

L'image comme outil d'éllicitation

Lorsque l'exercice est mené à bien, il permet une mise en partage des données sensibles récoltées par les enquêtées. Les apports de l'image en tant qu'outil d'éllicitation ne sont plus à prouver (Schwartz, 1989 ; Collier, 1967). Entre les mains des enquêtées, les photographies « deviennent un texte visuel à travers lequel les subjectivités du chercheur et du participant entre en intersection »³¹ (Pink, 2012, p.93). Lorsqu'elles découvrent ces images, qu'elles saisissent entre leurs mains, je remarque que les participantes se ré-imaginent engagées dans la situation et m'invitent en quelque sorte à y prendre part. Ces séances de visionnage me permettent d'être témoin de l'effet produit par la vue de certains tirages, et par extension, des émotions ressenties face à certains hommes. Par exemple, Mathilde rit très fort et rougit face aux photos qu'elle a prise des hommes qui la troublent (dans la vie « réelle »). En mobilisant la mémoire sensible, les tirages provoquent des réactions, d'encourager les commentaires et les réflexions spontanées ; autant de données riches pour l'ethnographie.

Plus encore que l'entretien, la participation à cette expérimentation a permis aux participantes de développer leur réflexivité et leurs compétences sensorielles. Elles en deviennent des

³¹ Traduction depuis l'anglais.

informatrices particulièrement éclairées. De fait, tout au long de l'exercice, elles ont étudié leur propre comportement visuel, remarqué les traits saillants de leur rapport au physique des hommes, décrypté leurs goûts, etc. Par exemple Agathe réalise qu'elle n'a pris en photo que des hommes répondant à des canons de beauté standardisés. Mathilde au contraire s'est rendue compte qu'elle était sensible à des silhouettes plus diversifiées que ce qu'elle n'imaginait. Julie remarque que lorsque les hommes sont en groupe, elle a tendance à les trouver plus beaux qu'individuellement. Cette réflexivité est renforcée par l'analyse conjointe des tirages. Par exemple, je fais remarquer à Hélène qu'elle n'a pris que des gros plans sur des parties du corps, aucune silhouette d'homme dans son intégralité. Elle rétorque qu'elle avait compris que la consigne était de « photographier ce qui [la] faisait vibrer » ; ce qu'elle affirme avoir fait. Hélène m'explique qu'elle a « repéré chez les gens la chose qu'elle trouvait belle », constatant que « la personne dans son ensemble » ne la faisait pas forcément « vibrer ». Vraisemblablement inspirée par notre échange, Hélène se « rend compte » qu'elle est plus attirée par les détails d'une apparence que par une silhouette dans son ensemble, ce qu'elle attribue à ses problèmes de vue. Ce dispositif contribue à confirmer les propos tenus en entretien plutôt qu'à les contredire. Il permet surtout de les enrichir, en réintégrant de la matière, un contexte et du vécu, en apportant des éléments de description concrets autour de l'attention visuelle et des affects esthétiques et érotiques au sein d'une situation sociale donnée.

Enfin, face à leurs propres photographies, je les invite à s'exprimer librement autour de l'homme représenté, des affects éprouvés à sa vue, du contexte de la prise de vue, etc. ce qui m'apporte des données favorisant la reconstitution de leurs expériences de séduction et de les observer de manière indirecte. Lorsqu'il est saisi par l'objectif de l'appareil photo, le regard prend une forme concrète. Il devient plus aisé de le traiter de manière pragmatique, d'en parler avec les enquêtées et donc de l'analyser. La prise de vue dévoile une scène sociale, elle ancre l'expérience de séduction dans un contexte mais également dans une confrontation à l'autre. Elle témoigne d'une interaction — ou d'une absence d'interaction. La photographie est donc considérée à la fois comme objet et outil de recherche. Elle est étudiée à la fois en tant qu'image, représentation sociale des préférences esthétiques et sensuelles, et en tant que pratique, action du regard, moyen d'expression et témoin d'un rapport au monde.

Selon François Laplantine, la photographie, comme la vidéo, ont pour intérêt le fait de « varier le rapport au réel en le transformant en image » (Laplantine, 2018, p. 78). Il se trouve que le dispositif de photographie participative mis en place offre la possibilité de matérialiser les expériences de séduction médiatisées par la vue, puisque la prise de vue est considérée comme le fruit de cette expérience. Les pratiques de figurations constituent un outil d'analyse précieux pour appréhender le regard.

1.2.2. Aborder les regards érotiques de femmes à partir de leurs pratiques de figuration : l'ethnographie de projets œuvrant en faveur de la production et de la visibilité d'images érotiques d'hommes

À la fin de ma deuxième année de doctorat, n'ayant pas trouvé de financement, je décide de prendre une année de césure. C'est alors que j'apprends tour à tour l'existence de deux projets artistiques récemment créés par des femmes, qui s'emparent de l'érotisation du corps masculin. Le terrain tant attendu semble enfin exister ! En fin d'année 2019, l'enquête prend ainsi une nouvelle orientation. Au lieu de poursuivre et d'approfondir l'enquête par entretiens, je me tourne vers l'étude de ces nouveaux projets — ce qui constitue la seconde phase de mon enquête.

Sprinkle : un fanzine regroupant des illustrations érotiques d'hommes

Le premier projet est un fanzine³² d'illustrations érotiques, nommé Sprinkle³³. Il est créé en 2019 par Adèle Mesones et Ariane Hugues, deux femmes cisgenre hétérosexuelles blanches, illustratrices, alors âgées de 26 ans. Ce fanzine est publié au printemps 2020 en 100 exemplaires puis réédité en 100 autres exemplaires l'année suivante. Il regroupe les illustrations érotiques de 28 femmes, dont celles d'Adèle Mesones et Ariane Hugues. Les 28 autrices participantes ont été invitées à « créer des images de leurs fantasmes autour des corps masculins³⁴ ». Ce projet est né du constat que le corps érotisé des hommes est peu visible dans le monde de l'illustration et de la bande-dessinée, et que le regard érotique des femmes sur les hommes y est absent. Son enjeu est politique, il a pour objectif d'inciter les autrices à érotiser les hommes afin de s'appropriier leur regard et leur désir. Les initiatrices du fanzine offrent carte blanche aux participantes, qui disposent de quatre mois pour proposer une composition graphique inédite, qui tienne sur quatre pages au format A6.

Les autrices sont principalement sélectionnées par affinité amicale par les initiatrices du fanzine — un choix pris en raison de l'absence de rémunération possible des autrices. Formées en école d'art, elles se définissent pour la plupart comme autrices de bande dessinées ou illustratrices. Toutes ne vivent pas cependant de leur travail artistique. Quelques-unes ont acquis une renommée récente, car leur travail s'est fait remarquer au cours de festivals d'arts graphiques, elles ont obtenu des prix de jury, ou leurs premières publications connaissent un succès en librairie. Ces femmes

³² Un fanzine est une publication de faible diffusion et indépendante.

³³ Sprinkle, Adèle Mesones et Ariane Hugues, L'Amour éditions, 2021[2020].

³⁴ Extrait de l'e-mail d'invitation à participation.

sont âgées de 22 à 31 ans (moyenne d'âge : 26 ans). Ce sont principalement des femmes cisgenre (à l'exception d'une femme transsexuelle et d'une personne non binaire). Qu'elles se définissent comme hétérosexuelles (17 d'entre elles), bisexuelles (4 d'entre elles), pansexuelles (2 d'entre elles) ou autre, elles sont toutes *attirées* par les hommes. Les deux tiers sont en couple avec un homme au moment de l'enquête. Seulement trois d'entre elles sont racisées, les autres sont des femmes blanches. La plupart sont de nationalité française (à l'exception d'une femme Coréenne, d'une femme Arménienne et d'une femme Marocaine). Enfin, cette sélection inclut des femmes qui travaillent déjà sur l'érotisation du corps masculin, des femmes qui travaillent autour des questions de corps, de genre et de sexualité, mais également des femmes qui n'ont jamais abordé ces thématiques dans leur travail artistique (plus de la moitié). Elles vivent pour beaucoup à Angoulême et Strasbourg, à proximité de l'école dans laquelle elles sont ou ont été formées. Quelques-unes résident dans d'autres grandes villes comme Paris, Nantes ou Marseille.

Je conçois rapidement qu'il n'est pas possible d'effectuer d'observation participante à cause de la distance géographique qui sépare les initiatrices comme les participantes, mais également à cause du fonctionnement même du projet, qui repose sur des échanges dématérialisés et un travail artistique individuel mené en autonomie. J'envisage de mener une ethnographie à distance, partiellement numérique. Dans cette optique, je demande aux éditrices de bien vouloir m'intégrer aux discussions écrites internes mais aussi aux échanges avec les participantes. Je reçois alors les messages électroniques signalant les étapes clés du projet et suis intégrée au groupe privé créé pour l'occasion sur le serveur d'un réseau social. Toutefois, je constate rapidement que je n'accède qu'aux communications formelles, techniques et professionnelles. Personne ne réagit collectivement aux e-mails ; chaque destinataire répond individuellement aux éditrices, ce à quoi je n'ai pas accès. Au sein du groupe de discussion privé, les échanges sont principalement dédiés à des questions d'ordre technique (le choix des couleurs, la technique d'impression, les échéances, etc.). Je suis étonnée d'y trouver une majorité de discussions sur la forme, plus que sur le fond. Très peu d'interactions autour du sujet-même, aucun partage de référence sur les questions du corps, de l'érotisation ou de l'égalité femmes-hommes. Je suis également étonnée du professionnalisme de ce groupe : personne ne parle de ses hésitations, de ses difficultés éventuelles, etc. De fait, je m'attendais à ce que les échanges sur ce réseau social soient davantage personnels et informels. Je réalise petit à petit que beaucoup d'illustratrices travaillent de manière indépendante et autonome, sans échanger les unes avec les autres. J'accède à quelques informations de seconde main, par l'entremise d'Ariane et Adèle qui me glissent quelques anecdotes lors de nos rares rencontres physiques.

Les données ethnographiques majeures sont finalement récoltées après l'impression du fanzine, qui se fait en mars 2020, quelques jours seulement avant qu'un confinement soit imposé à

la population française pour faire face à la pandémie de coronavirus SARS-CoV-2. D'avril à mai 2020, je prends contact avec chacune des illustratrices participantes pour leur proposer un entretien, soit en visioconférence, soit par téléphone (seuls modes de rencontre possibles alors, puisqu'il est interdit de se déplacer à plus d'un kilomètre de son domicile). Je reçois un accueil chaleureux et mène des entretiens semi-directifs auprès de 25 illustratrices. De par le caractère éclaté du travail mené par les autrices pour répondre à cette commande (qui n'est pas rémunérée), l'ethnographie du processus de création n'a pas pu être conduite dans le cadre d'une observation directe. Les données sont donc récoltées rétrospectivement. La grille d'entretien employée s'enquiert des différentes étapes ayant ponctué la fabrication de leur composition graphique, depuis la phase de recherche et les sources d'inspiration jusqu'aux choix créatifs finaux, en passant par les difficultés rencontrées et idées délaissées. Au cours de l'entretien sont également abordés des questions concernant la situation conjugale et le regard porté sur le corps des hommes. Le suivi des étapes de fabrication du fanzine se fait quant à lui via l'étude des échanges écrits et les explications fournies par les éditrices.

Lusted Men : une collecte ouverte de photographies érotiques d'hommes

Le second projet artistique étudié est une collecte ouverte de photographies érotiques d'hommes, nommée Lusted Men. Elle est créée en 2019 par trois femmes cisgenre hétérosexuelles³⁵ blanches : Flore Bleiberg (33 ans, nationalité Belge), Lucie Brugier (32 ans, nationalité française) et Laura Lafon (30 ans, nationalité française). Ces femmes se réunissent autour de l'envie de rendre visibles les photographies érotisant les corps d'hommes et d'encourager leur création. Contrairement au Fanzine, l'appel à photographies est public et ouvert à toutes personnes, indépendamment de son genre et de son orientation sexuelle mais également quel que soit son statut professionnel — elle accueille des productions de personnes qui qualifient leur pratique photographique « d'amateur » comme d'autres qui la qualifient de « professionnelle » ou « artistique ». L'appel à photographie est non sélectif : chaque participant·e est assuré·e d'être exposé. Par ailleurs, à l'inverse du Fanzine, il n'est pas nécessaire que les images soient inédites pour participer.

L'opération de collecte photographique est virtuelle et se fait par l'intermédiaire d'un site Internet développé pour l'occasion, en langue française et anglaise³⁶. Un lien mène vers une

³⁵ Du moins, c'est ainsi qu'elles se présentent au début. En août 2020, Flore nous apprend qu'elle exècre « la culture hétéro » et ne veut plus se définir comme tel, malgré le fait qu'elle soit en couple avec un homme et n'ait jamais eu de relation sexuelle avec une femme.

³⁶ Site Internet Lusted Men : <https://lustedmen.info/>

plateforme dédiée, qui permet de charger les photographies à envoyer mais également de répondre à un questionnaire. Le formulaire de participation (annexe 3) est introduit par des questions d'ordre légal, il veille à s'assurer du consentement du modèle et du ou de la photographe, et du fait que les « contributeur·rice·s » (selon le jargon interne) soient majeur·e·s. S'ensuivent des questions ouvertes visant à connaître l'état de la relation interpersonnelle entre photographe et photographié, le contexte de la prise de vue, les émotions ressenties, les difficultés éventuelles, mais également l'intention de la prise de vue, les habitudes photographiques, le rapport à l'érotisme... puis des questions ouvertes et facultatives sur le genre et l'orientation sexuelle³⁷. Le site Internet héberge également des informations sur le projet Lusted Men et son manifeste.

Initialement, cette opération est pensée comme éphémère, avec une exposition à la clé, programmée au printemps 2020 à Bruxelles (ville dans laquelle Flore et Laura ont longtemps résidé et dans laquelle elle détiennent un solide réseau d'interconnaissances dans le monde des arts visuels). La collecte démarre en juillet 2019, à l'occasion du festival international de photographie d'Arles, pour se terminer au 31 décembre 2019. À l'issue, plus de 200 participations sont décomptées. Face à ce succès, le projet se pérennise : chaque année, une nouvelle opération de collecte est lancée et des expositions en présentent le résultat. Le projet s'épuise cependant à partir de 2022 et prévoit une clôture en fin d'année 2023, avec l'intention d'éditer un livre portant sur les 5 années de collecte. Sur cette période, une quinzaine d'expositions publiques ont eu lieu, dans plusieurs villes de France et à Bruxelles (Belgique). En moyenne, 200 participations sont enregistrées par année. Dans les premiers temps, la communication sur les réseaux sociaux participe largement au développement de la notoriété du projet avant que le projet ne subisse les effets de la censure. Il se trouve qu'en janvier 2021, le réseau social Instagram supprime sans avertissement ni explication le compte de Lusted Men — ainsi que d'autres comptes féministes dédiés à l'éducation sexuelle et aux droits LGBTIA+³⁸. Un nouveau compte a été créé dans la foulée par les membres du collectif mais aucune photographie n'y est plus publiée par crainte de censure — ce qui contribue à réduire l'audience. Par ailleurs, Lusted Men connaît une petite couverture médiatique (presse féministe, homosexuelle, spécialisée en photographie et généraliste, papier et numérique) qui contribue à augmenter sa notoriété.

Se pose encore la question de la méthodologie à adopter. Après deux mois à déchanter sur la possibilité d'un terrain hors ligne avec le suivi des étapes de création du Fanzine, j'é mets certaines

³⁷ L'existence de ce questionnaire est une aubaine pour ma recherche puisqu'il permet d'analyser les pratiques et ressentis des modèles et photographes autour de la prise de vue érotique. Je contribue à l'évolution de son contenu à partir de la deuxième année de collecte pour qu'il puisse apporter des données plus facilement étudiables et quantifiables.

³⁸ En 2021, 14 influenceur·euse·s française assignent Instagram en justice suite à la censure de leur compte.

réserve quant aux modalités d'ethnographie de ce projet. De nouveau, les communications entre les membres de l'organisation et les contributeur·rice·s sont dématérialisée et chacun·e prépare individuellement la production de ses images. Contrairement au Fanzine, il n'y a pas de possibilité de suivi du processus de création puisque les personnes qui répondent à cet appel envoient des photographies qui sont pour la plupart déjà existantes. En outre, plus d'une centaine de personnes ont déjà envoyé leurs photographies en fin d'année 2019 — un nombre trop conséquent pour que j'envisage de les rencontrer. Dans un premier temps, un seul aspect me semble analysable : les réponses au formulaire de participation ainsi que les photographies reçues (les initiatrices du projet acceptent volontiers que j'en étudie les résultats). L'analyse des participations se concentre sur les trois premières années de collecte, qui enregistrent plus de 600 participations entre juillet 2019 et janvier 2022. Les trois quarts des « contributeur·rice·s » vivent en France, principalement dans des grandes villes (de plus de 100 000 habitants). Plusieurs participations viennent d'autres pays d'Europe, dont la Belgique, mais également quelques-unes, plus rares, venant des continents Américain, Africain, et Asiatique. Les « contributeur·rice·s » sont âgé·e·s de 19 à 70 ans, avec une moyenne de 33 ans. Les femmes sont légèrement plus nombreuses que les hommes (51% des contributions, contre 42% d'hommes — la plupart cisgenre — et 7% de personnes se définissant « non binaire » participant·e·s qui ne se reconnaissent pas dans un partage binaire de l'identité). Les contributrices femmes se déclarent principalement hétérosexuelles (69% des participantes contre 18% de femmes bisexuelles, 7% de femmes pansexuelles et 2% de femmes homosexuelles). Parmi les contributeurs hommes, l'hétérosexualité est également davantage représentée, bien que les écarts soient moins contrastés : 42% se déclarent hétérosexuels, 38% homosexuels, 11% bisexuels et 9% pansexuels. Une large part des femmes sont des « professionnelles de l'image » (58 % des répondantes indiquent être photographe, vidéastes, artistes). À l'inverse, parmi les participants s'identifiant homme, seulement 35% sont professionnels.

Finalement, je suis rapidement conviée aux rencontres et moments de travail que préparent les fondatrices, qui cherche à étoffer l'équipe d'organisation. Avec la pérennisation du projet et son développement, mon implication grandit au cours du printemps 2020 et ma place évolue progressivement de l'observation à la participation. À l'été 2020, je deviens une membre active et décisionnaire — un statut que je ne quitte pas à la rédaction de la thèse. J'étudie donc le développement de ce projet dans le cadre d'une « participation observante » (Barbara Tedlock, 1991), qui s'appuie sur les conversations écrites et orales au sein de l'équipe organisatrices ainsi que sur les interactions avec le public lors d'expositions (un aspect qui ne sera pas développé dans le cadre de cette thèse).

1.2.3. Une approche anthropologique des images

Les représentations visuelles qui découlent de ces deux projets constituent corpus d'étude conséquent : 81 scènes illustrées du Fanzine (courant parfois sur deux pages, parfois sur une seule) réalisées par les 28 autrices participantes et de 959 photographies, reçues entre 2019 et 2020, prises par 180 femmes ayant contribué à la collecte. Une grille d'analyse est établie dans l'optique de permettre une comparaison des images sur des critères objectifs, tels que le contenu de l'image, les éléments de décor, le cadrage, la morphologie du ou des modèle(s), son âge perçu, sa couleur de peau perçue, les vêtements et accessoires qu'il revêt, mais également sa posture, l'action qu'il accomplit, les parties du corps montrées, l'orientation de son regard et l'état physiologique de son pénis. L'attention est donc portée sur les choix de cadrage et de mise en scène du modèle ainsi que sur les traits caractéristiques de son apparence physique. Dans l'optique de limiter les risques de mauvaise interprétation ou de surinterprétation, le point de vue des autrices sur leur œuvre est étudié en comparaison avec leurs images observées. Par conséquent, les images ne seront pas abordées indépendamment du discours de leurs autrices.

Traits caractéristiques du corpus visuel étudié

Malgré le nombre conséquent d'images constituant le corpus étudié et la multitude des autrices, il y a un certain nombre d'invariants au sein des photographies comme des illustrations. S'il est frappant de noter que les tendances qui se dégagent des deux corpus (photographies et illustrations) se rejoignent sur la plupart des aspects, il ne faut pas en conclure qu'elles révèlent les spécificités d'un regard érotique « féminin ». En effet, ces résultats ont été comparés à l'ensemble des photographies produites par des hommes dans le cadre de la collecte ouverte de photographies érotiques : il n'y a que très peu de différences avec les images produites par des femmes — celles-ci seront mentionnées au fil de l'analyse.

Pour commencer, le corps tient une place principale dans le cadrage, il constitue l'objet de l'image — les « natures mortes » sont rarissimes. La plupart des images sont cadrées autour d'un seul homme (seulement 3% des photographies exhibent plusieurs hommes dans un même cadrage et 11% illustrations). Le protagoniste est essentiellement dépeint de manière réaliste — ce qui est d'autant plus frappant dans le cas du Fanzine, puisqu'*a priori*, il est plus aisé de dessiner un corps de manière abstraite ou stylisée.

La majorité des images exhibent des hommes dénudés (71% des photos ; 58% des dessins). Leurs corps ne sont pas pour autant pleinement exposés : des jeux d'ombre et de lumière, de

positionnement du corps et de cadrage dissimulent certaines parties du corps pour en dévoiler d'autres. La nudité du modèle ne va pas nécessairement de pair avec l'exposition de ses parties génitales : 72% des photographies montrent des hommes nus sans que leur sexe ne soit visible, ainsi que 45% des illustrations. Lorsque les protagonistes sont partiellement habillés, ils sont principalement montrés torse-nu (seulement vêtus d'un pantalon ou d'un sous-vêtement). Parfois, le dévoilement du corps est cependant inversé : le bas du corps est nu quand le haut est recouvert (d'une chemise par exemple). Les représentations d'hommes entièrement vêtus sont rares. Il y a une légère différence avec les contributions des participants s'identifiant homme, qui montrent davantage de corps à moitié dévêtus, plutôt que totalement nus ou habillés.

Les hommes dépeints présentent des caractéristiques relativement homogènes en termes d'âge, de race et de morphologie. La majorité des hommes photographiés paraissent âgés de 25 à 35 ans, ce qui correspond à l'âge moyen des participantes. Si l'âge est plus difficile à évaluer sur les illustrations, il convient de noter qu'aucun modèle ne présente de marqueur de vieillesse (cheveux blancs, rides, etc.). Il y a par ailleurs une écrasante majorité d'hommes socialement perçus comme blancs, aux cheveux principalement bruns ou châtain (peu d'hommes très blonds ou roux). Les hommes racisés sont principalement des hommes noirs et métis. Enfin, rares sont les corps maigres, gros ou très musclés ; les morphologies moyennes sont donc surreprésentées. Les photographies réalisées par des hommes présentent des modèles à l'aspect physique légèrement plus diversifié : il y a plus d'hommes musclés, gros et racisés. Cette distinction peut être imputée au fait que les hommes font davantage appel à des modèles qu'à leur partenaire intime.

En termes de cadrage — et de découpage du corps par le cadre, il existe de nouveau des tendances similaires entre les illustrations et les photographies de femmes. Environ un quart des images exhibent le protagoniste de la tête au pied, sans que le cadrage ne découpe sa silhouette. À l'inverse, un peu moins d'un quart des images sont des gros plans qui se concentrent sur une partie du corps spécifique (principalement le visage, le sexe, le ventre, les fesses et les mains). Les images restantes sont cadrées de manière à montrer la moitié ou les trois-quarts du corps du modèle (par exemple du visage au ventre, du torse au sexe, du crâne aux fesses, etc.). En comparaison, les hommes participant à la collecte photographique ont moins tendance à proposer des gros plans. Par ailleurs, la tête du modèle est hors-champ sur un tiers des images du corpus — ce qui est légèrement inférieur parmi les photographies prises par des hommes. Le regard du modèle, lorsque son visage est visible dans le champ, est légèrement plus souvent de biais, sur le côté ou baissé (38% des illustrations ; 40% des photographies) que frontal (27% des illustrations ; 32% des photographies). Cet écart est plus faible parmi les photographies prises par des hommes, qui montrent moins de regards de biais (36% contre 33% frontal) mais davantage de regards occultés

soit par le modèle lui-même (mains ou bras sur les yeux, bandeau, etc.), soit par la mise en scène (partie sombre, ombre). Par ailleurs, les modèles sont davantage figurés orientés de face (46% des illustrations ; 49% des photographies) que de dos, de profil ou de biais. Les photographes hommes ont davantage tendance à représenter le protagoniste orienté de dos.

Parmi les décors, l'espace d'habitation est le type d'environnement le plus représenté (45% des photographies ; 27% des illustrations). Parmi les scènes qui se déroulent dans ce décor domestique, la chambre à coucher est de loin la pièce à vivre la plus visible ; le modèle y est généralement représenté allongé ou assis sur un matelas. La deuxième pièce la plus représentée est la salle de bain ; l'homme est alors généralement dépeint debout sous le jet d'une douche ou allongé dans une baignoire. Viennent ensuite la cuisine ou salle à manger (davantage représentée en illustration) — le modèle y prépare de la nourriture ou se restaure — et le salon (davantage visible sur les photographies) — les hommes sont alors généralement assis ou allongés dans un fauteuil ou un canapé. Il convient de noter que les scènes qui se déroulent dans cet univers domestique sont relativement anodines. Elles dépeignent les pratiques ordinaires qui rythment la vie quotidienne, telles que dormir, se détendre, se laver, se sustenter, etc. Les poses des protagonistes paraissent généralement naturelles et spontanées. La comparaison genrée révèle que les scènes saisies par des hommes en contexte domestique se concentrent davantage sur la chambre à coucher ou le salon que dans la salle de bain ou la cuisine.

À l'inverse, les décors de studio ou fantastiques présentent des ambiances et mises en scène davantage extra-ordinaires (12% des photographies ; 10% des dessins). Les illustrations de cette catégorie proposent des univers imaginaires où les hommes se mêlent aux animaux et paysages fantastiques (comme des montagnes de protubérances, des espaces sous-marins avec tentacules de pieuvre, etc.). En photographie, le décor peut être neutre, de couleur unie, ou travaillé, marqué par une installation dédiée. Les hommes dessinés ou photographiés sont davantage mis en scène ornés d'accessoires, dans des poses parfois sophistiquées, ne cherchant pas à imiter un air naturel. Par exemple : un homme nu en train de croquer dans un morceau de viande cru ; un homme à talons allongé sur un autel ; un homme recouvert d'un voile virginal et auréolé, etc. Les photographes hommes sont légèrement plus nombreux à représenter leur modèle dans un décor de studio (16% contre 12% de femmes).

Les scènes en extérieur, à ciel ouvert, sont plus rares que les scènes en intérieur (elles représentent 16% des photographies et 9% des illustrations). Parmi les cadrages en plein air, il y a un certain nombre d'espaces de baignade (piscine, bord de mer, lac...) ; les corps des modèles sont généralement en partie immergés dans l'eau. D'autres scènes semblent se dérouler dans le cadre

d'un jardin privé ou dépeignent des paysages de montagne, champs, prairies, forêt, etc. Les hommes y sont souvent nus et debout, tantôt statiques tantôt en train de se mouvoir.

Enfin, de rares scènes se déroulent au sein d'un espace public intérieur, comme par exemple : un homme nu enlacé par une femme dans le métro ; deux hommes nus enlacés dans une église ; un homme à moitié déshabillé dans des toilettes publiques.

En dehors des exceptions mentionnées, les personnages masculins sont majoritairement représentés dans un souci de naturel et leur image semble saisie sur le vif. En dépeignant des scènes de la vie ordinaire, ces images ont une portée documentaire : elles montrent des hommes dans leur intimité, en train d'accomplir une action banale, voire de ne rien faire. Leur corps est donc principalement mis en spectacle dans sa simplicité et sa spontanéité. Nous verrons au fil de cet article que la dimension documentaire peut être le fruit d'une mise en scène délibérée, qui relève de choix esthétiques et/ou politiques, comme le résultat d'un geste non prémédité, qui reflète simplement les circonstances dans lesquelles les corps sont appréhendés dans une dimension érotique — l'aspect documentaire est alors une interprétation extérieure, un effet de réception. Cet effet documentaire semble plus prégnant parmi les œuvres de femme.

Des images étudiées depuis le récit du processus de création de leurs autrices

Cette description quantitative des images sera complétée, au fil de la thèse, par l'analyse du discours des autrices sur leur production. Elle se base sur les entretiens semi-directifs menés auprès des illustratrices (annexe 2) et les réponses écrites par les photographes dans le questionnaire de participation à la collecte (annexe 3) — seules de rares photographes ont été rencontrées en entretien. L'analyse portera sur le processus de création plutôt que sur l'image matérielle en tant que résultat. Elle prendra appui sur les propos des femmes rencontrées concernant leurs intentions et choix artistiques, leurs éventuelles difficultés ainsi que les affects accompagnant la fabrication des images.

Les représentations visuelles qui découlent de ces projets seront donc analysées d'un point de vue anthropologique : il s'agit de comprendre comment et pourquoi ces images sont réalisées, en restituant l'expérience sensible de création de leurs autrices ainsi que sa dimension sociale (Coquet, 2011). L'étude du processus de création des autrices participant à *Lusted Men* et *Sprinkle* s'avère particulièrement utile pour saisir le regard qu'elles portent sur le corps des hommes car elle permet d'objectiver leur conscience réflexive. D'une part, la fabrication d'une image fidèle à leur regard érotique permet aux autrices de stimuler leur réflexivité vis-à-vis de leurs propres regards et

désirs. D'autre part, le fait de les interroger sur cette fabrication favorise la mise en partage de leurs expériences vécues et de leur subjectivité.

Le processus de création des illustratrices du fanzine étant davantage documenté ; il fera l'objet d'un développement plus conséquent. L'artiste et enseignant Kimon Nicolaïdes considère le dessin comme un moyen d'exprimer des idées sur les formes qui ont été élaborées en amont, par le biais de l'observation — une observation qui n'est pas nécessairement mémorisée de manière consciente (Nicolaïdes, 1969). L'acte de dessiner, est donc un geste révélateur de l'expérience visuelle. Nous constaterons que l'aptitude des autrices à figurer le corps masculin est liée à leur capacité de regarder les hommes dans le cadre de la vie personnelle (chapitre 5). La dimension réflexive de l'acte de dessiner a déjà été mise en lumière par certains universitaires (Taylor, 2012 ; Ingold, 2011 ; Causey, 2017). En effet, nous verrons que les illustratrices accèdent à une meilleure connaissance ou reconnaissance de leur rapport aux hommes en cherchant à fabriquer une image fidèle à leur regard érotique et en examinant leur propre geste artistique. C'est souvent lorsqu'elles font face à des difficultés qu'elles développent leur connaissance de soi. Les obstacles rencontrés au cours du processus de création ont donc une valeur heuristique qui sera analysée. Par ailleurs, le processus de création s'inscrit dans la vie quotidienne des femmes participant au fanzine. Il accompagne les autrices de manière flottante, en dehors du temps de travail intentionnellement alloué au projet. Dès la réception de l'appel à illustrations, certaines développent une vigilance particulière, prêtant davantage attention à la manière dont elles regardent et désirent les hommes, à leurs goûts, émotions et affects. La réception de l'appel à image constitue le point de départ du travail réflexif mené en vue de la participation. La vigilance portée sur leur propre regard érotique les aide à choisir ce qu'elles souhaitent représenter pour le fanzine. Le travail mené pour le fanzine prend donc effet dans le monde réel et en particulier dans la vie affective des autrices, en plus de s'en inspirer.

Tout au long du manuscrit, nous relèverons que l'analyse indirecte des pratiques de figuration permet de mettre en exergue la manière dont les autrices appréhendent le corps masculin dans le cadre de leur vie personnelle, la manière dont elles regardent les hommes et dont elles les désirent. Elle apporte donc des données ethnographiques pertinentes et contribue à mener une observation par procuration.

*

Ce chapitre s'est attaché à présenter la méthode employée dans le cadre de cette recherche, qui a pour originalité d'ethnographier les regards de manière indirecte, au travers des mots et des images des enquêtées. Si les manuels de sciences sociales portant sur les techniques de l'observation participante et de l'entretien sont nombreux, ils abordent rarement celles de l'observation indirecte. L'enjeu est pourtant crucial. L'observation indirecte permet d'ouvrir le champ d'investigation aux objets difficilement perceptibles visuellement, jusqu'ici délaissés par les sciences sociales — à l'instar de l'objet de cette thèse. Or, cette méthode est peu reconnue et légitime (j'ai moi-même longtemps été honteuse de la forme inhabituelle de mon terrain). Par ailleurs, l'observation indirecte soulève des problématiques spécifiques en ce qu'elle repose sur les capacités réflexives des enquêtées. Si la réflexivité fait l'objet d'une littérature conséquente en anthropologie, celle-ci se concentre sur la réflexivité de la personne qui mène la recherche ; la question de la réflexivité des participant·e·s à la recherche demeure peu discutée. Ce chapitre s'est efforcé de restituer les coulisses de la recherche en faisant la part belle aux *compétences* des enquêtées (Boltanski, 1990), en montrant que les individus « sont capables de comprendre ce qu'ils font pendant qu'ils le font ; cette capacité est inhérente à ce qu'ils font. » (Giddens, 1987, p. 33). La capacité des femmes rencontrées à objectiver leurs expériences vécues, à prendre conscience de leurs représentations et de leur relation au monde, a largement contribué aux analyses développées dans le cadre de cette recherche. Aussi, il convenait de mettre en évidence la dynamique de co-production des savoirs à l'œuvre dans cette recherche.

Chapitre 2. La politisation des regards de femmes sur les corps d'hommes

Pour vouloir sortir de l'ombre des expériences qui y étaient relégués — les expériences de séduction hétérosexuelles de femmes — il faut déjà avoir connaissance de l'existence d'une zone d'ombre mais il convient également de s'indigner contre cette mise à l'ombre, de l'interpréter comme une injustice. Autrement dit, entreprendre de visibiliser les regards de femmes sur les corps d'hommes nécessite de réaliser que ces regards sont peu visibles et de considérer que cette invisibilité est un problème. C'est le processus qui m'a conduite vers cette recherche. C'est également le processus qui a poussé certaines des femmes rencontrées à concevoir des projets artistiques visant à érotiser les corps d'hommes. Ces projets et ma thèse ont en commun la volonté de contrer l'invisibilisation du pouvoir de séduction du corps masculin et des regards de femmes sur ce corps.

Ce chapitre se consacre aux femmes qui s'indignent contre cette mise à l'ombre et décident d'agir pour contribuer au changement. Il tâche de restituer les étapes de prises de conscience qui mènent à l'action. Il s'agira d'en étudier à la fois les influences individuelles et collectives et de montrer combien le personnel rejoint le politique. Dans un premier temps, nous aborderons le contexte idéologique contemporain pour exposer comment la médiatisation de certaines revendications féministes favorise l'identification de la dissymétrie des rôles séductifs et l'émergence de sa politisation. Puis nous nous intéresserons aux femmes qui interprètent l'invisibilisation du pouvoir de séduction hétérosexuelle du corps masculin comme le fruit de la persistance d'une inégalité entre hommes et femmes. Avant de broser le portrait de certaines de ces femmes, je reviendrai sur mon propre positionnement et la genèse de mon intérêt pour cette recherche. Enfin, nous traiterons de la manière dont les femmes à l'initiative des projets *Lusted Men* et *Sprinkle* et celles qui y participant envisagent de politiser l'érotisation du corps des hommes, en décrivant en détail comment ces projets ont été conçus par les premières et comment ils ont été reçus par les secondes.

2.1. Un contexte propice à la politisation de la dissymétrie des rôles séductifs

Si toute recherche résonne à sa manière avec l'actualité, il me semble que celle-ci trouve un écho particulier dans les problématiques féministes contemporaines. L'affaire Harvey Weinstein advient un mois après la rédaction de mon projet de thèse. Je prends néanmoins mes distances avec cet emballement médiatique. Il était alors difficile d'imaginer l'ampleur qu'allait prendre le phénomène *#MeToo*, mais également d'en identifier les soubassements. Avec le recul des années de doctorat, j'émet l'hypothèse que la résurgence des mobilisations féministes des années 2010, en contribuant à développer la subjectivité érotique et politique des femmes, a forgé mon intérêt pour le sujet de cette recherche comme elle a favorisé l'émergence de projets tels que Lusted Men ou Sprinkle, qui politisent l'érotisation des hommes par les femmes. Les problématiques soulevées par le regain de mobilisation féministes du tournant des années 2010 connaissent une médiatisation croissante, qui s'accélère avec et après l'affaire Weinstein (Pavard, Rochefort, Zancarini-Fournel, 2020). Cette médiatisation favorise la vulgarisation de revendications qui contribuent à prendre conscience de l'inégalité des rôles séductifs et à la politiser. D'une part, ce « tournant génital du féminisme » se focalise sur le corps et la sexualité des femmes sans s'arrêter à la dénonciation des violences, mais en valorisant aussi le droit au plaisir sexuel (Froidevaux-Metterie, 2018). Il met ainsi en exergue l'agentivité sexuelle des femmes, ne considérant pas seulement les femmes comme des victimes mais aussi comme des sujets sexuels, capables de plaisirs et dotées de désirs et donc des actrices. En prônant une révolution sexuelle égalitaire, il incite les femmes à développer leur subjectivité érotique. Le regain de la politisation du corps des femmes remet également au goût du jour la question de l'aliénation des femmes soumise au regard masculin par l'injonction à plaire qui leur est faite, ce qui participe à développer la réflexivité des femmes sur les questions de séduction. D'autre part, la vulgarisation des théories féministes portant sur la question du regard dans la culture visuelle apporte un ensemble de codifications permettant un retour critique sur les images. La diffusion des concepts de *male gaze* et *female gaze* semble permettre aux personnes qui s'y intéressent de prêter attention à la manière dont les corps sont mis-en-scène, en identifiant les processus de réification et de fétichisation, mais aussi à identifier les rapports de domination mis-en-scène. Par exemple, Jade (24 ans) se rappelle des émois érotiques suscités par la séquence d'un film qui l'avait marquée plus jeune, mais porte désormais un jugement réprobateur sur cette représentation, requalifiant le rapport sexuel mis-en-scène en viol et considérant que cette séquence est une érotisation du viol :

Tu vois le film Troie, [...] à un moment il est avec Briséis dans la tente (rires) et j'étais trop : Ah la la, elle a trop de chance ! [...] J'pense qu'aujourd'hui ça m'exciterait beaucoup moins, vraiment... Elle lui met le couteau sous la gorge et il lui prend le poignet et elle lâche le couteau et finalement il lui fait l'amour ... En mode, il la viole en fait ! En fait, il la viole. Et puis après, elle tombe amoureuse de son violeur. Sympa hein ! La scène est hyper érotisée, limite c'est cool de se faire violer dans ces conditions, c'est Brad Pitt après tout, tu vas pas cracher dessus (rire cynique)

Ce regard critique sur les images se double d'une attention croissante à la manière dont les corps sont montrés selon leur genre, et plus largement au genre des corps exhibés. Ainsi, une camarade doctorante connaissant mon sujet de recherche rapporte qu'elle a visité un salon consacré à la photographie, avec une amie qui aurait remarqué qu'il n'y avait presque aucune photographie représentant le corps masculin — contrairement au corps féminin — et s'en serait offusquée (Paris, 2019). Par ailleurs, la dénonciation de l'invisibilisation des artistes femmes semble permettre d'accroître la vigilance quant au genre de l'auteur.

Nous allons tenter de retracer l'actualité médiatique et culturelle portant plus précisément sur les thématiques de la thèse — le corps des hommes, le regard des femmes attirées par les hommes et leur désir — au cours des dix dernières années en France. Cette généalogie sélective se fonde sur la vigilance qui m'a accompagnée au cours des six dernières années sur questions relatives à ma thèse et sur les discussions entretenues avec les enquêtées autour de leurs propres « prises de consciences ». Je propose de la débiter en 2008, avec la sortie du roman autobiographique « Le beau sexe des hommes » de Florence Ehnuel³⁹, dans lequel cette femme fait l'apologie du corps masculin et ses organes génitaux. Elle se poursuit en 2012, avec l'exposition « Beautiful Penis. Quelle merveille que les hommes existent ! », organisée par Barbara Polla⁴⁰ et Jenny Mannerheim⁴¹ à Paris (galerie Nuke) et qui réunit douze femmes artistes de différents pays pour « explorer les raisons pour lesquelles, tout au long de l'histoire de l'art, les représentations glorieuses du corps et du sexe masculin par les artistes femmes sont si peu nombreuses, alors que les hommes auront représenté, et représentent encore, avec passion, le corps féminin et ses attributs sexuels »⁴². En mars 2013, Maïa Mazaurette publie un court billet humoristique intitulé « érotiser les hommes : ils sont d'accord » sur le blog Sexactu, hébergé par la version digitale du magazine GQ (mensuel masculin). Elle y pointe ce qu'elle présente comme un paradoxe : certains hommes accepteraient d'érotiser leur apparence mais les femmes n'y seraient pas intéressées par eux car elles ne seraient

³⁹ Une femme née en 1966 en France, ancienne élève de l'École normale supérieure et agrégée de philosophie.

⁴⁰ Une femme politique, médecin, galeriste et écrivaine Suisse, née en 1950.

⁴¹ Une femme directrice artistique, curatrice et éditrice Suédoise, née en 1977.

⁴² Présentation extraite du communiqué de presse : https://analixforever.files.wordpress.com/2012/11/beautiful-penis_copy.pdf

pas habituées. Maïa Mazaurette⁴³ est une figure importante pour cette recherche car elle devient une personnalité influente en France⁴⁴, engagée en faveur de l'érotisation du corps masculin pour satisfaire au désir féminin (en 2020, elle acceptera de « marrainer » Lusted Men, suite à la sollicitation du collectif, ce qui participera à accroître la notoriété de ce projet). En cette fin d'année 2013, un événement artistique fait date : le renommé musée d'Orsay (Paris) présente « Masculin / Masculin. L'homme nu dans l'art de 1800 à nos jours. »⁴⁵, une exposition consacrée à la nudité masculine dans l'art, qui pointe du doigt le peu de visibilité accordé au nu masculin, contrairement au nu féminin. Cette exposition rencontre un vif succès : plus de 400 000 visiteurs⁴⁶. Près de deux ans plus tard, en 2015, paraît le volume *Male Nude*, aux éditions Taschen, qui se présente comme « un recueil photographique autour du masculin » composé de « scènes de nu, des poses, des jeux de rôles et des productions érotiques du 19^e siècle à nos jours » (trilingue français, anglais, allemand). Parce qu'elles se consacrent exclusivement aux nus masculins, ces deux initiatives contribuent à mettre en exergue leur marginalité — tout en louant leur intérêt.

En octobre 2017 éclate le scandale Harvey Weinstein. Progressivement, l'idée selon laquelle « notre culture dépossède la femme de son désir » se popularise — pour reprendre le titre de l'interview du psychiatre Serge Tisseron par Catherine Vincent, publié dans *Le Monde* quelques semaines plus tard, qui met en cause la surreprésentation d'images érotisées de femmes. Si son succès est limité⁴⁷, le film « L'amour des hommes », du réalisateur Tunisien Mehdi Ben Attia, a le mérite de mettre au cœur de son intrigue l'expérience d'une femme qui photographie des hommes à Tunis, en mettant en avant l'aspect subversif de cette posture — « Sans craindre d'être scandaleuse, elle fait le choix de regarder les hommes comme les hommes regardent les femmes » annonce le synopsis (sortie en salle : février 2018). Le sujet des femmes qui photographient les hommes est également examinée dans un billet intitulé « Nu masculin : quand les femmes s'emparent de l'objectif », publié en septembre 2018 sur le blog *Paris Derrière, les clés de l'érotisme à Paris* — un blog consacré à la sexualité et l'érotisme créé par la journaliste Emmanuelle Julien. Cinq femmes photographes y sont interviewées. Elles y sont présentées comme étant « à l'avant-garde » parce qu'elles « photographient les garçons nus » — un fait jugé « rarissime ». En mars 2019, Maïa

⁴³ Une femme journaliste, chroniqueuse, autrice et peintre, née en 1978 en France. Se présentant comme une « sexperte », elle s'est spécialisée sur les questions de sexualité.

⁴⁴ En plus d'avoir écrit une vingtaine de romans et essais portant sur les questions sexuelles et conjugales, elle travaille pour plusieurs médias français de large audience (Le Monde, GQ, France Inter, Arte, TMC, etc.). Elle est par ailleurs suivie par plus de 100 000 comptes sur Instagram (en 2023).

⁴⁵ Commissariat : Guy Cogeval, président de l'Etablissement public des musées d'Orsay et de l'Orangerie ; Ophélie Ferlier, conservateur sculptures au musée d'Orsay ; Xavier Rey, conservateur peintures au musée d'Orsay ; Ulrich Pohlmann, directeur de la collection photographique du Stadtmuseum Munich ; Tobias G. Natter, directeur du Leopold Museum de Vienne.

⁴⁶ Selon le rapport d'activité 2013 du Musée d'Orsay.

⁴⁷ 6830 entrées au box-office France

Mazaurette publie un article sur le site du magazine *GQ*, en réaction à l'exposition « Neel Bate » du musée Leslie-Lohman⁴⁸, qui se consacre au regard masculin sur le corps des hommes. Louant l'initiative de cette exposition, elle en profite pour dénoncer le peu de visibilité des corps d'hommes dans l'art (hétérosexuel) — « Personne ne fait de la curation de beaux corps masculins, pas grand-monde même ne les collectionne (hors contextes gays bien sûr). » Ce faisant, elle déplore le manque d'occasion offertes aux femmes hétérosexuelles pour satisfaire leurs fantasmes et désirs⁴⁹. Huit mois plus tard, c'est une autre journaliste qui livre un « plaidoyer pour la sensualité masculine ». Dans l'article « Masculinité et sensualité, l'équation impossible ? », publié dans le magazine féministe *Madmoizelle*, Queen Camille présente l'inégale représentation des images érotisées du corps comme « une inégalité femme/homme »⁵⁰.

L'année 2020 (traversée par la pandémie de covid-19) est marquée par une médiatisation accrue des thématiques qui nous intéressent. C'est également l'année de la première exposition *Lusted Men* et de la première édition du fanzine *Sprinkle*. La publication de l'essai d'Iris Brey⁵¹, « Le regard féminin, une révolution à l'écran », popularise les concepts de *male gaze* et de *female gaze* en France. Maïa Mazaurette expose ses propres dessins et peintures érotiques consacrées au corps masculin chez la galeriste Barbara Polla (qui avait co-organisé l'exposition « Beautiful Penis »). La journaliste Victoire Tuaillon interview tour à tour Iris Brey et Maïa Mazaurette, en leur consacrant deux épisodes chacune, dans son podcast *les Couilles sur la Table* — un podcast très populaire sur le thème des masculinités, qui enregistre en moyenne plus de 300 000 téléchargements par mois⁵². Iris Brey y présente les théories développées dans son ouvrage (définition du *male gaze*, du *female gaze*) et donne des exemples de relecture des images au prisme du genre, en identifiant la fétichisation et les rapports de domination. Maïa Mazaurette y explique que la ré-érotisation du corps de l'homme est un « chantier » nécessaire à l'amélioration des rapports hétérosexuels. Selon elle, le désir sexuel naitrait d'une accumulation de stimuli au fil de la journée. Les hommes seraient confrontés à ces stimuli quotidiennement, parce que le corps des femmes est affiché partout dans l'espace public contrairement aux femmes, qui seraient moins chargées en sexualité à la fin de la journée, donc moins désirantes que les hommes. Selon elle, il y a nécessité à représenter le corps des hommes de façon érotique et de proposer des formes d'érotisation qui s'éloignent de la figure

⁴⁸ Un musée dédié aux artistes LGBTQIA+ à New-York (Etats-Unis d'Amérique).

⁴⁹ <https://www.gqmagazine.fr/sexe/article/corps-erotises-des-musees-et-des-hommes>

⁵⁰ <https://www.madmoizelle.com/hommes-sexy-erotisme-1029496>

⁵¹ Une femme journaliste, autrice, et critique de cinéma, née en France en 1984.

⁵² Source : <https://www.ozap.com/actu/podcast-binge-audio-editeur-leader-les-couilles-sur-la-table-le-plus-telecharge-devant-programme-b/595327#:~:text=Dans%20le%20d%C3%A9tail%20des%20podcasts,329.901%20t%C3%A9l%C3%A9chargements%20en%20un%20mois.>

des Chippendales⁵³, qu'elle juge être des caricatures, et dont elle déplore la séduction active qu'ils mettent en scène. Il serait donc indispensable d'inventer de « nouveaux codes » et de prendre en considération ce que les femmes perçoivent comme érotique chez un homme plutôt que ce que les hommes perçoivent comme érotique chez eux. Plusieurs autrices participant aux projets Lusted Men et Sprinkle rapportent avoir été influencées par l'écoute de ces podcasts.

En septembre, La Galerie Miranda (Paris) propose l'exposition « Corps d'hommes » consacrée au travail de la photographe Britannique Laura Stevens (née en 1977) — qui est présenté comme « un autre regard sur le corps masculin », un « point de vue de femme » qui ne chercherait pas à érotiser l'homme⁵⁴. Parallèlement, se tient à Londres l'exposition « *Masculinities, Liberation through Photography* » (Musée Barbican, juillet 2020), qui sera exposée à Arles, dans le cadre du festival international de photographie Rencontres de la photographie d'Arles l'année suivante. Consacrée aux différents archétypes de la masculinité, des années 1960 à nos jours, elle met peu en avant le corps érotisé. Enfin, en décembre 2020, la chaîne de télévision TV5 sort, dans le cadre de sa série documentaire Le doc Stupéfiant, un épisode intitulé « Désirs de femmes », réalisé par Élise Baudouin et Élise Le Bivic. La journaliste Léa Salamé y rencontre plusieurs artistes femmes pour comprendre « comment et quand les femmes se sont réappropriées leur image, leurs désirs et leurs fantasmes » et interroger les différences de regard entre hommes et femmes (extrait du synopsis). Il semblerait donc que le contexte contemporain soit propice à la prise de conscience de l'inégalité des rôles séductifs et qu'il amène les femmes à se questionner au sujet de leurs regards et désirs.

Parmi les femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche (entre les années 2018 et 2021), il existe une « conscience de genre »⁵⁵ dont découle une idée plus ou moins nette de la dissymétrie des rôles de séduction (qui n'est jamais évoquée en ces termes), mais qui ne s'inscrit pas nécessairement dans un cadre politique de critique genrée. Par exemple, lorsque je présente ma thèse comme une recherche sur « l'érotisation des hommes par les femmes » ou « le regard que les femmes portent sur le corps des hommes », j'entends souvent en retour une remarque du type : « ah d'habitude c'est l'inverse » (venant des futures enquêtées comme des personnes que je suis amenée à rencontrer dans ma vie privée). Plusieurs enquêtées considèrent que les femmes ne porteraient pas le même regard sur le corps masculin que les hommes sur le corps féminin⁵⁶. Cette

⁵³ Chippendales est le nom d'une troupe de danseurs masculins de type *go-go dance* qui se déshabillent sur scène, fondée en 1979 par Somen Banerjee aux États-Unis.

⁵⁴ <https://www.galeriemiranda.com/fr/expositions/passees/corps-dhommes/>

⁵⁵ Cette notion est entendue ici comme le « sentiment d'appartenance à un groupe », établi selon « les catégories de sexe » (Pelletier, 2009, p. 143).

⁵⁶ Lorsqu'elles évoquent la manière dont elles regardent les hommes, plusieurs participantes établissent spontanément une comparaison avec ce qu'elles pensent être le regard masculin — elles tendent alors à parler des

idée est un mélange d'expériences vécues personnellement en tant que femme⁵⁷, de propos entendus directement de la bouche de certains hommes, de paroles rapportées et rumeurs, mais également de stéréotypes véhiculés par les médias. Cette dissymétrie est tantôt comprise comme un fait de nature, caractéristique du système de reproduction de l'espèce humaine — « c'est le principe de la sélection naturelle, hein ! » (Charlotte, 32 ans), tantôt comme un fait de culture, le résultat d'une construction sociale — « nous les femmes on a été éduquées à satisfaire le désir de quelqu'un » (Hélène, 55 ans). Elle est souvent perçue comme un état de fait, un phénomène inévitable.

La conscience d'une dissymétrie des rôles séductifs semble se cristalliser autour des représentations visuelles : il est communément admis que le corps des femmes est davantage visible et sexualisé que celui des hommes dans la culture visuelle. Si quelques-unes rétorquent que les représentations de corps masculins érotisés sont de plus en plus visibles dans l'espace public, elles conviennent qu'un déséquilibre subsiste. Au sein de la population étudiée, la critique de ce déséquilibre peut se diviser en deux types de réactions. Il y a d'un côté un discours majoritaire qui dénonce l'hypersexualisation des corps féminins au nom de l'image dégradante des femmes qu'elle véhicule. Par exemple, Namika estime que « la société n'évolue pas dans un sens favorisant le respect ou l'honneur de la femme ». Selon elle, l'hypersexualisation des femmes dans la culture visuelle encouragerait l'homme à « se focaliser sur son instinct animal » et à voir « les femmes comme des morceaux », ce qui aurait pour conséquence « les histoires de Harvey Weinstein, de balance ton porc et tout ». L'idée que l'hypersexualisation des femmes entretient des stéréotypes sexistes et favorise une culture du viol est largement répandue. Cette première posture considère les femmes comme des victimes du regard et du désir masculin. D'un autre côté, un discours minoritaire critique en miroir le manque de visibilité des représentations érotisant les corps masculins. Ainsi, Stéphanie déplore le peu de représentations artistiques qui puissent satisfaire sa « fascination » pour le corps masculin : « J'trouve ça dommage qu'il n'y ait pas plus d'hommes nus. [...] Dans l'art, dans les nus, y'a que des femmes. [...] On en voit trop des femmes nues. » C'est cette seconde posture, plus rare, qui nous intéresse ici. Sans nier les effets négatifs de l'hypersexualisation du corps féminin, elle regrette également que la séduction exercée par le corps masculin ne soit pas davantage mise en évidence et que le plaisir visuel des femmes ne soit guère

hommes comme d'un groupe homogène au comportement uniforme. Cette comparaison, principalement employée pour marquer une dissemblance.

⁵⁷ Certaines tendent à généraliser leur expérience à celle de l'ensemble des femmes, à l'instar de Gaëlle, qui déclare que « les femmes ont tendance à ne pas vraiment regarder le corps des hommes, en tout cas pas comme l'inverse » lorsqu'elle remarque que son partenaire détient des photos intimes de son corps à elle mais qu'elle n'est pas sûre d'en avoir de son corps à lui. D'autres sont plus nuancées, notamment lorsqu'elles fréquentent des amis qui se comportent différemment d'elles.

pris en compte, considérant que cet état des lieux enferme les femmes dans un rôle d'objet de regards et de désirs masculins, dans une passivité qui les dépossède de leurs propres regards et désirs. La dimension politique de cette seconde posture ne semble pas évidente pour tout le monde. Lorsque je présente à Elisabeth (54 ans) mon intérêt pour « l'érotisation des hommes », elle me répond : « c'est pas quelque chose de nouveau », m'expliquant qu'elle a vu émerger ce phénomène dans les années 1990 et assisté à son « évolution ». Selon elle, « la lutte [pour l'égalité homme-femme], si lutte il peut y avoir, elle se place sur ce terrain-là ». En l'absence de travaux historiques portant sur la question, il est délicat d'inscrire ces revendications dans une généalogie féministe, mais il semblerait qu'elles trouvent un écho favorable dans le contexte contemporain. D'après mes recherches bibliographiques — qui ne sont pas des recherches historiques — Naomi Wolf, dans son essai sur le « mythe de la beauté » publié en 1990 au Royaume Uni et en France, semble être l'une des premières à déplorer que « le charme et l'attrait du corps masculin ne sont pas décrits pour [les femmes] par une voix féminine », que « leur séduction aux yeux de leurs petites amies n'est évoquée nulle part », et à affirmer que la dissymétrie des rôles érotiques a pour effet d'« étouffer la sexualité féminine » (Wolf, 1991, p. 158). De son côté, Germaine Greer semble être l'une des premières théoriciennes féministes à publier un ouvrage en hommage à la beauté masculine, dont la version française, comme la version anglaise, paraît en 2003. L'autrice suppose que les critiques féministes stigmatisant la beauté comme facteur d'oppression des femmes ont rendu plus difficile, pour les femmes, de s'exprimer au sujet de la beauté des hommes (Greer, 2003). Avant d'étudier de plus près les arguments et parcours des enquêtées qui arborent cette seconde réaction — dans laquelle je me reconnais — ainsi que les actions qu'elles entreprennent, je propose un détour réflexif sur ma propre posture et la genèse de ce projet de thèse.

2.2. Une thèse entreprise par engagement féministe

Cette thèse est née du constat que les hommes ne sont pas pensés en objet de désir féminin — ni dans la société française, ni dans le monde de la recherche. L'identification de cette zone d'ombre émerge de par ma propre expérience de femme qui regarde et désire le corps des hommes, facilitée par le bagage théorique développé dans le cadre de ma formation en sciences sociales (EHESS), au cours de laquelle je m'initie aux études de genre. Je vais brièvement revenir sur le parcours qui m'a conduite vers cette recherche pour mettre en évidence mon positionnement.

Un intérêt intime pour le corps des hommes

Je suis une femme cisgenre hétérosexuelle blanche née en France en 1990. J'ai connu une socialisation genrée m'amenant à me préoccuper de mon apparence esthétique, me suis construite en tant que femme en prenant pour modèle des femmes hypersexualisées et en vérifiant ponctuellement dans le regard des hommes si j'étais désirable. Mon souci de plaire n'a cependant jamais été décorrélé de ma capacité à être séduite par l'apparence physique d'un homme. Regarder mon reflet dans le miroir pour contrôler mon image ne m'a pas empêchée de regarder les hommes et d'opérer des jugements esthétiques à leur égard, parfois même aussi sévères que ceux que je me portais. Malgré l'abondance des représentations de corps féminins érotisés, j'ai été consommatrice de représentations érotisant les corps masculins. J'ai même collectionné les images d'hommes que je trouvais séduisants lorsque j'étais adolescente (affiches de films, publicités pour parfums, etc.). Dans le cadre de ma recherche de partenaire amoureux ou sexuel, les qualités esthétiques ont toujours constitué un critère important. J'ai par ailleurs beaucoup photographié certains de mes partenaires intimes. Enfin, au cours de ma vie quotidienne, j'observe les corps des hommes, me plais à contempler les traits de ceux qui trouvent grâce à mes yeux. Il m'arrive de fantasmer sur un bel inconnu croisé dans la rue ou une célébrité repérée dans un film.

Cette expérience m'a aidé, me semble-t-il, à prendre conscience d'un décalage entre mon propre vécu et les représentations en vigueur dans l'espace social, notamment dans la culture visuelle. Cette prise de conscience ne s'est cependant pas faite naturellement. Elle a été soutenue par une compréhension théorique des effets de la domination masculine, à travers les études de genre (séminaires et lectures). Ce bagage intellectuel a fait évoluer mes observations vers une vigilance accrue aux effets du genre, en particulier dans les rapports de séduction — j'ai « chaussé les lunettes du genre » pour reprendre une expression couramment entendue. Je réalise progressivement que lorsqu'il est question de beauté, de désir ou d'érotisme (dans un roman, une exposition artistique, un film, etc.) c'est systématiquement le corps féminin qui est traité — dans les rares cas où la plastique masculine est mise en avant, le genre est toujours précisé : on parle alors de beauté « masculine », d'érotisme « masculin ». Ce constat m'agace puisqu'il révèle de manière criante une asymétrie dans laquelle je ne me reconnais pas. L'invisibilisation du corps masculin et de la capacité des femmes à être séduite par ce corps ne me semblait pas représentative de la réalité sociale qui était la mienne.

Lorsque je prépare mon projet de thèse, j' imagine naïvement que mon expérience est partagée par de nombreuses femmes, mais qu'elle est invisibilisée par une société dominée par le regard et le pouvoir masculin. J'avais le sentiment que le désir et le plaisir visuel féminin existait dans la confiance des cercles amicaux, à des degrés différents selon les personnes, bien qu'il ne

soit pas (ou pas assez) visible dans l'espace public, médiatique et culturel, ni dans l'espace académique. Au fil de l'enquête, je prends conscience que mon rapport au corps des hommes n'est pas unanimement partagé parmi les femmes que je rencontre et que ma propre expérience n'est pas représentative. J'accueille donc avec un sentiment d'étrangeté la plupart des témoignages que je récolte sur le terrain — en particulier au cours de l'enquête par entretiens. Chaque nouvelle expérience recueillie m'apparaît singulière, bien que traversée par des constantes sociales et culturelles — ce pourquoi je peine à mettre un terme au recrutement des enquêtées. Je me reconnais davantage dans l'expérience de certaines des femmes rencontrées dans le cadre de l'ethnographie des projets artistiques *Lusted Men* et *Sprinkle*⁵⁸, avec lesquelles il me semble partager davantage le goût pour la beauté du corps masculin et le plaisir de le regarder, mais également les enjeux politiques de la visibilisation du caractère séduisant du corps masculin.

Un intérêt intellectuel pour les masculinités

C'est un intérêt pour les masculinités qui me conduit progressivement vers cette thèse. Il se concrétise pour la première fois en 2010, dans le cadre d'une licence professionnelle en Design (Université Bordeaux Montaigne). Alors âgée de 20 ans, j'entreprends un projet de fin d'étude sur les salons de barbiers, porté par une curiosité pour la virilité, le rapport des hommes au soin esthétique et l'entre-soi masculin. En 2015 (j'ai 25 ans), cet intérêt prend une plus grande ampleur dans le cadre du Master *Ethnologie, anthropologie sociale* (EHESS) puisque je décide d'y consacrer mon mémoire. Ce mémoire de Master⁵⁹, portant sur l'étude des pratiques vestimentaires d'hommes au prisme des normes de genre, fait émerger les premiers questionnements sur lesquels se fonde l'actuelle recherche. D'une part, j'avais repéré le manque de littérature académique sur les questions de la beauté, du corps et de l'érotisation des hommes — ce vide est d'autant plus saillant que ces questions rapportées au corps féminin font l'objet d'une production pléthorique. D'autre part, j'ai pris conscience du poids de la polarité sexuelle et de l'influence des rapports de genre, en ce qui concerne les questions de beauté et d'érotisation des corps.

Le souvenir d'une scène observée sur le terrain, a largement influencé mon projet de thèse. Cette scène se déroule dans une boutique de prêt-à-porter masculin ciblant une clientèle CSP+,

⁵⁸ Je pense aux femmes qui ont créé ces projets, à celles qui les ont rejointes dans l'organisation, mais également à celles qui ont participé à ces projets en proposant des photographies et illustrations, parfois issues d'un travail indépendant animé par des problématiques similaires.

⁵⁹ Mémoire intitulé « Coq ou coquet ? Les enjeux de l'habillement masculin, entre le spectre de la virilité et la crainte de l'efféminé », dirigé par Anne Monjaret et soutenu en septembre 2017, dans le cadre du Master *Ethnologie, Anthropologie sociale* (EHESS).

située dans le quartier du Marais, à Paris. Alors en observation participante dans le cadre de mon terrain de Mémoire, j'officialisais en tant que vendeuse :

Automne 2016. Un couple hétérosexuel d'une cinquantaine d'années se dirige vers les cabines d'essayage. L'essayage des tenues est long. La femme parle fort. Occupée à plier d'autres vêtements, je ne prête que vaguement attention à ce qu'elle dit. Je l'entends commenter à haute voix à propos de son partenaire : « heureusement que la cabine est grande parce qu'il lui faut de la place ! ». J'ignore si elle sous-entend que cet homme est corpulent ou qu'il éparpille ses affaires, mais le ton est réprobateur. Je comprends que ces personnes hésitent entre deux manteaux, le mari et le vendeur préfèrent le premier mais la femme préfère le second. Pour trancher, ils sollicitent mon avis « féminin ». Je rétorque qu'il y a déjà un avis féminin dans la balance, puisque « Madame » s'est exprimée. Celle-ci me répond d'un ton amer que son avis à elle ne compte pas. Pour ne pas me mêler à la querelle, je réponds que les deux manteaux siéent autant l'un que l'autre à cet homme. La femme argumente : elle préfère le second car le premier « fait vieux » — il est disons plus classique. S'ensuit un long silence, signe d'une tension palpable au sein du couple. La femme finit par lâcher, d'un ton dépité : « nan mais prends-le, tu vas pas me plaire, mais tu t'en fous. » L'homme qui s'était peu exprimé jusqu'ici lui répond : « nan mais attends, je vais pas me prostituer ». Un second temps de silence vient appesantir cette scène. La femme finit par céder : « ok on prend celui que tu veux », puis ils se dirigent vers la caisse sans plus un mot.

Cette expérience me revient en mémoire plusieurs mois plus tard, alors que je médite sur ce projet de thèse. En relisant mon carnet de terrain, je suis frappée par ces deux répliques : « tu vas pas me plaire, mais tu t'en fous » (la femme) et « je vais pas me prostituer » (l'homme). Cette querelle ne révèle pas seulement un désaccord en termes de goûts. Elle illustre la dissymétrie des rôles esthétiques entre hommes et femmes (Löwy, 2006) et éclaire sur l'état des rapports de genre concernant la présentation de soi et la séduction. Le débat ne se tient pas autour du vêtement en tant qu'objet, mais bien de l'image que renvoie le corps affublé de ce vêtement. La femme préfère le second manteau car elle n'est pas séduite par l'apparence physique de son partenaire lorsque celui-ci endosse le premier. Or, elle souhaite que la vue de son compagnon lui soit agréable, qu'il lui plaise physiquement et qu'il paraisse « jeune ». L'homme — pour des raisons que j'ignore — apprécie davantage le premier manteau. Une complicité masculine s'instaure entre le vendeur et lui. Le jugement de sa partenaire ne lui importe guère. Au contraire, sa réaction montre qu'il assimile le compromis de choisir le second manteau pour lui plaire à une forme de « prostitution ». Le mot est fort. S'il est prononcé sous l'emprise de la colère et peut-être en réaction à un sentiment d'humiliation, il n'empêche qu'il introduit de manière explicite la problématique des rapports de domination inhérents à la séduction et au plaisir visuel. Il devenait certain que je souhaitais aborder le corps et l'apparence physique des individus de genre masculin sous l'angle des relations entre hommes et femmes et des rapports de pouvoir, en prenant le parti de m'intéresser à la perspective des femmes. De l'étude de cette scène découlait une série de questions : la séduction masculine est-elle dénuée de toute préoccupation esthétique ? Un homme peut-il réellement se passer du soin de sa beauté s'il veut plaire à une femme ? Le corps masculin hétérosexuel est-il dépourvu

d'érotisation ? N'est-il pas important que le physique d'un homme soit sexuellement désirable ? Quel regard les femmes portent-elles sur la beauté masculine ? Est-elle nécessaire à l'établissement de leur désir ? Il apparaissait clairement que je souhaitais travailler sur le corps des hommes du point de vue des femmes. J'ai donc entrepris cette recherche pour combler un vide, produire des données contribuant à réduire le décalage ressenti entre mon expérience personnelle et les discours hégémoniques, animée par le souci de combattre ce qui m'est apparu comme une injustice — l'invisibilisation du regard des femmes sur le corps des hommes — en mettant en lumière les expériences de femmes.

Si mon expérience de femme, nourrie par les études de genre, m'a permis d'identifier cette zone d'ombre, c'est par engagement féministe que j'ai entrepris de l'investiguer. L'ombre portée sur le corps masculin en tant qu'objet de désir féminin m'est apparue comme une injustice, résultant de l'oppression des femmes et de leur (hétéro)sexualité. C'est pourquoi il m'a semblé indispensable de documenter la manière dont les femmes perçoivent et appréhendent les charmes corporels des hommes. Ce travail est donc motivé par une forme d'indignation et animé par un engagement politique en faveur de l'égalité hommes-femmes. La question de l'engagement politique de la personne conduisant la recherche a longtemps été débattue en anthropologie, discipline qui admet désormais que la neutralité du chercheur est « un rôle construit » (Ghasarian, 2004, p.15). Cette recherche entend proposer une « objectivité forte » plutôt que d'une « objectivité faible », pour reprendre l'expression de la philosophe Sandra Harding (Alcoff, Potter, 1993⁶⁰). Je me rallie à nombre d'universitaires qui admettent que l'engagement militant, qu'il soit féministe ou autre, peut être une source d'inspiration pour la recherche et permettre d'en renouveler les objets et méthodes (Clair, 2016 ; Nader, 1972 ; Mathieu, 1985 ; Choulet-Vallet et al., 2021). Cet engagement a façonné les contours de l'objet de recherche ainsi que la méthode d'investigation, en m'amenant à considérer les femmes en tant qu'objets de connaissance mais également en tant que sujets de connaissance, et en me poussant à adopter des dispositifs d'enquête expérimentaux.

⁶⁰ Isabelle Clair synthétise la pensée de la philosophe dans ces termes : « La prétention à la neutralité conduit à une objectivité que Sandra Harding qualifie de « faible » : se déclarant à distance et en rupture axiologique avec le reste du monde social, un savoir prétendument neutre s'autoproclame au-dessus de tout soupçon alors qu'il a fait la preuve, des décennies durant, de son incapacité à restituer la vie de la moitié de l'humanité (entre autres parts oubliées). À l'inverse, Sandra Harding défend l'idée selon laquelle un savoir « intéressé » est capable d'engendrer une « objectivité forte » et des résultats « moins faux ». » (Clair, 2016, p. 71).

Surmonter la pudeur et le sentiment d'illégitimité

Il est d'abord difficile pour moi d'assumer mon objet d'étude en public. Au fil de l'enquête, je gagne en assurance et perds en pudeur. Bien que le titre initial de ma thèse soit : « Les hommes, objets de désir féminin. Le rapprochement du comportement des hommes et des femmes en matière de séduction et de désir peut-il conduire à une érotisation des corps masculins ? », l'idée d'employer les termes « érotisation » et « désir » pour décrire oralement ma recherche provoque en moi un certain malaise, de par leur connotation sexuelle. Selon mon interlocuteur·ice, je préfère la présenter comme une étude sur le regard plutôt que sur le désir ou l'érotisation. Ce sont les hommes qui m'intimident particulièrement, ainsi que les personnes qui paraissent plus âgées que moi. Face aux premiers, j'ai sans doute peur d'être perçue comme une femme qui aime les hommes et le sexe — ce qui demeure stigmatisant pour une femme (nous y reviendrons au fil du manuscrit). Cette intuition se confirme lorsque je commence à assumer le thème de ma recherche et ose parler d'érotisation. La réaction de quelques hommes (minoritaires) révèle que cette information les conduit à me considérer davantage sous un angle érotique, à l'instar d'un tenancier de brasserie d'une quarantaine d'année qui me glisse : « je veux bien me faire érotiser moi aussi » — une déclaration sonnante comme une invite sexuelle. Par ailleurs, j'ai tendance à projeter ma propre gêne sur les enquêtées. Dans le cadre de l'enquête par entretiens, je choisis souvent d'orienter la description de mon objet d'étude autour du regard — une version policée de la présentation de ma recherche, juste mais évasive, qui me semble avoir pour avantage de faire en sorte que chacune se sente concernée (même celles qui ne considèrent pas éprouver de désir face à un homme) et de ne pas intimider mes futures interlocutrices. Je pars donc du présupposé que les femmes partagent ma propre pudeur et que peu d'entre elles répondraient favorablement à une demande d'entretien portant explicitement sur le thème de l'érotisation du corps masculin ou des hommes objets de désir — il se trouve que pratiquement aucune proposition d'entretien n'a essuyé de refus. Au cours des premiers entretiens, il est également difficile pour moi d'aborder les sujets portant sur la sexualité de mes interlocutrices, gênée d'être indiscreète et de les inciter au dévoilement de leur intimité. J'ai donc tendance à les prévenir en amont des questions que le registre abordé est plus intime et que la réponse est facultative. Je tâche cependant de faire en sorte de masquer ma propre pudeur, d'aborder ces sujets avec assurance pour les normaliser. En intégrant l'équipe de travail Lusted Men et étant amenée à présenter ce projet à plusieurs reprises au cours d'exposition, j'assume progressivement mon statut de femme qui photographie, collecte et étudie l'érotisation des hommes. Outre le caractère licencieux de ce statut, je dois surmonter un sentiment d'illégitimité face aux thématiques qui traversent ma recherche, telles que la beauté corporelle. Au cours des entretiens, je suis parfois gênée de questionner les enquêtées au sujet de leurs jugements et

préférences esthétiques, d'amener ce « monde des jugements ordinaires, quasi “futiles” » (Nahoum-Grappe, 1995, p. 5) dans le cadre d'une recherche « scientifique ». J'ai parfois peur que ces sujets soient tenus pour superficiels par les enquêtées et semblent ne pas avoir leur place dans une recherche universitaire de leur point de vue — cette thèse espère prouver le contraire. Enfin, l'aspect *patchwork ethnography* de cette recherche était difficile à assumer auprès des différent·e·s chercheur·euse·s que j'ai été amenée à côtoyer au cours des six années de doctorat. Parce que mon terrain ne répond pas aux canons de la discipline, je me suis souvent sentie peu légitime à me présenter en tant qu'« anthropologue ». Il me semble que l'inscription de cette recherche dans un engagement politique en faveur de l'égalité hommes-femmes m'a aidée à surmonter les difficultés méthodologiques et symboliques, telles que le manque de légitimité ou la pudeur, puisqu'elle a éveillé en moi la nécessité d'investir cette zone d'ombre.

Un intérêt pour la photographie

Pour terminer, il convient d'aborder mon rapport à la photographie et d'évoquer la démarche du projet Sujet(te) de Désir. Souhaitant rendre accessible au plus grand nombre l'objet de cette recherche, je réfléchis à des manières de la vulgariser dès les premiers mois du doctorat. Ayant repéré l'appel à participation de l'atelier de photographie documentaire *Artists@Work, Creativity for Justice and Fairness in Europ* (chapitre 1), je décide d'y répondre en proposant d'entreprendre un travail photographique sur l'érotisation des hommes par les femmes. Cette démarche est d'abord pensée comme étant décorrélée de ma recherche — la dimension artistique est vécue comme un manière de s'emparer du sujet avec une plus grande liberté et de manière plus intuitive. Je vois également cet atelier comme une opportunité de développer ma pratique photographique.

Attirée par la photographie depuis l'enfance, j'ai une pratique d'amateur, qui répond à mon attitude contemplative. Possédant mon propre appareil photo, je me plais à documenter mes voyages, les événements amicaux et familiaux auxquels j'assiste, ainsi que mon lieu de vie. Je photographie peu les êtres humains, préférant les paysages et natures mortes. Cependant, j'ai tendance à saisir l'image de mes partenaires intimes, lorsque je les juge séduisants, que j'ai confiance en eux et que j'éprouve de l'affection voire des sentiments amoureux à leur égard ; la photographie participe alors à la découverte de leur corps et témoigne de la fascination désirante éprouvée envers leur beauté physique. Pour parfaire ma technique photographique, je tente parfois de réaliser des portraits de mes proches, mais suis souvent déçue du résultat, pas assez esthétique à mon goût. J'improvise ma première séance de prise de vue érotique autour de 25 ans, en photographiant une amie au cours de vacances estivales. Ce portrait serait incomplet s'il faisait l'impasse sur le fait que

la photographie a participé à la construction de mon identité genrée via la découverte de mon propre corps, et de celui de mes amies. Adolescente, je me souviens avoir joué avec l'appareil pour me mettre en scène, cherchant les postures qui avantagent mon physique. Ces prises de vue se faisaient parfois seule, parfois en présence d'une autre amie. Ce fut — il me semble — une manière d'appriivoiser cette apparence et de contrôler l'image que je souhaitais renvoyer de moi. Au tournant de la vingtaine, je cesse progressivement ces autoportraits. Lorsque je candidate à l'atelier *Artists@Work, Creativity for Justice and Fairness in Europ*, alors âgée de 27 ans, je n'avais encore jamais organisé de prise de vue avec des inconnus en tant que photographe. Ma candidature est acceptée.

Dans le cadre de cet atelier, je décide de photographier des hommes inconnus, nus ou partiellement habillés. L'idée de la série Sujet(te) de désirs est de montrer des hommes tels qu'ils peuvent être regardés, appréciés et désirés par des femmes. Les photographies qui en découlent n'ont pas vocation à être représentatives du regard des femmes rencontrées mais sont considérées comme le fruit de mon interprétation personnelle et de ma subjectivité. Je tiens à ce que les modèles soient mis en scène dans un cadre intime et domestique, en train d'effectuer des actions banales de la vie quotidienne. L'intention est de simuler une prise de vue spontanée, que les modèles soient pris sur le vif, dans une attitude naturelle, plutôt qu'en train de poser. N'ayant jamais réalisé ce genre d'images, je décide de m'entraîner en photographiant l'homme avec lequel je suis alors en couple depuis quelques mois — qui accepte volontiers de se prêter au jeu. Je ne le photographie alors que très peu, seulement avec mon téléphone portable et de manière détournée : soit parce qu'il est dans le cadre du paysage que je souhaite immortaliser, soit par le biais d'autoportraits de couple sur lesquels j'apparais également. Notre relation en est aux balbutiements, nos corps se connaissent peu, je suis intimidée par lui. Je suis néanmoins séduite par sa beauté et nourris des sentiments amoureux à son égard. Le projet Sujet(te) de Désir se présente alors pour moi comme une occasion de saisir son image au travers de mon objectif. Je le photographie lorsqu'il dort, mange, cuisine, se douche, fait du sport, etc. Cette recherche m'aide à formuler et visualiser la direction que je souhaite prendre pour la série. J'en retiens huit images qui me servent de ligne directrice et que je rassemble dans un dossier nommé « inspiration », que j'envoie par la suite aux modèles.



Figure 2. Photographies de recherche avec mon partenaire intime

Je vise un recrutement de modèles d'âge et de morphologies variées, aspirant à photographier « monsieur tout le monde ». Je préfère donc les modèles amateurs et novices aux modèles professionnels (d'autant plus que la participation n'est pas rémunérée). Je rêve d'oser aborder dans la rue ou le métro des hommes dont le physique me semble intéressant à photographier, pour leur proposer de poser devant mon objectif. Mais je n'ose pas. D'une part, je ne suis pas sûre de mes compétences artistiques : ayant à l'idée que le « casting sauvage » est réservé aux photographes professionnels et reconnus, je crains que le résultat de la prise de vue soit décevante pour le modèle. D'autre part, il me semble que cette initiative peut me mettre en danger : comment être sûre qu'un homme ainsi alpagué se comportera respectueusement avec moi ? Je crains de « mauvaises » rencontres et que ma démarche soit envisagée comme une entreprise de séduction. Je me dirige alors vers mon cercle de connaissances, en parlant de ce projet autour de moi, de vive voix et par la publication d'une annonce privée sur les réseaux sociaux. Je présente le projet comme un travail sur « la sensualité masculine » et sur « l'homme en tant qu'objet de désir féminin », en précisant qu'il se déroule « dans le cadre de mon doctorat » — le prétexte académique me semble alors être un gage de sérieux réduisant le caractère licencieux de ma démarche. Dix modèles sont recrutés ainsi. Il s'agit principalement des amis, amants ou conjoints de personnes que je connais, de près ou de loin — un lien social qui me rassure. Peinant à trouver des modèles racisés et des modèles âgés de plus de 50 ans au sein de mon cercle social, je décide finalement de publier un appel sur des pages dédiées aux annonces entre modèles et photographes amateurs. Je poursuis donc le recrutement jusqu'à obtenir une diversité de corps satisfaisante (dans la limite du temps imparti). Cinq modèles sont finalement rencontrés par ce biais. À l'issue de ce processus de recrutement, j'aurai photographié les 15 hommes qui se sont présentés à moi, sans opérer de sélection sur critère esthétique.

Entreprendre de photographier des hommes que je connais peu voire pas du tout, nus ou partiellement habillés est engageant. Je constate rétrospectivement que le processus de création est imprégné d'une crainte : celle que ma démarche soit interprétée comme une invitation sexuelle — ce qu'elle aurait pu être mais n'était pas. Cette appréhension oriente le recrutement des modèles, les échanges avec eux ainsi que le déroulement de la séance photo (chapitre 5).

Après deux mois de prises de vue avec 15 hommes, je me retrouve avec plus d'un millier de photographies, très différentes les unes des autres. Plusieurs styles se mélangent : certaines ont malgré moi des allures d'image publicitaire, d'autres reprennent certains codes du nu, beaucoup se rapportent au registre de l'intime mais peu me semblent érotiques — ce qui me gêne vis-à-vis du titre de ma série, qui aurait mieux été intitulée « sujet(te) de regard ». Après avoir évacué les photos jugées esthétiquement et techniquement ratées, je cherche à obtenir une homogénéité entre les

séries des différents modèles, à construire une narration, un propos artistique, en suivant les conseils du formateur de l'atelier. Je choisis des photographies qui me paraissent renouveler les représentations de la masculinité en montrant la beauté d'hommes dans leur intimité du quotidien, sélectionnant les images que j'aurais collecté si j'avais été en couple avec chacun des modèles (annexe 7).

Par ailleurs, émue à l'écoute des entretiens enregistrés, je décide de rendre accessibles les témoignages des enquêtées (avec leur accord) en complétant la série photographique par un montage audio. Dans ce montage d'une trentaine de minutes, je choisis de faire se répondre les enquêtées entre elles, donnant l'illusion d'une discussion géante de laquelle je m'efface. Les propos tantôt s'accordent, tantôt se contredisent dans l'optique d'exposer la diversité des points de vue. La diffusion de ce projet est restreinte malgré les efforts qui y sont consacrés (une exposition, un site internet, un compte dédié sur un réseau social).

Au travers de ce retour réflexif sur mon propre positionnement et les actions qui en découlent, j'ai souhaité montrer que je considère ma démarche comme un produit du macérât social et culturel qui a contribué à (re)mettre la lumière sur les questionnements à l'origine de cette thèse, au même titre que les femmes rencontrées.

2.3. Portraits de femmes qui agissent pour lutter contre l'inégale représentation des corps d'hommes et de femmes

Nous allons maintenant nous intéresser aux enquêtées qui déplorent le manque de visibilité des corps d'hommes et qui entreprennent d'agir pour pallier à ce manque. Face au double constat selon lequel : d'une part, les représentations visuelles de corps masculin érotisé seraient plus rares que celles de corps féminin ; d'autre part, la manière de regarder le corps différerait selon genre, certaines enquêtées tendent à établir un lien de causalité. D'après elles, si les femmes ne portent pas le même regard sur le corps des hommes, c'est qu'elles n'ont pas été éduquées de la même manière que les hommes — elles ont donc une lecture constructiviste de la dissymétrie des rôles érotiques. Chacune insiste sur le fait que l'influence des images serait primordiale dans cette éducation, que la construction de l'identité de genre se ferait en grande partie par le biais des représentations visuelles. Selon Sabine (illustratrice, Sprinkle, 28 ans), il y aurait une plus grande diversité de corps féminins érotisés dans la culture visuelle, ce qui aiderait les hommes à apprécier plusieurs types de physiques différents, alors que l'homogénéité des représentations de corps

masculins inciterait les femmes à avoir des goûts homogènes et à n'apprécier qu'un seul type de physique — « Y'a un peu un seul type d'hommes qui est représenté. Y'a quand même plus de types de femmes qui sont représentées — même si c'est assez réduit, c'est quand même un petit peu plus varié, quoi. » Elle considère donc que le rapport aux préférences esthétiques, désirs et fantasmes est entretenu par les images visualisées. Selon Sandrine (photographe, *Lusted Men*, 39 ans), les femmes ne sont pas « visuelles » parce qu'elles n'ont « jamais eu un rapport à l'imagerie sexuelle », qu'elles n'ont pas « été confrontées à des images qui les ont excitées ou sur lesquelles elles ont construit une partie de leur excitation sexuelle ». L'inégale représentation des corps érotisés dans la culture visuelle est considérée comme un obstacle à l'égalité des sexes, pas seulement parce qu'elle dégraderait l'image de la femme, mais aussi parce qu'elle engendrerait des comportements différenciés selon le genre, qui auraient pour conséquence de limiter la possibilité pour les femmes de regarder et désirer le corps des hommes ; d'être sujet de regard et de désir hétérosexuels.

Le point en commun entre ces enquêtées est que chacune d'entre elles a une pratique de figuration (principalement le dessin et la photographie), en amateur ou professionnelle, régulière ou occasionnelle. Il semble logique que l'acte de dessiner et de photographier développe la réflexivité relative au regard, amène la personne qui effectue ce geste à questionner sa manière de voir, à la comparer à d'autres, à porter une attention critique aux images, etc. (chapitre 1). La pratique d'une forme d'expression visuelle peut favoriser l'identification des normes de représentations et par conséquent aider à repérer un déséquilibre dans la visibilité des regards érotiques. Mais il convient de préciser que toutes les femmes ayant une pratique de dessin ou de photographie ne sont pas dans une posture de résistance à la dissymétrie des rôles érotiques. Il ne suffit pas de pratiquer une activité d'expression visuelle pour porter un regard érotique sur le corps masculin. Au contraire, nous constaterons que la plupart tendent à représenter davantage des corps de femmes (chapitre 5).

Selon la philosophe Sandra Lee Bartky, ce qui distingue les femmes qui se lamentent sur leur condition de subordination de celles qui endossent une conscience féministe est la perspective d'une possibilité d'amélioration de leur condition (Bartky, 1990). Ici, la perspective d'amélioration se porte sur l'imagerie : si le manque de visibilité d'images érotisant les corps d'hommes empêcherait les femmes d'être sujet de regard et de désir, alors la visibilisation de ces images leur permettrait de le devenir. Imputer la faute aux images offre une marge d'action : pour changer les rapports de genre et atteindre l'égalité des sexes, la solution serait de modifier les représentations visuelles en circulation — « moi j'crois fermement au pouvoir des images, que ça va nous aider à changer la manière dont les rapports de pouvoir sont orchestrés » (Salomé, *Lusted Men*, 25 ans). Conscientes que « l'univers visuel en général demeure largement une œuvre masculine », elles

entreprennent une « conquête féminine de l'image », pour reprendre l'expression de Michelle Perrot (2012, p. 532), en s'emparant des représentations du corps masculin. Ces femmes ne se contentent pas d'une posture dénonciatrice mais décident d'agir afin de contribuer au changement. Certaines interviennent seules — c'est le cas de Viviane et Nathalie que nous commencerons par présenter — ; d'autres se réunissent au sein de collectifs, tels que Sprinkle et Lusted Men, qui feront l'objet d'un développement plus complet. À travers la genèse de leurs engagements, il s'agira de brosser le portrait d'une fraction de féministes contemporaines.

Photographier les hommes pour apporter un regard féminin. Le cas de Nathalie

Le témoignage de Nathalie (née en 1961) offre un exemple éclairant de prise de conscience de l'impact du genre de l'artiste sur la production artistique. Photographe professionnelle, elle débute sa carrière dans les années 1980. Le monde de la photographie était alors, selon ses dires, un « monde masculin » car les femmes photographes étaient très rares. De part sa posture marginale, elle rapporte qu'elle était souvent questionnée autour de « la spécificité du regard féminin », ce à quoi elle ne savait que répondre (« non... oui, non, non... »), tout en pensant : « vivement le jour où on ne posera plus cette question ! ». Nathalie estime que « la spécificité d'un regard est liée à l'individu », pas à son genre : « y'a pas d'essentialisation ». Cependant, elle m'explique avoir réalisé, quelques années plus tôt, que le genre de l'auteur était important lorsqu'il s'agissait de représenter le corps masculin. L'exposition de peinture Masculin / Masculin au Musée d'Orsay (2013-2014) fut l'élément déclencheur :

- Nathalie : Première salle : somptueux, magnifique, quelle muséographie sublime, quels choix sublimes, fabuleux travail de commissariat... Deuxième salle, troisième salle... Troisième salle : je commence à me sentir bizarre. Et en fait, je... je me rends compte que ... j'ai une sorte d'émotion esthétique, artistique certes, mais qu'il y a quelque chose qui ne me convient pas, qui ne va pas et je ne sais pas pourquoi. Je finis par comprendre que — comme je suis photographe, ce qui m'intéresse, ce qui me touche énormément dans toute représentation, c'est d'avoir le sentiment de celui qui l'a faite, c'est-à-dire l'être humain qui est derrière, [...] pourquoi cette personne a vu ça comme ça, a vu cette chose-là à ce moment-là, a voulu la montrer comme ça ; c'est vraiment ce qui me ... ce qui me trouble profondément — et il y avait quelque chose de ce chemin-là que je ne pouvais pas faire, du tout.

- Morgane : Vous n'arriviez pas à saisir l'intention des auteurs ?

- Nathalie : C'est pas ça, c'est qu'il y avait une problématique de point de vue. C'est-à-dire que c'est là que je me suis rendue compte qu'en fait, toutes ces œuvres somptueuses — qui pouvaient induire une admiration pour le corps, un désir pour le corps, une sublimation du corps — le point de départ était fondamentalement différent du mien. Et puis c'est là où j'ai réalisé qu'évidemment [...] c'était le masculin du point de vue masculin.

Au cours de cette exposition, Nathalie cherche à comprendre l'origine de son insatisfaction. Elle ne parvient pas à « ressentir d'émotion devant les œuvres » et se demande pourquoi. Frustrée, déçue, quelque chose lui manque. En fin de visite, elle réalise que tous les peintres exposés sont des hommes. Voici l'explication : selon elle, le problème viendrait du genre de l'auteur. Elle estime que le « regard gay » est différent du « regard hétéro » lorsqu'il se porte sur un homme et qu'il ne peut y avoir de « transfert d'émotion ». Cette différence de point de vue entre sa perspective de femme et celle des artistes masculins exposés, l'empêcherait d'apprécier pleinement cette expérience esthétique, de se sentir concernée. Nathalie en conclut que son insatisfaction provient du fait qu'aucun point de vue de femme n'est exposé : elle recherchait inconsciemment des regards qui fassent écho au sien, dont elle se sente proche. Elle réalise par la suite, non sans sidération, que la plupart des représentations d'hommes sont l'œuvre d'hommes :

Et je me disais : « mais c'est pas possible, comment les femmes [...] ne se sont pas saisies de cette ... de cette question qui nous... — je parle au sens large, au sens très large — même quand on est toutes petites filles, on s'interroge sur le garçon, les garçons qu'on aimera, avec qui on fera des trucs... ça fait bien longtemps qu'on a quitté la problématique du prince charmant. La pensée du garçon elle est incarnée, [...] ça va avec un corps [...]. Et j'me suis dit « comment c'est possible que le sujet qui ... qui quand même ... remplit la vie des femmes depuis l'enfance soit si peu porté », quoi. Voilà et j'me suis dit « bon, bah allé », exactement comme vous, « je vais me pencher là-dessus », parce que ça m'était très indispensable que ça existe, pour moi, pour répondre à moi-même.

Une fois cette absence identifiée, elle ressent une forme de manque, cherche ce qu'elle ne trouve pas, aimerait voir mais ne voit pas. Avec cette prise de conscience, Nathalie éprouve la nécessité de s'emparer du sujet et décide de mener un travail photographique. Elle commence par questionner des femmes autour d'elle en s'intéressant à ce qui les émeuvent chez un homme. Parallèlement à cette enquête, elle réalise également un bref état de l'art qui lui confirme d'une part, l'absence des regards de femme sur les corps masculins, et qui lui permet d'autre part, de comprendre ce qu'elle n'apprécie pas dans la manière dont les hommes sont représentés. Puis, elle organise des séances de prise de vue avec une vingtaine d'hommes. Ce projet, qui se finalise en fin d'année 2020, se nomme *Nausicaa*, en référence à la princesse Phéacienne qui découvre Ulysse nu, dans l'Odyssée d'Homère.

Photographier les hommes pour faire comme eux. Le cas de Viviane

L'exemple de Viviane (née en 1963) montre que la volonté de combattre l'inégale représentation genrée des corps n'est pas propre au tournant des années 2010, mais que l'expression de cette volonté trouve un écho plus favorable aujourd'hui qu'avant. Dans les années 1980, Viviane est

étudiante aux Beaux-Arts. Elle se rappelle qu'elle était « agacée » par le fait qu'il n'y ait que des modèles féminins pendant les cours de modèle vivant : « on n'avait que des femmes, jamais d'hommes alors que ... j'vois pas pourquoi ». Un constat d'autant plus incompréhensible à ses yeux qu'elle constatait que le corps masculin était digne d'intérêt artistique : « dans les musées, y'a beaucoup d'hommes qui sont peints et qui sont sculptés ». À la fois animée par un « côté féministe un peu sous-jacent », qui aspirait à un traitement équivalent des représentations d'hommes et de femmes, et une appétence sincère pour le corps masculin — « je trouvais que le travail sur le nu masculin il était euh... vachement intéressant », elle n'hésitait pas à faire part de son mécontentement — « moi, à chaque fois je râlais ».

Intéressée par le médium photographique, Viviane souhaitait en faire sa spécialité. Elle rapporte que tous ses « copains photographes » de l'époque faisaient du « nu féminin », de la « photo de charme féminine », et se souvient : « à chaque fois que j'avais une belle copine, bim, on partait sur des tournées de pauses ». Fatiguée de « les suivre et de voir des filles se dénuder », elle décide de « faire pareil mais avec des hommes. » En me parlant de ce projet, elle éclate de rires en lâchant : « et là, ont commencé mes problèmes » : elle ne parvenait ni à convaincre de l'intérêt d'une telle démarche, ni à recruter de modèles. Face à ces obstacles, Viviane a finalement abandonné ce « rêve » d'érotiser les hommes. Sortie des Beaux-Arts « en pièce », « bien démontée » et « dégoûtée du dessin », elle renonce à sa carrière artistique.

Ce serait autour de 50 ans (vers 2013), que Viviane (alors mariée à un homme) renoue avec son « moi artistique » : « Je me suis remise à écrire, le fait d'écrire m'a redonné envie de dessiner, le fait de dessiner m'a redonné envie de faire de la photo ». Plusieurs facteurs de sa trajectoire personnelle participent à ce revirement. La symbolique de l'âge semble jouer un rôle essentiel : « zut, 50 ans il est temps que tu te réveilles ma fille, il te reste plus beaucoup de temps, il faut faire ce que tu avais envie de faire depuis le début ». Par ailleurs, ses parents étant décédés, elle serait libérée du poids du regard parental : « j'pense que c'est avec eux que j'aurais eu le plus de mal à ... assumer » (chapitre 5). Dans le cadre de son activité professionnelle, Viviane est amenée, « par hasard », à « reprendre [s]es crayons » et découvre qu'elle n'a pas perdu ses talents de dessinatrice — « tout est revenu ». Enfin, elle lit le roman érotique à succès *Cinquante Nuances de Grey* (E. L. James, 2012). Jugeant que ce livre n'est « pas forcément très très bien », elle se replonge dans ses propres textes érotiques, avec un regard nouveau — Viviane aurait « toujours écrit mais sans jamais le faire sérieusement ». Constatant que ses propres productions étaient « mieux écrites » que ce roman, elle décide de faire les démarches nécessaires pour se faire publier, ce qu'elle parvient à faire. Forte de cette nouvelle « légitimité », elle reprend en main ses activités artistiques (d'abord le dessin puis la photographie), en parallèle de sa vie professionnelle. Pour parfaire sa pratique, elle

s'inscrit à des cours de modèle-vivant et se met au dessin érotique d'hommes, représentant des corps musclés répondant à un idéal de beauté virile — ce qui donne lieu à quelques expositions en Corse. C'est plus tard qu'elle reprend la photo, après avoir participé à un stage qui l'a « bien reboostée ». Enfin, Viviane tient un blog qui recense ses activités artistiques érotiques. En juin 2020, Viviane découvre l'existence de Lusted Men par le biais d'un magazine féministe et de réseaux sociaux, et s'empresse d'écrire à l'équipe d'organisation :

Bravo pour votre projet. Vous n'imaginez pas comme ça m'a donné de l'énergie de voir que je ne croupissais pas seule avec cette envie de faire venir les hommes dans le cercle des images érotiques. Ce que je défends surtout, c'est que ce soient des femmes qui les y fassent entrer car l'imagerie érotique est presque essentiellement le fait de la culture gay [...].

Elle participe à la collecte Lusted Men trois mois plus tard, en envoyant le fruit de son premier shooting photo, réalisé quelques semaines plus tôt.

Où sont les femmes qui dessinent les hommes ? Genèse du fanzine Sprinkle

Le fanzine d'illustrations érotiques d'hommes Sprinkle naît de la rencontre entre deux illustratrices, récemment sorties de leurs études artistiques, en 2019.

Avant Sprinkle, Ariane Hugues (née en 1993) n'avait pas pour habitude de travailler sur les thématiques de l'amour, du genre ou de la sexualité, ni de dessiner des hommes. Lorsqu'elle était étudiante en école d'art (entre 2014 et 2017), elle sortait avec « un garçon » dont elle était « amoureuse » et trouve un jour dans ses affaires un dessin aux traits flous, représentant une personne à genoux, avec des fleurs entre les jambes. Cette image lui plaît et l'inspire. Elle y voit un « garçon » — alors que le corps ne présente aucune particularité sexuée — qu'elle imagine être son partenaire. Ariane rapporte que la vue de cette image crée un « déclic » : elle a envie de créer une série d'images représentant cet homme, entouré de fleurs, et réfléchit à en faire un fanzine. C'est la première fois qu'elle envisage de faire un travail graphique sur un partenaire amoureux, en allant plus loin que les croquis d'entraînement dont elle a l'habitude de remplir son carnet. Elle fait quelques recherches de dessin puis met ce projet de côté pour se concentrer sur son mémoire et ses travaux de diplôme. Considérant que ce projet n'est « pas très sérieux » et « trop intime », elle ne l'envisage pas comme digne d'être présenté à ses professeurs. Elle ne l'inscrit donc pas dans une réflexion théorique propre à être développée en classe, lui préférant une place « tendre et personnelle » et souhaitant l'aborder « j'avais besoin d'un moment où faire ça que pour moi ». Ariane ne voit donc pas encore la portée politique de ce projet. Une fois diplômée, elle profite

d'une courte « résidence »⁶¹ pour se replonger dans ce projet, un an et demi après en avoir eu l'idée. Depuis, sa relation amoureuse a pris fin. Elle ne souhaite plus dessiner un homme qui lui ressemble, mais choisit de dessiner plusieurs personnages masculins. Le résultat de ce travail est une série de 4 images imprimées en sérigraphie qu'elle nomme « Garçons en fleur » et me décrit comme des « garçons fantasmés », illustrés « de façon poétique ». Ariane rapporte que, jusqu'alors, elle n'était pas étrangère aux questions féministes — notamment grâce à certaines amies illustratrices qui se sont spécialisées dans ces thématiques — mais ne se sentait pas « hyper concernée » par les discours dénonçant la surreprésentation des corps féminins dans les images érotiques. Elle aurait donc dessiné ces personnages masculins en suivant son inspiration et ses envies, mais sans chercher à théoriser ou politiser sa démarche. En janvier 2019, elle présente cette série dans le cadre du festival international de bandes dessinées d'Angoulême où elle tient un stand et rencontre Adèle pour la première fois.

Sensible aux questions féministes depuis de nombreuses années, Adèle Mesones se rappelle qu'elle passait pour une « énervée » auprès de ses camarades de classe lorsqu'elle était adolescente, critiquant par exemple le harcèlement de rue. Elle m'apprend qu'elle pensait depuis longtemps à la question de l'érotisation des corps masculins. Sans parvenir à déterminer les origines de cette réflexion, elle se rappelle qu'en 2012, déjà, elle avait songé aborder cette thématique pour candidater en école d'art — ce qu'elle n'a pas fait. Alors âgée de 19 ans, elle ne se sentait « pas prête » pour affronter cette thématique, ce qu'elle justifie *a posteriori* par son « expérience sexuelle limitée » : puisqu'elle manquait d'assurance, elle se sentait peu « légitime » pour parler des corps d'hommes. Depuis, bien qu'ayant multiplié les expériences amoureuses et sexuelles, Adèle ne considère toujours pas avoir un « rapport assuré » à la séduction et à l'intimité. Par conséquent, elle n'envisage pas la possibilité de traiter seule d'un sujet aussi « gros » que celui de l'érotisation des hommes ; ce qui explique que cette idée ait sommeillé de longues années. Avant de rencontrer Ariane, elle n'avait jamais ébauché de représentations érotiques masculines.

À Angoulême, la visite d'Adèle sur le stand d'Ariane marque le début de leur collaboration. Adèle lui fait remarquer la singularité de cette posture de femme qui dessine des hommes. Ces images provoquent une longue discussion entre les deux illustratrices. Ensemble, elles constatent que le corps masculin érotisé par des femmes est très peu visible, dans l'histoire de l'art comme dans le monde de la bande-dessinée. Leur rencontre trouve un écho particulier en ce contexte de festival. Toutes deux tiennent un stand et s'y ennuiant. Elles sont néanmoins traversées par l'effervescence de cette manifestation et inspirées par l'abondance des projets qui y sont présentés.

⁶¹ Une résidence est un lieu accueillant des artistes pour un travail de recherche ou de création.

Galvanisées par cette atmosphère et animées par leurs échanges, elles décident de « faire un truc ensemble » et s’y attèlent après le festival.

Où sont les photographies érotiques d’hommes ? Genèse de la collecte Lusted Men

La collecte de photographies érotiques d’hommes Lusted Men naît de la rencontre entre Flore Bleiberg, Laura Lafon et Lucie Brugier, au cours de l’année 2019.

Flore Bleiberg (née en 1986 en Belgique) a fait des études d’art et se définit comme « artiste, photographe et écrivain »⁶². Elle se rappelle qu’adolescente, elle avait pour habitude de s’asseoir sur les marches d’un bâtiment avec une amie dans l’optique de « mater » les hommes — toutes deux voulaient alors « faire comme les mecs ». À 30 ans (2016), Flore commence la photographie érotique. Se retrouvant célibataire « après plusieurs années de vie en couple, hétérosexuel exclusif monogame », elle se découvre « une nouvelle curiosité, envers [s]es désirs et leurs objets ». Vivant alors à Bruxelles, elle avait pour habitude de fréquenter un « café populaire qui mélangeait pas mal de gens très différents ». Dans cet endroit, elle avait repéré un homme qui s’y rendait souvent. Cet homme lui plaisait, elle éprouvait du « désir sexuel » envers lui et « fantasmai[t] un rapprochement de [leurs] corps ». Réfléchissant à une manière de l’aborder, Flore « imagine un stratagème » qui repose sur sa pratique photographique : « Je pensais avoir trouvé un super moyen d’aller vers les personnes qui m’attiraient : leur proposer de faire une séance de pose pour mon appareil. » Ce stratagème devient un projet artistique, soutenu par un centre d’art qui l’accueille en résidence. Flore entreprend une série photographique pour laquelle elle fait poser une quarantaine d’hommes inconnus, rencontrés au fil de ses déambulations (dans la rue, dans les cafés, etc.). Si l’expérience lui plaît — « c’était très chouette, j’ai fait de belles rencontres et eu des discussions très intéressantes » — le résultat ne la satisfait pas car le rendu n’est « pas franchement érotique ». Suite à cet échec, Flore décide de s’inspirer d’autres photographes. Elle entreprend une « recherche visuelle » en bibliothèque et sur Internet, afin de « voir ce qui existait comme images érotiques représentant des hommes. » Elle constate alors non sans déception que « le gros des publications visuelles montrait des femmes pour un public d’hommes ou des hommes pour un public d’hommes », ce qu’elle résume ainsi : « En gros, il n’y en avait que pour les désirs des hommes. » Malgré ce diagnostic, Flore demeure « persuadée » que d’autres femmes qu’elles ont déjà réalisé des photographies érotiques d’hommes — « puisque moi j’en avais eu l’envie, je ne devais pas être la seule ». Elle a l’intuition que, si ce n’est de manière publique, « dans l’intimité,

⁶² Les extraits utilisés ici sont principalement issus d’un entretien écrit (à sa demande), datant de 2022, deux années après que Flore ait quitté le collectif Lusted Men.

certaines [femmes] devaient sans doute faire des photos érotiques de leur partenaire ». Elle crée un blog sur lequel elle répertorie le peu qu'elle trouve sur la question, ainsi que des textes féministes, des expositions, etc.

Le travail mené dans le cadre de ce projet de photographies érotiques et la double insatisfaction qui en découle (face à ses propres images et face aux images érotiques publiques) fait naître chez Flore l'envie de politiser la question du regard érotique :

C'est à la suite de cette réflexion que je me suis dit qu'il était temps que certains regards puissent être partagés. Que ça pourrait participer à une forme d'émancipation anti-sexiste. [...] Il me semblait urgent de clamer haut et fort, d'une part que les images érotiques d'hommes manquaient et que d'autre part elles existaient (ailleurs, cachées).

Avide de partager son expérience et ses réflexions nouvelles, mais également de « découvrir des images différentes », elle cherche à rencontrer des photographes femmes qui ont travaillé sur l'érotisme et envisage de créer un « groupe de travail sur cette question ». Un libraire de Bruxelles lui suggère de prendre contact avec Laura, une photographe dont il connaît le travail. Fin mars 2019, Flore la contacte par message électronique et lui explique être à la recherche de photographes femmes « qui font de la photo érotique mais avec des hommes pour modèle ». Son ambition d'alors est de « rassembler des photographies faites par des femmes » au sein d'un livre photo dans une visée « féministe ».

Laura Lafon (née en 1989), qui a poursuivi des études de sciences politiques par une licence en photographie dans une école d'art, est directrice artistique, iconographe et artiste photographe. Dans le cadre de son travail photographique, ses objets de prédilection sont l'amour et l'intimité, pas à proprement parler l'érotisme⁶³. En 2019 (alors âgée de 30 ans), Laura travaille en tant pour un magazine féministe dont le siège est basé à Paris, parallèlement à sa pratique artistique. Son métier consiste à trouver des photographies qui puissent illustrer les rubriques du magazine, dont celles portant sur la « sexualité », « l'amour » et « les jeunes ». Quelques jours avant de recevoir le message électronique de Flore, elle cherchait une photographie pour illustrer un sujet sur les préservatifs. Elle se souvient avoir été « agacée » et surprise par le fait de ne trouver aucune image qui lui convienne au sein des bases de données iconographiques avec lesquelles elle avait l'habitude de travailler — « il y avait rien et j'me disais : c'est fou ». En tapant les mots-clés « masculinité, masculin » sur le moteur de recherche de cette banque d'image, elle relate n'avoir trouvé qu'une seule photographie : celle d'un homme « genre adolescent travailleur du sexe, trans aux

⁶³ Laura relate qu'elle n'avait « pas conscience de faire des images érotiques avant de lancer Lusted Men ». Rétrospectivement, elle porte un regard différent sur ses images et y voit les « prémices » d'un regard érotique. Elle photographiait par exemple des « inconnus » qu'elle « abordait dans la rue » parce qu'ils lui plaisaient. Ou encore des « fragments de corps des êtres aimés » (Source du témoignage : questionnaire de participation Lusted Men).

philippines ». Elle envoie alors un appel à photographies sur les réseaux sociaux, qu'elle se rappelle avoir formulé ainsi : « les hommes, wake up, faites des selfies, arrêtez de nous prendre en photo ».

Flore et Laura s'échangent des e-mails puis discutent par téléphone. Le projet de Flore intéresse Laura, bien qu'étant alors peu « concret ». Elle a un « bon feeling » avec cette femme qu'elle n'a pas encore rencontrée physiquement (Flore habite alors en Grèce). Sa proposition trouve un écho particulier dans la vie de Laura. D'une part, il vient nourrir les questionnements naissants quant à la représentation des masculinités — « elle me parlait de ce sujet et moi j'étais justement d'avoir ce truc avec [le magazine], il y avait vraiment un truc dans l'air ». D'autre part, Laura avait « très envie de faire partie d'un projet collectif lié à l'édition et au féminisme » — « Le truc du *female gaze*, le livre, évidemment ça m'intéressait ». Cependant, Laura indique à Flore que son projet l'intéresse à condition qu'il soit « ouvert à tout le monde », pas seulement aux femmes ; elle a « moins envie de cette non-mixité » de part son récent constat sur le manque de photographies traitant du sujet des masculinités, préférant intégrer les hommes à la question de l'érotisation de leur corps. Afin de poursuivre leurs échanges et engager une collaboration, Flore invite Laura à venir la rencontrer en Grèce — ce qui participe à l'enthousiasme de Laura. Quelques temps plus tard, Laura parle de ce projet avec son amie Lucie, lorsqu'elles se retrouvent dans un bar parisien entourées d'autres ami·e·s.

Lucie Brugier (née en 1987), qui a fait des études de sciences politiques (au cours desquelles elle fait la rencontre de Laura), s'est reconvertie en artiste plasticienne et art-thérapeute, après avoir travaillé dans le secteur de la communication. Elle a une pratique de photographie en amateur qui débute à l'adolescence (à 15 ans, sa mère lui offre son premier appareil argentique) et s'accélère au cours de ses études supérieures. Elle photographie principalement ses ami·es, en soirée ou en vacances, dans l'optique de fixer des souvenirs. Elle a également pris l'habitude de photographier ses partenaire intimes. Son partenaire actuel serait le sujet d'« une photo sur deux dans [s]on téléphone » ; elle le prend « beaucoup » en photo.

Lucie se souvient de sa conversation avec Laura, en 2019, suite à ses échanges avec Flore, qu'elle rapporte en ces termes :

Laulau [Laura] me dit : « j'comprends pas euh y'a peu de photos d'hommes. Avec mes copines photographes, on en parle... Est-ce que toi, t'en fais des photos d'hommes ? » J'ai dit : « ah ouais, j'ai fait plein de photos de J., à fond ! J'aime trop ! » Elle me fait : « Ah mais du coup c'est trop drôle, ça veut dire qu'il n'y a pas que les photographes qui en font. » Donc on se dit : « c'est marrant, nanana ».

Le constat qui émerge de cette conversation confirme l'intuition de Flore selon laquelle les photographies érotiques d'homme existent mais qu'elles sont circonscrites à la sphère privée. Prenant appui sur sa propre expérience, Lucie est convaincue que toutes les femmes

photographient leur partenaire intime. L'idée de participer à un projet autour de la photographie érotique d'hommes l'enchant, autant que celle d'aller rencontrer Flore en Grèce. En outre, ce projet arrive à un moment opportun pour Lucie car elle quitte son emploi et est bientôt au chômage ; elle bénéficierait donc de plus de temps pour s'y consacrer. Laura et Lucie communiquent leur enthousiasme à Flore et lui confirment l'intérêt qu'elles portent pour son projet. Une fois cette équipe constituée, Lusted Men se concrétise rapidement. En parallèle, les trois membres fondatrices cherchent à étoffer l'équipe car elles ne souhaitent pas gérer seules le projet — « ce qui nous attend est énorme », rapporte Laura rétrospectivement ; elles cherchent « d'autres allié·e·s » car le projet est « ambitieux ». Pendant un an, le groupe de travail demeure ouvert, poreux aux rencontres et avide d'intégrer nouvelles recrues. Plusieurs personnes gravitent autour du projet (hommes, femmes, personnes non-binaires), avec un investissement variable. Salomé, Margaux, Taton et moi avons été les plus investies. Explorer le moteur de leur engagement permet de poursuivre la compréhension de la politisation de l'érotisation du corps masculin et des prises de conscience qui en sont à l'origine.

Salomé Burstein (née à Paris en 1995) a fait des études de philosophie et des *Cultural studies* et vit à Paris. En 2019, alors âgée de 24 ans, elle débute une carrière de commissaire d'exposition et souhaite organiser une exposition sur le thème des chagrins d'amour. On lui conseille le travail photographique de Laura Lafon, avec qui elle prend contact. Elle se rappelle avoir eu une « incroyable conversation » téléphonique avec cette femme, au cours de laquelle elles ont « parlé d'amour, de sexe, d'érotisme, de sensualité » et se sont raconté leurs « déboires amoureux ». Laura lui avait alors rapidement évoqué le projet naissant de Lusted Men. C'est au bout d'une seconde rencontre, dans un bar, qu'elle lui propose de rejoindre l'équipe, en lui expliquant qu'une exposition est prévue au printemps 2020 et que personne n'avait d'expérience de commissariat d'exposition. Salomé accepte, enthousiaste et intègre l'équipe de travail au printemps 2020.

Il est intéressant de remarquer que, contrairement à Flore, Laura, Lucie (et moi-même), Salomé ne s'appuie pas sur son expérience personnelle comme moteur d'engagement. Lors d'une résidence de travail à Marseille, en août 2020, Salomé exprime devant chacune des membres que son intérêt pour Lusted Men est intérêt professionnel, intellectuel et politique, plutôt qu'un intérêt nourri de son vécu :

Moi, ce projet il m'intéresse pas parce que j'suis une femme et que ça m'fait chier que j'aie pas d'images d'hommes qui me plaisent dans la culture visuelle et que du coup j'peux me branler devant rien, quoi, ou y'a pas d'images qui m'excitent. C'est pas pour ça que le projet m'intéresse. Le projet m'intéresse parce que j'me dis : « ah c'est chant-mé [génial] qu'on puisse montrer que... y'a des images qui sont différentes, et des corps qui sont différents et que, à terme c'est ça qui va... [permettre un changement] »

Salomé ne serait pas tant révoltée par l'absence de photographies d'hommes faites par des femmes mais plutôt animée par le fait de renouveler l'imagerie existante, dans l'optique de changer les rapports de pouvoir entre les genres. Rétrospectivement, elle estime que son intérêt pour le projet Lusted Men provient d'un intérêt professionnel plus que personnel :

J'ai trouvé le projet super cool mais pas comme quelqu'un, par exemple, qui fait de la photo érotique d'hommes depuis quelques années et qui trouve pas cette pratique légitime ou qui y a déjà réfléchi et se sent isolé. Moi j'étais pas dans ce cas-là, donc j'me suis pas dit : « oh mon dieu, une plateforme qui va accueillir des images que j'produis, une pratique que j'ai ! » Tu vois, j'l'ai pas vécu comme ça. [...] Je l'ai vu comme une commissaire d'expo, tu vois, comme un projet euh qui soulevait des problématiques qui me tenaient à cœur et qui potentiellement étaient importantes à mettre en espace et à médiatiser auprès d'un public, en fait.

Pourtant, Salomé a également l'habitude de photographier ses partenaires dans l'intimité, ce qu'elle commence à faire dès 14 ans avec son « premier petit copain ».

Le collectif s'élargit encore au cours de l'été 2020, avec l'arrivée de Margaux (née en 1989 en France). Après des études de commerce, elle cherche à changer d'orientation professionnelle et profite d'une période sans emploi pour s'engager dans des activités bénévoles en faveur de la cause des femmes, à Marseille. Début juin, elle contacte Lusted Men par email, après avoir lu un article dédié au projet dans un magazine féministe. Elle souhaite « participer » et proposer son aide pour des tâches de communication. En voici un extrait :

J'ai découvert votre travail [...] bravo et MERCI, ça fait tellement du bien.

Je me reconnais dans vos positions, d'autant que j'ai découvert récemment en tant que femme cis hétéro le plaisir d'objectiver le corps masculin; comme c'est bon !

Je serais ravie de participer à l'aventure. [...] Féministe de plus en plus engagée, je cherche des moyens d'action qui me correspondent et votre démarche en fait partie !

Margaux Oren rapporte qu'elle est de plus en plus investie dans la cause féministe. Elle s'est rapprochée d'un collectif de « colleuses »⁶⁴ et a participé à sa toute première manifestation la veille de notre appel. Elle explique qu'elle se sent plus proche des mouvements féministes inclusifs intersectionnels pro-sexe. Parmi ses lectures, elle cite Mona Cholet, Benoite Groult, ou encore Virginie Despentes. Elle écoute régulièrement des podcasts féministes tels que Les Couilles sur la table, la Poudre, une chambre à soi, et suit des influenceuses telles que Maïa Mazaurette. Ce serait

⁶⁴ Les colleuses sont des activistes féministes qui utilisent des techniques d'affichage dans l'espace public pour dénoncer le sexisme et les féminicides.

grâce à cette dernière qu'elle aurait progressivement pris conscience du potentiel érotique des hommes. Margaux affirme qu'elle porte un nouveau regard sur le corps masculin, notamment avec son partenaire actuel, qu'elle se surprend à aimer regarder. Enfin, Margaux aime beaucoup la photographie, ce qu'elle justifie par le fait qu'elle ait visité « pas mal d'expositions » quand elle vivait à Paris. Elle aurait pratiqué la photographie en amateur lorsqu'elle était plus jeune mais n'aurait jamais réalisé d'images érotiques — ce à quoi elle remédie plus tard. Selon Margaux, la révolution sexuelle n'est pas aboutie et Lusted Men est un moyen d'y parvenir. Elle est intéressée par la démocratisation des propos féministes et tient à rendre le projet accessible au plus grand nombre.

Enfin, Taton Chevalier (née en 1997 en France) rejoint officiellement l'équipe établie à partir de janvier 2021, après s'être portée bénévole pour la préparation d'une exposition. En 2019, alors âgée de 22 ans et encore étudiante, Taton aspire à devenir commissaire d'exposition. Elle réfléchit à un projet de recherche pour poursuivre ses études en histoire de l'art par un Master. Elle souhaite travailler sur « quelque chose à l'intersection entre l'intimité et les jeux de pouvoir » et sur le médium de la photographie. En début d'année 2020, elle est marquée par la visite de l'exposition *Masculinities* qui se déroule à Londres, puis par l'écoute du podcast de Victoire Tuaillon qui sort un épisode sur le thème de l'érotisation des hommes avec Maïa Mazaurette. Elle décide alors d'orienter son projet de recherche vers le champ de l'érotisme et de l'intimité : « j'ai commencé à me demander : jeu photographique et jeu de pouvoir, qu'est-ce qui se passe en termes de dynamique ? et à chercher des femmes qui avaient pris en photo des hommes. Parce que l'inverse était très facile à trouver. » Cependant, constatant qu'elle « galérai[t] » à trouver des « femmes photographe qui photographient [des hommes] dans l'intime », elle se « décourage » et décide de partir sur un projet de recherche différent. En fin d'été 2020, Taton apprend l'existence de Lusted Men, ce à quoi elle réagit avec enthousiasme : « J'me suis dit : trop génial, j'vais pouvoir en discuter avec des gens, peut-être que ça allait me permettre de découvrir des photographes que j'connaisais pas. [...] J'me suis dit : génial quoi, j'suis pas la seule. Enfin, j'me suis vraiment sentie pas seule. » Elle s'empresse d'écrire un message électronique au collectif, dont voici un extrait :

Je trouve votre projet excellent car vous ne vous en tenez pas au constat de l'inégalité de représentation des hommes et des femmes dans notre culture visuelle et érotique. Au contraire, vous en faites le point de départ d'une proposition positive et grâce à vous les images qui nous manquent affluent de partout.

L'intérêt qu'elle porte à la politisation de l'érotisation du corps masculin naît de la prise de conscience de l'inégalité des rôles esthétiques. Une prise de conscience qui est influencée par les théories féministes sur l'image et la culture visuelle auxquelles elle est exposée, notamment par l'intermédiaire de « certaines potes ». Elle est particulièrement marquée par la lecture des essais de

Mona Chollet : *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine* (publié en 2012 puis en 2015), et de Nancy Huston : *Reflets dans un œil d'homme* (publié en 2012), dont elle retient : « ce truc de ma socialisation en tant que meuf, [...] de grandir en étant regardée, d'être objet de regard [...], se regarder être regardé » et qui la révolte. Taton considère ne pas avoir de « pratique de photo poussée ». Elle n'a pas l'habitude de photographier ses partenaires intimes, bien qu'elle ait déjà essayé de le faire. De même que Salomé, Taton se dit « plus intéressée par l'image comme élément de la culture visuelle qui agit sur nos désirs, nos actes, nos représentations » que par la pratique photographique.

Cette série de portraits espère avoir mis en évidence les éléments favorisant la prise de conscience d'une corrélation entre l'inégale représentation des corps et l'inégale subjectivité érotique entre hommes et femmes, menant à la politisation de cette asymétrie, c'est-à-dire à la prise de conscience des rapports de pouvoir qui la régissent, et à l'action : la fabrication et la visibilité d'images érotisant les corps d'hommes. La comparaison entre la genèse des projets Sprinkle et Lusted Men révèle un grand nombre de points en commun, à commencer par leur genèse — les deux projets artistiques voient le jour en 2019, suite à la rencontre de femmes qui ne se connaissaient pas auparavant mais qui partagent le constat d'un manque de visibilité des images érotisant les corps masculins, en particulier créées par des femmes, et partagent la volonté de contribuer à réduire cette invisibilisation, considérant qu'elle constitue une atteinte à l'égalité hommes/femmes — et le profil sociologique de ces femmes : cisgenre, hétérosexuelles, jeunes (âgées de 25 à 33 ans) et fortement diplômées. En outre, ces femmes décident d'agir ensemble, en investissant des formes collectives et en offrant une grande liberté d'expression aux personnes qui y participent. Nous allons maintenant nous concentrer sur l'étude approfondie des projets Sprinkle et Lusted Men pour identifier les moyens mis en œuvre pour agir contre la dissymétrie identifiée.

2.4. Présentation de projets artistiques féministes qui s'emparent de l'érotisation des corps d'hommes : comparaison de Sprinkle et Lusted Men

Depuis la « révolution sexuelle », apparaissent quelques tentatives de copie des habitudes érotiques masculines adressées aux femmes, sous couvert d'égalité des sexes, telles que la consommation d'images érotiques d'hommes à destination d'un public féminin. Mais ces tentatives sont

commerciales — c'est le marketing qui s'en empare à la quête de nouveaux marchés — et souvent initiées par des hommes. Par exemple, en réponse au magazine américain *Playboy*, le magazine *Playgirl* est créé pour un public féminin — par un homme, Douglas Lambert — en 1973. Une version française arrive en 1978. Dans les années 1990, le magazine *Bagatelle* s'empare de la question du désir et du plaisir féminins en proposant le strip-tease de mannequin au fil des pages ; créé par une SARL parisienne en 1993, il ne sort que 4 numéros (Damien-Gaillard, Soulez, 2001). En réponse aux calendriers érotisant les corps féminins, des calendriers érotisant le corps masculin font leur apparition au tournant des années 2000, avec le fameux calendrier des rugbymen les Dieux du stade (Monjaret, 2016) — initié par un homme, le président du Stade français Max Guazzini et dont les modèles sont photographiés par des hommes. Comme le souligne Patricia Legouge, les tentatives de représentation d'hommes en posture d'objets de désir pour femmes hétérosexuelles se sont « soldées soit par des échecs éditoriaux [...], soit par des réactions hostiles. ». (Legouge, 2016, p. 464).

Lusted Men et Sprinkle sont plutôt hostiles à ces tentatives et souhaitent s'en démarquer. Ces projets ne sont pas destinés à être de simples recueils d'images d'hommes au physique agréable, qui s'offrent au regard en dévoilant leur plastique. Ils se distinguent d'un érotisme commercial en ce que leur objectif premier n'est pas d'exciter une envie sexuelle auprès du public mais de lutter contre la dissymétrie des rôles érotiques. Lusted Men et Sprinkle ne sont donc pas pensés comme des supports masturbatoires (bien qu'ils puissent le devenir) mais comme des initiatives politiques. Leur action est engagée : l'érotisation des corps d'hommes est envisagée comme une forme de mobilisation féministe, une pratique militante vectrice d'émancipation — pour les hommes comme pour les femmes. Ces initiatives sont donc animées par un engagement politique plutôt qu'un profit financier. Elles n'ont pas vocation commerciale ; d'ailleurs, l'accès aux exposition photographiques est gratuit, le fanzine est vendu à un prix permettant de rembourser les frais de production ; ni les artistes, ni les fondatrices ne sont rémunérées pour leur travail. Elles promeuvent donc un érotisme militant, qui se veut utile, fondé sur une justification politique.

Nous allons étudier la manière dont ces projets politisent la question du regard érotique et font en sorte de contribuer à renouveler les représentations érotisant les corps d'hommes pour participer à un nouvel ordre politique, plus égalitaire et libertaire.

Justifier et convaincre de la portée politique de l'érotisation des corps d'hommes

Pour revendiquer leur dimension politique, l'écrit tient une place importante dans la manière dont ces projets se présentent. Commençons par le fanzine. Dans l'appel à images adressé aux

illustratrices sélectionnées (annexe 5), Adèle et Ariane expliquent l'origine du projet, depuis leur rencontre et discussion « derrière un stand de festival ». Elles partagent de manière synthétique les réflexions qui les ont amenées à créer un fanzine collectif sur cette thématique, en proposant un « double constat ». D'une part, l'érotisme masculin existant serait un homo-érotisme : « les images érotisant les corps des hommes sont souvent réalisées par des hommes cis pour des hommes cis ». D'autre part, les femmes qui s'emparent de l'érotisme, quelles que soient leurs orientations sexuelles, auraient tendance à représenter des corps de femmes « dans une logique légitime de réappropriation ». Les créatrices du fanzine écrivent que les femmes cisgenre sont peu nombreuses à « oser » érotiser les corps masculins parce qu'elles ne sont « pas éduquées à écouter leur désir mais plutôt à satisfaire celui de leurs partenaires », mais également parce que le corps des femmes est « largement plus sexualisé » que celui des hommes. Cette rhétorique apparaît également dans l'objet fini. Une page du fanzine est réservée à un texte d'introduction et de présentation, qui s'adresse au lectorat avec des arguments similaires.

Au sein de la collecte photographique Lusted Men, l'écrit tient une place de choix. Le projet se présentant « à la croisée entre l'art et la recherche », le texte est considéré avec autant d'importance que la photographie. La démarche du projet est explicitée de manière très détaillée, au travers de plusieurs médium (affichage d'exposition, site web, manifeste, prospectus) afin que sa portée politique soit saisie par le plus grand nombre. Le premier texte de présentation figurant sur le site Internet du projet formule le manque de visibilité des corps masculins érotisés de manière explicite, en prenant pour titre la question suivante : « Où sont les corps des hommes* dans la photo érotique ? ». Destiné aux personnes qui souhaitent participer à la collecte comme aux visiteur·se·s à convaincre, ce texte dresse un constat similaire à celui du Fanzine. D'une part, « le champ de l'érotisme » serait « relégué » aux femmes ; d'autre part, les hommes ne seraient pas éduqués à « se dévoiler face caméra ou à explorer leur intimité » et montrer leur corps serait « presque un interdit culturel ». L'homo-érotisme est rapidement cité pour signaler qu'il existe des représentations érotisant les hommes dans l'histoire de la photographie — « Oui, il y a bien des artistes gays [...] auxquels nous rendons hommage » — mais l'accent est mis sur l'invisibilité des regards de femmes. Leur manifeste (annexe 7) présente un argumentaire plus étayé, augmenté de citations de théoricien·e·s comme John Berger ou bell hooks. Les fondatrices s'y adressent directement aux femmes pour les inviter à « découvrir ce qu'elles aiment regarder », être « actrices de leurs désirs, en cherchant chez l'autre ce qui est érotique », dans l'optique « d'apaiser la souffrance que peut générer leur objectivation ». Elles s'adressent également aux hommes en les invitant à « faire un pas de côté vis-à-vis des rôles assignés en devenant sujets désirés », « à se regarder et à se laisser regarder comme désirables et dignes d'intérêt dans l'intimité. » La manière

de présenter le collectif et le projet n'aura de cesse d'évoluer au fil de la croissance de Lusted Men. Régulièrement, l'actualisation des supports de communication et des textes de présentation suscitent des discussions internes. Il est toujours question d'améliorer le contenu vers une meilleure clarté, une plus grande justesse quant au propos du projet. Il s'agit également de veiller à ce que le texte soit accessible au plus grand nombre et inclusif. Les mises à jour successives sont marquées par le renouvellement des membres de l'équipe organisatrice, mais aussi par ce qui est perçu comme l'air du temps et « l'évolution de la société ». Par exemple, en janvier 2022, Lucie profite d'une réunion de travail pour suggérer une nouvelle mise à jour des textes de présentation. Elle propose de retirer une citation de John Berger qu'elle ne trouve plus pertinente. Taton est d'accord pour la supprimer du texte de présentation, déclarant que « la société a évolué » et que ce n'est plus la peine de parler « des choses devenues trop évidentes en 2022 ». Salomé profite de cette conversation visant à mettre à jour les supports de communication pour suggérer une nouvelle formulation : pour décrire le projet, elle suggère de remplacer le terme « manifeste » par « activisme » ou « militantisme ».

Ainsi, pour justifier leur existence auprès des participant·e·s, comme auprès du public, du lectorat et des médias, Lusted Men et Sprinkle s'appuient sur la rhétorique du manque de visibilité des images érotisant les corps d'hommes, en particulier des regards de femmes sur ces corps, et formulent une lecture féministe critique de la dissymétrie des rôles de séduction. L'inégale représentation des corps érotisés est présentée comme un obstacle à l'égalité des sexes qui limite l'épanouissement sexuel des femmes et leur émancipation, mais également celle des hommes (pour Lusted Men). Ces projets affichent la volonté de lutter contre cette dissymétrie en contrebalançant le déséquilibre observé par la visibilisation et la fabrication d'images érotiques d'hommes. Ils suggèrent ainsi que l'érotisation des corps d'hommes est une forme de mobilisation féministe, une pratique militante vectrice d'émancipation, pour les hommes comme pour les femmes.

Investir des formes collectives

Les initiatrices des deux projets choisissent d'adopter des formes collectives et participatives. Leur intention est de proposer à un grand nombre de personnes d'investir ce registre. En regroupant une multitude de points de vue singuliers autour d'un thème commun, les initiatrices espèrent recevoir des propositions variées, différentes les unes par rapport aux autres, et qui se distinguent des images érotiques déjà en circulation (nous allons y venir).

Pour leur projet de Fanzine, Adèle et Ariane n'ont pas tout de suite eu l'intention de créer un projet collectif. Elles ont d'abord pensé créer un fanzine à deux, en tant que co-autrices (chacune

d'entre elles présentant ses propres illustrations). Mais cette option n'est finalement pas retenue. Adèle et Ariane pensent qu'il serait plus intéressant de « multiplier les points de vue », en invitant d'autres femmes illustratrices à participer. Leur idée est de proposer un « catalogue de regard », afin de développer un « objet avec visions multiples » (dont les leurs). Dès le départ, il était très clair qu'elles ne souhaitaient inviter que des femmes puisque c'est leur regard sur les corps masculins qui est manquant. Elles se sont posé la question d'inclure des femmes transgenres et se sont mises d'accord pour le faire. Les deux initiatrices du fanzine ont sélectionné une trentaine d'illustratrices et autrices de bande dessinée au sein de leurs réseaux d'interconnaissance, à qui elles envoient un appel à participation par message électronique en octobre 2019 (annexe 5). Elles expliquent avoir privilégié les liens d'interconnaissance de par le fait que la participation des artistes n'est pas rémunérée. Cette sélection est effectuée par affinité envers les personnes ou leur travail. Elle inclut des femmes qui travaillent déjà sur l'érotisation du corps masculin, des femmes qui travaillent autour des questions de corps, de genre et de sexualité, mais également des femmes qui n'ont jamais abordé ces thématiques dans leur travail artistique. Quelques autrices se sont rajoutées à cette sélection par elles-mêmes, ayant entendu parlé du projet et désireuses d'y participer ; d'autres se sont retirées. Le fanzine édité (en mars 2020) comprend la participation finale de 28 femmes (dont les deux initiatrices).

Pour sa part, l'appel à images érotiques de Lusted Men (annexe 6) se distingue de celui de Sprinkle sur plusieurs aspects. Pour commencer, le nombre de participations n'est pas limité. Là où le format de fanzine impose des contraintes techniques liées à l'impression et son coût, la collecte étant virtuelle, elle peut accueillir une large quantité d'images. Ainsi, la collecte photographique comptabilise en moyenne 200 participations par année. L'appel à photographies cherche à sortir de l'entre-soi pour ne pas se limiter aux cercles d'interconnaissance des initiatrices. Il est rédigé en langues anglaise et française pour pouvoir être diffusé internationalement et circule principalement par le biais des réseaux sociaux. En outre, l'appel est ouvert aux pratiques professionnelles et artistiques comme aux pratiques amatrices. Les trois initiatrices tiennent à récolter « des images vernaculaires ». Elles sont particulièrement intéressées par « les photos que les femmes prennent des hommes et gardent dans l'intimité » parce qu'elles sont curieuses de connaître l'étendue de cette pratique — « on a qu'à voir si on en trouve des photos vernaculaires », rapporte Laura rétrospectivement. Par ailleurs, il existe une limite d'âge qui interdit aux personnes mineures de participer. Enfin, l'appel à photographies n'est pas uniquement destiné aux femmes, il s'adresse donc à « tout le monde », quel que soit son genre — aux femmes cisgenre et transgenre, aux hommes cisgenre et transgenre, comme aux personnes ne se reconnaissant pas dans cette

binarité — et quelle que soit son orientation sexuelle — les participations de femmes lesbiennes, soupçonnées par elles d'être les moins intéressées par le sujet, sont également souhaitées.

Le public ciblé par la collecte a fait l'objet de débats à la création du projet. À l'origine, il était question que l'appel soit uniquement destiné aux femmes. C'est Laura qui a insisté pour éviter la non-mixité. Elle se rappelle *a posteriori* :

Quand Flore m'avait contactée au début, où elle me parlait que des femmes, moi j'étais là : « ouais ça m'intéresse, mais pas tant » parce qu'en fait, si on fait ça, on va encore une fois pas toucher les mecs et pour moi tu peux pas... déconstruire le patriarcat si t'inclut pas tout le monde.

Pour Laura, la non-mixité limiterait le projet et ses revendications à l'entre-soi féminin. Elle souhaite s'adresser aux hommes pour qu'ils se sentent concernés. En tant que femme photographe professionnelle, Laura rapporte qu'elle est « très en colère » envers ses confrères masculins qui ne questionnent ni leur regard, ni leur posture, et ont pour réflexe de prendre systématiquement des femmes pour sujet photographique. Elle souhaite que la collecte s'adresse aux hommes (photographes et autres) pour qu'ils se « regardent eux » plutôt que de « regarder les meufs », mais également pour qu'ils changent leur attitude : « ça contribue aussi aux hommes, de leur dire : parlez de vos sentiments euh pleurez, explorez votre intimité... allez dans le féminin en fait. ». Il s'agit donc d'intégrer les hommes pour les inciter à changer afin qu'ils participent à la transformation des rapports de genre. Flore est dérangée par cette incitation injonctive, et craint de se réapproprier la parole des hommes en s'adressant à eux en tant que femmes : « on devrait faire ce qu'on a à faire en tant que meufs et chercher d'autres gens pour faire autre chose et les rattacher [les hommes] au projet ». Son expérience personnelle et professionnelle étant différente de celle de Laura, ses aspirations le sont également. Elle cherche à comprendre pourquoi elle a éprouvé des difficultés à photographier des hommes en tant que femme, pourquoi les regards de femmes sont tant invisibilisés, à saisir le poids des normes de genre, etc. Elle voit donc la collecte comme l'occasion de « jouer avec les rôles » et de les « inverser ».

Bien que l'appel à photographies ne s'adresse pas uniquement aux femmes, les membres de l'équipe organisatrice veillent attentivement à leur visibilité et leur représentativité. Souhaitant à tout prix éviter la marginalisation des femmes, les organisatrices travaillent activement à maintenir un équilibre entre les contributions d'hommes et de femmes. Par exemple, elles contactent directement des femmes photographes dont elles apprécient l'œuvre, dans l'optique de les inviter à rejoindre le projet. Or, le risque d'une collecte non sélective qui s'engage à montrer toutes les images reçues est de ne pas avoir de maîtrise sur les personnes qui y participent. Il se trouve que le nombre de contributions d'hommes cisgenre augmente d'année en année, au profit des contributions de femmes, qui représentaient 56% des participations en 2019, puis de 45% en 2020.

En novembre 2021, constatant que le taux de participation des femmes chute à 30%, les organisatrices décident de lancer un appel sur les réseaux sociaux. Cette démarche incitative porte ses fruits puisque le taux de femme remonte finalement à 46% en 2021 :

[...] nous recevons beaucoup de contributions d'hommes* et si nous sommes contentes de voir que ce sujet les touche nous aimerions que la collection ne bascule pas seulement du côté des hommes* qui se représentent. Encourager les femmes* à porter un regard érotique sur les hommes* est au cœur de notre démarche.

De même nous souhaitons proposer une diversité dans la représentation des corps, et nous recevons beaucoup de corps jeunes, blancs, minces et valides.

Ce message avait pour objectif de diversifier les représentations de l'érotisation des hommes, en incitant les personnes minorisées à participer, ciblant en particulier les femmes, mais également d'encourager la représentation de corps minorisés. Les fondatrices de Lusted Men tentent donc de faire en sorte que leur projet ne reproduise pas le monopole qu'ont les hommes sur la production d'images érotiques (des corps féminins ou masculins), qu'elles dénoncent par ailleurs, sans pour autant faire appel à la non-mixité.

Favoriser la liberté d'expression des contributeur·rice·s

Le fanzine d'illustration et la collecte photographique ont en commun la volonté d'offrir une grande liberté d'expression aux personnes qui y participent. Si leurs intentions et engagements politiques sont explicites, les consignes sont quant à elles quasiment inexistantes. Rien ne précise ce qui est formellement attendu en termes de représentation érotique. Seules les contraintes d'ordre technique sont mentionnées : quatre pages par personnes au format A6, trois couleurs (jaune, bleu, magenta) pour le fanzine ; photographies numériques ou numérisées pour la collecte. Les contributrices de Sprinkle disposent d'un délai de quatre mois pour créer une composition graphique inédite. Aucun aller-retour n'est prévu entre elles et les éditrices qui leur ont donné carte blanche. À la différence du Fanzine, il n'est pas nécessaire que les photographies soient créées spécialement pour l'occasion pour pouvoir participer ; les photographies fabriquées antérieurement et indépendamment de l'appel étant les bienvenues. La durée de la collecte photographique est plus longue : 6 mois la première année puis un an avec une reconduction chaque année. L'appel à photographies n'est pas sélectif, c'est-à-dire que chaque participant·e est assuré·e de faire partie de la collecte et d'être exposé·e. Le caractère non restrictif de ces appels à image a pour visée de permettre aux personnes qui y participent de proposer un large éventail de représentations. Leurs initiatrices refusent de se positionner en instance d'évaluation de la qualité esthétique ou érotique

des représentations reçues. En acceptant toutes les images proposées, elles souhaitent éviter de véhiculer des normes de représentation émanant de leur prisme.

Il convient de préciser que les créatrices de Sprinkle et Lusted Men se refusent à toute entreprise de définition de l'érotisme — cela vaut pour leur communication à destination du public comme à destination des contributeur·rice·s. Ce faisant, elles visent à insuffler un vent de liberté sur une imagerie érotique existante jugée normée et stéréotypée. Les organisatrices considèrent que la valeur érotique d'une image est une question d'interprétation, une perception éminemment subjective. Elles préfèrent limiter leur propre influence pour encourager chacun·es à établir de sa propre définition de l'érotisme dans l'espoir d'en élargir les contours. Le fanzine est provisoirement intitulé « fanzine sexy » avant que le titre de Sprinkle ne soit adopté, en référence à l'artiste porno-féministe Annie Sprinkle. Que ce soit dans l'appel à participation, destiné aux illustratrices ciblées, ou dans l'objet fini, destiné au public, il ne se présente pas expressément comme une édition érotique, mais plutôt comme une initiative en réaction à l'absence d'images érotiques d'hommes réalisées par des femmes et une invitation à y remédier. Le caractère érotique de l'objet est implicite, suggéré à l'écrit par des allusions aux hommes « lascifs », aux « fantasmes autour des corps masculins », aux « corps désirés », aux « corps sexualisés », aux « hommes nus », ou encore aux « œuvres érotiques ou pornographiques ». Le projet Lusted Men se présente quant à lui explicitement comme une « collecte ouverte de photographies érotiques d'hommes ». Mais son parti-pris est de ne pas définir l'érotisme et de ne pas déterminer ce qui confère un caractère érotique à une image. Chaque photographie reçue est qualifiée d'érotique car présumée érotique pour la personne à l'origine de l'envoi, donc jugée légitime de faire partie de cette collection. Dans leurs écrits, les initiatrices évitent de parler de « désir sexuel » comme d'un synonyme de l'érotisme, dans l'optique d'inviter les personnes qui ne désirent pas les hommes à participer à l'opération de collecte.

Espérer recevoir des images qui renouvellent les canons de l'érotisme

Les initiatrices de Lusted Men et Sprinkle espèrent recueillir des représentations qui renouvellent la manière de rendre l'érotisme. Par des consignes très larges, une sélectivité limitée, mais également par la dimension collaborative de ces projets, elles attendent des images diversifiées et originales par rapport à l'existant. Les organisatrices du fanzine et de la collecte sont animées par un souci de « diversité ». Leur idéal de diversité recoupe plusieurs attentes et se cristallise autour des corps représentés. Il s'agit d'être inclusif, dans l'optique d'offrir de la visibilité aux minorités — de leur point de vue de femmes cisgenre blanches, elles visent en particulier la visibilisation des hommes

transgenres et des hommes racisés. Il s'agit ensuite de renouveler les normes régissant le caractère désirable d'un corps. Les organisatrices espèrent récolter des représentations d'hommes « gros », « vieux », ou « invalides » pour démontrer que tous les corps sont susceptibles de plaire et d'être perçus comme érotiques. Enfin, il s'agit de diversifier les représentations de la masculinité dans l'optique de ne pas renforcer les stéréotypes de genre, en s'attendant à recevoir des images qui « déconstruisent » les normes de virilité. Les discours tenus sur les masculinités sont représentatifs des considérations contemporaines consistant à « placer les hommes sur une échelle simpliste du progrès féministe, par exemple en opposant les masculinités « toxiques », qui seraient sexistes et misogynes, aux masculinités « déconstruites », qui seraient pro-féministes ; ou encore en présentant les masculinités gays et trans' comme des alternatives évidentes à la masculinité cis-hétéro-normée. » (Vörös, 2020, p. 19) — un aspect qui ne sera pas développé dans le cadre de cette thèse. Ces projets visent donc à contribuer au renouvellement des images érotiques par le renouvellement des corps représentés, en favorisant la visibilité des hommes dont l'aspect extérieur ne correspond pas aux canons d'un érotisme « classique ». Cependant, les initiatrices du fanzine et de la collecte se retrouvent confrontées à un corpus visuel qu'elles jugent assez homogène, qui ne semble pas à la hauteur de leurs attentes en termes de diversité. La scène de découverte collective des photographies issues de la première opération de collecte Lusted Men est éclairante :

Fin janvier 2020, Bruxelles. Je rejoins Lucie, Flore et Laura, les fondatrices de Lusted Men dans un appartement à l'architecture flamande typique : spacieux, traversant, doté de grandes fenêtres, parquet au sol (mes yeux de résidente parisienne en sont émerveillés). Nous sommes chez Rebecca (qui y vit en colocation), une étudiante en école d'art qui a proposé au collectif de prêter son salon et d'aider au tri des photos (suite à un appel à aide publié par Lusted Men sur les réseaux sociaux)⁶⁵ Élodie, une amie de Lucie, est également présente, profitant de son passage à Bruxelles pour rejoindre son amie et assouvir sa curiosité à propos du projet Lusted Men. Afin de faciliter l'étude et le tri de la collection, elles ont choisi d'imprimer toutes les photos (environ un millier) et toutes les réponses au questionnaire, sur feuille A4. Je suis ravie d'apprendre qu'elles n'avaient pas encore regardé les images ensemble ; j'aurai donc l'occasion de partager avec elles la découverte collective des participations. Nous réaménageons le salon pour permettre de libérer de l'espace au sol puis ouvrons la boîte en carton qui contient les photos avec une forme de sacralité. Chacune se saisit d'un tas de papier imprimé qu'elle distribue sur le sol, photo après photo. Une fois le sol entièrement recouvert, nous remettons les photos restantes dans la boîte en carton et nous promenons autour de ces centaines d'hommes figés à nos pieds. Un silence euphorique envahit la pièce face à cette action licencieuse. Nous sommes six femmes déambulant de manière exaltée et studieuse dans une pièce au sol recouvert de photographies imprimées sur des feuilles de papier A4 et commentons à tour de rôle les images qui nous interpellent. La première réaction de Rebecca me marque :

- Rebecca : ils sont trop normés ces corps...
- Laura : même lui ? c'est pourtant *queer*
- Rebecca : y'a que des hommes minces, jeunes, dessinés
- Morgane : sauf cette photo, regarde !
- Rebecca : oui mais c'est celui qui pose, pas celui qui prend la photo

⁶⁵ Rebecca a découvert Lusted Men grâce à un flyer trouvé dans un bar, depuis elle a participé à la collecte et suit les actualités du projet. J'apprends plus tard, en analysant les participations à la collecte, qu'elle se définit comme « femme agenrée ». Elle a beaucoup travaillé sur les questions de sexe et de genre dans le cadre de sa pratique artistique (elle a notamment réalisé des films érotiques). Elle ne poursuivra pas sa collaboration au sein du collectif.

Au fil des réactions, je remarque que les fondatrices de Lusted Men et Rebecca ont tendance à encenser les photos qu'elles appellent queer, montrant des hommes portant des accessoires habituellement portés par des femmes, comme des talons aiguille ou de la lingerie fine par exemple. Je constate également que certaines d'entre elles admettent avec une pointe de culpabilité apprécier la vue des corps répondant aux canons de la virilité (grands, musclés, poilus). Par ailleurs, elles déplorent qu'il y ait peu d'hommes non blancs mais appréhendent d'être jugées raciste ou fétichistes si elles reconnaissent apprécier voire préférer le physique d'hommes noirs ou arabes (les corps des hommes asiatiques sont quasiment absents des discours et des images). Flore et Lucie critiquent le manque de diversité des corps mis-en-scène ainsi que le manque de diversité sociale au sein des photographes participant·e·s. Elles auraient aimé toucher un cercle social plus large. Lucie parle beaucoup des femmes issues des minorités ethniques et des classes populaires. Elle serait « contente » de développer des liens avec des associations féministes musulmanes par exemple. Flore déplore qu'il manque des représentations d'hommes invalides. Rebecca tient un discours particulièrement critique envers les images qu'elle considère « hétéronormatives ». Elle condamne également les images mettant en scène des hommes se conformant aux canons de beauté. Tout au long de l'après-midi, elle s'attache à pointer du doigt le manque de représentation des minorités (personnes racisées, transgenre, invalides, en surpoids, âgées, etc.) et louer les images qu'elle juge moins attendues (un homme qui fait une fellation à un autre, un homme vêtu d'une nuisette en dentelle, un modèle noir, etc.).



Figure 3. Découverte collective des premières photographies Lusted Men

Les images sont jugées « trop normées » ou « trop binaires » lorsqu'elles montrent de jeunes hommes cisgenre blancs « hyper bien gaulés » ou « minces et dessinés ». La critique se concentre alors davantage sur l'apparence physique de la personne représentée que sur les choix de mise en scène. Les corps des hommes photographiés et dessinés ne seraient pas assez diversifiés, que ce soit en termes d'âge (pas assez d'hommes « vieux »), de race (pas assez d'hommes racisés), de genre (pas assez d'hommes transgenre, de personnes non-binaires) mais également de morphologie (pas assez de corps gros) ou de validité (pas assez d'hommes invalides). Les initiatrices de Sprinkle et Lusted Men déplorent donc la faible représentation des personnes socialement minorisées et généralement invisibilisées par la culture visuelle. De fait, l'analyse des images du corpus montre que les hommes mis en scène présentent des caractéristiques relativement homogènes en termes d'âge et de race : les hommes blancs et jeunes sont surreprésentés (chapitre 1).

2.5. Des femmes photographes et illustratrices animées par la politisation de l'érotisation des hommes

La plupart des illustratrices et photographes participant aux projets Sprinkle et Lusted Men adhèrent aux constats et revendications portées par les initiatrices de ces projets. Elles sont généralement critiques à l'égard des représentations érotiques et pornographiques en circulation dans l'espace social (qu'elles mettent en scène des corps féminins ou masculins), souhaitent visibiliser le regard féminin et contribuer à diversifier les représentations existantes à travers leurs propres images. L'approche politique de l'érotisme insufflée par ces dernières semble avoir imprégné leur démarche. Certaines politisent ouvertement leur participation à ces projets (39% des illustratrices et 25% des photographes⁶⁶). Pour reprendre leurs mots⁶⁷, elles mentionnent le constat que « le corps des hommes [est] trop peu représenté » et que « très peu [...] de photographes femmes ont posé leurs regards sur des modèles hommes ». Pour elles, s'emparer de l'érotisation du corps des hommes revient à « s'autoriser un regard sur l'homme » et « inverser les rôles en quelque sorte ». Ces créatrices envisagent donc ce geste comme résultant du « besoin de retourner le « stigmaté » », en reprenant « possession [de leurs] regard et donc de [leurs] imaginaires » puisque que « [leur] regard avait été plus éduqué à désirer l'idée de plaire aux hommes que désirer leurs corps ». La plupart d'entre elles cherchent à « montrer au monde que le désir des femmes pour les hommes existe » et « qu'il n'y a pas que le corps des femmes qui soit sexuel et susceptible de provoquer du désir ». Elles entendent également œuvrer en faveur de la « déconstruction des stéréotypes, de normes sociales sur la virilité » dans l'optique de « montrer d'autres corps nus que ceux de la masculinité patriarcale. » Ces participantes au discours engagé expriment donc la volonté de contribuer au renouvellement des représentations érotiques en affirmant que leur point de vue de femme était jusqu'ici minorisé. Elles mettent l'accent sur le droit des femmes au plaisir visuel au nom d'une « égalité érotique entre les hommes et les femmes » mais aussi sur l'importance de diversifier les représentations érotiques des hommes, pour ne pas les enfermer dans des rôles stéréotypés et illustrer la variété des goûts des femmes. Le témoignage de Cannelle est exemplaire : « Je cherche depuis un an à produire des images érotiques d'hommes. J'ai constaté la non existence d'images représentant mes propres fantasmes de femme hétérosexuelle et ai eu envie d'y remédier

⁶⁶ Le fait que la proportion de femmes portant un discours politique soit plus élevée en ce qui concerne le fanzine peut trouver son explication dans le fait qu'elles produisent ces images explicitement pour les besoins du fanzine, dont l'approche est politisée par les initiatrices, contrairement à la collecte, où nombre de femmes envoient des images prises dans un autre contexte.

⁶⁷ Les témoignages qui suivent sont extraits des réponses au formulaire Lusted Men de différentes femmes ayant participé à la collecte.

moi même en créant ces images ». Elle envoie les photographies d'un « amant » prises spontanément : le regardant cuisiner et séduite par cette vue, elle se saisit de son appareil pour l'immortaliser. L'autrice décrit cette série comme « un regard féminin sur un corps masculin ». Les témoignages de ces autrices font donc écho aux revendications des initiatrices du fanzine et de la collecte.



Figure 4. Photographie de Cannelle Favier-Benito (*Lusted Men*)

Politiser l'expression de sa subjectivité érotique

Afin de proposer des images qu'elles aimeraient voir mais jugent inexistantes, la plupart des participantes au fanzine et à la collecte envisagent leur participation sur le mode du récit de soi. Elles adoptent une démarche subjective et incarnée, prenant appui sur leurs expériences vécues. En dessinant et photographiant le corps des hommes qu'elles aiment regarder ou aimeraient voir davantage, les autrices présentent des œuvres qui s'inspirent de leurs propres expériences esthétiques, sensorielles, sentimentales et sexuelles. Elles se saisissent de ces espaces d'expression pour témoigner de la manière dont elles appréhendent le corps masculin, représenter ce qui leur procure une forme de plaisir visuel, de désir sexuel ou autres types d'affects agréables. Cette participation incarnée est souvent appréhendée comme un geste politique parce que les opportunités pour une femme de s'exprimer publiquement à propos de la manière dont elle regarde et désire un homme sont rares : il s'agit d'apporter son regard de femme pour rendre visible des

subjectivités érotiques jusqu'ici minoritaires dans la culture visuelle. Le fait de montrer leur subjectivité érotique est alors vécu comme une forme de résistance à l'hégémonie des regards d'hommes dans les représentations érotiques — « j'ai décidé de raconter mes propres expériences sexuelles, en me disant : de toute façon c'est politique, on parle pas assez de sexe quand on est femme » (Justine, 25 ans).

Plusieurs aspects attestent de la dimension personnelle, voire autobiographique, de leurs pratiques créatives. Par exemple, le partenaire intime de la créatrice (« mari », « petit-ami », « copain », « amant », « plan-cul », etc.) fait souvent office de modèle (65% des photographies et 44% des illustrations). En outre, l'engagement émotionnel, affectif et sexuel est largement présent, tout au long du processus de création : plus de la moitié des photographes ont éprouvé une forme de désir sexuel au moment de la prise de vue ou bien en découvrant les clichés réalisés *a posteriori* ; plusieurs illustratrices évoquent également avoir été émue et affectées pendant la phase de création des illustrations.

Présenter des images fidèles à sa personnalité érotique

Le souci d'« authenticité », d'« honnêteté » et de « sincérité » traverse particulièrement la démarche des femmes participant à Sprinkle. Les illustratrices entreprennent de fabriquer une image qui leur « ressemble », qui soit fidèle au rapport qu'elles entretiennent aux hommes et à la sexualité — ce que nous dénommerons *personnalité érotique*⁶⁸. Prenons le cas d'Alizée (27 ans), qui comprend le projet de fanzine comme étant « destiné à nous interroger nous-même » pour mettre en lumière « notre représentation à nous ». Alizée aurait longtemps cherché la bonne manière de traiter le sujet, qu'elle aborde pour la première fois. Elle explique qu'elle n'était pas satisfaite de ses premiers essais, jugeant que la direction choisie (chapitre 5) ne correspond pas à sa manière d'appréhender le corps masculin : « comme j'y arrivais pas j'me suis dit : mais peut-être que ça veut juste dire que c'est pas comme ça que je vois, c'est pas comme ça que je suis ». Elle relate que la sexualité est pour elle « un truc très intime », qu'elle n'a « pas envie de partager avec tout le monde » parce qu'elle se considère être « quelqu'un de pudique ». Alizée prend ensuite une nouvelle orientation qui lui convient davantage, ce qu'elle justifie par le fait qu'elle lui permet d'aborder le sujet « avec [s]a personnalité » : « C'est en accord avec moi-même, ça va, c'est ok par rapport à c'que j'suis. J'ai l'impression que ça me représente assez bien, ça représente aussi la manière dont j'interagis avec les mecs quoi, donc

⁶⁸ La personnalité érotique peut se rapprocher du concept « d'orientation intime » développé par Michel Bozon. Les orientations intimes, qui ne désignent ni des types psychologiques, ni des orientations sexuelles, constituent pour les individus des « manières élémentaires de se situer et de se connaître à travers la sexualité » (Bozon, 2001, p. 14).

ça me va, j'me suis sentie à l'aise. » Rétrospectivement, elle juge que son dessin est « très sage, très propre » mais il lui convient parce qu'il lui « ressemble ». Ainsi, la bonne manière de traiter le sujet serait de parvenir à trouver une représentation fidèle à soi ; du moins fidèle à l'image que l'on a de soi ou que l'on souhaite donner de soi et de sa sexualité. La composition graphique fabriquée dans le cadre de ce projet est en effet une forme d'écriture sur soi qui est destinée à autrui. En ce sens, elle peut être assimilée à un mode d'écriture de type « correspondance », telle que théorisée par Foucault ; participer à ce projet serait donc une « manière de se manifester à soi-même et aux autres » (Foucault, 1994, p. 425). Les autrices sont évidemment conscientes que leur travail est destiné à une visibilité publique. La plupart déclarent ne pas avoir pensé au lectorat au cours du processus de création, dans le sens où elles n'ont pas cherché à s'adapter à lui pour mieux lui plaire ou le toucher, considérant qu'un travail établi sur la singularité d'une expérience personnelle peut avoir une portée universelle. Néanmoins, l'idée de la publication influence leur pratique dans le sens où elles savent que leur dessin sera regardé par autrui et qu'elles seront jugées artistiquement parlant, mais également sexuellement parlant (chapitre 5). Ainsi, Alizée admet qu'elle s'est « un peu censurée » parce qu'elle « savai[t] que ça allait être publié » bien qu'elle se rassure en avançant que « ça parle quand même de quelque chose de personnel ». Les compositions graphiques des participantes au fanzine consistant en une mise en scène de leur personnalité érotique, en retracer les étapes de fabrication permet d'identifier la manière dont les autrices appréhendent le corps des hommes dans leur vie privée, mais aussi l'image qu'elles souhaitent renvoyer de leur sexualité.

Apporter son point de vue pour diversifier les représentations existantes

Ce geste est également considéré comme un moyen de diversifier les représentations de l'érotisme, comme en témoigne Solène (25 ans) : « Plus y'a de gens qui vont dessiner des choses qui ont attiré à leur sexualité, plus y'a de chances que ça diversifie le paysage érotique qu'on a autour de nous [...]. On participe d'offrir une version diversifiée de : qu'est-ce que c'est un garçon excitant. ». La corrélation entre le souhait d'adopter une démarche subjective, fidèle aux préférences individuelles de l'autrice, et celui de contribuer à la diversification des représentations érotiques est souvent considérée comme logique : le simple fait d'être une femme qui érotise un homme en image apparaît comme un renouveau en soi, de par l'originalité de cette articulation — ce qui vaut particulièrement pour les blanches et hétérosexuelles.

D'autres entreprennent d'exprimer leur subjectivité érotique car elles considèrent que leurs goûts et fantasmes sont marginaux ou hors-norme, de par leur orientation sexuelle, leur nationalité ou leur couleur de peau. Elles visent moins une diversification des regards par rapport au regard

masculin, que vis-à-vis d'un regard féminin hégémonique — celui de femmes blanches hétérosexuelles. Parmi celles-ci, il en est qui anticipent les images proposées par les autres et tâchent d'apporter une alternative qui s'en démarque, tout en respectant leurs préférences personnelles. Par exemple, Lison (25 ans), la seule illustratrice noire participant à Sprinkle, décide de représenter un homme « pas blanc », supposant que les autres participantes sont « plutôt blanches » et auront tendance à figurer des hommes blancs — il était « important » pour elle que le fanzine ne soit pas constitué exclusivement de « modèles classiques » (c'est-à-dire blancs). Avalon (25 ans), une illustratrice pansexuelle, se demandant si les autres participantes sont hétérosexuelles, décide d'« apporter [s]a touche *queer* », en dessinant un homme en lingerie.

D'autres enfin, cherchent délibérément à proposer des représentations différentes, sans nécessairement considérer que le fait de montrer leurs goûts et préférences personnelles suffise à renouveler le registre. Tout en créant des images qui leurs plaisent personnellement, elles veillent à ne pas reproduire ce qu'elles dénoncent, ce qui concerne en particulier les rapports de domination et les stéréotypes de genre. Par exemple, Sabine choisit de ne pas montrer les organes génitaux de ses personnages masculins, parce qu'elle souhaite diversifier les représentations érotiques de la masculinité et anticipe les créations des autres participantes — « je l'ai pas fait parce que je me suis dit : sûrement que les autres allaient le faire. » (Sabine, 28 ans). Ces dernières sont généralement plus expérimentées ; elles ont davantage l'habitude de produire des images érotiques et de travailler sur les questions de genre et de sexualité.

Retour sur le contexte et les conditions de fabrication des images

Il est important de mentionner les conditions de fabrication des images et de préciser en quoi elles diffèrent selon l'un ou l'autre projet. Pour commencer, le fanzine et la collecte sont des projets collectifs qui regroupent des approches individuelles, conçues en autonomie. Pour répondre à l'appel du fanzine et créer une illustration inédite, la plupart des illustratrices ont travaillé seules et de manière indépendante, sans se concerter, sans échanger avec les autres à propos de leurs idées et leurs éventuelles difficultés, sans montrer les étapes d'avancement, mais également sans savoir ce que les autres allaient produire. Quelques illustratrices seulement ont eu l'occasion d'en discuter avec d'autres participantes ou avec l'une des deux éditrices. Cette situation de regroupement d'une multitude de points de vue singuliers autour d'un thème commun instaure une mise en comparaison imaginaire, qui peut influencer le processus de recherche artistique. Certaines illustratrices émettent des hypothèses quant à ce que les autres participantes proposeront, ce qui peut orienter la direction qu'elles souhaitent prendre. Autrement dit, anticipant les représentations

des autres, elles tâchent de proposer une alternative, pour se démarquer et apporter une variété de représentations. C'est ainsi que Sabine choisit de ne pas montrer de pénis en érection, pensant que beaucoup d'illustratrices allaient en dessiner. De son côté, Avalon postule que la plupart des participantes sont hétérosexuelles, elle compte donc affirmer un point de vue différent, en tant que pansexuelle, et éviter des représentations « hétéronormatives ». Par ailleurs, quelques participantes sont intimidées de faire partie de cette « collection de regards », ne se sentent pas à la hauteur, soit parce qu'elles n'ont pas l'habitude de traiter de ce thème, soit parce qu'il y a « plusieurs degrés de *fame* [renommée] » (propos rapportés par Adèle), c'est-à-dire que certaines participantes bénéficieraient d'une meilleure reconnaissance professionnelle que d'autres notamment parce qu'elles ont déjà publié certains de leurs travaux.

Contrairement au fanzine, la collecte de photographies érotiques n'est pas une commande et il n'est pas nécessaire que les images soient inédites pour contribuer. Ainsi, la plupart des femmes proposent des photographies qui existent déjà, c'est-à-dire qu'elles ont réalisées antérieurement à la collecte, dans un autre objectif que celui d'y participer. Parfois, ces photographies ont déjà été publiées ailleurs, pour ce qui concerne les photographes qui exposent leurs images (réseaux sociaux, sites web, expositions artistiques, édition, etc.). Il s'agit alors généralement de prises de vue destinées à être montrées, créées dans cette optique. Mais il est fréquent que les images proposées à la collecte soient issues d'une pratique privée, qui ne concerne que le modèle et la photographe, voire seulement la photographe. Ces dernières, confinées à l'intimité (ordinateur, téléphone portable, album photo), n'ont pas été prises dans l'intention d'être divulguées, mais la collecte les invite à un autre destin. Néanmoins, il existe des ponts entre ces deux catégories : certaines photos prises dans le cadre de la vie privée sont intégrées à un travail photographique ayant vocation à être montrer. Inversement, rares sont les contributrices qui précisent avoir réalisé des photographies expressément dans l'optique de participer à l'appel (10%). Il s'agit alors principalement de femmes qui n'avaient jamais fait de photographies érotiques auparavant, et dont la pratique est qualifiée d'amatrice. Rappelons qu'à la différence du Fanzine, l'appel à photographies n'est pas destiné seulement à un public de professionnel·le·s. Parmi les 296 femmes ont participé entre 2019 et 2021, 54% se déclarent artistes et photographes professionnelles et 35% considèrent leur pratique comme amatrice. Une autre différence entre le Fanzine et la Collecte mérite d'être abordée car elle peut influencer la production visuelle : la visibilité des images des personnes participantes. Si les illustrations sont divulguées publiquement après la date limite d'envoi, il n'en va pas de même avec les photographies. De fait, une sélection des clichés reçus est régulièrement publiée sur les réseaux sociaux (du moins au cours de la première année de collecte, avant que le compte ne soit censuré), bien avant la date limite d'envoi. Ainsi, tout au long de la durée de l'appel, il est possible de voir ce

que d'autres personnes ont envoyé. En outre, les images sont visibles au cours des expositions publiques (après la première année de collecte). Le projet étant étalé sur un temps long, il est donc possible de s'inspirer des productions réalisées par d'autres avant de proposer ses propres images. Enfin, pour rappel, le travail créatif n'est rémunéré dans aucun des deux projets.

*

Ce deuxième chapitre a cherché à mettre en évidence le développement de la politisation des questions de regard et de désir au prisme du genre. En dressant une généalogie sélective de la médiatisation des thèmes abordés par cette recherche, il a montré en quoi le contexte contemporain semble propice à cette politisation. Il a également exposé comment certaines femmes ont acquis une « conscience de genre » critique, qui ne s'exprime pas seulement par le sentiment d'appartenance au groupe des femmes, mais envisage ce groupe comme étant discriminé en raison de son genre (Hernández Orellana, 2018). Cette prise de conscience politique s'accompagne de la volonté d'agir pour réduire les rapports de pouvoir et les inégalités. Les modes d'actions étudiés entreprennent de visibiliser les images érotisant les hommes. La pensée critique identifiée sur le terrain s'applique en effet aux représentations des rapports de séduction hétérosexuels véhiculées par la culture visuelle. Elle émerge principalement de femmes qui ont une pratique de photographie ou de dessin — qu'elles qualifient d'amatrice, d'artistique ou de professionnelle. Ces représentations sont interprétées comme des modèles qui enferment les femmes dans un rôle d'objet de regards et de désirs masculins et les dépossèdent de leurs propres regards et désirs. Les femmes qui politisent l'érotisation des corps d'hommes ont donc l'intention d'agir sur les comportements par le biais des représentations. En s'emparant des images, elles espèrent proposer de nouveaux modèles et participer à un nouvel ordre politique, plus égalitaire et libertaire. La description approfondie du fonctionnement du fanzine d'illustrations érotiques Sprinkle et de la collecte de photographies érotiques Lusted Men a permis d'apporter un éclairage sur des modes de politisation collective de l'érotisation des corps d'hommes et de saisir la manière dont ces projets sont reçus par les femmes qui y participent. Il ressort que le fait d'exprimer visuellement son propre regard sur les hommes, en tant que femme, tend à être considéré comme une manière de renouveler les représentations existantes puisque les regards de femmes en sont absents. Ce chapitre a par ailleurs fourni l'occasion de présenter la genèse de cette thèse, dont l'intention de départ partage avec les projets étudiés la volonté de visibiliser le caractère séduisant des corps d'hommes et en particulier les regards de femmes sur ces corps.

Conclusion de la première partie

Cette première partie a permis de mettre en place le décor et le cadre de cette recherche. En détaillant les principaux dispositifs du travail de terrain, j'ai défendu l'efficacité heuristique d'une observation indirecte du regard. J'ai également montré les ajustements du protocole d'enquête qu'implique une observation par procuration. Les mots et les images des femmes rencontrées constituent le cœur de l'enquête de terrain et le moyen par le biais duquel leurs regards et affects sont approchés. Les enquêtées sont par conséquent envisagées comme des coproductrices du savoir, dotées de compétences réflexives sensorielles et politiques. Compte-tenu de la dimension *patchwork* de cette ethnographie, il m'a semblé nécessaire de revenir en détail sur les différentes facettes du terrain pour montrer la cohérence du dispositif d'enquête. Il m'a par ailleurs semblé pertinent d'exposer la pensée critique existant dans la société française contemporaine autour de la dissymétrie genrée des rôles séductifs. Il s'agissait de présenter le contexte dans lequel les femmes participant à cette recherche évoluent, de montrer comment se développe la subjectivité politique des femmes qui cherchent à lutter contre l'invisibilisation des regards de femmes sur les corps d'hommes, d'identifier les moteurs de prise de conscience individuelle mais également de détailler les actions qui en découlent — à travers la présentation des projets Lusted Men et Sprinkle, et de la manière dont ils sont reçus par les femmes qui y participent. En revenant sur la double opération de mise en lumière les regards de femmes sur les corps d'hommes, cette partie constitue un préalable nécessaire à l'analyse des discours et des pratiques de figuration des enquêtées, qui ponctueront l'argumentation. Elle permet donc d'ouvrir la voie à l'étude du statut du corps masculin dans les expériences de séduction des femmes rencontrées et de leur capacité à regarder le corps des hommes qui leur plaisent avec plaisir et attention.

Partie II. Questionner le statut du corps masculin dans les expériences de séduction hétérosexuelles de femmes

La thèse se concentre sur le sens de la vue et sur le corps car cette articulation est caractéristique des normes de genre et des rapports de pouvoir que ce travail cherche à questionner. Mais cette focale ne reflète pas la complexité des manières d'être charmée par l'autre, ce que les femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche ne manquent pas de me rappeler — en particulier les participantes à l'enquête par entretiens. Celles-ci tendent à exprimer un désintérêt envers la séduction exercée par le corps d'un homme, soutenant que celle-ci consiste en une forme d'attirance superficielle, que la beauté extérieure d'un homme ne suffit pas à le rendre intéressant, attrayant, désirable à leurs yeux. Bien que chacune des femmes rencontrées admette qu'elle peut éprouver de l'attirance envers un homme admiré pour sa beauté corporelle, toutes insistent sur le fait qu'elles ne sont pas systématiquement séduites par un homme sous prétexte qu'il serait agréable à regarder. Elles ont tendance à dissocier la beauté corporelle d'un homme de l'expérience de séduction — qu'elles qualifient généralement en terme d'« attirance » : « c'est pas automatique, c'est vrai que tu peux être très beau mais ne pas m'attirer » (Héloïse, 21 ans) ; « esthétique c'est pas attirance, c'est deux choses différentes » (Florence, 55 ans) — en avançant que le charme d'un homme n'est pas nécessairement lié à ses qualités esthétiques. Nous constaterons que ces discours existent dans le cadre des démarches amoureuses mais également en dehors de tout contexte de recherche de partenaire, qu'ils concernent tous les hommes, même ceux apparaissant dans les représentations visuelles — ils se rapportent donc aux images internes comme aux images externes du corps masculin, pour reprendre la distinction d'Hans Belting (Belting, 2004) — et qu'ils sont émis par les enquêtées de toutes les tranches d'âge.

Au cours de cette seconde partie, il sera question d'analyser les discours entendus au fil de l'enquête à propos du statut du corps masculin dans les expériences féminines de séduction hétérosexuelles ordinaires. Pour rappel, l'expérience de séduction est ici comprise comme une forme d'enchantement qui procure un ensemble d'affects agréables, d'intensité variable, pouvant inclure l'impression esthétique et l'expérience érotique. Elle est étudiée dans le cadre de la recherche de partenaire, mais également en dehors des démarches de rencontres amoureuses et sexuelles. Cette partie cherche à comprendre pourquoi certaines femmes affichent de l'indifférence à l'égard du charme exercé par le corps d'un homme. Selon l'hypothèse qui sera développée, cette indifférence est influencée par l'idéologie de la séduction hétérosexuelle, qui repose sur une stricte division genrée des rôles séductifs : les femmes étant censées séduire les hommes par le caractère beau et désirable de leur corps ; les hommes étant censés être séduits par la vue du corps féminin. Cette partie vise donc à exposer comment cette bicatégorisation genrée influence les discours que les femmes tiennent sur le corps des hommes et combien elle affecte les manières d'appréhender ce corps et participe à modeler les perceptions. De nombreuses recherches ont souligné la

dimension androcentrée de l'hétérosexualité en tant qu'institution, démontrant qu'elle repose sur la hiérarchie des genres et l'appropriation par les hommes du corps et du travail des femmes (Jackson, 1996) et qu'elle privilégie le point de vue et le désir masculin (Holland et al., 1998). Dans la lignée de ces travaux, il s'agira de montrer que l'idéologie de la séduction hétérosexuelle privilégie également le plaisir visuel masculin. Au chapitre 3, nous aborderons les discours sur la beauté physique masculine et son statut dans l'expérience de séduction. Le chapitre 4 traitera plus précisément de ces questions dans le cadre de la recherche de partenaire, au prisme des enjeux de la réciprocité de la séduction. Puis, au chapitre 5, nous nous pencherons le statut de la vue dans l'expérience de séduction, en particulier érotique.

Chapitre 3. La beauté corporelle d'un homme ne serait pas séduisante en soi

Pour moi c'est deux trucs que je distingue beaucoup : je vais pouvoir trouver des gens beaux (hommes, femmes) mais qui vont pas m'attirer, juste que je vais trouver beaux, que je vais remarquer — je vais me dire : waouh. Mais l'attrance, ça va être plus quand je vais commencer à connaître la personne, la fréquenter un peu, ça va aussi beaucoup passer par la parole et tout ça. Après, bien sûr, y'a des exceptions, des mecs dans la rue où j'me dis : waouh [...]. Bien sûr, je peux être attirée par un physique, surtout dans des moments brefs, dans des soirées, trucs comme ça. Bien sûr, je vais pas dire... Ça peut arriver qu'un désir vienne juste de l'attrait physique mais ... quand je m'imaginer vraiment une relation et un vrai désir, ça passe beaucoup par la personnalité. [...] Dans mon idéal masculin, y'a aussi beaucoup ... comment il serait au-delà de physiquement, je sais pas, une relation, la parole et tout ça.

(Léna, 18 ans)

Plusieurs travaux mettent en lumière que les femmes ont tendance à sous-estimer l'importance de l'apparence dans le processus de séduction, qu'elles ne reconnaîtraient « pas aussi facilement l'intérêt qu'elles ont pour les hommes beaux dans les discours » (Amadieu, 2002, p.92). C'est en partie pour cette raison que ce chapitre s'attache à questionner le mouvement systématique à travers lequel ces femmes témoignent de l'indifférence à l'égard de la beauté corporelle des hommes, qu'elles tendent à dissocier de l'expérience de séduction. La dissociation entre beauté et attrance est complexe et chargée de paradoxes mais essentielle à étudier pour comprendre la manière dont les femmes rencontrées appréhendent la corporéité masculine. Elle recouvre des conceptions et affects multiples qu'il s'agira de décomposer pour saisir les expériences de séduction, au plus près des idées et perceptions des enquêtées.

L'intention de ce chapitre n'est pas d'interroger l'essence ou les critères du beau⁶⁹ mais d'explorer la place du corps de l'homme dans l'idéologie de la séduction hétérosexuelle partagée par les femmes rencontrées à travers l'analyse fine des propos recueillis sur la beauté masculine. Il s'agira de décrypter ces discours pour montrer qu'ils sont régis par des normes de genre mais également que « la sphère de la beauté recoupe d'autres sphères : la santé, la propreté, le statut social et la nature morale. » (Nahoum-Grappe, 1995, p. 8). Nous commencerons par aborder les manières dont les femmes rencontrées définissent la beauté. Ensuite, nous étudierons les discours critiques à l'égard des hommes « objectivement beaux ». Puis nous traiterons de ceux vantant la priorité des qualités qui ne relèvent pas de l'esthétique corporelle dans les processus de séduction.

⁶⁹ Des questions débattues depuis l'Antiquité en Philosophie et aujourd'hui encore, notamment par les travaux de psychologie sociale (Amadieu, 2002).

3. 1. Tentative de définition de la séduction exercée par le corps d'un homme

La langue française semble manquer de vocabulaire précis et univoque pour qualifier le fait d'être affecté.e agréablement par la vue d'un homme perçu comme séduisant. Dans le langage commun, « trouver beau » un homme revient souvent à se dire intéressé.e, attiré.e, voire charmé.e par cet individu. C'est par ce vocable que je tâche d'introduire en entretien la question de la séduction exercée par le corps d'un homme. Mais à l'évocation du terme « beau », nombre d'enquêtées tressaillent, cherchent à le préciser ou le nuancer, afin de mieux caractériser leurs perceptions. La beauté n'est pas seulement une question de réception subjective (Duret, Roussel, 2003). La notion de beauté est polysémique et ambivalente. Son usage pousse à l'explicitation : Sarah (34 ans) me demande : « tu parles de quelle beauté aussi ? » ; Florence (55 ans) réplique : « hum, alors déjà, dès le départ je me suis demandée : qu'est-ce que c'est la beauté ? Enfin pour moi, ça veut rien dire du tout ». Selon les personnes, mais également selon le contexte d'énonciation, l'emploi de l'adjectif « beau », de son champ lexical et ses dérivés, peut revêtir des significations différentes et venir qualifier des affects variés. Afin d'aborder la manière dont les femmes participant à la recherche tendent à dissocier la beauté corporelle d'un homme de l'expérience de séduction, il convient d'étudier ce qu'elles entendent par « beau ».

Trois différentes acceptions de la beauté sont repérées parmi les témoignages récoltés au cours de l'enquête par entretiens. Elles seront qualifiées de beauté objective, beauté subjective et beauté intérieure. Les deux premières se rapportent principalement aux qualités externes. La troisième se rapporte davantage aux qualités internes : certaines femmes jugent de la beauté d'un homme à l'aune de sa personnalité et ses valeurs morales plutôt que par le prisme de son enveloppe corporelle. La beauté d'un homme est alors appréhendée comme un tout et ne prend guère prise en considération sa plastique ; la matérialité du corps semblant relever du détail : « Bah moi, beau, c'est beau dans toute sa personne [...] une belle personne mais dans son ensemble quoi. » (Chantal, 60 ans) ; « Le caractère, ça joue beaucoup plus dans la beauté que tout ce qui est physique » (Agathe, 18 ans). Dans cette acception, inspirée de l'humanisme néoplatonicien (Lipovetsky, 1997), les vertus morales ne sont pas dissociées des qualités esthétiques : « la “vraie beauté” exclut dans son essence la laideur morale, ou plutôt la beauté perverse, méchante, cruelle, est une fausse beauté tactique, tout entière attachée à séduire. » (Nahoum-Grappe, 1995, p. 8-9). Dans la mesure où cette acception ne rend pas compte de la séduction exercée par le corps, elle sera mise de côté pour le moment. Nous allons donc nous concentrer sur les deux premières acceptions.

Il est courant que les femmes rencontrées marquent une différence entre la beauté objective et la beauté subjective d'un homme, comme l'illustre le témoignage d'Audrey (21 ans) :

C'est vraiment très artificiel ce que je suis en train d'élaborer comme catégorisation des beautés (rires) mais j'ai l'impression qu'il y a des types de beauté qui sont assez universels, où c'est vraiment la beauté canonique, on va dire. La beauté canonique. Et y'a d'autres types de beauté qui sont beaucoup plus subjectives et beaucoup plus euh... sensibles et liés à l'individu et aux deux individus, à celui qui regarde et qui est regardé.

L'emploi de l'adjectif « beau » se fait avec précaution car il est souvent associé aux hommes classés objectivement beaux. Pour parler d'un homme à la beauté subjective, les enquêtées évitent de dire qu'il « est beau » mais précisent qu'« elles le trouvent beau ». Elles signalent ainsi que leur verdict esthétique est subjectif et n'engage que leur propre regard, comme l'illustre le commentaire d'Aline (46 ans) : « moi j'le trouvais beau mais c'était pas un canon de beauté ». Certaines préfèrent employer des adjectifs plus mesurés tels que « mignon » ou « charmant », à l'instar d'Ophélie (24 ans) :

« Beau », pour moi, c'est peut-être le mec on va dire euh [...] celui qu'on voit dans les magazines, qu'on voit à la télé, qui est dans tous ces modèles de c'qu'on nous a dit que c'était la beauté. [Alors] que « charmant », du coup, c'est vraiment toi-même, tu vas te dire : ah ouais, il a un petit sourire en coin, sa façon de tourner le regard et tout c'est vraiment charmant.

La beauté objective

Selon la plupart des femmes rencontrées, un homme est jugé « beau » corporellement lorsqu'il arbore un physique idéal, conforme aux normes sociales de beauté en vigueur, et susciterait l'admiration du plus grand nombre — « beaucoup de femmes auraient pu dire qu'il était beau » (Audrey, 21 ans). La *beauté objective* est une beauté « universelle », « canonique », « classique », « plastique », « avec un grand B », « style mannequin », « type couverture de magazine » pour reprendre les mots des enquêtées. Elle désigne les hommes plus grand que la moyenne des hommes ; ni gras, ni maigre, ni trop musclé ; dont les proportions attestent son appartenance au genre masculin (larges épaules, bassin étroit, grandes mains) ; dont les traits du visage sont réguliers. Par exemple, Mathilde s'amuse à brosser le portrait détaillé de ce qu'elle estime être un homme objectivement beau :

Euh... alors, c'est euh... 1,85-90m, M ou L, des muscles dessinés, euh... des poils mais pas trop, par exemple avant-bras, barbe, beaux cheveux, mais pas forcément le torse [...] des grandes jambes, musclées, euh... un peu de fesses, euh... des mains assez grandes, euh... attends j'essaie de me faire le... stéréotype dans ma tête... un peu de pec', mais toujours dans un juste milieu entre pas trop de muscles et un peu. Euh... et après une prestance, sûr de lui, souriant, dents blanches évidemment, euh les petites pommettes, un regard intense, plutôt yeux clairs, ça marche toujours mieux, bleu ou vert.

Euh... des cheveux en quantité et plutôt en pagaille, coupe mi-longue où tu peux mettre les mains, t'as de la masse et en même temps... ça tombe pas sur les oreilles, tu vois. Impression de mec sain, sportif, intelligent, qui est droit dans ses bottes. Beaucoup dans la démarche, qui se tient droit, euh... qui aura tendance à être protecteur au niveau des femmes, et euh... brun / blond, ça c'est... [égal].

Nous remarquons que des considérations qui ne relèvent pas de la beauté anatomique se glissent dans cette énumération et participent au verdict de beauté. De fait, « la sphère de la beauté recoupe d'autres sphères : la santé, la propreté, le statut social et la nature morale. » (Nahoum Grappe, 1995, p. 8). Pour qu'un homme soit classé objectivement beau, l'évaluation visuelle de sa physionomie ne doit repérer aucune caractéristique considérée comme défaut. Un coup d'œil suffit, la beauté objective peut être lue de manière instantanée, dès la première impression visuelle. Le verdict relève de l'évidence et peut être proclamé à la vue d'une personne inconnue ; il n'est pas nécessaire d'entrer en interaction avec un homme pour évaluer sa beauté objective.

Parler de la beauté corporelle d'un homme conduit souvent les enquêtées à mentionner par symétrie la laideur. Un homme est jugé objectivement laid quand il ne trouve grâce aux yeux de personne — « personne le trouvait beau au lycée, personne. » (Stéphanie, 37 ans). L'évaluation de son apparence relève un certain nombre de traits classés comme défauts. Les défauts physiques les plus cités sont la calvitie, le surpoids et la graisse en général, mais également l'excès de muscles ou l'extrême maigreur, ainsi qu'une taille inférieure à la moyenne. Les marqueurs de vieillesse (cheveux blancs ou clairsemés, peau flétrie, bedaine, etc.) sont également parfois considérés comme des défauts (nous y reviendrons). Le verdict de laideur objective peut se faire de manière instantanée, à la première impression visuelle.

La beauté subjective

Un homme peut être perçu comme « beau » aux yeux d'une femme, alors que son aspect extérieur ne coïncide pas exactement voire pas du tout avec les canons esthétiques. La beauté subjective peut concerner un homme à la « laideur ordinaire », selon l'expression de Véronique Nahoum-Grappe — qui ne désigne pas la laideur « de l'horrible ou de la monstruosité » mais une forme de « neutralité » (Nahoum-Grappe, 1995, p. 7). L'examen de la physionomie de cet homme repère un mélange de qualités et de défauts physiques — « il [n']était pas très grand [...] mais j'le trouvais beau » (Pauline, 24 ans). La beauté subjective d'un homme, ne repose pas seulement sur des propriétés objectivables ou des attributs esthétiques manifestes — il « dégage quelque chose », il a « un truc » de « particulier ». La lecture de sa présence charnelle est alors estimée intéressante et intrigante. C'est la complexité même de l'appréhension du corps de l'autre qui semble produire une

forme de charme. La beauté subjective ne relève pas de l'évidence et ne serait pas immédiatement perceptible — « j'me serais pas retournée dans la rue » (Pauline). Il convient de parvenir à la détecter — « pour moi, il était beau, parce que je voyais sa beauté » (Irene, 42 ans). Un homme subjectivement beau se distingue des autres aux yeux de quelques femmes seulement, qui perçoivent alors son caractère séduisant.

La distinction entre les beautés objective et subjective se complique dès lors qu'il s'agit de qualifier des hommes perçus comme séduisants ; il est courant que les interlocutrices en parlent en louant leur beauté. Elles usent par exemple de superlatifs tels que « vraiment beau » (Louise, 18 ans), « vraiment très, très mignon » (Zoé, 18 ans), « très, très, bien balancé, super beau » (Isabelle, 56 ans), « hyper mignon » (Cécile, 32 ans) ; « tellement beau », « canonissime » (Mathilde, 28 ans) ... Ces emphases relèvent moins de l'adéquation des corps contemplés à un idéal de beauté que de l'intensité de l'affection éprouvée envers ces hommes. Leur emploi est à comprendre comme une manière de qualifier l'ampleur du trouble qu'ils provoquent, comme l'illustre la déclaration de Jade : « l'attraction physique, moi j'en ai tous les jours, j'tombe 4 fois par jour : oh il est trop beau et tout ». Le verdict esthétique est ici proportionnel à la puissance du charme ; il permet d'exprimer l'attrance, voire de justifier le motif de la séduction. Il ressort donc que le champ lexical de la beauté demeure associé à celui de la séduction.

Pour classer un homme comme objectivement ou subjectivement beau, les femmes rencontrées ont donc tendance à examiner ses traits physiques et juger de leur adéquation aux normes collectives de beauté. Ce classement montre combien les standards de beauté sont ancrés et indique qu'il existe un semblant de définition commune du beau (Amadiou, 2002). Il indique également que l'évaluation visuelle de l'autre est marquée par une cohabitation entre l'interprétation subjective des préférences collectives et les préférences personnelles. Dire d'un homme qu'il est beau ou laid relève souvent d'une attitude analytique, qui évalue l'apparence de la personne à l'aune des normes collectives de beauté mais cet énoncé ne consiste pas nécessairement en une réponse appréciative à l'expérience personnelle de beauté ou de laideur, il n'est pas toujours associé à la perception d'une émotion esthétique ou d'un mouvement de rejet. Ainsi, une femme peut supposer qu'un homme est objectivement laid sans pour autant être repoussée par son apparence. Inversement, une femme peut affirmer qu'un homme est objectivement beau parce qu'elle juge que son apparence correspond à un idéal, qu'elle imagine qu'il plaît au plus grand nombre, sans pour autant éprouver de sentiment de beauté, de plaisir visuel ni d'attrance à son égard. Il est donc possible de ne pas *trouver beau* un homme pourtant identifié comme *objectivement* beau. L'évaluation visuelle en termes de beauté, soumise à l'anticipation du jugement d'autrui, ne coïnciderait pas

nécessairement au jugement individuel ; préférences collectives et préférences individuelles ne se rejoignant pas toujours. Cependant, ce qui permet à une femme de louer la dimension esthétique d'un homme malgré son inadéquation aux normes de beauté est le fait que celui-ci lui plaise. Un homme est donc classé subjectivement beau par une femme dès lors qu'elle le considère séduisant. Aussi, lorsque les enquêtées insistent pour dire qu'elles ne sont pas « automatiquement » charmées par un homme sous prétexte qu'il est beau, elles font principalement référence aux hommes classés objectivement beaux. La dissociation entre beauté et attirance vise donc en premier lieu la beauté objective.

3. 2. Le mépris des hommes à la beauté objective

Les femmes rencontrées, quel que soit leur âge, tendent à dénigrer les hommes objectivement beaux et dévaloriser la séduction exercée par leur beauté. Si la séduction exercée par la beauté — féminine ou masculine — conserve une connotation péjorative associée à la tromperie et la corruption (Dauphin, Farge, 2001), il serait réducteur de penser que le mépris des femmes rencontrées à l'égard de la beauté masculine est le simple résultat de l'idée selon laquelle il convient de se méfier des apparences. Nous allons nous intéresser aux discours qu'elles tiennent à leur égard pour saisir les différentes origines de ce mépris.

3. 2. 1. Les hommes objectivement beaux ne seraient pas au goût de toutes

« Le jugement esthétique est sans cesse traversé par des implications qui ne relèvent pas de l'esthétique, mais d'autres domaines, comme le social et le politique. » (Nahoum-Grappe, 1995, p. 7). Comme tout jugement de goût, il est traversé par des logiques de distinction sociale (Bourdieu, 1979). Nous constaterons que les discours critiques à l'égard des hommes objectivement beaux indiquent souvent une forme de mépris de classe — il convient de rappeler que les femmes participant à cette recherche sont issues des classes moyennes et supérieures — et révèlent des modèles de la masculinité indésirables.

Les hommes objectivement beaux ne seraient pas beaux

Les femmes qui déclarent ne pas trouver beau un homme qu'elles classent comme objectivement beau signalent qu'elles n'adhèrent pas à ce qu'elles estiment être les normes collectives de beauté masculine, ni à ce qu'elles estiment être la figure de l'homme objectivement beau — bien qu'il en existe de multiples variantes.

Certaines enquêtées affichent de l'aversion pour les hommes dont le physique serait « trop parfait ». De leur point de vue, la perfection physique ne serait pas séduisante. Au contraire, elle peut entraîner un sentiment de rejet. Par exemple, Molly (32 ans) se souvient avoir rencontré un mannequin professionnel « très, très, très beau » qui ne lui avait pas plu. Elle considère qu'il ressemblait à « Ken » — la version masculine de la poupée Barbie. La « perfection » de ses traits lui avait semblé « bizarre ». Elle répète à plusieurs reprises que son aspect physique l'avait « mise mal à l'aise » parce qu'il n'avait « rien qui dépassait », qu'il était trop conforme à un idéal de beauté : « il était grand, il avait la taille qui faut, il avait rien qui dépassait, le visage mais parfait, les traits tout nickel, les dents... tout était nickel ». Molly n'aime pas les hommes « trop surfait, [...] qui sont super lookés de la tête aux pieds » car ils manqueraient « d'authenticité ». Les critiques à l'égard de la perfection physique sont révélatrices d'une approche de la séduction ancrée dans l'individualisme contemporain, qui célèbre la singularité personnelle, le charme des traits irréguliers et atypiques, plutôt que la beauté conforme aux normes collectives, jugée impersonnelle et standardisée (Lipovetsky, 2017). Par ailleurs, ces critiques visent le travail de la beauté effectué par ces hommes pour paraître à leur avantage. Le témoignage de Nathalie (60 ans), qui apprécie la beauté « là où elle est pas forcément stéréotypée », en offre la démonstration :

- Nathalie : Quelqu'un qui se conforme excessivement aux stéréotypes, mais pour moi... j'ai un rejet direct. Au contraire, tu vois. [...] Un mec qui s'est totalement ... qui a une appréhension de lui dans le stéréotype de ... rien qui déborde, tout est parfait, mais pour moi c'est — c'est affreux c'est que j'avais te dire — mais pour moi c'est ... c'est une personne ridicule. Tu vois, c'est ... y'a une dévalorisation totale. Tu vois, déjà j'ai une dévalorisation de... — c'est violent hein c'est que j'avais dire — j'ai une dévalorisation esthétique, j'me dis mais... c'est un artifice et j'ai une dévalorisation intellectuelle. J'me dis : pauvre personne...

- Morgane : hommes comme femmes ?

- Nathalie : Ouais. Ouais, ouais. Mais quelque part, c'est presque encore plus ridicule chez un homme. Justement.

Nathalie tient un discours très critique quant aux personnes qui cherchent à ressembler aux canons de beauté. Les rejets observés ici ressemblent à un jugement moral à l'encontre des techniques d'embellissement. La critique à l'égard de la séduction exercée par les artifices esthétiques remonte à l'Antiquité et concerne les hommes comme les femmes : « de tout temps, on a stigmatisé la

coquetterie en dénonçant son culte de l'apparence, sa superficialité, qui met en valeur ou cache la véritable nature de l'individu » (Bologne, 2011, p. 322). Il est intéressant de noter que l'aversion que Nathalie semble avoir à l'égard des personnes faisant en sorte que leur apparence se conforme aux normes collectives de beauté est plus forte lorsqu'elle concerne des hommes. Ce jugement différencié selon le genre rappelle le poids des normes de genre relatives à la beauté : les femmes sont plus légitimes que les hommes à prendre soin de leur paraître pour chercher à plaire. Les critiques formulées à l'égard des hommes objectivement beaux peuvent donc se révéler être une critique d'un type de masculinité qui emprunte des techniques du corps attribuées au féminin, comme par exemple la figure du « métrosexuel⁷⁰ ».

Certaines femmes expriment une forme de rejet à l'égard des hommes arborant une anatomie conforme à l'idéal de virilité, en particulier aux physiques musclés. C'est par exemple le cas de Florence, selon qui un homme « vraiment parfaitement beau [n']est pas attirant ». Elle déplore que son compagnon soit « extrêmement fan de sport et gym » — sous-entendu très musclé — « avec des épaules énormes » et très « grand ». Elle estime que son corps « correspond *a priori* à des critères physiques séduisants dans la norme » tout en précisant qu'elle n'y adhère pas : « moi c'est pas du tout, mais alors pas du tout mon truc. » De même, Pauline affirme qu'elle « n'aime pas les mecs qui vont à la salle de sport », que ce qu'ils représentent ne la « touche pas du tout ». Françoise Héritier elle-même émet un jugement dépréciatif à l'égard d'hommes musclés, lorsqu'elle énumère la liste des choses qui, selon elle, font le « sel de la vie », affirmant sa satisfaction à « ne pas trouver beau M. Muscles et ses tablettes de chocolat » (Héritier, 2012, p. 34). À travers le désintérêt affiché à l'égard de la musculature, c'est encore le travail de la beauté qui est critiqué, et en particulier le travail de musculation et les salles de sport. Selon le sociologue Pascal Duret, il existe une classification des activités sportives en termes de légitimité, qui serait établie en fonction de l'objectif recherché par celui qui les pratique : les sports collectifs ou d'endurance seraient plus légitimes que la musculation. Les premiers se plaçant du côté du jeu, de la convivialité ou encore la performance, ils évoqueraient des objectifs jugés acceptables et valorisants. La seconde visant l'esthétique du corps, elle représenterait l'artificiel et induirait un jugement négatif (Duret, 2005). Les critiques à l'encontre des hommes à la musculature saillante révèlent donc un mépris envers une beauté jugée artificielle mais aussi un mépris de classe vis-à-vis d'un corps reflétant un idéal de masculinité de classe populaire.

⁷⁰ Introduit en 1994 par le journaliste britannique Mark Simpson, le terme « métrosexuel » s'applique à l'homme hétérosexuel qui s'est affranchi du « tabou de sa masculinité traditionnelle » et « n'hésite pas à jouer avec les codes gays » (Bologne, 2011, p. 409) ; un homme particulièrement soucieux de sa présentation et dont l'orientation sexuelle n'est pas clairement identifiable peut ainsi être catégorisé comme « métrosexuel ».

Les discours à l'encontre des hommes objectivement beaux et des représentations de masculinité qu'ils véhiculent sont donc également des discours à l'encontre des hommes dont l'apparence montre qu'ils prennent soin de leur beauté. La dissociation beauté objective - beauté subjective rappelle alors la « juxtaposition entre nature (supposée être dépositaire de valeurs positives de vérité) et artifice (lié au déguisement, à la dissimulation, au mensonge et à la luxure) » (Ghighi, 2016, p. 78) et rappelle que le « naturel » tend à véhiculer un « jugement positif », en opposition à l'artificiel (Bologne, 2011, p. 13). S'il est aujourd'hui admis, voire encouragé, qu'un homme prenne soin de son apparence et cultive sa beauté (Vigarello, 2004), le corps masculin, travaillé dans la seule optique de répondre à un critère de beauté, reste dénigré socialement. Ces discours renforcent l'idée qu'un corps séduisant est un corps « naturel » — en particulier lorsqu'il s'agit du corps masculin.

Les discours dénigrant les hommes objectivement beaux révèlent en creux les représentations de la masculinité qui ne sont pas valorisés socialement chez les femmes qui émettent les critiques. Les femmes qui affichent de l'aversion à l'égard des hommes objectivement beaux ne sont pas séduites par les modèles de masculinité qu'ils représentent.

Les hommes objectivement beaux seraient « cons »

En se défendant d'être séduites par des hommes qu'elles catégorisent comme étant objectivement beaux, certaines femmes se justifient en évoquant des stéréotypes et jugements de valeur dépréciatifs à leur égard. Deux idées reçues sont fréquemment relevées sur le terrain. La première consiste à dire que la beauté d'un homme est proportionnelle à son manque d'intelligence. Cette assertion relève encore d'un mépris de classe, notamment lorsqu'il vise les hommes à la musculature saillante. Par exemple, Stéphanie (38 ans) admet qu'elle apprécie regarder les hommes « qui ont passé des heures à la salle » mais suppose, sans « vouloir généraliser », qu'ils ne sont pas très « intelligents » et n'ont rien d'autre « à mettre en avant » que « leurs muscles ». La seconde consiste à dire que les hommes objectivement beaux n'ont pas une personnalité désirable. Par exemple Vivianne (58 ans) considère que « ceux qui sont très très beaux, en général, vont énormément compter là-dessus et [...] ont une attitude qui fait que très rapidement, on s'intéresse plus à eux ». D'après les enquêtées, en plus d'avoir des capacités cognitives limitées, les hommes objectivement beaux auraient tendance à être égoïstes et arrogants, des traits de personnalité classés comme défauts. Affirmer une indifférence à ces hommes serait ainsi parfois une stratégie visant à éviter d'alimenter leur prétendue vanité, comme l'admet Nadine (57 ans) : « j'ai pas non plus envie qu'ils comprennent que je les trouve beaux, tu vois, ça m'énerve. J'ai pas envie. Je me dis : bah j'ai pas

envie de renforcer le fait qu'ils se trouvent beaux eux-mêmes ». Compte-tenu des stéréotypes dévalorisants circulant au sujet des hommes objectivement beaux —comme au sujet des femmes objectivement belles —, certaines enquêtées ne leur portent aucune considération.

3. 2. 2. Les partenaires intimes objectivement beaux seraient décevants

Les discours affichant de l'indifférence voire du mépris à l'égard des hommes objectivement beaux se répercutent dans les démarches sexuelles et amoureuses. Si certaines femmes se défendent d'être attirées par les hommes objectivement beaux, jugeant qu'ils seront nécessairement incompatibles avec leurs attentes, semblent s'être toujours méfiées de la beauté d'un homme et déclarent n'avoir jamais choisi un partenaire d'après ce critère ; d'autres admettent qu'elles peuvent éprouver de l'attraction envers la beauté corporelle d'un homme et se sont déjà laissées tenter par la beauté. Nous allons nous intéresser aux discours de ces dernières, aux discours des femmes qui ont connu des aventures sexuelles et amoureuses avec des hommes principalement appréciés pour leur beauté physique ou l'attraction charnelle qu'ils exerçaient sur elles.

Plusieurs déclarent que les hommes objectivement beaux sont de mauvais partenaires amoureux et sexuels. Elles reprochent à ces hommes de peu se soucier de satisfaire leur plaisir, de manquer de générosité, d'écoute, d'empathie, etc. Nous retrouvons ici l'assertion selon laquelle plus l'apparence d'un homme est séduisante moins sa personnalité est désirable. Une autre idée reçue voudrait que les hommes trop beaux soient des « hommes à femmes », des « séducteurs affranchis » ; il s'agit alors d'éviter de s'y attacher pour ne pas « souffrir » (Namika, 24 ans). Par ailleurs, plusieurs femmes accusent la séduction exercée par la beauté corporelle d'un homme de les détourner de ce qu'elles considèrent être une rencontre satisfaisante — qu'il s'agisse d'une aventure sexuelle ou d'une relation conjugale. Elles souhaitent donc se détacher de l'attraction établie sur la beauté physique. Pour justifier de tels propos, ces femmes prennent appui sur les expériences décevantes qu'elles auraient vécues. En analysant ces expériences rétrospectivement, elles ont tendance à considérer qu'il s'agissait de « mauvaises » expériences, qu'elles ne souhaitent plus renouveler. Elles se « méfient » désormais de la beauté des hommes parce qu'elles ont déjà eu des relations avec de très beaux hommes qui les ont déçues, qu'elles ne les trouvaient finalement pas « intéressants ». L'étude de leurs propos permettra de mettre en lumière le fait que la beauté physique est en partie tenue pour responsable des échecs de ces relations et que, par conséquent, nombre d'enquêtées tâchent de se convaincre d'accorder moins d'importance à la beauté des hommes.

Les hommes objectivement beaux seraient de mauvais partenaires sexuels

Il est courant d'affirmer que les rapports sexuels avec des hommes objectivement beaux sont décevants. Par exemple, Jade (24 ans) mentionne une expérience sexuelle avec un homme « assez beau-gosse » qui était décevante car elle lui reproche d'avoir été « un peu selfish » (égoïste), puis en tire la généralité suivante : « C'est ça le risque avec ce genre de mecs qui sont un peu euh... égocentrés, ils sont contents d'eux et tout. [...] Et finalement, bah voilà, c'est rarement des mecs — de c'que j'ai vu — qui sont là pour toi, quoi, qui font attention à ton plaisir vraiment, quoi ». De même, Nina (30 ans) lance en riant qu'elle se « méfie » désormais des hommes « trop beaux » parce qu'elle a remarqué au fil de ses aventures qu'ils sont « en général assez mauvais coups au lit ». Avec le recul, elle considère que les « beaux » hommes avec lesquels elle a eu des rapports intimes faisaient peu « d'efforts » pour la satisfaire sexuellement et lui procurer du plaisir. Selon elle, la déconvenue est proportionnelle à l'enchantement de la conquête : « t'es tellement contente que, au moment où t'arrives au lit, y'a forcément une putain de déception ». Il convient de préciser que les récits d'expériences sexuelles jugées décevantes obtenus au fil de l'enquête ne sont pas propres aux hommes objectivement beaux. Il semblerait qu'en déclarant qu'un rapport sexuel avec un bel homme est généralement décevant, les enquêtées mettent en exergue ce qui apparaît comme une contradiction : ne pas éprouver de plaisir sexuel avec un homme physiquement séduisant. La déception sexuelle serait d'autant plus forte que l'attente est élevée de par l'attraction esthétique éprouvée, ce qui montre que l'imaginaire porté par la beauté corporelle est « inséparable de la promesse de jouissance adressée à l'autre », qu'il concerne la beauté d'une femme (Corbin, 2007, p. 30), comme celle d'un homme.

L'échec d'une relation sexuelle avec un homme objectivement beau est parfois mis en rapport avec le manque d'affinité et de connivence. Intéressons-nous à la manière dont Audrey (21 ans) raconte un rapport sexuel « décevant et ennuyeux » avec un homme qu'elle trouvait « très beau » — une « beauté canonique ». Elle le rencontre « en soirée », ressent un « truc hyper physique » envers lui. L'enchantement visuel étant réciproque, ils décident de passer la nuit ensemble. Cependant, au cours du trajet vers son domicile, en faisant plus ample connaissance avec cet homme, Audrey se rend compte qu'ils « partageaient » peu de points en commun, que leur milieu social et leur mode de vie étaient trop « différents » pour qu'elle sente une « connexion ». En passant de l'interaction visuelle à l'interaction verbale, l'intérêt qu'elle lui porte se voit diminué. Le charme se dissipant, leurs échanges auraient perdu en « naturel » et seraient devenus « mécaniques ». Le désenchantement se poursuit lors du rapprochement des corps — « sur le plan physique ça n'a pas du tout matché ». Avec le recul, Audrey estime qu'elle éprouvait « vraiment un désir superficiel » envers cet homme, qu'elle a « confondu [s]on jugement esthétique et [s]a capacité

à sentir l'attraction qu'il peut y avoir entre deux individus ». S'adressant à elle-même sur un ton moralisateur, elle répète : « c'est pas la beauté qui est importante », ce qu'elle aurait « malheureusement tendance à oublier ». Audrey semble imputer l'échec de cette aventure à la séduction exercée par la vue de cet homme parce qu'elle aurait masqué leur manque d'affinité et de connivence. La séduction esthétique, relevant uniquement de l'impression visuelle, provoquerait ce qui est vécu comme une émotion « superficielle ». La « bonne » séduction serait établie sur l'évaluation prioritaire des qualités internes, ce qui permettrait d'éprouver une « véritable » attirance, pouvant provoquer le désir sexuel ainsi que l'attachement.

Les hommes objectivement beaux seraient de mauvais partenaires conjugaux

Le souhait de se détacher de l'attraction établie sur la beauté physique — un désir considéré comme « superficiel » — est partagé par d'autres enquêtées. D'après les femmes rencontrées, en plus d'être de mauvais partenaires sexuels, les hommes objectivement beaux seraient de mauvais partenaires conjugaux. De ce fait, lorsqu'elles souhaitent s'établir dans une relation de couple stable, plusieurs célibataires rapportent qu'elles cherchent à faire évoluer leurs critères de recherche de partenaire pour éviter les hommes dont la beauté physique serait le principal attrait.

Prenons l'exemple de Namika (24 ans), célibataire, qui entend marquer un tournant dans sa vie sentimentale. Namika rapporte qu'elle a connu plusieurs relations longues avec des hommes qui n'étaient pas « les bons ». Rétrospectivement, elle attribue l'échec de ses précédentes liaisons au fait qu'elle se laissait porter par la séduction exercée par la beauté corporelle — qu'elle décrit comme « ce côté plaisir [...], presque animalier du désir ». Au cours de cette période de sa vie, « le focus [était] sur le physique » : elle ne s'intéressait qu'aux « beaux-gosses ». Suite à l'échec perçu de ses précédentes liaisons, Namika souhaite appréhender la rencontre amoureuse sous un nouvel angle. Elle recherche désormais « un bon partenaire » — « quelqu'un que je pourrais présenter à mes parents en étant fière, un homme qui pourrait être le père de tes enfants » — avec lequel elle pourrait « construire une relation ». Dans cette optique, elle estime qu'il convient d'accorder davantage d'importance aux « valeurs », « croyances », « objectifs de vie » d'un homme qu'à son « physique », déclarant qu'il est plus « sage », « intelligent », « adulte » d'aller « au-delà de l'attraction, au-delà du physique ».

Le récit de Stéphanie (38 ans, célibataire) signale également une évolution dans le temps de la priorité de ses critères. Stéphanie fait parties des rares enquêtées à affirmer être « fascinée » et ressentir « vraiment une attraction pour le corps masculin » (nous y reviendrons). Jusqu'ici, elle aurait principalement entretenu des relations amoureuses et sexuelles avec des hommes séduisants

pour leurs attraits corporels — « j'ai majoritairement pris des hommes beaux ». Mais elle tâche désormais de prendre du recul vis-à-vis de l'attirance exercée par la beauté extérieure d'un homme, de « ne plus se positionner sur le physique uniquement », considérant qu'il ne s'agit pas d'un critère suffisant pour établir une relation réussie :

Là où j'aurais allée tête baissée avant en mode insouciant en m'disant : il m'plaît c'est cool j'y vais, maintenant j'me dis : mais nan en fait, il suffit pas juste qu'il te plaise physiquement, euh... parle avec lui, vois déjà si ça matche, si vous avez des choses à vous dire, quoi. Et ça fait un gros tri. Rencontrer un mec, coucher avec un mec c'est facile. Rencontrer un mec qui nous convient, avec qui ça matche, c'est autre chose. Du coup ça limite.

Stéphanie mène un travail de psychanalyse depuis plusieurs années, en partie destiné à l'orienter vers une vie amoureuse réussie. Elle estime avoir appris à se « connaître », aidée par cette thérapie, ce qu'elle entend par le fait de constater qu'elle a tendance à être « attirée par un homme qui ne lui correspond pas » du fait qu'elle accorde trop d'importance à la beauté physique. Selon elle — et selon sa thérapeute — il convient de mettre à distance l'attraction charnelle pour accéder à des relations amoureuses satisfaisantes. Désormais, Stéphanie souhaite donc « aller au-delà de la beauté ».

Si les femmes mettent à distance la beauté physique des hommes, ce n'est pas seulement parce qu'elles n'y seraient pas sensibles, mais également parce qu'elles font en sorte de ne pas ou plus l'être. Elles semblent d'autant plus méfiantes vis-à-vis de l'attirance exercée par la beauté corporelle d'un homme qu'elles s'y savent sensibles. Parce qu'elles ont écouté cette sensibilité plus tôt, en expérimentant des liaisons basées sur l'attirance physique dont elles tirent un bilan médiocre, elles souhaitent se convaincre que la compatibilité des personnalités est plus importante, et taire leur sensibilité aux charmes physiques. Elles considèrent qu'en étant portées par l'attirance esthétique elles étaient éblouies par la beauté corporelle et ne se dirigeraient pas vers les meilleurs partenaires. Souhaitant éviter de revivre des expériences décevantes, elles tâchent de se convaincre d'accorder moins d'importance à l'apparence physique de leur partenaire.

La beauté corporelle masculine serait incompatible avec la conjugalité hétérosexuelle

L'importance accordée à la beauté corporelle et à l'attirance physique dans le processus de séduction varie selon les femmes mais également selon le type de relation qu'elles recherchent. Il ressort que les quelques femmes qui n'envisagent pas de relation conjugale stable et exclusive (sur la période de l'enquête) ont moins tendance à porter un discours critique sur la beauté corporelle des hommes en général que les femmes en couple ou qui cherchent à l'être. Prenons le cas d'Irene

(42 ans), une des rares enquêtées à revendiquer son goût pour la beauté corporelle des hommes. Elle répète à plusieurs reprises qu'elle aime la beauté et qu'elle prend du plaisir à admirer un homme qu'elle « trouve beau », qui la « fascine ». Contrairement à la majorité des femmes rencontrées, Irene ne tient pas de discours critiquant la dimension superficielle de la beauté physique et ne considère pas que la séduction opérée par la vue d'un homme la détourne d'une relation jugée satisfaisante. Célibataire et sans enfants, elle fréquente plusieurs hommes mais ne cherche pas une relation de couple exclusif avec un homme — pour reprendre ses mots, elle a « envie de faire des rencontres » sans « [s]'enfermer dans une relation ». Dans le cadre de sa recherche de partenaires, la beauté d'un homme serait un critère essentiel. Irene vise des hommes objectivement beaux — « la beauté un peu classique » — comme des hommes subjectivement beaux — « pour moi, il était beau ». Elle recherche des partenaires qui lui plaisent physiquement, dont elle apprécie la vue. Irene explique qu'elle « aime bien sortir avec un bel homme » parce qu'elle est séduite par la beauté. Elle apprécie « toucher vraiment quelque chose de beau » et « regarder quelque chose [qu'elle] trouve beau » car son « plaisir » serait « beaucoup lié au regard ». Le critère de la beauté est donc lié au plaisir qu'elle éprouve à admirer le corps d'un homme. Elle cherche un partenaire dont elle apprécie l'apparence pour prendre du plaisir à le regarder. L'intérêt d'Irene pour la beauté extérieure d'un homme ne se fait pas au détriment de sa personnalité. La conversation avec un homme serait également importante dans le processus de séduction. Elle se dit par exemple attentive à la manière dont un homme s'exprime, à son intelligence, à ses valeurs. Cependant, la perception de la beauté d'un homme serait nécessaire pour qu'elle puisse être charmée par lui et le désirer sexuellement. Ne pas éprouver d'émotion esthétique à la vue d'un corps l'empêcherait d'éprouver du désir à son égard. Aussi, elle se dit incapable de sortir avec un homme qui ne serait pas beau à ses yeux : « j'ai vraiment besoin que le mec me plaise [...] j'arriverai jamais... je pourrais vraiment pas sortir avec n'importe qui ».

De même, Jade (24 ans) est l'une des rares femmes à affirmer l'importance du corps dans la séduction, ce qu'elle justifie par le fait qu'elle n'a jamais cherché à se mettre en couple avec un homme :

Le corps c'est important et comme c'est la donnée première quand tu vois la personne, ouais, c'est ce qui va m'attirer d'emblée. Donc euh si tu m'attires pas physiquement, je vais pas forcément aller chercher ce que t'as... enfin, si c'est pour une relation comme ça tu vois. Je parle pas de se mettre en couple, de toute façon j'ai jamais été en couple. J'ai l'impression que ça a toujours été le corps qui a joué en premier.

Contrairement aux femmes qui souhaitent établir une relation de couple stable et n'éliminent pas les hommes dont l'apparence ne les séduit pas de prime abord, Jade se fie à son regard et privilégie la rencontre d'hommes qui lui plaisent physiquement. Elle déplore cependant que les hommes qui

l'attirent n'aient « pas forcément grand-chose dans la tête » et ironise : « sur le plan intellectuel, j'ai pas fait fort ces derniers temps donc euh... ça a pas été ma priorité apparemment ». Cette séduction se ferait souvent aux dépens de certaines affinités. Si cela ne l'empêche pas d'avoir des rapports sexuels avec ces hommes, elle est consciente que la priorité accordée à l'attirance corporelle « dépend du type de relation » qu'elle recherche ; pour qu'une relation « marche », il convient que son partenaire ait « quand même un peu de conversation ». Jade commence à rechercher une relation de couple stable, elle espère trouver un compromis entre un homme séduisant pour son aspect physique et sa personnalité, espérant rencontrer un homme qui n'a « pas forcément un physique de ouf » mais qui a « ce charme, cette attitude un peu assurée » et qui est doté de « compétences vraiment intellectuelles » — qui a « un parlé », « de la répartie », « de la réflexion ».

Pour sa part, Charlène (30 ans) est en couple stable avec un homme qu'elle « trouve vraiment canon ». Elle s'estime chanceuse d'avoir pour partenaire conjugal un homme qui lui plaise physiquement et envers lequel elle éprouve du désir sexuel, qu'elle « aime vraiment sexuellement parlant » : « j'ai de la chance que ce soit pas juste un plan cul, d'être en couple avec ». Ce serait la « première fois » qu'elle parvient à allier sentiment amoureux et désir sexuel, conjugalité et beauté du partenaire. Ses précédents conjoints étaient, selon elle, moins beaux et moins attirants sexuellement que cet homme. Jusqu'alors, elle estimait qu'elle ne pouvait jouir de la beauté d'un homme que dans le cadre de relations sexuelles éphémères.

Ainsi, ces témoignages indiquent que les femmes rencontrées tendent à associer la conjugalité à une relation qui ne repose pas sur la séduction exercée par la beauté corporelle. Les qualités externes perdent en importance à leurs yeux — du moins en théorie — dès lors qu'elles aspirent à s'installer dans une relation de couple stable.

3.3. Le primat des qualités internes sur les qualités externes des hommes

Lorsqu'elles séparent la beauté de l'attirance et qu'elles mettent à distance les hommes objectivement beaux, les enquêtées suggèrent surtout l'importance des qualités qui ne relèvent pas des attraits corporels dans les processus de séduction. Les discours dénigrant la beauté corporelle des hommes signalent la primauté de la personnalité et des affinités sociales et culturelles sur la beauté physique. Quand les enquêtées insistent sur le fait qu'elles ne sont pas séduites de manière systématique par la beauté corporelle d'un homme, c'est qu'elles estiment avoir besoin de sentir

une affinité, une connivence avec cet homme pour pouvoir être attirée par lui. Pour qu'un homme soit perçu comme séduisant, celui-ci doit être jugé compatible. L'évaluation de compatibilité ne se limite pas au statut social mais englobe tout ce qui peut constituer un langage commun, comme les goûts, manières et positions culturelles (Kaufmann, 2010) ou « style de vie » (Bourdieu, 1979), permettant une compréhension implicite, une entente et une complicité (Bozon, 2018). Une rhétorique récurrente consiste à dire qu'il ne suffit pas d'être beau pour être séduisant, mais qu'il faut avoir de l'esprit ainsi qu'une personnalité désirable. Avec cette rhétorique, les enquêtées affirment qu'elles accordent moins de valeur à la séduction opérée par la beauté corporelle qu'à la séduction opérée par la personnalité. De fait, alors qu'elles sont interrogées à propos du regard qu'elles posent sur le corps des hommes, la plupart des femmes évoquent spontanément la personnalité, l'intelligence, l'humour, la gentillesse, etc. Ces qualités, qui seront qualifiées d'internes, jouent donc un rôle considérable dans la séduction, supérieur à celui des qualités esthétiques, externes. La focale de ce travail portant sur le corps des hommes, les attentes quant aux qualités internes ne seront pas développées ici.

Entre les qualités internes et les qualités externes, se déploie la sensualité du corps : la manière dont il se maintient et s'anime, sa prestance, ses attitudes et sa grâce — ce qu'il « dégage » pour reprendre les mots des enquêtées, qui parlent « d'élégance », « d'aura », de « charisme », « d'assurance », de « douceur », etc. La sensualité du corps d'un homme est parfois interprétée en des termes genrés : tel homme est jugé « viril » de par son charisme, tel autre aurait une part de « féminité » de par sa douceur, etc. Ces manifestations corporelles, ou *hexis corporel* (Bourdieu, 1977), sont le fruit d'une incorporation des usages sociaux et manifestations de la culture⁷¹ — définis par Pierre Bourdieu sous le concept d'*habitus* (Bourdieu, 1972). Lorsque les femmes affirment qu'elles attachent plus d'importance à la sensualité du corps qu'à sa plastique, elles révèlent donc de nouveau leur attachement aux qualités internes. L'intérêt porté à la sensualité d'un homme à travers l'observation de sa tenue, sa démarche, sa gestuelle, etc. contribue donc à évaluer la compatibilité morale, sociale et culturelle.

Les qualités sensuelles, plus difficilement objectivables encore, que les qualités externes ou internes, participent largement à la perception de l'attractivité d'un homme. Dans l'extrait ci-dessous, Charlène (30 ans) cite l'exemple d'un homme correspondant à son idéal physique, pour montrer que les critères esthétiques objectivables sont moins décisifs que le sens des attitudes et des manières dans l'expérience de séduction :

⁷¹ Pierre Bourdieu a montré combien le corps est un « produit social », dont les signes sont lus « comme des indices d'une physionomie « morale », socialement caractérisée », bien qu'il soit « communément perçu comme l'expression la plus naturelle de la nature profonde » alors qu'« il n'y a pas de signes proprement “physique” » (Bourdieu, 1979, p. 214).

Tu me mets un mec qui est grand, qui est mince, la peau très pâle et tatoué, hum ! Euh après il peut avoir des attitudes de merde, et dans ce cas là ça s'arrête là. Mais pour un peu qu'il ait confiance en lui, qu'il dégage ce truc et si en plus il a une gestuelle qui est canon, alors là c'est ... là, tu me perds par contre.

En dissociant la beauté de l'attirance, les enquêtées rapportent qu'elles ne sont pas séduites par la matérialité du corps masculin, par sa plastique, par une image figée de ce corps. Pour reprendre leurs mots, elles ne seraient pas intéressées, attirées ou sexuellement excitées par « le corps brut » d'un homme — ni même par « une partie du corps » masculin — mais par son « ensemble » et « ce qu'il dégage ». Un homme serait séduisant lorsqu'il se meut plutôt que lorsqu'il est statique, figé — « c'est pas lui, comme un piquet qui va me plaire » (Cécilia, 28 ans). Le charme se dégagerait de son activité, de la manière dont il s'anime, non pas de sa fixité. Leurs propos signalent donc que la séduction exercée par le corps d'un homme ne se résume pas à des critères objectivables. L'attractivité physique d'un homme se nicherait donc moins dans les contours de son anatomie que dans son hexis.

Pour expliquer la manière dont elles appréhendent le corps d'un homme, il est fréquent que les enquêtées évoquent leur rapport aux représentations visuelles exhibant le corps masculin. Lorsqu'elles affichent un désintérêt envers les hommes objectivement beaux, elles font souvent référence aux modèles visibles dans les produits de l'industrie culturelle. Ainsi, Jelka (18 ans) considère que « le physique c'est pas tout » parce qu'elle serait davantage attirée par un homme qui a « l'air gentil ou intelligent, ou drôle » plutôt qu'un homme au « visage parfait » comme « les photos sur internet de mannequins » qu'elle « n'arrive pas » à trouver séduisants. Plusieurs rapporte que lorsqu'elles apprécient un acteur à l'écran, ce ne serait pas pour la plastique de son corps mais pour son rôle dans un contexte précis et lorsque son personnage est en action :

Le physique, ça joue énormément, mais pour moi le désir sexuel c'est une histoire d'attitude. Par exemple, tu vas prendre un acteur, n'importe lequel, en fait je vais le trouver beau dans un rôle. Si on prend Brad Pitt, qui est le fantasme de plein de gonzesses. Brad Pitt, il me fait pas bander particulièrement. Par contre, si je regarde *Snatch*, j'le trouve hyper canon, quoi. Donc pour moi le désir c'est vraiment une histoire d'attitude.

Charlène (30 ans) n'est pas séduite par la beauté de l'acteur américain Brad Pitt, mais par le personnage qu'il incarne dans certains rôles. Elle ne le trouve pas attirant en soi mais lorsque les valeurs et la sensualité du personnage qu'il joue lui plaisent. La priorité, pour les enquêtées, des qualités internes sur les qualités externes semble donc s'appliquer aux hommes qu'elles croisent physiquement comme à ceux qu'elles regardent dans les images fixes et animées qu'elles consomment au cinéma, à la télévision, sur Internet, sur les réseaux sociaux, etc.

3.3.1. L'influence du verdict de compatibilité sur les expériences de séduction

Les discours tenus sur la beauté sont toujours emprunts de considérations qui ne relèvent pas strictement de la sphère esthétique (Nahoum-Grappe, 1995). Il semblerait que cette observation soit particulièrement exacerbée lorsqu'elle concerne le corps d'un homme et le point de vue d'une femme. L'évaluation des affinités culturelles, morales et sociales semble indissociable du regard que les femmes rencontrées portent sur le corps d'homme, qu'il y ait ou non un enjeu de conquête sexuelle et de rencontre amoureuse. Il est important de noter que le poids du verdict de compatibilité sociale, morale et culturelle dépasse largement la sphère des démarches amoureuses. La primauté des qualités internes sur les qualités externes imprègne le regard que les femmes portent sur tous les hommes. Même lorsqu'elles ne se projettent pas dans l'optique d'un rapprochement intime avec l'homme qu'elles regardent, lorsqu'elles n'espèrent ou n'attendent rien de lui sur le plan amoureux ou sexuel, elles seraient attentives aux aspects qui ne relèvent pas de leur beauté anatomique. Par exemple, Florence (55 ans, en couple) parle en ces termes d'un homme qu'elle avait « remarqué » pour sa beauté extérieure mais avec lequel elle n'envisageait aucune relation sexuelle ou amoureuse : « il était pas totalement idiot, [...] j'aurai pas trouvé une personne attirante si j'pensais qu'elle était vraiment débile ». Les femmes n'auraient pas pour habitude de considérer les hommes comme des objets de contemplation et de fantasme sans prendre en compte cette question de compatibilité.

À travers l'analyse d'expériences esthétiques et érotiques d'enquêtées, il s'agira de montrer combien l'évaluation de la compatibilité est déterminante dans l'expérience de séduction — qu'il s'agisse de séduction érotique et amoureuse, comme de séduction désintéressée, sans velléité de rencontre. Il est fréquent que les femmes rencontrées dissocient l'expérience de séduction érotique de l'expérience de séduction amoureuse. Selon elles, la séduction opérée par la vue d'un homme n'est pas nécessairement considérée comme relevant d'une attirance érotique : une femme peut trouver un homme beau, admirer son apparence, être émerveillée, fascinée par le spectacle de sa beauté sans pour autant projeter de rapprochement physique avec lui, sans nourrir des fantasmes sexuels à son égard, sans éprouver de désir sexuel — comme le résume Thérèse (85 ans) : « J'apprécie de voir un beau mec, oui, oui, mais ça n'a rien à voir avec euh... c'est pas pour ça qu'on a envie de coucher avec quoi, en un mot. » L'expérience esthétique, l'admiration, l'émerveillement, peuvent être désintéressés, dans le sens où la curiosité visuelle et le plaisir qui les accompagnent peuvent être dépourvus d'intentions sexuelles. Dans ce cas, la beauté n'est pas sexualisée. Lorsque les enquêtées évoquent leurs expériences de séduction sexuellement désintéressées, elles recourent

à plusieurs stratégies pour signaler l'absence d'attirance érotique. Pour nombre d'enquêtées, l'attirance esthétique se situerait dans l'esprit, elle serait mentale, abstraite — par exemple, Nina (30 ans) caractérise de « plaisir intellectuel » la vue jugée séduisante d'un homme lorsqu'elle est dépourvue d'attirance érotique — contrairement à l'attirance érotique, qui s'inscrirait dans la matérialité du corps ; ce qui illustre la prégnance de la dichotomie corps-esprit dans la pensée Européenne. Parler de l'expérience de séduction esthétique comme d'une expérience mentale semble justement avoir pour effet de réduire sa dimension sexuelle. Plusieurs enquêtées ont recours à des métaphores qui figent leur image et les réifient, ce qui révèle une volonté de ne pas sexualiser ces expériences, à l'instar de Rozenn (30 ans) qui parle de l'homme admiré comme d'une Icône. Pour déssexualiser l'expérience de séduction, le registre de l'art est souvent adopté. Tantôt décrits comme des « œuvres d'art » (Thérèse, 85 ans), des « tableaux » (Chantal, 60 ans), des « statues » (Mathilde, 28 ans), des « sculptures » (Dominique, 63 ans), ces individus seraient tellement beaux qu'ils en perdraient leur humanité et seraient considérés comme des êtres à part, en quelque sorte désubstantialisés. Ces femmes, en assimilant un homme à une œuvre d'art, le renvoient à une « catégorie d'objets matériels » ; elles se mettent alors en posture de spectatrice face à des « objets visuels par destination » (Maquet, 1993, p.18). Une œuvre d'art ne visant qu'à satisfaire des intérêts spirituels, le regard porté sur une œuvre d'art est censé être dépourvu de désir (Hegel, 1954). Le recours à ce champ lexical souligne donc le caractère contemplatif et déssexualisé de l'expérience d'absorption. Une autre manière de déssexualiser l'expérience esthétique est de la comparer à l'émotion suscitée par la vue d'une femme, alors considérée comme un objet matériel — ce qui concerne les femmes hétérosexuelles, à l'instar de Nadège (25 ans): « comme pour les filles, j'me dis : ah ouais, il est élégant et tout ça, mais sans ressentir un truc particulier ».

L'influence du verdict de compatibilité sur l'expérience esthétique

Commençons par les discours portant sur les expériences de séduction à la vue d'un homme inconnu, repéré pour sa beauté extérieure. Lorsqu'elles mentionnent un homme dont elles admirent l'apparence, les enquêtées précisent systématiquement que la séduction visuelle peut se dissiper aussi rapidement qu'elle est apparue si cet homme fait preuve d'un défaut d'intelligence, d'un trait de personnalité ingrat ou d'une attitude déplaisante. Par exemple, Molly (32 ans) explique qu'elle peut « trouver des hommes très beaux », être « accrochée » par « leur physique » mais de façon furtive — « ça va être trois secondes » — en soulignant qu'elle peut perdre tout intérêt envers l'homme admiré si elle estime que l'échange verbal n'est pas à la hauteur : « si quand j'te parle, y'a rien, bah... c'est fini, là c'est fini pour toi, j'te vois plus ». Ces femmes insistent sur le fait que le

regard qu'elles portent sur un homme évolue dès lors qu'elles sont déçues par son comportement, sa personnalité ou ses capacités cognitives. Elles seraient atteintes d'un sentiment de déception à l'égard d'un bel homme qu'elles jugent « con » et cesseraient de percevoir le caractère séduisant de son apparence. L'entrée en conversation aurait tendance à sanctionner la séduction visuelle de par le fait qu'elle permet une évaluation plus approfondie de la compatibilité ; l'échange de paroles apportant des informations d'ordre social, culturel, moral que l'œil n'a pas toujours été en mesure d'étudier. Le témoignage de Jade (24 ans) est exemplaire :

- Jade : il a commencé à me parler et ça m'a complètement cassé. En fait, à partir du moment où il a ouvert la bouche (rires), j'étais plus du tout séduite !

- Morgane : pourquoi ?

- Jade : J'sais pas, parce que il m'a directement... j'sais pas, il était pas classe, il était pas subtil. J'sais pas, il m'a parlé euh, je sais même plus c'qu'il a dit mais tout d'un coup j'étais plus trop dedans.

L'évaluation d'une incompatibilité peut donc ternir le verdict esthétique et même transformer un homme au physique avantageux en figure repoussoir. Le témoignage de Mathilde (28 ans) apporte un exemple éclairant du surgissement de l'émotion esthétique puis de son évanouissement suite à un échange de paroles : « tout d'un coup... wah il est oufissime [incroyable] ce mec ! Et là, il parle... et t'as une redescence euh... le mythe s'écroule ». Une fois le charme dissipé, un bel homme perdrait tout intérêt aux yeux de la femme déçue et ce renversement de regard semble avoir un caractère ferme et définitif.

Les discours soulignant le caractère éphémère de l'émotion suscitée par la vue d'un homme apprécié pour sa beauté extérieure sont encore une manière d'affirmer que les qualités esthétiques d'un homme, même lorsqu'elles plaisent à une femme, ne suffisent pas à le rendre intéressant à ses yeux. La beauté d'un homme ne semble donc pas pouvoir être appréciable pour elle-même, en tant que qualité autonome. Ce constat montre que les femmes rencontrées peinent à envisager la corporéité masculine dans sa simple matérialité. Pour reprendre les mots de Véronique Nahoum-Grappe, elles considèrent le corps d'un homme comme « sujet de séduction » plutôt que comme « objet » car « son efficacité esthétique implique l'expression de l'ensemble de la personnalité » (Nahoum-Grappe, 1985, p. 140). Cette observation entre en écho avec le constat dressé par Michel Bozon selon lequel les femmes portent rarement un jugement strictement esthétique sur le corps des hommes, n'ayant pas tendance à percevoir les caractéristiques physiques des hommes indépendamment d'autres éléments de comportement, contrairement au jugement porté par les hommes (hétérosexuels) sur le physique des femmes, plus facilement considérées comme des « objets de contemplation et de désir » (Bozon, 2006, p. 108).

L'influence du verdict de compatibilité sur l'expérience érotique

En étudiant les raisons pour lesquelles certains hommes sont admirés pour la beauté mais pas érotisés, il apparaît que l'absence d'attirance érotique soit liée au fait que ces hommes ne sont pas envisagés comme partenaire potentiel en raison de l'évaluation d'une certaine incompatibilité. Commençons par le témoignage de Rozenn (30 ans), qui distingue l'expérience de « fascination » de l'expérience de « fantasme ». Dans l'extrait ci-dessous, elle rapporte une expérience classée dans la première catégorie, en parlant d'un homme qui l'aurait marquée par sa beauté :

- Rozenn : C'est pas un truc récent, mais je pourrais te dessiner son visage. C'était un brun avec les cheveux un peu longs et des yeux extrêmement clairs etc., vraiment un physique... hyper euh... Et pourtant je ne suis même pas sûre que ça m'aurait plu dans la vie ; c'est pas le genre de mec avec qui je m'étais projetée tu vois, où j'me serais dit : Ah tiens, ça serait génial d'être avec cette personne. C'était tellement, tu vois, c'était presque religieux (rires) presque figé, presque christique, tu vois, c'est marrant.

- Morgane : Qu'est-ce que tu entends par « figé » ?

- Rozenn : Ben c'est juste que ... c'était pas la même séduction. C'était pas un truc genre : Oh tiens cette personne m'excite ou me plaît ... C'est juste : putain la beauté de la personne ! Presque, comme une Icône.

Bien que Rozenn soit troublée par la vue de cet homme, elle n'éprouve pas d'attirance sexuelle à son égard. La fascination éprouvée pour son image entre dans un registre d'adoration pieuse — le recours à la métaphore religieuse semble vouloir signaler l'absence d'érotisme. Il convient de noter que Rozenn ne « projette » pas de relation possible avec cet homme, sans préciser en quoi il n'est « pas le genre de mec » avec qui elle imagine pouvoir avoir une relation.

Poursuivons avec Léna (18 ans, en couple), qui décrit à ma demande le dernier homme qui l'aurait « marquée » pour sa beauté, envers lequel elle éprouve une attirance esthétique dénuée d'attirance érotique :

- Léna : C'était un garçon dans le métro, que j'avais trouvé beau mais de façon assez étrange [...] Il était pas attirant, juste beau. Mais d'une beauté qui m'attire pas. C'était pas du tout mon genre de mec. C'était vraiment une beauté très douce, très calme. Pas attirant, plus surprenant.

- Morgane : Un mec que tu trouves beau ne va pas forcément te plaire ?

- Léna : Non, non, non, non. Pour moi c'est deux trucs que je distingue beaucoup, je vais pouvoir trouver des gens beaux — hommes, femmes — mais qui vont pas m'attirer, juste que je vais trouver beaux.

À l'égard de cet homme, Léna éprouve de la curiosité visuelle. L'étrangeté de cet homme l'interpelle et la fascine. Elle apprécie sa beauté mais de façon désintéressée : elle n'espère pas de rencontre et

ne fantasme pas de rapprochement physique. L'absence d'attirance envers lui semble liée au fait qu'il ne corresponde pas à son « genre de mec ».

Pour mieux saisir en quoi certains hommes sont admirés pour la beauté mais pas érotisés, le témoignage de Jade (24 ans, célibataire, à la recherche de partenaires) apporte un éclairage important. Jade distingue explicitement deux types d'expérience face aux hommes qu'elle repère pour leur beauté extérieure. D'un côté, il y aurait les hommes avec lesquels elle se « projette », qu'elle envisage comme partenaire éventuel : « c'est le genre de mec, ça serait cool de l'avoir dans le lit ». De l'autre, il y aurait les hommes avec lesquels elle n'a pas « envie d'avoir du sexe » et avec lesquels elle ne se « projette pas dans un après potentiel ». À propos des hommes de la seconde catégorie, elle déclare qu'elle « profite de [leur] physique » mais qu'elle « aime juste le[s] regarder ». Autrement dit, bien qu'elle éprouve du plaisir à admirer leur apparence, Jade n'envisage pas de rapprochement avec eux — ce qui limiterait ses affects au seul plaisir visuel. Il ressort que cette seconde catégorie concerne les hommes qu'elle considère « peut-être culturellement trop loin [d'elle] » ou avec ceux qui ne « correspondent pas trop à ce [qu'elle] attend d'un mec » en termes de critère physique.

Nous avons précédemment établi que la compatibilité sociale, morale et culturelle est essentielle dans le processus de séduction, que les femmes considèrent rarement les hommes comme des objets de contemplation sans prendre en compte cette question de compatibilité. Il se trouve que l'évaluation d'une incompatibilité n'est pas toujours accompagnée d'un rejet qui sanctionne le verdict de beauté. Plusieurs femmes rapportent des expériences d'émotion esthétique envers des hommes avec lesquels elles ne projettent pas la possibilité d'une relation (même lorsqu'elles ne sont pas à la recherche de partenaire) en raison de l'anticipation d'une incompatibilité. Elles ont alors tendance à déclarer que l'émotion esthétique éprouvée est désintéressée, qu'elles ne ressentent pas d'attirance envers ces hommes. La dissociation entre beauté et attirance, qui se décline en une dissociation entre émotion esthétique et érotique, vise ici les hommes avec lesquels la possibilité d'une relation intime n'est pas envisagée.

Les hommes qui séduisent pour leur beauté extérieure mais ne sont pas appréhendés comme objet de fantasme sexuel sont des hommes jugés incompatibles en raison de critères qui ne sanctionnent pas le verdict de beauté mais qui le déssexualise. Cela concerne par exemple les hommes avec lesquels l'écart d'âge est jugé trop élevé, les hommes homosexuels, ou encore les hommes qui semblent ne pas partager les mêmes référents culturels, notamment en raison de leur couleur de peau. Par exemple Jade (24 ans, métis) rapporte qu'elle n'a « jamais été attirée par des [hommes] asiatiques sur le plan vraiment sexuel », bien qu'elle puisse les « trouver beaux » ; ce qu'elle attribue au fait qu'elle n'est « jamais allée en Asie » et les assimile au « lointain », mais

également qu'ils ne ressemblent pas à son idéal de beauté masculine en citant par exemple qu'elle préfère les hommes au « crâne rond » et aux « mains fortes ». De son côté, Charlotte (32 ans, blanche) rapporte qu'elle n'est « pas attirée » par un homme « non blanc », s'estimant « consciente » que cela est le fruit d'une « construction culturelle ». Elle peut admirer la beauté de certains hommes noirs mais « d'un point de vue artistique », c'est-à-dire qu'elle juge qu'ils ont « de beaux traits » mais n'éprouve « pas de désir » envers eux. Les femmes qui n'entrevoient pas la possibilité d'entretenir une relation intime avec un homme qu'elles identifient appartenir à une culture différente de la leur, n'appréhendent pas non plus ces hommes comme objet de fantasme.

Ainsi, les femmes rencontrées n'auraient tendance à fantasmer un rapprochement physique et éprouver du désir qu'à la vue d'un homme qu'elles envisagent comme partenaire potentiel. L'anticipation de l'incompatibilité d'une rencontre limiterait la perception d'une attirance érotique. L'imagination érotique serait donc limitée par des scripts qui définissent les objets de fantasme avec les mêmes critères que les partenaires amoureux. En ce qui concerne la perception esthétique comme en ce qui concerne la perception érotique, les femmes ne séparent pas le corps anatomique d'un homme de son emprunte sociale, culturelle et morale. Plusieurs enquêtes portant sur les fantasmes sexuels aux Etats-Unis d'Amérique révèlent que les femmes fantasmeraient davantage sur leur partenaire intime présent ou passé alors que les hommes fantasmeraient davantage sur des partenaires anonymes et multiples ; un résultat qui reflèterait les conséquences potentiellement dangereuses pour les femmes des pratiques sexuelles avec des inconnus (Kimmel, Plante, 2005).

3.3.2. Le charme de la laideur ordinaire et objective

De par la priorité de la compatibilité sur la beauté corporelle, la majorité des enquêtées insistent sur le fait qu'elles peuvent être séduites par des hommes à l'apparence banale ou objectivement laids. En soutenant que la laideur ordinaire ou objective d'un homme n'est pas incompatible avec l'attirance, ces femmes démontrent que la dimension esthétique du corps est anecdotique dans les processus de séduction, notamment la séduction érotique. Quelques femmes affirment même qu'elles peuvent être sexuellement attirées par un homme qu'elles jugent objectivement laid. Par exemple, Nina (30 ans) considère qu'il y a des hommes « qui sont très laids et qui sexuellement dégagent quelque chose d'attirant. » Elle cite l'exemple d'un ancien partenaire qui était « gros », un trait de la physionomie qu'elle ne « trouvai[t] pas beau » mais tout de même « excitant » car « il y avait quelque chose qui se dégageait de lui » : il « avait une présence, une prestance physique », il était « charismatique » et « très drôle ». Laurence (51 ans) évoque le souvenir d'un homme de 30

ans son aîné avec lequel elle a entretenu une liaison pendant 9 ans, lorsqu'elle était plus jeune. Elle insiste en riant sur le fait que celui-ci était « moche », que personne ne comprenait son intérêt pour cet homme « petit », « boiteux », « avec du ventre » et « dégarni », mais qu'elle aurait vécu à ses côtés une relation « passionnée » avec « une super sexualité ». Elle lui trouvait du « charme », appréciait cet homme pour son « humour » et parce qu'il était « respectueux ». En citant avec malice les caractéristiques physiques classées comme défauts, elle insiste sur ce qui apparaît comme un paradoxe : être attirée par un homme malgré un jugement esthétique défavorable à son égard et le désirer sexuellement. Elles affirment ainsi, une fois de plus, que le charme d'un homme n'est pas lié à la beauté de son corps, mais à sa personnalité et son hexis.

Pour justifier le fait qu'elles peuvent être attirées par des hommes qu'elles ne classent pas dans la catégorie *objectivement beaux*, certaines déclarent avoir des goûts singuliers, notamment lorsqu'elles apprécient des traits considérés comme des défauts physiques. Selon elles, leurs préférences esthétiques personnelles se démarqueraient des représentations idéales collectives — ce qu'elles expriment tantôt avec gêne, tantôt avec véhémence. Par exemple, Pauline annonce qu'elle « aime bien les gros nez » en éclatant de rire. Alice (19 ans) indique qu'elle apprécie les hommes qui n'ont « pas une dentition parfaite », comme « une dent un peu de travers » ou « les dents de devant qui se chevauchent légèrement », en répétant que « c'est bizarre ». Les expressions de gêne de ces femmes semblent souligner l'aspect déviant de leurs goûts vis-à-vis des normes de beauté. Elles révèlent également que le fait d'exprimer ses préférences consiste en « une sorte de dévoilement », qui induit le risque d'être « jugé sur son jugement », comme le souligne Véronique Nahoum-Grappe (Nahoum-Grappe, 1995, p. 7). De son côté, Mathilde (28 ans) constate qu'elle n'a « pas les mêmes critères » que les autres femmes qu'elle fréquente parce qu'elle serait séduite par l'aspect extérieur d'hommes dont le verdict de beauté ne fait pas l'unanimité ; une différence de goûts qu'elle accueille avec satisfaction, estimant qu'elle représente un avantage dans le cadre de la recherche de partenaire (nous y reviendrons) : « je suis très contente de pas avoir les mêmes goûts que tout le monde, je préfère d'ailleurs, ça me laisse plus de chances entre guillemets — comme si j'avais besoin de chance ». En évoquant la singularité de leurs goûts, ces femmes mettent en avant le fait que les traits constitutifs d'un idéal de beauté ne sont pas les seuls à exercer un pouvoir de séduction, que d'autres qualités et d'autres morphologies que celles tenues pour modèles peuvent être attrayantes.

Ce faisant, elles montrent aussi qu'elles sont capables de percevoir de l'attraction envers un homme alors même que son apparence n'est pas flatteuse. Autrement dit, elles mettent en avant leur aptitude à apprécier un homme au-delà des apparences — ce dont elles retirent une certaine

fierté. Par exemple, Sarah (34 ans) valorise le fait d'apprécier les caractéristiques hors-normes, généralement considérées comme repoussantes :

Si physiquement euh t'as un bec de lièvre, euh je trouverais ça absolument sexy — y'a des gens qui vont trouver ça euh... horrible euh, tu vois. Moi j'suis sortie avec quelqu'un qui a eu un bec de lièvre, qui a la cicatrice et tout, qui avait euh un frein aussi au niveau de la langue [...] il avait une prononciation un peu space (spéciale), c'était parfaitement mignon, tu vois. [...] Quoi d'autre ? Je sais pas euh si j'sortais avec un mec euh qui avait 4 doigts au lieu de 5, ça me poserait pas de problème, tu vois.

En énumérant des défauts physiques qu'elle imagine être inacceptables pour d'autres, Sarah entend démontrer qu'elle « cultive » une forme de « différence ». Elle estime être « suffisamment tolérante » pour ne pas être « dérangée » par une particularité physique communément considérée comme un défaut et encense le fait « d'apprendre à aimer des choses chez quelqu'un ». Comme Sarah, ces femmes valorisent l'aptitude à apprécier un homme objectivement laid. Prenons maintenant le cas de Salomé, qui évoque une ancienne relation avec un homme qu'elle ne « trouvai[t] pas beau du tout », qu'elle décrit comme étant « beaucoup plus âgé » qu'elle, « un peu plus petit » qu'elle, avec des « cheveux blancs », « un peu gros ». Salomé rapporte qu'elle était « hyper heureuse » de « commencer à désirer » cet homme : « je me suis dit : ah c'est génial, mon désir m'emmène dans des endroits que j'n'aurais pas du tout imaginés. » Elle estime que le désir éprouvé envers cet homme l'a amenée à s'émanciper des normes de beauté à aller « en dehors de c'qui est autorisé », sans « s'autocensurer » face à la laideur objective de cet homme. À l'instar de Salomé, ces femmes ont tendance à considérer que les normes sociales de beauté ont trop d'influence sur les rapports de séduction, qu'elles empêchent les individus de désirer librement tous les corps, en les dirigeant seulement vers les corps socialement définis comme séduisants. Elles envisagent donc la capacité à être séduite par un homme à la laideur objective comme une forme d'affranchissement vis-à-vis des normes. Ainsi, Solène (25 ans) se questionne sur l'origine de ses goûts et désirs, estimant que bon nombre lui ont été « inculqués » par la société, en particulier par le biais des représentations visuelles — « y'a tout cet historique qui confectionne nos désirs » ; « j'ai le gros poids de tous les désirs qui sont pas les miens ». Elle aurait été particulièrement sensible à la beauté masculine au cours de l'adolescence — « quand j'étais plus jeune, moi c'était un truc de fou les garçons beau-gosses » — ce qu'elle attribue à ses lectures de bandes-dessinées, dans lesquels il y avait « des mecs qui sont un peu sexualisés ». Depuis, elle essaie de « déconstruire » son « idéal masculin », qui aurait été « façonné par une culture de l'image », parce qu'elle aimerait que ses désirs ne résultent pas de « préjugés » et qu'ils soient moins « normés ». Elle considère désormais qu'elle « aime vraiment plein de types de corps », bien qu'elle soupçonne qu'il y ait « plein de choses [qu'elle] aime chez eux qui découlent d'une société... d'une espèce d'éducation ». Parvenir à être séduite par un homme objectivement laid ou socialement exclus de la catégorie des hommes

séduisants est donc un objectif que certaines femmes se fixent. Sabine partage cet idéal sans pour autant y parvenir. Elle cite l'exemple d'un homme qui lui avait raconté avoir eu « envie de coucher avec une femme moche », ce qu'elle juge « merveilleux » : « j'trouve ça vraiment merveilleux de s'dire que même quelqu'un qui va te repousser, tu vas réussir à voir que cette personne, elle a... son truc, quoi. » Elle-même aimerait « réussir » à avoir de « l'attrance » pour un homme dont elle juge l'aspect « repoussant », comme un « mec gros » par exemple, ce qu'elle ne parvient pas encore à faire.

Être capable de s'émanciper des normes de beauté permettrait de multiplier les possibilités de rencontres, en étoffant le panel des hommes potentiellement séduisants (nous y reviendrons), mais cet idéal ne semble pas se limiter à l'élargissement des conquêtes possibles. Il semble surtout répondre à un idéal moral et une vision romantique de l'amour — « L'amoureuse romanesque accepte même volontiers que l' élu soit d'un aspect humble, qu'il soit laid, un peu dérisoire » (de Beauvoir, 1976, p. 114). D'après le sociologue Pascal Duret, la « mythologie romantique » permet de « contrebalancer la tyrannie de l'emprise de la beauté physique ». Premièrement, l'amour entre deux individus est considéré comme une reconnaissance des qualités de chacun « par-delà les apparences » — « La beauté est alors synonyme d'admiration, de complicité ou de bonté ; elle est, en tout cas, très nettement un produit de la morale, au point de transcender les critères esthétiques. » Deuxièmement, la mythologie romantique fait la part belle à « la subjectivité de l'amour : c'est notre regard, et seulement lui, qui crée la belle princesse » (Duret, 1999, p. 47). Ainsi, accorder de l'importance à la beauté corporelle du conjoint est considéré comme un rapport superficiel à l'autre, contraire à l'idéal d'amour selon lequel l'être aimé est apprécié pour son être profond plutôt que pour sa surface. Ces discours montrent combien il est valorisé de considérer que l'amour est aveugle (Amadieu, 2002).

3.4. Le refus de fétichiser la beauté corporelle d'un homme

Les discours à l'encontre de la séduction exercée par la beauté objective d'un homme sont également à comprendre comme des discours à l'encontre de la fétichisation de l'image de l'homme. D'après le sociologue André Béjin, « Les termes “fétichisme” et “fétichiste” font aujourd'hui partie du vocabulaire courant concernant la vie sexuelle. On qualifie communément de “fétichistes” deux catégories de personnes : celles qui se sentent particulièrement — mais pas uniquement — excitées par une partie du corps ou par des objets auxquels elles attribuent une signification sexuelle (lingerie

fine, chaussures, etc.), d'une part, et, d'autre part, celles qui se sentent excitées uniquement par ce type d'objets, lesquels prennent parfois la place des partenaires réels. » (Binet, 2022, p. 8-9). La fétichisation de l'image est entendue ici au sens de se sentir sexuellement excité·e par une partie du corps de l'autre. Parmi les femmes rencontrées, la fétichisation tend à être désapprouvée car jugée réifiante. La fétichisation du corps féminin par le regard masculin fait de longue date l'objet de critiques féministes. Selon la philosophe féministe Sandra Lee Bartky, l'objectification sexuelle — « une personne est objectifiée sexuellement quand sa part sexuelle ou ses fonction sexuelles sont séparées du reste de sa personnalité et réduites au statut de simple instrument, ou bien regardées comme si elles étaient capables de la représenter. »⁷² (Bartky, 1990, p. 26) — est en effet l'une des composantes essentielles de l'aliénation psychique des femmes. L'influence de cette pensée est à prendre en compte pour étudier les discours des enquêtées sur la beauté corporelle masculine. D'après la théoricienne féministe Germaine Greer, les critiques féministes dénonçant la beauté comme facteur d'oppression des femmes ont rendu plus difficile, pour les femmes, de reconnaître que les hommes peuvent être beaux et séduisants à leurs yeux (Greer, 2003). Nous constaterons en effet que les discours sur la beauté des hommes sont emprunts de morale féministe, mais également de normes de genre.

3.4.1. Ne pas adopter un rapport masculin au corps de l'autre

En tant que personnes marquées par la dimension sexuée de leur expérience (Froidevaux-Metterie, 2020), la plupart des femmes rencontrées sont conscientes de vivre dans un système androcentré qui constitue le corps féminin en objet de désir masculin. Elles tendent donc à considérer que la fétichisation de l'image du corps est une attitude typiquement masculine que les hommes seraient capables d'apprécier et de désirer une femme pour son corps seulement, en faisant abstraction de sa personnalité, contrairement aux femmes. Plusieurs témoignages révèlent la pensée d'une dissymétrie genrée des manières d'appréhender le corps de l'autre. Par exemple, au cours d'une discussion avec Laura, Sandrine et moi, Salomé évoque « le truc de la crevette » :

La différence entre les hommes et les femmes — enfin c'est pas la différence, j'veux pas justement reproduire les trucs binaires — mais moi ça m'a toujours fascinée comment — après j' imagine qu'il y a des meufs qui le font aussi — des mecs peuvent vraiment coucher avec des nanas juste pour leur corps. Faire complètement abstraction de leur personnalité, leur intelligence, même leur visage, même. Tout le truc de la crevette, quoi.

⁷² Traduit depuis l'anglais.

La métaphore de la crevette indique que les hommes auraient la capacité de considérer l'enveloppe charnelle d'une femme en tant que qualité autonome et suffisante. Je me souviens également avoir entendu cette métaphore au cours de mon adolescence, mais ce n'est pas le cas de Laura et Sandrine, qui demandent des explications. Salomé les renseigne : « C'est mes potes hétéros qui employaient ça, très intelligemment, pendant leur adolescence [...] Une crevette, c'est le nom qu'ils donnent à une nana où en fait tout est bon dans le corps, mais faut juste enlever la tête quoi. » Les deux femmes réagissent d'un « oh » teinté d'indignation et de dégoût. Salomé poursuit : « et j'ai l'impression que nous [les femmes], on couche jamais — enfin, jamais, bien sûr que non, on peut être attirées par un mec parce qu'on est attirées par son corps — mais c'est jamais juste le corps, c'est jamais des hommes sans tête. Enfin j'sais pas, si ? » Laura et Sandrine infirment, irritées : « Beh non ». Selon Naomi Wolf, le fait de prendre pour amant·e une personne à cause de sa seule beauté consiste à la traiter comme un « fétiche », c'est-à-dire « traite[r] une partie comme s'il s'agissait d'un tout », en l'occurrence « traiter son image visuelle [...] comme s'il s'agissait de son moi sexuel » (Wolf, 1991, p. 177-178) — une idée largement partagée parmi les femmes rencontrées.

Attardons-nous maintenant sur le cas de Stéphanie (37 ans), qui explique que la beauté physique d'un homme ne suffit pas pour être séduite par lui, qu'elle a besoin d'« un minimum d'intellect ». En affirmant cela, elle formule une distinction entre son propre rapport à la séduction et celui des hommes en général : « tu vois, ça c'est intéressant, il y a beaucoup d'hommes qui sont intéressés par des femmes juste belles ; à l'inverse, moi s'il est juste beau, j'en veux pas. » Contrairement aux hommes, mais également à certaines « copines qui s'en foutent », Stéphanie déclare qu'il n'est « pas possible » pour elle d'envisager un rapport sexuel avec un homme qui n'a « pas inventé l'eau chaude » car cela reviendrait à avoir une interaction avec une « poupée gonflable ». La métaphore de la poupée gonflable est intéressante à deux égards. D'une part, elle signifie qu'un rapport sexuel avec un homme jugé beau mais faiblement doté en intelligence serait équivalent à un rapport avec un objet. Apprécier un homme seulement pour son enveloppe corporelle, en faisant abstraction de sa personnalité et ses capacités cognitives, reviendrait à le réifier. Or Stéphanie rapporte qu'elle n'est pas intéressée par un homme qu'elle envisage comme un objet. D'autre part, la métaphore de la poupée gonflable induit la question du genre. Cet objet étant principalement destiné à un public masculin, il permet de classer cette sexualité du côté de la masculinité. En outre, parler d'un homme comme d'une poupée gonflable est une manière de le féminiser en le réduisant à la passivité. Ainsi, en refusant de coucher avec un homme-objet, Stéphanie semble refuser à la fois de féminiser les hommes et d'adopter une attitude considérée comme masculine.

Les discours à l'encontre de la séduction exercée par la beauté objective d'un homme sont alimentés par l'idée que certains hommes peuvent être sexuellement excités par la seule beauté d'une femme et que cette attitude est nocive pour les femmes. La séparation entre beauté et attirance, lorsqu'elle vise à montrer la priorité de la compatibilité sociale, culturelle et morale, serait alors une manière pour les enquêtées de se distinguer d'une attitude jugée masculine et décriée — ce qui participe à entretenir la bicatégorisation genrée des manières d'appréhender le corps de l'autre.

3.4.2. Eviter de figurer des hommes objectivement beaux

L'ethnographie du fanzine Sprinkle apporte un éclairage complémentaire sur les contradictions à l'œuvre dans les discours traitant de la beauté masculine et l'emprunte morale qui les influence. Pour rappel, le fanzine Sprinkle s'inscrit dans une démarche féministe qui a pour objectif de diversifier les représentations érotiques en invitant les femmes à dépeindre les hommes tels qu'elles les regardent et désirent (chapitre 2). Nous allons comprendre qu'il s'avère plus louable, d'un point de vue éthique, d'éviter de dépeindre des hommes à la beauté objective.

Commençons par l'analyse du processus de création des illustratrices participantes. En réfléchissant à leur future composition graphique, certaines ont pensé dessiner des morphologies qui s'écartent des canons de beauté habituels dans l'optique de diversifier les représentations érotiques masculines et d'élargir les critères régissant le caractère désirable d'un corps. Cependant, nous verrons que la volonté de figurer des personnages dont l'apparence physique contribue à élargir la panoplie des corps désirables semble entrer en concurrence avec l'intention d'afficher ses goûts personnels, de témoigner de son propre regard érotique et de sa vie intime. Pour rappel, la plupart des participantes au fanzine se saisissent de l'appel pour montrer leurs préférences esthétiques et érotiques. Qu'elles s'inspirent d'hommes réels envers lesquels elles éprouvent des sentiments ou de personnages imaginaires qui répondent à leur idéal, les participantes au fanzine ont choisi de dessiner des corps qu'elles apprécient et jugent physiquement attirants, en restant fidèles à leurs propres expériences esthétiques, érotiques et amoureuses.

Prenons le cas de Solène⁷³ (25 ans), qui fait partie des femmes qui déplorent que ses préférences soient influencées par les normes esthétiques en vigueur et souhaite s'en affranchir. Elle voit le fanzine comme l'opportunité « d'offrir une version diversifiée de qu'est-ce que c'est un garçon excitant ». Son objectif n'est pas tant de « lutter contre des désirs qui découleraient de

⁷³ L'autrice ayant souhaité rester anonyme, sa composition graphique ne sera pas affichée. Il en sera de même concernant les autres autrices anonymisées.

préjugés mais plutôt favoriser les désirs qui n'en découlent pas. » Elle souhaite « essayer de mettre en avant d'autres choses », ne cherchant pas à renforcer les « stéréotypes » selon lesquels « les garçons c'est sexy parce que ça a plein de muscles », ni à dessiner un personnage qui « soit pile dans un espèce de truc où tout le monde se dit : wah pff ! trop beau ». Cependant, en manque d'inspiration, Solène décide d'organiser une séance de modèle vivant avec « un copain », avec lequel elle entretient occasionnellement des rapports sexuels, et qu'elle « trouve super beau », notamment grâce à sa musculature — « il se trouve qu'il est musclé et j'trouve que ça fait partie de c'que j'aime chez lui ». Elle choisit de montrer des vues qui lui plaisent et de mettre en avant des parties du corps qu'elle considère « belles », comme le dos, les épaules, le torse et les bras. Solène propose une composition graphique divisée en deux scènes : l'une présente la silhouette de cet homme nu, assis, de dos ; l'autre présente sa silhouette de face, visage hors champ, se tenant assis et vêtu d'un caleçon par dessus lequel sa main agrippe ses organes génitaux. Il est intéressant de remarquer que, bien qu'elle souhaite éviter de mettre en scène un homme objectivement beau, elle prend pour modèle un homme qui semble correspondre aux canons de beauté et se laisse guider par ses émotions esthétiques en choisissant les parties du corps qu'elle figure. Si l'idée de s'émanciper de la séduction exercée par les corps conformes aux normes de beauté est chère à Solène, il semblerait qu'elle ne l'ait pas mise en pratique ici. Rétrospectivement, elle ne considère pas que sa composition graphique soit « exemplaire au niveau politique, au niveau de sa représentation ».

Poursuivons avec Lucile (31 ans), qui rapporte avoir « réfléchi aussi à l'idée de montrer des corps différents », constatant qu'elle avait tendance à dessiner des corps « assez normés » : « Je sors pas trop des canons de beauté en termes de proportion tout ça. J'ai jamais trop fait des personnages gros... » Finalement, elle décide de ne pas changer ses habitudes et de se « faire plaisir », ce qu'elle entend par le fait de dessiner « les beaux corps masculins, comme on peut les définir d'une manière générale, socialement ». Les hommes représentés sont blancs⁷⁴, jeunes et leur morphologie conforme aux « canons de beauté en termes de proportions » (ils sont grands, minces, leurs muscles sont légèrement dessinés). Si Lucile assume son goût pour les hommes objectivement beaux et le revendique à travers ce dessin, elle considère rétrospectivement que sa proposition n'est « pas ultra révolutionnaire dans ses représentations masculines ». Autrement dit, il semblerait qu'elle considère avoir échoué à proposer des images irréprochables d'un point de vue éthique, à l'instar de Solène.

⁷⁴ L'autrice rapporte avoir hésité à représenter le personnage de livreur sous les traits d'un homme racisé « parce que c'est plus représentatif de la réalité des livreurs » et parce qu'elle réfléchit à la visibilité des personnes racisées dans son travail : « J'me dis souvent qu'il faudrait que je représente plus de personnes racisées de manière générale ». Mais, en tant qu'autrice « blanche », elle craint que le fait de « mettre des personnes racisées » dans ses créations ne soit pas neutre mais « crée une couche d'interprétation en plus ». Elle dessine finalement des hommes blancs.

Pour sa part, Lison (25 ans) considère sa participation au fanzine comme une opportunité de dessiner des « mecs beaux » qui reflètent ses « goûts personnels ». Elle dessine plusieurs personnages masculins, en prenant appui sur des photographies qui lui plaisent parce qu'elle trouve beaux les hommes qui y sont représentés. Ses personnages sont musclés, ce qui reflète ses préférences, et mis en scène dans des postures lascives. En tant que femme noire, elle tient à représenter un homme noir, par souci de diversité. Avec le recul, elle constate que sa préoccupation pour la diversité des modèles représentés s'est arrêtée à la question de la couleur de peau : « J'avoue que j'me suis pas dit : ah faut qu'y'en ait un qui soit vieux, faut qu'y'en ait un qui soit gros, enfin tu vois... J'me suis plus dit : ok, moi qu'est-qu'il me plaît ? » Cet aveu semble révéler qu'il aurait été préférable d'un point de vue éthique de figurer des hommes qui ne répondent pas aux canons esthétiques en vigueur. Lison poursuit en improvisant des arguments qui semblent avoir pour effet de me ou de la rassurer :

J'me dis : c'est pas un *sex-symbol*. Donc y'a quand même ce côté-là de m'dire : j'ai quand même envie que ce soient des personnes, en fait, des personnes qui ont des individualités et pas seulement des... des modèles un peu stéréotypés, quoi.



Figure 5. Illustrations de Lison Ferné (*Sprinkle*)

Ces différents exemples montrent que les autrices ont souhaité représenter leurs préférences esthétiques et érotiques — qu'elles s'écartent ou non des normes de beauté en vigueur — plutôt que de dépeindre des corps qui ne reflètent pas leurs goûts, mais leurs témoignages révèlent combien le fait d'apprécier des hommes objectivement beaux est dévalorisé, contrairement aux hommes subjectivement beaux.

Ariane (26 ans) est l'une des rares illustratrices à avoir dessiné un homme gros, soit non conforme aux standards esthétiques. Elle s'est inspirée de son ancien partenaire amoureux parce qu'elle souhaitait représenter « une expérience intime importante pour [elle] ». Il se trouve qu'elle est satisfaite, par la même occasion, de mettre en scène un corps qui ne répond pas aux canons de beauté : « "ça tombait bien", car ayant moi-même pas mal souffert de mon image corporelle en me comparant sans cesse à des modèles de beauté parfaite, je n'avais pas du tout envie de montrer une image de corps trop lisse et trop parfaite et de retourner cette violence sur les autres. » Les autrices étant conscientes des effets néfastes de l'injonction des femmes à être belles et désirables, elles tendent à considérer que le fait de dessiner un homme qui soit conforme aux critères de beauté participe à entretenir des normes esthétiques qui peuvent nuire aux hommes également. Ce serait donc en tant que victimes du « mythe de la beauté » (Wolf, 1991), que certaines femmes veillent à ne pas dessiner des hommes objectivement beaux — ou culpabilisent de le faire.



Figure 6. Illustrations d'Ariane Hugues (*Sprinkle*)

Il semblerait que le fait d'exhiber un corps conforme aux standards de beauté limite la portée politique de ce geste, quand bien même il s'agisse d'un homme dépeint par une femme. La réception qui est faite des images composant le fanzine par les deux femmes qui en sont à l'initiative en est tout à fait révélatrice :

Paris, fin février 2020. Je découvre les illustrations finales en version numérique en compagnie d'Adèle, qui en est déjà familière. Nos réactions sont différentes, voire opposées. Je manifeste mon émerveillement face à la diversité des styles graphiques et la beauté des dessins (je dois admettre que je suis alors prise d'admiration pour le talent des dessinatrices). Adèle semble partagée entre la satisfaction de voir le projet prendre forme et les doutes naissants vis-à-vis leurs revendications de départ. Je ressens une pointe de déception de sa part. Face à mon étonnement, Adèle me fait part des réflexions qu'elle a partagées avec Ariane, commençant par me rappeler que l'objectif de ce fanzine était de « répondre à une absence », celle des dessins érotisant les corps d'hommes. Or, le résultat final les questionne, elles ont finalement « l'impression qu'[elles] ne révolutionne[nt] rien du tout ». Elles déplorent la profusion de « représentations frontales » de « mecs blancs et cis », « hyper bien gaulés » et estiment que le rendu est « un peu binaire ». Par ailleurs, elle remet en question la pertinence du format choisi, considérant que l'espace d'expression accordé aux autrices (2 pages) n'était suffisant pour leur permettre de faire passer un message politique construit. Comme pour se rassurer ou se justifier, elle souligne que « c'était une première fois », qu'il fallait déjà « s'approprier le thème », combler « ce vide ». La prochaine fois, elles comptent « faire mieux » : ce sera « plus réfléchi, plus dirigé ».

Les images désapprouvées par les initiatrices du fanzine seraient celles qui exhibent la plastique d'hommes répondant à un idéal de beauté virile et blanche. Dans l'idée de diversifier les représentations érotiques, elles espéraient diversifier les représentations de la masculinité et diversifier les corps représentés, notamment en termes de couleur de peau. À la suite de Sprinkle, Adèle et Ariane décident de faire évoluer leur projet, les personnes invitées et les consignes. Si ce nouveau projet n'est pas étudié dans le cadre de la thèse, il est intéressant de se pencher sur la manière dont Adèle et Ariane opèrent pour concevoir un objet qui soit plus satisfaisant à leurs yeux. Premièrement, elles quittent le format fanzine pour investir la forme du calendrier (imprimé en novembre 2021 pour l'année 2022). Deuxièmement, elles décident d'inviter moins d'artistes et de collaborer avec de nouvelles personnes, sélectionnées non plus par affinité amicale mais pour le propos qu'elles tiennent sur les questions de genre, de sexualité ou d'intimité dans leur pratique artistique⁷⁵. Troisièmement, souhaitant orienter davantage la production artistique, les éditrices font évoluer leurs consignes dans l'optique d'« élargir [leur] questionnement », de « donner une place à de nouvelles images “érotiques” ». Elles mettent davantage l'accent sur « l'intimité », invitant les illustrateur·rice·s à créer des images « autour de la sexualité, du désir, ou des rapports intimes au sens très large », précisant que « tout est possible » — de la « représentation idéale » aux « images du quotidien », en passant par les « fantasmes » et les « doutes ». Elles insistent sur le fait que les illustrations à produire ne sont pas « nécessairement sexuelles » et invitent les personnes participantes à adopter « un point de vue résolument sensible et intime » pour proposer un contrepoint aux calendriers érotiques tels que « Les Dieux du Stade ». Ainsi, à leurs yeux, une approche politique de l'érotisme serait une approche qui ne repose pas seulement sur le plaisir

⁷⁵ Bien que les éditrices veillent à une « diversité des regards », elles n'ont pas sélectionné les artistes invité·e·s en prenant en compte leur profil social — « on n'a pas fait de quotas » — préférant opérer un choix basé sur l'œuvre de l'artiste. Néanmoins, elles constatent que les minorités sont davantage représentées ; il y aurait davantage de personnes racisées dans le calendrier que dans le fanzine. En outre, l'appel n'est plus réservé qu'aux femmes (cisgenre et transgenre) ; un homme transgenre est également invité.

visuel suscité par la beauté corporelle. Le geste de dépeindre un homme conforme aux standards de beauté est interprété comme une manière de fétichiser la beauté corporelle de cet homme et d'inviter au voyeurisme (nous y reviendrons). Il ne serait donc pas suffisant qu'une femme dessine un homme qui lui plaise pour « révolutionner » les représentations érotiques.

Pour leur part, les membres de l'équipe Lusted Men ne semblent pas aussi radicales sur la question de la représentation de la beauté objective. Les images exhibant le physique d'un homme conforme aux canons de beauté virile sont relativement bien accueillies par les membres de l'équipe Lusted Men. Cela est certainement lié au fait qu'elles soient rares ; le corpus étant principalement composé de photographies d'hommes au physique ordinaire, dont les traits et l'allure ne coïncident pas exactement voire assez peu avec les représentations idéales (ce qui s'explique par le fait qu'une grande partie des hommes photographiés sont les partenaires intimes des photographes, non pas des modèles choisis sur critère esthétique).

Par ailleurs, le choix de ne pas mettre en scène des corps objectivement beaux n'est pas seulement animé d'un souci politique de diversification des représentations érotiques. Dans le cadre du projet Sujet(te) de Désirs, j'ai également eu une réflexion à propos de l'aspect des corps que je souhaitais photographier. Je voulais éviter de photographier des modèles jugés objectivement beaux, pensant que cela conduirait à des images « stéréotypées » — qui ressemblent à celles présentes dans les calendriers et publicités. Mon intention était de photographier des hommes à l'apparence banale pour montrer que n'importe qui pouvait être séduisant aux yeux de quelqu'un. En outre, j'étais intéressée par le défi de parvenir à sublimer un corps qui ne soit pas conforme aux normes sociales de beauté — estimant qu'il était plus difficile de faire une belle image avec un corps qui ne soit pas objectivement beau. J'ai d'ailleurs écarté de ma série quelques photographies parce que les modèles me semblaient « trop » beaux, ce qui apportait un rendu jugé moins intéressant. Il ne me semble pas que ce soit la peur de fétichiser l'image de l'homme qui ait guidé cette orientation, mais plutôt une logique esthétique : l'idée qu'une plastique sans aspérité, reflétant une beauté idéale, est moins « intéressante » d'un point de vue artistique que le corps d'un homme « normal » — une idée qui découle sans doutes d'une valorisation de la singularité de l'individu, qui préfère le charme de la beauté subjective à la perfection d'une beauté générique.

Les discours sur la beauté corporelle masculine sont donc traversés par des logiques de distinction en termes de classe sociale et de genre, mais également par des considérations morales qui valorisent les qualités internes au profit des qualités externes.

Au cours du troisième chapitre, nous avons exploré le statut que les enquêtées attribuent au corps des hommes dans leurs expériences de séduction, à travers l'analyse des discours qu'elles tiennent sur beauté masculine. La beauté est un adjectif polysémique qui réunit des qualités diverses. À propos de la beauté corporelle, deux notions se dégagent : la beauté objective, qui renvoie aux normes collectives de beauté, et la beauté subjective, qui reflète les préférences esthétiques individuelles et qui englobe les qualités internes (personnalité, valeurs morales, culturelles et sociales). Dans l'idéologie féminine de la séduction hétérosexuelle, la première est dénigrée, de par le fait qu'elle induit un rapport aux hommes jugé superficiel, car se limitant à l'impression visuelle, et réifiant, car faisant abstraction de sa personnalité. L'expérience de séduction privilégiée par les femmes rencontrées est holistique : elle ne sépare pas le corps d'un homme de sa personnalité et de ses valeurs morales, culturelles et sociales — voire elle oublie le corps au profit des qualités internes. Certes, la beauté corporelle masculine peut induire de l'attraction chez une femme mais il conviendrait de s'en méfier car cette attraction peut masquer une incompatibilité en termes de valeurs culturelles, sociales et morales, qui peut conduire à des rapports décevants, au cours de la discussion, comme dans la sexualité et la conjugalité. La beauté physique n'est donc pas une qualité qui met en valeur les hommes mais autorise au contraire leur déconsidération. Enfin, les discours sur la beauté sont emprunts de morale, ils révèlent combien il est désapprouvé d'apprécier un homme pour sa seule plastique. La bonne manière d'appréhender la présence masculine serait donc de considérer cet homme au-delà de l'impression esthétique. Si l'indifférence à la séduction exercée par la beauté corporelle s'accroît dès lors que les femmes aspirent à s'établir dans une relation conjugale stable, elle ne se limite pas à la sphère des rencontres sexuelles et amoureuses. Les discours dénigrant la beauté extérieure et valorisant une appréhension holistique concernent les hommes en général — ils s'appliquent même aux représentations visuelles d'hommes.

Chapitre 4. La beauté corporelle d'un homme ne serait pas un critère prioritaire pour le choix du conjoint

Les seules études portant sur la manière dont les femmes envisagent l'apparence physique des hommes abordent cette question dans le cadre de la formation du couple. Plusieurs travaux de sociologie démontrent que la beauté d'un homme ne fait pas partie des qualités les plus recherchées par les femmes dans le cadre du choix du conjoint, contrairement à la beauté des femmes pour les hommes hétérosexuels (Bozon, Héran, 2006 ; Singly, 1984 ; Girard, 1964). Cette différence est généralement expliquée en raison de la dissymétrie du capital économique entre hommes et femmes : les femmes peuvent bénéficier de leur beauté comme monnaie d'échange pour accéder à un statut social plus élevé alors que les hommes peuvent compenser le fait d'être faiblement dotés en capital esthétique par leur statut social, leur richesse et leur puissance (Amadiou, 2002). Cette explication conduit à l'interrogation suivante : « la vision plus égalitariste de la société se traduit-elle par un rapprochement des qualités recherchées par partenaire ? » (Ferrand, 2004, p. 91). Selon certains chercheurs, les femmes ayant gagné en indépendance financière au tournant du XXI^{ème} siècle, elles seraient de plus en plus attentives aux charmes des hommes (Amadiou, 2002) et voudraient à leur tour être séduites ; « l'émancipation de la femme l'oblige [l'homme] à plus d'élégance » (Bologne, 2011, p. 397). Selon d'autres, depuis que les femmes sont financièrement autonomes, elles n'accordent pas davantage d'importance à la beauté de leur partenaire (Löwy, 2006). L'historienne Anne-Marie Sohn, qui étudie la sexualité vécue des Français entre 1850 et 1950, relève que les jeunes femmes d'alors rêvaient des modèles masculins en vogue, diffusés par le biais des cartes postales. Selon elle, la beauté est valorisée et constitue un avantage dans le cadre de la recherche de partenaire, pour les femmes comme pour les hommes, dès le XIX^{ème} siècle (Sohn, 1996) — ce qui remet en question la thèse d'un lien évident entre capital économique et attentes esthétiques. Il semblerait que l'argumentation en termes d'indépendance économique ne soit pas suffisante pour expliquer le rapport des femmes à l'apparence physique de leur futur conjoint et qu'elle néglige la complexité des effets de la bicatégorisation genrée des rapports de séduction. Ce chapitre s'attachera à montrer comment l'idéologie de la séduction hétérosexuelle et la dissymétrie des rôles séductifs participent à entretenir, chez les femmes, un plus faible intérêt envers la beauté corporelle de leur partenaire. Dans un premier temps, nous constaterons que les femmes rencontrées tâchent de ne pas être « trop » exigeantes vis-à-vis de la beauté de leur futur conjoint, mais qu'elles aspirent tout de même à être séduites par leur apparence. Puis nous étudierons l'incidence du maintien de l'initiative masculine dans les démarches de rencontre sur les

attentes esthétiques des enquêtées. Nous traiterons ensuite de cette question au prisme du corps des femmes, en étudiant les effets de la beauté corporelle d'un homme sur l'estime de soi d'une femme. Enfin, nous constaterons que le jugement esthétique est considéré comme évolutif et que les enquêtées envisagent la séduction comme un processus progressif.

4.1. Éviter de nourrir trop d'attentes quant à l'apparence du futur conjoint

L'idéologie de la séduction hétérosexuelle, en opérant une hiérarchie des qualités valorisées sur le marché des rencontres, affecte les attentes des femmes à l'égard de leur futur conjoint. En plus de ne pas accorder de priorité à la beauté physique d'un homme, celles-ci évitent de nourrir des attentes précises vis-à-vis de l'apparence des hommes qu'elles envisagent comme partenaire potentiel. Les discours portés par les enquêtées sur leurs préférences en termes de caractéristiques physiques, formalisées sous le concept de « style », « type » ou « genre » d'homme, font écho à ceux portant sur la beauté corporelle : ils semblent emprunts d'un même mouvement de rejet envers la dimension superficielle d'une appréhension de l'autre.

Parmi les enquêtées avec lesquelles la question du style a été abordée en entretien, il y a une égale répartition entre celles qui se défendent d'avoir un style d'homme et celles qui affirment en avoir un. Les premières (24 sur 46) considèrent qu'elles peuvent être attirées par des hommes d'aspects variés et que leurs goûts ne se limitent pas à un type physique particulier. C'est par exemple le cas de Rozenn (30 ans) qui déclare qu'elle n'a « pas de style du tout », ce qu'elle entend par le fait de pouvoir être séduite par « un petit blond comme un grand brun, comme un noir » (nous allons revenir sur la question de la race prochainement). Les secondes (22 enquêtées sur 46) affichent une préférence pour les hommes arborant des traits physiques précis, comme par exemple un « blondinet ... un peu style scandinave » (Karine (40 ans)) ou « un mec un peu brun de peau [...] un peu mexicain [...] avec les yeux noirs et un peu bridés, [...] les cheveux noirs » (Nadège). Reconnaître avoir une préférence pour un profil physique particulier ne revient pas nécessairement à s'intéresser exclusivement aux hommes qui s'y conforment. Parmi les femmes qui affirment avoir un « style d'homme », rares sont celles qui se disent intransigeantes vis-à-vis de leurs préférences dans le cadre de la recherche de partenaire. La plupart d'entre elles tendent à relativiser l'importance accordée à leurs attentes esthétiques, précisant qu'elles font preuve de souplesse quant à la fidélité à ces attentes des hommes rencontrés. Ainsi, plus de la moitié d'entre elles (13 sur 22) rapportent

qu'elles entretiennent, ou ont entretenu des relations avec des hommes qui n'étaient pas leur « type », dont l'apparence physique n'étaient pas fidèle aux qualités espérées⁷⁶.

Aucune variable sociologique ne se démarque pour caractériser les enquêtées de l'un ou l'autre groupe. En revanche, ce qui distingue les femmes qui déclarent avoir un style d'homme des autres est qu'elles déclarent attacher davantage d'importance à la beauté physique de leur partenaire, qu'elles apprécient davantage la vue du corps masculin nu et qu'elles ont tendance à être plus « compliquées » et exigeantes, soit plus difficilement séduites par l'apparence d'un homme (nous y reviendrons). Les femmes qui déclarent avoir un style d'homme semblent donc plus attentives au charme corporel de leur partenaire.

4.1.1. Ne pas prendre au sérieux les critères de beauté de son idéal masculin

Que les femmes rencontrées confirment ou infirment avoir une préférence pour un type physique, il apparaît très clairement que la plupart d'entre elles ne prennent pas au sérieux le « style d'homme ». La plupart considèrent qu'il s'agit d'une idée théorique de l'attirance qui ne reflèterait pas la réalité des expériences de séduction — « sur le papier et dans la réalité c'est très différent » (Nadège, 25 ans). Les propos de Léna (18 ans, en couple) reflètent une rhétorique commune à la majorité des femmes rencontrées :

- Morgane : Est-ce que tu as un style de mec ?

- Léna : Bah, j'aurais tendance à dire oui, comme ça. Plutôt brun, un peu grand, voilà. Mais en fait je pense que... Bah mon copain n'est pas brun, des yeux verts étincelants... Donc j pense que c'est juste un style que je me suis défini, ça c'est mon idéal mais en fait ça va pas du tout correspondre aux garçons qui vont m'attirer en vrai et aux personnes qui vont me toucher en vrai, mais peut-être que dans le métro, ça va être ces personnes là qui vont me marquer en premier. Encore une fois, dans mon idéal masculin, y'a aussi beaucoup euh comment il serait au-delà de physiquement

Léna établit une différence entre l'impression visuelle d'un homme inconnu, jugé sur des critères physiques et l'affection développée envers un homme qu'elle apprécie pour sa personnalité ; la seconde ayant plus de valeur de son point de vue. Elle insiste sur le fait que son idéal masculin n'est pas un homme dont elle prend du plaisir à regarder le corps mais un homme avec qui elle prend du plaisir à converser. La compatibilité des caractères entre deux individus est jugée prioritaire sur

⁷⁶ À titre de comparaison, dans l'enquête « Formation des couples » effectuée entre 1983 et 1984 auprès de 3 000 personnes de moins de 45 ans vivant en couple, marié ou non, 17% des femmes estiment que leur conjoint n'était pas leur genre au départ VS 11% des H (Bozon, Héran, 2006).

la conformité des traits physique à un idéal. De même, Héloïse a « des critères un peu idéaux » mais ne les a « pas du tout respectés » avec ses partenaires, privilégiant le fait qu'ils soient « gentils » et « bienveillants ». Karine (40 ans, célibataire) a des exigences précises en termes de taille, de couleur de cheveux et de style vestimentaire, mais est souvent sortie avec des hommes qui ne ressemblaient pas à son idéal. Elle explique qu'elle n'est « pas fermée » à un type d'homme car l'attraction ne s'établirait pas seulement sur les préférences physiques : « J pense que ... même si on se dit qu'on est exigeantes, qu'on a des critères et tout, finalement on peut trouver quelqu'un de complètement différent parce que c'est vraiment un feeling, c'est vraiment un ressenti, parce que c'est des odeurs, c'est un toucher, c'est une personnalité. » Ces différents discours visent à minimiser le poids de la beauté dans le processus de séduction. Nous retrouvons donc la hiérarchie étudiée plus tôt entre la beauté physique et la compatibilité des caractères, valeurs morales, sociales et culturelles : les exigences d'ordre physique sont considérées moins importantes que les affinités. Nous retrouvons également l'idée qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des attentes physiques précises puisque que l'expérience esthétique survient nécessairement avec l'affinité. Par exemple, lorsque je demande à Sylvie (50 ans) si elle a un style d'homme, elle répond qu'elle n'a « pas de critères particulier » parce que, selon elle, « à force de regarder l'autre, d'abord il y a des détails qui t'ont échappés, que tu vas prendre en compte, et puis il y a même des choses que tu n'aimes pas particulièrement qui tout d'un coup vont se transformer en quelque chose d'agréable. » À l'instar de Sylvie, ces femmes tâchent de ne pas nourrir d'attentes esthétiques précises parce qu'elles ont à l'idée qu'elles finiront par être séduites par l'apparence d'un homme, dès lors qu'elles apprécieront sa personnalité et développeront de l'affection à son égard. Bien que l'idéologie de la séduction soit largement partagée par les enquêtées, toutes ne parviennent pas avec la même facilité à se défaire de leurs exigences esthétiques et ignorer leurs préférences physiques. Par exemple, Cécilia (28 ans, célibataire) essaie de ne pas « se focaliser sur la beauté » mais elle admet qu'elle a « quand même une cible » et espère rencontrer un homme « brun », « qui fasse un peu mec » et qui soit « plus grand » qu'elle.

Les femmes qui déclarent ne pas avoir de style d'homme s'offusquent parfois contre l'idée d'avoir des attentes physiques précises. L'étude de leurs propos révèle qu'elles portent un jugement moral réprobateur à l'égard du fait de nourrir un idéal physique masculin. Par exemple, Sarah (34 ans), qui retire une certaine fierté à être capable d'apprécier des caractéristiques physiques classées objectivement laides, considère que le fait d'avoir des attentes et critères précis n'est pas quelque chose de « si positif que ça ». Elle se rappelle qu'elle avait des attentes définies lorsqu'elle était plus jeune : « J'avais beaucoup d'exigence envers les mecs dans ma vingtaine, beaucoup d'*a priori*, beaucoup de ... presque une charte, un cahier des charges, un catalogue, tu vois, tu mets une petite

croix... ». Sa recherche de partenaire reposait alors sur une « exigence intellectuelle » et une « exigence physique » — il « fallait que la personne [lui] plaise, qu'elle ait du charme et tout. » Elle déplore son attitude d'alors :

T'es fascinée par quelqu'un, t'es fascinée par son image, par ce qu'elle dégage, par ce qu'elle te dit, etc. parce que aussi ça flatte ton ego à un moment donné [...], ça te met en valeur et puis ça correspond à ce cahier des charges donc tu te dis : ouais !!! [...] Tu te dis : ça y est, c'est bon, j'ai eu ce que je voulais, comme si c'était une fin en soi.

Sarah valorise désormais le fait de ne pas nourrir d'attente pour « se laisser surprendre », ce qu'elle considère être une opération difficile — « être capable de ça, c'est ... c'est énorme » — mais « intéressant ». Depuis, son rapport au corps des hommes aurait changé : elle déclare ne plus avoir de préférence pour un type physique particulier et ne plus attacher d'importance à l'apparence de son partenaire.

Plusieurs contradictions sont décelées parmi les propos tenus à l'encontre du « style d'homme ». De fait, il arrive que les enquêtées qui se défendent d'avoir un style d'homme admettent que leurs partenaires ont des traits physiques communs et se ressemblent. C'est par exemple le cas d'Elisabeth (54 ans), qui se souvient que, lorsqu'elle était plus jeune, elle avait tendance à se moquer de ses amies qui disaient « moi j'adore les bruns aux yeux verts, j'ai horreur que les mecs ils aient des poils ». Elisabeth revendiquait alors ne pas avoir de « type », répondant à ses amies : « mais j'ai absolument aucun critère ; soit il me plaît, soit il ne me plaît pas ». Avec le recul des années, Elisabeth constate que la plupart des hommes avec lesquels elle a noué une relation intime se ressemblaient physiquement, admettant rétrospectivement : « je me suis rendue compte que si, quand même, il y avait des critères... il y avait un genre physique d'homme qui apparaissait davantage ». De même, Albane (24 ans) « pense » ne pas avoir « vraiment de style » mais se ravise : « en vrai, quand je regarde euh les mecs que j'ai eu avant, ils avaient ... enfin ils ont des points en commun, c'est qui fait que peut-être indirectement ça fait que j'ai un style de mec. » Rozenn (30 ans) déclare qu'elle n'a pas de style d'homme mais convient qu'il y a « toujours un peu le même genre de gars qui reviennent quand même. » Bien qu'elles évitent de nourrir des attentes précises vis-à-vis de l'apparence du futur partenaire, elles ont une idée affirmée des caractéristiques physiques du partenaire idéal.

Par ailleurs, il est fréquent que les femmes qui déclarent ne pas avoir de style d'homme ou ne pas y attacher d'importance reconnaissent avoir des critères esthétiques et exigences physiques spécifiques. C'est le cas de Rozenn qui, se défendant d'avoir un style d'homme, affirme que « la beauté, le poids importent peu » mais revient sur ses propos en réfléchissant à l'ensemble des hommes avec lesquelles elle a entretenu des relations intimes : « si je suis très, très honnête, quand

même, ils sont toujours assez grands, assez bien faits — ni gros ni maigres — un peu athlétique. » De même, Julie (28 ans) déclare qu'elle n'a pas de style et ne s'est « jamais trop arrêtée au physique », mettant en avant le fait qu'elle apprécie un homme lorsqu'il est « drôle », qu'il a « de la répartie » et de la « discussion », qu'il est « intello », qu'il « a de l'assurance » et « sait c'qu'il veut ». Mais elle se ravise en expliquant qu'elle est tout de même attentive à l'apparence physique : « si le mec c'est un petit gringalet, même s'il a fait sciences po, tout ça, c'est pas suffisant quoi [...] J'm'en fous du physique mais jusqu'à un certain point... ». Astrid (29 ans) n'a « pas de cases [à cocher] » mais attend « quand même [d'un partenaire] qu'il soit beau » et « agréable » à regarder. Malgré des propos vantant leur capacité de mise à distance de la beauté physique et du style au profit de l'affinité, la plupart des femmes rencontrées admettent avoir un minimum d'exigences concernant l'apparence physique des hommes qu'elles convoitent. Qu'elles affirment avoir un style ou non, qu'elles soient attentives à la beauté physique d'un homme ou non, la majorité des femmes rencontrées attendent d'un homme qu'il lui plaise physiquement.

4.1.2. Admirer les hommes objectivement beaux serait un rapport puéril à l'amour

La rhétorique de mise à distance du style d'homme et de la beauté physique masculine est à étudier à l'aune de la question de la maturité amoureuse et sexuelle. L'intérêt porté envers les hommes dont le charme corporel exerce la principale attraction semble être considéré comme un rapport puéril aux hommes et aux relations amoureuses, parce qu'il renverrait à la période de l'enfance ou de l'adolescence où la jeune fille « idolâtre de lointains princes charmants » (de Beauvoir, 1976, p. 114). Plusieurs femmes rapportent qu'elles se sont forgées un idéal masculin lorsqu'elles étaient (pré)adolescentes, généralement influencées par les représentations véhiculées par les productions de l'industrie culturelle. Par exemple, Sylvie (50 ans) explique que son homme « idéal » était incarné par la figure des « indiens dans les westerns », sur lesquels elle « flashai[t] » lorsqu'elle regardait la télévision avec sa grand-mère, parce qu'elle les « trouvai[t] beaux ». Nina (30 ans) relate qu'elle a « grandi avec un style de mec » : « fluets, très minces, avec les cheveux un peu en bataille, le regard mélancolique » ; des préférences esthétiques alimentées par ses nombreuses lectures de *Shojo* — des « mangas pour filles dans lesquels « on les voit ces mecs-là ». Clémence (25 ans) rapporte que son idéal esthétique masculin est inspiré d'un comédien qui était son « fantasme absolu » lorsqu'elle était adolescente — « Très parisien, ultra bobo, avec les cheveux bouclés, la petite veste ancienne... » — qu'elle considérait alors comme « l'homme de ma vie ». Il est d'ailleurs intéressant

de constater que les quelques célébrités citées comme source de fantasme sont généralement des hommes que les enquêtées appréciaient lorsqu'elles étaient plus jeunes (enfant ou adolescente) ; un constat d'autant plus frappant concernant les femmes les plus âgées, qui citent rarement des célébrités d'actualité. C'est par exemple le cas de Chantal (60 ans) : « Ah oui, un acteur que j'aime beaucoup c'est Gérard Philippe [1922-1959] que je trouve très beau. J'aimais beaucoup Jean Piat [1924-2018]. Actuellement ? C'est eux qui me viennent à l'esprit, c'est plus ma jeunesse, enfin quand j'étais petite plutôt ».

L'anthropologue Catherine Monnot, en étudiant les activités de loisir des préadolescentes (9-11 ans), identifie que ces jeunes filles connaissent souvent un « temps de cristallisation sur les stars » qui constitue « une phase de transition avant l'entrée dans la vie amoureuse réellement active ». Selon elle, le fait de « tomber amoureuse de la star masculine permet de faire l'apprentissage du sentiment amoureux sans prise de risque sur la scène sociale » (Monnot, 2009, p. 114). C'est le chemin que semble avoir pris Zoé (18 ans), qui se rappelle que lorsqu'elle était « ado », il lui arrivait de fantasmer sur des hommes célèbres — ce qu'elle nomme des « crush physiques ». Cependant, du haut de ses 18 ans, Zoé ne serait « plus du tout dans cette optique-là, du fantasme de la star ». Ayant commencé sa vie sexuelle et amoureuse active, elle n'aurait plus d'intérêt à admirer les célébrités, préférant porter son attention sur les hommes qu'elle est en mesure de rencontrer dans la réalité : « les personnes entre guillemets normales, les personnes banales, je trouve ça limite plus intéressant que les stars. » En passant des célébrités aux hommes ordinaires, Zoé semble avoir fait évoluer ses attentes vis-à-vis des hommes. Plus jeune, elle s'était défini un idéal, dont elle se serait désormais acquittée : « au début j'pensais [avoir un style] — quand on est adolescent on se dit : mon style c'est ça — et puis, plus je grandis plus je me dis : mais en fait, non. » Elle réfute désormais son idéal masculin et ne porte plus d'intérêt à la beauté corporelle masculine car elle considère que « la beauté, ça vient avec la personnalité » (nous y reviendrons), tournant la page de ce qu'elle juge être une attitude de jeune fille. À l'instar de Zoé, plusieurs enquêtées font mention d'une évolution quant à leurs attentes et leur rapport à l'apparence physique des hommes — une évolution ce qu'elles voient d'un bon œil car allant de pair avec un rapport mature à l'amour, passant de l'abstrait au concret, de l'imagination à la réalité. Au chapitre précédent, il a été établi que l'expérience de séduction par la seule beauté corporelle n'est pas considérée comme une bonne manière d'être charmée par un homme parce qu'elle induirait une appréhension superficielle de l'autre, il se trouve qu'elle est également pensée comme un rapport immature aux hommes, à la sexualité et à l'amour.

4.1.3. Espérer malgré tout être séduite par l'apparence de son partenaire

En comparant les préférences esthétiques des enquêtées qui affirment avoir un style d'homme à celles des enquêtées qui s'en défendent, il ne ressort pas de grandes différences en termes de goûts et d'attentes esthétiques, si ce n'est que les premières semblent se faire une idée plus précise de leurs préférences ou bien qu'elles parviennent mieux à objectiver ce qui constitue le charme d'un homme à leurs yeux.

Parmi les 22 femmes qui reconnaissent avoir un profil esthétique favori, la taille est le premier critère cité : 18 préfèrent un homme plus grand qu'elles⁷⁷. Le second critère le plus cité est la couleur de cheveux : la plupart préfèrent les hommes bruns (trois enquêtées ont stipulé avoir une préférence pour les cheveux blonds ou roux). Vient ensuite la corpulence — ici les préférences sont plus variées : certaines préfèrent les hommes « maigres » voire « très maigres » ; d'autres les ont en aversion, préférant les hommes à la carrure imposante. Il ressort une préférence générale pour des hommes sveltes plutôt que trop gras ou trop musclés⁷⁸. L'énumération des qualités recherchées s'arrête généralement ici, mais certaines poursuivent dans les détails spécifiant les traits du visage, la coupe de cheveux et parfois la couleur de peau.

Chez les enquêtées qui se défendent d'avoir un style, la taille arrive également en premier lieu : la moitié d'entre elles déclarent préférer les hommes plus grands qu'elles. Elles sont donc légèrement moins nombreuses que les femmes de la première catégorie à afficher cette préférence mais parmi les enquêtées de l'autre moitié, certaines déclarent apprécier les hommes de taille moyenne ou équivalente voire inférieure à la leur — le fait de ne pas avoir de préférence pour les hommes grands n'est pas nécessairement à lire comme un renoncement à un idéal mais à des goûts qui ne vont pas dans le sens de cet idéal. Ensuite, quelques-unes mentionnent la morphologie, en affichant les mêmes goûts que les enquêtées de la première catégorie. La différence entre les premières et les secondes semble donc s'en tenir à une question de teinte d'iris, de cheveux et de peau — les femmes qui n'ont pas de style se défendant d'avoir une préférence pour telle ou telle couleur.

En brossant le portrait physique de leur homme idéal, rares sont les femmes qui font mention de la couleur de peau (en particulier les femmes blanches) ; l'idéal récurrent du « grand brun » ne

⁷⁷ Le sociologue Nicolas Herpin met en exergue l'incidence de la taille des hommes sur leur vie de couple et leur carrière professionnelle. Il souligne qu'il existe une nette différence de taille selon les milieux sociaux : les hommes cadres supérieurs et de professions libérales étant plus grands de 3 cm en moyenne que les hommes ouvriers et exploitants agricoles ; les premiers apparaissent donc comme de moins bons partis que les seconds. Selon lui, la taille étant un indicateur de beauté masculine, et les femmes étant plus attentives à la beauté de leur futur conjoint, la taille élevée devient un critère à l'importance croissante dans la formation du couple (Herpin, 2003).

⁷⁸ Des préférences socialement situées puisqu'il existe une plus forte demande d'hommes grands et minces chez les femmes cadres, employées de bureau et privé, et professions intermédiaires (Bozon, Héran, 2006).

dit *a priori* rien de la couleur de peau de cet homme. Il ressort que la plupart des participantes se figurent cet idéal comme incarné par un homme blanc. Lorsqu'elles parlent de la peau, c'est pour préciser les teintes qu'elles préfèrent chez un homme blanc, avec un nuancier allant de la peau claire de type « Scandinave » (Karine, 40 ans) à la peau bronzée de type « Espagnol, Italien » (Clémence, 25 ans). Lorsque la race n'est pas mentionnée, les femmes blanches parlent généralement d'un homme blanc. Rares sont les femmes qui expriment explicitement une préférence en terme d'origine ethnique. Parmi elles : une femme asiatique préfère les hommes blancs ; une femme noire préfère les hommes noirs et deux femmes blanches préfèrent les hommes noirs. La question de la couleur de peau apparaît davantage dans les discours de femmes qui déclarent ne pas avoir de style. Celles-ci illustrent alors le fait d'être attirées par des profils variés en énumérant les différentes caractéristiques physiques mais également les différentes origines ethniques des hommes qu'elles envisagent comme partenaire ou qu'elles ont eu pour partenaire, à l'instar de Lola (femme blanche, 39 ans) : « Grand, petit, blond, brun, yeux bleus, j'ai tout fait — enfin n'exagérons rien — vietnamien, kabyle... J'ai pas de morphotype⁷⁹ ».

Si les femmes qui déclarent ne pas avoir de style d'homme expliquent qu'elles peuvent apprécier des hommes à l'apparence variée, elles ne sont pour autant pas séduites par n'importe quel physique. Il apparaît clairement que le fait d'avoir un style d'homme et de s'y tenir n'est pas une attitude valorisée. Exprimer des préférences arrêtées apparaît peu légitime. Qu'elles aient ou non un « style » d'homme, la plupart des femmes rencontrées affichent un désintérêt à l'égard du « style d'homme⁸⁰ », au nom de l'idée selon laquelle l'apparence serait accessoire dans les phénomènes de séduction. Le fait d'avoir des attentes esthétiques arrêtées, comme le fait d'accorder de l'importance à la beauté corporelle est contraire à la mythologie romantique (chapitre 3). De fait, l'idéal amoureux, tel que représenté dans les produits culturels, « se veut libre de toute pré-définition du futur conjoint » ; l'amour serait le contraire du choix rationnel et de l'évaluation (Kaufmann, 2010, p. 8). Cet idéal conduit à une surévaluation du rôle du hasard et de l'arbitraire dans les discours que les individus portent sur la formation de leur propre couple (*ibid.*). Affirmer avoir un style d'homme et s'y tenir reviendrait à adopter une posture calculatrice, qui ne laisse pas sa place aux hasards de l'amour. Il convient de gommer les attentes nourries en amont de la rencontre, telles que les caractéristiques physiques du partenaire idéal. Les discours à l'encontre du style, comme

⁷⁹ Cet extrait, comme d'autres, montre que la précision de la couleur des cheveux, des yeux et de la morphologie est souvent réservée aux hommes blancs. Les hommes racisés sont rarement détaillés précisément, considérés comme un profil à part entière.

⁸⁰ Un constat également dressé par Michel Bozon et François Héran, qui ont identifié le paradoxe selon lequel les femmes déclarent accorder moins d'importance à l'apparence physique de leur partenaire que les hommes, bien qu'elles aient une idée plus affirmée que les hommes des caractéristiques physiques du partenaire idéal (seulement 28% des femmes de 15 à 20 ans déclarent qu'elles n'avaient pas d'idéal physique précis contre 38% des hommes du même âge). (Bozon, Héran, 2006).

ceux à l'encontre de la beauté physique, révèlent donc les tensions qui existent entre une conception idéalisée de la séduction et la réalité complexe des phénomènes d'attraction.

4.1.4. Offrir la possibilité d'initiative séductive à un large éventail d'hommes

L'idée selon laquelle l'apparence est accessoire dans l'expérience de séduction est à étudier à l'aune des rôles attendus des hommes et des femmes dans les démarches de rencontre sexuelle et amoureuse. Il convient de revenir sur les pratiques d'approche séductive à l'aune de la dissymétrie des rôles séductifs. D'après Erving Goffman, « le système de cour implique que les deux sexes aient des situations différentes au regard des normes de l'attirance sexuelle » : « l'affaire de l'homme est d'être attiré et celle de la femme d'attirer ». (Goffman 2002, p. 66). En France, au fil de l'Histoire et jusqu'à récemment, l'initiative de la rencontre et des étapes de rapprochement était réservée aux hommes ; le rôle attribué aux femmes étant de séduire de manière passive, en faisant en sorte d'être belles et désirables aux yeux des hommes puis en donnant l'autorisation aux hommes de prendre l'initiative (Bologne, 2007). Au tournant du XX^{ème} siècle, la répartition des initiatives de séduction demeure régie par le genre (Lipovestky, 1997). Certes, il n'est plus refusé aux femmes de prendre les devants et certaines reconnaissent entreprendre des démarches d'approches, mais l'initiative des femmes demeure rare et discrète, contrairement à celle des hommes, et elle est souvent employée en dernier recours (*ibid.*, p. 63). Ce tableau n'évolue guère avec l'émergence et le développement des rencontres en ligne (Bergström, 2019).

Parmi les femmes participant à l'enquête par entretiens, quelques-unes affirment qu'il leur arrive d'« oser draguer » un homme qui leur plaît. C'est par exemple le cas d'Astrid (29 ans), qui déplore se faire « rarement draguer » par les hommes qui l'intéressent, ce pourquoi il lui arrive de prendre les devants : lorsqu'un homme lui plaît, elle n'hésiterait pas à l'aborder, en lui demandant un briquet pour allumer sa cigarette, par exemple. Mais que ce type de démarche reste rare. La plupart des enquêtées ne font pas le premier pas, mais attendent que les hommes initient les étapes de rapprochement. Il serait trop rapide d'en conclure que les femmes ont un rôle passif dans les démarches de rencontre amoureuse et sexuelle. Lorsque ces démarches sont étudiées depuis leur point de vue, il ressort que certaines d'entre elles y participent activement, notamment par le biais d'une communication non verbale et en particulier par les échanges de regard. Parler de la rencontre en termes d'initiative n'est pas assez précis et risque de simplifier l'expérience de séduction. De fait, il est possible d'être séduit par l'autre sans prendre l'initiative de la rencontre. Il convient donc de

s'intéresser aux rencontres sous l'angle de l'expérience de séduction pour ne pas évincer la subjectivité érotique des femmes. Les récits récoltés au fil de l'enquête révèlent trois types de configuration.

Premièrement, certaines femmes expliquent qu'elles se sont faites « choisir » par leur partenaire : initialement, seul le prétendant était séduit — « il m'adorait, il voulait moi et personne d'autre, avec une espèce de passion comme ça » (Nadine, 57 ans) ; « il a dû me courir après pendant un mois. J'me suis dit : ok d'accord, il en a vraiment envie ! Donc j'étais flattée. » (Molly, 32 ans). C'est l'homme qui repère et qui est attiré le premier. Les femmes qui ne sont pas séduites au premier regard par le physique de leur partenaire ne sont généralement pas intéressées par cet homme de prime abord. La première impression qu'elles ont reçue de cet homme n'a pas provoqué en elles une réaction esthétique et sensuelle : « la première fois que je l'ai vu, il m'a pas forcément tapé dans l'œil » (Alice, 19 ans). Elles n'ont pas été immédiatement séduites par ces hommes qui n'auraient « rien de particulièrement attirant » (Agathe, 18 ans), seraient jugés « pas particulièrement beau[x] » (Audrey, 21 ans), mais en général « pas moche non plus » (Alice). L'apparence physique ordinaire de cet homme n'accrocherait donc pas le regard des femmes et n'attiseraient pas leur curiosité. Elles ne l'ont pas identifié comme attrayant, ni envisagé comme partenaire potentiel. L'attraction physique n'est donc pas réciproque au stade de la rencontre. Cette configuration est la plus répandue.

Deuxièmement, certaines femmes rapportent avoir été séduites par l'homme qu'elles convoitaient avant lui ou de manière plus intense que lui. Dans ce cas de figure, il arrive que les femmes fassent le premier pas. C'est par exemple le cas de Lola (39 ans) qui décide de « draguer comme un mec » un homme qu'elle avait « trouvé mignon », après s'être assurée que le charme pouvait être réciproque — « il m'avait donné des points d'ouverture ». Mais les femmes ne prennent pas toujours l'initiative aussi ouvertement et empruntent des moyens détournés. Prenons l'exemple d'Edwige (55 ans). En retraçant la rencontre avec son actuel mari, elle estime qu'elle était « plus intéressée que lui » et qu'elle est « tombée amoureuse plus vite » que lui. Elle se défend cependant de l'avoir « dragué » et de « parler de séduction », préférant assimiler le processus de séduction à un chemin conduisant naturellement l'interconnaissance à l'amitié puis à la naissance des sentiments amoureux : « Se connaître, y'avait plutôt de ça. Mais euh dans le sens euh... oui bâtir une amitié et ... se connaître, être sûrs de nos sentiments. Et puis euh.... que l'amitié se transforme en amour, bien sûr. » Cette configuration est la plus rare.

Troisièmement, certaines rencontres se font sous le signe d'une attirance mutuelle. L'un et l'autre semblent charmés de façon simultanée et réciproque — « J'pense qu'on s'est captés au même moment. » (Pauline) ; « On a senti qu'on s'est plu physiquement tous les deux » (Audrey, 21 ans).

Dans ce cas, la rencontre nécessite moins d'efforts pour courtiser l'autre. C'est, ici encore, généralement l'homme qui prend l'initiative, cette fois ouvertement encouragé par la femme.

Intéressons-nous maintenant à la séduction exercée par le corps du futur partenaire dès les premières impressions visuelles et les premières étapes de la rencontre. Parmi les femmes qui ont explicitement évoqué ce point en entretien, plus de la moitié (21 sur 39) m'ont fait savoir que leur partenaire amoureux actuel, ou leur dernier partenaire, ne les a pas séduites par leur apparence au premier regard — la démarche de rencontre relève alors de la configuration n°1. Les autres (17 sur 39) affirment avoir été charmées par le physique de leur partenaire dès la première impression (configuration n°2 et 3). Le fait que les femmes ne soient pas systématiquement charmées par le corps de leur futur partenaire est donc directement lié au fait que les hommes demeurent à l'initiative de la rencontre et des étapes de rapprochement.

En comparant le profil de ces femmes, une tendance nette se dégage en termes d'âge. Les enquêtées les plus jeunes (18-25 ans) et les plus âgées (45 ans et plus) sont largement représentées dans la première catégorie — celles qui n'ont pas été charmées au premier regard —, alors que les femmes de 26 à 45 ans sont largement majoritaires dans la seconde. Cette tendance reflète l'influence d'un effet de génération, en ce qui concerne les femmes les plus âgées, mais également l'influence des expériences amoureuses et sexuelles sur le rapport au corps des hommes, en ce qui concerne les femmes les plus jeunes — des phénomènes qui seront développés tout au long du manuscrit. Par ailleurs, d'une manière logique, les femmes qui déclarent ne pas attacher d'importance au style d'homme sont plus largement réparties dans la première catégorie. De plus, celles qui prétendent ne pas accorder d'importance aux considérations esthétiques, pour lesquelles la beauté physique n'est pas une valeur estimée, contrairement à la beauté intérieure, sont plus largement réparties dans la première catégorie. Inversement, les rares femmes qui se disent « sensibles » à la beauté, pour qui la beauté compte, et qui tiennent à ce que leur partenaire soit conforme à leur style d'homme sont réparties dans la seconde catégorie. Ce constat montre à quel point les discours sur le corps des hommes s'inspirent de l'expérience sexuelle et amoureuse des femmes, et combien cette expérience participe à rendre naturelle l'idéologie de la séduction.

Le fait que les hommes demeurent à l'initiative de la rencontre et des étapes de rapprochement contribue à maintenir la dissymétrie des rôles de séduction, autant qu'elle influence le rapport que les femmes entretiennent à la beauté corporelle des hommes. D'une part, ne pas viser les hommes objectivement beaux, *a priori* convoités par le plus grand nombre, permet de réduire les effets de concurrence entre femmes. Ainsi, Mathilde (28 ans) se réjouit de ne pas avoir les mêmes goûts que « tout le monde » car cela lui laisse « plus de chances ». D'autre part, ne pas avoir de préférences arrêtées en termes de caractéristiques physiques offre la possibilité d'initiative

à un plus grand nombre d'hommes. Par exemple, Lisa (26 ans) estime qu'elle n'a pas de style parce qu'elle apprécie une grande diversité d'apparences physique, commentant joyeusement : « j'aime tout ! c'est cool ça me laisse plus de choix ! (rires) ». Selon Albane (24 ans), ne pas avoir de style permet de ne pas se « mettre des barrières » pour être « ouverte à tous ! ». Ne pas nourrir trop d'exigence à l'égard de l'apparence du futur partenaire constitue donc un avantage dans le cadre des démarches de séduction puisque cela permettrait d'augmenter les possibilités de rencontre, en limitant la concurrence et en augmentant le nombre de prétendants éventuels.

Pour comprendre les discours portés par les femmes sur la beauté extérieure des hommes, il est nécessaire de les étudier à l'aune des relations sociales de séduction entre hommes et femmes, en prenant en compte les effets du maintien de l'initiative masculine dans les démarches de rencontre, mais également l'importance que revêt, pour les femmes, le fait de plaire aux hommes par leur beauté physique.

4.2. Être séduisante aux yeux des hommes avant d'être séduite par leur beauté

Les discours portés sur la beauté extérieure des hommes ne peuvent être pleinement saisis sans considérer le fait que la séduction s'inscrit dans une dialectique entre regardant et regardé(s), qui implique le corps des femmes. Nous allons nous pencher sur le fait que la mise à distance de la beauté objective des hommes par les femmes peut s'expliquer par le fait qu'un homme jugé objectivement beau peut mettre une femme dans une position d'inconfort face à sa propre apparence et capacité de séduction.

4.2.1. Privilégier sa propre quiétude esthétique à ses exigences quant à l'aspect physique du conjoint

Les individus sont conscients de disposer d'un certain potentiel de séduction et cherchent à se mettre en couple avec une personne dotée d'un capital de séduction équivalent au leur (Amadiou, 2002). Une répartition inégale de la beauté au sein d'un couple ferait peser sur lui le risque d'infidélité et le condamnerait à la fragilité (*ibid.*). Cependant, si l'homme peut compenser un défaut de beauté par son prestige social, la femme ne disposerait guère de qualités valorisées sur le marché matrimonial pour le compenser (Bozon, Héran, 2006). Une distribution asymétrique des qualités

esthétiques au sein du couple, lorsqu'elle est à l'avantage de l'homme, serait donc particulièrement pénalisante pour les femmes. Par conséquent, la plupart des enquêtées cherchent à s'en prémunir en évitant d'aspirer à un homme qu'elles jugent plus beau qu'elles ou catégorisent objectivement beau.

Ne pas aspirer à un partenaire objectivement beau pour préserver l'estime de soi

Au moment de l'entretien, Molly (32 ans) explique qu'elle se « sen[t] bien » physiquement et s'estime chanceuse de recevoir régulièrement des compliments sur son apparence (au travail, en famille et dans son couple). Elle semble donc consciente de son pouvoir de séduction. Pourtant, Molly rapporte avoir été « dégoutée de la beauté » des hommes, de par ses précédentes expériences amoureuses avec des hommes « beaux et grands ». Elle rapporte avoir « souffert » de leur « succès » auprès des femmes, qui la mettait dans une forme de concurrence avec elles, mais également du fait qu'ils soient « dans la représentation » et « attendaient » d'elle qu'elle soit « à la hauteur », c'est-à-dire autant séduisante qu'eux physiquement parlant. Être en couple avec un homme fortement doté en capital esthétique exerçait donc sur Molly une forme de pression sociale quant à sa propre apparence. Avec le recul, elle estime que la beauté d'un homme est « quelque chose qui est très exigeant » et même « dangereux », ce pourquoi elle préfère s'intéresser aux hommes charmants ou subjectivement beaux plutôt qu'objectivement beaux. Cette idée est entretenue par les représentations circulant dans les produits de l'industrie culturelle. En étudiant le personnage masculin perçu au prisme du regard féminin chez quatre romancières francophones, la Professeur de Littérature Alice Delphine Tang remarque que « la beauté d'un homme peut donner des complexes aux femmes » et que la sincérité de l'amour est davantage mis en doute lorsqu'il provient d'un bel homme (Tang, 2007, p.37). Beaucoup de femmes anticipent l'expérience vécue par Molly même si elles ne l'ont jamais expérimentée. Elles craignent d'entamer une relation avec un homme objectivement beau parce qu'elles jugent ce type de relation risqué.

D'une part, avoir pour partenaire un homme objectivement beau impliquerait, selon elles, d'être jugée en retour par cet homme. Les femmes rencontrées ont en effet tendance à imaginer que les hommes objectivement beaux recherchent une partenaire dotée d'un capital esthétique équivalent au leur, que leurs exigences sont élevées, qu'ils sont nécessairement intransigeants envers la beauté corporelle de leur partenaire. Or, la plupart des enquêtées ne se considèrent pas « parfaites » physiquement, voire sont complexées par leur corps. De ce fait, elles craignent de ne pas plaire à un homme objectivement beau. Par exemple, Karine (40 ans) ne s'intéresse pas aux « mecs super gaulés » parce qu'elle juge qu'elle n'est pas « super gaulée » : « ça me ferait juste chier

d'avoir un mec super gaulé tu vois, parce que je me dirais : bah non, moi je suis pas parfaite ». Pauline (24 ans) exprime en riant qu'elle serait « jalouse » que son partenaire soit « mieux foutu » qu'elle ; elle aurait également peur qu'il soit critique envers son propre corps : « J'me dirais : forcément, s'il a ce corps, il aura envie de juger le mien. Forcément, il a des attentes sur moi et il va grave juger... ». De nombreuses femmes n'envisagent pas la possibilité d'une relation avec eux, du fait qu'elles ne s'estiment pas objectivement belles ou n'ont pas confiance en leur potentiel de séduction. Être en couple avec un homme plus faiblement doté en capital esthétique est alors vécu comme plus sécurisant, notamment parce qu'elles imaginent que ceux-ci sont moins exigeants.

D'autre part, apparaître en compagnie d'un homme objectivement beau impliquerait d'affronter les regards et jugements d'autrui. Par exemple, Daphné (25 ans) imagine qu'elle « aurai[t] beaucoup plus de mal à [s]e balader dans la rue » si elle était en couple avec un homme trop beau : « j'aurais peur que toutes les femmes le convoitent, qu'elles se demandent ce qu'il faisait avec une fille comme moi, et j'aurais été dans un état de panique encore plus constant ». L'anticipation du jugement d'autrui mais aussi la crainte d'une rivalité entre femmes influencent la capacité des femmes à se projeter dans une relation avec un homme trop beau.

Ne pas aspirer à un homme plus jeune que soi pour mieux vivre son propre vieillissement

La crainte d'une répartition inégale du capital esthétique au sein du couple concerne également l'écart d'âge entre conjoints. Le témoignage de Nathalie (60 ans) apporte un exemple éclairant sur l'inconfort des femmes âgées à entretenir une relation avec un homme plus jeune. De ses 38 ans à ses 44 ans, Nathalie était en couple avec un homme de 16 ans de moins qu'elle. Elle se souvient que « le regard social » sur cet écart d'âge était « par moment pesant » : « j'ai eu des retours de regards extérieurs, plus conventionnels, que ça froissait, qui m'ont dérangée. » Mais Nathalie rapporte qu'elle paraissait alors nettement plus jeune que son âge — « sans prétention euh je ressemblais à une post-ado pendant très très longtemps, tu vois. » L'écart d'âge entre elle et cet homme était donc estompé par l'illusion de jeunesse que renvoyait sa propre apparence. Désormais âgée de 60 ans, Nathalie juge que son apparence est conforme à son âge — « je porte plus mon âge ». De ce fait, elle « aurai[t] peut-être vachement plus de mal à assumer d'être avec un mec de 10 ans de moins [qu'elle] ». Son témoignage fait écho aux résultats d'une enquête sociologique menée au Canada auprès de femmes ayant eu un ou des partenaires intimes plus jeunes. L'autrice révèle que les femmes d'une trentaine d'année tendent à se sentir « épargnées par les représentations négatives de la sexualité de la « cougar » en raison de leur (relatif) jeune âge » mais qu'autour de la quarantaine, les femmes tendent à être mal à l'aise à l'idée d'être considérées comme des cougars.

De fait, ce terme véhicule des représentations peu valorisantes de femmes à l'appétit sexuel débordant et très entreprenantes en matière de séduction (Alarie, 2019, p. 60).

Pour comprendre en quoi il apparaît plus difficile à Nathalie de viser un homme plus jeune qu'elle à 60 ans plutôt qu'à 38 ans, il convient de prendre en compte l'image qu'elle a de sa propre apparence et la confiance qu'elle a en son pouvoir de séduction. L'écart d'âge semblait plus facile à assumer parce qu'elle paraissait plus jeune que son âge. L'hypothèse d'une relation avec un homme plus jeune qu'elle serait désormais inenvisageable car Nathalie considère qu'elle ressemble à une femme de 60 ans, donc une femme qui aurait perdu son pouvoir de séduction auprès d'hommes plus jeunes. Nathalie aspire à accueillir sereinement les effets du temps sur sa propre apparence :

J'ai pas envie que ça me prenne la tête, j'ai pas envie que ça m'envahisse, de passer mon temps à m'dire euh (elle met les doigts sur la peau de son visage comme pour évaluer son vieillissement) : Oh lala... (rires). Enfin tu vois, être heureux de sa propre dynamique, la préserver, c'est vachement important.

Or, elle imagine que le fait d'être en couple avec un homme plus jeune l'empêcherait d'être dans l'acceptation des marques de vieillissement de son propre corps :

Le regard conventionnel me renverrait dans un endroit où je me sentirais défaillante et j'ai pas envie de ça. Tu vois, j'ai pas envie de me poser euh... [...] J'veux pas vivre avec un panneau avec écrit « femme de 60 ans » sur la tronche, ça m'intéresse pas. C'est une non question, en fait, quelque part. J'aimerais que ce soit pas une question, au quotidien. Et donc si j'ai une histoire avec un mec de 10 ans de moins, ça me renverrait exactement dans cette question en permanence. Et j'ai pas envie de ça, j'ai juste pas envie, ça m'intéresse pas.

Si elle admet qu'elle peut être attirée par un homme plus jeune, elle ne prend plus au sérieux cette attirance dans l'optique de protéger l'estime qu'elle se porte :

Ça me traverse juste l'esprit quelques secondes, j'ai pas envie de me faire du mal non plus, tu vois. (Elle prend un ton sec) Ecoute, la seule chose qui m'intéresse avec le temps, c'est d'apprendre à être sympa avec soi-même. C'est un mélange entre une vraie exigence et être sympa avec soi. Oui, ça peut me traverser l'esprit mais j'ai pas envie de me faire du mal

Le témoignage de Nathalie montre à quel point l'idée qu'une femme perd son pouvoir de séduction en vieillissant est prégnante, et combien cette idée peut être traumatique, notamment lorsqu'elle s'accompagne d'une forme d'invisibilisation (Löwy, 2006, p. 109). La dépréciation sexuelle des femmes advient plusieurs années avant celle des hommes, qui « sont plus longtemps que les femmes considérés comme légitimes à participer aux rencontres et échanges sexuels, érotiques et conjugaux » (Bozon, Rennes, 2015, p. 13) — nous y reviendrons au chapitre 5.

Les propos tenus sur la beauté masculine sont donc à étudier à l'aune du rapport que les femmes entretiennent à leur propre beauté corporelle, en prenant en compte la question de la quiétude esthétique. Les femmes sont placées dans un état d'insécurité corporelle permanent, de par leur statut d'objet de désir symbolique (Bourdieu, 1998). Si le fait d'entretenir une relation intime avec un bel homme peut être vécu comme flatteur par quelques-unes (nous y reviendrons), la majorité des femmes rencontrées sont mal à l'aise avec cette idée, de par la position inconfortable dans laquelle la perception d'une asymétrie esthétique les met. Ce qui est d'autant plus vrai parmi les femmes plus âgées. Une étude menée au Québec, auprès de femmes âgées hétérosexuelles et lesbiennes, révèle que « l'apparence de leur partenaire est un facteur pouvant favoriser, ou au contraire, nuire à leur niveau de confort par rapport à leur apparence corporelle » selon la perception d'une dissymétrie. Par exemple, « le fait d'avoir un·e partenaire qui possède les mêmes caractéristiques physiques, considérées comme des défauts, semble dissiper le vécu négatif relatif à sa propre apparence [...] » (Wallach, 2019, p. 24). Être en couple avec un homme au physique peu avantageux peut donc être vécu comme sécurisant et rassurant. Le désintérêt affiché envers la beauté extérieure des hommes serait donc également une manière de se prémunir d'une atteinte à l'estime de soi et d'assurer sa quiétude esthétique.

Cette dissymétrie semble consolidée par le fait qu'il ne serait pas particulièrement dévalorisant pour une femme d'être en couple avec un homme dont la beauté physique ne fait pas l'unanimité, ou qui soit moins bien doté qu'elle en capital esthétique. La plupart des enquêtées rapportent qu'elles sont indifférentes à l'avis de leur proches quand il porte sur l'évaluation esthétique d'un homme, dès lors qu'elles l'apprécient. Par exemple, Karine (40 ans) estime que tous les hommes avec lesquels elle a « eu des belles histoires » n'étaient « pas des canons de beauté, au contraire ». Ses amis auraient souvent réagi en lui communiquant un jugement défavorable : « Ah ! Il est pas beau ! » — une réaction qui l'indiffère : « Moi j'm'en fous de ça en fait, vraiment quoi. Parce que ben, moi j'le trouvais beau, j'les trouvais beaux. » De même, Irene se rappelle être sortie avec un homme qu'elle trouvait « très beau » mais qui ne faisait pas l'unanimité auprès de son entourage amical : « j'avais des copines qui me reprochaient de sortir avec quelqu'un qui n'était pas beau ». Elle porte un jugement réprobateur à l'égard de leur réaction — « de dire ça c'est un peu idiot » — qui n'influence pas son verdict esthétique : « pour moi il était beau, parce que je voyais sa beauté ».

4.2.2. Apprécier les hommes auxquels on plaît

Compte-tenu de l'importance de la quiétude esthétique chez les femmes, le regard du partenaire sur soi joue un rôle considérable dans le choix du conjoint. La capacité d'un homme à être séduit et désirant à l'égard d'une femme semble même participer à son attractivité. Autrement dit, la réceptivité d'un homme aux charmes d'une femme peut contribuer à le rendre séduisant. Plusieurs enquêtées rapportent qu'elles peuvent être charmées par la manière dont un homme exprime qu'il est charmé par elles. C'est en particulier le cas des femmes qui déclarent ne pas avoir de style d'homme. Prenons l'exemple d'Isabelle (56 ans), qui n'a pas de « style » d'homme, et rapporte que la « dernière personne masculine » avec laquelle elle a entretenu « une relation » était un homme « petit » et « gros » — en soulignant ces traits objectivement classés comme défauts, elle met en exergue le fait que la séduction qu'il exerçait sur elle n'était pas liée à sa beauté corporelle. Isabelle appréciait « l'allure » et « l'élégance » de cet homme mais également la manière dont il la regardait et la désirait, qu'elle décrit en ces termes : « une paire de regards qui dit : j'y mettrai le temps mais j'vais y arriver ». C'est donc le regard séduit et désirant de cet homme qui le rendait « sexy » à ses yeux. Autrement dit, Isabelle était attirée par la manière dont cet homme était lui-même attiré par elle, par la manière dont il percevait le caractère séduisant de son corps à elle. Poursuivons avec Lola (39 ans), qui n'a pas de « style » d'homme, explique qu'elle est attirée par les hommes qui ont « un beau regard », ce qu'elle entend par la manière dont ils la regardent, dont ils peuvent la « dévorer des yeux » avec « douceur » et « mystère » — par opposition à « un truc vulgaire *too much* ». Elle considère que les hommes qui savent lui adresser ce regard de « désir total » sont « très attirants ». De son côté, Aline (46 ans) se rappelle d'un ancien partenaire qui était « assez gros », dont elle appréciait « l'attitude » : il avait « quelque chose de gentil, attentionné » et lui donnait « l'impression d'être belle » : « il me renvoyait dans son regard quelque chose où j'me sentais belle ». Pour certaines femmes, le souci de plaire physiquement à son partenaire semble donc prioritaire sur le souhait d'être séduite par le physique de son partenaire. Un constat qui révolte Sandrine (39 ans) :

Moi j'm suis fait cette réflexion là y'a 20 ans : mais pourquoi y'a autant de mecs moches qui sont avec des belles nanas ? et pas l'inverse ? Et en fait ça m'est apparu, tu vois, comme un truc... Mais en fait, les femmes elles ont pas besoin d'être avec un mec qui est trop beau, elles ont juste besoin d'être avec un mec qui les trouve belles. [...] Et tout l'érotisme il est basé autour de ça. En fait n'importe qui suffit, si ça te valorise. Et parce que le désir il est projeté toujours sur le regard de l'autre, sur toi et pas sur le regard que tu portes sur ton partenaire. [...] Tu peux avoir une bedaine comme ça, avoir 80 ans, il te suffit de trouver que la fille qui est avec toi elle est belle, ça la comble, quoi. J'exagère mais finalement pas tant que ça !

Sandrine est en couple avec un homme dont elle est séduite par la beauté physique. Elle mène un travail de recherche photographique autour de l'érotisation du corps des hommes⁸¹.

4.2.3. Se sentir belle en compagnie d'un bel homme

Si la plupart des femmes rencontrées sont mal à l'aise avec l'idée d'entretenir une relation intime avec un bel homme, de par la position inconfortable dans laquelle la perception d'une asymétrie esthétique les met, quelques-unes peuvent le vivre de manière positive, comme une preuve de leur pouvoir de séduction. Celles-ci rapportent être « flattées » et « fières » d'avoir réussi à plaire à un homme objectivement beau. Par exemple, en parvenant à obtenir une liaison avec un homme objectivement beau, Audrey (21 ans) se dit rassurée de constater qu'elle est « capable de plaire à des garçons qui sont... très beaux et qui [lui] plaisent ». Irene (42 ans) rapporte que son goût pour la beauté est probablement lié à l'idée de « posséder quelque chose de beau », ce qui lui permettrait de se sentir « fière » et « un peu plus sûre [d'elle] car elle émet cette supposition : « si un beau mec sort avec moi, peut-être que c'est parce que je suis belle ». Hélène (55 ans) « avoue » que le fait d'être en couple avec « un beau garçon » lui apporte « une sorte de fierté » et flatte son égo — « c'est quand même valorisant quelque part, c'est vrai » — elle rajoute que cet effet serait d'autant plus fort que son partenaire est plus jeune qu'elle, ce qui aurait pour effet de « rajeunir un petit peu (rires) ». Stéphanie (37 ans) considère qu'elle est sortie avec des hommes « très beaux » d'un point de vue objectif (« tout le monde me l'a dit »), qui étaient « beaucoup mieux » qu'elle, physiquement parlant — un écart perçu de manière favorable :

J'étais fière de m'dire euh : Hey ! vous avez vu, j'suis pas... euh j'sais pas moi j'suis pas Sophie Marceau mais euh vous avez vu qui je ramène ! Et puis je les garde ! [...] Y'a une espèce de revanche parce que tu vois au collège, quand t'as tes lunettes, que t'es boutonneuse, t'as pas confiance en toi, le plus beau du collège il veut pas de toi. Du coup y'a une sorte de revanche sur la vie en se disant : bon j'fais pas 90-60-90 mais quand j'veux un mec j'arrive un peu à l'avoir. Parfois c'est pour une nuit, parfois c'est pour un an, parfois c'est pour 4 ans. Mais j'arrive à l'avoir.

Entretenir une liaison avec un bel homme peut donc également être vécu comme une source de fierté et contribuer à renforcer la confiance en soi. Étant donné que les femmes ont tendance à penser que les exigences esthétiques des hommes objectivement beaux sont proportionnelles à leur perfection physique, elles interprètent le fait de leur plaire comme une confirmation de leur pouvoir

⁸¹ Le mémoire de Sandrine De Pas, soutenu en novembre 2021, s'intitule *Bandés. Installation d'un propos sur le corps, le désir et ses images*. Son projet artistique s'intitule *J'ai le désir facile*.

de séduction — même lorsqu'elles jugent que la répartition du capital esthétique est déséquilibrée. Réussir à plaire à un homme objectivement beau leur apporte la reconnaissance de leur capital esthétique ; c'est la preuve qu'elles sont belles. C'est également la preuve qu'elles ont quelque chose de particulier qui les distingue des autres femmes. Réussir à séduire un bel homme, c'est réussir à plaire à un homme convoité par de nombreuses femmes. La conquête constitue alors un enjeu de taille : il s'agit de tirer son épingle du jeu. Ainsi, Nina (30 ans) se rappelle avec passion : « ces moments où tu vois le mec dans la soirée, le beau mec de la soirée et Ô mon dieu, tu arrives à choper ce mec-là ! T'es tellement fière, tellement contente ! ». Charlène (30 ans), qui est en couple avec un homme qui plairait à beaucoup de femmes et aurait eu beaucoup de partenaires sexuelles différentes, rapporte qu'elle est « excitée » par l'idée d'avoir été « en concurrence » avec toutes ces femmes et d'avoir « réussi à avoir cet homme », bien qu'elle ne s'estime pas être « la plus belle ». Si les femmes ne tirent pas de prestige social de la beauté de leur partenaire, contrairement aux hommes, elles peuvent cependant en tirer des bénéfices, en termes d'assurance, dès lors qu'elles considèrent que la beauté d'un homme peu flatter leur égo.

4.3. S'attendre à ce que le jugement esthétique porté sur un homme évolue favorablement

Au chapitre précédent, nous avons étudié que l'évaluation de la personnalité, des valeurs culturelles, morales et sociales d'un homme, à travers l'observation de son hexis et l'échange verbal, peut influencer le verdict esthétique de façon négative : un homme classé objectivement beau peut perdre en attrait, s'il est jugé « con » ou qu'il n'a pas de bonnes manières. Nous allons maintenant nous intéresser au fait que le regard peut également gagner en séduction au fil de la rencontre : un homme jugé physiquement banal ou objectivement laid peut devenir subjectivement beau aux yeux d'une femme séduite par sa personnalité et ses valeurs. Un grand nombre d'enquêtées déclarent que leur jugement esthétique évolue favorablement lorsqu'elles font la connaissance d'un homme dont elles apprécient la personnalité, comme l'illustrent ces quelques citations : « s'il a un caractère que j'aime bien, au fur et à mesure je vais le trouver beaucoup plus beau que c'était que j'trouvais avant » (Agathe, 18 ans) ; « la première fois que je l'ai vu, il m'a pas forcément tapé dans l'œil mais c'est après, quand on a discuté ensemble, le fait de le connaître, ça a changé ma perception des choses » (Alice, 19 ans). Attardons-nous sur le témoignage de Zoé (18 ans), qui affirme avoir besoin de

connaître la personnalité d'un homme pour pouvoir le trouver beau, et cite le cas d'un ancien camarade de classe :

Je me souviens, en rentrant en seconde, il y avait un garçon dans ma classe, j'le trouvais juste... bah je lui trouvais rien du tout, en fait. Juste, c'était un garçon dans ma classe (rires). Et puis, on a commencé à sympathiser et j'ai grave apprécié sa personnalité et puis bah j'ai eu un coup de cœur pour lui au bout d'un moment et j'ai commencé à le trouver beau. Je lui trouvais des qualités physiques qu'avant je trouvais pas, vu que je m'intéressais pas à lui, qu'on n'avait pas sympathisé, que je ne le connaissais pas, en fait.

Les étapes qui rythment l'évolution du regard qu'elle porte sur cet homme se discernent assez nettement : d'abord indifférente à l'égard de cet individu, elle le considère banal. Puis, en faisant sa connaissance, elle remarque qu'elle s'entend bien avec lui, ressent des affinités, une connivence. Le verdict de compatibilité conduit à une affection plus globale à son égard, dont découle une évaluation physique favorable. Une fois charmée par la personnalité de cet homme, devenu subjectivement beau à ses yeux, Zoé rapporte qu'elle finit par lui faire des avances — « c'est moi qui ai fait le pas en avant » — qui échouent — « je me suis pris un recal' ». La découverte des qualités internes et l'évaluation de la compatibilité des valeurs morales, culturelles et sociales, faciliteraient l'appréciation positive du physique d'un homme. L'intérêt développé à son égard influencerait alors la perception du caractère séduisant de sa présence et favoriserait le verdict de beauté.

L'idéologie de la séduction est d'autant plus prégnante et efficace que les femmes l'expérimentent et l'incorporent au cours de leur vie amoureuse et sexuelle. Ayant connu la double expérience d'être déçues par la personnalité d'hommes dont elles ont été séduites par la beauté extérieure et d'être séduites par des hommes qu'elles n'ont pas repérés pour leur beauté mais dont elles ont apprécié la personnalité, les femmes rencontrées observent que le verdict de beauté objective n'est pas nécessaire à la séduction. De ce double constat émerge la pensée selon laquelle le jugement esthétique peut évoluer vers un verdict favorable dès lors que la personnalité est jugée séduisante. Elles considèrent que la séduction est un processus graduel, qui prend du temps, et que le verdict de beauté peut advenir de manière progressive — « au bout d'un moment, j'ai trouvé quelqu'un très beau » (Irene, 42 ans). Inversement, la séduction opérée de manière instantanée par la beauté extérieure d'un homme est jugée précaire car le risque de déception lui serait inhérent ; il convient donc de s'en méfier, du moins de ne pas s'y fier. L'idée que le jugement esthétique évolue favorablement avec l'affinité constitue la cause et la conséquence des discours séparant la beauté de l'attraction. Elle favorise l'attitude d'indifférence à l'égard de la beauté corporelle des hommes. Cette idée en tête, lorsqu'elles recherchent un partenaire, les femmes rencontrées préfèrent

s'intéresser aux hommes banals, à la laideur ordinaire, voire objectivement laids, qu'aux hommes objectivement beaux. Le témoignage de Cécilia (28 ans) en apporte l'exemple :

Quand j'les trouve très beaux, après j'les trouve vite très moches aussi. [...] Quand un mec est trop beau et qu'il est vide, je [ne] le trouve plus beau. Donc j'aime bien, à l'inverse, me dire : ah ben il est pas moche, il est bien... et après le trouver beau petit à petit. [...] Le regard que j'ai sur les mecs évolue donc j'peux les trouver beaux plus tard aussi.

Parce qu'elle anticipe le fait que son évaluation esthétique peut évoluer, Cécilia tâche d'accorder de l'attention aux hommes à l'apparence insignifiante, qui peuvent devenir subjectivement beaux, plutôt qu'aux hommes objectivement beaux, qui peuvent perdre leur caractère séduisant, en cas d'évaluation défavorable de leur compatibilité. À l'instar de Cécilia, de nombreuses femmes tâchent de se montrer insensibles aux hommes objectivement beaux parce qu'elles ont en tête, d'une part, la dimension éphémère de la séduction esthétique, entretenue par le stéréotype selon lequel les hommes objectivement beaux n'ont pas une bonne personnalité ; d'autre part, l'idée que le jugement esthétique évolue favorablement avec l'affinité.

Plus encore que la compatibilité des caractères, des valeurs culturelles, morales et sociales, les sentiments amoureux sont censés participer à faire évoluer le regard porté sur le corps de l'autre, qui devient beau aux yeux de l'être aimant à mesure que l'attachement grandit. Le regard que les femmes posent sur le corps d'un homme avec lequel elles entretiennent des rapports intimes est pensé comme évolutif, influencé par le développement de la sexualité, de la tendresse, des sentiments amoureux — comme avec leur disparition. Le fameux adage selon lequel « l'amour est aveugle » est toujours d'actualité et imprègne la pensée des femmes rencontrées.

De par la dissymétrie genrée des rôles séductifs, l'expérience de séduction valorisée pour les femmes est un processus qui s'opère sur un temps long. L'affection ne naîtrait pas du spectacle frappant de la beauté, mais serait un préalable nécessaire à la perception esthétique du corps de l'autre. Le sentiment de beauté est alors censé arriver à la fin du processus de séduction, contrairement à la dynamique du « coup de foudre » ou « choc amoureux » (Alberoni, 1980), fondé sur un choc visuel qui produit l'effet d'un charme où « tout se décide au premier coup d'œil » (Bozon, 2018, p. 41). Le coup de foudre est donc davantage susceptible de concerner les hommes (Bozon, 1991). Étudier l'expérience de séduction du point de vue des femmes amène à prendre de la distance avec la vieille idée selon laquelle la séduction naîtrait du regard⁸², qui apparaît comme une évidence androcentrée. Si les femmes peuvent être sujettes au coup de foudre, il n'est pas attendu d'elles qu'elles le prennent au sérieux, à moins que le charme soit réciproque. Il semblerait

⁸² L'idée que l'amour et le désir naît du regard semble remonter à l'Antiquité (Berthoz, 2008 ; Calame, 2014).

que le coup de foudre soit un privilège masculin, le privilège de celui qui choisit sa partenaire en fonction de sa beauté et dont la propre beauté n'est pas déterminante socialement.

L'idéologie féminine de la séduction hétérosexuelle — établie sur la priorité de l'affinité sur la beauté physique et sur l'idée que le jugement esthétique évolue favorablement avec l'affinité et les sentiments amoureux — implique que les femmes s'adaptent au corps de leur partenaire. Il leur revient de ne pas nourrir d'attentes à l'égard de l'aspect physique d'un homme et ne pas être exigeante à l'égard de sa beauté mais d'apprendre à apprécier l'apparence de l'homme qui est séduit par leur propre corps, en se familiarisant avec celui-ci. La perception esthétique du corps du partenaire peut alors relever d'une forme d'apprentissage plus ou moins long et difficile selon le degré de séduction initial.

4.3.1. Apprendre à percevoir la beauté corporelle d'un homme classé commun, voire objectivement laid

Nous allons nous intéresser aux femmes qui ont fait l'expérience d'entretenir une relation amoureuse avec un homme dont l'aspect physique ne leur plaisait pas particulièrement au moment de la rencontre, voire pas du tout, pour étudier les discours portant sur ce tournant perceptif, menant de l'indifférence à l'attirance. Plusieurs enquêtées associent l'évolution de la relation et des sentiments à l'évolution du regard, du verdict esthétique et de l'attirance. Leurs discours tendent à décrire cette transformation comme relevant de l'évidence et du naturel. De fait, le passage de l'amour naissant à l'amour affirmé est constitué d'une série d'épreuves qui ont tendance à se faire s'oublier au profit du récit d'une progression linéaire et naturelle (Alberoni, 1980). À travers l'analyse détaillée de quelques expériences de séduction, il s'agira de montrer que cette évolution est loin d'être le fruit d'un processus automatique.

Savoir « développer un regard totalement différent ». Le cas d'Héloïse

Héloïse (21 ans) déclare avoir un style d'homme mais n'a jamais eu de partenaire dont l'aspect correspondait à cet idéal — ce qui lui permet d'affirmer que les attentes physiques importent peu dans le processus de séduction. Elle est en couple avec un homme qui était d'abord un ami. Elle appréciait sa personnalité mais ne l'envisageait pas comme un partenaire potentiel. N'étant pas séduite par la vue de son corps, elle était indifférente à sa beauté physique. Sa perception aurait changé à partir du moment où leur relation amicale s'est muée en relation amoureuse :

- Héloïse : Si je prends mon copain actuellement, c'est quelqu'un que je connais depuis plusieurs années et qui au départ était un ami, qui ne m'attirait pas du tout et qui... — bah on était plus jeunes donc on était aussi différents physiquement — et c'est vrai que c'est quelqu'un pour qui j'ai su développer un regard totalement différent, parce que je l'ai connu pendant des années sans être attirée du tout et ... c'est quelqu'un que j'ai appris à connaître et que j'aime maintenant.

- Morgane : Et maintenant tu le trouves beau ?

- Héloïse : Et maintenant je le trouve beau, alors que c'était pas forcément le cas avant, ou alors j'étais pas attention. Mais c'est vrai qu'il y a quelque chose qui a changé et que j'ai su repérer cette beauté, qui était passée inaperçue avant quoi.

Ce ne serait pas tant la connivence qui aurait participé à modifier le regard qu'Héloïse porte sur le corps de cet homme, puisqu'ils étaient déjà amis, mais l'évolution de leur relation et la naissance des sentiments amoureux. Bien qu'elle ne s'étende pas sur les étapes de mutation du jugement esthétique, les mots qu'elle emploie suggèrent que cette transformation n'a pas été facile et naturelle mais a nécessité un effort de sa part, puisqu'elle évoque un processus d'apprentissage (« j'ai appris à connaître ») et d'acquisition de savoir (« j'ai su développer un regard [...] » ; « j'ai su repérer cette beauté »). Prenons l'exemple de son rapport aux cheveux de son partenaire. Héloïse reconnaît que cet homme a « de très beaux cheveux ». Elle considère qu'il s'agit d'un des attributs qu'elle préfère chez lui, désormais, mais cela n'aurait pas toujours été le cas. Au début de leur relation amoureuse, elle n'était pas séduite par ses cheveux : « c'est pas quelque chose qui m'attirait particulièrement de base mais c'est pas quelque chose qui me déplaisait non plus. Ça a évolué avec lui. [...] C'est quelque chose que j'ai appris à aimer au fur et à mesure. » Or, cet apprentissage ne s'est pas fait passivement. D'une part, Héloïse a encouragé son partenaire à améliorer sa coupe de cheveux (à ses yeux) : « Au début c'était sa mère qui lui coupait les cheveux donc c'était pas top, j'aimais pas, forcément. J'ai réussi à essayer de rendre ça un peu plus potable⁸³ — avant c'était un vieux dégradé dégueulasse — là, c'est bien, c'est tout à niveau, c'est un peu plus sympa, donc maintenant j'apprécie. » D'autre part, Héloïse s'est rendue compte que son partenaire était attaché au fait d'avoir les cheveux longs, et s'est adaptée à sa décision — « je sais que lui il y tient donc j'y touche pas trop. »

⁸³ Marion Braizaz, à travers une enquête qualitative menée en France auprès d'hommes et de femmes en couple a montré que les femmes avaient tendance à influencer l'esthétique de leur conjoint et que cette « emprise » est le résultat de l'inégalité genrée des rôles esthétique (Braizaz, 2017).

« L'alchimie sexuelle » rendrait un homme séduisant. Le cas de Molly

Si la beauté intérieure et la naissance des sentiments amoureux participent à l'évolution de la perception de l'autre, la sensualité développée au sein du couple et les rapports sexuels jouent également un rôle considérable. Cette évolution, de l'amitié à l'amour, de l'indifférence à l'attraction, Molly (32 ans) la décrit avec minutie, à propos de son partenaire actuel (que nous appellerons Paul pour faciliter la compréhension), avec qui elle est en couple depuis 5 ans au moment de l'entretien. Attardons-nous sur le récit de cette évolution, depuis leur première rencontre jusqu'à leur mise en couple. Il convient de préciser que Molly se dit très attachée à l'apparence physique des hommes avec lesquels elle entretient des relations amoureuses et sexuelles — elle n'avait « jamais passé la barrière d'être avec quelqu'un de moche ». Elle rencontre Paul par l'intermédiaire d'une collègue de travail, qui tient à présenter Molly à cet homme, certaine qu'elle lui plairait — bien que doutant de la réciprocité du charme :

Elle [sa collègue] me dit : « je te trouve trop belle [...] J'ai un ami à qui tu plairais, c'est sûr. Il adore les grandes femmes noires et je sais qu'il te trouvera juste magnifique. Je pense que c'est pas ton style mais j'aimerais vraiment te le présenter parce que je sais que si je le fais pas, il m'en voudra ». J'ai dit : « bah vas-y, j'suis célibataire, c'est tout frais etc. »

L'argument fonctionne, Molly accepte de rencontrer cet homme. La première impression qu'elle a de Paul est prometteuse. Elle n'est pas exaltée par son physique, mais charmée par sa personnalité et son humour. Elle apprécie cet homme car elle ressent une forme de complicité entre eux. Cependant, ils se perdent de vue, suite à un différend. Cinq années plus tard, Paul reprend contact avec elle. Molly étant de nouveau célibataire, elle accepte qu'ils se revoient. Elle avait gardé le souvenir de « quelqu'un qui était sympa, qui [lui] avait plu ». Mais elle déchantait immédiatement à la vue de son apparence physique. En la comparant au souvenir de sa première impression visuelle, Molly constate que l'apparence de Paul a changé, à son désavantage. Elle espérait, au contraire, que la beauté de Paul se soit développée avec le temps. Cinq ans plus tard, elle retrouve cette même affinité, apprécie autant sa personnalité, mais elle est repoussée par son aspect physique. Au cours de l'entretien, elle insiste à plusieurs reprises sur le fait que cet homme n'est pas « pas super ouf physiquement ». Le vieillissement de ses traits et sa prise de poids constituent des obstacles absolus à ses yeux et rendent cet homme inacceptable du point de vue érotique. Elle lui reproche de n'avoir aucun point en commun avec son idéal. Elle préfère les hommes « grands : 1,90m » alors que lui serait petit (il mesure la même taille qu'elle). Il est blond aux yeux bleus alors qu'elle n'apprécie pas du tout ces caractéristiques physiques : « j'avais ... pas une aversion mais j'étais mal à l'aise avec les gens qui étaient très blonds avec les yeux très bleus [...] c'était quelque chose qui me dérangeait [...] j'aimais pas. » Aucun aspect de son enveloppe corporelle ne la charme : « il avait rien, en fait ».

Le percevant comme laid, elle n'envisage plus la possibilité d'une relation intime avec lui — « la question se posait pas ». En revanche, du fait de leur complicité, elle se projette dans une relation d'ordre amical — « Je me suis dit : on va rester amis ».

De son côté, Paul semble avoir été séduit par Molly et fait en sorte de maintenir le contact avec elle en lui écrivant régulièrement. Rétrospectivement, elle remarque qu'il a « dû [lui] courir après ». Elle constate que leur amitié naissante l'aide à « traverser cette petite période de célibat ». En parallèle, Molly rencontre « plein » d'hommes et se fait « énormément draguer » — « c'était la folie ». Cependant, aucun de ces hommes ne retient son attention — « y'a personne qui arrivait à m'accrocher ». Lorsqu'elle se lasse de cette phase de flirt qui n'aboutit sur aucune relation amoureuse, elle reconsidère Paul : « un jour, bah on s'revoit et là j'me dis : ok, pourquoi pas, pourquoi pas lui laisser la chance pour qu'on apprenne à se découvrir ». En comparant les hommes beaux et désirables qu'elle a rencontrés mais qui ne l'ont pas marquée avec Paul, qu'elle trouvait laid mais intéressant, qui lui était fidèle et avec qui elle s'entendait bien, Molly commence à envisager cet homme différemment. Contrairement aux autres hommes, Molly avait toujours « autant d'intérêt à le voir à chaque fois, à lui parler ». La compatibilité de leurs caractères et personnalités crée une affinité et une complicité spécifique — « il arrivait à susciter ce truc en moi, que les autres non ». Outrepassant le rejet initial envers son apparence physique, le regard que Molly porte sur Paul connaît une première évolution : elle devient charmée par « son côté papa » (il est père d'un enfant), ce qu'elle entend par « sa confiance en lui » et « son apparente stabilité ». Ce changement de regard permet d'envisager une évolution de leur relation : Molly s'ouvre à l'idée que Paul puisse lui plaire autrement que par son physique et se projette dans une possibilité de flirt. Ils commencent alors à se fréquenter plus régulièrement.

Selon Molly, c'est en ayant des rapports sexuels avec Paul que son jugement évolue drastiquement. Lorsque leurs corps se rencontrent, elle découvre leur compatibilité érotique. Dans l'extrait ci-dessous, elle rapporte en quoi leur sexualité bouleverse le regard qu'elle lui porte :

C'est trop bizarre — enfin, trop bizarre, non — j'ai trouvé que ... oui, c'était un des mecs les plus sexy que j'avais jamais fréquentés, tu vois. J'en n'ai pas eu beaucoup mais il a un truc, une vraie alchimie sexuelle. Et là, j'ai vu une autre facette de sa personnalité, j'ai vu un autre homme. J'te parlais de virilité, j'te parlais de prendre les choses en main, de ... tu vois, là, j'avais un petit bonhomme qui était mais ... trop viril [...]. J'avais jamais rencontré ça, nan, nan, nan. C'était la première fois que j'ressentais ça. Et là, j'l'ai vu différemment. Sa façon de me toucher aussi. Tu vois il a une façon de faire et d'être que dès que... ah ! [...] Même encore aujourd'hui ça me fait le même effet, tu vois. C'est le truc. [...] Il a cette énergie sexuelle, il a cette énergie... c'est la virilité, en fait. C'est un mec... c'est un mec. Des fois, ça a des mauvais côtés aussi (rires) mais j'adore, j'aime trop. Et aujourd'hui, quand j'le vois, je vois ça, tout le temps, comme s'il avait son aura autour de lui et du coup j'aime la couleur de ses yeux, j'aime ...

Il apparaît clairement que le jugement subjectif de beauté advient largement après le jugement objectif de laideur. Molly est consciente que son partenaire ne répond pas à son idéal physique et

que certaines caractéristiques de son apparence sont objectivement considérées comme des défauts, mais une nouvelle vision se superpose à cette perception initiale. Cette vision est emprunte de la mémoire sensuelle de leur compatibilité érotique. Elle le considère attirant physiquement parce qu'elle apprécie son « énergie sexuelle » et sa virilité. Cette reconsidération du caractère séduisant de sa présence lui permet de porter un jugement esthétique favorable aux traits avant dépréciés, tels que la couleur des yeux. Le discours de Molly montre le rôle fondateur attribué aux premiers rapports sexuels (Bozon, 1991). Dans la phase naissante du couple, la sexualité tient une place importante : elle contribue à créer le lien affectif et à approfondir la connaissance de l'autre, « en découvrant la “sensibilité” du/de la partenaire. » (Bozon, 2018, p. 108). De ce fait, les rapports sexuels semblent largement contribuer à faire évoluer le regard porté sur le partenaire et le verdict esthétique. La découverte de la sensualité de l'autre, qui s'évalue au travers de sa gestuelle et de son attitude — ici décrite comme « virile » — contribue à augmenter son attractivité.

Mais l'affinité des personnalités et la compatibilité sexuelle ne participent pas seules à transformer le regard que Molly porte sur cet homme. C'est également au travers du travail de son apparence qu'il trouve grâce à ses yeux. Paul aurait fait « beaucoup d'efforts » pour lui plaire d'un point de vue esthétique, en faisant en sorte d'améliorer son apparence⁸⁴, en suivant les conseils de Molly :

Dès que j'avais qu'il se laisse pousser la barbe, il s'est laissé pousser la barbe. J'avais qu'il change un peu de style vestimentaire, il l'a fait. En fait je voulais des choses qui le mettent lui en valeur. Et maintenant qu'il le fait, qu'il a compris un peu ses atouts physiques et ... Et ben il met en valeur ce qu'il faut [...] Et du coup je ne vois que le meilleur de lui maintenant. Tu vois, il fait très attention à son image. [...] J'le vois se bonifier avec le temps.

Molly constate avec satisfaction que le souci porté par son partenaire à son apparence participe à la séduire davantage. Grace aux soins portés à son paraître, la beauté de cet homme se serait épanouie aux yeux de Molly comme aux yeux des autres : « est plus beau physiquement qu'avant, tout le monde lui dit ». À l'instar de Molly, plusieurs femmes rapportent qu'elles ont tâché d'inciter leur partenaire à prendre soin de leur apparence dans l'optique de le rendre plus séduisant à leurs yeux, avec plus ou moins de succès.

Pour synthétiser cette longue transformation de la perception de l'autre, listons les différentes étapes. La première impression de cet homme indique un attrait pour sa personnalité, mais une indifférence quant à sa beauté physique, qui est classée comme commune. Plusieurs années plus tard, la nouvelle perception de Molly confirme son attrait pour la personnalité de cet homme mais

⁸⁴ Ce qui montre que la « nécessité de construire son apparence en fonction (aussi) du regard (et des goûts) de son partenaire » est désormais partagée par les hommes (Braizaz, 2017).

son jugement visuel, repoussé par le verdict de laideur, empêche les démarches amoureuses. Leur affinité amicale marque cependant Molly qui réévalue son verdict, lassée de ne pas faire de rencontres intéressantes auprès d'hommes appréciés pour leur beauté corporelle. Elle change la hiérarchie de ses critères, accordant une valeur plus importante à la personnalité qu'au physique. La laideur de cet homme devient acceptable au nom de ses qualités internes et de leur amitié. La compatibilité sexuelle entre ces deux individus permet ensuite à Molly de percevoir le charme physique de cet homme, qui devient subjectivement beau à ses yeux. Parallèlement, Paul soigne son apparence pour répondre du mieux qu'il peut aux exigences esthétiques de Molly, ce qui le rend objectivement moins laid et réduit l'écart de la répartition du capital esthétique au sein du couple. Ces différentes étapes montrent que ce tournant perceptif est loin d'être un processus naturel et spontané, mais est le fruit de négociations et stratégies adoptées par les deux partenaires.

4.3.2. Ne pas réussir à apprécier la beauté corporelle de son partenaire

Si le jugement esthétique est instable et peut être réversible, il n'évolue pas favorablement de manière systématique. La connivence, l'affinité érotique et les sentiments amoureux ne constituent pas une recette qui transforme automatiquement un homme banal ou laid en homme beau et désirable aux yeux de sa partenaire. Nous allons maintenant porter notre attention sur le témoignage de deux femmes qui sont et ont été en couple avec un homme qui leur a déplu physiquement dès la première impression visuelle et dont le jugement n'a pas évolué au cours de la relation. Ces témoignages sont à contre-courant des discours arguant que la beauté intérieure est plus importante que la beauté physique, et que le regard évolue avec la connaissance de l'autre et la naissance des sentiments amoureux.

Céder aux avances d'un homme qui ne trouvera jamais grâce à ses yeux. Le cas de Nadine

Nadine (57 ans) est mariée depuis une trentaine d'année à un homme qu'elle n'a jamais trouvé séduisant physiquement. Nadine fait partie des femmes pour qui la beauté compte et qui ont un style d'homme. Avant de rencontrer son mari, elle connaît des relations avec des hommes conformes à ce style et qui lui plaisent physiquement. Elle se souvient par exemple avoir eu un « coup de foudre » pour le corps de son « premier amoureux », lorsqu'elle avait 17 ans. D'après ses mots, cet homme avait « le plus beau corps [qu'elle n'avait] jamais vu » : « très très musclé, mais très fin », une avec une peau « incroyable », sans poil et recouverte d'un « bronzage très cuivré ».

L'entretien se déroule à son domicile, dans le salon. Alors que Nadine me confie qu'elle est sensible à la beauté masculine et qu'elle apprécie particulièrement regarder les hommes « un peu jeunes », une de ses filles arrive dans la pièce. Nous nous saluons. Nadine poursuit, tandis que sa fille s'affaire dans la cuisine. Elle parle de la beauté masculine à l'aune de l'âge, insistant sur le fait que les hommes perdent en beauté en vieillissant, puis s'arrête soudainement. Elle souhaite en dire davantage mais est dérangée par la présence de sa fille qui, bien qu'occupée à autre chose, est susceptible d'entendre la conversation. Nadine m'invite à me lever et la suivre, nous traversons le salon puis le jardin pour aller nous installer dans son bureau — une pièce isolée, qui semble être un ancien garage transformé en espace habitable. Je comprends que Nadine ne voulait pas que sa fille entende le jugement esthétique réprobateur qu'elle s'apprêtait à émettre à l'égard du physique de son père : « même mon mari, je trouve que... c'est pas qu'il enlaidit mais, si tu veux... il est moins beau qu'il ne l'était » — Nadine considère que les hommes vieillissent moins bien que les femmes parce qu'ils prennent moins soin de leur apparence (chapitre 5). Une fois que nous sommes installées à l'abri des oreilles indiscrètes, Nadine évoque plus librement le fait que son mari ne lui plaît pas, de par les effets du vieillissement, mais surtout qu'il ne lui a jamais plu physiquement :

- Nadine : Il correspondait absolument pas à mes critères de beauté. Pas du tout. C'est vraiment marrant. C'est très drôle, ça. Vraiment... c'était le contraire de ce qui me plaisait, si tu veux. Il était... Vraiment, c'est marrant hein... — Il le sait, il le sait. Vraiment, il correspondait pas... Moi j'aimais les hommes... beaux. Enfin, tu vois, j'aimais bien les hommes euh avec des traits euh... (chuchote) comment j'dirais ça... — mais il est pas moche hein, c'est pas ça. Mais il est, il est... il correspond pas à mes critères. [...] Au début, il m'attirait pas du tout sensuellement, sexuellement quoi. C'était... ça a été chaotique un peu au début, vraiment, moi j'y croyais pas. [...] Je sais pas s'il était amoureux mais il était vachement demandeur, quoi. Très ... sollicitant. Il me voulait, quoi, il me voulait. Mais avec une force, si tu veux que ... j'avais jamais vu quelqu'un comme ça, je me disais : Wah mais c'est moi qui fais ça ? Attends, mais j'ai rien fait ! [...]

- Morgane : Tu as réussi à le trouver beau au fur et à mesure ou est-ce que c'est resté ?

- Nadine : Ouais, c'est resté. Hum hum, ça c'est vrai que c'est dommage. Mais ouais, c'est le point qui... (inspiration profonde) c'est le point, dans notre relation, qui... qui est compliqué, on va dire. Parce que moi, je lui plais, beaucoup. Je continue de lui plaire physiquement on va dire, même avec mon âge [...]. Lui, il adore mon corps tu vois, il est fou, complètement fou, exactement comme au premier jour. [...] Je l'aime moi, c'est pas la question, je l'aime. C'est quelqu'un que j'adore, c'est mon partenaire, avec qui je me sens vraiment bien. C'est mon meilleur ami, c'est mon meilleur tout ce que tu voudras, tu vois c'est quelqu'un... s'il mourrait je mourrais, tu vois, je l'adore ! Mais c'est vrai que physiquement... voilà. [...] Mais je l'ai jamais trompé, j'ai jamais eu envie, je l'aurais jamais fait ça. J'ai été attirée des fois comme ça, brièvement par quelqu'un mais j'ai jamais rien fait.

Nadine a 26 ans lorsqu'elle voit pour la première fois l'homme qui deviendra son futur mari, alors âgé de 30 ans. Ils se rencontrent dans un cadre professionnel. Elle le voit alors comme « le prototype de l'intello parisien », ce qu'elle entend par le fait d'être « super bien sapé », d'avoir une « apparence spéciale » et d'avoir une « personnalité marquante » doté d'un « discours spécial : il était

vachement marrant, il était drôle », mais elle est indifférente à son égard — « c'est surtout lui qui m'a remarquée ». À cette période, elle entretient une relation à distance, qu'elle décrit comme « houleuse » et « délicate », avec un homme avec lequel elle ne voit pas d'avenir possible. Après avoir connu « beaucoup d'aventures, beaucoup d'histoires » avec des hommes, Nadine souhaite s'établir dans une relation de couple stable : « Maintenant c'est bon ! [...] Le prochain euh... faut que ce soit... que ça aille, quoi. » Il se trouve que l'homme qui deviendra son futur mari est séduit par elle — « il a flashé sur moi » et la courtise. Face à cet homme désirant et insistant — « il a beaucoup attaqué, quoi » — Nadine cède à ses avances. D'une part, elle est flattée par la séduction qu'elle exerce sur lui : « il m'adorait, il voulait moi et personne d'autre, avec une espèce de passion comme ça, c'est quand même agréable. » D'autre part, elle est admirative de son intelligence, de son humour et de son tempérament. Ainsi, cet homme lui apparaît comme le partenaire idéal : « il avait tout ! peut-être pas le physique, mais tout le reste, il avait tout ! ». Nous remarquons ici à quel point les exigences en matière d'apparence physique perdent en importance dès lors qu'il s'agit d'envisager une relation amoureuse de longue durée. Les débuts de leur relation sont difficiles notamment en raison du manque d'attirance qu'elle éprouve à l'égard de son corps, mais les qualités internes de cet homme et la passion qu'il voue à l'égard de Nadine stabilisent cette relation. Malgré leur connivence et les sentiments amoureux qu'elle nourrit à son égard, Nadine ne parvient pas à être séduite par l'apparence de cet homme. Cette absence d'attirance esthétique et érotique conduit à une absence de désir sexuel envers lui (chapitre 7). Leur relation est donc particulièrement asymétrique sur le plan de la séduction : lui seul est séduit par son physique et lui seul est sexuellement désirant.

Le témoignage de Nadine est intéressant à plusieurs égards. D'une part, il apporte un contrepoint à l'idée que le jugement esthétique évolue systématiquement favorablement avec la connivence et l'affection. Il montre qu'il est possible d'éprouver de la complicité et de la sympathie pour son partenaire et de nourrir des sentiments amoureux à son égard sans pour autant être séduit·e par son apparence. D'autre part, il établit un lien de causalité explicite entre l'expérience de beauté physique et le désir sexuel, ou plus précisément entre l'expérience de laideur et l'absence de désir, à rebours des discours vantant l'aptitude à être attirée par des hommes objectivement laids — nous y reviendrons au chapitre 7. En outre, l'attitude de Nadine face à la présence de sa fille montre que ce sujet est tabou, sans doute parce qu'il remettrait en cause l'amour qu'elle porte au père de sa fille.

Ne plus jamais céder aux avances d'un homme jugé laid. Le cas de Charlotte

Charlotte (32 ans) est célibataire depuis près de deux années, au cours desquelles elle n'a pas cherché à faire de rencontres et n'a pratiquement eu aucun rapport sexuel, prétextant qu'elle préférerait se concentrer sur sa carrière professionnelle. Avant cela, Charlotte a connu plusieurs relations conjugales de longue durée. À propos de l'apparence physique de ses anciens partenaires, elle considère qu'ils étaient « tous moches » et moins bien dotés qu'elle en capital esthétique, résumant ainsi sa vie sentimentale : « j'suis toujours sortie qu'avec des moches ». Par exemple, de ses 23 à ses 28 ans, Charlotte est en couple avec un homme qui était « très amoureux » d'elle — un sentiment qui n'était pas partagé : « j'en suis jamais tombée amoureuse ». Cet homme lui déplait fortement physiquement parlant : « il me dégoûtait ce mec, il me dégoûtait ». Elle rapporte qu'elle ne le « désirai[t] absolument pas » et s'est « forcée à faire l'amour avec lui pendant 5 ans »⁸⁵. Puis, de 28 à 30 ans, Charlotte se met en couple avec un homme qu'elle juge laid dès la première impression visuelle : « Quand j'l'ai vu arriver j'l'ai trouvé moche, j'me suis dit : non, dans ma tête ça a été : non ! » Elle « s'attache » finalement à lui et en tombe « amoureuse ». Mais le jugement esthétique qu'elle lui porte n'évolue pas ; elle ne parvient pas à le « trouver beau » et rapporte qu'elle « se force de nouveau pendant deux ans » à avoir des rapports sexuels avec cet homme malgré l'absence de désir qu'elle éprouve envers lui. Avec le recul, Charlotte ne « regrette pas » d'avoir fréquenté ces hommes parce qu'ils étaient dotés de « qualités humaines » : ils étaient « hyper cool, hyper sympa, hyper créatifs, hyper talentueux ». Ce sont donc leurs qualités internes qui les rendaient attrayants à ses yeux.

En analysant rétrospectivement ses expériences, Charlotte propose deux explications. D'une part, elle serait intimidée par les hommes qu'elle juge physiquement séduisants. Selon ses dires, elle aurait une tendance « malade » à être « pétrifiée » par les hommes qui l'attirent, serait traversée par un « sentiment de peur » qui l'empêcherait d'envisager une relation avec eux, même lorsqu'elle est consciente de leur plaisir et qu'ils la courtisent — « j'arrive pas à aller vers les mecs qui me plaisent » ; « j'suis dans l'incapacité d'aller vers quelqu'un que j'trouve beau ». Inversement, elle n'éprouverait aucune timidité et aucune gêne à l'égard des « mecs moches ». Par conséquent, accepter les avances d'un « prétendant » qui ne lui plaît pas constituerait « le seul moyen » d'accéder à « une histoire d'amour », bien que cette histoire se fasse « aux dépens du physique ». Nous

⁸⁵ Les résultats de l'enquête « Contexte de la sexualité en France » réalisée en 2006 indiquent que les femmes sont quatre fois plus nombreuses que les hommes à déclarer avoir eu des rapports sexuels pour « faire plaisir » à leur partenaire sans en avoir « vraiment envie », ce qui concerne en particulier les femmes de plus de 40 ans. Par ailleurs, « les personnes qui ont souvent des rapports sexuels sans en avoir envie se déclarent beaucoup moins satisfaites de leur vie sexuelle actuelle » (Ferrand, Bajos, Andro, 2008, p. 363).

retrouvons ici l'idée selon laquelle la beauté corporelle d'un homme peut être intimidante pour une femme mais que sa laideur peut être rassurante.

D'autre part, Charlotte rapporte qu'elle nourrissait une vision de l'amour qui méprise la beauté extérieure au profit de la beauté intérieure : « j'avais cette idée que l'amour c'est au-delà du physique, que c'est superficiel le physique. » Une vision qui aurait changé depuis : « Plus jamais on m'y reprend ! plus jamais ! Nan, on peut pas dire que le physique ... [est superficiel], non. » Charlotte s'est donc rendue compte que l'idéal d'amour romantique l'avait pénalisée d'un point de vue érotique. Depuis quelques mois, elle entreprend de revenir sur le marché des rencontres amoureuses en s'inscrivant sur une application dédiée : « j'me suis dit : allé ça suffit, ça doit faire presque deux ans que t'es célib, maintenant tu te bouges [...] t'es à l'âge où ton corps est vivant, quel gâchis quoi ! ». Désormais, elle souhaite éviter de revivre l'expérience de sortir avec un homme qui ne lui « convient pas physiquement ». Profondément marquée par ses précédentes relations, elle explique avoir « peur de [s]e retrouver encore dans cette situation » où elle doit affronter une forme de dégoût envers son partenaire et avoir des rapports sexuels non consentis : « je me suis tellement forcée que j'ai plus envie de ressentir cette sensation. Tout sauf ça, j' préfère être seule. » Elle tâche donc de concilier ses problèmes de timidité avec ses exigences physiques pour rencontrer un homme qu'elle « désire », qui lui « plaise physiquement et mentalement ». Alors qu'elle se voulait indifférente à l'attrait exercé par la beauté d'un homme, au nom d'une représentation idéalisée de l'amour, Charlotte saisit désormais l'inconvénient d'une telle attitude vis-à-vis de son épanouissement sexuel. Contrairement aux femmes qui ont connu des histoires décevantes avec des hommes physiquement séduisants et qui mettent en cause leur beauté, elle met en cause la laideur de ses anciens partenaires. À l'inverse des premières, qui tentent de se défaire de leurs attentes esthétiques, elle souhaite revoir ses exigences esthétiques à la hausse. Ayant identifié la laideur du partenaire comme motif d'insatisfaction sexuelle, elle aspire désormais à rencontrer un homme qui lui plaise physiquement (et qui soit compatible en termes de valeurs morales, sociales et culturelles). La beauté masculine, objective ou subjective, devient un prérequis parce qu'elle est interprétée comme la promesse d'une vie sexuelle satisfaisante.

Les témoignages de Nadine et de Charlotte montrent qu'il existe une corrélation entre l'épanouissement sexuel des femmes et la séduction exercée par la beauté corporelle de leur partenaire : ces enquêtées interprètent clairement leur manque de désir et leur insatisfaction sexuelle par l'absence d'attrait éprouvé à l'égard du corps de leur partenaire. L'étude de leur cas révèle que les femmes qui cèdent aux avances d'un homme qui ne leur plaît pas physiquement peuvent être pénalisées d'un point de vue érotique si leur jugement esthétique n'évolue pas favorablement par

la suite. Elle montre que le fait que les hommes soient à l'initiative des entreprises de séduction favorise leur propre épanouissement sexuel en leur permettant de choisir des partenaires qui leur plaisent physiquement mais désavantage les femmes. Il ne s'agit pas d'affirmer que les femmes ont besoin d'un partenaire doté de qualités esthétiques pour être satisfaites de leur vie sexuelle mais qu'elles ont besoin d'un partenaire qui leur plaise physiquement (ce qui ne passe pas nécessairement par le plaisir visuel, comme nous l'étudierons au chapitre suivant). Or, tout au long de ce chapitre, nous avons énuméré les multiples raisons pour lesquelles les femmes ont moins de chance que les hommes d'être en couple avec un homme qui leur plaise physiquement.

*

Le quatrième chapitre a montré que, si la beauté masculine n'est pas un critère prioritaire pour les femmes dans le cadre des démarches de rencontre (contrairement à la beauté féminine chez les hommes), cette différence est entretenue par la division genrée des rôles séductifs. De par le fait que les hommes demeurent à l'initiative de la rencontre et des étapes de rapprochement, il revient aux femmes de s'adapter aux choix des hommes, de se rendre disponibles à leurs expériences de séduction, en étant séduites par ceux auxquels elles plaisent, en apprenant à apprécier le corps de ceux qui les désirent. Pour pouvoir s'ajuster à l'initiative masculine, il convient d'être flexible : ne pas nourrir trop d'attentes quant à l'aspect physique de son futur conjoint et être capable de faire évoluer son jugement esthétique vers un verdict favorable. Dans son essai sur la séduction, Gilles Lipovetsky s'étonne que, malgré les avancées du féminisme, les femmes ne remettent pas en question l'initiative masculine, jugeant qu'elles tirent parti de cette inégalité séductive en termes de gratification de soi (Lipovetsky, 2017). Cette interprétation minimise l'importance que revêt le souci de plaire pour l'auto-estime d'une femme. Parce que l'injonction à être agréable à regarder est constitutive de l'identité féminine, il demeure plus essentiel pour une femme que pour un homme de plaire physiquement au sexe opposé. Par conséquent, il est davantage valorisant pour une femme d'être l'élue d'un homme plutôt que d'être à l'initiative de l'élection. Il est donc plus important pour elle d'être en couple avec un homme qui est séduit par son propre corps que d'être en couple avec un homme qu'elle juge physiquement séduisant. En outre, contrairement aux hommes, les femmes ne tirent pas de prestige social de la beauté physique de leur partenaire, mais plutôt des valeurs sociales, morales et culturelles qu'il véhicule. Avec cette répartition des rôles, il est attendu d'une femme qu'elle soit capable de faire fi de ses préférences esthétiques, et puisse être séduite pour d'autres qualités que la beauté d'un homme. Ce chapitre a donc permis de montrer comment le rapport que les femmes entretiennent à l'apparence de leur futur conjoint est influencé par l'idéologie de la séduction hétérosexuelle.

Chapitre 5. La beauté corporelle des hommes ne serait pas érotique

L'attrance, l'érotisme... on a plus... — enfin c'est mon point de vue — au niveau de l'éducation, notre... Enfin, en tant que femme, j'avais souvent dire : Oh bah dis-donc, elle est jolie ; oh bah dis-donc, elle marche bien. Alors que, bon, j'ai pas... j'ai pas ce réflexe-là pour un homme. [...] La relation avec un homme, c'est ... ça devient une relation plus euh... ça devient plus une relation de séduction qui fait que... va y avoir un jeu mais c'est un jeu dans la relation, c'est pas... En général, j'suis pas... j'suis pas attirée par la beauté d'un homme. [...] Ma relation au niveau de l'érotisme ... au niveau du désir, c'est au niveau du toucher. Euh... plus du toucher que de la vue. Et euh... donc euh... Ouais, c'est plus au niveau du toucher que de la vue. (Patricia, 66 ans)

Au cours des précédents chapitres, nous avons étudié que les femmes rencontrées au cours de cette recherche ont tendance à dissocier l'expérience de beauté de l'expérience d'attrance à l'égard d'un homme et que cette dissociation servait à signaler la primauté de la personnalité et des affinités sociales et culturelles sur la beauté physique, dans le processus de séduction hétérosexuelle. Ce chapitre traitera, quant à lui, du fait que la dissociation entre beauté et attrance est également une manière de minimiser l'importance du sens de la vue dans le processus de séduction — puisque « la beauté est surtout le fait de la vue » (Le Breton, 2006, p. 69). Autrement dit, étant donné que la généalogie de l'idée de beau accorde un privilège à la vue (Damisch, 2011), le désintérêt porté à la beauté physique d'un homme dénie le privilège de la vue dans l'expérience de séduction. Lorsque les enquêtées rapportent qu'elles ne sont pas séduites par la plastique masculine, elles signalent donc, aussi, qu'elles ne sont pas séduites par la vue de ce corps (ce qui concerne en particulier la séduction érotique) ni, par conséquent, par l'image de ce corps — qu'il s'agisse d'une image intérieure ou extérieure (Belting, 2004).

Les propos de Patricia sont représentatifs des propos tenus par une grande partie des participantes à l'enquête par entretiens⁸⁶, mais également par plusieurs illustratrices contribuant au fanzine Sprinkle — en particulier celles qui n'ont pas l'habitude de créer des dessins érotiques ou de figurer des hommes, qui plus est de manière érotique. Ces enquêtées affirment qu'elles ne sont pas sexuellement attirées par la beauté physique d'un homme, qu'elles n'érotisent⁸⁷ pas l'image d'un homme. Le spectacle du corps masculin ne serait pas érotique à leurs yeux. La vue de ce corps n'exciterait pas leur désir. Tout comme elles se défendaient d'appréhender le corps d'un homme dans sa simple matérialité, en faisant abstraction de sa personnalité, celles-ci se défendent d'être

⁸⁶ La moitié des femmes interrogées sur ce point estiment la nudité d'un homme érotique, l'autre moitié n'y sont pas sensibles. Les femmes de 26 à 45 ans sont plus nombreuses dans la première catégorie.

⁸⁷ Nous retiendrons, pour le verbe « érotiser », le sens suivant : « Donner un caractère érotique à quelque chose, le transformer en un motif de plaisir sensuel » (Larousse, 2023).

« visuelles » et de fétichiser l'image de l'homme. Selon Daniel Welzer-Lang, les effets des constructions différenciées de genre conduisent à une « double polarité de l'érotisme ». L'érotisme féminin serait « sentimental », « cosmogonique », « continu » : « il ne dissocie pas l'acte sexuel lui-même, ses images et les conditions sociales, affectives, mais aussi géographiques, climatiques de sa réalisation » (Welzer-Lang, 2005, p. 248). L'érotisme masculin serait « pornographique » — « les hommes érotisent des bouts : bouts de corps, de situations, de scènes ... » — et « discontinu » : il repose sur une « dissociation entre sexualité et lien sentimental » (*ibid.*, p. 249). Ce chapitre examinera les effets de cette polarité tout comme les facteurs qui contribuent à l'entretenir. Nous commencerons par aborder les discours des femmes qui se défendent d'éprouver une forme d'attirance érotique à la vue du corps d'un homme au prisme de leur rapport aux représentations visuelles. Ensuite, nous traiterons du fait que le potentiel érotique du corps masculin est moins évident que celui du corps féminin ; il s'agira de mettre en évidence que, si certaines femmes ne sont pas « visuelles », c'est qu'il leur manque un script efficace (Gagnon, 2008) qui leur permette de définir le corps masculin comme beau et désirable. Puis, l'étude du processus de création des autrices participant à Lusted Men et Sprinkle apportera un éclairage complémentaire à l'analyse du statut de la vue du corps masculin dans l'expérience de séduction féminine, en mettant en lumière les difficultés rencontrées par les autrices pour érotiser le corps masculin par le biais de la photographie et du dessin.

5.1. Les femmes ne seraient pas « visuelles »

Si de nombreuses enquêtées déclarent ne pas être attirées par la seule beauté physique d'un homme, c'est pour signaler que leur appréhension du corps masculin n'est pas seulement visuelle mais aussi sensuelle, que la manière dont elles perçoivent la présence d'un homme ne se limite pas à l'examen visuel des contours de son anatomie mais explore sa sensualité de manière holistique. L'évaluation visuelle d'un homme ne se ferait pas seulement en termes de beauté / laideur, ni en termes de valeur morale, sociale et culturelle, mais également en termes de sensualité. Le charme d'un homme émanerait de la manière dont son corps s'anime, de ce qu'il dégage, de son *hexis*, plutôt que de sa plastique. Ces femmes considèrent que leur érotisation des hommes n'est pas une érotisation visuelle mais sensorielle et interactionnelle. Par exemple, Isabelle (56 ans) affirme que « le corps des hommes en tant que visuel ne [l']a jamais excitée » ; elle apprécie un homme en termes de « toucher », pour sa « puissance » et la façon dont son corps « approche » son corps à elle. Un

homme physiquement séduisant ne serait pas tant un homme agréable à regarder qu'un homme agréable à toucher, sentir, entendre mais aussi un homme avec lequel il est agréable d'interagir sensuellement. Certaines enquêtées établissent même une hiérarchie entre les modalités perceptives, jugeant que certaines participent davantage à l'expérience de séduction que d'autres. Ainsi, Aude (27 ans) considère que son « érotisation du corps masculin [ne] passe pas par les images » mais par le « toucher ». Elisabeth (54 ans) estime que ce qui lui « plaît le plus chez un homme », c'est « la voix » : « Quelque chose qui est éminemment physique mais qui n'est pas visuel ». Alizée (27 ans) rapporte qu'elle est plus sensible à l'odeur qu'à la vue d'un homme : « l'odeur c'est pas visuel, c'est pas de la chair quoi, c'est pas du corps, c'est quelque chose d'impalpable ». Ces discours marquent donc la priorité d'une appréhension sensorielle de la présence d'un homme sur une appréhension strictement visuelle de son anatomie. Ils signalent également une conception relationnelle de l'attraction — le sens de la vue induisant davantage de distance.

Lorsque les enquêtées affirment qu'elles n'éprouvent pas d'attraction sexuelle à la vue du corps d'un homme, elles font allusion aux hommes en présence desquels elles se trouvent physiquement comme aux médiums visuels exhibant le corps masculin qu'elles sont amenées à visualiser au cours de leur vie quotidienne (films, séries, publicités, art visuel, etc.). Ainsi, Louise (18 ans) explique que la vue d'un homme nu ne l'affecte pas, même si ce corps répond à un idéal de beauté — « ça reste plaisant mais sans plus » —, en prenant pour exemple son rapport aux représentations visuelles de corps masculins : « tu me présentes une photo de fesses, euh voilà, je vais plus rigoler qu'autre chose. Ouais, c'est pas c'qui... ça m'excite pas vraiment le corps d'un homme, comme ça, c'est bof quoi. » Il est fréquent que les enquêtées s'appuient sur le rapport qu'elles entretiennent aux images extérieures pour expliquer que l'image du corps masculin n'est pas érotique à leurs yeux et qu'elles ne se considèrent pas « visuelles ». Il se trouve qu'elles se réfèrent en particulier aux représentations érotiques et pornographiques⁸⁸. En déclarant qu'elles ne sont pas sexuellement attirées par la beauté corporelle d'un homme, les enquêtées font souvent

⁸⁸ La distinction entre pornographie et érotisme a fait couler beaucoup d'encre. Très importante dans l'opinion publique, cette distinction « tient souvent du jugement moral, de goût ou de valeur » (Lavigne, 2014, p. 25). Elle s'établit généralement d'après la question de l'excitation sexuelle — la pornographie aurait pour unique objectif celui d'exciter le spectateur alors que l'érotisme ne se limiterait pas à cet objectif — et d'après la question esthétique : la pornographie serait caractérisée par une absence de souci esthétique et artistique contrairement à l'érotisme (*ibid.*). La distinction pornographie - érotisme s'établit également sur le type d'images : les représentations suggestives sont à l'érotisme ce que les représentations explicites sont à la pornographie (Cochard, Jean, 2018). Comme le souligne Julie Lavigne, cette distinction repose donc sur des jugements subjectifs — bien qu'elle apparaisse souvent comme une évidence. La distinction entre pornographie et érotisme s'inscrit également dans une bicatégorisation genrée du rapport aux images sexuelles : la pornographie serait davantage associée aux hommes quand l'érotisme serait davantage associé aux femmes (Lavigne, 2014). Cette distinction pornographie - érotisme est présente dans les discours des femmes rencontrées et sera reprise dans l'analyse pour respecter les catégories de pensées émiques.

allusion au fait qu'elles ne tirent pas leur excitation de la visualisation d'images érotisant le corps masculin. Les discours qu'elles tiennent sur l'attractivité des hommes s'inspirent du rapport qu'elles entretiennent aux représentations érotiques et pornographiques — qu'elles soient consommatrices volontaires ou non d'images érotiques ou pornographiques, ces représentations se trouvent à la portée visuelle de toutes, imprègnent la vie ordinaire et les imaginaires (Baudry, 1997) — et par conséquent de leurs fantasmes et pratiques masturbatoires. Il convient donc de s'y intéresser.

5.1.1. Les yeux fermés, les fantasmes seraient plus riches

Dans le cadre de leurs pratiques d'auto-sexualité⁸⁹, rares sont les enquêtées qui font usage d'un support visuel (films pornographiques, érotiques ou « normaux », photographies, dessins). Celles qui le font précisent cependant que cet usage n'est pas systématique, qu'elles se masturbent également sans regarder d'images extérieures. Qu'elles soient consommatrices ou non d'un support d'excitation visuel, la majorité des enquêtées considèrent qu'elles n'en ont « pas besoin ». Lorsqu'elles se masturbent, elles auraient donc tendance à fermer les yeux.

Certaines pratiques de masturbation se déroulent sans penser à rien ni à personne, dans la seule optique de se « soulager, se « détendre », se « rassurer », ou « faire le vide » ; c'est alors un geste considéré comme « mécanique », « robotisé », plus physiologique qu'érotique (ce qui ne sera pas développé ici puisque ces pratiques n'impliquent pas de rapport aux images). D'autres pratiques de masturbation sont accompagnées d'images mentales. Plusieurs femmes se vantent d'être dotées d'un imaginaire érotique riche et efficace, affirmant qu'il n'est pas « nécessaire » de regarder des représentations visuelles pour réussir à se « booster », « être excitées », avoir envie de se « toucher » ... Par exemple, Sylvie (50 ans) confie que « ça fonctionne très bien là-haut » en pointant du doigt la direction de son cerveau pour indiquer que « la machine à fantasme est pas mal ». Charlotte (32 ans) s'enorgueillit de n'avoir jamais été « en manque d'imagination là-dessus ». Mathilde (28 ans) se considère « beaucoup plus imaginative seule ». Lola (39 ans) affirme qu'elle a « [s]es propres scénarios qui fonctionnent très bien ». Les images mentales qui accompagnent les plaisirs solitaires des femmes rencontrées sont tantôt tirées de leur vécu, tantôt issues de « créations » personnelles

⁸⁹ La question de la masturbation a été abordée avec 43 des femmes rencontrées. Parmi elles, 40 m'ont confié s'être déjà masturbée plus d'une fois, 3 m'ont répondu ne s'être jamais masturbées, ou n'avoir essayé qu'une seule fois (elles ont 18, 28 et 35 ans). La pratique de la masturbation serait régulière et satisfaisante chez 30 femmes sur 43. Les autres se masturberaient de manière occasionnelle, soit parce qu'elles en ressentiraient peu le besoin, soit parce qu'elles n'éprouveraient pas beaucoup de plaisir à le faire.

puisées de leur « imagination », tantôt inspirées d'histoires créées et vécues par d'autres, qu'elles réceptionnent en tant que spectatrice ou lectrice.

Dans la première catégorie d'image mentale, les femmes peuvent se remémorer des « scènes déjà vécues » (Léna, 18 ans), des « relations sexuelles [qu'elles ont] eues » (Agathe, 18 ans) avec un partenaire actuel ou passé. Il s'agit de repenser aux « très bonnes expériences sexuelles » connues (Audrey, 21 ans), pour revivre des scènes plaisantes. Lorsqu'elles s'inspirent de leur vécu, elles peuvent donc rejouer l'existant, tout en se laissant la liberté d'opérer des « réinterprétations de choses qui [leur] sont arrivées » (Emmanuelle, 36 ans), mais elles peuvent également imaginer des expériences qui n'ont pas eu lieu, avec des personnes réelles. Il s'agit alors de concevoir des scénarii fictifs avec des personnes qu'elles ont déjà rencontrées et envers qui elles ont éprouvé une forme d'attirance ; que ce soit un inconnu : « un mec que j'ai croisé » (Lola, 39 ans), un collègue, un ami, un flirt : « Y'avait un gars que j'aimais bien mais on n'a jamais couché ensemble, il a jamais voulu, et c'était trop bizarre parce qu'il m'a grave fait tourner en bourrique et du coup c'était clairement un fantasme à ce moment-là » (Lisa, 26 ans). La plupart des femmes qui se masturbent déclarent s'inspirer en grande partie de leur vécu. L'aspect « réel » serait même nécessaire aux fantasmes de certaines d'entre elles, qui ont fait savoir qu'elles tirent principalement leur excitation de leurs expériences vécues et de projections opérées sur des personnes réelles. Par exemple, Charlotte (32 ans) assure que lorsqu'elle se « touche », elle est « incapable, enfin quasiment incapable de jouir sans penser à quelqu'un de concret. » Cécile (32 ans) rapporte qu'elle n'arrive à penser qu'à « un individu déterminé », avec « une identité précise », de surcroît avec une personne qu'elle « connaît ». Jade (24 ans) explique qu'elle a « besoin de [s]e projeter » pour pouvoir être « excitée », ce qui ne pourrait advenir si elle songeait à « quelque chose qui est jamais arrivé ».

Dans le second type d'images mentales, les enquêtées ne procèdent pas à l'évocation d'expériences qu'elles ont vécues personnellement mais « imagin[ent] quelque chose de nouveau » (Karine, 40 ans) et mettent en scène « un mec qui n'existe pas dans la vie réelle » (Albane, 24 ans). Cet homme est parfois un archétype comme un « prêtre » ou un « camionneur », ou parfois simplement « une forme masculine complètement indéfinie » qui « représente quelqu'un qui m'excite » (Lola, 39 ans). C'est alors l'occasion d'« inventer des scénarios » et de s'« inventer une vie » (Molly, 32 ans), de se laisser aller à « des pures fantaisies » (Emmanuelle, 36 ans). Elles imaginent des histoires inspirées de leurs « envies », de leurs « rêves » et de leurs « fantasmes ». Rares sont les femmes qui se masturbent en faisant principalement appel à leurs propres fictions ; la plupart précisent qu'elles alternent avec le premier type d'images mentales.

Enfin, les enquêtées peuvent se masturber en s'inspirant d'un film qu'elles ont regardé ou d'un ouvrage qu'elles ont lu (pas nécessairement pornographique ou érotique, voire même assez

rarement) : « je peux repenser à des scènes que j'ai vues dans les films » (Alice, 19 ans) ; « je vais me projeter une scène d'un film qui m'aurait émoustillée » (Jade, 24 ans). Cette pratique serait cependant moins répandue que les autres.

Ces images sont rarement fixes, mais plutôt animées ; il s'agirait d'un film plutôt que d'une photographie mentale. Lorsqu'elles se représentent un personnage masculin, l'image de celui-ci n'est pas figée. Les images mentales ne sont pas nécessairement visuelles dans le sens où l'attention se focalise davantage sur le « contexte » et la « situation » que sur l'image d'un corps. Par exemple, Alice (19 ans) ne « voi[t] pas visuellement », c'est-à-dire qu'elle n' imagine pas un « physique particulier » mais qu'elle « pense à un contexte ». Albane (24 ans) ne visualise pas une image précise d'un corps masculin mais « imagine une scène », « un scénario », essaie de se « mettre dans un film ». Karine (40 ans) ne « voi[t] pas de physique », ne « voi[t] pas de corps » mais « imagine leurs mains sur [s]on corps ». Le personnage que la plupart des enquêtées façonnent dans leur imaginaire érotique est intéressant pour ce qu'il représente symboliquement — un être aimé, apprécié, fantasmé — et ce qu'il fait, mais rarement intéressant pour ce à quoi il ressemble. Lorsque l'attention se porte sur le corps de cet être fantasmé, elle se concentre sur son « comportement », son « attitude » à l'égard de soi. L'image mentale se concentre donc moins sur la contemplation de ce corps que sur les « mouvements » et « positions », voire « la relation charnelle ». Le témoignage de Stéphanie (37 ans) est à ce titre exemplaire :

J'ai pas focaliser sur une partie, ça va plus être une attitude. Si j'dois me masturber, ça va être plus sur le comportement... Si j'dois penser à un homme, ça sera plus sur l'attitude, le comportement qu'il va avoir envers moi, une situation. Pas sur un truc physique, je vais jamais focaliser en me disant « ah putain ses fesses ». À la rigueur, si. Si j'ai une histoire très sexuelle avec un homme et que son pénis était génial, parfois je vais y repenser, j'vais me dire « tiens, pense que tu fais l'amour avec son pénis à lui », mais sinon... non. Alors là, me focaliser sur une partie d'un corps, non.

De rares enquêtées se représentent le corps d'un homme en détail — le visage est d'ailleurs généralement absent des discours. Lorsqu'elles visualisent une partie du corps en particulier, soit celle-ci incarne une figure fantasmée — par exemple, Molly (32 ans) qui « fantasme sur les roux » aura tendance à se représenter des cheveux roux — soit cette partie évoque l'idée d'une interaction sensuelle, comme dans le témoignage de Stéphanie ci-dessus, ou dans celui de Charlotte (32 ans) qui, lorsqu'elle imagine des hommes, pense à « leurs lèvres, leur bite ! (rires) leurs mains... ». Même lorsque les représentations mentales reconstituent le corps d'un homme, les enquêtées ne parlent pas de la contemplation de ce corps comme d'un moteur d'excitation. Si elles se représentent des hommes qu'elles trouvent beaux et qui leur plaisent, elles ne vont pas se contenter de détailler leur corps en se masturbant. Par exemple, Audrey (21 ans) aurait des projections « complètement

photographiques » et détaillerait le corps nu des personnages qu'elle imagine, mais ne tire pas de satisfaction suffisante à visualiser ces corps :

Ce qui va le plus alimenter le désir c'est euh de repenser à des scènes où y'a eu du désir, plus que de repenser à des corps en eux-mêmes qui vont produire du désir. C'est plus euh... chercher à reproduire la sensation physique par des expériences où cette sensation physique-là était déjà là.

En effet, la plupart des enquêtées relatent qu'elles cherchent à reproduire dans leurs fantasmes les conditions dans lesquelles elles pourraient revivre les sensations et impressions qui les ont animées dans la vie réelle. Elles font en sorte de ressentir des sensations qu'elles ont déjà expérimentées. Ainsi, l'observation du corps d'un homme ne semble pas participer à leur excitation sexuelle. Ce résultat fait écho à celui d'enquêtes menées aux Etats-Unis d'Amérique sur la question des fantasmes sexuels, qui révèlent le maintien de certaines différences genrées : les fantasmes de femmes seraient moins visuels que ceux des hommes dans le sens où ils se concentreraient davantage sur le contexte, le décor et les sentiments que sur l'apparence du partenaire fantasmé. (Kimmel, Plante, 2005). Si les femmes ne semblent effectivement guère « visuelles », il convient de rappeler que seuls les hommes ont été socialisés à être excités par les images (Kaufmann, 1995 ; Vörös, 2020).

5.1.2. La pornographie ne serait pas pour les femmes

La plupart des femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche déclarent avoir déjà regardé un film ou un extrait de film à caractère pornographique. Qu'elles soient tombées devant « par hasard » ou qu'elles aient cherché à en regarder « par curiosité », peu d'entre elles deviennent des consommatrices régulières. Rares sont celles qui déclarent apprécier regarder des films pornographiques et affirment que cette pratique fait partie de leur auto-sexualité (moins d'un quart des enquêtées par entretiens). Les femmes qui déclarent ne pas avoir l'habitude de consommer de la pornographie, voire n'en avoir jamais consommé, affirment que ce ne n'est pas « leur truc », cela ne les « attire pas », ne les « intéresse pas ». Face à une vidéo pornographique, elles éprouvent des émotions négatives telles que le déplaisir, le « dégoût », le « malaise », voire la « peur », ce qui montre l'image négative associée à la pornographie, qui demeure un domaine obscur (Paveau, 2014). Les principales critiques adressées à ces représentations visuelles concernent leur esthétique, qui serait « horrible », « pas belle », « pas sexy », ainsi que leur contenu, qui serait « très violent », « un peu sale », « assez bizarre », « assez horrible ». Elles regrettent le manque de réalisme de ces vidéos — « pas crédible », « cliché », « artificiel » — parce que ces mises en scène ne reflètent pas leurs propres

fantasmes et pratiques sexuelles, ou l'idée qu'elle se font de ce que serait une « vraie » sexualité : « ne correspond pas à ma représentation de la sexualité et à mes désirs » ; « c'est pas authentique, ça ressemble pas à ça de faire l'amour » ; « c'est pas la réalité », « le côté faux de la sexualité. » Elles ne partagent pas les fantasmes mis en scène, que parfois elles ne « comprennent pas ». En outre, elles reprochent à ces vidéos de montrer les rapports sexuels de manière trop frontale et explicite, ce qui serait « too much », « trop hardcore », « c'est vraiment in your face », affirmant qu'elles préfèrent la suggestion. D'ailleurs, la plupart relatent qu'un film conventionnel (non classé X) peut suffire à les émouvoir. Enfin, plusieurs déplorent l'image dégradante des femmes que ces représentations véhiculent. De fait, il est généralement admis que les femmes sont victimes de la pornographie (Lavigne, 2014⁹⁰).

Derrière ces critiques se loge le constat que ces films ne sont pas adressés à leur genre, qu'elles n'en sont pas la cible en tant que femme. Plusieurs évoquent le « porno féministe », dont elles connaissent l'existence et dont elles imaginent que le contenu serait plus adapté à leurs désirs, mais rares sont celles qui en consomment, parce que leur accès est plus compliqué et souvent payant, mais surtout parce qu'elles ne privilégient pas la visualisation d'images extérieures dans leur auto-sexualité. Les femmes rencontrées tendent à considérer que la masturbation pornographique n'est pas une pratique de femme. Par exemple, en réfléchissant à la manière dont elle érotise le corps masculin, Lucie constate qu'elle n'est pas sensible aux images, contrairement aux hommes : « je pense que les mecs, ils aiment bien voir ... des photos ... très suggestives [...]. Mais moi, ça fait tout redescendre plutôt que... qu'il y ait une excitation quoi. » De son côté, Hélène (55 ans) rapporte qu'elle est récemment « tombée par hasard sur un film porno » sur l'ordinateur de son partenaire. Elle ne s'est « autorisée » à en regarder qu'un court extrait, qui l'a « émoustillée ». Mais, peu habituée à consommer du contenu pornographique, elle ne s' imagine pas « utiliser ça » pour « s'exciter », « ça [l']intéresse pas ». Hélène (55 ans) semble rejeter ce mode de sexualité en raison de son genre : « Les femmes, on n'est pas habituées à regarder des trucs de cul, c'est un truc de mecs. ». De même, pour expliquer qu'elle n'est « pas plus intéressée que ça » par la pornographie, Alice (19 ans) suppose que le goût pour ce type de consommation diffère selon le genre : « En tant que femme, moi ça me plaît pas trop ça, peut-être que pour les hommes ça... excite plus mais moi... [non] ». Ces enquêtées observent que les hommes seraient capables d'être sexuellement excités par des représentations visuelles, contrairement à elles. Elles en déduisent qu'elles ont un

⁹⁰ La pornographie a fait l'objet de nombreuses critiques dès les années 1970, qui ont donné lieu à de nombreux débats entre les féministes radicales, qui se positionnent contre la pornographie jugeant qu'elle nuit aux femmes en exploitant leur corps et dégradant leur image, et les féministes pro-sexe libérales qui militent contre la censure pornographique, estimant que la pornographie ne produit pas de nuisance en soi et peut être une source d'émancipation (Lavigne, 2014 ; Paveau, 2014). Pour une compréhension approfondie de ces positions antagonistes, se référer à ces deux autrices.

mode d'excitation sexuel différent de celui des hommes — ce qu'elles voient généralement d'un bon œil puisqu'elles portent un jugement critique à l'égard des images sexuellement explicites.

Le fait que la masturbation pornographique soit « posée comme une évidence masculine » (Vörös, 2020, p. 25) entretient l'idée que l'excitation par les images est un mode d'excitation masculin et que le pouvoir de séduction du corps est un pouvoir féminin. Le contenu des films pornographiques hétérosexuels — en s'adressant principalement aux hommes et en mettant en scène les corps de femmes — mais également les représentations des pratiques de masturbation visibles dans la culture visuelle — « les représentations de femmes qui se masturbent devant un film porno sont rares dans les médias grands publics » (*ibid.*) — participent donc à entretenir la dissymétrie des rôles séductifs. Ainsi, les images véhiculées par la pornographie elle-même, les représentations de la masturbation pornographique diffusées par les produits de l'industrie culturelle, comme les expériences auto-sexuelles des enquêtées, les amènent à adhérer à l'idée que les hommes et les femmes n'érotisent pas l'autre de la même manière. Cette idée tend à apparaître naturelle alors qu'elle est le résultat d'une socialisation différenciée selon le genre ; l'auto-sexualité masculine s'étant « davantage construite par la consommation d'images sexuellement explicites » (*ibid.*, p. 26).

5.1.3. Les images sexualisant le corps masculin ne seraient pas séduisantes

Nous allons maintenant nous intéresser aux discours qu'ont les femmes rencontrées au sujet des représentations visuelles mettant en scène le corps masculin de manière érotique (publicité, calendriers, films, bandes-dessinées, etc.). Si ces images sont de plus en plus visibles dans l'espace social, notamment dans l'affichage publicitaire, rares sont les enquêtées qui les accueillent favorablement. Les propos qu'elles tiennent à leur égard sont souvent teintés de désintérêt voire de mépris. Ces images ne les séduiraient guère : la plupart des femmes rencontrées sur le terrain déclarent qu'elles ne produisent pas d'effet érotique sur elles. L'analyse se concentrera ici sur les discours recueillis dans le cadre de l'ethnographie des projets Sprinkle et Lusted Men. Parmi les femmes qui en sont à l'initiative et qui participent à ces projets, nombreuses sont celles qui affichent de la défiance vis-à-vis de l'imagerie érotique « classique ». Chacune s'est constitué une idée plus ou moins précise des canons du registre érotique dit « classique » en fonction des représentations visuelles auxquelles elles ont été confrontées au fil de leur vie. Face à ce type de contenu, leurs émotions sont multiples, allant de l'indifférence à la colère, en passant par la gêne. Ces femmes seraient peu sensibles à ces images dans le sens où celles-ci ne seraient pas séduisantes à leurs yeux,

ne procureraient pas nécessairement d'affects agréables et n'exciteraient pas leur désir. Par exemple, en discutant de « ce truc d'érotisation de l'homme », Lucie A. (24 ans) et Chloé W. (25 ans) se sont mises d'accord sur le constat qu'il existait peu d'images érotiques séduisantes, critiquant l'inefficacité érotique des représentations d'homme « parfumé », avec beaucoup de muscles » : « Typiquement, les pubs pour parfum, quand ils essaient d'érotiser un homme euh pff ça marche pas de ouf » (Lucie A.). La mise en scène frontale de la plastique d'un homme n'exciterait donc pas leur désir sexuel.

Par ailleurs, du point de vue des autrices, l'imagerie érotique serait trop homogène, stéréotypée et commerciale pour être appréciable. Elles désapprouvent l'esthétique de la composition et la manière dont les corps sont mis en scène, ainsi que l'uniformité des anatomies représentées et le fait qu'elles affichent un dimorphisme sexuel très marqué :

la plupart des choses qu'on voit c'est juste des filles et leurs gros seins et ... c'est écoeurant la même soupe qu'on nous sert tout le temps. [...] Alors ok y'a aussi des mecs à poils mais c'est chiant parce que c'est toujours la même chose. Les filles elles ont des tailles fines, des gros culs, des gros seins, les mecs ils sont hyper musclés, les poils où il faut. (Solène, 25 ans)

Ces femmes n'adhèrent pas aux modèles de masculinité véhiculées par les images en circulation et regrettent les stéréotypes de genre qu'elles reconduisent. Le genre de l'auteur est souvent pointé comme responsable : ces images seraient insatisfaisantes parce qu'elles sont l'œuvre d'hommes ou qu'elles ne sont pas destinées à un public féminin. Le témoignage de Nathalie (60 ans) en offre un exemple éclairant :

On enfonce des portes ouvertes parce qu'on en parle depuis déjà un moment, mais la représentation du corps a toujours été la représentation du corps féminin, la plupart du temps sous un point de vue masculin. Et quand il y a représentation masculine, elle est soit sous le regard du désir masculin, c'est-à-dire une image gay, mais depuis l'antiquité, c'est un peu toujours cette même observation. Soit une image très commerciale, très publicitaire, c'est-à-dire une image du corps masculin dans sa caricature, avec une valorisation d'un schéma... alors là pour le coup le corps devient totalement un objet, et non plus un sujet.

En plus de ne pas être érotiquement affectées par ces images, les autrices semblent donc repoussées intellectuellement et politiquement par elles.

Enfin, lorsqu'elles évoquent le caractère indésirable des représentations érotisant le corps masculin, certaines enquêtées font également allusion aux représentations informelles circulant dans l'espace social, en particulier aux images d'organes génitaux mâles. Par exemple, Laura O. (26 ans) déplore l'omniprésence des dessins de sexe masculin exécutés sans autorisation dans les espaces publics — « des pénis on en voit partout quoi, que ce soit sur les tables du collège ou euh... en fait on grandit un peu avec ça, quoi ». Les critiques convergent également vers les « *dick pics* »,

ces autoportraits cadrés sur le pénis, généralement présenté en érection et en gros plan, que certains hommes peuvent envoyer, généralement sans le consentement de la personne qui la réceptionne. Les *dick pics* sont considérées comme la figure repoussoir des représentations de la masculinité et de l'érotisme masculin.

La lecture d'une image dépend de la façon de voir de la personne qui la regarde, qui charrie « toute une série de présupposés culturels » et qui est située dans le temps et dans l'espace (Berger, 2014, p. 11). Compte-tenu des discours péjoratifs portés sur la séduction exercée par la beauté corporelle d'un homme et de leur influence sur les perceptions, il n'est pas étonnant que la plupart des enquêtées déclarent ne pas apprécier les images qui mettent en scène et sexualisent la beauté masculine. Néanmoins, il convient de prendre au sérieux les insatisfactions exprimées à l'égard des représentations érotisant le corps masculin, notamment parce qu'elles sont rarement destinées à satisfaire le plaisir visuel féminin. La production extérieure d'images qui s'effectue dans l'espace social influence largement les représentations mentales (Belting, 2004). Elle tient une part importante dans l'apprentissage de la reconnaissance du caractère beau et désirable d'un corps. Or, les diverses représentations visuelles que les femmes réceptionnent en tant que spectatrices ne les aident pas à identifier le potentiel séduisant du corps masculin — contrairement au corps féminin, ce que nous allons maintenant aborder.

5.2. Le corps érotique serait féminin

En voyant mon copain dormir dans cette position, j'ai pensé que si c'était une femme, cela pouvait donner une image très érotique, presque un fantasme masculin. Mais j'ai réalisé que ça pouvait l'être tout autant pour une femme de voir un homme nu.

À la vue du corps endormi de son partenaire — un spectacle perçu comme séduisant — la première pensée de cette contributrice Lusted Men est d'assimiler ce corps à celui d'une femme et d'imaginer qu'un homme le regarde avec plaisir et désir. Le script qui rend érotique la vue du corps est rendu explicite par ce témoignage : une image serait érotique lorsqu'elle représente un corps de femme à travers le regard d'un homme. Le caractère érotique de la vue du corps masculin à travers un œil féminin semble moins évident. Les propos de cette femme sont parfaitement révélateurs de l'incorporation de la dissymétrie des rôles séductifs et de son influence sur les perceptions individuelles.

Si le spectacle du corps masculin n'est pas érotique aux yeux de certaines femmes, ce n'est pas seulement parce qu'elles ne seraient pas « visuelles », mais également parce que l'immédiateté

visuelle de la corporéité masculine ne constituerait pas un « ensemble typique de représentations “efficaces” », c’est-à-dire « propres à connoter le sexe » — pour reprendre les mots de Patrick Baudry (Baudry, 1997). En déclarant ne pas éprouver d’attirance érotique à la vue du corps masculin, réel ou imagé, les enquêtées suggèrent donc que la plastique masculine n’est pas dotée d’une force d’évocation érotique suffisante. Le témoignage de Julie (28 ans), qui se considère plus sensible à l’attitude et l’assurance dégagee par un homme qu’à sa beauté physique, est exemplaire :

- Julie : Moi je sais pas, j’ai jamais euh... enfin je sais pas, un mec nu, j’trouve ça toujours un peu ... étrange. Ben j’sais pas, tout nu... enfin tu sais genre il a son sexe qui pend, tout ça, je sais pas, je...

- Morgane : C’est pas quelque chose qui te plaît ?

- Julie : Ah bah je sais pas, si j’ai un mec qui se pose nu devant moi euh... c’est pas forcément un truc qui va me ... Après j’lui demande pas forcément de me faire une danse enfin c’est pas euh... En fait j’crois que j’préfère un mec en caleçon que nu, ou même torse nu quoi, j’m’en fous de ses jambes. Le torse peut-être euh [...] en fait je sais pas pourquoi, ma mère elle disait toujours qu’elle trouvait ça moche un homme nu et p’t-être que c’est ça qui m’dérange euh... Après j’ai jamais été... enfin tu vois si mon mec se balade à poil devant moi, c’est pas forcément ça qui va m’exciter quoi.

Julie peine à déterminer ce qu’elle apprécie du corps masculin et procède par élimination : ni le sexe (au repos comme en érection), ni les jambes. Le bas du corps masculin ne gagne donc pas à se dévoiler pour la séduire, en tout cas pas de face (elle apprécie la vue du fessier), le haut du corps non plus. Cette énumération tient plus du registre du classement des critères acceptables que de celui de la fascination ou de l’attrait érotique. Si la vue du corps dénudé de son partenaire n’éveille aucun trouble érotique chez Julie, il semblerait que ce soit parce qu’elle ne perçoit pas le caractère beau et désirable de ce corps. Nous constaterons que certaines femmes ne sont pas « visuelles » car il leur manque un script efficace (Gagnon, 2008) qui leur permette de définir le corps masculin comme beau et désirable, contrairement au corps féminin. Les enquêtées éprouvent bien moins de difficultés à percevoir le caractère séduisant des corps de femmes. Il est même fréquent qu’elles parlent spontanément des femmes pour louer la dimension esthétique et érotique de leur image. Les propos faisant l’éloge du corps féminin sont partagés par les participantes à l’enquête par entretiens comme par les contributrices aux projets Lusted Men et Sprinkle.

Certaines enquêtées manifestent une préférence pour le corps féminin : elles considèrent que les femmes sont plus belles et attirantes que les hommes. Cela concerne plus d’un tiers des femmes rencontrées dans le cadre de l’enquête par entretiens (20 sur 53) ainsi que certaines illustratrices et photographes. De leur côté, les femmes qui ne manifestent pas de préférence esthétique pour le corps féminin n’opèrent pas de hiérarchie fondée sur le genre, jugeant la comparaison impossible. Aucune enquêtée n’a exprimé qu’elle considérerait le corps d’un homme plus esthétique ou érotique que le corps d’une femme. Parmi les participantes à l’enquête par

entretiens qui préfèrent le corps des femmes, il y a une forte concentration des enquêtées les plus jeunes : la plupart des femmes âgées de 18 à 25 ans considèrent que le corps féminin est plus séduisant que le corps masculin (11 sur 15). En comparaison, les enquêtées de 26 à 49 ans qui préfèrent la beauté des femmes sont minoritaires (4 sur 21), ainsi que les femmes de plus de 50 ans et plus (4 sur 16). L'âge semble donc être un critère déterminant. Par ailleurs, il y a une forte concentration de femmes bisexuelles et pansexuelles (5 sur 6). Il est intéressant de constater que les enquêtées également attirées par les femmes ne portent pas le même regard érotique sur le corps des femmes et sur celui des hommes ; le premier étant davantage apprécié pour ses qualités esthétiques et le plaisir visuel qui en découle que le second. Par exemple, Isabelle (56 ans) (pansexuelle) serait plus sensible à la vue et au toucher des corps des femmes : « si tu me demandes visuellement, et même tactilement, bah ouais, c'est quand même les femmes que j' préfère, ça c'est sûr ». Bien qu'elles soient attirées sexuellement par les hommes comme par les femmes, ces enquêtées n'appréhenderaient pas la corporéité de l'autre de la même manière selon son genre. Les discours des femmes bi et pansexuelles ne se démarquent donc pas tant de ceux des femmes hétérosexuelles qui ont une préférence esthétique et érotique pour le corps féminin — à la différence près que les femmes hétérosexuelles se défendent d'éprouver une attirance sexuelle à l'égard des femmes. Les enquêtées hétérosexuelles restent majoritaires parmi les enquêtées qui considèrent le corps féminin plus séduisant (15 sur 20). Il convient de préciser que celles-ci estiment que cette admiration n'est pas liée à une attirance sexuelle, comme l'illustre le témoignage de Nadège (25 ans) :

Je fais vraiment la différence entre cette attirance-là [envers une femme] et une attirance euh envers un homme. C'est pas du tout, pour moi, les mêmes trucs mais ça peut arriver où j'me dis « whah cette femme dégage vraiment quelque chose et tout, de très sensuel et tout ça » mais bon quand même c'est pas... ça sera pas aussi fort qu'avec un homme, ce que je peux ressentir comme attirance.

Nous retrouvons ici la distinction entre attirance esthétique et attirance érotique étudiée au chapitre 3. Nous avons d'ailleurs constaté qu'il était fréquent que les enquêtées comparent l'expérience esthétique éprouvée envers un homme à celle éprouvée envers une femme lorsqu'elles veulent signifier l'absence de désir sexuel — ou de projection de la possibilité d'un rapport sexuel. Il est par ailleurs intéressant de constater que les enquêtées qui manifestent une attirance supérieure pour le corps féminin sont plus nombreuses à considérer que la beauté corporelle n'a pas d'importance dans le processus de séduction (nous y reviendrons).

Nous allons étudier les discours portés sur la beauté et la désirabilité des corps au prisme du genre, pour saisir en quoi le fait que le corps féminin soit perçu comme l'incarnation de la beauté et du désir (Vigarello, 2004 ; Perrot, 2012) limite la capacité d'identifier le corps masculin comme

beau et désirable. Il s'agira de démontrer que la perception du caractère séduisant d'un corps est le fruit d'un apprentissage et que cet apprentissage est lié au regard.

5.2.1. Préférer le corps féminin au corps masculin

Pour évoquer la qualité esthétique et érotique des corps de femmes, en comparaison avec le corps des hommes, les enquêtées s'appuient sur leurs observations personnelles, face aux individus qu'elles sont amenées à croiser au cours de leur vie quotidienne, mais également sur les représentations visuelles issues de l'art ou l'industrie culturelle auxquelles elles sont confrontées. Les propos relevés sont le produit d'opinions collectives et de préférences individuelles. Par exemple, lorsqu'elle compare les corps d'hommes aux corps de femmes, Dominique (63 ans) évoque la manière dont ils sont représentés dans l'art. Selon elle, le corps masculin idéal, qui serait incarné par le « David de Michel Ange », serait moins « touchant » et « émouvant » que la plupart des corps féminins représentés en peinture ou en statue. Zoé (18 ans), pour argumenter sa préférence pour la beauté des femmes, mobilise l'exemple des représentations visuelles : « en terme artistique, j'trouve que c'est plus intéressant de représenter le corps de la femme artistiquement parlant que le corps de l'homme. »

Lorsqu'elles affirment que la morphologie d'une femme est plus intéressante, plus belle et attirante que la morphologie d'un homme, les enquêtées font généralement référence à un canon idéal du corps. Par exemple, lorsque Dominique (63 ans) dit que les femmes « sont plus agréables à regarder » que les hommes, elle précise qu'elle parle surtout des « jeunes filles », non pas des « vieilles dames comme [elle] ». La supériorité esthétique et érotique des femmes concernerait donc plus particulièrement les femmes jeunes. En outre, elle concernerait les corps qui présentent des différences morphologiques marquées du point de vue du genre⁹¹, dont l'anatomie est caractérisée par une taille fine, des hanches larges et une poitrine généreuse — « j'adore les artistes qui font des peintures d'un seul trait, du coup c'est très stylisé et c'est vraiment juste les formes du corps : les hanches, la taille, la poitrine, les choses comme ça et j'trouve ça magnifique. » (Zoé, 18 ans) ; « j'trouve ça beau quand même des formes féminines ; donc la poitrine, les courbes du ventre, des cuisses... » (Jade, 24 ans).

⁹¹ Selon l'historien Alain Corbin ce n'est qu'à partir de la fin du XVIII^{ème} siècle que le corps d'un homme est pensé comme carré, dur, doté d'angles saillants, signe de sa solidité, devant s'opposer à la forme sphérique et au moelleux, associés à la féminité (Corbin, 2007).

L'usage de l'adjectif « harmonieux » est récurrent pour évaluer la qualité esthétique des corps et comparer l'anatomie féminine à l'anatomie masculine⁹². Ainsi, Charlotte (32 ans) « trouve moins de beauté chez l'homme de manière générale », ce qu'elle impute au manque d'« harmonie [de leurs] traits ». Astrid (29 ans) affirme que le corps des femmes est « carrément plus beau que celui des hommes » parce que « plus esthétique » et « plus harmonieux ». Il en va de même pour Louise (18 ans) :

Bah franchement, ça j'en avais déjà parlé avec une copine et on avait dit franchement c'est pas... enfin c'est pas que c'est pas sexy mais j'avoue que ... enfin j'trouve que le corps d'une femme est quand même plus harmonieux que le corps d'un homme.

L'harmonie d'un corps s'évaluerait principalement à son volume et ses proportions. Or, il ressort que le corps masculin n'est pas considéré harmonieux parce qu'il manquerait de volume (féminin). Par exemple, Jade (24 ans) préfère la morphologie des femmes parce que celles-ci seraient « moins plates » que les hommes, or selon elle « la poésie du corps » se logerait dans « les courbes » et « les formes ». Elle regrette que le corps d'un homme manque de « relief » et de « matière ». De même, Astrid (29 ans) estime qu'il y a moins de « matière intéressante » dans la morphologie d'un homme. Il semblerait que les enquêtées qui perçoivent mieux le caractère séduisant du corps d'une femme reprochent au corps masculin de ne pas être constitué des qualités qui font du corps féminin un corps désirable. Étant donné que « le féminin apparaît comme référence du beau » (Monneyron, 1997, p.56), elles ont appris à reconnaître l'attrait d'un corps à partir de ce modèle de référence. Les proportions servant de référence esthétique et érotique sont celles d'un corps féminin idéal. Ces femmes comparent donc le corps masculin à ce modèle de référence et le jugent à l'aune des critères qui constituent le caractère séduisant du corps féminin (les « courbes » et les « formes »). Si l'évaluation de l'attrait d'un corps se calque sur un idéal féminin, il semble logique que ces femmes parviennent difficilement à percevoir le caractère séduisant des corps d'hommes.

Dans l'arbitrage de l'harmonie d'un corps, les organes génitaux tiennent un rôle important. Selon plusieurs enquêtées préférant le corps féminin, les organes sexuels masculins apparaissent comme un élément perturbateur : de par leur extériorité, ils ne favoriseraient pas l'harmonie de son corps. Selon Louise (18 ans), le corps d'un homme « c'est bof », tout comme son sexe : « c'est pas hyper joli, j'trouve que... ouais ça pend quoi, c'est pas très harmonieux on va dire ». Julie (28 ans) non plus n'est pas séduite par la vue d'un homme nu, une vue qu'elle juge « un peu ... étrange » en raison de « son sexe qui pend » — elle préfère voir « un mec en caleçon que nu ». Lorsque je demande à Aline (46 ans) si la vue d'un homme nu lui plaît, elle répond : « oh c'est pas forcément

⁹² L'harmonie, l'équilibre et la symétrie des proportions et formes du corps sont considérées comme étant à l'origine du sentiment du beau depuis la Grèce Antique (Amadiou, 2002).

une évidence » et évoque spontanément ses parties génitales : « J'trouve que le sexe de l'homme, c'est pas forcément très joli. » Ces enquêtées semblent donc évaluer l'attrait du corps masculin à l'aune de son sexe. La plupart des critiques se concentrent sur le pénis lorsqu'il est au repos — « une bite molle c'est affreux » (Astrid, 29 ans). Certaines précisent que leur jugement est différent face à une verge dressée. Ces exemples montrent une fois de plus que le jugement esthétique défavorable à l'égard du sexe masculin est établi en comparaison avec le corps féminin, qui serait plus harmonieux en raison de ses « formes » mais également parce que son sexe serait moins extérieur, moins visible.

Parmi les enquêtées plus sensibles à l'attrait des corps de femmes, quelques-unes précisent cependant que le corps masculin peut être qualifié d'harmonieux lorsqu'il répond à un idéal de beauté virile. Jade (24 ans) relate par exemple que certains hommes sont dotés de « courbes » et des « formes », tout en étant « masculins et virils » — ceux-là seulement seraient séduisants à ses yeux. Astrid (29 ans) mentionne quant à elle l'exemple des modèles posant dans les « calendriers de rugbymen », qui sont « hyper musclés » et dotés de « belles fesses », qui feraient figure d'exception. Mais cette dernière considère que le corps d'un « homme commun » n'a pas « grand chose d'intéressant », contrairement au corps d'une « meuf commune » qui peut exercer une fascination chez elle. Pour ces enquêtées, seuls les hommes conformes aux canons de beauté virile peuvent rivaliser avec la beauté des femmes, ce qui concerne une faible part du groupe des hommes. Les hommes dont le physique est jugé harmonieux seraient donc moins nombreux que les femmes et leur cas particulier ne ferait pas pencher la balance.

En plus d'être considérés comme plus harmonieux, les corps de femmes sont jugés plus intéressants à regarder parce qu'ils offriraient une plus grande diversité de beautés, ce qui inclut la morphologie et le travail de la beauté. Les femmes seraient plus attirantes parce qu'elles afficheraient des apparences plus variées. Selon Lucie A. (24 ans) — qui se souvient avoir rencontré un homme qui préfère dessiner des femmes parce que « c'est plus fun à dessiner : y'a plus de différences de morphologies, plus de différences de... t'sais de cheveux, de trucs, tu peux plus les... faire des personnages différents quoi, y'a plus de femmes différentes quoi, les mecs c'est un peu chiant. » — il existe « beaucoup plus de femmes différentes, de manières de s'attacher les cheveux, de comment s'habiller, machin et tout ». Selon Blandine (32 ans), les corps de femmes seraient plus intéressants car plus « complexes », leurs morphologies « plus variées ». Nadège (25 ans) considère qu'il est plus facile d'être saisie par la beauté des femmes parce qu'elles feraient « plus d'effort pour être belles ». Elle reproche aux hommes de ne pas prendre soin de leur apparence, les jugeant souvent « mal coiffés » et « mal habillés ». Isabelle (56 ans) partage son point de vue et ironise : « Qu'est-ce qu'on me parle d'aimer le corps des hommes ? Ils ne se posent pas la question, je ne

me la pose pas. » Selon Dominique (63 ans), les femmes « font plus attention à elles » ; elles seraient « pimpantes » alors que les hommes seraient « gris » et « tristes ». Ces enquêtées louent le soin porté par les femmes sur l'habillement, la coiffure, l'hygiène, l'entretien du corps. Elles estiment que les femmes savent mieux se mettre en valeur que les hommes. L'inégalité des rôles esthétiques (Löwy, 2006), conduisant les femmes à prendre davantage soin de leur apparence que les hommes et être plus coquettes, contribue donc à les rendre plus agréables et intéressantes à regarder aux yeux des autres femmes.

Le corps féminin, séduisant puisque familier

Les enquêtées qui se disent plus réceptives à la séduction exercée par le corps d'une femme, parviennent moins bien à identifier ce qui constituerait les qualités esthétiques d'un corps masculin et peinent à déterminer son potentiel érotique. Le caractère séduisant du corps masculin semble moins évident pour elles. Il semblerait qu'il leur manque un script efficace pour leur permettre de définir le corps d'un homme comme étant séduisant. Le témoignage de Zoé (18 ans) en offre un exemple éclairant :

J'trouve que le corps de la femme aurait pour adjectif « plus harmonieux ». J'trouve que celui de l'homme... enfin je sais pas, les courbes, les formes, je trouve ça vraiment beau alors que... même si l'homme... enfin j'trouve que l'homme c'est plus euh... plus je sais pas. [...] Le corps de l'homme c'est vraiment euh... enfin c'est beau quand même, comme tous les corps humains.

Le vocabulaire lui manque pour décrire le corps d'un homme. Elle éprouve des difficultés à parler de l'intérêt de l'anatomie masculine alors qu'elle parvient facilement à citer les qualités du corps féminin, expliquant leur beauté et leur harmonie par « les courbes » et « les formes ». Zoé finit par louer sa valeur de manière holistique, en signifiant qu'elle l'apprécie pour sa qualité d'être humain, évoquant la beauté du corps en tant qu'il est vivant. C'est également le cas de Léna (18 ans). Dans l'extrait ci-dessous, il apparaît distinctement qu'elle ne sait pas dire en quoi elle apprécie le corps de son partenaire (avec qui elle est en couple depuis 3 ans) :

J'aime bien son corps et je trouve qu'il a un corps harmonieux — je sais que lui, n'aime pas du tout son corps. J'ai pas des critères physiques extrêmement arrêtés pour le corps masculin. Autant le corps féminin, je vais avoir des images, des critères, que je vais trouver plus ou moins beaux, autant le corps masculin, j'ai pas de... pas de véritables critères, pas de : wah je veux des abdos absolument comme ça, des bras comme ça, une poitrine comme ça. En fait, j'ai pas vraiment vu beaucoup de ... bah là c'est le premier homme que je vois vraiment nu et j'ai aucun critère de comparaison et aucun critère formé et je ressens pas vraiment le besoin d'avoir des critères de comparaison, je sais pas, je trouve que son corps est beau, mais comme n'importe quel corps nu peut être beau.

Léna admet avoir une meilleure connaissance des critères de beauté féminins que masculins — ce qui montre l'intériorisation des injonctions esthétiques chez les femmes : étant soumises à une contrainte plus forte de se conformer aux normes de beauté, elles connaissent mieux les critères de beauté de leur propre genre (Löwy, 2006). Il est intéressant de remarquer que ce constat semble satisfaire Léna : cette absence de critères lui permettrait de porter un jugement esthétique favorable sur le corps de cet homme. Comme Zoé, sa faible connaissance du corps masculin — et par conséquent de ce qui constitue sa beauté — la conduit à l'apprécier en tant que corps humain plutôt qu'en tant qu'objet esthétique.

Nous avons précédemment mentionné que les enquêtées qui manifestent une préférence pour le corps féminin sont plus nombreuses à affirmer que la beauté corporelle n'a pas d'importance dans le processus de séduction. C'est précisément le cas de Léna et de Zoé. Considérer que l'attrait d'un homme ne provient pas de sa corporéité mais de sa personnalité pourrait donc être lié à la difficulté d'identifier les qualités esthétiques et érotiques de cette corporéité. Autrement dit, la capacité des femmes à être séduites par le corps d'un homme semble corrélée à leur capacité à percevoir le caractère séduisant de ce corps. Or, pour identifier les qualités esthétiques et érotiques d'un corps, il convient de connaître ce corps et pour le connaître, il convient de le regarder. Le témoignage de Léna introduit la question du regard : elle admet ne pas avoir vu beaucoup d'hommes, notamment nus (en représentation visuelle comme dans la réalité matérielle) ; elle serait donc moins familière avec leur corps qu'avec le corps féminin.

Étant donné que le corps masculin est moins visible que le corps féminin dans la culture visuelle, les occasions de regarder ce corps sont moins nombreuses. Ce phénomène est accentué par le fait que les femmes ne sont pas socialisées à regarder avec plaisir et attention le corps masculin, et un certain nombre de barrières limitent leur regard (partie III). Parce qu'elles ne sont guères confrontées à l'image du corps masculin dans la culture visuelle, le seul espace propice à l'observation de ce corps serait l'intimité hétérosexuelle. Les corps d'hommes nus auxquels elles auraient le plus facilement accès seraient ceux de leurs partenaires sexuels et amoureux, comme en témoigne Valentine (25 ans) : « Je vois pas de corps d'hommes partout, à part mes partenaires de lit ou mes amis mais qui sont habillés. Donc le corps nu [masculin] c'est que dans les cours de modèle-vivant ou dans les rapports intimes qu'on peut vraiment l'observer. » Les expériences sensuelles, sexuelles et amoureuses que les femmes partagent avec des hommes participeraient à la compréhension érotique du corps masculin et faciliteraient son expression visuelle. Ainsi, Blandine (32 ans) rapporte que « c'est pas évident de dessiner un corps d'homme nu » parce qu'elle connaît mieux le corps féminin mais convient qu'elle dessine davantage et mieux les hommes du haut de ses 30 ans plutôt que lorsqu'elle avait 15 ans, parce qu'elle a « appris à connaître le corps masculin ».

La connaissance érotique du corps masculin serait donc une connaissance incarnée, qui prend appui sur les expériences vécues par les femmes elles-mêmes. Il s'agit alors d'une connaissance située dans le cadre d'une relation interpersonnelle qui concerne un homme singulier, rarement des hommes en général. Si les relations hétérosexuelles se présentent *a priori* comme des occasions permettant aux femmes de se familiariser avec le corps masculin, nous constaterons, au chapitre 7, que les femmes n'en profitent pas nécessairement pour regarder avec attention et plaisir le corps de leur partenaire. Cependant, il est indéniable que la connaissance du corps masculin peut s'accroître par le biais d'expériences amoureuses et sexuelles avec des hommes, et par conséquent la capacité des femmes à être séduites par ce corps. Il n'est d'ailleurs pas anodin que les enquêtées qui considèrent le corps féminin plus séduisant que le corps masculin soient particulièrement représentées parmi les plus jeunes. Il semblerait que cela résulte, en partie, d'une plus faible expérience sexuelle et amoureuse (en termes de quantité et de durée, mais également de partenaires) par rapport aux enquêtées plus âgées. Les enquêtées les plus jeunes et les moins expérimentées, ayant moins longtemps été confrontées au corps d'un homme, auraient une moins bonne connaissance de ce corps, et par conséquent une moins bonne reconnaissance de ses qualités esthétiques et érotiques.

L'incorporation des regards et désirs masculins

Les femmes qui reconnaissent plus facilement la beauté et la désirabilité des corps de femmes semblent mieux connaître le corps féminin que le corps masculin. Il semblerait même qu'elles connaissent mieux les goûts des hommes hétérosexuels que leurs propres goûts. Selon Jade (24 ans), il y a « plus d'attributs qui sont sexualisés et qui peuvent être excitants pour un mec », comme la poitrine et les courbes ; ce qu'elle déduit de ses expériences personnelles : « je vois qu'ils s'attardent sur mes seins⁹³, je vois qu'il y a autre chose que juste ma chatte ou juste ma tête qui peuvent les intéresser ». Nombre de femmes estiment savoir ce qui est attirant chez une femme, pour un homme (hétérosexuel), mais ne connaissent pas nécessairement ce qui est attirant de leur point de vue chez un homme. Par exemple, Lucie A. (24 ans) imagine facilement les parties du corps féminin considérées érotiques : « quand on te parle d'une femme, direct dans ta tête, tu vas avoir ses seins, ses fesses, tu vois les trucs très... bah érotiques, quoi » mais elle ignorerait « ce qui est érotique chez un homme » — « le corps de l'homme... Vas-y euh qu'est-ce que t'en fais, quoi ? ». Ces femmes ont incorporé le regard masculin aux dépens du regard féminin. L'expérience de

⁹³ Selon Iris Marion Young, le fait que la culture fétichise les seins des femmes, érigés en objet érotique par excellence, est le fruit d'une construction culturelle de sociétés dominées par le regard masculin (Young, 2005, p. 77).

Chloé W. (25 ans) en offre un exemple éclairant. Cette illustratrice entreprenait de représenter un échange de regards empreints de désir entre un homme et une femme avant un rapport sexuel (dans une bande dessinée destinée à la publication). Pour figurer le regard du personnage masculin, elle ne se pose pas de questions et « fait un gros plan sur les seins » de la femme. Mais elle se retrouve embarrassée concernant le regard du personnage féminin et décide de figurer un « gros plan sur l'entre-jambes » de l'homme, estimant que « c'est l'équivalent ». Son éditeur (un homme) la reprend sur cette planche — « mais euh... vous regardez vraiment ça ? » — ce à quoi elle répond négativement, convenant que cette vue n'était « pas crédible ». Elle choisit finalement de dessiner les fesses du personnage masculin pour faire face à la poitrine du personnage féminin. De cette expérience, Chloé W. et Lucie A. ont beaucoup discuté, réalisant qu'elles ne savaient pas ce qu'elles regardent et désirent chez un homme. Comme elles, plusieurs illustratrices, confrontées à l'appel du fanzine, se rendent compte qu'elles ne connaissent pas leurs goûts, préférences et fantasmes — notamment lorsqu'elles ont une faible expérience en dessin érotique d'homme. C'est le cas de Chloé B. (27 ans), qui se serait demandée pour la première fois : « qu'est-ce que j'trouve sexy chez un homme ? Quelle est l'image de l'homme sexy que j'me représente ? » ; « qu'est-ce qui, *a priori*, pourrait me provoquer une excitation euh... chez moi, visuellement, comme ça ? qu'est-ce que j'me représente ? ». Constatant qu'elle avait « un peu de mal à répondre à cette question », elle décide d'interroger des hommes autour d'elle :

Ils ont plein d'idées ! (rires) par exemple, j'ai entendu les tâches de rousseur, des trucs comme ça, que ce soit des situations imaginées ou des euh... des attributs physiques, j'en sais rien, des choses ... ils sont capables de définir ça, de définir des choses qui marcheraient pour eux potentiellement, qu'ils pourraient se représenter comme quelque chose d'excitant. Et moi euh... pff j'ai galéré à trouver une réponse à ça.

Chloé B. découvre alors que, contrairement à elle, les hommes de son entourage savent ce qui leur plaît chez une femme et ce qui éveille leur désir. Elle admire d'autant plus leur réflexivité érotique qu'elle-même s'en juge dépourvue — ce qu'elle déplore. Pour sa part, Aude (27 ans, bisexuelle) réalise qu'elle connaît mieux ses préférences érotiques à l'égard des femmes qu'à l'égard des hommes :

C'que j'aime chez les femmes, j'le vois très facilement, parce qu'on voit beaucoup de corps de femme érotisés et j'comprends très bien quelles sont les choses qui vont m'attirer chez une femme. Et à l'inverse, j'me disais : bah oui y'a un truc et chez les hommes, qu'est-ce qui m'attire ? C'était hyper flou.

Il apparaît clairement que ces femmes ignorent la manière dont elles regardent et désirent les hommes, qu'elles semblent ne pas avoir développé de connaissance sur soi quant à leur attirance hétérosexuelle, ce qui montre combien elles ne sont pas socialisées à se positionner en sujet de

regard et de désir autonome. Percevoir un corps comme séduisant est le fruit d'un apprentissage qui passe par le regard. Or, les femmes ne sont pas incitées à regarder et désirer le corps des hommes mais à faire en sorte d'attirer le regard des hommes, d'être désirables à leurs yeux, et d'érotiser la manière dont les hommes interagissent avec elles et les désirent. Elles incorporent l'injonction à plaire, qui les conduit à s'entraîner à être séduisantes en regardant les autres femmes et notamment celles érigées en modèle de féminité. Selon Véronique Nahoum-Grappe, une belle femme « est l'objet de deux formes différentes de désir : désir d'être et désir d'avoir. Le premier s'accroche au portrait de soi, au miroir des devoirs figuratifs, et le second va de pair avec la sexualité humaine, la tentative de possession » (Nahoum grappe, 1995, p.7). Les femmes qui louent la beauté des femmes semblent être dans le premier cas de figure. Le fait que le corps féminin apparaisse plus familier que le corps masculin est donc lié, entre autres, à la construction sociale de la féminité. Or, la féminité est le produit de l'hétérosexualité en tant qu'institution, elle est « construite depuis l'hétérosexualité et sur un territoire masculin, bien que ce territoire ne puisse exister sans le consentement et la complicité féminine » et l'hétérosexualité « contrairement aux apparences, n'est pas la masculinité et la féminité en opposition mais bien la masculinité » : elle « privilégie les points de vue et désirs masculins » (Holland et al., 1998, p. 11). Ces témoignages révèlent donc combien les femmes sont éduquées à regarder et désirer de manière androcentrée, en incorporant les attentes masculines pour mieux y répondre.

Enfin, si l'androcentrisme incorporé par les femmes les conduit à une meilleure (re)connaissance du caractère séduisant du corps féminin, il peut également imprégner le regard qu'elles portent sur les hommes. Penchons-nous sur le témoignage de Charlotte J. (contributeur Lusted Men, 29 ans), qui envoie une photographie prise spontanément de son partenaire intime endormi, motivée par « l'ambiance, le matin, la virilité des bras contrastant avec la beauté de la position très féminine et inconsciente pendant le sommeil dans des draps à fleurs rose. » Voici ce qu'elle écrit à propos de l'intention de la prise de vue : « En voyant mon copain dormir dans cette position, j'ai pensé que si c'était une femme, cela pouvait donner une image très érotique, presque un fantasme masculin. Mais j'ai réalisé que ça pouvait l'être tout autant pour une femme de voir un homme nu ». La première idée de cette femme à la vue du corps de son partenaire aurait été d'assimiler ce corps à celui d'une femme et d'imaginer qu'un homme le regarde avec plaisir et désir. Le script qui rend érotique la vue du corps est rendu explicite par ce témoignage : une image est érotique lorsqu'elle représente un corps de femme à travers le regard d'un homme. Le caractère érotique de la vue du corps masculin à travers un œil féminin est moins évident. Les propos de cette femme sont parfaitement révélateurs de l'incorporation de la dissymétrie des rôles séductifs et de son influence sur les perceptions individuelles.



Figure 7. Photographie de Charlotte Jeanningros (*Lusted Men*)

5.2.2. La féminisation de la séduction passive

Nous avons établi que le féminin est associé à la séduction et que la qualité esthétique et érotique d'un corps tend à être évaluée sur la base du corps féminin. Nous allons maintenant nous pencher sur un autre effet de la bicatégorisation genrée des rôles séductifs : cela conduit parfois les enquêtées à considérer le caractère séduisant du corps d'un homme comme un trait féminin, à associer son charme à sa « part de féminin ». Le témoignage de Liliekitsh (contributeurice *Lusted Men*) est exemplaire :

L'érotisme d'un homme a quelque chose à voir avec celui des femmes... j'ai toujours trouvé la "féminité" du corps masculin hautement érotique, et pourtant je ne suis pas attirée par les femmes, mais si mon homme se baisse devant moi, je vais trouver ses fesses irrésistibles, l'ombre de ses cils lorsqu'il dors me foudroie, sa peau satinée qui reflète la lumière me donne envie de la toucher, la vulnérabilité chez un homme me touche au plus haut point, cela déclenche en moi des envies irrépessibles ... [...] L'érotisme d'un homme pour moi est lié à cet étrange mélange de féminin dans le masculin, l'ombre des cils, la finesse d'une main, des fesses presque de femmes, mais des épaules dessinées, des veines sur un avant bras, un nez particulier... j'aime trouver ce mélange dans un corps, ça me trouble, ça m'émue, ça me rend désirante ...

Cette photographie envoie plusieurs clichés de partenaires actuels et passés (« des hommes que j'ai aimés, pour lesquels j'ai eu un désir ardent »), saisis « spontanément » dans le cadre de leur vie

quotidienne (comme un plan serré de son dos dans un lit, un plan large de sa silhouette près d'un lac, plusieurs portraits de lui, habillé ou nu, etc.). Ces images sont tout à fait représentatives de l'éventail des photographies collectées : elles montrent des hommes ordinaires dans leur quotidien.

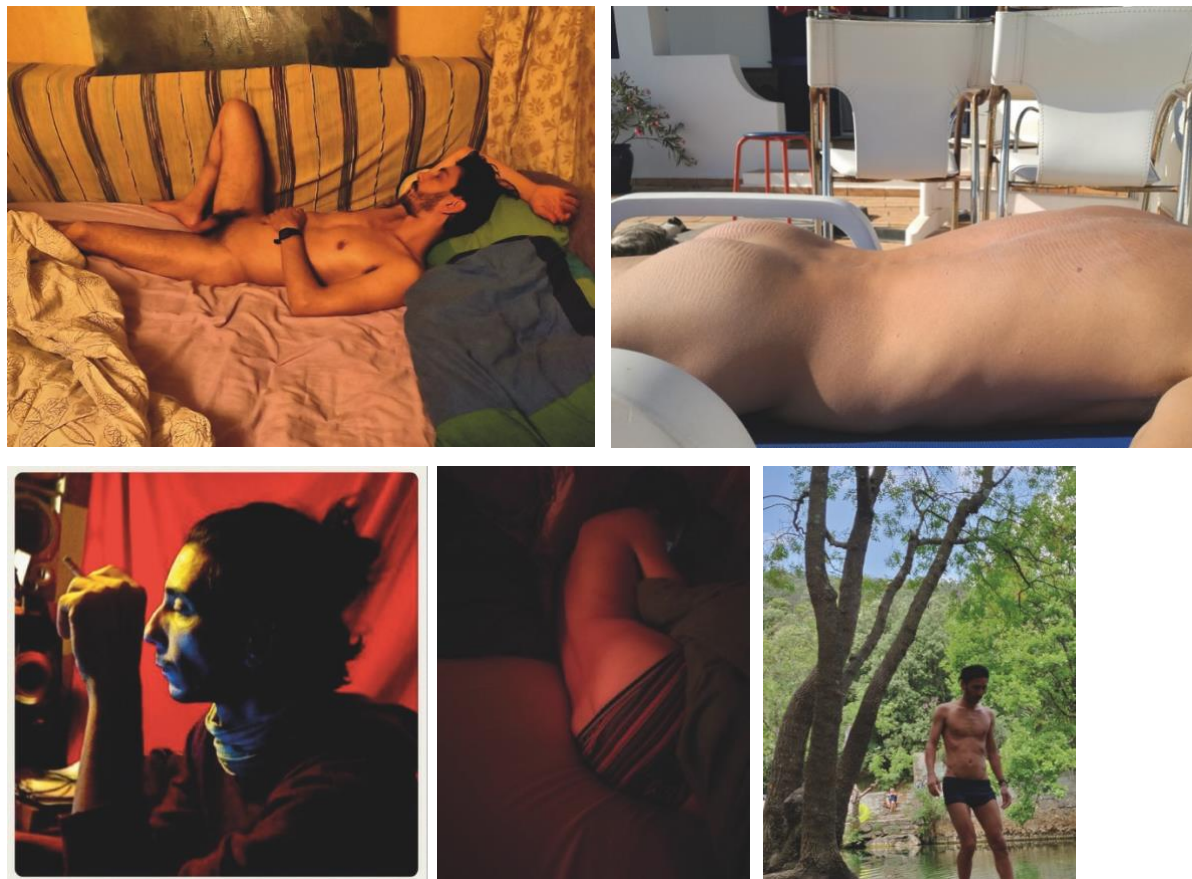


Figure 8. Photographies de Lilieki'sb (*Lusted Men*)

Les fesses, les cils, la peau sont des parties du corps partagées par les hommes comme par les femmes mais il est intéressant de remarquer qu'elles tendent à être féminisées lorsqu'elles sont jugées séduisantes. Prenons le cas de Jade (24 ans), selon qui les fesses d'un homme constituent une partie « belle » et « excitante » de son anatomie. Bien qu'attirée par les fesses des hommes, elle n'ose pas caresser celles de ses partenaires, de peur de porter atteinte à leur virilité car elle considère que « c'est pas quelque chose qu'ils ont envie de mettre en valeur (rires) vu que c'est pas forcément euh masculin... viril et tout ça... ». Comme elle, Florence (55 ans) évoque l'attraction qu'elle éprouve envers les fesses des hommes et s'en étonne car elle considère que « c'est pas une partie virile, normalement. » De nombreuses enquêtées témoignent leur goût pour le fessier d'un homme et il est fréquent qu'elles considèrent que cette partie n'est pas virile, mais plutôt féminine, bien que les corps d'hommes comme les corps de femmes en soient pourvus. Les corps masculins et féminins étant pensés selon une opposition dur / moelleux, carré / courbe, il semble logique que

les fesses soient associées au féminin de par leur moelleux et leurs courbes. Il semble surtout que l'évocation de la féminité du corps masculin est une façon de signaler sa sensualité, de le sexualiser et de justifier le désir de la personne qui le regarde ; puisque le corps féminin est perçu comme l'incarnation de la beauté et du désir.

Nous avons précédemment établi que certaines enquêtées peinaient à identifier les atouts esthétiques et érotiques du corps masculin. Il se trouve que même lorsqu'ils sont identifiés par les femmes, ils peinent à être qualifiés. Les mots semblent manquer pour dire le charme d'un homme. Prenons l'exemple de Florence (55 ans), qui se dit attirée par les hommes qu'elle juge pourvus d'une « part de féminité ». Elle est dérangée par cette expression mais ne trouve pas d'autres mots pour décrire « une certaine tranquillité, une certaine façon d'être paisible... ». Elle dit apprécier les hommes qui ont une « certaine grâce féminine », mais n'est toujours pas satisfaite par les mots qui lui « viennent à l'esprit » — « je ne sais pas comment dire ça, c'est un peu télégraphié comme expression... ». Les contre-exemples sont plus faciles à trouver : « l'opposé de cette virilité euh envahissante », « pas très super viril, quoi, cette espèce d'arrogance dans la présence qui me casse les pieds ». De son côté, Emmanuelle (36 ans) est attirée par la « sensualité » des hommes, qu'elle repère à leur démarche et leur gestuelle et décrit comme « une forme de douceur et de délicatesse ». Comme Florence, elle oppose cette sensualité à une attitude démonstratrice de virilité, qu'elle réproouve :

Les jambes écartées je déteste, je trouve ça... je sais pas... Alors maintenant il y a tout le truc sur le *manspreading* — le fait que les hommes prennent trop d'espace — et je trouve ça intéressant, *a priori*, parce que c'est une attitude que je trouve extrêmement vulgaire et pas du tout sexy. Cette attitude de démonstration, d'étalement de... y'a une posture agressive là-dedans que je déteste, en fait. Je trouve ça laid en plus, ça leur donne un corps... je trouve ça hyper laid le bassin en avant, le buste repoussé en arrière. Je trouve ça moche comme posture c'est terrible, ça les met pas du tout en valeur.

Mais contrairement à Florence, Emmanuelle ne parle pas de « féminité » mais de « masculinité ». Selon elle, il existe une forme de sensualité masculine « qu'on attribuerait à la féminité alors qu'elle peut parfaitement entrer, non pas dans la virilité, mais dans la masculinité. » Si elle est consciente que la douceur et la sensualité sont « plus facilement mises du côté du féminin », elle considère qu'il en existe une version masculine.

Plusieurs femmes opposent la séduction exercée par la beauté du corps à la virilité. Il est à ce titre intéressant de noter qu'un grand nombre d'illustratrices parlent de « garçons » plutôt que d'hommes à propos des personnages qu'elles ont représentés — Solène me confirme même que l'expression « dessins de garçon » signifie pour elle : dessins érotique masculin. Ces enquêtées estiment que les hommes sont séduisants dès lors qu'ils s'échappent des injonctions de virilité,

considérées comme un masque social les contraignant à jouer un rôle qui les écarte du chemin de la sensualité. Selon elles, le charme d'un homme émanerait d'une forme de lâcher-prise, voire de vulnérabilité. Il adviendrait lorsque cet homme n'est plus dans le contrôle, ni en train d'accomplir une action. Un homme qui n'est pas en démonstration de virilité est souvent qualifié en des termes qui le féminisent ou l'infantilisent : il est considéré « délicat », « fragile », « innocent » ...

Enfin, certaines illustratrices Sprinkle et photographes Lusted Men choisissent de féminiser leurs modèles pour les érotiser. Ces hommes sont alors mis en scène avec un marqueur de genre féminin : accessoires, vêtements ou sous-vêtements de femmes, paillettes, maquillage, etc. Par exemple, une contributrice souhaitait produire des images « en dehors d'une binarité du genre et d'un érotisme prémâché qui reproduit les codes d'une nudité masculine "puissante" et "virile" ». Elle organise une séance photo avec un homme avec lequel elle entretient une « relation amoureuse », dont elle orne le corps de ses propres bijoux. Par cette technique, elle cherche à représenter « quelque chose de doux, de pudique et de beau, une image qui questionne aussi les masculinités. » Ces autrices cherchent des manières de dépeindre les hommes de manière désirable. Bousculer les représentations de la masculinité leur apparaît donc nécessaire. Pour ce faire, elles tâchent d'éviter de représenter leurs modèles en démonstration de virilité, préférant les parer de touches féminines. Nous retrouvons ici l'idée qu'un corps érotique n'est pas un corps viril mais un corps qui tend vers le féminin.

Ces différents témoignages montrent combien la binarité féminin / masculin affecte les discours et perceptions autour de la séduction et participe à limiter la possibilité d'exprimer le charme des hommes, en mots comme en images.

5.2.3. Le corps féminin serait techniquement plus facile à dessiner que le corps masculin

La plus grande familiarité entretenue avec les corps de femmes se repère dans les pratiques d'expression visuelle. Il se trouve que la plupart des femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche, lorsqu'elles ont une pratique de photographie ou de dessin (professionnelle ou amatrice), ont tendance à dépeindre davantage le corps féminin que le corps masculin. Plusieurs facteurs influencent cette situation. Nous allons d'ores et déjà nous pencher sur l'impression de facilité et

de naturel qui accompagne la figuration de modèles féminins — ce qui concerne en particulier les pratiques de dessin⁹⁴.

Il est fréquent que les enquêtées qui ont une pratique de dessin rapportent que l'expérience de figuration diffère selon le genre du modèle esquissé. Les propos de Charlotte (32 ans), qui prend des cours de dessin en amateur, en offrent un exemple éclairant :

C'est très différent à dessiner un homme et une femme. Très, très étonnant la différence. La femme, c'est finalement assez simple à dessiner parce que, même si elle est fine, même si elle est grosse, c'est quand même beaucoup des courbes. [...] Un homme, on peut pas le dessiner avec des courbes. C'est assez étonnant, mais euh... Pour qu'on ressente la différence de poids dans un dessin, c'est pas la même manière de dessiner... pour rendre la masse — c'est vraiment particulier à l'homme, c'est sa masse. [...] Pour ressentir le poids, c'est le trait. C'est le trait, ouais, ça se travaille pas de la même manière. [...] C'est une autre manière, tu vois, vraiment différente, d'aborder le corps.

Lorsqu'elles parlent de cette différence, les femmes rencontrées ont tendance à suggérer qu'il est plus facile de représenter un personnage sous des traits féminins. Selon elles, dessiner des formes arrondies, associées à la féminité, serait plus facile que de dessiner des formes angulaires, associées à la masculinité. Cette assertion est largement partagée par les femmes rencontrées, mais également par certains hommes croisés au fil du terrain. Par exemple, au cours d'une exposition *Lusted Men* dans la ville de Nice, un homme d'une cinquantaine d'années se remémore les cours de modèle vivant qu'il avait suivi plus jeune et déclare : « Les muscles et les angles c'est plus difficile à dessiner que la rondeur » ; « Ça demande plus de travail de dessiner un homme » ; « Les formes féminines, ça vient tout seul, c'est facile. ». De par cette perception de facilité, plusieurs personnes rapportent qu'il serait plus « agréable » mais également plus « naturel » d'esquisser des silhouettes féminines. Cette assertion sert souvent d'argument pour justifier l'habitude de dessiner davantage les femmes que les hommes.

Prenons le cas de Sylvie (50 ans), qui pratique le dessin, la peinture et la photographie en amateur. Sylvie ne fait pas de hiérarchie esthétique-érotique entre le corps d'une femme et le corps d'un homme, qu'elle juge incomparables et qu'elle apprécie regarder de manière égale. En revanche, Sylvie a tendance à préférer la figuration de corps féminins — les murs de son salon sont recouverts

⁹⁴ Ces considérations ne concernent pas seulement le dessin mais également la photographie : quelques femmes avancent qu'il est plus « facile » de photographier les corps féminins qui seraient « plus en chair, rond, doux, sensuels... » que les corps masculins « rugueux, poilu, anguleux » (femme de 24 ans ayant contribué à la collecte *Lusted Men*). La difficulté ne se situe pas du côté de la technique mais du côté de la photogénie : il serait selon elles plus difficile de rendre séduisant une image de corps masculin.

de ses tableaux, sur lesquels des corps féminins se mêlent à des éléments végétaux. Sylvie « adore photographier des femmes, les peindre, les dessiner ». D'une part, elle « adore la plastique » du corps féminin : elle « aime bien le volume », « les choses rondes » — comme les « fesses » ou les « beaux seins » — et précise apprécier « toutes sortes de formes chez la femme », même les « rondeurs imposantes ». Nous retrouvons ici la valorisation d'un corps caractérisé par des marqueurs de genre féminin visibles. D'autre part, Sylvie estime qu'il est « plus facile » d'esquisser une silhouette féminine, de par la rondeur de leur corps, qu'une silhouette masculine parce que « les courbes sont pas les mêmes » et « qu'il y a plus d'angles obtus ». Nous retrouvons là l'argument de la plus grande facilité de figuration des traits féminins. Il est intéressant de remarquer que Sylvie déplore cependant qu'il n'existe « pas suffisamment » de représentations d'hommes dans l'art : « que ce soit pour la photo ou dans le dessin ou la peinture, ce sont surtout des femmes. » Elle songerait parfois à dessiner des hommes mais continue de privilégier la figuration de femmes. Fascination et sensation de simplicité semblent donc conduire au réflexe de figurer des personnages féminins.

Dessiner des personnages féminins, qui plus est de manière érotique, apparaît plus « naturel » et « agréable » à ces femmes parce qu'elles en ont l'habitude et qu'elles ont accès à quantité de modèles dont elles peuvent s'inspirer — qu'ils s'agisse de modèles issus de la culture visuelle, de modèles incarnés par les femmes qu'elles fréquentent ou bien lorsqu'elles se prennent elles-mêmes pour modèle. Ces images leur semblent plus faciles à créer — ou reproduire — car elles sont familières. L'impression d'aisance semble liée au fait que ces enquêtées ne manquent ni d'inspiration, ni d'entraînement artistique — ce qui montre combien l'expérience sensorielle est source de connaissance (Coquet, 2012). Selon l'anthropologue Andrew Causey — qui plaide en faveur du dessin comme méthode d'observation ethnographique —, pour que la main soit en mesure de documenter ce que les yeux perçoivent, il convient d'apprendre à examiner avec attention et discernement un objet afin de le comprendre, surtout lorsqu'il n'est pas familier. Dessiner requiert donc un « engagement visuel actif » (Causey, 2017). Le fait que certaines femmes peignent à dessiner le corps masculin révèle un manque de familiarité et de connaissance de ce corps, et par conséquent un défaut d'attention visuelle à son égard. Inversement, le fait que leur main esquisse avec facilité et naturel les traits du corps féminin montre combien leur œil a été entraîné à regarder avec attention les femmes.

Parmi les illustratrices participant au fanzine, plusieurs rapportent avoir rencontré des difficultés d'ordre technique en cherchant à figurer des personnages masculins. Ces femmes n'ont pas l'habitude de dessiner des hommes, mais elles n'ont pas non plus l'habitude de les regarder. Le cas de Blandine (32 ans) est exemplaire. Cette dessinatrice considère que le corps féminin est plus

intéressant à dessiner » voire « plus jouissif ». Bien que n'étant « pas attirée par les femmes », elle éprouve de « l'attirance » envers le corps féminin « en tant qu'objet esthétique ». Dès l'enfance, elle a été « habituée » à dessiner « des filles, des femmes » et des personnages féminins tels que des « princesses » ou des « sirènes » mais ne dessinait « pas du tout de garçons ». De par cette habitude, dessiner un corps de femme est devenu « assez naturel » donc techniquement facile. Blandine explique qu'elle a tendance à entamer un projet de composition graphique en se mettant directement à dessiner : « je jette des trucs sur le papier [...] je vois c'qui me vient dans la main et après, en général, ça peut donner une idée de c'que j'veux dire ». Pour le fanzine, elle commence par esquisser spontanément des parties de corps masculin mais se retrouve rapidement confrontée à des problèmes d'ordre technique. Elle réalise qu'elle « galère vachement » à dépeindre le corps masculin : « le premier truc que j'ai dessiné c'est un visage, puis le torse, puis un bras, puis euh ça commence à se corser, les jambes, j'y arrivais pas... » Constatant les limites de son habilité figurative, elle décide d'éviter de « s'aventurer dans des dessins anatomiques de fou ». Ses difficultés techniques constituent donc un obstacle qui restreint les possibilités de représentation et oriente ses choix artistiques. Elle propose finalement quatre plans rapprochés sur différentes parties du corps (épaule, hanche, fesses, torse) de ce personnage à mi-chemin entre son « ex » et un « homme fantasmé ». Blandine est surprise et marquée par son défaut d'aptitude à figurer le corps masculin, ce qui l'amène à se questionner :

Quand tu te rends compte que t'arrives pas, que t'as du mal à dessiner un corps masculin, ça te pose question. Tu te dis : mais en fait pourquoi est-ce que j'galère comme ça ? Bah en fait parce que j'en ai pas beaucoup dessiné. Et si j'en ai pas beaucoup dessiné c'est que j'en ai ... pas tant regardé que ça finalement.



Figure 9. Illustrations de Blandine Denis (Sprinkle)

De fait, pour être en mesure de dessiner le corps masculin, il convient de l'avoir assez regardé. Inversement, les femmes qui regardent attentivement les hommes ont plus de facilité à les figurer. Penchons-nous sur le cas de Sabine (28 ans), qui relate n'avoir éprouvé aucune difficulté à déterminer ce qu'elle souhaitait représenter et n'avoir rencontré aucun problème d'ordre technique. Elle rapporte qu'elle n'a pas eu « vraiment besoin » de « regarder de la documentation » ni de « voir d'autre photos » pour trouver une source d'inspiration car elle « voi[t] des hommes tous les jours ». Partant du constat qu'elle apprécie « vraiment plein de sortes de garçons différents », elle a « eu envie de montrer un festival de garçons », qu'elle dessine à son goût, et met en scène dans des postures qu'elle perçoit comme érotiques. Elle explique qu'elle n'a « pas beaucoup réfléchi » en amont à ce qu'elle allait représenter pour le fanzine, qu'elle s'est simplement installée dans une bibliothèque et que « le truc est venu tout seul ». Sa composition graphique est donc fabriquée de manière spontanée. Le travail artistique est vécu comme facile car il n'aurait « pas demandé trop d'effort », que ce soit en terme d'imagination ou de technique de dessin. Sabine explique que tous ses carnets sont recouverts de dessins de ce type. Contrairement à la majorité des femmes rencontrées, Sabine connaît ce qui lui plaît chez un homme : elle s'intéresse aux « lèvres », à « la cambrure », apprécie une « peau lisse et souple », est émue par les expressions d'abandon —« j'aime trop voir une forme de détente, qui va avoir une façon de se prélasser, de se laisser emporter par ses désirs ». Elle sait ce qui rend un homme séduisant à ses yeux. Cette réflexivité érotique, Sabine l'aurait développée à force de regarder les hommes. Elle explique que, depuis l'adolescence, elle « regarde vraiment les garçons » et affirme haut et fort que « les garçons ne [lui] plaisaient pas par défaut », qu'elle se sent « concernée » par leur présence charnelle. Elle précise que ce n'est pas le dessin qui l'a amené à regarder les hommes mais le fait qu'elle apprécie regarder les hommes qui l'a conduite à vouloir les dessiner. Sabine s'est mise à dessiner des hommes au cours de l'adolescence ; avant cela, elle dessinait principalement des personnages féminins. Son premier dessin érotique d'homme fait suite à un émoi érotique : elle voit les fesses d'un homme qu'elle « aimai[t] secrètement » : « je venais de voir un truc trop beau ». Selon elle, sa pratique de dessin « est venue pour exprimer [sa] sensation de trouver les gens ... beaux ou érotiques ».



Figure 10. Illustration de Sabine Teyssonmeyre (*Sprinkle*)

L'artiste et enseignant Kimon Nicolaidès, dans son manuel *The Natural Way To Draw*, estime que l'apprentissage du dessin doit reposer avant tout sur une bonne observation — qu'il définit comme : « un contact physique avec toutes sortes d'objets, à travers tous les sens » (Nicolaidès, 1969, p. xiii —traduit de l'anglais). Selon lui, « dessiner dépend de la vue. Voir dépend du savoir. Le savoir provient d'un effort constant pour comprendre la réalité avec tous ses sens, avec tout ce qui constitue le soi » (*ibid.*, p. 221). L'aptitude des femmes à dessiner le corps d'un homme, qui plus est de manière érotique, est donc corrélée à leur capacité à porter un regard attentif sur ce corps, elle-même dépendante de leur capacité à connaître ce corps et reconnaître ses qualités esthétiques et érotiques. Étant donné que l'analyse des pratiques de figuration met en exergue le regard, nous allons poursuivre l'analyse en nous intéressant plus particulièrement aux choix artistiques des illustratrices participant au fanzine *Sprinkle* et à leur processus de création.

5.3. Érotiser les hommes en image, un défi

La participation au fanzine Sprinkle est vécue comme un « défi » par la plupart autrices — en particulier celles qui n'ont pas l'habitude de créer des dessins érotiques ou de figurer des hommes, qui plus est de manière érotique. Nombre d'illustratrices rapportent avoir éprouvé des difficultés à s'emparer de l'érotisation du corps masculin car il n'est pas habituel pour une femme d'être invitée à exprimer son regard érotique en image. Ces quelques témoignages illustrent l'aspect insolite de cette invitation : « C'est pas une question qu'on nous pose souvent, comment on voit les hommes, qu'est-ce qu'on trouve érotique chez un homme. » (Alizée, 27 ans) ; « On parle pas assez de sexe quand on est [une] femme » (Justine, 25 ans) ; « C'est la première fois que j'avais l'occasion de parler de mes désirs. C'est vrai qu'on n'en parle pas beaucoup de l'érotisme, de la sexualité, d'hommes. » (Nora, 26 ans). Pour rappel, la plupart des contributrices au fanzine interprètent l'appel à illustration comme une invitation à montrer leurs goûts et fantasmes personnels, à représenter ce qui les émeut et les affecte chez un homme. Elles entreprennent donc de fabriquer une composition graphique qui reflète fidèlement le regard érotique qu'elles portent sur les hommes, de raconter en image leur attirance hétérosexuelle. Nous allons nous intéresser au fait qu'il apparaît difficile, pour beaucoup, d'imaginer un moyen efficace d'exprimer visuellement l'érotisme à partir du corps masculin, du fait qu'elles n'aient pas l'habitude de porter un regard érotique sur ce corps ou qu'elles n'aient pas l'habitude d'exprimer publiquement ce regard.

5.3.1. Faire face au manque de modèles et de sources d'inspiration

Après avoir reçu l'appel à participation, beaucoup d'illustratrices rapportent avoir eu du mal à imaginer comment représenter un homme de manière érotique. Le manque de modèles et de sources d'inspiration est souvent cité comme un frein. Les corps d'hommes étant moins visibles et moins érotisés que les corps de femmes dans la culture visuelle, plusieurs autrices se plaignent de ne pas avoir accès à des images pouvant leur servir de référence. Par exemple, Inès (25 ans) explique que la participation au fanzine est un « challenge » parce que « dans les images érotiques ou porno hétéro c'est quand même le corps féminin qui était plus mis en avant ». Elle estime donc qu'il faut avoir « beaucoup d'imagination » pour savoir représenter « le corps masculin érotisé ». Ne pouvant se contenter de reproduire un code incorporé, les femmes souhaitant figurer des hommes de manière érotique estiment qu'elles doivent faire preuve de créativité. Inversement, nombre

d'autrices expliquent qu'étant davantage confrontées à des images érotisant des corps de femmes, elles parviennent plus facilement à imaginer comment figurer un corps féminin de manière érotique. Certaines relatent même que leur premier réflexe à la réception de l'appel à participation fut d'imaginer un corps de femme ou bien de vouloir représenter une relation entre un homme et une femme mettant la femme au premier plan. Il a précédemment été mis en évidence que les représentations mentales étaient influencées par les images visualisées dans l'espace social (Belting, 2004) et que ces images participaient à la connaissance des corps représentés et à la reconnaissance de leurs qualités esthétiques et érotiques. Il ressort ici que la plus faible visibilité des corps masculins érotisés, en plus de ne pas aider les femmes à identifier le potentiel séduisant du corps masculin, ne les incite pas non plus à le dépeindre.

Quelques témoignages, récoltés au fil de l'enquête, fournissent des exemples pertinents pour démontrer l'influence de la visualisation d'images sur la pratique de figuration. Julie (28 ans) rapporte avoir été marquée par une photographie de son partenaire endormi, prise par un ami à lui. Le souvenir de cette image lui revient en mémoire lorsqu'elle voit son partenaire allongé, ce qui l'aide à juger qu'il s'agit d'une « belle scène » et lui donne envie de le photographier à son tour (dans le cadre du dispositif de photographie participative). Sylvie (50 ans) explique avoir photographié un ancien partenaire allongé nu sur un lit, sexe au repos, car cette vue lui rappelait celle d'une scène de film qu'elle avait apprécié et gardé en mémoire — « y'a un film de Pasolini, y'a un jeune couple qui s'endort après avoir fait l'amour et à un moment, la jeune fille prend le sexe du garçon dans sa main et c'est un peu comme si elle couvait un petit oiseau, je crois que c'est par rapport à ça ». Sylvie avait été marquée par la tendresse de l'actrice à l'égard du sexe de l'homme endormi, considérant son geste « naturel », « très joli » et plaisant à regarder : « il peut y avoir du plaisir à la vue de ce geste ». Face à son « ami », qui était « endormi », Sylvie juge que « tout était harmonieux » et que son « sexe était harmonieux ». Nina (30 ans) rapporte qu'au cours de son adolescence, elle dessinait beaucoup de femmes mais également d'hommes « androgynes » et de « scènes de cul ». Elle dessinait des hommes androgynes car ils correspondaient à son « style de mec » (« fluets, très minces, avec les cheveux un peu en bataille, le regard mélancolique porté au loin... ») ; un style influencé par ses lectures de manga « shojo » qui mettent principalement en scène des personnages masculins aux « jambes interminables, très minces, avec des épaules un petit peu larges, le visage un peu androgyne... ». Sa consommation d'images semble avoir influencé sa pratique de dessins comme ses goûts. Enfin, c'est en partie grâce à la visualisation d'une image que le projet de fanzine Sprinkle voit le jour puisqu'Ariane, qui n'avait pas l'habitude de dessiner des hommes, a souhaité s'y mettre après avoir découvert un dessin qui l'interpelait et lui plaisait (chapitre 1). La visualisation d'images contribue donc à nourrir l'imagination et inspirer les pratiques de figuration.

Faute de modèles extérieurs sur lesquels s'appuyer, les autrices tendent à se tourner vers les hommes qu'elles côtoient dans le cadre de leur vie privée. Comme précédemment établi, la connaissance érotique du corps masculin par les femmes est principalement constituée dans le cadre de leurs expériences sexuelles amoureuses. Il n'est donc pas surprenant que les deux tiers des illustratrices se soient inspirées de leurs partenaires intimes pour participer au fanzine Sprinkle. Cette inspiration se fait à plusieurs échelles. Certaines représentent explicitement leur partenaire intime, en le dessinant de manière reconnaissable. Par exemple, Chloé W. (25 ans) considère son partenaire comme sa « muse ». Appréciant « ses formes voluptueuses », son corps « sculpté et rond, accueillant, généreux », elle le dessine régulièrement. Il lui paraissait évident de le représenter pour le fanzine. D'autres demandent à leur partenaire de poser comme modèle afin de s'appuyer sur les proportions de leur corps, mais dessinent un personnage qui ne leur ressemble pas particulièrement. C'est le cas de Seahan (30 ans) qui explique que son partenaire est son « premier mannequin » parce qu'elle lui demande souvent de poser mais dessine un personnage de style Shōjo⁹⁵ qui ne lui ressemble pas. D'autres encore s'inspirent de poses et attitudes repérées chez des hommes côtoyés dans l'intimité, qu'elles ont souhaité reproduire. Ainsi, s'appuyant sur ses expériences intimes, Justine (25 ans) aurait remarqué que « beaucoup de partenaires tiraient sur leur tee-shirt pour cacher leur sexe » — un geste qu'elle « trouve hyper attendrissant » et qu'elle décide de reproduire. Parmi les plus rares autrices qui ne prennent pas pour source d'inspiration un partenaire intime, certaines s'appuient sur des photographies d'hommes inconnus, d'autres dessinent des personnages tirés de leur imagination, sans appui de modèle (comme Sabine).

5.3.2. Raconter en image l'attirance pour un homme lorsque celle-ci n'est pas visuelle

Malgré l'invitation du fanzine à « s'approprier son regard et ses désirs », certaines autrices réalisent qu'elles ne portent pas de regard érotique sur le corps des hommes, qu'elles ne sexualisent pas la beauté corporelle d'un homme. Les femmes qui ne se considèrent pas « visuelles » éprouvent des difficultés à déterminer comment fabriquer une image érotique d'homme. Elles peinent à imaginer un moyen efficace d'exprimer visuellement l'érotisme à partir du corps masculin. Estimant qu'elles n'ont pas tendance à fétichiser l'anatomie masculine dans le cadre de leur vie personnelle, qu'elles sont peu sensibles à la vue du corps d'un homme, réel ou imagé, elles affirment que leur érotisation « ne passe pas par les images ». Pour ressentir une forme de désir, ces autrices expliquent qu'elles

⁹⁵ Genre de *Manga* ciblant les jeunes femmes.

ont plutôt « besoin de narration », d'un « scénario », d'une « interaction entre plusieurs personnes ». C'est par exemple le cas de Lucie A. (24 ans), qui n'a jamais créé d'illustrations érotiques d'homme. Cette femme considère qu'elle n'a pas « ce truc de voyeuse », qu'elle ne regarde pas les hommes ou une partie de leur corps avec une « intention sexuelle derrière ». Elle affirme ignorer « ce qui est érotique chez un homme » parce qu'elle ne « pense jamais à érotiser l'homme ». En outre, rares seraient les images érotisant le corps masculin qui l'émeuvent (nous y reviendrons). Pour le fanzine, l'illustratrice s'inspire de photographies trouvées sur Internet pour dessiner deux corps d'hommes sur lesquels elle figure une quinzaine de mains. Flottantes, ces mains ne sont rattachées à aucun autre corps. Elles symbolisent des manières de caresser, effleurer ou empoigner les parties du corps des personnages représentés. En signifiant le désir tactile, elles servent à appréhender l'érotisme par d'autres prismes que celui du plaisir visuel, en permettant la projection fantasmée de gestes sensuels. En plus d'incarner d'autres sens que la vue, ces mains invitent à considérer les hommes dessinés dans une forme d'interaction, qui induit une proximité physique et une implication des corps. Comme Lucie A., plusieurs autrices réalisent des compositions graphiques qui transcrivent une appréhension du corps masculin par d'autres sens que celui de la vue (principalement l'odeur et le toucher) et qui mettent en scène une tierce personne, qui interagit avec le(s) personnage(s) masculin(s), dont la présence est discrète et parfois allégorique.



Figure 11. Illustrations de Lucie Albrecht (*Sprinkle*)

Enfin, un texte accompagne la contribution de Lucie A., décrivant le désir qu'elle éprouve envers un homme. Selon l'autrice, la « partie texte » serait « plus érotique » que l'illustration car elle « éveille plus le désir ». À l'instar de Lucie A., plus de la moitié des illustratrices se reportent vers l'écriture pour évoquer le désir et signifier l'érotisme.

Les mots seraient de meilleurs vecteurs du désir que les images

Les illustratrices choisissent de « mettre des mots » pour plusieurs raisons, à commencer par le fait qu'elles aiment bien écrire (Chloé W., 25 ans) ; étant pratiquement toutes formées à la bande-dessinée, elles maîtrisent l'écriture au même titre que le dessin. L'écriture de textes érotiques peut alors leur sembler plus « fluide » que l'illustration érotique (Mathilde D., 25 ans), notamment pour celles qui n'en ont pas l'habitude. Enfin, nombre d'entre elles s'appuient sur l'écriture parce qu'elles affirment être plus facilement excitées par le texte que par l'image. La plupart des textes sont écrits à la première personne du singulier. Ils s'adressent principalement à un homme — qui semble être le personnage représenté — en employant la deuxième personne du singulier : « je pense à [...] tes hanches saillantes » (Blandine, 32 ans) ; « ma langue fourche les écailles de ton serpent » (Aude, 27 ans) ; « oh my boy, retourne-toi, je te vois » (Chloé W.). Plus rares sont les textes qui parlent d'un homme en employant la troisième personne du singulier : « il gigote au bout de mes gestes » (Justine, 25 ans) ; ou du pluriel : « la peau du ventre des garçons sent pareil que le creux entre le cou et l'épaule » (Solène, 25 ans). Les textes informent sur la séduction opérée par la présence d'un homme en particulier ou du corps masculin en général. Ils expriment le plaisir éprouvé à leur contemplation, mais également à leur appréhension sensorielle (odeur, toucher, goût). Par exemple, Alizée livre un poème en prose expliquant que, lorsqu'elle apprécie l'odeur d'un homme, la respirer lui permet de « s'apaiser » et se laisser « aller à [s]on désir ». L'écrit permet aux autrices d'affirmer leurs goûts, ce qui leur « plaît », ce qu'elles « aiment » — que ce soit propre au corps ou propre aux rapports sensuels et sexuels. Il est tantôt redondant avec l'image : « j'aime tes tatouages » sur une planche qui montre une partie du corps tatouée, visant alors à renforcer la compréhension. Tantôt, les mots sont plus « crus » que les traits, comme l'admet Justine, qui décrit une scène de fellation alors que ses dessins montrent un homme qui cache son sexe avec son tee-shirt puis qui suce les doigts d'une femme. Pour les autrices qui recourent au texte, ce médium leur semble plus approprié à la transmission d'émotions érotiques que l'image car il stimule davantage l'imagination, permet de ne pas circonscrire l'érotisme au plaisir visuel, et qu'il correspond davantage à leur manière d'appréhender les hommes de manière érotique. Selon elles, la force d'évocation du texte serait supérieure à l'image.

Érotiser la relation plutôt que le corps masculin

Poursuivons avec Alizée (27 ans), qui n'a jamais fait de dessin érotique et n'envisage pas l'érotisme autrement qu'« à deux ». Pour le Fanzine, elle explique avoir commencé par photographier son partenaire intime « en essayant de focaliser sur des endroits de son corps [qu'elle] trouve particulièrement attirants, beaux ». Mais elle n'était pas « satisfaite » de cette première démarche, qui ne « marchait pas ». Alizée juge que la direction choisie ne correspond pas à sa manière d'appréhender le corps masculin. D'une part, elle considère qu'elle n'érotise pas la vue d'un homme mais la relation entre un homme et elle :

J pense que ça a été un peu un problème le terme « érotisation de l'homme » parce que, en fait, pour moi c'est une interaction entre deux personnes. Et du coup bah fatalement quand on m'a posé la question de ma représentation érotique, bah je rentre en jeu quoi. J'peux pas regarder euh... j pense que j'aurais l'impression d'être voyeur si j'avais pas représenté de femme, c'est très bizarre. Mais euh j'aurais pas été à l'aise, j'aurais eu l'impression de pas... [...] J'avais besoin de lier les corps parce que pour moi, le côté érotique, il est dans le peau à peau, euh ... dans l'interaction entre deux personnes. C'est rare franchement que j'm'émeuve d'un corps de... d'homme... comme ça quoi. J pense que ça m'a jamais fait trop d'effet de voir un mec torse nu ou à poil ou même les fesses d'un homme... J'ai jamais été transcendée par ça, j me suis jamais dit : Waouh ça m'excite vachement. Par contre, c'est l'attitude avec moi, c'est la manière de me parler qui va, qui va générer quelque chose. Donc c'est vraiment l'interaction qui va générer l'érotisme, plus que le corps en lui-même, en fait. Enfin une fois que le corps est en mouvement et qu'il participe à l'interaction, c'est aussi le corps mais j'vais dire c'est pas... J le vois pas comme un genre de statue ou un truc euh ...

D'autre part, Alizée ne serait « pas à l'aise » avec le fait de dessiner un corps de manière érotique, se considérant « trop timide » et « trop pudique ». Elle rapporte qu'elle n'a pas l'habitude de parler de sexe de manière « hyper franco », ce pourquoi elle ne se « sentai[t] pas à l'aise de montrer un corps ». Alizée prend ensuite une nouvelle orientation en choisissant de représenter « l'odeur des hommes », à travers la figuration d'un personnage féminin qui respire le cou d'un homme puis l'embrasse. Seuls les visages des personnages sont visibles, pas leur corps. Il est intéressant de remarquer qu'Alizée considère que sa première proposition était plus compromettante que la seconde. Il serait plus facile d'assumer une composition sur laquelle figure le visage plutôt que le corps, mais il serait également plus facile d'assumer une image mettant en scène une interaction entre un homme et une femme qu'une mise en scène frontale du corps masculin.

Les femmes qui peinent à percevoir le caractère séduisant de la vue du corps d'un homme ont donc tendance à représenter une forme d'interaction pour raconter une histoire, évoquer une rencontre, préférant que l'érotisme porte sur une narration plutôt que sur l'image du corps. En outre, la rencontre entre deux ou plusieurs individus est une manière de suggérer une appréhension sensorielle du corps, qui ne se concentre pas seulement sur le sens de la vue. À travers ces images, les autrices invitent à toucher, sentir, goûter le corps masculin plus qu'à le regarder. Elles tâchent

d'éviter le voyeurisme en introduisant une forme de proximité par la représentation des sens du toucher ou de l'odorat plutôt que par la vue — la vue qui, contrairement à l'odorat ou au toucher, est un sens de la distance (Le Breton, 2006).



Figure 12. Illustration d'Alizée (Sprinkle)

En étudiant les pratiques d'affichage d'images de pin-up dans les mondes ouvriers, Anne Monjaret souligne l'absence des hommes de ces représentations. Selon elle, « le fait de sortir ces derniers du cadre de l'image contribue, en les extériorisant, à la construction de la figure du regardant et plus encore du voyeur » (Monjaret, 2020, p. 43). À l'inverse, ici les autrices ne souhaitent pas s'extérioriser du cadre de l'image pour ne pas avoir l'impression d'adopter une position voyeuriste. Insérer un personnage qui incarne le point de vue de l'auteur·rice est souvent considéré comme une manière de rendre accessible les émotions de l'autrice, d'inviter le public à ressentir du désir à travers sa propre expérience — ce qui constitue l'une des caractéristiques du *female gaze*, selon la théoricienne Iris Brey (2019) — plutôt qu'à fétichiser le corps du modèle — ce qui serait plus caractéristique du *male gaze*.

La figuration d'une interaction entre le modèle et une autre personne semble avoir pour effet de renforcer la signification érotique de l'image. Pour reprendre les mots du sociologue John Gagnon, elle crée un script efficace qui permet au public — comme aux autrices — de définir l'homme représenté comme acteur érotique (Gagnon, 2008). C'est alors le contexte et la mise-en-scène qui apportent sa valeur érotique au personnage masculin. Il en va de même concernant les

images sur lesquelles apparaît le regard de l'autrice. La présence de ce regard semble avoir pour effet de convaincre le public que le corps d'un homme est regardable et désirable — digne d'intérêt érotique — puisque regardé et désiré par l'autre protagoniste. Le caractère séduisant du modèle est alors renforcé par l'intermédiaire de la représentation des affects traversant la personne qui le regarde.

5.3.4. Ne pas s'autoriser la posture de voyeur par éthique féministe

Si certaines illustratrices ne souhaitent pas endosser une posture de voyeur parce qu'elles ne s'y reconnaissent pas, d'autres sont surtout mal à l'aise avec l'idée de représenter les hommes en objets de désir. Ces femmes peuvent prendre du plaisir à regarder les hommes mais il semblerait qu'elles n'osent pas exprimer publiquement leur regard érotique pour ne pas porter atteinte à la dignité humaine des hommes en les chosifiant sexuellement. En représentant un homme de manière érotique, elles craignent de les transformer en instrument au service de leur propre plaisir et d'inverser les rapports de pouvoir. Selon elles, le regard érotique est nécessairement un regard réifiant sous-tendu par une logique de domination. C'est alors parfois avec une certaine culpabilité qu'elles parlent de leur fascination. Par exemple, Valentine (25 ans) rapporte qu'elle « trouve vraiment très très beau » son partenaire mais juge qu'elle porte « malgré [elle] » un regard « objectivant » sur son corps. Pour illustrer cela, elle explique qu'il lui arrive de montrer une photographie de lui aux membres de sa famille en louant sa beauté : « il est beau mon copain ! » — une attitude qu'elle déplore et qu'elle souhaite éviter de reproduire en image. Valentine n'a pas l'habitude de dessiner des hommes de manière érotique. Elle conçoit l'invitation du fanzine comme l'occasion de « regarder l'homme comme il nous regarde un peu en permanence, seulement de pas faire comme lui exactement. » Il lui tient à cœur de ne pas réifier le corps masculin : « érotiser l'homme c'est pas en faire un objet, c'est aller avec lui, c'est-à-dire comprendre son corps. » L'autrice choisit de s'inspirer de l'iconographie grecque-antique en créant une « frise » d'hommes. Éprouvant des difficultés techniques à dessiner le corps masculin (nous y reviendrons), Valentine demande à son partenaire intime de poser pour elle. C'est ainsi qu'elle l'intègre progressivement au processus de création, qui prend la tournure d'une « collaboration ». Son dessin n'est pas réaliste, elle joue avec les proportions afin de mettre en valeur le mouvement du corps ainsi que certaines de ses parties. Pour choisir ces dernières, elle réfléchit à la fois à ce qu'elle envisage comme « zones érogènes » pour un homme, en particulier pour son partenaire, et aux parties qu'elle apprécie personnellement : « tout ce que j'ai dessiné de manière détaillée c'est des choses qu'on aime tous

les deux ». En outre, elle questionne son partenaire quant à la couleur qui symboliserait le mieux son propre orgasme afin d'en recouvrir le fond de son illustration. Rétrospectivement, Valentine estime qu'elle aurait eu des difficultés à concevoir cette composition graphique « sans ce témoignage-collaboration ». Selon elle, il est important d'intégrer la personne représentée au processus de création car l'érotisme « ça se voit à deux ». Comme Valentine, plusieurs autrices — en particulier les photographes — signalent que leur partenaire a participé activement au processus de création, que la fabrication de l'image s'est faite à deux. La collaboration est donc envisagée comme une manière de respecter la subjectivité des hommes représentés pour ne pas les considérer comme des objets. Considérer l'autre comme un « sujet complet » serait une manière de l'objectiver sans porter atteinte à son intégrité (Lavigne, 2014).

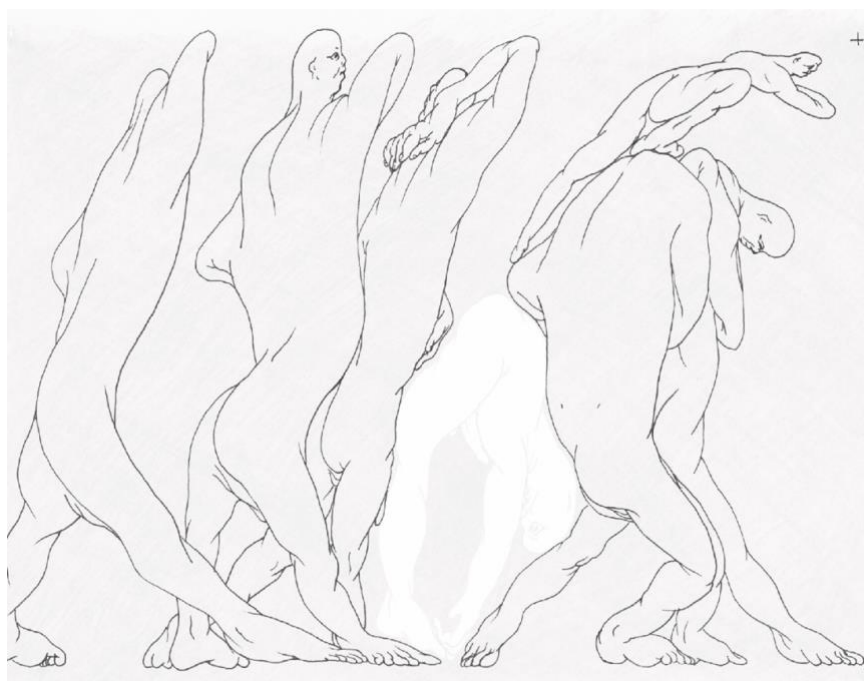


Figure 13. Illustration de Valentine Cotte (*Sprinkle*)

Continuons avec Maeva (27 ans), une illustratrice qui n'a pas l'habitude de dessiner des personnages masculins de manière érotique. En recevant l'invitation du fanzine, la première question qu'elle se pose est : « est-ce qu'on a le droit de se représenter soi-même ? » De fait, elle peine à imaginer dessiner un homme seul :

Au début, c'est vrai que c'était dur d'imaginer dessiner juste un homme mais pas dans une relation avec quelqu'un à qui on pourrait s'identifier, quoi. En gros j'pense qu'on est plusieurs [illustratrices] à avoir imaginé dessiner des relations sexuelles entre nous et quelqu'un. Mais c'était dur de s'dire : bah nan en fait on va juste regard... — enfin euh (ton déçu et interloqué) juste dessiner un homme qu'on regarde mais on n'est pas dans l'image, pas en train de le toucher, de lui parler, d'être dans une relation.

Alors que sa première idée était de représenter une relation entre un homme et elle, Maeva décide de se « plier à l'exercice » et de « montrer vraiment... un homme qu'on r'garde mais avec qui on... interagit pas. » Elle envisage de dessiner « des choses [qu'elle] aime bien observer » chez un homme mais peine à trouver la bonne posture à adopter car elle estime que « montrer ce qu'elle aime regarder » c'est « être voyeur », ce qui lui pose problème :

Est-ce que c'est bien de s'mettre dans une posture de voyeuse alors qu'on... alors qu'en tant que femme on a été trop souvent représentées par des voyeurs ? [...] Est-ce que c'est bien de... d'objectiver les hommes alors que... on souffre de l'être soi-même.

Maeva ne souhaite pas adopter une attitude « revancharde », c'est-à-dire « se dire : bah merde on a été objectifiées pendant des centaines d'années, bah maintenant on va faire pareil », se questionnant sur le bien-fondé de ce projet, qui inciterait selon elle à porter un regard objectivant sur les hommes. Maeva décide finalement d'illustrer des scènes ordinaires de sa vie de couple sous forme de bande-dessinée. Pour ce faire, elle photographie son partenaire intime sur le vif, dans des situations dans lesquelles elle aime le regarder, puis les reporte en dessin. Elle se met en scène sur l'une des images, en train de lorgner discrètement son partenaire qui s'habille. Il apparaît donc complexe de concilier la double invitation du fanzine à exprimer visuellement son regard érotique et à détourner le *male gaze*, dès lors que l'intention de l'artiste est de « se faire plaisir » en exhibant des corps, car une telle démarche est automatiquement considérée comme un acte voyeur instaurant un rapport de pouvoir au détriment de la personne représentée.

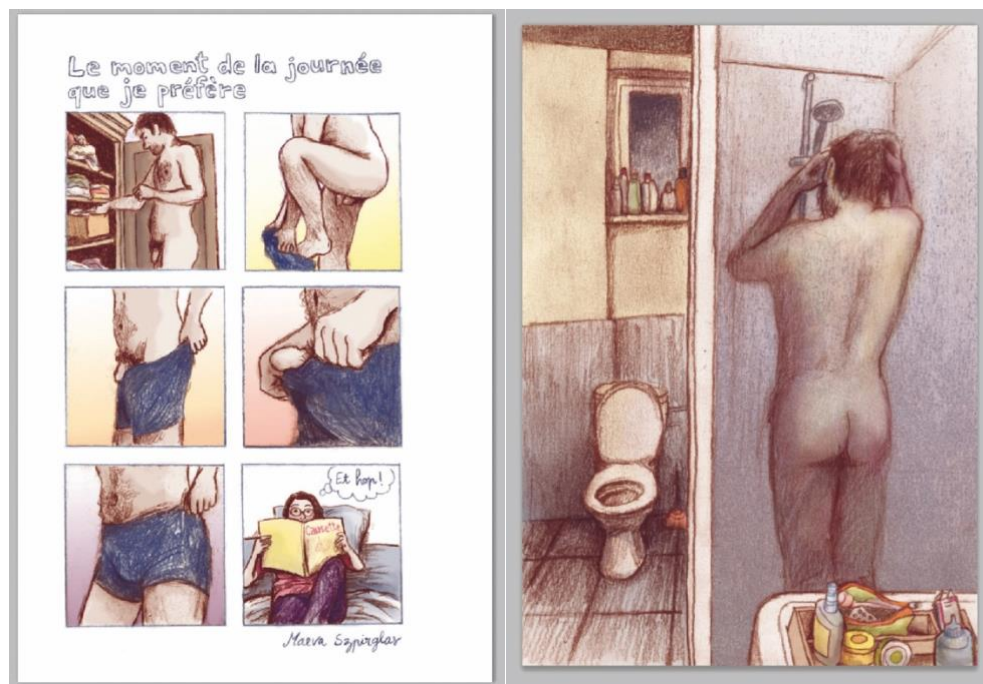


Figure 14. Illustrations de Maeva Szpirglas

Nous retrouvons ici la même problématique que celle concernant l'aspect physique des modèles dépeints (chapitre 3) : apprécier la beauté corporelle d'un homme, prendre plaisir à le regarder, voire éprouver de l'attirance à sa vue est interprété comme un rapport réifiant au corps de l'autre, soit un rapport prédateur. Plusieurs théories féministes s'accordent sur l'idée selon laquelle dès lors qu'un regard s'approprie le corps de l'autre, ce regard est considéré comme dominant donc masculin (Goddard, 2000). Or, ces femmes n'aspirent pas à inverser les rapports de pouvoir mais à les annuler. Il semblerait qu'elles ne distinguent pas les situations dans lesquelles l'objectification sexuelle est oppressive de celles dans lesquelles elle ne l'est pas nécessairement, qu'elles ne voient guère de différences entre « l'érotisation normale des rapports humains » (Héritier, 2012, p. 319) et « le regard d'appropriation » posé sur le corps « comme un droit » (*ibid.*, p. 313) — un « fantasme inscrit au cœur du modèle archaïque de valence différentielle des sexes et de domination masculine » (*ibid.*, p. 319).

5.3.5. Assumer le voyeurisme au nom de l'émancipation féminine

Nous allons maintenant nous intéresser aux discours des femmes qui portent un regard érotique sur le corps masculin et reconnaissent son pouvoir de séduction. Celles-ci n'ont généralement pas attendu les appels à images pour photographier ou dessiner des hommes. Elles semblent éprouver moins de difficultés à figurer des corps d'hommes de manière érotique et mieux connaître les vues qui leur plaisent. Par exemple, Solène (25 ans) choisit de « montrer des choses qu'[elles] trouve[ent] belles » sur le corps de son modèle, ce qui n'aurait pas été difficile à déterminer parce qu'elle connaît ses goûts : « J pense que ça m'est déjà arrivé d'observer plein de corps de garçons et de me dire “oh ça c'est trop beau, oh ça c'est trop beau”, déjà euh... j pense que j'suis déjà consciente de plein de parties du corps de certains garçons que j'adore. » Pour sa part, Lucile (31 ans) admet qu'elle est « assez voyeuse, pour le coup » et assume son envie de « [s]e faire plaisir » en montrant de « beaux corps masculins ». Il lui importait de fabriquer une image qu'elle « trouve un peu excitante quand même », ce pourquoi elle choisit de figurer des hommes objectivement beaux — ce qui montre qu'elle ne dissocie pas l'expérience esthétique de l'attirance érotique (chapitre 3). L'illustratrice s'amuse à détourner des sujets d'actualité (les livreurs à vélo et les gilets jaunes) pour mettre en scène des hommes observés à leur insu, transformés en « objets de fantasme » par le « côté voyeur ». Une première planche figure deux hommes portant un gilet jaune surpris en train d'uriner, fesses et jambes nues, dans l'espace public ; une autre montre un livreur surpris en train de se masturber dans un parc.



Figure 15. Illustrations de Lucile Ourvouai (Sprinkle)

Penchons-nous sur le cas des femmes qui participent à la collecte Lusted Men — dont la plupart envoient des images prises indépendamment de l'appel, dans le cadre d'une pratique privée ou professionnelle ultérieure. D'une part, nombre d'entre elles semblent éprouver de la fascination envers le corps de l'homme photographié (principalement le partenaire intime) : « Je trouve mon mec sublime, érotique, sexy et désirable dans cet encadrement de fenêtre. » (Mathilde P., 31 ans) ; « Je suis admirative de ce corps, j'adore le prendre en photo » (Anna, 33 ans) ; « J'aime le corps des hommes. J'aime l'érotisme » (Anne, 30 ans). D'autre part, ces femmes peuvent éprouver du désir à la vue de l'homme qu'elles photographient. Plus de la moitié (55%) des contributrices affirment « avoir ressenti du désir au moment de la prise de vue ». Cela concerne principalement celles qui ont saisi l'image de leurs partenaires intimes. La plupart caractérisent ce désir comme étant sexuel mais quelques-unes le caractérisent comme une forme d'émerveillement pour la beauté d'un corps, de tendresse envers le modèle, ou d'euphorie se rapportant à l'acte de prise de vue. Les femmes participant à la collecte Lusted Men seraient donc capables d'être sexuellement attirées par la beauté physique d'un homme. Elles auraient moins tendance à séparer la beauté de l'expérience de séduction que les participantes à l'enquête par entretiens ou les illustratrices du fanzine Sprinkle, et seraient donc davantage « visuelles ». Cette différence tient certainement au fait que la participation à Lusted Men ne résulte pas d'une invitation ciblée mais est une opération de collecte publique, un

appel à images ouvert au plus grand nombre, qui récolte les photographies déjà existantes — contrairement à Sprinkle qui invite une sélection de femmes à se pencher sur un thème sur lequel elles travaillent souvent pour la première fois — et réunit par conséquent des femmes qui portent un regard érotique sur le corps masculin.



Figure 16. Photographie de Mathilde P. (*Lusted Men*)



Figure 17. Photographie d'Anna (*Lusted Men*)



Figure 18. Photographies d'Anne (*Lusted Men*)

Il est intéressant de noter que les contributrices *Lusted Men* livrent rarement un retour critique sur la production de ces images — par exemple, presque aucune n'emploie le terme de voyeurisme en guise de critique. Elles se saisissent de l'espace d'expression offert par la collecte

pour exprimer simplement le regard érotique qu'elles portent sur un ou plusieurs hommes et ne jugent pas problématique de montrer des hommes tels qu'elles les désirent, puisque le projet Lusted Men les y invite et légitime cette démarche. Ces images, qui, pour la plupart, n'avaient pas vocation à être exposées publiquement, prennent une dimension politique au moment de leur diffusion, parce qu'elles apportent la preuve que le corps d'un homme peut être désiré par une femme.

Par ailleurs, certaines photographes Lusted Men et illustratrices Sprinkle revendiquent fièrement une posture de voyeur, pour mettre l'accent sur la question des rapports de pouvoir liés au regard. Arguant que le corps des hommes n'est que très rarement représenté en objet du regard — contrairement au corps des femmes — elles réclament le droit au plaisir visuel, dans un souci d'émancipation sexuelle mais également pour contribuer à réduire la dissymétrie des rapports de genre en ce qui concerne la séduction. C'est par exemple le cas de cette contributrice (qui a souhaité rester anonyme), qui fait des photographies érotiques depuis plus d'un an et déclare :

C'est hyper agréable, voire même un peu "jouissif", de créer en tant que femme, sa propre galerie érotique d'hommes, dans une société encore si patriarcale. Et de réaliser que, de ce fait, le pouvoir de changer les représentations est entre nos mains.

En participant à la collecte, elle envoie plusieurs clichés du même modèle (dont elle ne précise pas le lien qui les unit). Ses images présentent des mises en scène variées. La prise de vue se déroule tantôt dans un espace domestique, tantôt dans un décor de studio, tantôt en extérieur. Les cadrages sont serrés et montrent diverses parties du corps du modèle — dont son sexe, en érection et au repos — évacuant parfois son visage. L'autrice apparaît parfois à l'image, comme sur une photo où elle pince les fesses du modèle. Elle indique que sa prise de vue est guidée par « l'expression spontanée et inattendue de [s]on désir » (nous y reviendrons) et « l'envie de voir/représenter les hommes comme [elle] aimerai[t] les voir ». Cette photographe politise donc l'acte de photographier un homme désiré, en tant que femme.

Les choix de figuration sont donc liés à la manière dont les autrices appréhendent le corps masculin dans le cadre de leur vie privée, à la manière dont elles politisent les enjeux du regard érotique et dont elles assument ce regard publiquement (nous allons y venir).



Figure 19 Photographies d'une contributrice *Lausted Men*

5.4 Porter un regard érotique sur le corps des hommes en tant que femme : une transgression des normes de genre

Avant de clore ce chapitre, nous allons porter notre attention sur la condamnation morale qui peut accompagner l'érotisation des corps d'hommes par les femmes. Aimer regarder le corps d'un homme, être sensible à la beauté masculine, voire fétichiser l'image de l'homme semblent être des attitudes compromettantes pour une femme. Quelques exemples : lorsque je demande à Jelka (18 ans) si elle a déjà eu des « posters d'hommes sexy » dans sa chambre, elle me répond négativement, ajoutant qu'elle aurait été « trop gênée » que ses parents tombent sur l'image « d'un mec torse-nu avec de l'eau dessus ». Elle se rappelle par ailleurs avoir été gênée par la réaction de sa mère — « comment ça, t'as ça chez toi ? » — lorsqu'elle découvre que Jelka lit le roman érotique à succès *Cinquante Nuances de Grey* (E. L. James, 2015). De son côté, Rozenn (30 ans) confesse un peu gênée — « hum... alors pour être très honnête » — qu'elle tient un compte caché sur un réseau social, sur lequel elle collectionne les photographies d'hommes qu'elle trouve séduisants. Elle précise qu'elle a également un compte dédié aux modèles femmes mais cette fois, « pas dans une optique de séduction », plutôt d'« inspiration ». La dimension secrète de cette pratique met en lumière son caractère licencieux. Nadège (25 ans) collectionne également des représentations érotiques

d'hommes mais semble mieux l'assumer car elle le fait dans l'optique de « savoir dessiner des nus masculins », pas simplement pour le plaisir — « je mets un peu de côté le désir et j'me dis : ah tiens, alors comment c'est, dans quel sens ça doit se mettre, ok l'épaule est comme ça, la jambe est là ». Elle admet somme toute qu'il lui arrive parfois d'être « attirée », « excitée » par une de ces images. Il semblerait alors plus facile d'assumer cette pratique dès lors qu'elle entre dans le cadre d'un travail plutôt que pour le plaisir. Ces exemples montrent combien la sexualité des femmes est contrainte par la morale. Si tant de femmes se défendent d'être « visuelles », c'est aussi parce qu'il n'est pas bienvenu qu'elles le soient. Nous allons maintenant nous intéresser à l'incidence de la morale sur le regard érotique des femmes, en partant du postulat que le fait d'érotiser un homme en tant que femme constitue une « transgression féminine explicitement sexuelle de la norme de genre »⁹⁶ (McCarl Nielsen, Walden, Kunkel, 2009).

Cette question étant exacerbée par la publicisation d'images, nous mettrons l'accent sur les expériences de femmes photographes et illustratrices qui rendent visible leur regard érotique dans l'espace social.

5.4.1. L'érotisation du corps masculin serait plus difficile à assumer que celle du corps féminin

Les autrices sont conscientes que leur travail est destiné à une visibilité publique, ce qui implique une part de dévoilement qui peut être difficile à assumer, d'autant qu'il concerne leur sexualité. Ainsi, Salomé L. (22 ans) rapporte qu'elle a « du mal à parler de sexe en montrant des images » parce que « c'est quand même un truc qui est hyper intime ». Avant sa participation au fanzine, elle n'osait pas rendre visibles ses propres dessins érotiques en songeant à la réception qui pouvait en être faite : « tu te dis toujours : oh ! mes potes ils vont voir ça, ma mère elle va voir ça ». Pour sa part, Solène (25 ans) n'aurait pas de problème à l'idée que « d'autres gens voient des aspects de [s]a sexualité » à travers ses « dessins de cul », à part les membres de sa famille, et en particulier son père. Publier une image reflétant son propre regard érotique implique de s'afficher publiquement en sujet sexualisé, animé de désirs sexuels. Cette posture est particulièrement difficile à endosser pour une femme, qui encoure le risque d'être considérée comme « fille facile » et subir le stigmate

⁹⁶ Pour montrer que les transgressions de genre « trahissent les attentes hétéronormatives d'une société où l'hétérosexualité est institutionnalisée » (p. 91), Joyce McCarl Nielsen, Glenda Walden et Charlotte Ann Kunkel, établissent des catégorisations de transgressions selon le genre. Parmi les transgression « féminines » et « explicitement sexuelles » apparaissent ces pratiques : « Demander à des hommes de poser nus », « Lire Playgirl » (magazine publiant des images érotiques d'hommes), « Assister à des spectacles de strip-tease », ou encore « Lire, utiliser la pornographie » (p. 97).

de la « putain » (Pheterson, 2001) car elle fait alors preuve d'« impudicité » et révèle son « expérience » sexuelle (*ibid.*). En outre, exprimer visuellement le regard érotique porté sur les hommes en tant que femme peut semer le trouble dans son identité de genre. Lorsqu'elle se positionne en sujet de désir, en sujet d'une sexualité, une femme exprime un désir actif et puissant, contraire aux normes de la sexualité féminine (Bourdieu, 1998). La plupart des participantes aux projets de collecte photographique et de fanzine considèrent qu'il n'est pas anodin qu'une femme dessine ou photographie des hommes de manière érotique. En se confrontant à l'érotisation du corps masculin, elles sont conscientes de se retrouver dans une situation où les rôles de genre sont inversés : l'homme devient objet du regard et du désir de la femme. Or cette situation est vécue comme déroutante par plusieurs autrices, du fait qu'elles n'en ont pas l'habitude. La participation à ces projets les met dans une posture inédite et marginale qui peut s'avérer difficile à endosser. Cette invitation étant inhabituelle, elle déstabilise nombre de créatrices, principalement les moins expérimentées. Certaines autrices, notamment les moins expérimentées, craignent d'exprimer publiquement leur subjectivité érotique de par le caractère transgressif et subversif de ce geste. Elles ont la sensation d'effectuer un geste fort et osé, qu'elles effectuent seulement parce que le contexte de production les y invite et politise cette démarche. C'est par exemple le cas de Nora (26 ans), qui est habituée à dessiner des « femmes sexy » mais n'avait jamais représenté un homme de manière érotique. Elle se saisit de l'opportunité offerte par le fanzine pour exhiber un personnage qui correspond à ses préférences esthétiques et sensuelles :

C'est la première fois que j'avais l'occasion de parler de mes désirs. C'est vrai qu'on n'en parle pas beaucoup de l'érotisme, de la sexualité, d'hommes. J'avais envie de raconter ce que je trouve sexy chez l'homme, j'avais envie de raconter une part de ce que j'ai dans ma tête.

Contrairement à d'autres, Nora ne prend pas pour modèle son petit ami — qu'elle dessine beaucoup par ailleurs — mais imagine un idéal fantasmé en s'appuyant sur des « photographies d'hommes sexy » trouvées sur internet. À l'écoute de ses préférences esthétiques et érotiques, elle dessine un personnage qui incarne ce qu'elle juge attirant chez un homme. Pour autant, ce geste est loin d'être gratuit et facile :

Moi, j'ai montré mes goûts. Mais déjà, j'trouve que... en parler — c'est-à-dire les dessiner — c'était un pas pour moi, vraiment. Peut-être pour quelqu'un d'autre c'est juste un dessin, mais pour moi c'était un peu courageux de dessiner un homme comme ça.

Selon cette illustratrice, représenter ce qu'elle aime regarder chez un homme est une démarche compromettante qui requiert de l'audace — ce qui montre combien ce geste est perçu comme transgressif. Cette autrice a souhaité rester anonyme, comme preuve supplémentaire qu'elle craint pour sa réputation.

Les femmes plus expérimentées ne déniaient pas ces difficultés. Par exemple Vivianne (58 ans) admet que s'emparer de la photographie ou du dessin érotique d'homme n'est « pas évident » et requiert de l'« aplomb ». Si elle « assume désormais » cette pratique qu'elle a abandonnée pendant plus de vingt ans, elle estime néanmoins que ce n'est « peut-être pas un hasard » qu'elle l'ait reprise après le décès de ses parents — « ce regard-là il était trop compliqué » — et à un âge auquel elle se sent confiante : « j pense qu'à 50 ans, on n'a plus trop ... j'm'embarrasse pas de certaines choses, quoi. » Il est donc vécu comme particulièrement audacieux pour une femme d'exprimer publiquement sa subjectivité érotique lorsque celle-ci se dirige vers les hommes.

Le dévoilement accompagnant la publication de leurs images semble mieux vécu par les autrices dès lors qu'il est jugé fidèle à leur personnalité érotique, à la manière dont elles souhaitent apparaître sexualisées socialement (chapitre 2). Ainsi, Alizée (27 ans) est satisfaite que sa composition graphique reflète sa pudeur et soit fidèle au fait que, « de manière générale » elle ne parle pas de sexe et d'érotisme de manière « hyper franco ». Elle voit même sa participation au fanzine comme une « manière d'assumer » son « côté un peu fille et un peu sage » et de proclamer qu'elle n'a « pas envie de dessiner une bite en gros plan » ou « des scènes de sexe » parce que ça ne lui « correspond pas », assurant qu'elle n'est « pas comme ça ». Blandine (32 ans), également « pudique » sur les questions de sexualité, ne se « voyai[t] pas faire un truc trash, où on voit les parties [génitales] ». Elle ne « voulai[t] pas faire un truc porno », bien qu'elle « aurai[t] pu le faire », n'ayant « pas envie de dénaturer complètement [s]on rapport à ça [la sexualité] ». Il lui était important que sa proposition « garde un peu de pudeur », revête « ce truc pudique » qui lui ressemble. Rétrospectivement, elle juge que son dessin est « très gentil ». Inversement, Aude (27 ans) craint que son dessin soit « un peu trop mignon », auquel cas, il ne serait pas représentatif de la manière dont elle « envisage le sexe en général », ce qui l'encourage à changer d'orientation. Justine (25 ans) se décrit en riant comme « une déesse de l'amour » en faisant allusion au fait qu'elle « pratique l'anarchie relationnelle ou le polyamour ». Habitée à faire des dessins érotiques depuis l'adolescence et à les montrer à ses amis, elle « assume complètement le fait de beaucoup parler de sexe » en public, comme le fait de concevoir des illustrations érotiques, et propose une composition graphique qu'elle juge « un peu crue », « un peu douce et coquine ». Cette coïncidence à soi permettrait aux contributrices de mieux assumer leur récit, d'être confortable avec l'image d'elles-mêmes qu'elles supposent que leur dessin renvoie.

Il est intéressant de noter que l'acte de dessiner de manière érotique un corps féminin serait beaucoup moins compromettant. Plusieurs autrices affirment que les représentations érotisant le corps d'un homme sont plus difficiles à montrer et assumer que celles érotisant les femmes. Par exemple, Adèle M. relate que, bien qu'elle dessinait des hommes dans le cadre de cours de modèle

vivant, elle ne « s'autorisait pas » à en dessiner en dehors de ce contexte. L'idée que ses dessins soient vus par d'autres la « dérangeait » : « Je me disais : oh lala c'est quelque chose (rires) [...] si mes parents tombent sur mes dessins [...] oh lala ils peuvent pas voir ça et tout... ». Elle avait donc tendance à dessiner plus facilement des femmes nues. Sabine explique que, lorsqu'elle entreprend son premier dessin érotique d'homme à l'adolescence, elle donne des traits de femmes à l'homme qu'elle souhaitait dessiner (« j'ai dessiné une femme nue, de dos, avec les fesses de ce mec ») jugeant ce procédé moins compromettant :

C'était une façon de cacher les fesses de ce mec dans un dessin acceptable (la nudité d'une femme). En effet, j'avais compris dans les musées qu'il paraissait normal de dessiner sans pudeur des femmes nues, que c'était légitime, même si j'ai toujours trouvé ça grossier qu'il y ait autant de femme nues dans les musées, quand j'étais enfant ça me choquait⁹⁷.

Vivianne (58 ans) observe la « gêne » et le malaise que procure la vue de dessins d'hommes nus, déplorant qu'à l'inverse le « nu féminin » serait tellement banalisée qu'il ne choquerait plus personne:

Les femmes sont pas habituées à l'érotisme masculin, mais les hommes non plus. Et ... du coup y'a une espèce de gêne... un comportement qui est absolument pas naturel vis-à-vis de ça. [...] Moi, dans c'que j'exposais, y'avais deux-trois nus féminins, où tout le monde, presque en famille, peut se pencher sur un nu féminin, le regarder, le critiquer, en famille, homme et femme, même les enfants. Si c'est un homme qui est nu... la femme fait comme si elle avait rien vu, l'homme va ricaner, va éventuellement dire « ho ho ho il en a une grosse, il en a une petite », ceci cela, ou va faire comme si ça l'intéressait pas mais lorgner dans le coin. Enfin j'ai eu tellement de réactions étonnantes, aujourd'hui au XXI^{ème} siècle, que c'est c'qui m'a poussée à continuer [...] ça m'a vraiment confortée dans l'idée qu'il y avait quelque chose à faire, que le nu masculin n'était absolument pas rentré dans l'imagerie euh... quotidienne. Les gens sont pas habitués à ça, surtout si on voit le sexe de l'homme.

Vivianne a exposé à plusieurs reprises ses dessins érotiques. La réaction du public, semble l'avoir convaincue de la nécessité de sa démarche.

Il est important de signaler que le caractère transgressif de l'érotisation du corps masculin par des femmes a des répercussions sur la production artistique, à commencer par le fait qu'il limite la création et la diffusion d'images de corps masculins au profit de celles de corps féminins — un geste plus facile à assumer. La dimension transgressive de l'érotisation d'un homme entretient donc la surreprésentation des corps de femmes. Ensuite, elle favorise des choix de mise en scène visant à diminuer l'aspect licencieux de ce geste. En voici quelques exemples :

- Ne représenter qu'un seul homme ; les rapports sexuels avec plus d'un partenaire représentent des comportements immoraux pour une femme qui peuvent l'exposer au stigmate de la putain (Pheterson, 2001).

⁹⁷ Extrait de complément d'entretien écrit.

- Figurer le partenaire conjugal ; les femmes tendent à être cataloguées « fille facile » si elles ont une sexualité en dehors de l'amour (Clair, 2008).
- Mettre en scène cet homme dans une chambre ; lieu de sexualité légitime.
- Montrer un homme dans un contexte ordinaire, en train de réaliser une action banale, non identifiée comme sexuelle.

L'analyse du processus de création de Salomé L. (22 ans) apporte un exemple d'autocensure pudique du regard érotique. Cette illustratrice rapporte qu'elle a « déjà fait des dessins qui parlent de sexe » mais n'a jamais osé les rendre visibles à « d'autres gens », ni les publier : « c'est plutôt des dessins qu'on a honte de montrer, qu'on aime mieux laisser cachés, quoi. » C'est l'une des rares participantes à Sprinkle qui exprime des regrets quant à sa composition graphique. Elle dit avoir eu « l'impression de [ne] pas avoir hyper bien répondu à l'exercice », juge sa création dépourvue d'une « vraie réflexion » — « c'est pas très intelligent, quoi ! » — et estime qu'elle aurait pu concevoir « un truc plus osé, qui parle plus en profondeur du sujet et qui raconte des choses plus intimes ». Salomé L. est également l'une des rares à avoir adopté un ton humoristique — qu'elle décrit en riant comme étant « un peu pouet pouet ». Revenons sur son processus de création. Elle explique que son dessin est « venu comme ça », qu'elle n'a « pas beaucoup réfléchi ». Salomé s'est d'abord inspirée d'une photographie de son partenaire intime, allongé dans la baignoire, qu'elle avait prise longtemps avant l'invitation du fanzine, pour figer « un moment joli ». Son projet initial était de la reproduire pour en faire « un dessin poétique » : « à la base, ça devait être une image un peu apaisante d'un mec dans une baignoire, un truc un peu joli ». Mais le résultat graphique ne lui convient pas : « le dessin était plutôt raté, ça faisait un ensemble un peu cucul, pas très bien dessiné ». « Fatiguée », elle ne souhaite pas se lancer dans une nouvelle tentative de reproduction de cette photographie. Estimant que « c'était mal barré », Salomé décide d'ajouter « des petits trucs rigolos » à sa composition. Par exemple, elle appose une pastille de type « smiley » sur la tête du personnage masculin et insère des animaux en train de copuler autour de la baignoire. En transformant ainsi son dessin, elle en « change complètement de sens » : « du coup ça faisait un truc rigolo ». Elle finit donc par faire ce qu'elle a « l'habitude de faire » : de la bande-dessinée humoristique. Lorsqu'elle examine sa proposition finale à l'aune de celles des autres participantes, Salomé porte un nouveau regard réflexif sur son travail. Rétrospectivement, elle pense qu'elle a fait usage de l'humour pour « esquiver le truc », éviter de se confronter frontalement au sujet : « y'a plein de filles qui ont parlé de fragilité, de trucs intimes, de trucs... alors que moi, pour esquiver, j'ai un peu fait des blagues ». Elle n'aurait pas eu conscience de cela au cours du processus de création, le remarquant seulement

en découvrant le travail des autres. Le recours à l'humour lui aurait permis de conserver une certaine pudeur et de limiter le dévoilement de sa sexualisation.



Figure 20. Illustration de Salomé Laboche (*Sprinkle*)

5.4.2. Les femmes qui aiment regarder les hommes seraient des « salopes »

La condamnation morale des femmes regardant et désirant les hommes ne s'en tient pas seulement aux pratiques de figuration érotique. Le témoignage d'Elisabeth (54 ans) montre qu'il peut s'appliquer à tous types de contenus visuels. Elisabeth était réalisatrice. Elle explique qu'elle a réalisé un film dans un refuge de haute montagne, où des grimpeurs sont filmés durant toute une saison, depuis la terrasse du refuge :

- Elisabeth : Sur cette terrasse, il y a des amateurs de montagne qui arrivent épuisés parce que c'est très difficile à atteindre le refuge, il y a aussi des alpinistes plus chevronnés et des stars de la grimpe. Du coup sur cette terrasse, évidemment, il y a beaucoup de beaux mecs. Et euh... de beaux corps, disons... Et évidemment, ça fait partie de ce qu'il y a à filmer, la beauté sous toutes ses formes, que ce soit les paysages, le corps des hommes ou la beauté dans toutes les situations, ça fait partie du truc. Et moi, évidemment, ça me touche en tant que femme.
- Morgane : Vous avez beaucoup insisté sur les corps en filmant ?
- Elisabeth : Non mais c'est là, présent. C'est pas seulement les corps en eux-mêmes mais la façon dont je les regarde évidemment. Je l'ai fait vraiment en toute inconscience, je filmais la beauté des lieux et des personnages, point.

Elisabeth évoque ensuite la réception du film. La façon dont elle avait filmé les corps des grimpeurs semble problématique :

- Elisabeth : je me suis aperçue dans les réactions des gens que... c'était présent : « Ah bah dis-donc y'a des beaux mecs là-haut, ah bah tu t'es pas embêtée, ah lala ! T'aime bien les dos des hommes ! » [...] C'est vrai que j'aime bien filmer les dos en général. [...] Et puis un soir, j'me suis retrouvée dans une fête pour la projection. C'étaient des gens du métier mais y'avait tout un groupe de mec, ils étaient peut-être 7-8, ils étaient un peu bourrés et ils me connaissaient pas vraiment. Et ils ont dit : « ah, alors c'est toi qui a fait le film... » Et là, c'était franchement négatif — enfin je l'ai vécu comme un truc franchement négatif parce que c'était vraiment sexiste. [...] L'habitude comportementale et l'habitude langagière de phallocratie, elle apparaît dans ces situations là, avec l'alcool... Y'a quelqu'un qui a dit : « Mais pourquoi t'as fait ce film ? » — et en plus, il m'a tutoyée ; je ne le connaissais pas, ça m'a déplu — « Pourquoi t'as fait ce film ? » Je lui dis : « parce que j'aime la montagne. » Et là, mon ingénieur du son a dit : « Nan mais... t'aime la montagne, t'aime les grimpeurs, en fait ! » Et là, c'était le mot de trop, quoi. J'me suis dit : putain euh... — bon sur le coup, c'est le genre de truc, on réagit pas tout de suite, et c'est après qu'on se dit : ça va pas quoi ?! Et du coup euh, j'y ai repensé et j'ai repensé à toutes les situations inverses : les mecs qui filment des belles nanas, les hommes qui filment des femmes déshabillées, c'est un peu la base du cinéma ! (rires) Jamais quelqu'un ira faire une remarque à un réalisateur en lui disant : « pourquoi t'as fait ce film ? Dis plutôt que c'est les nanas qui te branchent », tu vois. Bah non. Parce que ça, c'est acquis. En gros, j'exagère, en gros, ils me traitaient de salope, c'était un peu ça l'idée et je me disais : mais jamais on aurait fait ça dans l'autre sens quoi !

Le récit d'Elisabeth révèle qu'il n'est pas habituel de voir des corps masculins à l'écran et qu'il est encore moins habituel que des corps masculins soient filmés par des femmes. La réaction de ces hommes montre qu'ils se sentent légitimes en indiquant à Elisabeth qu'elle transgresse les normes de genre. Leurs commentaires font office de rappel à l'ordre hétérosexuel. Ils rappellent que la dissymétrie des rôles érotiques, en déniaient la subjectivité érotique des femmes et l'autonomie de leurs désirs, résulte de la domination masculine.

Penchons-nous maintenant sur le cas de Laura, l'une des fondatrices de Lusted Men, pour saisir comment elle a incorporé le caractère transgressif de l'érotisation des hommes par les femmes. En juin 2019, Laura se rend au festival de photographie d'Arles pour faire connaître le projet Lusted Men, tout juste naissant, en distribuant des flyers dans les rues de la ville et en expliquant le projet aux personnes qu'elle rencontre. Rétrospectivement, elle évoque cette semaine comme étant particulièrement éprouvante. Elle se rappelle avoir été « un peu déçue » du manque de réactions positives des « gens », qui ne saisissaient pas l'intérêt de Lusted Men ; mais surtout, elle se rappelle avoir eu l'impression de passer pour une « nymphomane » lorsqu'elle parlait de photos érotiques d'hommes — en particulier auprès des hommes. L'ayant entendue à maintes reprises exprimer cette impression, je lui demande un jour de la préciser :

- Morgane : On te l'a vraiment dit que t'étais nymphomane ?

- Laura : Non, on m'l'a pas dit tant que ça. Mais euh c'était un peu, plutôt, des regards. Enfin, c'était peut-être moi qui interprétais, tu vois, mais j'avais un peu la sensation que ... le sujet ne méritait pas d'y porter autant d'attention que je voulais y porter. J pense pas qu'on m'ait traitée de nymphomane, j'suis pas sûre que quelqu'un ait employé le terme. Mais c'était plutôt la sensation que j'avais quand j'essayais de mobiliser les gens sur le sujet. Et on me regardait, on était là : « Ouais ... bon... pas trop d'intérêt ».

Le témoignage de Laura montre qu'elle a intériorisé le stigmate de la putain en ressentant un jugement moral réprobateur par le simple fait qu'elle ait osé parler de photographies érotiques d'hommes. Elle a intégré l'idée qu'une femme qui s'exprime au sujet de l'érotisation des hommes est assimilée à une femme à la sexualité débordante et que cette image est difficile à assumer en tant que femme. Son récit révèle aussi comment la lubricité du projet est renforcée par l'incapacité de ses interlocuteurs à percevoir sa portée politique. De fait, il est plus légitime d'érotiser les hommes au nom de l'égalité hommes-femmes que pour son propre plaisir — ce dont je fais également l'expérience vis-à-vis de cette recherche.

Pour ma part, je me rappelle avoir été surprise du message d'une amie en réaction au montage audiovisuel que j'ai réalisé pour le projet Sujet(te) de désir (qui mêle photographies d'hommes et enregistrements sonores de femmes extraits de mes entretiens) : « Franchement je trouve que c'est courageux de faire une thèse sur ce sujet. Je me suis retrouvée dans les propos des filles : genre tu es une fille facile si tu mates et pourquoi ça serait réservé aux hommes. » Cette amie fait référence aux propos de femmes qui déplorent qu'il est dévalorisant pour une femme de regarder les hommes avec plaisir et attention, contrairement à un homme. Si je comprends que ces propos fassent écho à sa propre expérience, je suis en revanche étonnée qu'elle perçoive ma démarche comme étant « courageuse ». Bien que je doive parfois surmonter une certaine pudeur pour parler du sujet de ma recherche (chapitre 2), je n'ai pas l'impression de faire preuve de courage en m'attaquant à ce sujet. Il me semble que la crainte du jugement moral vis-à-vis de la transgression féminine explicitement sexuelle des normes de genre est estompée par l'engagement politique de cette démarche mais surtout par son inscription dans un contexte académique, qui la rend légitime car scientifique. Le projet Sujet(te) de désirs requiert selon moi davantage de courage que l'écriture de cette thèse. Photographier des hommes que je connais peu voire pas du tout, nus ou partiellement habillés, m'est apparu bien plus engageant. J'ai d'ailleurs caché ce projet à ma famille pendant un certain temps, alors que je n'ai guère éprouvé de difficultés à leur parler de ma recherche. Il me semble que cette thèse est plus facile à assumer parce que je ne parle guère de mes propres regards et désirs mais de ceux d'autres femmes, tandis que la série photographique Sujet(te) de désir met en scène ma propre perspective et indique que mon propre corps a côtoyé quinze autres corps d'hommes, nus pour la plupart.

Bien que « toutes les femmes ne se sentent pas forcément contrôlées et jugées au même degré », toutes sont conscientes de la menace du stigmate de la putain. Selon Gill Pheterson, cette menace « agit comme un fouet qui maintient l'humanité femelle dans un état de pure subordination. » (Pheterson, 2001, p. 129). Au sein de cette recherche, il apparaît clairement que cette menace agit en limitant l'expression publique des regards de femmes sur les corps d'hommes.

5.4.3. La menace d'une agression sexuelle et son incidence sur la fabrication d'images érotiques

Dans le cadre du projet Sujet(te) de désir, je ne crains pas tant pour ma réputation que pour ma sécurité. Je constate rétrospectivement que le processus de création est imprégné d'une crainte : celle que ma démarche soit interprétée comme une invitation sexuelle — ce qu'elle aurait pu être mais n'était pas. Cette appréhension oriente le recrutement des modèles, les échanges avec eux ainsi que le déroulement de la séance photo — ce dont je prends conscience *a posteriori*. J'aimerais donc conclure ce chapitre en évoquant l'incidence du risque de violences sexuelles sur la fabrication d'images érotisant les hommes par des femmes, en revenant sur les différentes étapes du processus de création.

Je rêve d'oser aborder dans la rue ou le métro des hommes dont le physique me semble intéressant à photographier, pour leur proposer de poser devant mon objectif, mais je n'ose pas. D'une part, je ne suis pas sûre de mes compétences artistiques : ayant à l'idée que le « casting sauvage » est réservé aux photographes professionnels et reconnus, je crains que le résultat de la prise de vue soit décevante pour le modèle. D'autre part, il me semble que cette initiative peut me mettre en danger : comment être sûre qu'un homme ainsi alpagué se comportera respectueusement avec moi ? Je crains de « mauvaises » rencontres et que ma démarche soit envisagée comme une entreprise de séduction. Je me dirige alors vers mon cercle de connaissances, en parlant de ce projet autour de moi, de vive voix et par la publication d'une annonce privée sur les réseaux sociaux. Je présente le projet comme un travail sur « la sensualité masculine » et sur « l'homme en tant qu'objet de désir féminin », en précisant qu'il se déroule « dans le cadre de mon doctorat » — le prétexte académique me semble alors être un gage de sérieux réduisant le caractère licencieux de ma démarche. Dix modèles sont recrutés ainsi. Il s'agit principalement des amis, amants ou conjoints de personnes que je connais, de près ou de loin — un lien social qui me rassure. Peinant à trouver des modèles racisés et des modèles âgés de plus de 50 ans au sein de mon cercle social, je décide

finallement de publier un appel public sur des pages dédiées aux annonces entre modèles et photographes amateurs. Cinq modèles sont rencontrés par ce biais.

Après une première prise de contact avec le modèle, je leur envoie le dossier « inspiration » (composé de photographies de mon partenaire intime), présenté comme « mes premiers tests photos, réalisés avec mon compagnon ». En plus de permettre aux modèles de visualiser le « style de photo recherché », cet envoi est l'occasion pour moi de mentionner explicitement que le modèle est mon partenaire. En faisant allusion au fait que je suis en couple, j'ai la sensation de me protéger d'une éventuelle mauvaise interprétation de ma démarche. Il me semble en effet important, dès les premiers échanges, de clarifier l'intention de ce travail photographique, en évacuant toute ambiguïté sexuelle. Je n'organise pas de rencontre préalable à la séance. Je vois donc la plupart des modèles pour la première fois le jour du shooting.

Les séances de prise de vue se déroulent principalement au domicile des modèles. Quatre séances ont lieu dans mon propre appartement, à la demande de modèles rencontrés hors de mon cercle de connaissance. Peu rassurée à l'idée de les accueillir chez moi, je propose à deux reprises à une amie de m'accompagner dans la prise de vue, en prétextant qu'elle m'assiste sur l'éclairage. Les séances durent deux heures en moyenne. Je tente d'être amicale et rassurante, tout en gardant une forme de distance, pour éviter que s'instaure une ambiguïté érotique. Par exemple, je ne regarde jamais les modèles dans les yeux de manière prolongée. La nudité du modèle n'est pas requise (je reste pour ma part habillée). Trois hommes (2 hommes de plus de 50 ans et le seul homme racisé) ont souhaité rester habillés tout au long de la séance, un autre (le plus jeune modèle) a souhaité garder son caleçon. Tous les autres se sont montrés nus. Ils se déshabillent alors, selon leur souhait, soit au fil des prises de vue, soit dès le départ.

Après les salutations de rigueur, je sors rapidement l'appareil photo, sous prétexte de tests techniques, tout en continuant d'échanger avec le modèle. L'idée est de l'habituer à la présence de l'objectif. Je prends énormément de photos, même lorsque le cadrage ne me semble pas bon, pour ne pas donner d'indice au modèle quant aux positions qui fonctionnent ou non. Au cours de la prise de vue, nous parlons beaucoup (je regrette après coup de ne pas avoir enregistré ces discussions). Les sujets abordés sont variés mais ils me posent souvent des questions à propos de ma recherche, qui attise leur curiosité. J'invite les modèles au bavardage pour qu'ils se concentrent sur l'échange conversationnel plus que sur le fait d'être photographié par une inconnue. Je cherche en quelque sorte à obtenir des photos volées, à saisir dans les interstices d'inattention une forme d'abandon et d'authenticité. J'évite d'être trop directive. Je suggère des emplacements et des occupations (boire un café ici, s'allonger en lisant par-là, etc.) sans influencer les gestes et attitudes qui en découlent. Lorsque j'ai épuisé les angles de vue et pièces du domicile, ainsi que les postures

et activités banales (se laver, cuisiner, boire, fumer, lire, faire semblant de dormir...), je ne suis plus inspirée et propose de mettre un terme à la séance. Je réalise alors que je suis plus fatiguée que les modèles, qui s'étonnent de la vitesse à laquelle le temps est passé. Ils semblent généralement ravis de l'expérience et auraient souhaité qu'elle perdure. Toujours dans l'optique de ne pas laisser de place à une quelconque ambiguïté érotique, je ne m'attarde pas dans la discussion après avoir rangé le matériel de prise de vue. Nous nous quittons après quelques commentaires et remerciements. Quelques jours plus tard, je leur envoie virtuellement de premiers tirages, qu'ils accueillent avec enthousiasme. Trois hommes m'ont fait savoir qu'ils aimeraient renouveler l'expérience (rencontrés via le groupe photographe modèle amateur), ce que je préfère éviter.

Cette expérience trouve un écho avec celles d'autres femmes rencontrées et enquêtées ultérieurement. Quelques photographes participant à la collecte Lusted Men ont malheureusement vécu des violences sexuelles au cours de la prise de vue. Il me semble que le fait de craindre pour sa sécurité réduit la prise de vue de modèles inconnus — ce qui expliquerait pourquoi les contributeurs hommes sont plus nombreux que les contributrices femmes à faire appel à des modèles avec lesquels ils n'entretiennent pas de lien d'interconnaissance⁹⁸. Compte-tenu du risque potentiel d'agression sexuelle, photographier son partenaire intime peut sembler plus sécurisant (bien que les agressions sexuelles intraconjugales existent également) — du moins, c'est ce que j'ai ressenti personnellement.

Parmi les milliers de photographies qui découlent de ma série Sujet(te) de désir, peu d'entre elles me semblent érotiques, alors que c'était l'idée initiale. Il me semble que l'absence de désir éprouvé envers les modèles et que les tentatives de désérotisation de nos relations se ressentent dans ces images. Aurais-je annihilé toute forme d'érotisme à force de protection ? C'est également la question que s'est posée Flore, et qui l'a menée vers la création de Lusted Men (chapitre 2). Mes photographies partagent plusieurs points en commun avec celles du corpus étudié, en termes de décor (en privilégiant l'espace d'habitation), de mise en scène (en dépeignant des scènes relativement banales de vie quotidienne), de poses (qui paraissent naturelles et spontanées). Ces points en commun ne constituent nullement la preuve d'une singularité du regard féminin. Ils peuvent en revanche être interprétés comme le résultat d'une expérience commune de femmes qui n'ont pas l'habitude d'exprimer leur regard, lorsqu'il se pose sur le corps d'un homme parce qu'elles n'ont pas été socialisées à le faire et craignent pour leur sécurité ainsi que pour leur réputation.

⁹⁸ Un écart d'autant plus marquant que les contributeurs hommes sont plus nombreux à avoir une pratique de photographie en amateur que les femmes — si l'on part du présupposé que les photographes professionnels sont plus à même de faire appel à des modèles inconnus que les photographes amateurs.

L'expression publique de regards érotiques de femmes sur les corps d'hommes est donc contrainte par la condamnation morale liée à la transgression des normes de genre que ce geste représente, mais également par le sentiment d'insécurité des femmes à l'égard de la licéité du désir masculin (partie III).

*

Au cours de ce cinquième chapitre, nous avons étudié le statut de la vue dans l'expérience de séduction — en particulier érotique — des femmes rencontrées, à travers le rapport qu'elles entretiennent aux images sexuellement explicites, les discours qu'elles tiennent sur le corps féminin en comparaison au corps masculin et l'analyse des pratiques de figuration. Il ressort que l'idéologie féminine de la séduction hétérosexuelle, en privilégiant une appréhension holistique de la présence d'un homme, dévalorise une appréhension strictement visuelle de son anatomie — tenue pour déshumanisante voire prédatrice. Il ressort également que les femmes sont socialisées à vivre leurs expériences de séduction à travers le point de vue masculin, en s'intéressant davantage à leur propre corps ainsi qu'au corps des autres femmes, en tant qu'objet de regard et de désir (masculins), qu'à celui des hommes. Le fait que les femmes ne soient pas socialisées à regarder les corps des hommes, encore moins à sexualiser l'image de ce corps (contrairement aux hommes hétérosexuels avec les corps de femmes) les conduit, pour beaucoup, à ignorer le potentiel esthétique et érotique du corps masculin. Cette ignorance est alimentée par le fait que la beauté et la désirabilité d'un corps soient davantage reconnues et valorisées lorsqu'elles concernent le corps féminin. La remarquable mise en évidence du caractère séduisant du corps féminin favorise la connaissance de ses qualités et restreint la (re)connaissance de celles du corps masculin — et par conséquent les hommages qui lui sont rendus. Elle participe donc en miroir au déni de la séduction que peut exercer le corps d'un homme sur une femme. La dissymétrie des rôles séductifs est entretenue par les représentations visuelles en circulation dans l'espace social, qui exhibent et sexualisent bien davantage les corps féminins que les corps masculins. L'inégale représentation des corps a pour effet de normaliser cette dissymétrie, en renforçant le caractère beau et désirable du corps féminin, tout en induisant plus ou moins explicitement la présence du regard et du désir masculins. Ces images fournissent aux femmes des modèles dont elles peuvent se servir pour tâcher de séduire les hommes via leur propre beauté corporelle. Elles mettent en scène les normes de genre autant qu'elles les prescrivent. La dévalorisation par de nombreuses femmes d'une appréhension strictement visuelle du corps masculin n'est pas seulement renforcée par l'ignorance des qualités esthétiques et érotiques de ce

corps mais aussi par le fait que cette manière d'appréhender le corps de l'autre est considéré comme propre aux hommes. De par la dissymétrie des rôles séductifs en vigueur, regarder et désirer le corps d'un homme en tant que femme consiste en une transgression des normes de genre. Par conséquent, éprouver de l'attirance à la vue d'un homme peut être vécu comme dégradant pour une femme, signe d'une sexualité déviante. La crainte d'une condamnation morale contribue à renforcer la division genrée des rôles séductifs ainsi qu'à limiter l'expression publique des regards hétéro-érotiques de femmes.

Conclusion de la deuxième partie

Cette deuxième partie s'est consacrée au statut du corps masculin dans diverses formes d'expériences de séduction vécues par les femmes rencontrées. Elle a mis en évidence l'idéologie dominante concernant la bonne manière, pour une femme, d'être séduite par un homme — se montrer indifférente aux charmes corporels masculins — tout en montrant que certaines femmes n'y adhèrent pas. Cette idéologie, en distinguant la beauté de l'attirance, est fondée sur la dissymétrie des rôles séductifs : elle résulte du fait que la beauté est considérée comme une technique de séduction passive associée au féminin et du fait que le plaisir visuel ainsi que le désir sexuel des hommes prime sur celui des femmes. La dissymétrie des rôles séductifs contribue à forger des comportements, autant qu'elle affecte les perceptions individuelles. Contrairement aux hommes, les femmes n'ont pas été socialisées à savourer la beauté corporelle du sexe opposé mais à se rendre physiquement agréables au goût des hommes. Cette différence favorise l'ignorance du caractère séduisant de la corporéité masculine, ou du moins une attitude désintéressée à son égard, comme elle favorise une approche relationnelle plutôt qu'autonome de l'attirance. Selon Simone de Beauvoir, si les femmes préfèrent les hommes pour leur prestige social ou intellectuel plutôt que pour leur physique c'est qu'il est humiliant de les désirer dans leur chair (de Beauvoir, 1976). La morale hétérosexuelle contribue en effet à décourager les femmes d'apprécier la vue du corps masculin, en plaçant ce mode d'appréhension du corps comme une transgression des normes de genre et en valorisant plutôt une appréhension des hommes qui ne tienne pas compte de la beauté de leur corps. L'hétérosexualité en tant qu'institution structure donc l'expérience de séduction féminine autour du plaisir visuel et du désir sexuel des hommes. En incitant les femmes à adapter leurs propres perceptions et affects à la satisfaction masculine et en les décourageant d'appréhender la vue d'un homme comme source de plaisir et de désir, elle limite leur agentivité visuelle et sexuelle.

Le rapport que les enquêtées entretiennent au corps des hommes se répercute sur leurs pratiques de figuration. Selon Anne Monjaret, « l'art du dessinateur comme du photographe de pin-up consiste en un savoir combinant à la fois projection d'un désir et volonté d'un partage, attractivité d'un sujet et invitation à la rêverie érotique » (Monjaret, 2020, p. 39). Lorsque les rôles de genre sont inversés, il apparaît que les femmes artistes ne détiennent pas nécessairement ce « savoir », de par une socialisation genrée différenciée, ou bien qu'elles ne souhaitent pas se l'approprier, par éthique féministe. En tant que femmes conscientes de vivre dans un système androcentré qui constitue le corps féminin en objet de désir masculin, les autrices étudiées ne souhaitent généralement pas retourner le stigmate qui pèse sur leur genre en reproduisant sur le

corps des hommes ce qu'elles dénoncent. Elles tentent, non sans difficulté, de s'affirmer en tant que sujets désirants, tout en considérant l'homme figuré comme un « sujet complet » plutôt qu'un objet. Les images érotiques créées dans le cadre des projets Lusted Men et Sprinkle ne sont pas envisagées par leurs autrices — ni par les fondatrices des projets — comme un support d'excitation sexuelle ou d'éveil sensuel, mais comme un outil d'émancipation. Elles reflètent le regard érotique de leurs autrices plus qu'elles ne cherchent à plaire ou susciter le désir du public. Ces images se démarquent en cela des représentations de pin-up ou d'une iconographie érotique plus classique — ce qui tient au cadre institutionnel dans lequel la création est encouragée, dont l'approche est motivée par des raisons politiques plus que commerciales.

En étudiant les discours et pratiques de figuration portant sur l'attractivité des corps d'hommes du point de vue des femmes rencontrées, cette partie a montré combien les expériences de séduction esthétiques et érotiques, loin d'être des réactions innées, sont façonnées par le social et en particulier par les normes de genre. La partie suivante se concentrera sur la manière dont les femmes rencontrées regardent les hommes qui leur plaisent. L'analyse de leurs comportements visuels et affectifs mettra en évidence certaines contradictions entre les discours tenus sur la beauté et les expériences de séductions visuelles vécues. Elle montrera également que ces discours sont régulés par un certain nombre de barrières réduisant les possibilités, pour les femmes, de regarder le corps d'un homme. Elle permettra de confronter l'idéologie féminine de la séduction hétérosexuelle à la capacité des femmes à regarder le corps des hommes avec plaisir et attention.

PARTIE III. Évaluer la capacité des femmes à regarder avec plaisir et attention le corps des hommes qui leur plaisent

Cette troisième et dernière partie traite de la manière dont les enquêtées regardent le corps des hommes présents dans leur champ de vision et qu'elles perçoivent comme séduisants, en mettant en évidence les différentes barrières qui entravent leur regard. Les sciences sociales ont mis au jour le caractère historique, social et culturel des manières de regarder, ce que l'historienne Claudine Haroche synthétise ainsi : « Les manières de regarder — le fait de poser le regard sur quelqu'un , ou de s'en détourner par politesse, respect, compassion, ou encore de l'ignorer par mépris ou par peur —, la direction d'un regard (regarder ses pieds, à terre, de haut, ailleurs, de biais, par en dessous. . .), sa qualité (direct, franc, sournois, lourd, équivoque, libidineux...), son intensité (engageant, cordial, chaleureux, froid, invitant, glacial, neutre...), ou encore son absence (un regard inexpressif, impavide, indéchiffrable, impénétrable, fermé...), les manières de regarder l'autre, de l'observer, de le dévisager, relèvent dans le même temps d'usages, d'apprentissages et de codes de comportements. Ils s'accompagnent inmanquablement d'interprétations et, pour une part — difficile à préciser —, de constantes anthropologiques. » (Haroche, 2004, p. 151). Il n'existe **sont** pas de manières naturelles et innées de regarder. Celles-ci sont modelées par la socialisation, l'incorporation de normes et les rapports de pouvoir. La position sociale et hiérarchique que les individus occupent influence les formes du regard (Bourdieu, 1980) et l'attention visuelle qu'ils attribuent aux autres (Préjean, 1994). Dans toutes les sociétés, les hommes et les femmes ne disposent pas du même droit au regard, comme l'observe Françoise Héritier : « L'homme est celui dont le regard peut se poser sur tout, y compris sur les femmes. Alors que les femmes sont celles dont le regard ne peut se poser que sur fort peu de choses, et en tout cas jamais librement sur les hommes. Le seul regard libre qu'elles peuvent porter sur les hommes, c'est celui que la mère porte sur ses fils, la sœur sur ses frères — et encore, pas toujours ; ce n'est certainement pas le regard libre sur tout homme. Dès qu'il y a un regard libre, on se trouve dans un rapport d'égalité, or, ce rapport d'égalité étant refusé aux femmes, le regard libre d'une femme sur un homme est perçu par lui comme un regard d'obscénité, de convoitise, d'aguichement, comme un regard marqué sexuellement. » (Héritier, 2004, p. 94). Selon Sandra Lee Bartky, les femmes sont bien davantage soumises aux « disciplines du corps » (Foucault, 1975) que les hommes, ce qui impacte jusqu'à leur regard : « Les visages et corps de femmes sont entraînés à exprimer de la retenue. Sous la surveillance masculine, les femmes vont détourner les yeux ou les baisser ; le regard féminin est entraîné à renoncer à ses prétentions face au statut souverain de celui qui voit [l'homme]. La “fille bien” apprend à éviter le regard effronté et libre de la “femme légère”, qui regarde tout ce et tous ceux qu'elle veut⁹⁹. » (Bartky, 1990, p. 68). Ainsi, les hommes et les femmes n'apprennent pas à regarder de la même manière, par le biais d'une socialisation genrée différenciée, et le regard posé

⁹⁹ Traduit depuis l'anglais.

sur l'autre n'a pas la même signification selon le genre. En France, dans le contexte contemporain, malgré la marche vers l'égalité des sexes et le rapprochement des comportements entre hommes et femmes, une fille qui regarde trop les garçons est encore suspecte d'immoralité (Liogier, 2018). Le regard ne se pose pas donc librement sur n'importe qui, en particulier lorsqu'il est porté par une femme sur un homme, ni dans n'importe quelle circonstance.

Cette partie s'attache à étudier conjointement les manières dont les enquêtées regardent les hommes et leur réceptivité aux charmes corporels masculins. Il s'agira de montrer que la disposition d'une femme à être séduite par l'apparence d'un homme est corrélée à l'attention visuelle qu'elle lui accorde — que l'attention visuelle soit un préalable ou une conséquence de la perception du caractère séduisant du corps d'un homme, nous constaterons qu'elle lui est intimement liée. En analysant les regards et expériences de séduction des enquêtées, cette partie entend démontrer que le fait que le regard des femmes soit contraint — par un certain nombre de barrières qui seront mises en évidence au fil de l'argumentation — impacte leur capacité à être séduites par le corps des hommes en présence desquels elles se trouvent. Il sera donc question d'exposer en quoi ces barrières réduisent la capacité des femmes à regarder avec plaisir et attention le corps des hommes.

La possibilité de regarder une personne dépend de la personne qui porte le regard, de celle qui le reçoit, du type de relation sociale entretenu, mais également de la scène sociale où elles se trouvent. Cette partie sera divisée en deux chapitres, pour étudier l'incidence de la scène sociale et de la relation interpersonnelle sur la capacité des femmes à regarder avec plaisir et attention le corps des hommes. Le premier chapitre traitera des regards que les enquêtées portent sur les hommes qui ne sont pas (ou pas encore) leurs partenaires intimes (qu'il s'agisse d'inconnus, de connaissances, de collègues, d'amis, etc.), au sein d'espaces qui ne relèvent pas du privé (dans la rue, les transports en commun, les établissements publics, etc.) ; il se focalisera sur le regard porté sur l'apparence physique des hommes *en général* dans les espaces dits *publics*. Le second chapitre abordera le regard porté sur les hommes avec lesquels les enquêtées entretiennent une relation amoureuse et/ou sexuelle, au sein d'espaces privés ; il se concentrera sur les regards portés sur le corps de leurs partenaires dans l'intimité. Par ailleurs, la capacité des femmes à regarder les hommes et être séduites par leur corporéité peut fluctuer au fil de la vie (selon l'âge, la situation conjugale, etc.) comme au fil d'une journée (selon l'humeur personnelle, le contexte spatio-temporel, etc.). Nous nous pencherons en particulier sur l'impact de l'âge et de la situation conjugale, dans chacun des deux chapitres.

Avant de poursuivre le développement, il convient d'introduire les concepts analytiques qui guideront l'analyse au fil de cette partie. Selon le neurophysiologiste Alain Berthoz, « le regard est d'abord orientation » et l'orientation que prend le regard — ce qu'il nomme « mouvement » ou « réaction d'orientation » — « peut être déterminée soit par un événement dans le monde extérieur, soit de façon endogène par l'intention du sujet. » Ces « réactions d'orientation dirigent le regard, et parfois le corps vers un site ou une cible d'intérêt », elles révèlent également des « changements implicites de la direction de l'attention » (Berthoz, 2008, p. 36). Étudier les mouvements d'orientation permet d'étudier la capacité des individus à « explorer l'espace activement [...] non pas seulement en réponse à des stimulations de l'environnement, mais en fonction des désirs du sujet » (*ibid.*, p. 37). Ces quelques bases de physiologie du regard permettent d'appréhender cet objet avec davantage de précision. Le regard sera donc traité sous l'angle de l'orientation, en tant qu'acte volontaire, dirigé par l'intention des enquêtées et permis par leur attention visuelle. La capacité des femmes à regarder et être séduites par le corps des hommes sera analysée au prisme des réactions d'orientation des enquêtées en présence d'hommes, pour saisir l'état de leur attention visuelle ainsi que leurs intentions, intérêts et désirs. Deux concepts seront particulièrement utiles à l'analyse des mouvements d'orientation du regard : celui de « regard évité » et de « visibilité ».

Premièrement, il est possible de percevoir des informations visuelles sans orienter le regard en direction de ces informations, ce qu'Alain Berthoz nomme le « regard évité » : « Ce n'est pas parce qu'une personne ne dirige pas son regard vers autrui ou vers un objet qu'elle ne les perçoit pas. Elle peut en réalité avoir déplacé son regard pour éviter ce que l'on appelle le “ contact ” par le regard. L'évitement du regard est une certaine façon de regarder dans laquelle il n'y a pas de visée. La périphérie de la rétine, même si elle ne donne pas une image précise, permet quand même de “ percevoir ” le monde, de le saisir dans ses mouvements, ses relations, etc. » (*ibid.*, p. 45-46). La périphérie de la rétine procéderait donc à un « travail permanent d'anticipation tactique » (Nahoum-Grappe, 1998), permettant d'identifier les personnes sur lesquelles poser son regard de celles à éviter. Ce travail d'anticipation prend en compte un certain nombre d'informations dont le genre et le statut social — le regard peut cibler de manière privilégiée tel genre plutôt qu'un autre, tel milieu social, etc. En outre, regarder sans visée permet d'identifier de potentielles menaces. Le concept de regard évité peut également être appliqué à la perception du corps de l'autre dans l'intimité, dont la présence peut être saisie sans visée. Le corps ne fait alors pas l'objet d'une attention capable d'en discerner les détails.

Deuxièmement, les mouvements d'orientation du regard sont influencés par principe de « visibilité », dont nous retiendrons la définition de Gérard Leclerc : « Etymologiquement, la visibilité est à la fois le fait de pouvoir être vu et celui d'être vu. La visibilité, c'est d'abord, le fait

d'être situé dans un espace ouvert au regard des autres » (Leclerc, 2006, p. 6). Comme le souligne John Berger, la notion de réciprocité est fondamentale à prendre en compte : « dès que nous pouvons voir, nous nous apercevons vite que nous pouvons aussi être vus. » (Berger, 2014, p.9). La possibilité d'être vu par l'autre influence l'attention portée aux autres et la direction du regard car le fait d'orienter son regard vers une personne renforce la possibilité d'être regardé·e en retour par cette personne — « mon regard, en croisant celui de l'autre, ne me sert pas seulement à le connaître, mais lui sert aussi à me connaître. » (Simmel, 1989, p. 85). Le principe de visibilité peut conduire une personne à éviter de poser son regard sur l'autre — ce que Georg Simmel appelle « la politique de l'autruche » : « qui ne regarde pas l'autre se dérobe vraiment, dans une certaine mesure, au regard d'autrui » (*ibid.*, p. 85). Il s'agit alors de sacrifier sa propre curiosité pour éviter de se sentir livré au regard d'autrui. Le principe de visibilité ne doit pas s'en tenir aux yeux, au risque de faire abstraction du corps. D'une part, chaque individu regarde avec son corps (MacDougall, 2006) ; d'autre part, « où que soit un individu, où qu'il aille, il doit emporter son corps avec lui » (Goffman, 2002, p. 108). Dans une situation sociale, c'est son corps qui est offert au regard des autres et qui par conséquent peut « être réduit en objet sous le regard d'autrui » (Merleau-Ponty, 1945, p. 194).

Le principe de visibilité n'a pas les mêmes ressorts selon le genre comme l'indique John Berger : « Les hommes regardent les femmes alors que les femmes s'observent en train d'être regardées. Cela détermine non seulement les relations entre les hommes et les femmes, mais également la relation de la femme à l'égard d'elle-même. Le surveillant intériorisé est perçu en tant qu'homme et l'être surveillé en tant que femme. C'est ainsi que la femme se transforme en objet et plus particulièrement en objet du regard : un spectacle. » (Berger, 2014, p. 47). Cette intériorisation par les femmes d'un surveillant masculin, cet « homme dans la tête », n'aurait pas d'équivalent chez les hommes ; il n'existerait pas de pouvoir de surveillance féminin qui conduise les hommes à avoir une « femme dans la tête » (Holland et al., 1998, p. 11). Il existe donc une expérience du regard de l'autre sur soi qui est spécifique aux femmes, de par leur objectification sexuelle (Bartky, 1990). Cette expérience particulière n'est pas sans conséquence, comme le souligne Camille Froidevaux-Metterie : « le fait que les femmes soient regardées, le fait qu'elles n'aient été pendant longtemps que regardées, ne peut pas ne pas avoir d'incidence sur leur être-au-monde » (Froidevaux-Metterie, 2020, p. 389). Nous constaterons qu'elle impacte les mouvements d'orientation de leurs regards, et par conséquent leur capacité à percevoir le caractère séduisant du corps des hommes, dans les espaces publics mais également dans les espaces privés.

Chapitre 6. Les manières et possibilités de regarder les hommes perçus comme séduisants en tant que femmes

Au fil de ce chapitre, nous allons aborder la manière dont les femmes appréhendent la corporéité des hommes connus et inconnus d'elles, qui entrent dans leur champ de vision au cours de leur vie quotidienne et au fil de leurs déambulations. Dans un contexte social donné, les individus n'accordent pas la même attention à toutes les personnes visiblement présentes. Certaines personnes attirent davantage leur point de mire, suscitant curiosité et intérêt, quand les autres sont globalement ignorées. La beauté physique d'une personne et l'originalité de son apparence sont parmi les principaux critères qui retiennent l'attention des femmes rencontrées. Les personnes (hommes et femmes) repérées pour leurs qualités esthétiques ou leur originalité font généralement l'objet d'une observation plus approfondie que les autres : « Je regarde tout le monde dans le métro, mais bien sûr quand il y a quelqu'un qui est beau je vais plus me focaliser dessus. » (Nina, 30 ans) ; « Quand je trouve une personne belle, j'm'attarde beaucoup plus dessus. J'regarde le panel des gens mais après j'ai souvent tendance à revenir vers la personne que j'ai trouvé belle. » (Agathe, 18 ans) ; « Ces personnes quelconques elles vont passer, tu vas pas les regarder quoi. Après, une très vieille très extravagante ou euh... un beau mec, tu vas l'regarder, j'sais pas il y a un truc qui va t'attirer. » (Julie, 28 ans) ; « Quand il y a une très très belle personne qui a vraiment du caractère, euh quelque chose qui sort de l'ordinaire [...] aussi bien dans son aspect, sa coiffure ou son aspect vestimentaire, c'est sûr que bon je remarque et je regarde. » (Chantal, 60 ans). Contrairement à bien des discours qui se plaisent à romancer la séduction médiatisée par la vue, le regard n'est pas mécaniquement attiré par la beauté d'une personne. Une personne perçue comme attirante ne surgit pas comme par magie dans le champ de vision d'une autre. Il convient de l'avoir repérée. Pour la repérer, il convient d'avoir porté un minimum d'attention aux personnes présentes dans son champ de vision. Au fil de ce chapitre, il sera question d'étudier la capacité des femmes à être séduites par les hommes en s'intéressant aux conditions de l'attention visuelle et aux multiples causes pour lesquelles les femmes ne sont pas attentives aux hommes dans les espaces qui ne relèvent pas du privé. Nous commencerons par aborder la réceptivité des enquêtées à la beauté des hommes, au prisme de la manière dont elles appréhendent leur corporéité. Nous traiterons ensuite des enjeux caractéristiques aux échanges de regards hétérosexuels dans les espaces publics urbains. Puis, nous décrirons les diverses réactions d'orientation observées indirectement sur le terrain, en mettant en évidence les intentions motivant les mouvements de regards. Nous nous intéresserons par la suite

aux pratiques de lorgnade collective. Enfin, nous étudierons l'influence du vieillissement des femmes sur leurs comportements visuels à l'égard des hommes.

6.1. La réceptivité des femmes à la beauté corporelle des hommes en présence desquels elles se trouvent

Nous allons commencer par aborder les liens entre expérience de séduction et attention visuelle, en nous intéressant à la manière dont le regard des femmes rencontrées évalue le potentiel séduisant d'un homme ainsi qu'à sa capacité à être séduit par l'image des hommes rencontrés au fil de la vie quotidienne.

6.1.1. L'évaluation visuelle des charmes d'un homme

À condition qu'il soit regardé, un homme peut être perçu comme séduisant dès la première impression visuelle. Lorsqu'elles sont visuellement attentives aux hommes, les enquêtées sont capables d'identifier un homme qui leur plaît, en évaluant de manière plus ou moins conscientisée un certain nombre de critères, tels que l'harmonie des traits du visage, les contours de la silhouette, l'habillement et l'hexis. Un simple coup d'œil suffit pour évaluer le caractère séduisant de l'autre, juger de sa compatibilité aux normes collectives de beauté ou à ses propres préférences esthétiques, juger de la compatibilité de cet autre à ses propres valeurs morales, culturelles et sociales. Si le verdict de compatibilité nécessite une rencontre de l'autre et un échange qui ne se limite pas à l'impression visuelle — il convient de connaître un minimum la personne, de percevoir de la sympathie à son égard, une affinité, une connivence... (chapitre 3) — l'évaluation de cette compatibilité s'établit d'abord à travers l'examen visuel. Le statut social et les valeurs culturelles peuvent être repérés rapidement, grâce à l'examen de la morphologie, de la couleur de peau, des vêtements, de la démarche... qui constituent autant d'indices pour juger de la personnalité :

Le voir de loin, juste de l'observer, des fois ça peut... Juste la manière de voir comment il bouge, je sais pas, y'a des choses... pas forcément le connaître vraiment mais... Tu vois à peu près de loin s'il est plutôt introverti, plutôt extraverti. Tu peux déjà te faire des idées sur la personne. (Alice, 19 ans)

Un simple coup d'œil suffit, donc, pour être saisi par la présence de l'autre, éprouver de l'intérêt, de la curiosité, du plaisir voire du désir sexuel à son égard. L'évaluation des qualités externes et des qualités internes peut se poursuivre ensuite, à mesure que le regard s'intéresse à l'autre et le détaille. Face à un homme qu'elles identifient comme potentiellement séduisant dès la première impression

visuelle, plusieurs femmes rapportent qu'elles les scrutent avec plus d'attention et de méthode que les autres personnes. Le témoignage de Mathilde (28 ans) en offre un exemple éclairant. Mathilde rapporte qu'elle « regarde énormément les gens » et se fait « rapidement une idée de la personne » mais regarde plus en détail encore les hommes qui attirent son intérêt :

- Mathilde : Si quelqu'un m'intéresse, je regarde pourquoi il m'intéresse. Donc sa tenue vestimentaire, ce qu'il dégage, ce qu'il fait. Et après, dans ma tête je crée tout le profil de base : tiens qu'est-ce qu'il fait, quelle vie j'imagine, euh... est-ce que c'est un bon coup ou pas.

- Morgane : Comment tu arrives à déterminer si c'est un bon coup ou pas ?

- Mathilde : Euh, bah tu t'imagines, tu te dis : tiens, je le verrais plutôt euh alors coureur de jupon, séducteur ou alors plutôt canard, plutôt tendre, plutôt euh... pas violent mais euh... ferme (rises). Tu t'imagines, après c'est que des fantasmes mais de par ce qu'ils dégagent, tu te fais une première idée. [...] Le premier regard c'est un regard d'ensemble, après il y a des parties du corps qui sont plus importantes que d'autres : le regard, les mains, euh... Jusqu'ici j'avais l'habitude de dire à mes copines : quand je regarde un mec, que je rencontre quelqu'un, je regarde euh... ses chaussures, ses mains, sa montre, euh... et sa stature globale — grand, petit, gros... [...] Les chaussures, ça donne énormément d'information sur le style et sur le niveau social. La montre, c'est pareil. Et les mains, c'est plus le côté viril et euh j'ai une fixette sur les avant-bras.

L'attention de Mathilde est portée sur les aspects matériels (vêtements, accessoires) et l'hexis corporel (ce qu'il dégage, sa gestuelle). Il apparaît clairement que ses yeux cherchent à saisir les indices de l'appartenance culturelle et sociale de l'homme qu'elle regarde — ce dont elle est consciente. L'habillement et la parure sont indissociables de son appréhension du corps de l'autre car elle les envisage comme signifiants de la personnalité et de l'appartenance socio-culturelle de la personne observée (chapitre 3). Les informations récoltées lui permettent, non seulement de se faire une idée du profil socio-culturel de cet homme, mais aussi de se faire une idée de son profil érotique (« c'est un bon coup ou pas »). Il est en effet courant que se mélangent les suppositions sur la position sociale, la personnalité et la sexualité. L'hexis corporel et en particulier la gestuelle jouent un rôle primordial dans l'évaluation érotique d'un homme (nous y reviendrons).

Au fil de l'exploration visuelle de l'autre, le regard peut gagner en séduction, comme il peut être déçu, lorsque son œil détecte une gestuelle manquant de grâce, une pièce vestimentaire inappropriée, l'indice d'une hygiène douteuse, etc. La déception advient également avec la parole, à l'écoute d'une voix trop haut-perchée ou de propos tenus pour stupides ou déplacés (chapitre 3). Certaines enquêtées cherchent expressément à faire advenir la déception au cours de cet examen visuel. C'est par exemple le cas de Julie (28 ans), qui observe les hommes avec minutie, à la recherche de leurs défauts : « tu vas te dire : bon y'a forcément un truc qui cloche chez lui ; tu vas chercher s'il se décrotte pas le nez, s'il n'a pas un épi ou s'il n'a pas la bedaine, ce tic de langage. » Julie serait attentive à une grande diversité d'hommes, qu'elle regarde avec un filtre de type entonnoir : « Je peux envisager tout le monde mais après j'réduis. J'veis éliminer. J'veis plus avoir

des critères éliminatoires que des critères sélectifs. » Julie fait partie des nombreuses enquêtées qui déclarent ne pas avoir de « style d'homme », car elle peut apprécier des hommes d'apparence diverses, et considère que le charme d'un homme ne se niche pas dans sa beauté corporelle mais dans son « attitude ».

Les mains, une zone d'évaluation érotique et sociale

Les mains semblent constituer une zone d'évaluation érotique et sociale clé. De fait, la plupart des femmes rencontrées rapportent y être très attentives, s'accordant sur le fait que « les mains c'est important » (Lola, 39 ans). L'évaluation visuelle d'un homme passerait presque systématiquement par l'examen de ses mains. Le verdict peut être rédhibitoire ; si les mains d'un homme ne sont pas jugées satisfaisantes, celui-ci peut perdre tout intérêt aux yeux d'une femme. Le témoignage de Julie est à ce titre exemplaire :

En fait, un mec, j'regarde toujours ses mains, en premier. Parce que, genre, c'est vraiment... si un mec a des ongles sales, des ongles rongés, c'est vraiment un truc qui me rebute. Si j'vois un beau mec, enfin un mec qui pourrait me plaire, et ben je vais essayer de regarder ses mains [...] Après j'demande pas qu'il ait les mains manucurées mais juste qu'il ait pas de noir derrière les ongles, de peaux arrachées, tu vois, ce genre de chose quoi. [...] ça m'est déjà arrivé de rembarquer quelqu'un parce qu'il avait les ongles sales ! c'est ferme et définitif, c'est pas possible.

Le premier critère est l'hygiène et l'aspect bien portant. Mais des mains propres et soignées ne sont pas suffisantes pour émouvoir, il faut encore qu'elles soient « belles ». Les traits caractéristiques d'une « belle main » sont variable d'une femme à l'autre. Certaines n'ont pas de critères : « tous styles de mains sont les bienvenus » (Albane, 24 ans). D'autres s'attachent aux proportions ; tantôt elles préfèrent les mains « fortes » aux « petites mains fines » dotées de « petits doigts » (Jade, 24 ans), les « grandes mains » aux « doigts courts » (Rozenn, 30 ans) ; tantôt elles estiment que des mains « hyper fines » peuvent être « belles » (Julie, 28 ans). La qualité d'une paire de mains est souvent évaluée à l'aune du genre. Par exemple, Molly (32 ans) apprécie les mains de son partenaire parce qu'« il a vraiment des mains d'homme ». A l'inverse, Charlotte (32 ans) se rappelle avoir été dégoûtée par les mains d'un ancien partenaire parce qu'elles « ressemblaient à des mains de femme. » De même, Julie est dérangée par un homme qui aurait des « mains d'enfant ». Les mains sont donc souvent appréciées en tant que marqueur de genre. La fascination pour cette partie du corps est souvent proportionnelle à la perception d'une particularité genrée, qui se distingue par ses proportions des mains de l'observatrice. Les femmes préfèrent alors que leur partenaire ait des mains plus volumineuses que les leurs.

Hormis l'aspect extérieur des mains, l'attention se concentre sur la manière dont elles se meuvent. La gestuelle importe plus que les proportions, comme le résume Sylvie (50 ans) : « c'est pas parce qu'un homme va avoir de plus grandes mains ou des doigts plus... c'est la façon de les utiliser, enfin, dans l'expression, la façon dont tu t'exprimes avec tes mains. ». En effet, nombre de femmes sont attentives à la « grâce » d'une gestuelle (Florence, 55 ans), à la « manière de bouger les mains, de parler, de s'en servir » (Lola, 39 ans). Cette observation permet d'imaginer si un homme « est adroit, agile, manuel, pas manuel. » (Albane, 24 ans) La gestuelle est donc considérée comme un indice favorisant la connaissance sensuelle de l'autre. La manière de se mouvoir de cette partie du corps, observée dans le cadre de gestes anodins de la vie ordinaire, est souvent appréhendée comme un présage permettant d'imaginer d'autres gestes, dans un contexte érotique. En effet, nombre de femmes évoquent la dimension sexuelle de l'évaluation visuelle des mains.

Attardons-nous sur le témoignage de Charlène (30 ans), qui déclare apprécier particulièrement « les avant-bras et les mains » des hommes. Dans l'extrait ci-dessous, elle livre le fruit des projections érotiques qui peuvent émerger en elle lorsqu'elle observe ces parties du corps chez un homme :

Si jamais il y a un mec qui me plaît, qu'on va chatcher, machin, racoler... euh quand il va avoir une belle gestuelle, je vais imaginer, en fait, par exemple, s'il me doigte ou s'il me touche. Et ça me met directement dans un contexte érotique. Tu vois, j'vois ça d'un point de vue érotique. Et quand j'te dis, la gestuelle, c'est parce que la façon dont il tient la cigarette... Si un mec il a des pinces de crabe comme ça, s'il va te doigter, tu sais que ça va être n'importe quoi. Alors que s'il a une gestuelle qui est à la fois ferme mais un peu souple, je suppose — attention c'est pas une règle absolue, c'est moi — que il va baiser de la même façon.

Charlène évalue la gestuelle d'un homme en l'imaginant dans un contexte sexuel. Si elle est séduite par le mouvement des mains d'un homme, c'est qu'elle suppose que cet homme saura toucher son corps — et son sexe — de manière agréable. Un homme qui a de « belles mains » serait un homme qui a un bon toucher. Cette qualité serait annonciatrice d'une bonne entente sexuelle. Ainsi, Rozenn (30 ans) serait « rassurée » face à des mains de qualité : « tu sais que, bon, si tu as quelqu'un qui a « des mains » quoi, tu sais que ça va bien se passer [sexuellement] (rires). » Inversement, une gestuelle disgracieuse serait le signe d'un mauvais toucher ainsi que d'une incompatibilité charnelle. C'est en cela que les mains estimées déplaisantes sont tant citées comme figure repoussoir. De fait, à la vue de mains dont elle n'apprécie pas la gestuelle, Rozenn (30 ans) relate : « ça me dégoûte vachement [...] ça me met mal à l'aise » parce que « les mains, ça va avec... y'a un côté un peu sexualisé ». De même, Jade (24 ans) se dit « répugnée » face aux ongles sales d'un homme, parce qu'à la vue de cette image, elle imagine cet homme lui toucher « les parties intimes ». Nous comprenons mieux pourquoi tant de femmes proclament qu'elles ne sont pas attirées par ce qu'elles

jugent être des « vilaines mains » (Lola, 39 ans). Si elles sont intransigeantes vis-à-vis de l'aspect des mains, c'est qu'elles anticipent le contact physique qui pourrait advenir. Elles tâcheraient donc d'opérer un tri par le biais du regard, entre les hommes qu'elles souhaitent empêcher de — ou inviter à — toucher leur corps.

L'évaluation visuelle des mains, lorsqu'elle est positive, participe à l'émanation du sentiment érotique. De ce fait, cette partie du corps est souvent considérée comme sensuelle voire excitante. Nombre de témoignages l'attestent, à commencer par celui de Jade (24 ans) :

Moi les mains c'est vraiment un truc de ouf. Moi, le mec peut ne pas être euh méga méga beau, bon déjà avoir son petit swag [style] et tout ça, mais voilà et quand j'vois les mains de certains mecs dans le métro et tout, t'es là « oh lala j'aimerais trop euh... » euh... je sais pas ouais.

De même, Rozenn (30 ans) affirme que la vue de belles mains — c'est-à-dire « avec des grosses veines » — peut la « rendre vraiment hystérique ». Molly (32 ans) estime que les mains font partie des parties du corps de son partenaire qui vont « [l]'exciter au lit » et rajouter : « s'il a des belles mains, je vais avoir envie qu'il me touche. » Gaëlle (40 ans) se rappelle avec précision du moment où son regard a été saisi par la dimension érotique des mains de son partenaire actuel :

Il était en train de jouer de la guitare et tout. [...] Et puis là, j'regarde sa main — et en fait, il a des mains magnifiques, trop belles, j'adore, grandes mains, comme ça, de guitariste. Et puis tout, je remontais et son avant-bras, trop beau, pareil parce que, il est très... très musclé — parce que les guitaristes ils ont beaucoup développé cette partie-là de l'avant bras, quoi. Et là, c'est comme si je m'étais faite absorbée par quelque chose de séduisant en lui et à partir de ce moment-là, c'est comme si j'avais suivi un fil et j'étais remontée ... et j'ai pensé à son sexe même, j'me suis dit « whah ». En fait, ça m'a évoqué ça, ses veines, ça invitait à ça directement et ça y est j'étais rentrée dans un truc : « whah, hum, il me plaît ! » (rires) Et bizarrement, c'était une bonne intuition parce que... bah le reste me plaisait aussi.

La précision du récit de Gaëlle permet d'identifier le chemin de son regard et le fil de ses pensées, depuis la première impression visuelle et la perception du sentiment esthétique jusqu'à la perception du sentiment érotique. La manière dont cet homme maniait les cordes de sa guitare a plu à Gaëlle, qui a transposé cette gestuelle dans un contexte fantasmé. Absorbée par ce membre, dont elle apprécie la beauté et la grâce du mouvement, Gaëlle se sent progressivement charmée jusqu'à éprouver du désir sexuel envers lui. L'attirance ressentie à la vue de la gestuelle de cet homme l'a donc amenée à se représenter des scènes érotiques et imaginer leur compatibilité sexuelle.

Une exemple d'évaluation du potentiel érotique d'un homme. Le témoignage de Sarah

Lorsqu'elles évaluent le potentiel érotique d'un homme, la plupart des femmes rencontrées s'en tiennent à l'hexis corporel. Elles ne séparent pas l'anatomie de la manière dont elle est enveloppée et dont elle se meut. Sarah (34 ans) est l'une des rares enquêtées à rapporter qu'elle « déshabille » du regard un homme qui lui plaît, dans le sens où elle ne s'arrête pas à la manière dont le corps est enveloppé et s'anime mais cherche aussi à décrypter ses contours et proportions. Il est important de noter qu'elle précise que ce genre d'évaluation ne se fait pas à l'égard d'un inconnu, mais d'un homme avec lequel elle a « de la proximité » comme par exemple un ami ou un collègue de travail — « c'est pas jouable si j'connais pas la personne ». Elle aurait donc tendance à « se rincer l'œil » et avoir des pensées érotiques seulement à l'égard d'hommes qu'elle connaît. Ayant réfléchi et analysé le cheminement de ses yeux lorsqu'elle « mate » un homme « en tant qu'objet sexuel », elle me l'explique en détail :

- Sarah : J'ai appris à décrypter la façon dont j'regarde. J'ai appris à comprendre comment je regarde, qu'est-ce que je regarde en premier chez un homme.

- Morgane : Et alors ?

- Sarah : Alors, y'a ici (elle place ses mains devant sa propre poitrine et fait des mouvements latéraux comme pour montrer l'ampleur souhaitée) au niveau du torse et euh et après y'a le bassin (elle fait le même mouvement au niveau de son propre bassin)

- Morgane : Tu regardes juste le torse et le bassin ou est-ce que c'est ce que tu regardes en premier ?

- Sarah : En fait, d'abord, j'regarde là (elle met ses mains au niveau de ses épaules), la largeur des épaules, est-ce que c'est bombé ou pas. J'dis pas que mon standard c'est un mec qui est baraqué, pas du tout. Mais, j'évalue. J'regarde la... la hauteur du cou, la grosseur. Et puis euh... j'regarde le bassin. [...] J'regarde euh j'regarde le cul, j'regarde tout c'qu'il y a autour du bassin. J'vais mater son cul. [...] Euh tu vois, je vais regarder la petite bosse, tu vois (rires)

- Morgane : La bosse du pantalon ?

- Sarah : Oui, tout à fait ! (rires) Ouais, carrément. C'est comme ça que je procède. Après, une fois que j'ai fait tout ça, je reviens sur la tête.

- Morgane : Quant tu dis que tu reviens, c'est-à-dire que tu l'avais vue en premier et tu la regardes à nouveau ?

- Sarah : Non. J'regarde pas particulièrement la tête.

En suivant le trajet des yeux décrit par Sarah, nous saisissons la manière dont elle procède à l'examen visuel des hommes qui l'attirent. Sarah détaille successivement les volumes de la silhouette : les épaules, le cou, le torse, le bassin, le fessier, l'entre-jambe, puis le visage. Cet examen lui permet d'évaluer la « force » et la sensualité de l'homme observé, qu'elle définit en termes de « virilité » ; une évaluation guidée par la question : « est-ce que j'pourrais me taper ce mec ? ».

6.1.2. Les affects accompagnant la vue d'un homme perçu comme séduisant

Novembre 2019, Paris. Je rejoins Mathilde chez elle pour lui apporter ses photographies que j'ai faites développer. C'est une belle journée d'automne, elle me propose de sortir de chez elle pour aller discuter au soleil, dans un jardin partagé. Une fois le dictaphone activé, nous échangeons sur la manière dont elle a abordé le projet de photographie participative, les stratégies qu'elle a mises en place, ce qu'elle en retient. Ensuite je lui présente les tirages un à un. Photo n°5, Mathilde commente, ostensiblement émue : « Et le voilà ! (rires) Il est beau hein ? Il est ca-non ! (elle éclate de rires) La photo est super bien faite, il est canon ! (nouveaux éclats de rire) Il est canon ! (rires) ». Face à sa réaction, je commente, amusée : « Elle n'en peut plus ! ». À nouveau, Mathilde éclate de rire et poursuit : « Ah nan mais j'avais oublié à quel point il est ... (rires) ah ouais. Nan, mais il est ouf ! (rires) Voilà ça y est, j'suis partie ! Il est ouf ! Il est ouf ! (rires) Bon bah voilà, tout est dit. » La rencontre avec cet homme l'a marquée, elle m'en fournit les détails de mémoire : « Bah alors lui, j'me suis assise à côté de lui et mon corps m'a dit : Mais tu peux pas laisser cet Apollon partir. [...] Il avait la taille, il avait le sourire, il avait les yeux, il a... c'est un BEAU gosse (elle insiste sur l'adjectif) et alors, quand il sourit, mais il t'envoie mais tellement loin ! Donc là c'est le sourire, le regard, les mains, j'me souviens, très belles mains. [...] En plus, il est arrivé en moto, avec son blouson qui lui faisait des super belles épaules. Toute sa tenue elle est super chouette. [...] Et en plus super valeurs, tout est coché, trop beau mec ! [...] » Puis Mathilde reprend les notes qu'elle avait prises et les lit à haute voix : « Contexte de visite guidée en privé du jardin [...]. Look de motard, jeune, sportif, grand, démarche de mec qui assure, qui assume — ouais, il a une très belle démarche — regard profond et pétillant grand sourire, grandes jambes [...] ». Nous passons à la photographie suivante.



Figure 21. Photographie de Mathilde (expérience de photographie participative)¹⁰⁰

La vue d'un homme perçu comme séduisant peut être accompagnée d'affects agréables, parfois intenses. Quelques enquêtées livrent des témoignages précis de troubles ressentis — ce sont généralement des femmes qui se disent « sensible à la beauté », qui éprouvent consciemment du

¹⁰⁰ Regard flouté pour préserver l'anonymat de cet homme.

plaisir au spectacle de beauté (face à un homme comme à une femme). Par exemple, Mathilde (28 ans) rapporte qu'elle peut éprouver des émotions fortes voire « violentes » à la vue d'un homme qu'elle juge séduisant. Face à un « mec canonissime », son visage aurait tendance à devenir « rouge cramoisi », son corps pourrait marquer « un léger recul » et sa gorge se nouer — « j'ai plus réussi à parler (rires) ». Ces manifestations physiques, faisant suite à un « sentiment » intense soudain, seraient selon elle incontrôlables. De son côté, Rozenn (30 ans) assure que l'expression « la beauté à couper le souffle » est parfaitement appropriée à l'effet provoqué par la vue d'un homme séduisant. Elle se remémore des expériences d'éblouissement face à des hommes qui lui faisaient « perdre tous [s]es moyens » ou provoquer en elle « des petites bouffées de chaleur ». Elle se souvient d'un homme qui l'avait « troublée » alors qu'elle passait un examen scolaire, elle avait alors « beaucoup de mal à [s]e concentrer » sur sa copie, préférant lorgner la main de cet homme en train d'écrire ainsi que sa nuque. Pour sa part, Nina (30 ans) relate avoir déjà été « estomaquée » à la vue d'un bel homme. Elle se dit sujette au « coup de foudre physique », qu'elle décrit ainsi : « le moment où t'es prise, tu vois juste un mec ultra beau, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit est illuminé par une sorte de grâce ! J'me rappelle énormément ces moments où t'es tétanisée, tu vois le mec dans la soirée, le beau mec de la soirée ! ». Les manifestations physiques décrites révèlent l'intensité des émotions qui peuvent accompagner l'impression visuelle et montrent combien la personne qui regarde peut être affectée par la vue de la personne regardée. Comme étudié plus tôt au cours du chapitre 3, l'expérience esthétique, l'admiration, l'émerveillement peuvent s'accompagner d'émotions intenses tout en étant désintéressées, dépourvus d'intentions sexuelles.

Si les affects accompagnant la vue d'un homme tenu pour séduisant ne sont pas nécessairement érotiques, ils peuvent cependant l'être. La plupart des femmes rencontrées affirment qu'il leur est déjà arrivé de ressentir un trouble érotique, une forme de désir sexuel à l'égard d'un homme, dès la première impression visuelle, sans avoir échangé de parole avec lui au préalable. C'est par exemple le cas de Jade (24 ans) :

- Morgane : T'as déjà ressenti du désir à la vue d'un inconnu ?

- Jade : Euh... ouais. Ouais, si, j pense que ça m'est déjà arrivé. Surtout, moi les mains c'est vraiment un truc de ouf. Moi le mec peut ne pas être euh méga méga beau, bon déjà avoir son petit swag et tout ça, mais voilà et quand j'vois les mains de certains mecs dans le métro et tout, t'es là : oh lala j'aimerais trop euh... euh... je sais pas, ouais. En plus y'a des mecs, j'ai senti euh parce que dans le métro t'es assez proche des fois, t'es tout serré, et des fois je sentais que hum la proximité faisait son effet, en tout cas sur moi, tu vois ! (rires) Je sais pas si c'était réciproque mais limite je sentais que ... je sentais qu'il y avait une petite tension dans l'air quoi ! (rires) Mais après ça c'est jamais concrétisé.

- Morgane : T'as pas besoin d'avoir un échange verbal avec un homme, de le connaître pour avoir une attirance physique pour lui ?

- Jade : Ouais, carrément pas, non. Non, l'attraction physique, moi j'en ai tous les jours, j'tombe 4 fois par jours : oh il est trop beau et tout, enfin tu vois.

À la rencontre visuelle des hommes dont elle « tombe » sous le charme, Jade peut ressentir des émotions et envies qu'elle peine à décrire avec précision, usant d'allusions et ne terminant pas ses phrases. Le timbre de sa voix, qui devient chantante, signale davantage le désir que les mots, qui restent vagues voire qui ne sont pas prononcés. Au fil de la partie précédente, nous avons démontré que l'expérience de séduction qui s'établit uniquement sur la perception visuelle n'est pas valorisée par les femmes. Aussi, bien que la plupart des enquêtées confirment avoir connu l'expérience d'être affectées par l'impression visuelle d'un homme, elles précisent généralement ne pas y attacher d'importance et tendent à minimiser cette expérience. Nous retrouvons alors la priorité accordée à la séduction exercée par la personnalité d'un homme par rapport à la séduction exercée par sa corporéité.

Les femmes qui affirment avoir déjà ressenti une forme de désir sexuel suite à l'observation d'un homme à l'apparence séduisante tendent à euphémiser cette expérience. Elles rapportent généralement que cet effet advient rarement, que sa fréquence est peu élevée — « ça m'est arrivé mais c'est très très rare » (Audrey, 21 ans) — ou bien qu'il s'est raréfié avec le temps, notamment en ce qui concerne les femmes les plus âgées — « je n'ai plus 20 ans, il n'y a plus de coup de foudre » (Patricia, 66 ans). L'extrait de conversation avec Namika (24 ans) en est un exemple d'euphémisation frappant :

- Morgane : Est-ce que ça t'est déjà arrivé d'éprouver un désir sexuel à la vue d'un inconnu ?
- Namika : Genre « ouais, lui, j'aimerais bien coucher avec lui ce soir ? » ouais, ouais, ça m'est déjà arrivé (parle à voix basse). Mais ça m'atteint pas, ça reste superficiel, ça reste vraiment dans la tête.
- Morgane : ça t'arrive souvent ou c'est assez rare ?
- Namika : Non, ça m'arrive souvent, j pense. Enfin, ça dépend comment tu définis souvent, je dirais fréquemment : une fois par semaine.
- Morgane : une fois par semaine, tu croises un homme dans la rue sur qui tu fantasmes d'un rapport sexuel ?
- Namika : Ah non, pas une fois par semaine ! (rires) Une fois par mois, c'est plus réaliste.

Enfin, elle opère le même mécanisme de minimisation de son trouble quant à la fréquence, qui passe d'une fois par semaine à une fois par mois suite à une reformulation de ma part de son affirmation.

Rozenn (30 ans) est l'une des rares enquêtées à formuler ses ressentis avec précision, à assumer son désir et en parler sans détour — bien qu'elle parle de ces expériences au passé, prétextant qu'elle n'aurait pas éprouvé de désir envers un homme inconnu depuis plusieurs années. Lorsque Rozenn éprouve une forme de désir à la vue d'un homme inconnu, celui-ci devient un « objet purement sexuel » à ses yeux. L'effet provoqué par la présence de cet homme l'entraîne dans

« une projection de ce qui pourrait se passer », comme « des trucs hyper sexuels dans les toilettes ou dans un bar ». Elle imagine alors des scènes (« tu te fais tout un film ») au cours desquelles se produit un rapport sexuel entre elle et lui. Le trouble sexuel produit à la vue de certains hommes entraînerait chez Rozenn un effet immédiat : « oh lala, si ça pouvait se passer tout de suite, là, dans le bureau », mais permet également de nourrir des projections ultérieures : « tu rentres chez toi et tu rêves de la personne », cette personne est alors « classée dans un fantasme ». Elle peut alors se rappeler de l'homme admiré et du trouble ressenti *a posteriori*, gardant en mémoire cette rencontre pour nourrir son imaginaire érotique.

Si la plupart des femmes rencontrées admettent qu'elles peuvent être séduites à la simple vue d'un homme et affectées par sa beauté extérieure, la fréquence et l'intensité de ces expériences est très variable d'une femme à l'autre. En outre, la capacité des femmes à être séduites par la vue d'un homme varie selon l'âge et la situation de couple, et fluctue selon les humeurs internes (le « moral », « l'humeur », la « confiance » en soi, la santé), elles-mêmes influencées par des facteurs externes (le contexte — vacances, travail, sorties —, le lieu, la météo, etc.). Le dispositif de photographie participative offre la possibilité de matérialiser les expériences de séduction 'médiatisées par la vue puisque la prise de vue est considérée comme le fruit de cette expérience (chapitre 1). Il apporte des exemples concrets de la variabilité des émotions esthétiques et érotiques. Par exemple, les échanges de messages avec Julie révèlent que sa fréquence de prise de vue est tantôt rapide : « Tu vas être contente, j'ai pris au moins 5 photos la semaine passée ! » ; Tantôt lente : « Mauvaise élève, [...] la dernière [photo] remonte à 15 jours. » L'étude du rythme des prises de vue révèle une irrégularité commune à l'ensemble des participantes.

6.1.3. Une réceptivité à la beauté extérieure des hommes variable selon les femmes

Nous allons nous intéresser de plus près à la capacité des enquêtées à être séduites par la vue des hommes *en général*. Au cours des entretiens, j'ai pour habitude de demander à mes interlocutrices d'évaluer la facilité avec laquelle elles ont tendance à être séduites par les hommes qu'elles sont amenées à rencontrer au cours de leur vie quotidienne (dans la rue, les transports en commun, les bars et restaurants, au travail, au cours des loisirs, etc.). L'évaluation de la facilité permet d'aborder la question d'aptitude : déclarer trouver facilement un homme beau revient à se dire capable de reconnaître la beauté extérieure d'un homme, de percevoir l'aspect séduisant de son apparence physique. Cette aptitude implique une échelle de fréquence — être capable de reconnaître la beauté

d'un homme conduirait à être régulièrement séduite par la vue d'un homme et par conséquent à être séduite par un large nombre d'hommes.

Parmi les 41 enquêtées à qui cette question a été posée, celles qui déclarent avoir tendance à « trouver facilement un homme beau » sont légèrement moins nombreuses (18 sur 41) que celles qui déclarent être « difficilement » séduites par les hommes qu'elles croisent (23 sur 41). Ces déclarations ne sont pas des données stables ; elles reflètent l'état émotionnel dans lequel ces femmes se trouvent dans la période de l'entretien. La répartition des enquêtées dans l'une ou l'autre catégorie n'est donc pas figée ; elle fait état d'une situation à un moment donné de leur trajectoire personnelle, qui est saisie par la temporalité de l'enquête.

Au sein des femmes de la première catégorie, les deux-tiers affirment être régulièrement séduites par l'apparence physique des hommes qu'elles sont amenées à croiser — « à quasiment tous mes trajets de métro je vais me dire : 'ah il est charmant, euh il a l'air sympa, il est beau tout simplement' » (Audrey, 21 ans). Le tiers restant précisent que leurs affects sont d'intensité modeste et de fréquence mesurée — « Oui, si. Enfin, facilement... c'est pas si fréquent que ça. Mais euh oui. » (Florence, 55 ans). Les femmes de la seconde catégorie, quant à elles, constatent qu'elles sont « rarement » frappées par le spectacle de beauté d'un homme. Rares seraient les hommes séduisants à leurs yeux — « je ne croise pas beaucoup d'hommes à mon goût » (Rozenn, 30 ans). Elles apprécieraient donc la vue d'un faible nombre d'hommes — « j'trouve très peu de mecs beaux » (Charlène, 30 ans).

Penchons-nous sur ce qui différencie les femmes de ces deux catégories. En comparant leurs comportements visuels, il ressort que les femmes qui affirment être facilement séduites par la vue d'un homme sont plus attentives aux hommes que les autres. De leur côté, les femmes qui déclarent être difficilement séduites par la vue d'un homme ont davantage tendance à ignorer les hommes qui entrent dans leur champ de vision ou à détourner les yeux lorsque leurs regards se croisent. Il apparaît donc que la disposition d'une femme à être séduite par l'apparence d'un homme est liée à la manière dont elle regarde les hommes. L'âge semble avoir une incidence forte : la majorité des femmes âgées de 50 ans et plus déclarent être difficilement séduites par la vue d'un homme. Il se trouve que la plupart d'entre elles déclarent qu'elles ne regardent plus autant les hommes qu'avant (ce qui fera l'objet d'un développement spécifique).

La situation conjugale ne semble pas avoir d'incidence : les femmes en couple et les femmes célibataires sont équitablement réparties au sein des deux catégories. Cependant, il ressort que les femmes de moins de 50 ans qui recherchent activement un partenaire (en étant inscrites sur un site de rencontre, en sortant dans des espaces de sociabilité avec l'intention de faire des rencontres, etc.) et qui sont ouvertes aux relations sexuelles éphémères sont plus largement réparties dans la

catégorie des femmes qui trouvent facilement un homme beau. Prenons le cas de Lisa (26 ans), qui remarque qu'elle est plus régulièrement charmée par les hommes, et par conséquent moins « difficile », maintenant qu'elle est célibataire que lorsqu'elle était en couple :

C'est récent. J'étais vachement plus difficile il y a quelques années. Et euh, là depuis un an, un an et demi, j'ai eu ma dernière rupture, mon ex avec qui j'suis restée deux ans... [...] Et du coup, ouais grave, je me rends compte que quand j'me balade à Paris, j'suis là genre : « ah ! putain, y'en a plein qui sont hyper mignons et tout ! il est beau lui ! » [...] Et j'trouve que les gens sont très beaux, la plupart. Ou c'est moi, peut-être, j'vois la vie un peu trop en rose, j'en sais rien (éclate de rire).

Après avoir enchaîné plusieurs relations de couple stable, Lisa rapporte qu'elle « expérimente » une vie qu'elle juge « plus libérée » — ce qu'elle entend par le fait de « coucher avec plein de gars différents ». C'est cette nouvelle « soif » de rencontres qui aurait pour effet une plus grande réceptivité aux charmes masculins.

Inversement, les femmes qui ne sont pas intéressées par une histoire d'un soir mais souhaitent une relation amoureuse de longue durée, ou qui attendent que « ça vienne naturellement » sans « forcer les choses » (Nadège, 25 ans), sont davantage représentées dans la seconde catégorie. Certaines d'entre elles sont désolées de ne pas parvenir à trouver les hommes séduisants, considérant que leurs attentes « trop » élevées les maintiennent malgré elles dans le célibat. Par exemple, Yuan (35 ans) estime qu'elle rencontre peu d'hommes à son goût car elle a des critères très stricts (en termes de taille, de poids, de pilosité, etc.) sur lesquelles elle serait intransigeante. Elle se demande si elle ne devrait pas revoir à la baisse ses exigences pour augmenter ses chances de rencontre, mais ne parvient pas à être attirée par un homme dont le physique déroge à ses attentes. Il est intéressant de noter que les femmes qui, comme Yuan, déclarent avoir un style d'homme ont tendance à trouver plus difficilement un homme beau que celles qui déclarent ne pas en avoir. Au chapitre 3, nous avons établi que les femmes qui étaient « capables » d'apprécier des hommes d'apparence banale ou laide, ou qui ne nourrissaient pas d'exigence esthétique s'en félicitaient, considérant que cela les favorisait dans le cadre de la recherche de partenaire. Nous comprenons mieux en quoi il est valorisé de ne pas nourrir trop d'attentes précises quant au physique des hommes : être en mesure d'être séduite par une plus grande diversité d'hommes permettrait de réduire le temps de célibat.

Il se trouve que lorsqu'elles sont en recherche active de partenaire, les enquêtées hétérosexuelles accordent plus d'attention visuelle aux hommes présents dans leur environnement. Certaines déclarent même regarder davantage les individus de genre masculin que les individus de genre féminin, ce qu'elles justifient souvent par leur situation conjugale — « comme je suis célibataire, je regarde plus les hommes » (Stéphanie, 37 ans). Il s'agirait alors d'une manière de

favoriser les rencontres (nous y reviendrons). Ainsi, la capacité des femmes célibataires à être séduites par la vue d'un homme n'est pas tant liée à leur statut de célibat qu'à la manière dont elles le vivent, c'est-à-dire au type de relation qu'elles recherchent et à leur implication dans cette recherche, notamment visuelle. Souhaiter vivement faire des rencontres et ne pas être fermée aux liaisons éphémères semble donc favoriser l'attention visuelle et la réceptivité à la beauté masculine.

Quelles que soient les motivations de l'attention visuelle portée aux hommes, cette dernière semble donc corrélée à la capacité d'une femme à être séduite par l'apparence d'un homme.

6.1.4. Les femmes seraient compliquées

Les enquêtées tendent à établir un lien entre leur capacité à être séduites par l'apparence d'un homme et leurs propres critères et attentes esthétiques. Celles qui déclarent être rarement séduites par les hommes qu'elles croisent ont tendance à se dire « compliquées », « difficiles » voire « très difficiles » ; elles auraient des critères « trop » précis, des attentes esthétiques « trop » hautes pour pouvoir rencontrer fréquemment des hommes qui s'y conforment. Elles tendent à se sentir responsables du peu d'expériences de séduction qu'elles vivent, considérant que leurs exigences les amènent à être rarement séduites par la vue des hommes. Plus rares sont les enquêtées qui mettent en cause les hommes, en prétextant qu'ils ne sont pas beaux ou ne font pas assez « d'efforts » pour rendre leur apparence séduisante (chapitre 5). L'hypothèse avancée ici consiste à dire que la difficulté de certaines femmes à trouver facilement un homme beau, à être séduite par son apparence est, entre autres, liée au fait qu'elles n'ont pas tendance à appréhender la corporéité masculine dans sa simple matérialité, à considérer les hommes comme des objets de contemplation esthétique, sans prendre en compte ses valeurs morales, sociales et culturelles (chapitre 3).

Il a précédemment été établi que les femmes qui cherchaient à s'établir au sein d'une relation de couple pérenne tâchaient d'accorder moins d'importance à l'esthétique de leur futur conjoint comparativement à celles qui étaient ouvertes aux liaisons éphémères. C'est par exemple le cas de Stéphanie (37 ans), qui souhaite prendre ses distances à l'égard de la séduction exercée par la beauté corporelle d'un homme pour accéder à une relation conjugale pérenne. Il n'est pas anodin que Stéphanie « trouve de moins en moins souvent des mecs qui [lui] plaisent » à Paris, alors qu'elle considèrerait qu'il y avait une « grosse concentration d'hommes beaux » dans cette ville. Si elle est « de plus en plus difficile », c'est qu'elle accorde désormais la priorité à la séduction exercée par les qualités internes d'un homme. Souhaitant aller « aller au-delà de la beauté », elle n'est « plus intéressée par le premier regard » parce qu'elle a désormais « besoin de parler avec la personne ».

De par cette volonté de changement, le regard qu'elle porte sur la beauté physique des hommes évolue : les « canons classiques » qu'elle se plaisait à admirer et désirer avant la laisseraient désormais indifférente. Stéphanie fait partie des enquêtées qui ont accepté de se prêter à l'expérience de photographie participative mais qui l'ont abandonnée. Dès que je lui fournis l'appareil, elle réfléchit à haute voix aux hommes dont elle pourrait capturer l'image : elle pense à un homme qu'elle a rencontré récemment, dans le cadre de son activité professionnelle, se dit qu'elle pourrait le recontacter, tout en se demandant si c'est « professionnel ». Par la suite, elle propose en effet à cet homme de le photographier. Apparemment flatté, celui-ci accepte. Ils se donnent rendez-vous dans un parc. Mais finalement, Stéphanie annule à la dernière minute — « je le sentais pas ». Elle m'avoue qu'elle a eu « peur » que la séance photo se transforme en rendez-vous de drague. Elle considère cet homme comme « l'archétype du beau gosse » et comme un « serial dragueur ». Stéphanie m'explique qu'elle avait parlé de ce rendez-vous à sa « psy », qui lui avait dit « qu'une fois de plus, elle était attirée par un homme qui ne lui correspondait pas » c'est-à-dire : plus jeune qu'elle et coureur de jupon. Stéphanie finit par me rendre l'appareil sans avoir pris aucune photographie, jugeant que cette expérience est « contraire » à l'orientation qu'elle tente de prendre dans sa vie amoureuse. Pour justifier son abandon, Stéphanie rapporte qu'elle a rarement été séduite par la vue d'un homme au cours des quatre derniers mois : « statistiquement je me suis rendue compte que je ne trouve pas tant que ça d'hommes hyper séduisants, attirants au quotidien. »

Le fait de regarder un homme en portant son attention sur l'évaluation de la compatibilité éventuelle en termes de personnalité, de valeurs morales, sociales et culturelles a donc pour effet de réduire la possibilité d'être séduite par cet homme puisque les critères esthétiques sont rejoints par des critères qui dépassent la matérialité du corps. La prise en compte de cette compatibilité réduit logiquement le nombre d'hommes pouvant être perçus comme séduisants puisqu'elle réduit le nombre d'hommes regardés. Un homme peut en effet passer inaperçu aux yeux d'une femme qui ne l'estime pas de son rang social. Le cas de Pauline (24 ans) en apporte un exemple éclairant. Célibataire aspirant à une relation amoureuse de longue durée, elle déclare être difficilement séduite par les hommes qu'elle est amenée à côtoyer au cours de sa vie quotidienne et admet qu'elle leur porte très peu d'attention visuelle, ayant tendance à être « dans sa bulle ». Pauline a fait une école d'art pour devenir illustratrice. Afin de compléter ses revenus, elle exerce un emploi de vendeuse dans un magasin d'usine de vêtements de sport dans une ville de banlieue parisienne. Dans ce cadre, elle côtoie beaucoup d'hommes (clients et visiteurs) mais aucun ne lui plaît — « en trois ans j'ai dû en trouver deux ou trois beaux, quoi ». Lorsque je lui demande le profil social de ces hommes, elle pèse ses mots pour ne pas paraître « vulgaire » mais m'explique que ce sont « un peu des blédards quoi », que ce sont des « gens qui viennent parce que c'est pas cher ». Nous constatons ici

que le mépris de classe rejoint le mépris de race (Pauline est une femme blanche et les clients seraient principalement des personnes issues de l'immigration Nord-Africaine). Par ailleurs, Pauline est inscrite dans une salle de sport. Elle éclate de rires quand je lui demande si elle y croise de beaux hommes : « c'est le... le cliché des mecs beaux », c'est-à-dire « musclé, machin, qui se baladent et qui s'la pètent ». Pauline affirme qu'elle « n'aime pas les mecs qui vont à la salle de sport », que ce qu'ils représentent ne la « touche pas du tout ». Elle exprime ici encore une aversion pour un style de vie qui n'est pas le sien ; ses critiques négatives agissent comme un marqueur de classe (Bourdieu, 1979). Il semblerait que Pauline n'évalue la dimension séduisante d'un homme que d'après son appartenance sociale et les valeurs culturelles associées. De ce fait, elle ne perçoit pas la beauté extérieure des hommes qui ne répondent pas à ses attentes en termes de compatibilité et ne les regarde pas. Par ailleurs, Pauline tend à constater qu'elle est plus rarement séduite par l'apparence physique des personnes de sexe opposé que les hommes (hétérosexuels). Elle raconte par exemple que ses collègues de travail masculins ont tendance à trouver toutes les clientes jolies. Ils commenteraient fréquemment leur physique de manière élogieuse — « t'as vu la p'tite là bas ? », « ah ouais, elle, elle est trop belle ! ». Elle les décrit comme étant « à fond », chargés d'entraîner séducteur. Constatant cet écart de réceptivité au charme de l'autre sexe, Pauline suppose que ses collègues masculins sont « moins difficiles » qu'elle, ce qu'elle rapporte à leur genre.

Quelques enquêtées, comme Pauline, suggèrent que le fait d'être exigeante et difficilement séduite par la vue d'un homme est un trait caractéristique des femmes. Elles estiment qu'à l'inverse, les hommes sont moins exigeants, que leurs critères et attentes à l'égard de l'apparence d'une femme sont moins restrictifs. Le témoignage de Charlotte (32 ans, célibataire) en apporte l'illustration :

On est toutes compliquées, on est toutes très... Ben c'est le principe de la sélection naturelle, hein ! Les femelles elles choisissent un ... un grand un maigre, un musclé, euh j'sais pas quoi. Et donc, ouais, j'pense qu'on est assez dures. Et y'a tellement de critères : la manière de se déplacer, la gestuelle, la parole, les freins, le langage... c'est énormément de tri.

Charlotte assimile l'exigence à un fait de nature, propre aux femmes, caractéristique du système de reproduction de l'espèce humaine — une pensée influencée par la vulgarisation des travaux de biologie et sociobiologie (Löwy, 2006). Elle généralise son expérience à celle de l'ensemble des femmes : elle-même serait rarement séduite par la vue d'un homme. Or, il se trouve qu'elle accorde très peu d'attention visuelle aux hommes présents dans son champ de vision, en plus de nourrir de nombreuses attentes liées au fait qu'elle recherche une relation conjugale stable. Son témoignage illustre combien les femmes sont « attachée[s] à la sélectivité du désir, à un choix plus exigeant, plus

personnalisé, plus discriminant » (Lipovetsky, 1997, p. 63-64), ce qui n'est pas un fait de nature mais bien à un fait de culture.

Comme démontré précédemment, l'idéologie de la séduction hétérosexuelle ne favorise pas l'expérience de séduction féminine. Les femmes ne sont pas socialisées à séparer le corps physique du corps social d'un homme, ni à dissocier la sexualité, les sentiments amoureux et le couple. Elles tendent donc à appréhender de manière holistique la présence masculine, ce qui les amène à multiplier les critères d'évaluation du charme d'un homme (mêlant esthétique, sensualité et valeurs morales, sociales, culturelles... à travers l'analyse des manières de se comporter, de parler, de mouvoir son corps, de s'habiller, etc.). En outre, elles ne sont pas socialisées à reconnaître les qualités esthétiques et érotiques de la plastique masculine. Enfin, la priorité de l'initiative masculine dans les démarches de rencontre les incite à la passivité, à attendre de plaire à un homme. La dissymétrie des rôles séductifs impacte donc la capacité des femmes à être séduites par les hommes qu'elles sont amenées à croiser au fil de leur vie quotidienne.

6.2. L'attention visuelle des femmes dans les espaces publics urbains

L'espace public est un « espace sexué où les hommes et les femmes se rencontrent, s'évitent ou se cherchent » ; la place des femmes dans l'espace public ne peut être comprise que « dans cette dualité, cette relation dynamique, amoureuse ou indifférente, désirante ou conflictuelle » (Perrot, 1997, p.8). Cette dualité peut inciter comme elle peut décourager les femmes à regarder les hommes. Il convient de se pencher sur les enjeux propres à l'échange de regards hétérosexuel dans les espaces publics urbains. Pour rappel, la plupart des femmes participant à l'enquête par entretiens vivent en région parisienne (60% vivent dans Paris intramuros au moment de l'enquête). Elles évoluent donc dans un environnement urbain, caractérisé par une forte densité de population. L'analyse portant sur les manières de regarder les hommes au quotidien, elle traitera spécifiquement des comportements visuels dans ce contexte géographique et social.

6.2.1 Les enjeux des échanges de regards hétérosexuels en milieu urbain

Plusieurs travaux de sciences sociales ont démontré que les modes d'attention à l'autre et d'échanges sociaux en milieu urbain ont leurs particularités — « la disponibilité à l'autre, au regard de l'autre, est tout à fait particulière en milieu urbain » (Joseph, 1984, p. 25). Selon Georg Simmel, la « vie de l'esprit » des personnes habitant dans les grandes villes est caractérisée par « une réserve et une indifférence réciproque » — une expérience différente de celle des habitants des petites villes et villages, qui reposerait davantage sur la sensibilité et les relations affectives (Simmel, 1989, p.60). Cette attitude des habitants des grandes villes serait liée au fait qu'ils sont confrontés à la « rencontre extérieure et continuelle d'un nombre incalculable d'êtres humains » ; accorder de l'attention à chaque passant demanderait des réactions internes et stimulations nerveuses trop importantes quand l'indifférence permettrait un repos cognitif (*ibid.*, p. 53). La réserve caractéristique des citadins est également liée à un rapport méfiant à l'autre. Selon Richard Sennett, « la crainte du contact s'est renforcée dans la société moderne, les individus créant en quelque sorte leur propre ghetto à l'intérieur de leur propre expérience corporelle lorsqu'ils sont confrontés à la diversité. » (Sennett, 2002, p. 268) Dans ce contexte, c'est le regard qui régule les relations sociales, plus que la parole : « Avec le développement de l'individualisme moderne, urbain, l'individu dans la ville est devenu silencieux. La rue, le café, le grand magasin, le chemin de fer, l'autobus, le métro sont des lieux du regard plutôt que du discours. » (*ibid.*, p. 263).

L'échange de regards entre individus, même « entre parfaits inconnus », n'est « jamais anodin » ; il constitue une « action sociale courte » qui offre un « maximum d'efficacité communicative pour un minimum de déplacement de choses et de dépense d'énergie (Nahoum-Grappe, 1998). Le contact visuel peut être recherché, pour établir une relation sociale, ou accepté — soutenir le regard fixé sur soi conduit alors à entrer « dans la tension de l'interaction possible » (*ibid.*) — comme il peut être évité, en ne regardant personne ou en détournant le regard lorsqu'il croise celui de l'autre. Il existe plusieurs formes d'échanges de regards et plusieurs interprétations possibles à cette interaction, selon la durée et le type de contact visuel, mais également selon la position corporelle et les conditions contextuelles (Préjean, 1994). Cet échange peut être perçu comme plus ou moins menaçant par la personne observée. Erving Goffman a par exemple théorisé le concept « d'inattention civile » pour caractériser les échanges de regards ordinaires et courtois entre citadins, qu'il définit comme une « opération consistant à diriger le regard vers un autre pour lui signifier que l'on n'a pas d'intention mauvaise et qu'on n'en appréhende pas de sa part, puis de détourner le regard, dans un mélange de confiance, de respect et d'apparente indifférence. » (Goffman, 2002, p. 109).

L'échange de regards entre un homme *a priori* hétérosexuel et une femme est encore moins anodin. La plupart des femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche précisent qu'elles ne regardent pas les hommes de la même manière qu'elles regardent les femmes et que l'échange de regards entre personnes de sexe opposé n'a pas la même implication qu'entre deux personnes de même sexe. Le témoignage de Carmen (61 ans) est exemplaire :

Quand je regarde un homme c'est différent de quand je regarde une femme. [...] Le regard est différent quand je regarde un homme, ça c'est sûr. Je peux dire « tiens, cette fille, elle est belle parce qu'en plus elle est bien habillée, elle est pas comme tout le monde ». Mais quand je regarde un homme... Ben, c'est-à-dire... [...] il y a quelque chose en plus [...] y'a quelque chose qui se produit en plus.

De fait, l'échange de regards entre hommes et femmes est sous-tendu par une dynamique de séduction hétérosexuelle implicite — qui est parfois explicite. Le spectre d'une attirance plane sur cet échange. Cette ambiguïté érotique est traversée d'une tension entre plaisir et danger : elle peut conduire à une relation sociale de séduction recherchée, consentie, ou subie par les femmes. Le croisement de regards hétérosexuels peut être interprété, par les hommes comme par les femmes, comme une invitation à la rencontre sexuelle et amoureuse. Il peut donc inciter un homme à aborder une femme — puisque les hommes demeurent largement à l'initiative des démarches de rencontre (Lipovestky, 2017). Les femmes risquent donc davantage que les hommes **de se faire être abordées** à l'issue d'un échange de regards ; que le premier regard provienne de la femme, de l'homme ou des deux simultanément. L'enjeu spécifique au croisement de regards hétérosexuel, pour une femme, tient donc à son possible dénouement : la réaction masculine (réaction visuelle, verbale, voire physique). L'éventualité d'une réaction masculine peut générer une forme d'inquiétude chez elle et inciter son regard à la prudence. De ce fait, plusieurs enquêtées rapportent qu'elles hésitent ou s'abstiennent de regarder les hommes, font en sorte d'éviter que leurs yeux se croisent, parce qu'elles ne souhaitent pas se confronter à l'éventualité que l'homme y réagisse. Le témoignage de Nadège (25 ans) est exemplaire :

Y'a une espèce de crainte qu'en regardant les hommes, ça va les inciter à venir me parler. Enfin, j'pense que y'a pas mal de filles qui comprennent ce que je veux dire. En gros y'a ce réflexe du harcèlement de rue où on doit pas croiser le regard sinon c'est une invitation, donc voilà [...] Mais oui, j'aime bien observer... observer les hommes aussi, ouais. Mais bon, y'a toujours quand même ce regard, cette crainte [...] du regard croisé et du fait que ça peut être perçu comme une invitation.

Ces propos illustrent la tension qu'il existe entre le risque du croisement de regards et le plaisir de l'observation. Si la plupart des enquêtées rapportent qu'elles aiment regarder les autres (hommes et femmes confondus) et qu'il leur est agréable de regarder un homme qu'elles jugent séduisant, nombre d'entre elles craignent qu'un échange de regards avec un homme soit interprété par celui-ci comme un appel, une invite, un signe d'ouverture à la rencontre, voire le déclencheur de violences

sexistes et sexuelles. Il sera donc question d'étudier la capacité des femmes à regarder les hommes au prisme de cette tension entre plaisir et risque.

La visibilité sexuelle des femmes

Si l'acte volontaire de regarder un homme implique la possibilité d'être regardée par lui en retour, il est possible d'être regardée par un homme sans lui avoir accordé d'attention. Le risque associé au croisement du regard masculin n'est pas seulement encouru lorsque les femmes entreprennent sciemment d'orienter leur regard vers un homme, mais également lorsqu'elles sont simplement attentives visuellement à l'ensemble des individus présents dans leur champ de vision. Cette part de risque permanent est liée au principe de visibilité. En introduction de cette partie, il a été mentionné qu'il existait une expérience du regard sur soi qui est particulière aux femmes. La plupart des femmes rencontrées se savent visibles, sexuellement visibles, de par leur socialisation genrée mais également leurs interactions hétérosexuelles. Lorsqu'elles sortent de chez elles, le comportement de certains hommes leur rappelle qu'elles ont un corps et qu'elles sont ce corps. Nombre de témoignages rapportent que les enquêtées sont conscientes d'être regardées par les hommes, même lorsqu'elles ne leur accordent pas d'attention visuelle, comme celui de Sylvie (50 ans) : « À l'heure actuelle, bon, je ne sais pas c'que j'dégage, si c'est hormonal ou quoi, [...] je suis énormément regardée, c'est impressionnant. J'ai énormément de succès ! ». Le regard d'un homme sur soi est souvent appréhendé comme étant réifiant et chargé d'intentions sexuelles. Par exemple, Julie (28 ans) suppose que les hommes hétérosexuels ont tendance à visualiser les proportions corporelles d'une femme lorsqu'elle est habillée et se représenter mentalement son corps dénudé, parce que « tous [s]es potes » lui auraient dit : « moi, quand j'regarde une fille, je l'imagine nue », « moi j'regarde toujours comment j'pourrais la déshabiller ». En sachant cela, Julie est « mal à l'aise » lorsqu'un homme la regarde avec insistance parce qu'elle se demande s'il « essaie de [l']imaginer nue ». Comme elle, nombre de femmes s'attendent à être considérées comme des objets sexuels lorsque le regard d'un homme se pose sur elles. Le regard masculin, lorsqu'il est interprété comme réifiant et prédateur, est vécu comme intrusif et envahissant. Pour s'en protéger, plusieurs femmes tendent à adopter la « technique de l'autruche » décrite par Georg Simmel (Simmel, 1989) : elles évitent d'orienter leur regard en direction des êtres que leur rétine identifie comme appartenant au genre masculin. Afin de ne pas se sentir livrées au regard prédateur des hommes, elles ne leur accordent pas d'attention. Elles sacrifient donc leur curiosité visuelle au nom de la préservation de leur intégrité. Ainsi, Sylvie (50 ans) rapporte qu'elle n'osait pas regarder les hommes dans les yeux entre ses 18 et ses 40 ans, avançant qu'elle était alors d'une « très grande timidité » et qu'elle se

« mettai[t] beaucoup de barrières ». Il semblerait qu'en adoptant cette attitude, Sylvie espérait réfuter sa visibilité sexuelle : « je ne voulais pas être regardée juste parce que j'étais une fille », « [j'ai] voulu être une petite souris, une femme invisible », notamment dans le cadre de sa vie professionnelle : « je voulais qu'on ne me voit pas pour ce que je représentais en tant que femme, mais par rapport à ce que j'avais dans mon cerveau ». Cette attitude d'inattention visuelle, visant à se protéger du regard masculin en réfutant sa propre visibilité, est souvent adoptée en guise de stratégie visant à se prémunir du harcèlement de rue et, plus largement, de potentielles agressions sexuelles.

La menace du harcèlement de rue et des agressions sexuelles

Je rencontre Molly (32 ans) pour la première fois un mercredi après-midi de novembre. Nous nous rejoignons dans un café, au centre de Paris, à proximité de la place de la République. Pendant l'entretien, Molly m'apprend qu'au moins trois hommes différents ont marché après elle et ont cherché à lui parler au cours de son trajet en direction du rendez-vous. Elle se plaint de se faire trop souvent aborder, « sans le vouloir » et « sans le chercher ». Nous sommes toutes deux assises contre la vitrine extérieure. Un bruit nous surprend, nous nous tournons vers sa direction. De l'autre côté de la vitre, dans la rue, deux hommes frappent du doigt contre le verre. Ils nous font signe de la main, nous sourient et lèvent le pouce en l'air, en guise de jugement favorable. Ni Molly ni moi ne les connaissons. Nous les ignorons aussitôt, tâchant de reprendre le fil de la discussion. Elle me lance : « tu vois ? »

Molly fait partie des rares enquêtées à déclarer n'accorder d'attention à personne dans l'espace public. Lorsqu'elle se déplace à Paris (ville dans laquelle elle a grandi), à pieds ou en transports en communs, elle est « dans sa bulle », ne pose son regard sur aucun des individus qu'elle croise, évitant en particulier les hommes. Une attitude qu'elle adopte « pour des questions de sécurité psychologique : si t'es trop ouvert à Paris, pour une femme c'est pas facile, [...] j'trouve qu'on se fait tellement aborder ». En plus d'éviter de « croiser le regard » d'un homme, elle « évite de sourire » et « d'avoir l'air trop gentille », en espérant décourager les hommes de « venir [lui] parler ». Cette attitude d'inattention visuelle consiste en une pratique de « contournement du risque » (Lieber, 2008). En 2019 en France, 81% des femmes déclarent avoir déjà été victimes de harcèlement sexuel dans les lieux publics¹⁰¹. Face au risque de harcèlement, toutes les femmes n'adoptent pas une stratégie aussi radicale que Molly — radicale dans le sens où elle éviterait systématiquement de croiser les regards de toutes les personnes qu'elle croise. Plusieurs font montre d'une attention sélective, essayant de faire le tri entre les hommes potentiellement menaçants et les autres. Elles tâchent d'éviter les hommes dont l'attitude et l'aspect sont suspicieux,

¹⁰¹ D'après les résultats d'une enquête Ipsos pour L'Oréal Paris *Sondage international sur le harcèlement sexuel dans l'espace public*, menée dans 8 différents pays (Canada, France, Inde, Italie, Mexique, Espagne, Royaume-Uni et Etats-Unis), en avril 2019.

ceux qui seraient susceptibles de les aborder spontanément ou d'avoir des comportements sexuels déviants. Au lieu d'être « dans leur bulle », nombre d'enquêtées rapportent qu'elles balayent leur environnement avec attention, notamment dans l'optique d'anticiper une rencontre non souhaitée, de changer de trottoir ou d'adapter son attitude pour se prémunir d'une interaction dérangeante voire dangereuse. Par exemple, Louise (18 ans) « regarde beaucoup les gens », par curiosité et intérêt, mais également par protection : « ça me permet d'éviter des gens aussi, quand je vois des gens au loin, je fais "ah !" ». De même, Nathalie (60 ans) serait très attentive aux autres et ne craindrait pas le croisement de regards parce qu'elle sait rapidement « analyser la nature » :

Quand t'as grandi dans un milieu urbain, je pense que c'est un truc, c'est un système instinctif qui va très très très vite. Tu... prends connaissance de la nature de cet échange de regards extrêmement vite. Et euh soit il est neutre, soit il est bienveillant, soit ... il est sous-tendu par autre chose et là, dans ces cas là, c'est... pas forcément très... très agréable. [...] Quand bien même c'est pas forcément un regard qui est porté sur moi, je peux regarder quelqu'un regarder autre chose et y'a quelque chose que je perçois, que je peux percevoir.

Ce tri est considéré comme « hyper instinctif » (Nathalie, 60 ans) et peu explicite. Il se fait parfois par aire géographique. Ainsi, Molly n'adopte une attitude de fermeture qu'à Paris. Dans d'autres villes, elle peut se sentir plus en sécurité et se comporter différemment, être « beaucoup plus ouverte » et sourire. Taton (24 ans) relate que son aisance à regarder les hommes « dans les yeux » varie selon les arrondissements parisiens dans lesquels elle se situe, étant plus à l'aise dans les quartiers bourgeois :

Dans le 6^{ème} arrondissement, tu peux te permettre de regarder les hommes plus que dans d'autres quartiers... [...] Dans certains quartiers, même si tu peux avoir ce réflexe de poser le regard, tu peux toujours pas le faire, quoi. Mieux vaut pour toi, stratégiquement, ne pas le faire parce que tu t'attires trop d'emmerdes.

Le tri entre les hommes potentiellement menaçants et les autres prend en compte le genre, l'attitude mais également la racialisation et la classe sociale. Pour anticiper le harcèlement, le regard choisit donc les personnes sur lesquelles se poser et les situations sociales dans lesquelles le croisement de regards semble le moins risqué.

Quelle que soit la manière dont les femmes anticipent le risque d'être abordées, harcelées, voire agressées par des hommes, l'idée même de ce risque imprègne le rapport qu'elles entretiennent à la corporéité des hommes qu'elles sont amenées à croiser au fil de leurs déambulations puisqu'elle imprègne leur comportement visuel. L'incorporation de leur visibilité sexuelle et la crainte de la réaction des hommes influencent largement les comportements visuels des femmes et, par conséquent, leur capacité à être séduites par les hommes qu'elles sont amenées à croiser au cours de leur vie quotidienne. Ainsi, à propos de sa réceptivité au charme des hommes,

Molly déclare qu'elle « trouve difficilement un homme beau », prétextant que la beauté d'un homme ne s'évalue pas seulement à son esthétique corporelle mais à son hexis et sa personnalité. Il semblerait que ce soit aussi parce qu'elle n'accorde pas d'attention visuelle aux hommes — pour s'en protéger — que cette femme n'est guère séduite par leur vue. De fait, Molly admet qu'elle « peu[t] trouver des hommes très beaux », que « le physique [peut l']accrocher », tout en précisant : « si j'te vois, oui, je suis pas aveugle ». L'emploi de la conjonction de coordination « si » est significatif : elle introduit une condition, celle d'un engagement visuel actif. Il a précédemment été dit que la réceptivité des femmes à la beauté masculine est liée à l'attention visuelle qu'elles accordent aux hommes. Il ressort que la menace de violences sexuelles, parce qu'elle pousse un certain nombre de femmes à éviter de poser leur regard sur les hommes, contribue à limiter la capacité des femmes à être séduites par la vue des hommes qui se trouvent dans leur champ de vision. Cette menace « consiste en un puissant rappel du privilège masculin, contraignant les mouvements et attitudes des femmes¹⁰² » ainsi que leurs « désirs sexuels » (Vance, 1985, p. 3).

6.2.2. Une attention visuelle variable selon les situations sociales

L'espace public français contemporain est l'héritier de la Révolution française et sa division genrée de l'espace : « Aux hommes, le public et la politique, son sanctuaire. Aux femmes, le privé et son cœur, la maison. » L'espace public n'a donc pas été pensé pour les femmes, bien qu'elles y circulent (Perrot, 1997, p.10). Aujourd'hui encore, il leur est plus difficile d'accès qu'aux hommes et le sentiment d'insécurité est plus élevé chez les femmes que chez les hommes (Lieber, 2011). Nous allons nous intéresser à la manière dont les enquêtées expérimentent les espaces publics urbains et s'y comportent visuellement, en nous concentrant sur trois « micro-espaces géographiques ou sociaux qui font la ville » (Monjaret, 2012, p. 415) et « caractérisent la vie ordinaire et culturelle des Parisiens ou des populations de passage » (*ibid.*, p. 417) : la rue, les transports en commun ainsi que les établissements de restauration et débits de boissons. Ces micro-espaces sont investis régulièrement par la plupart des femmes rencontrées. Il s'agira d'observer l'incidence de la situation sociale¹⁰³ sur l'attention visuelle afin d'étudier comment l'espace physique dans lequel une femme se situe peut l'inciter ou la décourager à regarder les hommes. Nous constaterons que la rue n'est

¹⁰² Traduit depuis l'anglais.

¹⁰³ Au sens donné par Erving Goffman, pour caractériser l'espace physique dans lequel la personne se situe (Goffman, 2002).

pas l'espace le plus propice à l'attention visuelle et que les transports en commun (métro, tramway, bus, train) ou les établissements de restauration offrent de meilleures conditions à l'observation d'autrui.

La rue, un espace perçu comme hostile

Au cours de leur vie quotidienne, les femmes rencontrées sont amenées à sortir régulièrement de chez elles, même lorsqu'elles travaillent depuis leur domicile. Qu'elles aillent à la boulangerie ou au supermarché, qu'elles partent travailler ou rejoindre des ami·e·s, elles peuvent difficilement éviter de marcher dans la rue (ou plutôt sur le trottoir), ne serait-ce que sur quelques dizaines de mètres. Contrairement à un mode de vie en zone rurale, sortir de chez soi lorsqu'on habite dans une ville à forte densité telle que Paris implique presque systématiquement de rencontrer d'autres êtres humains sur son chemin, généralement inconnus.

La rue parisienne n'est pas l'espace que les femmes rencontrées privilégient pour regarder les hommes. Plus des deux tiers d'entre elles déclarent ne pas prêter d'attention aux personnes qu'elles croisent dans la rue lors de leurs déplacements pédestres quotidiens. Concentrées sur leur trajet, elles se meuvent dans un environnement dont elles ne discernent que vaguement les contours. Selon leurs mots, elles sont « dans [leurs] pensées » (Lola, 39 ans), « concentrée[s] sur [leur] truc » (Agathe, 18 ans), « en train rêver » (Elisabeth, 54 ans), « dans [leur] bulle » (Pauline, 24 ans). Plusieurs écoutent de la musique pour maintenir cet état de concentration et faire abstraction de leur environnement. Certaines marchent systématiquement la tête baissée, « regardant [leurs] pieds » (Charlotte, 32 ans) ou « par terre » (Irene, 42 ans). D'autres, par souci d'efficacité, focalisent leur attention visuelle sur les aspects techniques de leur déplacement et sur leur orientation, à l'instar de Stéphanie (37 ans) : « faut quand même faire attention de pas se faire renverser, de pas louper son... sa destination, regarder son plan. » Ce n'est pas simplement par efficacité que la majorité des femmes rencontrées adoptent une attitude de fermeture lorsqu'elles marchent dans la rue. Regarder le sol, se concentrer sur son trajet, regarder droit devant ou regarder dans le vide sont autant de moyens visant à ne pas croiser les yeux d'autrui dans l'objectif d'éviter toute interaction indésirable — « dans ma bulle, on m'embête pas ! » (Zoé, 18 ans). Ces stratégies d'évitement, visant en particulier les hommes, sont particulièrement adoptées dans la rue car cet espace est jugé le plus propice aux interactions indésirables dont le harcèlement masculin. C'est dans la rue que le sentiment d'insécurité des femmes rencontrées est le plus fort.

L'attitude visuelle des femmes dans la rue peut cependant évoluer selon les quartiers et leur fréquentation (comme vu précédemment), mais également selon la finalité de la déambulation.

Lorsqu'elles marchent dans la rue, non pas dans le but précis de se déplacer d'un point à un autre, mais pour se promener et flâner, certaines rapportent qu'elles peuvent adopter une posture plus ouverte et se laisser aller à la curiosité. C'est par exemple le cas d'Agathe (18 ans) qui explique qu'elle s'adonne à deux types de sorties pédestres, qui impliquent deux modes d'attention visuelle différents : « ça dépend si j'ai un but précis ou pas. Si j'me balade normalement, je vais regarder beaucoup plus, alors que si j'me dis : je vais aller à cet endroit, je vais y aller direct ». Agathe distingue la promenade de loisir sans objectif spécifique de la marche comme mode de locomotion ; la première étant davantage propice à l'observation d'autrui que la seconde.

Les transports en commun, un espace invitant à la curiosité visuelle

Si certaines enquêtées se déplacent à vélo ou en véhicule motorisé, une majorité d'entre elles empruntent les transports en commun interurbains (bus, métro, tramway, train de banlieue), de manière régulière (une à plusieurs fois par semaine), pour se rendre sur un lieu de travail, de loisir, de sortie, etc. Dans les transports en commun, quelques femmes adoptent le même type de stratégie d'évitement que dans la rue mais la plupart considèrent que ces espaces sont davantage propices à l'observation d'autrui et en particulier des hommes.

Premièrement, il est possible de s'y assoir ; une posture qui favorise la disposition à être attentive aux autres. Beaucoup rapportent qu'elles arrivent mieux à se « concentrer sur les autres » (Irene, 42 ans) lorsque leur propre corps n'est pas en mouvement. Deuxièmement, la temporalité n'est pas la même que celle d'un déplacement pédestre, puisqu'au lieu de croiser furtivement un inconnu, on se retrouve face à lui pendant plus d'une minute, ce qui laisse l'opportunité de s'adonner à un examen visuel plus approfondi. Ainsi, Stéphanie explique qu'elle observe peu les gens lorsqu'elle marche dans la rue parce qu'elle « ne peut pas apprendre beaucoup sur eux » du fait qu'ils ne sont que « de passage ». Or, ce qui l'intéresse c'est d'étudier un maximum d'indices qui se dégagent d'une personne et d'en tirer une analyse ; ce qu'elle parvient mieux à faire dans les transports en commun puisque les passagers sont statiques et qu'elle a davantage de temps pour les examiner. Troisièmement, les transports en commun, et en particulier le métro, offrent l'occasion de côtoyer dans un même espace-temps un nombre conséquent d'individus aux profils diversifiés en termes d'âge, de milieu social, de race, de culture, etc. Les enquêtées les plus curieuses se réjouissent de la quantité et de la variété de personnes ainsi réunies sous leurs yeux : « J'aime bien observer dans les transports en commun parce que je trouve que c'est un lieu tellement riche ! » (Héloïse, 21 ans) ; « c'est Paris... dans une rame de métro t'as 100 personnes ! » (Charlotte, 32 ans) ; « dans le train ou le métro où y'a mille informations » (Stéphanie, 37 ans). Même celles qui

n'apprécient pas particulièrement emprunter les transports en commun admettent que leur principale qualité est de permettre de rendre accessibles à la vue une multitude d'être humains, à l'instar de Rozenn (30 ans) : « je prends les transports en commun que je déteste assez, juste pour ça, pour regarder les gens ». Enfin, les transports en commun constituent un espace d'attente et de passivité où le temps peut sembler long, notamment pour une personne seule. Afin de ne pas céder à l'impatience, il convient de s'occuper : regarder les autres peut devenir une activité en soi. Le décryptage visuel de l'environnement humain est alors envisagé comme une occupation permettant de faire en sorte que le temps passe plus vite ; le regard se promène d'une personne à l'autre, à la recherche de points d'intérêts et de sources de plaisir. Nombre d'enquêtées rapportent qu'elles procèdent à des jugements psychologiques et sociologiques profanes, en guise d'occupation agréable — à l'instar de Dominique (63 ans) :

Dans le métro, je regarde les gens : j'regarde comment ils sont habillés, qu'est-ce qu'ils font euh... S'ils lisent, je cherche toujours à savoir quel livre ils lisent euh... voilà, des choses comme ça, quoi. Je suis curieuse ! [...] Après, je regarde celui qui lit Le Monde : Ah bah celui-là il est intelligent ! C'est très bête hein, c'est un peu simple ! C'est un peu simple mon observation, on va dire, mais c'est amusant quoi, je regarde quoi. Et oui, je m'interroge, je me dis : tiens, ah c'est moche son vernis, pourquoi elle a mis du vernis comme ça, c'est curieux de mettre du vernis de couleur quand on a des ongles courts. Voilà, des conneries quoi ! Enfin, c'est-à-dire, faut faire passer le temps dans le métro en même temps.

Le plaisir de l'observation peut également être un plaisir esthétique voire érotique. Quelques enquêtées rapportent qu'il leur arrive de porter un regard érotique sur les hommes pour pallier à leur lassitude des transports en commun. Par exemple, Nina (30 ans, célibataire) a pour habitude d'explorer la foule des passagers à la recherche d'hommes séduisants :

En fait c'est ridicule, j'me suis rendue compte... bon, c'est chiant le métro, tu le prends pour aller d'un endroit à un autre et parfois t'as besoin d'avoir quelque chose ... d'agréable à regarder... c'est normal. Et quand je rentre dans un métro, je fais vraiment le tour pour voir s'il y a un beau mec ! (rires) juste pour pouvoir regarder.

Léna (18 ans) s'amuse à comparer et classer les passagers de son wagon pour déterminer la personne avec laquelle elle préférerait avoir un rapport sexuel. Étant en couple exclusif avec un homme avec qui « ça s'passe archi bien », Léna ne cherche pas à rencontrer de nouveaux partenaires. Ce jeu imaginaire est plutôt une activité destinée à occuper son esprit lorsqu'elle est seule et s'ennuie dans les transports en commun :

Je vais te parler... alors c'est vraiment un jeu à la con, enfin c'est idiot ! [...] C'est vraiment un jeu débile. Mais euh ... bon, tu vas pas me juger blablabla (rires) euh ... ça m'arrive parfois dans le métro, je sais pas, le soir quand j'suis fatiguée et tout ça, et j'me dis « bon bah dans ce wagon-là, dans ce carré, dans les personnes avec qui je suis dans mon entourage direct, si j'devais coucher avec une personne, laquelle ce serait ? » (rires) donc là c'est vrai que pour le coup je regarde chaque personne un peu attentivement.

Je fais : « ah il est mignon », « lui, je sais pas euh... ah nan » (rires) généralement c'est des filles hein !
(rires)

Les réflexions et affects accompagnant l'observation d'autrui dans les transports en commun peuvent donc avoir une teneur érotique secrète. Lorsqu'elles occupent le temps passé dans les transports en regardant les autres, les femmes rencontrées tâchent de le faire discrètement, sans laisser paraître d'indices de leurs pensées et de leurs affects. Dans les transports en commun, la discrétion est de mise.

Les établissements de restauration, propices à l'observation des hommes

Les établissements de restauration (cafés, bistros, bars, brasseries, restaurants) sont les espaces les plus appréciés pour s'adonner à l'observation d'autrui et en particulier des hommes. Ils sont fréquentés de manière régulière par la majorité des participantes à cette enquête, qui s'y rendent parfois seule, souvent accompagnées (d'amie·e·s, de collègues, de leur partenaire intime, etc.). Certaines femmes peuvent s'y rendre précisément dans l'optique de regarder les gens, seules ou accompagnées. Les cafés disposant d'une terrasse sont particulièrement appréciés par les femmes qui prennent du plaisir à l'observation d'autrui : « J'adore ça ! J peux rester toute une journée à une terrasse de bistro à regarder passer les gens et à me raconter : oh bah lui il doit faire ceci, elle elle doit faire cela... » (Thérèse, 85 ans) ; « J'aime bien m'asseoir dans un café et prendre un café en regardant les gens, ça me divertit ! (rires) » (Namika, 24 ans). Comme a pu l'énoncer Richard Sennett, les cafés dotés d'une terrasse, apparus au début XIX^{ème} siècle à Paris, deviennent une véritable institution sociale. Ils entretiennent un rapport spatial avec la rue, permettant aux clients d'observer le flux des passants, qui deviennent un décor, un spectacle (Sennett, 2002).

Les établissements de restauration sont des espaces où l'on s'assoit et qui permettent de côtoyer de nombreux inconnus, tout comme les transports en commun. En revanche contrairement à ces derniers, ils sont fréquentés par plaisir et rarement par devoir, au cours de moments de loisirs, de détente et de fête. En outre, la diversité sociale y est généralement moins marquée. Les femmes rencontrées se sentent souvent plus à l'aise et plus en sécurité au sein de ces établissements que dans les transports en commun ou la rue — depuis la terrasse de café, la foule n'apparaît plus comme menaçante (*ibid.*). Cette perception d'aisance les aide à être plus disposées à l'observation, plus attentives aux gens qui les entourent mais aussi à les regarder avec un souci de discrétion moins accentué. Ainsi, les femmes qui se protègent dans la rue ou les transports en commun en s'enfermant dans leur « bulle », ont tendance à « s'ouvrir » davantage lorsqu'elles sont installées à la terrasse d'un café ou à l'intérieur d'un bar. Les bars et restaurants, étant davantage

perçus comme des espaces sûrs, permettent aux femmes de regarder plus librement les hommes, qu'il s'agisse des passants dans la rue, des autres clients ou des hommes travaillant au sein de ces établissements.

C'est également la temporalité qui change les comportements. Les établissements de restauration offrent une temporalité plus longue que les transports en commun — on reste généralement assis plus longtemps dans le fauteuil d'un bar que sur le siège d'un métro. Les femmes curieuses peuvent donc se consacrer à une observation plus approfondie, en particulier des clients et du personnel. Le corps des hommes qui attirent leur attention peut être détaillé avec plus de minutie. Par exemple, Sylvie (50 ans) explique que son point de mire varie selon selon le lieu dans lequel elle se situe :

Si c'est une personne qui est à une terrasse de café, forcément, euh tu vas t'attarder sur différentes choses : ça va être le regard, ça va être l'expression du visage et puis ça va être les mains. La gestuelle, tu vois. Si c'est simplement dans le métro et que c'est un homme de dos, bah euh... oui, si ton regard est attiré ça peut être parce que tu es attirée par ses formes entre autre par ses fesses ! Voilà. Mais une terrasse de café, ça peut être le regard, ça peut être les mains. Et puis ça peut être d'autres parties. C'est-à-dire qu'un homme qui va poser son pied sur son genou et tout et te dévoiler un peu de sa cheville, ça peut... [...] j'me suis vue récemment m'attarder sur une cheville d'homme.

En outre, les bars et restaurants permettent d'écouter les conversations. L'évaluation visuelle peut se compléter de l'évaluation de la personnalité et des valeurs morales, culturelles et sociales. Plus d'informations sont donc accessibles.

Enfin, ces établissements peuvent être fréquentés de jour comme de nuit. Ce sont aussi des lieux de consommation d'alcool et de fête — des circonstances qui peuvent favoriser l'attention visuelle portée aux hommes et les échanges de regards. Par exemple, Lola (39 ans) a tendance à éviter les regards dans la rue ou le métro mais entreprend de regarder franchement les hommes dans les bars, « en soirée ».

6.2.3. La prise de vue, révélatrice des comportements visuels

Les données recueillies grâce au dispositif de photographie participative complètent l'analyse de l'incidence de la situation sociale sur l'attention visuelle et l'expérience de séduction puisque ce dispositif apporte un éclairage sur la capacité des participantes à regarder ou non le corps des hommes et favorise leur réflexivité sensible en augmentant la vigilance qu'elles accordent à leur regard.

Cette expérimentation permet d'identifier les espaces dans lesquels les participantes peuvent éprouver des expériences de séduction et oser photographier des hommes. La rue et les transports en commun sont les endroits dans lesquels elles ont pris le plus de photographies — sans doute parce que ce sont les lieux qu'elles empruntent le plus et où elles sont amenées à croiser le plus d'hommes. Viennent ensuite les bars, dans lesquels les participantes photographient d'autres clients, tantôt de plein jour (dans ce cas, lorsqu'elles sont en terrasse), tantôt de nuit (en intérieur). Enfin, quelques photographies sont prises à la plage, lorsque les participantes sont en vacances. Dans ces espaces, elles ciblent principalement des hommes qu'elles ne connaissent pas. Les interactions avec les hommes inconnus qu'elles photographient varient selon leur degré d'aisance. Certaines femmes prennent systématiquement des photos volées, à l'insu de l'homme photographié. Ainsi, Julie (28 ans) et Agathe (18 ans) n'ont osé aborder aucun des hommes qu'elles ont photographiés. Agathe rapporte qu'elle était surtout dérangée par le regard des potentiels témoins : craignant leur jugement ou réaction, elle n'osait pas sortir l'appareil lorsqu'elle se sentait visible par d'autres, préférant attendre d'être sortie du wagon, lorsque les corps sont en mouvement et l'attention diluée, photographiant les hommes de dos ou de loin.



Figure 22. Photographie d'Agathe (expérience de photographie participative)

D'autres, osent aborder les hommes pour leur demander la permission de les photographier. Gaëlle (40 ans), qui se considère « un peu culottée », rapporte qu'elle n'était « pas trop gênée » d'aborder des inconnus dans la rue pour leur demander de poser, au contraire — « j'aime bien ». C'est une des rares à fournir la véritable intention de la prise de vue, comme l'indique cet extrait : « J'ai vu c'gars et j'lui ai dit : “Est-ce que j'peux prendre une photo de vous ? J'fais un travail, on m'a demandé de faire des photos d'hommes que j'trouvais euh... charmants, donc est-ce que j'peux vous prendre en photo ?” (rires). » Mathilde (28 ans) profite de l'exercice pour dépasser son appréhension et oser aborder un homme (nous y reviendrons), elle s'abstient donc de photographier des hommes sans les avoir consultés au préalable mais leur explique généralement qu'elle participe à une « enquête sur la virilité ».

En comparaison, lorsqu'elles photographient des hommes qu'elles connaissent (principalement leurs partenaires intimes, amis et collègues), les participantes ont moins tendance à le faire à leur insu, bien qu'elles puissent masquer l'intention de la prise de vue. Par exemple, Audrey (21 ans) photographie ses proches au cours d'événements festifs et collectifs en faisant mine de prendre des images souvenir. La prise de vue se déroule alors dans les endroits dans lesquels elles les fréquentent, qui relèvent davantage de la sphère privée (appartement, bar, espace de travail, etc.).

Par ailleurs, si les espaces publics s'avèrent propices à l'observation des hommes et aux expériences de séduction éphémères, de par la possibilité d'y croiser un grand nombre de personnes, ces espaces ne sont pas privilégiés pour la figuration érotique. Au sein du corpus d'images *Lusted Men* et *Sprinkle*, les scènes qui s'y déroulent sont très rares (chapitre 1). Celles-ci sont alors le fruit de mises-en-scène jouant sur l'interdit de se montrer nu en public et la dimension subversive de cette atteinte à la pudeur (un homme posant nu dans le métro, enlacé par une femme ; un homme en train de se masturber dans un parc, observé à son insu par une femme, etc.), présentant rarement le partenaire intime.

À l'issue de l'expérience de photographie participative, plusieurs participantes se rendent compte qu'elles ne sont pas « assez » attentives visuellement aux autres et en particulier aux hommes, notamment dans les espaces publics, soit par distraction (elles ont l'esprit ailleurs), soit par protection (pour ne pas se faire aborder ou harceler), soit par fidélité à leur compagnon. Par exemple, Hélène (55 ans) réalise qu'elle ne s'autorisait pas à regarder les autres hommes, du fait qu'elle soit en couple (nous y reviendrons) : « c'est fou que je m'interdise à ce point-là de le faire tu vois, dans ma vraie vie, sans l'appareil photo ». Elle comprend qu'elle n'éprouvait pas d'attirance pour d'autres hommes parce qu'elle « regardai[t] sans voir » : « forcément y'a des mecs mais je les voyais pas », ce qu'elle impute à une forme de « blocage », à un souci de « fidélité » et de « loyauté ».

Les participantes qui ont mené à bien l'expérience ont tâché de bousculer cette attitude de repli en se « forçant à ouvrir les yeux » pour être moins « renfermées » et sortir de « leur bulle » (Agathe, 18 ans, célibataire). Elles admettent que le cadre de cette expérience les a incitées à être davantage observatrices qu'à l'habitude, à enclencher un regard plus agissant — ce qu'elles estiment être une chose positive, à l'instar d'Agathe :

Je me sentais un peu obligée, je me disais : faut quand même que j'regarde les mecs pour pouvoir les prendre en photo, sinon ça va être compliqué quoi ! Et du coup, bah euh que ce soit les mecs ou le reste, je regardais beaucoup plus autour et ça c'était chouette, plutôt qu'être renfermée sur mon truc.

Leur engagement dans la réalisation de cet exercice augmente leur attention visuelle et la vigilance qu'elles portent à leurs expériences de séduction.

La participation à l'exercice leur a fait expérimenter la posture de sujet de regard légitime (légitimée par leur engagement dans ce dispositif). Face à l'exigence d'action, par le biais de la prise de vue, elles saisissent de manière incorporée et consciente les rapports de pouvoir liés aux positions regardé·e / regardeur·euse et les rapports de genre régissant ces positions. Par exemple, Gaëlle (40 ans) constate que ce sont généralement « les femmes qui sont abordées dans la rue » et à qui on dit qu'elles sont « jolies » ; elle est amusée d'inverser les rôles. Hélène (55 ans) se plaît à endosser la posture de femme photographe qui documente ses propres goûts et plaisirs visuels — « bah oui mon gars, moi j'aime bien ça chez toi mais ça non, ça oui... » — constatant que cette posture lui « donne un petit pouvoir » : « c'est vrai que, tout d'un coup, en parlant de sujet-objet, t'es agissante là, c'est vrai que ça change vachement les choses, c'était assez agréable. » Ces femmes prennent donc conscience du potentiel émancipateur du regard porté sur les hommes, notamment lorsqu'elles sont célibataires et souhaitent rencontrer de nouveaux partenaires.

6.3. Les multiples intentions des regards hétérosexuels féminins et leurs réactions d'orientation

Après avoir étudié les espaces et conditions propices à l'attention visuelle des femmes, nous allons nous pencher plus en détail sur leurs comportements visuels en présence d'hommes qu'elles pressentent comme étant séduisants et non menaçants. Une fois le risque de harcèlement et de violences sexuelles *a priori* écarté, demeure le risque que l'échange de regards produise une ambiguïté érotique et qu'il amène un échange de paroles. Certaines femmes prennent ce risque, avec plus ou moins de précautions, d'autres l'évitent. Trois types de comportements visuels en

découlent : chercher à établir une connexion par le regard ; opérer un repérage furtif mais fuir systématiquement la rencontre des yeux ; ignorer au maximum les hommes croisés. L'analyse des déclarations révèle que plus de la moitié des enquêtées ont tendance à affronter le regard des hommes qu'elles rencontrent au cours de leur vie quotidienne, dès lors qu'ils ne sont pas identifiés comme potentiellement menaçants (26 femmes sur 53). Celles-ci regardent frontalement les hommes qui retiennent leur attention et ne détournent pas leurs yeux lorsqu'ils croisent les leurs. Par tranche d'âge, cette attitude concerne la moitié des femmes de 18-45 ans (18 sur 35) et près des trois quarts des enquêtées de plus de 46 ans (13 sur 18). Les participantes les plus âgées sont donc plus nombreuses à maintenir le regard par rapport aux plus jeunes. Ensuite, l'autre moitié des enquêtées déclarent avoir tendance à regarder les hommes avec discrétion et détourner systématiquement les yeux lorsqu'ils se croisent (22 sur 53). Cette attitude concerne principalement les femmes célibataires (15 sur 26) et les femmes de moins de 45 ans. Enfin, de rares enquêtées déclarent avoir tendance à ne pas du tout regarder les hommes et ne pas être attentives à leur environnement visuel (5 sur 53). Ces trois catégories d'interaction se rapportent à des intentions qui diffèrent selon l'âge et la situation de couple. Nous nous intéresserons donc aux comportements visuels des enquêtées au prisme de ces deux variables. Les enjeux particuliers aux regards des femmes vieillissantes feront l'objet d'un développement spécifique ultérieur.

6.3.1. Ne pas être « observatrice »

Pour commencer, les rares enquêtées qui déclarent avoir tendance à ne pas du tout regarder les hommes et ne pas être attentives à leur environnement visuel, tantôt se comportent ainsi soit pour éviter le harcèlement (c'est par exemple le cas de Molly, explicité plus tôt), tantôt déclarent qu'elles ne sont pas observatrices¹⁰⁴. Les rares enquêtées qui déclarent ne pas avoir un sens de l'observation développé estiment que leur mode d'attention aux autres est moins visuel que la moyenne, qu'elles privilégient moins le canal de la vue. Par exemple, Hélène (55 ans) préfère se dire « sensuelle » qu'observatrice. Elle déclare « observer par [s]on ressenti », se définit comme « quelqu'un qui ressent plus qu'il n'observe ». Face à une personne, elle se ferait une « espèce d'impression » plutôt qu'un portrait détaillé. Ces difficultés peuvent être liées à des troubles affectant la vision. Hélène est « hyper myope » : « tu remarques, j'ai des grosses lunettes et j'ai pas des très bons yeux donc du

¹⁰⁴ Pour évaluer leur propre sens de l'observation, les interlocutrices s'appuient souvent sur la comparaison avec d'autres personnes de leur entourage (ami·e·s, collègues, famille, etc.) qui seraient plus ou moins attentives qu'elles à leur environnement visuel.

coup et j'me rends compte que j'ai du mal à reconnaître les gens » — je remarque en effet qu'elle peine toujours à me reconnaître de loin. Les femmes qui ne s'estiment pas (ou peu) observatrices considèrent qu'elles ne sont pas physionomistes. Emmanuelle (36 ans) se définit ainsi :

- Emmanuelle : Je sais que ce que moi j'appelle « regarder les gens » c'est pas c'que les gens appellent « regarder les gens » (rires), vu que les gens te disent « c'est quelqu'un qui a un jean », qu'ils ont des détails, des informations que je ne retiens pas du tout.

- Morgane : Comment tu regardes les gens alors ? Qu'est-ce que tu observes ?

- Emmanuelle : La démarche, un truc qui dégage... qui ne se joue pas sur la couleur des cheveux et des chaussures. Mais, résultat, des fois on peut avoir du mal à se comprendre. Quand t'es avec quelqu'un dans la rue et que tu dis « t'as vu machin » et en fait on a pas du tout vu la même chose, j'ai l'air d'une fille qui voit rien (rires).

- Morgane : T'es plus attentive aux attitudes ?

- Emmanuelle : Peut-être. Aux attitudes, aux démarches, à la gestuelle, à la présence. Pas forcément dans le détail.

Peu attentive aux aspects matériels de l'apparence, certaines caractéristiques physiques ou vestimentaires lui échapperaient — « tu aurais des lunettes, je ne le remarquerais pas, tu pourrais être blonde, je ne le remarquerais pas ». Face à une personne qu'elle connaît mais dont un aspect physique a changé (une nouvelle coupe de cheveux ou taille de barbe par exemple), elle peinerait à identifier clairement la source de changement « il y a quelque chose d'étrange mais je ne sais pas exactement de quoi il s'agit ». Ces femmes se définissent ainsi parce qu'elles ne scrutent pas l'apparence d'une personne dans le détail, ne sont pas attentives aux aspects objectivables qui constituent la physionomie d'une personne. Les résultats de cette auto-évaluation, aussi arbitraires soient-ils, permettent de mettre en lumière la variété des modes d'appréhension de la présence d'autrui et de l'environnement immédiat. Ils permettent de rappeler qu'il n'existe pas une manière de regarder et de percevoir des informations visuelles qui soit commune à un ensemble de personnes, mais que les manières de voir varient, entre autres, selon l'acuité visuelle et l'habilité à relever les détails. Il convient de distinguer le sens de l'observation de l'attention visuelle car les femmes qui se disent observatrices ne sont pas nécessairement attentives à tout le monde, tout le temps, dans toutes les situations et elles ne portent pas nécessairement leur attention sur le corps des hommes.

6.3.2. Ne pas regarder les hommes par fidélité à son compagnon

Nombre de femmes déclarent que l'attention qu'elles portent aux hommes évolue selon leur situation conjugale. Elles seraient moins attentives aux autres hommes lorsqu'elles sont en couple

stable. Cela concerne les enquêtées de toutes tranches d'âge. Prenons l'exemple de Julie (28 ans), avec qui je mène deux entretiens, à près d'un an d'écart. Entre ces deux rendez-vous, sa situation conjugale a changé drastiquement : au cours du premier entretien, Julie est en couple depuis une dizaine d'année avec un homme ; au second, elle se retrouve célibataire suite à leur rupture, cherche activement un nouveau partenaire et est ouverte aux liaisons éphémères. Alors qu'elle est en couple, Julie déclare qu'elle est visuellement très attentive aux hommes comme aux femmes et qu'il lui arrive de « se faire plaisir » en regardant « les beaux mecs ». Un an plus tard, Julie porte une analyse différente : elle considère qu'elle était « bien sage, bien gentille » lorsqu'elle était en couple : « Je n'avais d'yeux que pour [lui], j'regardais trois beaux gosses passer de temps en temps ». Elle réalise donc qu'elle ne « voyai[t] pas » les hommes. C'est en devenant célibataire qu'elle « commence à ouvrir les yeux » réellement. De même, Louise (18 ans) se souvient que lorsqu'elle était en couple, sa rétine pouvait percevoir la présence d'un homme identifié comme séduisant mais elle s'interdisait d'orienter son regard dans sa direction. Depuis qu'elle est célibataire, son comportement visuel serait « complètement différent » : elle serait désormais très attentive aux hommes et aurait « envie de [les] regarder ! ». Nombre d'entre elles rapportent qu'elles évitent de regarder les hommes par souci de « fidélité » à leur partenaire, puisque regarder un homme c'est prendre le risque de croiser son regard et que ce croisement de regards sous-tend une ambiguïté érotique. C'est par exemple le cas d'Albane (24 ans, en couple). Curieuse et attentive à son environnement, il lui arrive d'être séduite par l'apparence d'un homme, qu'elle tâche alors de mirer avec discrétion, de manière furtive, mais le risque que son regard soit intercepté par celui de l'homme observé l'incite à éviter tant que possible de regarder les hommes :

Je me suis rendue compte que ça pouvait être gênant, si on regarde la personne, qu'on a envie de le faire discrètement et qu'en fait, elle s'en rend compte, alors qu'on n'avait pas forcément envie de faire ça pour euh... rentrer en contact avec. Après euh... si on rentre en contact avec lui alors que c'était juste pour le plaisir des yeux... J'crois que c'est une raison pour laquelle je le fais pas. Maintenant je suis en couple, j'ai pas envie de susciter des rencontres avec des inconnus dans la rue mais après euh discrètement, des beaux physiques, on peut les regarder euh voilà (rires).

Plusieurs femmes interprètent l'envie de regarder d'autres hommes comme le signe que leur partenaire ne leur convient pas ou ne leur convient plus, à l'instar de Sarah (34 ans) : « Quand t'es dans cette phase papillonnage, ou quand tu sors avec un mec qui se fout de ta gueule — tu sais pas trop quoi, y'a un truc qui s'passe mais tu sais pas s'il te cache quelque chose ou quoi — tu mates tout le monde, tu vois, tu continues à mater tout le monde. » Dans la phase naissante du couple, il est fréquent que les enquêtées continuent d'être attentives aux autres hommes. Par exemple, Lola (39 ans) s'est récemment mise en couple avec un homme et ne se fait pas d'illusion sur l'avenir de cette relation ; elle s'estime être « encore pas mal dans la séduction » vis-à-vis des autres hommes,

par conséquent elle les « regarde encore pas mal ». Cécile (32 ans) rapporte qu'elle continue à regarder les autres hommes lorsqu'elle commence à fréquenter un homme, parce qu'elle n'a toujours pas été « satisfaite » de ses partenaires, ni « amoureuse » — ses relations n'auraient pas excédé 5 mois. Ces discours montrent que l'idéal d'amour est de n'avoir d'yeux pour personne d'autres que son partenaire : « il y a des moments où t'es fou d'amour, love total et t'es pas du tout... pas très intéressée par les autres. » (Lola, 39 ans). La norme conjugale hétérosexuelle serait de ne plus avoir besoin de regarder les autres hommes. Ces femmes s'abstiennent donc de regarder les hommes au nom de cette norme.

6.3.3. Aspirer au plaisir visuel

Cependant, certaines femmes en couple, satisfaites de leur situation et qui ne cherchent pas de partenaires s'octroient le droit au plaisir visuel. Cela concerne en particulier les enquêtées de moins de 50 ans. Ces femmes revendiquent le droit de regarder les hommes malgré le fait d'être en couple — « je vais pas me bloquer aux autres garçons juste parce que je suis en couple » ; « ça m'empêche pas de regarder les autres » (Héloïse, 21 ans). Elles « assument » éprouver du plaisir et aimer contempler les hommes. Dans ce cas, l'attention visuelle portée aux hommes n'est pas sous-tendue par l'espoir de faire rencontre mais a pour objectif de satisfaire à la curiosité et au plaisir visuel. Ces femmes tendent à regarder frontalement les hommes qu'elles trouvent physiquement séduisants et ne décroisent pas leur regard. Ici, regarder un homme dans les yeux ne constitue pas un signe d'ouverture à la rencontre. Lorsqu'elles ont tendance à regarder les hommes dans les yeux, les femmes n'adoptent pas exactement la même attitude selon qu'elles sont à la recherche de partenaires ou non. Le sourire en apporte un exemple éclairant : les premières tendent à soutenir le regard d'un homme sans leur sourire, quand les secondes peuvent utiliser le sourire pour lever l'ambiguïté érotique instaurée par l'échange de regard. Prenons l'exemple de Julie (28 ans), qui est en couple avec un homme depuis ses 16 ans et déclare regarder principalement les « beaux mecs » dans l'optique de se « faire plaisir ». Très attentive visuellement, elle a tendance à « être dans l'indiscrétion » et « fixer » les gens qui attirent son regard. Parfois même, elle dit avoir « des bugs » face aux hommes — comme aux femmes — qu'elle trouve « hypnotiques ». Si Julie est surprise dans sa contemplation, que l'homme examiné se rend compte qu'il fait l'objet de son regard, elle a tendance à sourire pour s'excuser de sa curiosité visuelle et de son indiscrétion, espérant ainsi mettre un terme à l'ambiguïté érotique de l'interaction. Selon elle, sourire signifie alors : « pardon, j'regardais pas non plus vraiment, j'buggais juste, quoi ». Le sourire vient alors « achever le

croisement des yeux » et « clore l'énigme » (Nahoum-Grappe, 1998). Il vise à désamorcer un éventuel malentendu au sujet de l'intention du regard.

Il semblerait que le regard porté sur l'autre soit plus facile à assumer lorsqu'il est considéré dénué d'intention de séduction. Les femmes qui regardent fixement les hommes alors qu'elles ne cherchent pas de partenaires, osent d'autant plus agir ainsi qu'elles sont en couple. Prenons l'exemple de Rozenn (30 ans) qui est mariée et enceinte au moment de l'entretien, et ne cherche pas à faire de nouvelles rencontres amoureuses ou sexuelles. Rozenn déclare être très attentive visuellement aux personnes présentes dans son champ de vision, et regarder en particulier les personnes belles (hommes et femmes) :

Comme y'a pas de recherche de séduction, que c'est juste... bah j'observe la beauté telle qu'elle est, quoi. Comme je ne suis pas célibataire, je ne suis pas dans une recherche du tout de... soit de me mettre en couple, soit de séduire un homme dans la rue, tu vois. C'est plus observer de belles choses qui passent, c'est pour ça que je disais que je regarde aussi les femmes. C'est vraiment très esthétique, esthétisant. Y'a pas ce rapport de séduction donc du coup, si j'suis vue, j'serais pas gênée parce que y'a pas ce côté sexualisé. Donc je baisse pas le regard mais j'insiste pas non plus tu vois. C'est plus « tu es séduisant, tu existes, tu es là, tu es devant moi, je te regarde »

Il est intéressant de remarquer que Rozenn regarde sans effort de discrétion et sans détourner le regard en cas de croisement. Elle s'autorise à dévisager les personnes qui lui procurent une émotion esthétique parce qu'elle les considère comme des « choses », non pas comme des êtres sexués et sexualisés. Elle semble assumer sa posture de voyeur du fait qu'elle estime ne pas être dans une démarche de rencontre. Le fait d'estimer que son propre regard est dépourvu d'intention de séduction, qu'il n'est pas érotique, semble mettre à l'aise certaines femmes et favoriser leur attention visuelle. Elles se sentent protégées par leur statut conjugal et plus légitimes de regarder les hommes pour le plaisir — un plaisir légitimé par le fait qu'il se prétende désintéressé. Ainsi, Sarah (34 ans) rapporte que, depuis qu'elle en couple avec un homme qui est « bien », elle continue d'être attentive aux hommes mais elle « mate les gens sans intention », c'est-à-dire sans velléité de rencontre. Pour une femme, aspirer au plaisir visuel serait donc possible dès lors que ce regard n'est pas considéré comme sexuel mais esthétique (se référer à la dissociation esthétique - érotique traitée au chapitre précédent). Porter un regard strictement esthétique sur les hommes serait aussi une manière de se sentir fidèle à son conjoint. Par exemple, Sylvie (50 ans) rapporte qu'il lui arrive souvent d'avoir des « coups de cœurs visuels » pour des hommes. Le rapport qu'elle entretient à ces expériences de séduction évoluerait cependant selon sa situation conjugale : « Quand je suis avec quelqu'un ça va être juste esthétique ; quand je suis seule, ça va être la libido. Je garde la libido pour la personne avec qui je suis, je suis quelqu'un de très sage (rire). » Autrement dit, elle ne s'autoriserait à porter un regard érotique sur les hommes que lorsqu'elle est célibataire. En affirmant cela, Sylvie doute

de la vérité de ses propos — « quoi que... je dis ça mais en fait, c'est vrai que j'avais un pharmacien qui m'attirait énormément, qui avait des très beaux yeux » — avant de changer de sujet. Cette contradiction révèle combien les femmes tentent d'incorporer l'idéal moral du couple hétérosexuel.

6.3.4. Vérifier son pouvoir de séduction

L'attitude d'attention visuelle permet non seulement de repérer les personnes dont la vue est agréable mais également de détecter les regards posés sur soi. Être attentive aux hommes offre alors la possibilité de vérifier son pouvoir de séduction, d'évaluer sa visibilité sexuelle. Cela concerne principalement les femmes de moins de 50 ans, qu'elles soient célibataires ou en couple. Ces femmes regardent les hommes pour le plaisir mais aussi pour savoir si elles sont regardées et par conséquent si elles plaisent. Soit elles ont repéré un homme qu'elles jugent séduisant et le regardent fixement pour attirer son attention et déterminer si le charme est réciproque — « en général, je garde la tête haute et je vois s'il me regarde ou pas. S'il me regarde pas je me dis : tant pis c'est pas grave. S'il me regarde, ça me flatte ! (rires) » (Louise, 18 ans, célibataire). Soit elles sondent leur environnement à la recherche des regards éventuellement posés sur elles, attentives à l'effet que leur présence corporelle produit sur les personnes croisées :

Parfois, l'envie d'avoir un regard avec un homme, même s'il n'est pas forcément terrible, ça peut être simplement la recherche dans ses yeux de mon identité personnelle, de savoir ce qu'il pense de moi, de me rassurer. Euh... si un homme me regarde — mais qu'il est moche et qu'il me plaît pas — s'il me regarde, ça me rassure et ça me fait plaisir. Donc il y a ce regard de recherche, pour se rassurer soi.

Très observatrice, Mathilde (28 ans, en couple) a tendance à examiner toutes les personnes qu'elle croise. Si elle contemple les hommes qu'elle trouve charmants par « plaisir pur et simple », elle n'en reste pas moins attentive à tous les autres, même ceux qui ne lui plaisent pas. Cependant, Mathilde regarde ces derniers différemment : non pas par pour le plaisir mais pour évaluer l'effet qu'elle produit sur eux. Les femmes rencontrées sont nombreuses à reconnaître que leur confiance en elle dépend du regard des autres et particulièrement de celui des hommes, qu'il s'agisse d'hommes qu'elles jugent attrayants ou non. Elles ont donc tendance à chercher les regards pour tester leurs propres charmes, balayant du regard leur environnement humain en quête de validation sociale de leur propre capacité de séduction à travers le regard de l'homme. Regarder un homme revient à regarder un miroir. Cette quête du regard a donc une visée de connaissance et de réassurance, qui est particulièrement recherchée par les jeunes femmes en couple. Par exemple, lorsqu'elle croise le regard d'un homme à son goût, Charlène (30 ans) m'explique en riant qu'elle « soutient le regard »

et « fai[t] une tête de salope ». Étant en couple et ne cherchant pas à rencontrer un nouveau partenaire, elle souhaite seulement vérifier qu'elle plaît encore. Elle adopte alors une attitude qu'elle estime « sexy » : « le visage légèrement penché et les yeux en l'air » pour simuler une disponibilité sexuelle en espérant séduire l'autre par son apparence, mais sans que cette interaction n'aille au-delà de l'échange de regard. Rozenn (30 ans) est enceinte au moment du premier entretien et récemment mariée. Elle continue à regarder les hommes fixement par émotion esthétique, sans intention de séduction. Se sentant « vieillissante » du fait de sa maternité et du passage à la trentaine, elle se dit « encore plus » attentive aux regards des hommes sur son corps : « Aujourd'hui, j'aime bien me sentir vue, regardée par un homme de façon positive, se sentir désirable, séduisante etc. mais c'est tout. Un mec qui me fait un sourire, je me dis que je suis encore une femme désirable, tu vois. » Ces témoignages montrent combien il est important pour l'auto-estime d'une femme de sentir qu'elle plaît aux hommes, que l'image qu'elle renvoi est séduisante (chapitre 4).

Il est intéressant de remarquer que plusieurs enquêtées rapportent que les interactions visuelles avec les hommes varient selon leur confiance — une confiance qui concerne leur pouvoir de séduction. Elles auraient davantage tendance à affronter le regard masculin, accueillir voire chercher le croisement de regards, lorsqu'elles se sentent séduisantes. Le regard des hommes joue un rôle sur la confiance qu'elles ont en elles au même titre que la confiance qu'elles ont en elle joue sur le regard qu'elles portent sur les hommes. Par exemple, Louise (18 ans) ne regarderait pas les hommes de la même manière selon la « confiance » qu'elle a en elle et la manière dont elle est habillée (ce qui serait lié) : lorsqu'elle porte des talons, elle se sentirait plus en confiance et marcherait plus facilement « la tête haute », en regardant les hommes droit dans les yeux ; lorsqu'elle sort habillée en « jogging », elle continuerait à être attentive aux hommes mais regarderait avec moins de franchise un homme qui lui plaît, parce qu'elle s'imagine qu'il y a « peu de chances qu'il [la] regarde ». Comme Louise, Mathilde (28 ans) ne « cherche » les regards que lorsqu'elle se sent confiante (à la différence de Louise, sa confiance ne serait pas liée à la manière dont elle s'habille) :

Il y a des jours où je me sens moins bien, je ne vais même pas chercher le regard d'un homme pour me rassurer parce que je sais que je ne dégage rien. Un jour où je suis bien, heureuse, et que je pars dans une bonne dynamique, là, les regards — alors que je suis habillée pareil — les regards sont présents.

Lorsqu'elle ressent moins d'aisance, Mathilde a tendance à lancer « des regards à la volée » sans attente de réciprocité, sans chercher d'interaction visuelle : « je mate plus que j'attends de me faire mater ». Pour accepter un échange de regards il convient de se sentir en confiance — que cette confiance provienne de la situation sociale, ou de l'estime de soi.

6.3.5. Encourager la rencontre

Fixer le regard d'un homme peut constituer une technique de la séduction intentionnelle. Le regard se veut alors intense, c'est est un « regard profond », les yeux sont fixés, le visage immobilisé (Nahoum-Grappe, 1998). La plupart des jeunes femmes célibataires qui tendent à soutenir le regard d'un homme dans une démarche de séduction, le font sans leur sourire, ni leur parler. Il vise à communiquer un intérêt, signifier à l'homme visé qu'il est apprécié, qu'il est jugé attrayant, charmant. Deux types de situations sont relevées. Dans le premier cas, il s'agit d'une réponse positive à la réception d'un regard sur soi. C'est alors l'homme qui repère le premier. Soutenir le regard d'un homme permet de l'encourager à poursuivre son entreprise de cour. Prenons le cas d'Audrey (21 ans), que j'ai l'occasion d'observer en train de se faire courtiser par un homme (nous travaillons ensemble au sein d'un établissement culturel). Je remarque de loin qu'un homme l'aborde et qu'elle semble gênée mais souriante. Plus tard, je la questionne à propos de cette interaction, qu'elle me raconte ainsi :

Il a vraiment passé très longtemps à [me] regarder et à chaque fois que je tournais la tête [vers lui], à essayer de regarder ailleurs, etc. J'étais un peu perturbée par son comportement (rires). Et en fait, il a fini par venir directement me proposer de boire un verre. Mais euh... j'avais déjà remarqué qu'il me regardait et je lui avais déjà signifié très clairement que je le regardais aussi.

Dans cet extrait, nous remarquons qu'Audrey tient à préciser qu'elle a participé à cette opération de séduction. Loin d'être surprise d'avoir été abordée par un homme qu'elle n'aurait pas remarqué, elle est consciente de la tension qui s'est instaurée dans ce jeu de regards, qu'elle a autorisé de par son attitude réceptive aux œillades de l'autre, et alimenté en érigeant l'autre en objet de regard. En analysant comment les jeux de regards entre hommes et femmes consistaient en une première étape de réalisation de cour, Erving Goffman a mis au jour que lorsque lorsqu'une femme accorde à un homme un deuxième coup d'œil rapide, c'est pour lui adresser signe d'encouragement. C'est exactement la position adoptée par Audrey, qui regarde à son tour cet homme pour que son regard soit interprété comme un « signe fugace qui puisse encourager [son] intérêt. » (Goffman, 2002, p. 62)

Dans le second cas, fixer un homme constitue une technique pour attirer son attention sur soi, dans l'espoir qu'il provoque une réaction chez lui. C'est alors la femme qui repère l'homme en premier. Par exemple, Astrid (29 ans) recherche activement un partenaire, que ce soit pour une « histoire d'un soir » ou pour « avoir des enfants ». Inscrite sur des applications de rencontre, elle sort beaucoup dans des bars, des soirées privées ou des boîtes de nuit, dans l'espoir de « rencontrer des mecs ». Dans l'extrait ci-dessous, Astrid explique qu'elle regarde avec insistance certains

hommes afin d'attirer leur attention, dans l'idée de provoquer une réaction, un échange, voire une rencontre :

- Astrid : J'adore fixer les gens. C'est genre euh, tu te dis dans ta tête « regarde moi, regarde moi, regarde moi » (rires)
- Morgane : Et quand l'homme en question te regarde en retour ...
- Astrid : Bah j'reste.
- Morgane : Tu souris, t'as une expression ?
- Astrid : Non. (Rires) c'est là où j'suis un peu débile, que j'souris peut-être pas assez.
- Morgane : Ça t'es arrivé qu'un mec vienne te voir suite à un échange de regards ?
- Astrid : Non. ça marche pas du tout ! (rires)
- Morgane : Tu fais cette technique pour qu'ils viennent te voir ?
- Astrid : Ouais, pour marquer mon intérêt. Mais euh... ouais, non, ça marche pas. C'est un échec.

Nous remarquons dans cet extrait qu'Astrid adopte un comportement visuel qui cherche à favoriser les rencontres. Elle regarde avec insistance les hommes qui lui plaisent dans l'espoir qu'ils la remarquent à leur tour puis l'accostent. Ce jeu de regards se déroule plutôt dans des bars et restaurants, souvent lorsqu'elle est en compagnie d'amies. Son attitude ne produirait cependant pas l'effet escompté, puisqu'aucun homme ne l'aurait jamais abordée suite à ce type d'échange de regards. Plusieurs enquêtes rapportent que cette technique ne porte que rarement ses fruits : les hommes qui reçoivent le regard d'une femme n'auraient pas tendance à entrer en communication verbale avec.

Fixer le regard d'un homme semble être une technique de drague efficace dès lors que la séduction est réciproque. Entretenir des œillades et « jeux de regard » avec des hommes peut alors conduire à la rencontre — dans la plupart des cas l'homme demeure à l'initiative (chapitre 4). Mais plusieurs enquêtes rapportent que la rencontre est généralement décevante. C'est le cas de Jade (24 ans) :

Une fois, je m'en rappelle [...] un gars — il était en face de moi dans le RER — et euh il me regardait et puis aussi je le regardais par intermittence et ça. Et puis à un moment, ça nous faisait trop rire et tout, donc euh j'étais là « ok ! » Et puis après, il est sorti à la même station que moi, alors qu'il sortait pas là normalement et euh... et là il a commencé à me parler et ça m'a complètement cassé.

Le passage de l'attirance fantasmée — « le côté juste séduction regard » — à la drague réelle a été vécu avec déception. Jade était séduite par la projection mentale qu'elle se faisait de l'homme observé, mais celle-ci était en décalage avec la réalité. Ce que son imagination s'était figurée à la vue de cet inconnu a été bouleversé par l'interaction verbale qui a eu lieu, remplacé par une image moins

séduisante. Nous retrouvons ici l'idée que la séduction exercée par la beauté peut se dissiper très rapidement avec l'échange verbal, notamment lorsqu'il révèle des valeurs morales, culturelles et sociales qui ne correspondent pas aux attentes de leur interlocutrice (chapitre 3). Les discours dissociant la beauté de l'attrance se nourrissent de ces expériences de rencontres jugées ratées.

6.3.6. Souhaiter mais craindre la rencontre

Si le fait de croiser le regard d'un homme permet de favoriser la rencontre, toutes les femmes célibataires et en recherche de partenaire ne s'adonnent pas à des techniques de séduction par le regard. Plusieurs enquêtées célibataires de moins de 50 ans rapportent qu'elles ont tendance à être visuellement attentives aux hommes qui les entourent et poser leur regard sur ceux qui attirent leur attention. Cependant lorsqu'elles sont surprises dans leur contemplation par l'homme observé, elles fuient son regard pour mettre un terme à l'échange instauré ; un évitement qui se produit en bougeant la tête, en baissant les yeux ou en décalant son regard sur le côté. Détourner le regard est un moyen de lever la gêne et l'ambiguïté qui peuvent s'installer dans l'échange de regards en y mettant fin. En agissant ainsi, les femmes « nient » l'échange de regards ainsi que leur posture de « voyeur » en faisant mine de n'avoir « rien vu » (Nahoum-Grappe, 1998). Dans ce cas, « l'échange visuel est un faire social qui peut être défait immédiatement, de sorte qu'apparemment aucun changement de registre ne semble caractériser l'espace social où cet échange a eu lieu, contrairement à ce qui se passe pour l'énoncé performatif. » (*ibid.*). En niant l'échange de regards, elles tentent de défaire la relation sociale qui était en train de s'établir et nient leur propre expérience de séduction, cherchant à annuler l'interprétation possible d'un attrait. Cette attitude ne semble donc pas favorable aux rencontres, ce dont plusieurs femmes célibataires se rendent compte et déplorent, à l'instar d'Irene (42 ans) :

Hum, je baisse les yeux (rires) parce que euh... en fait, je suis pas capable de faire ce jeu... et en général euh... je détourne le regard et le résultat c'est toujours qu'il pense que je suis pas intéressée, ça m'est arrivé parfois, j'en riais avec une copine parce qu'en fait, [toutes] les deux on se disait qu'on était pas capables de jouer ce jeu et plusieurs fois les gens nous on dit « en fait on pensait que t'étais pas intéressée », nan mais si, si ! J'étais très intéressée, mais tu vois ils avaient pas compris. Du moment que tu détournes le regard, y'en a très peu qui pensent que ça peut être juste une timidité, quelque chose comme ça.

Pour justifier cette réaction d'évitement systématique, plusieurs avancent, comme Irene qu'elles sont « timides » et n'aiment pas « se faire remarquer ». Par exemple, Emmanuelle (36 ans)

explique en riant qu'elle a tendance à réagir « comme un ado » lorsqu'un homme qu'elle lorgne détecte son regard, ce qu'elle assimile au fait de se sentir gênée et de fuir le regard — une réaction qu'elle juge « un peu... infantile ». Cette timidité peut parfois être proportionnelle à l'émotion ressentie par la vue de l'autre. Charlotte (32 ans) et Nadège (25 ans) m'expliquent par exemple que la probabilité de détourner le regard est plus forte lorsqu'elles croisent un homme qu'elles jugent séduisant.

Par ailleurs, certaines enquêtées expliquent qu'elles ne maintiennent pas le regard par respect pour l'autre, pour ne pas occasionner de la gêne chez lui. Stéphanie (38 ans) considère que fixer une personne, avoir un regard insistant, est une attitude « malpolie ». Elle détourne rapidement le regard car elle ne souhaite pas « mettre mal à l'aise » la personne observée. Jelka (18 ans) et Agathe (18 ans) n'aiment pas maintenir le contact des yeux car elles considèrent que c'est une pratique « bizarre » et « intrusive », qui produit une forme de malaise et d'incompréhension, particulièrement avec des inconnus. Que le décroisement de regards soit justifié par la timidité ou la gêne, cette attitude traduit une forme d'appréhension. Ces femmes craignent la réaction de l'homme observé et l'ambiguïté érotique sous-tendue par l'échange de regards. Elles craignent également de dévoiler être séduites. En coupant court à l'interaction naissante, elles espèrent freiner l'élan d'une rencontre éventuelle, même lorsqu'elles aimeraient que la rencontre se produise. Il semblerait que cette crainte soit d'autant plus grande du fait qu'elles soient célibataires ; la portée érotique de l'échange semble alors plus évidente et les rend plus vulnérables.

Les femmes célibataires sont généralement conscientes que leur comportement visuel influence les possibilités de rencontre. Quelques-unes rapportent qu'elles tâchent de se « forcer » à être plus attentives aux hommes, de sortir de leur attitude de repli. Par exemple, Nadège (25 ans, célibataire) « trouve ça chouette de s'ouvrir à la rencontre, d'accueillir un peu les événements qui viennent comme ça et tout ». Elle essaie « d'être dans cet état-là », d'ouverture et d'accueil, ce qu'elle vit comme « un entraînement » qui n'est « pas toujours facile ». Reprenons le cas de Charlotte (32 ans), qui considère que ses anciens partenaires étaient « moches » et qui ne veut plus faire face à l'expérience d'être en couple avec un homme qui ne lui plaît pas physiquement (chapitre 3). Dans les espaces publics, elle avait tendance à ne regarder ni les hommes, ni les femmes ; « très timide », elle évitait tous les regards (« même les enfants »). Cependant, depuis qu'elle a décidé de « changer », elle se lance des défis pour arrêter de baisser systématiquement les yeux face aux hommes : « je me donne des petits exercices en mode : nan, garde les yeux ! ». Charlotte rapporte qu'elle fait en sorte d'être davantage attentive visuellement aux personnes qu'elle croise et qu'elle « ose » regarder davantage les hommes qui l'intéressent, discrètement. Si elle remarque que son comportement visuel évolue, elle se dit encore incapable de soutenir le regard d'un homme lorsque leurs yeux se

croisent — « j'en suis pas à ce stade-là, mais beaucoup mieux quand même. » Dans son récit biographique, Charlotte marque la volonté de s'engager dans un tournant : « c'est agréable de voir qu'on est capable de changer, qu'on subit pas toute sa vie, qu'on n'est pas la même personne toute sa vie ». Elle établit une rupture entre sa vie « d'avant », où elle avait la sensation de se comporter « comme une victime » et les premiers jalons d'une nouvelle phase de sa vie, où elle aspire agir de manière plus « libre » et affirmée. Le fait d'être attentive aux hommes est donc appréhendé comme une pratique émancipatrice.

Pour être plus attentives aux hommes, voire plus entreprenantes, quelques femmes utilisent le prétexte de la photographie. Je remarque par exemple que Mathilde (28 ans, célibataire) s'est approprié le dispositif de photographie participative comme technique de drague. Elle est ravie que cet exercice lui serve de prétexte pour « briser la glace » et aborder les hommes qu'elle juge séduisants. Quelques rencontres sexuelles en découlent, comme avec un homme qui « est devenu un amant grâce à l'appareil photo », qu'elle remarque à la terrasse d'un bar : « j'ai osé aller lui parler et j'ai osé le prendre en photo et lui avouer finalement par les mots que je le trouvais beau ». Lorsque Mathilde raconte cette expérience à Virginie, une collègue de travail célibataire de 36 ans, Virginie décide de s'acheter un appareil photo jetable pour en faire de même. Virginie considère qu'elle n'accorde plus beaucoup d'attention aux hommes, qu'elle est « blasée » et ne croit plus à la rencontre naissant de l'échange de regards. Elle rapporte qu'elle regardait davantage les hommes avant, lorsqu'elle était plus jeune et semble nostalgique des œillades d'alors — « je te regarde, tu me regardes, on se fait des films mais il ne se passe jamais rien » — d'où sa volonté de se faire violence via le prétexte de la photographie. Elle espère que l'exercice lui permette de « braver sa timidité » et de parvenir à « aborder des hommes » pour faire des rencontres. La technique de drague via la photographie est en partie à l'origine du projet Lusted Men : c'est parce que Flore souhaite aborder les hommes qui lui plaisent qu'elle entreprend une série photographique sur le corps des hommes puis qu'elle cherche à politiser la question du regard érotique des femmes et rencontrer d'autres femmes photographes (chapitre 2).

L'étude des comportements visuels a permis de mettre en évidence la diversité des intentions du regard et de ses réactions d'orientation. Elle a montré que les mouvements oculaires sont loin d'être de simples réactions spontanées mais sont modelés par le social. En outre, si les comportements visuels sont parfois vécus de manière inconsciente, c'est qu'ils sont le fruit d'habitudes incorporées, dont certaines femmes tâchent cependant de se défaire pour gagner en sentiment d'assurance et de liberté.

6.4. « Mater » les hommes entre femmes

Après avoir détaillé les multiples formes de comportements visuels individuels, il convient d'aborder les comportements collectifs. Nous allons donc nous intéresser à l'observation collective des hommes qui peut s'effectuer lors de sorties en groupe, généralement non mixte — « mater entre copines ». Parmi les femmes rencontrées dans le cadre de l'enquête par entretiens, plus d'un tiers des enquêtées affirment se livrer à des pratiques d'observation collective de manière occasionnelle. Cela concerne majoritairement les enquêtées âgées de 24 à 37 ans et touche davantage celles qui sont célibataires et à la recherche d'un partenaire. La pratique de lorgnade collective se fait parfois de manière spontanée, lorsqu'un homme tenu pour séduisant est aperçu par une ou plusieurs femmes (amies, copines, collègues) réunies au sein d'un même espace. Parfois, elle est préméditée : « avec mes copines, on va se dire : ah tiens on va se poser en terrasse de café, en plus y'a plein de beaux gosses qui passent et tout ! [...] Ah ouais, ici y'a plein de beaux-gosses qui passent, on va rester là, c'est en plein soleil, parfait ! » (Albane, 24 ans). Des amies se rejoignent alors dans un lieu en ayant à l'idée d'y rencontrer des hommes plaisants à l'œil. Regarder les hommes entre femmes ou « mater » peut se pratiquer le soir comme en journée, dans des établissements de restauration ou de débit de boissons, mais également dans les espaces publics accessibles gratuitement tels que la rue, la plage, les centres commerciaux — notamment en ce qui concerne les femmes de moins de 21 ans, qui fréquentent moins les bars et restaurants.

6.4.1. À plusieurs, il serait plus facile de regarder les hommes

Ainsi réunies, les femmes tendent à être davantage attentives aux personnes présentes autour d'elles, et surtout aux hommes. C'est alors l'occasion de les regarder plus en détail et avec moins d'effort de discrétion. Fortes de leur nombre, elles se sentent davantage en confiance que lorsqu'elles sont seules pour affronter leur regard. Dans l'euphorie produite par l'effet de groupe — souvent aidée par la consommation d'alcool — elles osent parfois afficher ouvertement leur intérêt pour un homme et le séduire activement, encouragées par leurs amies. Dans ce cadre, plusieurs femmes ont tendance à formuler à haute voix les commentaires qu'elles taisent habituellement. Partager le fruit de son observation entre pairs permet de confronter les manières d'observer des unes et des autres mais également de comparer les goûts. Formuler à haute voix ses appréciations, en débattre et les analyser collectivement semble être une pratique sociale qui peut renforcer la complicité entre pairs.

C'est pour certaines l'occasion de dévoiler une part de leur intimité, de se livrer, pour créer ou entretenir des liens d'amitié entre femmes.

Les comportements visuels adoptés varient cependant selon les individus et les groupes. Certaines femmes arborent de la réserve vis-à-vis de l'homme admiré, comme de leurs amies, ne verbalisant pas nécessairement leurs pensées et émotions. C'est le cas de Louise (18 ans, célibataire) et ses amies, lorsqu'elles croisent un homme tenu pour séduisant : « on essaie d'être discrètes ; même quand on se dit rien, on se fait : t'as vu le mec qui est sorti là ? — ouais j'ai vu aussi ! (rires) ». D'autres peuvent exprimer ouvertement les émotions et pensées qui émanent de leurs impressions visuelles pour les mettre en partage avec leurs amies, voire formuler des commentaires licencieux, sans effort de discrétion à l'égard de l'homme visé. Elles considèrent alors qu'elles adoptent une attitude masculine. Le témoignage de Rozenn (30 ans, mariée) est exemplaire :

En soirée et tout, tu vois, entre copines on commente forcément. Et puis il y a quand même ce truc de séduction, même rapide, la petite phrase drôle au passage, le serveur... surtout en bande de filles, c'est rigolo [...] C'est marrant parce que je crois que les femmes on est plus crues que les hommes — entre nous — on fait plein de commentaires hyper crus, enfin t'sais on y va vraiment quoi ! Et puis, on va vraiment aller d'une projection : Nan mais j pense que lui, il doit avoir une petite bite ; Regarde ses mains, ça va pas du tout. Des trucs un peu anecdotiques mais qui vont quand même loin sur les projections.

Une attitude masculine serait alors une attitude qui appréhende le corps de l'autre comme un objet sexuel (chapitre 3) et prend l'initiative de draguer (chapitre 4).

Le dispositif de photographie participative apporte un éclairage sur les pratiques d'observation collective. De fait, certaines participantes mentionnent la collaboration d'autres femmes à la prise de vue ; mises dans la confiance du projet, ces femmes deviennent leurs complices. L'expérience de photographie participative prend alors effet dans le cadre de leur sociabilité amicale. C'est le cas de Julie (28 ans), qui rapporte être attentive aux hommes lorsqu'elle est seule mais également avec ses amies : « on adore faire ça, avec mes copines, tout ça... se poser en terrasse et regarder les gens passer, c'est un peu notre passion (rires). ». Parmi ses 20 tirages, 9 photographies sont prises en compagnies d'autres femmes (des amies, des collègues et sa sœur). Elles participent à faciliter la prise de vue de plusieurs manières. D'une part, elles aident au repérage visuel. Julie rapporte qu'elle se promenait en direction de la plage avec une amie lorsqu'elles voient arriver un homme séduisant. Son amie la presse alors de le photographier : « Julie, Julie, appareil photo, appareil photo ! » Ce qu'elle se hâte de faire. La présence d'amies permet également de confirmer l'évaluation visuelle d'un homme, qui est validée par le verdict collectif. Par exemple, Julie photographie un guitariste en représentation dans un bar de nuit, qu'elle avait pris le temps d'admirer avec ses amies et au sujet duquel elles avaient assez échangé pour en déduire : « on l'aimait

beaucoup ». La complicité d'amies permet également de faciliter la prise de vue en créant un prétexte détourné à la prise de vue. Julie admet qu'elle « essayai[t] de gruger » en demandant à ses amies de poser au premier plan pour que le sujet photographié ne se sente pas visé par son objectif.



Figure 23. Photographie de Julie en présence d'une amie (photographie participative)

L'influence du groupe sur l'attention visuelle individuelle

Parmi les femmes à qui il arrive de « mater entre copines », on observe une égale répartition entre les enquêtées qui sont attentives aux hommes et peuvent affronter leur regard lorsqu'elles sont seules et les enquêtées qui les regardent peu et évitent de croiser leur regard. Les femmes visuellement attentives mais « timides » qui disent ne pas oser croiser le regard d'autrui peuvent profiter de cette compagnie pour oser regarder plus attentivement, mises en confiances par l'effet de groupe. De manière générale, les femmes les plus attentives ont tendance à influencer les moins attentives. De fait, les femmes moins attentives aux hommes rapportent qu'elles sont incitées à les « mater » par leurs amies. Par exemple, Charlène (30 ans, en couple) regarde peu les hommes dans la vie quotidienne car elle serait rarement séduite par leur physique — « mes critères sont assez stricts ». Cependant, lorsqu'une de ses amies lui indique un homme qu'elle trouve charmant — « lui il est bien ! » — Charlène change ses habitudes : « pour une fois, je vais prendre le temps de regarder

et me dire : ah bah ouais ». Être en groupe peut donc inciter une femme à diriger son regard vers d'autres personnes que celles repérées habituellement, à s'intéresser à des hommes qui n'auraient pas accroché son regard sans la mise en partage de l'attention visuelle d'autres. Cela incite également les femmes qui n'ont pas l'habitude de regarder les hommes lorsqu'elles sont seules à être davantage alertes aux personnes qui les environnent. C'est par exemple le cas de Clémence (25 ans, en couple) qui ne « pense pas » à regarder les hommes lorsqu'elle est seule car elle est occupée par d'autres réflexions :

Alors justement, ça peut m'arriver, voilà, effectivement en groupe [...] et notamment dans la rue, style euh [...] on peut être toutes les quatre dans la rue et croiser un mec [...] Et on va avoir ce truc de : bah dis-donc ! Enfin, tu sais euh « tululut ! » enfin ce truc complètement vulgos, tu vois (rires), mais que toute seule jamais, jamais, jamais.

La mise en partage des impressions visuelles d'une situation vécue à plusieurs permet d'évaluer sa propre capacité d'attention visuelle. Ainsi, Stéphanie (37 ans) rapporte qu'on lui aurait « souvent » fait remarquer qu'elle était très observatrice parce qu'elle a tendance à « faire un *reporting* aux copines » en détectant des points d'intérêts sur lesquelles elles les invite à porter leur attention — « t'as vu là ». Inversement, Emmanuelle (36 ans, célibataire), ne se considère pas comme une personne observatrice car elle ne détaille pas l'apparence des gens qu'elle côtoie ; ce qu'elle déduit en comparant son mode d'évaluation visuelle à celle de personnes de son entourage : « ce que moi j'appelle regarder les gens c'est pas c'que les gens appellent regarder les gens (rires) vu que les gens te disent : c'est quelqu'un qui a un jean ; ils ont des détails, des informations que je ne retiens pas du tout. » Seule dans l'espace public, Emmanuelle n'est pas attentive aux hommes et évite tout croisement de regards. Avec ses amies, il lui arrive de participer à des séances collectives d'examen visuel. Dans ce contexte, elle s'applique à regarder les hommes de la même manière que ses amies : « je vais être obligée, en effet, de rentrer dans les détails, regarder les vêtements etc., je vais regarder ça pour pouvoir échanger. » La description des aspects visuels de l'apparence d'une personne sert alors à créer des points de repères communs pour faciliter la communication et s'assurer que la même personne est visée par des points de mire différents. Emmanuelle ne serait jamais à l'initiative d'observation collective. Les hommes qu'elle est alors incitée à regarder seraient repérés par ses amies avant elles. En outre, elle évitera de croiser le regard de l'homme ciblé. L'effet de groupe ne l'amène donc pas à changer son comportement visuel, seulement à porter son attention sur un homme qu'elle aurait ignoré autrement.

Regarder un homme à plusieurs aurait pour effet d'élargir le spectre des personnes observées. Mais cette pratique collective n'influencerait guère les comportements individuels. Ainsi, les

femmes qui tendent à verbaliser sans gêne leurs impressions visuelles à leurs amies sont généralement les plus attentives aux hommes et celles qui n'hésitent pas à les regarder fixement lorsqu'elles sont seules dans l'espace public. Si elles entraînent leurs amies à agir comme elles lorsqu'elles sont ensemble, cette influence est limitée. Au sein d'un même groupe et face à l'observation d'un même homme, les comportements diffèrent donc. Lorsqu'elle « mate » avec ses copines, Louise (18 ans célibataire) précise qu'elle ne « di[t] rien ». Étant « très observatrice », elle aura « repéré » l'homme au cœur de l'attention, mais n'aurait pas tendance à émettre un commentaire ou verbaliser son émotion. C'est l'une des rares femmes à déclarer affronter le regard d'un homme qui lui plaît mais à ne pas oser le verbaliser entre ami·e·s. Pour sa part, Albane (24 ans) se dit observatrice mais tend à éviter la rencontre des yeux. Elle n'aurait pas tendance à exprimer ouvertement qu'elle est séduite par l'apparence d'un homme qu'elle a pourtant repéré : « Quand y'a des hommes beaux, beh j'le pense mais j'le sors pas tu vois. Même si j'suis avec une copine, je le garde pour moi et j'attends que ça soit elle qui me dise : t'as vu, il est beau ! Et j'dis : ouais ! (éclate de rire) Souvent, c'est ça quoi ! ». Albane constate, en revanche, que cette attitude est propre à l'observation des hommes et qu'elle diffère lorsque son regard se pose sur une femme — « j'ai beaucoup moins de problème à le dire pour les femmes ». Elle émet l'hypothèse que sa discrétion soit liée au fait qu'elle soit en couple (nous y reviendrons). Il est intéressant de remarquer que même lorsqu'elles sont entourées de femmes qui expriment les émotions émanant de la vue d'un homme tenu pour séduisant, certaines n'osent pas en faire de même.

Regarder collectivement les hommes pour gagner en agentivité

Laura (une des membres fondatrices de Lusted Men) se rappelle avec émotion qu'elle a saisi le potentiel émancipateur du regard porté sur le corps des hommes au cours du « workshop mater des hommes sur la plage », une session de lorgnade collective, en compagnie des femmes avec lesquelles elle fondera Lusted Men, organisée intentionnellement par l'une d'elles dans l'optique de politiser la question du regard :

Moi, le truc qui m'avait le plus marqué c'était le workshop mater des hommes sur la plage, quoi, que Flore avait proposé. Et qui m'a vraiment bouleversée dans ma chair, quoi. Elle m'a dit : on a qu'à regarder les hommes (rires) et j'avais l'impression que j'avais jamais fait ça, en fait. Et surtout pas en groupe. On était, du coup, au bar, sur une plage de surfeurs — et d'avoir été au bar des surfeurs en maillot de bain, complètement libre de ce corps qui d'habitude m'encombre et me gêne et d'être plutôt : « attends mais c'est qui qui m'plait ? » Et du coup, on avait chacune un peu... on disait : moi c'est lui, moi c'est lui. Et j'me rappelle qu'on avait fait des photos aussi, on a été les voir en leur demandant si on pouvait les prendre en photo mais de manière très genre... J'vais l'voir, j'prends son tatouage en photo, tu vois. D'ailleurs c'était même pas « il m'plait » c'était plutôt genre ... moi j'me rappelle, y'en avait un

qui me plaisait mais j'lui avait pas demandé de le prendre en photo. J'avais plutôt pris en photo le mec avec des gros muscles, le tatouage, vraiment, justement la représentation assez basique de la masculinité. Et Flore, elle l'avait fait avec le serveur. ça, ça avait vraiment été... ouais, très nouveau quoi. De se rendre compte que sur la plage en fait je regardais les femmes, pas les hommes. Moi personnellement, ça m'a vraiment bousculée très très fort parce qu'après du coup — on était dans un ... petit village où y'avait un serveur trop beau qu'on avait appelé Hercule (rire) [...] — et du coup, j'm'étais mis en tête qu'il fallait que j'le prenne en photo. Donc, en fait, j'avais ressenti du désir, j'étais vraiment très très perturbée. J'm'étais retrouvée à taper à leur porte pour proposer un plan à trois, enfin n'importe quoi ! Et le lendemain, j'étais allée faire des photos le matin — enfin, j'm'étais perdue. Ça m'a vraiment bouleversée, quoi.

Ce « workshop » ainsi que les discussions entretenues avec les futures membres du collectif Lusted Men auraient, selon Laura, profondément modifié le regard qu'elle porte sur le corps des hommes, l'importance de l'apparence physique dans le choix de partenaire et la manière dont elle appréhende la sexualité et le désir (chapitre 7). Regarder les hommes collectivement, parce que cela peut permettre aux femmes de se sentir plus en confiance, peut donc être vécu comme émancipateur.

6.4.2. « Mater » entre femmes, une attitude plus ou moins valorisée selon les groupes

« Mater » un homme et le verbaliser est une pratique qui ne se partage pas avec n'importe quelle femme. La compagnie de certaines seulement y serait favorable ; celles qui sont « très radar » (Clémence, 25 ans) ou « au taquet » (Louise, 18 ans) — autrement dit les femmes qui ont pour habitude de regarder les hommes, même lorsqu'elles sont seules, qui sont alertes et repèrent facilement les hommes séduisants aux alentours — mais également celles qui ne sont « pas timide[s] » et n'ont « pas de barrière » (Albane, 24 ans). En revanche, lorsqu'elles sont en compagnie de femmes qu'elles n'ont pas identifiées ainsi, certaines enquêtées craignent de s'adonner à cette pratique. Clémence se qualifie de « très cérébrale » : lorsqu'elle est seule, elle ne regarde pas les hommes mais « pense à des trucs sérieux » et « intellectuels ». Elle considère que les pratiques d'observation collective comme « un truc complètement vulgos », bien qu'elle accepte de se prêter au jeu lorsque ses amies proches y sont à l'initiative mais « n'oserai[t] pas le faire » avec d'autres amies. Une même femme peut donc adopter ou non cette pratique en fonction des personnes qu'elle fréquente. Selon les personnes mais également selon les groupes de pairs, cette pratique peut être valorisée et appréciée, comme elle peut être dévalorisée et dépréciée. En effet, certaines enquêtées se défendent d'avoir pour habitude de « mater » les hommes lorsqu'elles sortent entre amies, portant un jugement dépréciatif sur cette pratique. Pour Alice (19 ans, célibataire), ce n'est « pas une priorité » parce qu'elle est entourée d'amies « qui sont déjà en couple depuis longtemps ».

Selon Jelka (18 ans, célibataire), dont le cercle amical est constitué de personnes « en couple depuis longtemps » et de « célibataires depuis toujours », c'est une activité « bizarre » :

C'est vrai que j'ai remarqué que c'est assez rare qu'on mate ou qu'on s'envoie des photos en mode « lui il est beau » — enfin si j pense que ça peut nous arriver, mais on mate pas en mode « lui il est beau là-bas. » [...] Nan on mate pas beaucoup comme ça, entre filles. C'est assez bizarre j'trouve (rires). Enfin moi, c'est pas un truc qui m'attire vraiment.

La mise en partage du plaisir visuel suscité par la vue d'un homme peut être considérée comme une « distraction », une « activité rigolote » (Albane, 24 ans), mais elle peut également être désapprouvée. Cette pratique tend en particulier à être dévalorisée avec l'âge ou la mise en couple. En commentant à haute voix leurs ressentis visuels, les femmes courent le risque d'être jugées immatures : c'est une pratique « d'adolescente » (Charlotte, 32 ans), « un truc qu'on faisait au lycée » (Albane, 24 ans). La question de la maturité est alors pensée en termes d'installation au sein d'une relation de couple exclusive. Mater les hommes serait donc une pratique de femmes intéressées par les hommes, voire à la recherche de rencontres. Cette activité serait donc réservée aux célibataires ou aux femmes « ouvertes ». Les récits de Charlotte et de Mathilde (28 ans), toutes deux collègues de travail, nous apporte deux exemples éclairants de la désapprobation de cette pratique par les pairs.

Une attitude jugée immature

Au moment de l'enquête, Charlotte (32 ans) est célibataire depuis plus de deux ans mais « aimerai[t] bien que ça change ». Au sein de son groupe d'amies les plus proches, toutes les femmes sont installées dans une vie de couple stable, ont des enfants ou sont enceintes. C'est donc la dernière femme célibataire et sans enfants de son groupe d'amies. De ce fait, Charlotte explique qu'elle ne s'autorise plus à commenter à haute voix l'émotion que lui produit la vue d'un homme séduisant lorsqu'elle est en leur compagnie :

- Charlotte : J'me l'permets pas trop parce que, comme elles sont toutes maquées, j'fais vraiment l'enfant de la bande. Moi j'ai 10 amies filles avec qui j'suis proche ici à Paris, j'suis la seule qui suis célibataire [...] J'ai vraiment l'impression d'être une adolescente, ma pote elle est enceinte jusqu'au cou... c'est horrible comme sensation. Donc tu vois, de là à exprimer ce genre de trucs euh... c'est devenu quelque chose de moins courant.

- Morgane : T'oses pas commenter le physique d'un homme que tu trouves beau parce que ça fait « adolescent » ?

- Charlotte : Ouais, parce que du coup c'est tellement ... à côté de la plaque, par rapport à c'que devient la vie en fait... ça m'empêche pas d'le penser.

Charlotte adapte son attitude de peur de mettre en évidence la singularité de sa situation conjugale, minoritaire au sein du groupe. Ne souhaitant pas recevoir de jugements désapprouvateurs vis-à-vis de sa différence, elle demeure discrète et ne partage pas ses « coups de cœur » visuels. Charlotte raconte qu'il leur arrivait de « mater les mecs » ensemble, mais lorsqu'elles étaient adolescentes. C'est désormais une activité révolue au sein du groupe. Charlotte avance trois facteurs pour expliquer ce changement : la maturité, la mise en couple et la maternité. Selon elle, ses amies ont d'autres « préoccupations » maintenant qu'elles sont enceintes, et encore plus encore après l'accouchement : « quand y'a le gamin, y'a tellement plus le temps en fait ». Ainsi, en parlant ouvertement de ses repérages visuels auprès de ses amies, Charlotte dévoilerait que ses préoccupations n'ont pas évolué, contrairement à ses amies. Il apparaît ici que Charlotte ne respecte pas la coïncidence âge - rôle attendu pour une femme d'une trentaine d'année, à savoir : la conjugalité et la maternité. Il y aurait donc un écart entre son âge *civil* et son âge *social* : elle serait « trop vieille » pour « mater les mecs » ; une activité qui la renvoie à la jeunesse et n'est pas valorisée par l'adultéité. Cette « asynchronie »¹⁰⁵ est perçue de manière dépréciative par Charlotte, ce qui révèle l'importance « d'être reconnu·e comme ayant le « bon âge » (Rennes, 2016, p. 42).

En comparant le ressenti de Charlotte au discours de Rozenn (30 ans), qui est enceinte au moment de l'entretien, il ressort que Rozenn répond peu au schéma normatif auquel Charlotte fait allusion. Cette femme déclare qu'elle continue à « mater » les hommes et en parler ouvertement — ce qu'elle ne fait pas seulement pour le plaisir des yeux mais également pour être réassurée quant à son pouvoir de séduction malgré les transformations corporelles induites par la grossesse. Ces témoignages montrent la complexité des normes qui encadrent la vie des femmes lorsque les injonctions à être féminine, donc physiquement séduisante, se croisent avec les injonctions à être une bonne mère. Ils montrent également que les femmes peuvent réagir différemment aux normes de féminité, d'âge et de maternité.

Revenons à Charlotte. Il se trouve que lorsqu'elle est en compagnie de femmes plus jeunes que celles de ce groupe, notamment avec ses collègues de travail, elle est plus à l'aise à verbaliser ses enchantements oculaires. Ses collègues, âgées de 28 et 29 ans et célibataires, seraient « plus là-dedans », c'est-à-dire plus enclines à regarder les hommes et exprimer à haute voix le plaisir suscité par leur vue. En leur compagnie, Charlotte pourrait « rigoler » sans crainte d'être jugée — « y'a pas d'tabous ». Il serait donc plus légitime de « mater » entre femmes célibataires. Les

¹⁰⁵ Juliette Rennes définit l'« asynchronie » comme « le fait, pour des personnes de même cohorte, d'être chronologiquement décalées – “asynchrones” – dans l'accomplissement de telle ou telle étape attendue eu égard à leur âge civil. » (Rennes, 2016, p. 43).

jugements moraux varient selon les groupes mais également selon les préoccupations majoritaires au sein des groupes, qui peuvent évoluer selon l'âge social et la situation conjugale de ses membres.

Une attitude qui mettrait en doute la fidélité des femmes en couple

Lorsqu'elles sont en couple exclusif avec un homme, certaines femmes continuent à revendiquer leur droit au plaisir visuel et exprimer les émotions qui émanent d'une impression visuelle séduisante, mais cette attitude peut leur être reprochée. Prenons le cas de Mathilde (28 ans), qui est en couple depuis plusieurs années au moment de notre premier entretien. Très observatrice et curieuse, elle se dit particulièrement « sensible à la beauté » des hommes — comme des femmes. Elle m'explique avoir été habituée à commenter le physique des gens avec sa mère, sa sœur et sa grand-mère : « on est une famille de beaucoup de nanas et euh j'ai grandi dans un univers où euh ben on disait ouvertement : Tiens, il a du chien ; Elle a du chic cette nana. Et je me revois encore très ouvertement mater avec ma mère¹⁰⁶ ». À la vue d'une personne attrayante, elle a tendance à communiquer ses affects avec spontanéité : « oh lui, il est vachement chouette, vachement beau ! », « han, il a quelque chose ! ». Elle tient cette pratique pour banale, insignifiante, et a tendance à agir de la même manière avec ses amies et collègues qu'avec sa famille. Or, elle s'est progressivement rendue compte que cette attitude n'était pas commune, qu'elle était peu valorisée voire incomprise :

C'est une remarque qui ressortait souvent au bureau [...] à chaque fois la blague c'était [...] : tiens y'a un mec qui vient, attention, Mathilde, tu vas réussir à te tenir ? Enfin quand ça parlait d'homme, forcément il y avait une phrase sur moi (rires). Au début c'était marrant, puis au fur et à mesure, comme ça commençait à partir sur euh : bah dis donc, est-ce que t'es toujours en couple ? ça remettait en cause le fait que je sois en couple et amoureuse et là ça devenait trop, parce que je dissociais complètement le fait d'être sensible à la beauté et de le dire, le partager, au fait de remettre en cause ma fidélité et mon amour pour mon mec, qui pour moi est complètement différent. [...] C'est là où je me suis dit qu'il fallait que j'arrête d'en parler ouvertement, parce que ça pouvait être mal interprété. [...] C'est mal vu pour une femme, alors que clairement pour un homme c'est normal.

D'après le récit de Mathilde, ses collègues de travail (des femmes) étaient surprises de la fréquence et de la récurrence de ses commentaires sur les charmes physiques des hommes observés dans le cadre de son activité professionnelle. Mathilde a tendance à être facilement séduite par la vue d'un homme et à communiquer spontanément son émoi. À force de recevoir des remarques de la part de ses collègues de travail et d'être moquée, elle a compris que sa pratique était « rare » mais surtout

¹⁰⁶ La légitimité ressentie pour regarder et commenter le physique d'autrui semble alimentée par l'attitude des personnes de l'entourage amical, mais également par la famille. Quelques indices récoltés au fil de l'enquête informent de l'importance de la socialisation sur le comportement visuel ; ils ne seront pas développés ici.

« mal vue ». Il y aurait donc une condamnation morale à mater ouvertement les hommes, d'autant plus forte lorsqu'elles sont en couple.

Mieux vaut ne pas trop regarder les autres

D'une manière générale, la curiosité visuelle à destination d'autrui et en particulier des hommes ne semble pas valorisée pour une femme. Lorsqu'elles sont visuellement attentives aux autres et entreprennent individuellement de les regarder alors qu'elles sont en compagnie d'autres personnes (amies, membres de leur famille, partenaire intime, etc.), les femmes peuvent essuyer des reproches. Certaines enquêtées rapportent avoir été critiquées de manquer de discrétion. Julie (28 ans, en couple), explique que son partenaire est dérangé par le fait qu'elle soit « toujours en train de regarder » : « mon mec me dit : arrête de regarder les gens ! ». Chantal (60 ans, en couple) rapporte en riant que sa fille peut être gênée par sa curiosité visuelle qui manquerait de discrétion : « des fois, elle me dit : mais arrête de regarder comme ça ». Ces exemples montrent qu'il est mal vu pour une femme de regarder fixement les autres — hommes et femmes confondus. Certaines enquêtées se seraient vues reprocher d'être trop absorbées par l'observation d'autrui. Quand Lisa (26 ans) sort « boire des verres » avec des ami·e·s le soir, elle aurait tendance à « regarder beaucoup les gens » autour d'elle, les « analyser », se « poser plein de questions », ce qui lui donnerait l'air d'être « dans la lune » ou « en retrait ». Elle rapporte que ses ami·e·s lui ont « souvent reproché » cette attitude. Inversement, Charlotte (32 ans) explique qu'elle s'applique à ignorer les autres lorsqu'elle est en compagnie d'autres personnes — pense que c'est une marque de respect pour la ou les personne(s) avec qui elle partage la conversation. Elle-même n'apprécierait guère que ses proches se livrent à l'exploration visuelle d'autrui lorsqu'elle est en leur compagnie — « ça me saoule quand les gens, quand tu leur parles, ils te regardent pas, ils regardent à côté un mec ou une nana. » De ce fait, en compagnie d'autres personnes, Charlotte déclare ne pas s'« autoriser à regarder un mec qui passe à côté ». Ces exemples montrent qu'il est attendu d'une femme qu'elle soit disponible à son interlocuteur·rice. L'observation d'autrui doit être une activité partagée pour être acceptée, ou discrète.

Le fait de porter une attention collective aux hommes tend à réduire les craintes des femmes vis-à-vis de la potentielle réaction masculine. Certaines en profitent pour se procurer des affects agréables et vérifier leur pouvoir de séduction dans un climat sécurisant et récréatif. Mais les jugements moraux des pairs tendent à encadrer les lorgnades collectives et l'expression des expériences de séduction éphémères, faisant office de rappel à l'ordre de l'idéologie de la séduction hétérosexuelle.

6.5. L'incidence du vieillissement sur les comportements visuels des femmes

Il existe des formes de gestion morale des âges (Bozon, Rennes, 2015) qui influencent le comportement visuel des femmes. Nous allons porter notre attention en particulier sur les effets du vieillissement sur la possibilité de regarder un homme avec plaisir et attention. Michelle Perrot relève un traitement différencié selon l'âge du comportement visuel convenable pour une femme dans *La femme comme il faut* de Balzac (1840) : une jeune fille de milieu aisé, lorsqu'elle circule sur la chaussée, ne doit pas lever les yeux pour ne pas risquer de croiser ceux d'un homme, quand une femme « d'un certain âge », « dépourvue d'attrait sexuel » est plus libre (Perrot, 1997, p. 48-49). De même, Véronique Nahoum-Grappe remarque que « la femme âgée et importante peut regarder le monde sans baisser les yeux » et se permettre de « lorgner » un homme en retour (Nahoum-Grappe, 1998, p. 73). Traditionnellement en France et ailleurs, l'identité féminine est liée à la procréation et les femmes ménopausées disposent d'un statut à part, plus ou moins dévalorisé selon les cultures. Il existe « une longue tradition occidentale de représentations négatives de femmes ménopausées », que les mouvements féministes des années 1970 ont tenté de déconstruire en plaçant la ménopause comme un événement positif dans la vie d'une femme (Löwy, 2006, p. 164). Plusieurs travaux ont démontré que la ménopause est une « construction sociale et psychologique élaborée à partir d'une réalité biologique » (Bajos, Bozon, 2012, p. 96) qui participe à influencer les comportements tels que la déprise sexuelle. Le concept de « déprise » permet « d'appréhender la dynamique d'adaptation aux évolutions physiques et sociales, et les processus de réorganisation des activités et des modes de vie. La déprise rend compte d'un travail identitaire renégocié – en termes biographique et relationnel – visant à s'ajuster aux circonstances du temps qui passe » (Bessin, Blidon, 2011, p. 2). Ce concept sera très utile pour étudier les comportements visuels des femmes âgées.

La sexualité des femmes est impactée par l'« identification de la féminité à la fécondité » car cette identification « disqualifie les prétentions sexuelles des femmes qui ne sont plus capables de procréer » (Bozon, Rennes, 2015, p.14). Au tournant du XXI^{ème} siècle en France, le statut des femmes ménopausées évolue, celles-ci tendent à continuer une vie sexuelle après 50 ans (*ibid.*, p.15). Malgré cette évolution, « des manifestations de ralentissement ou de retrait de la sexualité continuent à se produire dès 50 ans chez les femmes et une dizaine d'années plus tard chez les hommes » (Bajos, Bozon, 2012, p. 102), ce qui tient du fait que les femmes sont considérées « “vieilles” sous l'angle de leur désirabilité sexuelle et sociale » avant les hommes (Bozon, Rennes, 2015, p. 16). Le vieillissement des femmes et la ménopause sont associées à la perte du pouvoir de

séduction des femmes. Ces dernières cessent en effet d'être « considérées comme objets de désir bien avant les hommes », ce qui est lié au fait que « la signification esthétique que nous accordons aux mêmes marques de vieillissement (rides, cheveux gris...) diffère selon que nous pensons avoir affaire à un homme ou une femme » (Rennes, 2016, p. 48). Il existe donc une « inégale désirabilité des hommes et des femmes vieillissant·e·s » (*ibid.*, p. 49), signe du « traitement différentiel du vieillissement masculin et féminin » (Lowy, 2006, p. 108).

À partir des témoignages des 17 femmes de 50 ans et plus, rencontrées dans le cadre de l'enquête par entretiens, nous allons étudier l'influence de la construction sociale de la ménopause et du vieillissement sur leurs comportements visuels à l'égard des hommes, afin de montrer que la gestion morale des âges limite la possibilité pour les femmes âgées de regarder et désirer les hommes, notamment les hommes plus jeunes qu'elles.

6.5.1. L'attention visuelle des femmes faiblirait avec le déclin de leurs désirs sexuels

Les enquêtées de 50 ans et plus tendent à déclarer qu'elles regardent moins les hommes qu'avant, expliquant que cette évolution est le résultat de leur vieillissement : elles auraient été plus attentives aux hommes « avant », durant leur jeunesse, mais se seraient progressivement détournées d'eux en prenant de l'âge.

J'r'garde plutôt les femmes, maintenant, hein. J'ai 85 ans, hein, quand même ! Alors euh est-ce que je regardais plus les hommes avant ? (Hésitation) peut-être, oui. Oui, c'est-à-dire que, en vieillissant on a une perception tellement différente des choses. On est influencés, enfin moi je suis grand-mère alors je trouve que mes petits-fils sont magnifiques (rires) et donc ... c'est différent.

À l'instar de Thérèse (85 ans), les femmes les plus âgées tendent à déclarer qu'elles regardent désormais davantage les femmes. Ces enquêtées dressent souvent un parallèle entre la diminution de l'attention visuelle qu'elles portent aux hommes, leur vieillissement et le déclin de leurs désirs sexuels. De fait, « le vieillissement est souvent synonyme de perte progressive du désir, de diminution voire de disparition de l'activité sexuelle et d'une augmentation de troubles spécifiques. » (Bessin, Blidon, 2011, p. 1). C'est le cas d'Elisabeth (54 ans) :

Peut-être que maintenant, maintenant que j'ai mon âge, je pense que je regarde davantage les femmes. [...] Je pense que c'est l'évolution de la libido, je pense que c'est l'âge qui fait ça. Euh c'est ... peut-être que je suis moins intéressée par les hommes. Peut-être que je regardais plus les hommes quand j'étais

célibataire — je me suis mariée assez tard, j'ai rencontré mon mari après 30 ans. Donc j pense que je regardais plus les hommes avant, mais c'est pas sûr, enfin j'veux dire, j'suis pas... Mais j pense qu'en général, j'suis moins intéressée par regarder les hommes maintenant qu'avant.

Le discours d'Elisabeth est légèrement décousu : elle ne sait pas si elle doit attribuer le déclin de l'attention visuelle portée aux hommes à son mariage ou à la diminution de son désir sexuel, mais considère néanmoins que cet intérêt a diminué avec l'âge. L'âge semble donc tenu pour responsable de l'évolution de l'attention visuelle portée aux hommes comme de l'évolution de la « libido ». Mais ce n'est pas seulement l'âge qui influence le regard, mais aussi sa gestion morale. Il a précédemment été établi que plusieurs femmes avaient tendance à attacher moins d'attention visuelle aux hommes lorsqu'elles étaient en couple stable. Ce n'est donc pas un hasard qu'Elisabeth considère qu'elle était plus attentive aux hommes avant de rencontrer son mari. Il se trouve que cet effet se double du phénomène de déprise sexuelle liée au vieillissement.

Attardons-nous maintenant sur le cas de Dominique (63 ans), qui m'explique non sans fierté qu'elle avait 16 ans en 1968, insinuant qu'elle a su profiter de la « révolution sexuelle » en multipliant les aventures amoureuses et sexuelles. Elle rencontre son mari à 33 ans et connaît quelques amants, cherchant à me démontrer en riant qu'elle « aimai[t] beaucoup... les hommes » et y était « très sensible ». Confrontée à mes questions, Dominique prend conscience avec tristesse qu'elle a changé — ce qu'elle attribue au vieillissement — constatant que les réponses qu'elle fournit ne sont pas celles qu'elle aurait données par le passé :

- Morgane : Est-ce que tu regardes autant les hommes que les femmes ?
- Dominique : Avant j'regardais plus les hommes ! Maintenant moins, j'regarde moins les hommes.
- Morgane : Depuis quand ?
- Dominique : J'sais pas, 5-6 ans. Depuis que je suis un peu vieille, quoi.
- Morgane : Pourquoi ? Tu te sens trop vieille pour mater ?
- Dominique : Nan, nan. J'pense que je devais les regarder avec un regard de connotation sexuelle, j'imagine ... — que j'ai plus. Euh ou bien alors c'est qu'ils sont moches.

Dominique considère qu'elle regardait davantage les hommes lorsqu'elle était « sexuellement plus active ou plus désirante », remarquant avec amertume qu'elle connaît une « baisse de curiosité sexuelle, [...] d'intérêt sexuel » depuis quelques années. Elle attribue ce tournant à « la ménopause » : « j'pense que c'est très physique, c'est très... charnel quoi, ça vient de combinaison d'hormones [...] c'est pas quelque chose sur lequel on a la main. » Elle aurait désormais un regard « désintéressé » à l'égard des hommes ; aucune pensée érotique ne lui « vient à l'esprit » : « je vais

pas regarder un mec en me disant : ah j'aimerais bien ... ça [ne] m'arrive plus ! ». En fin de rencontre, visiblement affectée par cette prise de conscience, elle s'excuse de ne pas avoir été « un bon sujet » et de m'avoir donné l'image « de quelque chose de fini » en faisant allusion à sa capacité à désirer les hommes — tout en précisant que « ça [ne lui] manque pas » et qu'elle a « eu tout ce [qu'elle] voulai[t] » par le passé.

Le fait que ces femmes déclarent regarder moins les hommes depuis que leurs désirs sexuels ont diminué montre que le regard qu'elles portaient sur les hommes n'était pas neutre, mais chargé d'intentions de séduction et de désirs. La corrélation entre désintérêt visuel et déclin du désir révèle donc en miroir la corrélation entre regard et désir ; elle confirme que l'enjeu de séduction et de désir est prégnant dans l'échange de regards entre les femmes (attirées par les hommes) et les hommes. L'échange de regards hétérosexuel est donc atteint par la déprise sexuelle à l'œuvre chez les femmes à partir de 50 ans. Contrairement à ce que les propos des enquêtées tendent à sous-entendre, le déclin de l'attention visuelle des femmes vieillissantes à l'égard des hommes n'est pas (ou pas seulement) le résultat d'un processus biologique mais aussi celui de normes sociales. Ce n'est pas non plus le résultat d'une évolution individuelle, mais également d'un rapport social.

6.5.2. Les femmes âgées sexualiseraient moins la beauté corporelle des hommes

En plus d'accorder moins d'attention visuelle aux hommes, les femmes vieillissantes tendent à affirmer qu'elles ne regardent plus les hommes de la même manière et plus avec la même intention. La plupart des femmes de 50 ans et plus remarquent qu'elles ont gagné en confiance et en aisance sociale en vieillissant, qu'elles « osent » plus facilement entretenir des interactions visuelles et verbales avec des inconnus, notamment des hommes. C'est par exemple le cas de Sylvie (50 ans), selon qui « tu regardes plus de la même façon quand t'as 18 ans et quand t'en as 50 ». Elle pointe une évolution de son aisance sociale — « maintenant que je suis plus à l'aise, que j'me sens mieux, je pose mon regard comme je veux » — qu'elle relie à l'âge — « plus tu vieillis... ». C'est également le cas de Chantal (60 ans, mariée) : « plus je vieillis et plus je me permets plus de choses. [...] J'me sens plus libre, j'ai moins de barrières ». Elle aurait tendance à regarder fixement les personnes qui l'entourent sans chercher à être discrète et sans gêne, et se mettrait à sourire lorsque la personne visée par son regard la surprend ; elle irait plus facilement vers les gens, oserait davantage s'adresser aux inconnus (quel que soit leur genre) pour faire un commentaire ou donner son avis. C'est sans doute parce que les femmes les plus âgées ont l'impression de se sentir plus à l'aise qu'elles sont

plus nombreuses à déclarer maintenir le regard d'un homme lorsqu'il croise le leur (comparativement aux plus jeunes) et conclure l'échange de regards par un sourire. À la différence des femmes plus jeunes, les femmes de 50 ans et plus qui soutiennent le regard des hommes et leur sourient, n'agiraient pas ainsi pour le plaisir des yeux ou parce qu'elles sont séduites par leur apparence, ni pour se rassurer sur leur capacité à plaire. Ces femmes semblent ne plus envisager les hommes comme des objets de désir, mais comme des êtres humains asexués, au même titre que les femmes (lorsqu'elles sont hétérosexuelles). Si elles croisent le regard d'un homme, ce serait donc moins par jeu de séduction que par sympathie. Sourire est alors une forme de politesse, un moyen de communiquer, une forme d'ouverture à un échange verbal d'ordre amical, désérotisé et désésexualisé.

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, lorsque je demande aux enquêtées de décrire le dernier homme qu'elles auraient croisé et dont elles ont été saisies par la beauté, il est fréquent que les enquêtées les plus âgées mentionnent des hommes dont elles ne sexualisent pas la beauté — souvent des hommes avec lesquels elles ont des liens de parenté. Par exemple, Thérèse (85 ans) réfléchit aux derniers beaux hommes qu'elle a rencontrés et me parle de ses petits-fils, qu'elle trouve « magnifiques ». Dominique (63 ans) évoque la beauté de son fils, qu'elle me montre en photo, en pointant du doigt un cadre au mur. Nathalie (60 ans) mentionne son frère dont elle admire la « maturité » et « l'équilibre ». Edwige (55 ans), professeur dans le secondaire parle d'un de ses élèves, qu'elle trouve beau parce qu'il « dégage une fraîcheur juvénile » teinté d'innocence et d'espièglerie et lui rappelle son propre fils (elle ne semble pas sexualiser sa beauté). Inversement, les femmes de moins de 50 ans ont tendance à répondre à cette question en parlant d'hommes inconnus à l'égard desquels elles ont éprouvé une forme d'attirance, souvent érotique. Le fait que les femmes les plus âgées de l'échantillon aient tendance à ériger en exemple de bel homme des hommes de leur famille, à l'égard desquels elles ne sont pas sensées éprouver d'affects érotiques, semble particulièrement significatif. Cela confirme, d'une part, qu'elles sont moins attentives aux hommes anonymes qu'aux hommes qu'elles connaissent et, d'autre part, qu'elles ont moins tendance à sexualiser la beauté masculine.

Si l'échange de regards hétérosexuel tend à se désérotiser avec l'avancée en âge des femmes, cette désérotisation ne s'accompagne pas toujours d'une indifférence à la beauté corporelle masculine. Viviane (58 ans) est l'une des rares enquêtées à continuer à regarder les hommes avec plaisir et attention, notamment les hommes plus jeunes qu'elle. Il convient de se pencher sur son cas particulier, qui apporte un contrepoint intéressant. Viviane est mariée depuis qu'elle a 24 ans avec un homme qu'elle connaissait depuis l'enfance et considère comme son « meilleur ami ». Cet homme étant « malade », elle est assez pudique sur le rapport qu'elle entretient avec son corps mais

il ne semblerait pas qu'elle soit, ni qu'elle ait été, admirative de sa beauté. Viviane « aime le corps des hommes » ; c'est la raison pour laquelle elle souhaitait le photographe lorsqu'elle était étudiante en art et qu'elle commence à les érotiser en mots (nouvelles érotiques) et en images (dessins et photographies), à partir de 50 ans (chapitre 2). Elle dispose d'une pièce « atelier » dédiée à son « obsession du corps masculin », dans laquelle elle « passe beaucoup de temps enfermée » pour écrire des nouvelles érotiques ou dessiner des corps masculins. Cet espace, recouvert de ses tableaux érotiques, est son « jardin secret », que son mari « respecte » et dans lequel il n'entrerait jamais. Viviane semble donc avoir dissocié son goût pour la beauté masculine de sa vie sexuelle et amoureuse.

Viviane déclare être plus attentive aux hommes qu'aux femmes qu'elle est amenée à croiser au fil de sa vie quotidienne. Elle regarde les hommes « pour le plaisir du truc » mais sans « chercher quoi que ce soit ». Autrement dit, les affects agréables que lui procure la vue d'un bel homme sont de l'ordre de la contemplation esthétique, plutôt que de l'ordre de la séduction érotique. Au chapitre 3, nous avons établi que les enquêtées ont tendance à dissocier les affects esthétiques des affects érotiques et que le registre de l'œuvre d'art sert à signaler une appréhension sexuellement désintéressée de la beauté. Il semblerait le rapport de Viviane à la beauté masculine soit un rapport strictement esthétique. Elle n'espère par que l'échange de regards conduise à une rencontre amoureuse ou sexuelle mais à une rencontre amicale ou artistique. Cette femme regarde les hommes sans soucis de discrétion car elle espère enclencher la discussion, voire obtenir une séance de pose. Pour accompagner une interaction visuelle avec un bel homme elle « essaie d'être sympa », de « rigoler » et ne pas se « prendre au sérieux ». Elle fait donc en sorte de rendre la relation sociale chaleureuse tout en la désérotisant — un travail facilité par la perception de son invisibilité sexuelle :

Les mecs très beaux ne me voient pas de toute façon, parce que je fais pas partie des belles, donc euh... J'me sens pas... voilà, je sens que j'les attire pas donc j'sais très très bien que j'vais pas aller les chercher sur ce terrain-là, je vais aller les chercher sur le terrain graphique, leur demander de poser, de faire des photos, des trucs comme ça. [...] J'vais essayer d'en faire quelque chose d'artistique

Nous retrouvons ici le prétexte de la photographie (ou du dessin) pour aborder les hommes physiquement séduisants, pour approcher la beauté masculine. La sensation que Viviane a d'être invisible auprès d'hommes objectivement beaux semble l'aider à regarder fixement les hommes qui ravissent sa rétine et oser les aborder — une étape somme-toute compliquée : « Je me le tourne dans la tête pendant très très longtemps [...] et à un moment je me dis “et merde”... Mais ça, j'pense que c'est mon âge : la vie est courte, si j'le fais pas, il se passera rien. » La symbolique de

l'âge, en tant que repère indiquant le temps qui passe, semble aider Viviane à dépasser ses appréhensions, comme elle l'a aidée à renouer avec son « moi artistique » à 50 ans. Elle parvient donc à contrer le manque de légitimité sexuelle des femmes vieillissantes. Au contraire, Sandrine (39 ans, photographe professionnelle) semble rencontrer plus de difficultés. Elle rapporte qu'il lui arrive d'éprouver de la « honte » lorsqu'elle a « envie de photographier des hommes de 20 ans », mais se reproche de penser ainsi, en songeant « à toutes les ados de 14 ans qui se font draguer par des vieux cochons constamment, qui ont même pas une once de scrupule ». Elle déplore que les femmes aient tendance à se trouver « mamie perverse » face à un « mec qui a trois ans de moins » qu'elles.

Il est intéressant de comparer le rapport de Viviane aux futurs modèles (des hommes plus jeunes qu'elle) avec le mien, dans le cadre de ma série photographique Sujet(te) de désirs. Contrairement à moi, qui me méfie des hommes que je souhaite photographier, craignant une agression sexuelle (chapitre 6), Viviane anticipe la méfiance des hommes à son égard. Elle veille donc à les mettre en confiance, au moment de la prise de contact comme de la pose :

Y'a la crainte de la part de l'homme que je lui saute dessus. J'suis toujours obligée de dire « mais t'inquiète pas j'vais pas te sauter dessus, c'est vraiment artistique, je sais m'tenir » voilà, « si tu veux venir avec ta copine, viens » soit ils veulent pas venir parce qu'ils ont peur de leur réaction. Y'a un petit côté voyeur exhibe qui se fait (rires) j'en ai un de mes modèles qui... bah il est en érection à chaque fois qu'il se prend en photo, quoi, ça le met dans tous ses états, ça le met mal à l'aise, alors il faut que je le rassure [...] Pour avoir leur confiance d'un point de vue artistique, je suis obligée de ne plus être dans la séduction. J'aime bien départager les choses. C'est un autre rôle.

Le fait que Viviane pense qu'elle représente une menace pour ses modèles, du fait qu'elle soit plus âgée qu'eux, montre qu'elle a assimilé les représentations négatives associées à la figure de la « cougar » : les femmes qui s'intéressent aux hommes plus jeunes qu'elles auraient un appétit sexuel démesuré et seraient très entreprenantes en matière de séduction (Alarie, 2019). Les rapports de prédation semblent donc s'inverser selon l'âge de la femme qui photographie le corps d'un homme. Pourtant, Viviane n'est pas exempte de violence sexuelle masculine à son égard. Elle rapporte l'expérience récente d'un homme qu'elle a repéré pour sa beauté — « Jeune, une trentaine d'année, sportif, vraiment bien foutu (rires) vraiment mignon » — qu'elle a abordé dans l'optique de lui proposer une séance de pose mais avec qui « ça a dérapé très très vite » :

J'ai essayé de lui suggérer qu'éventuellement il m'intéressait pour poser. Instantanément, la question d'après c'était : « et si je pose pour toi, est-ce que tu me fais une pipe ? » (Elle change de ton, marquant sa stupéfaction) Bon ! Bah d'accord (rires), c'est bon, on a compris à qui on avait à faire, voilà !

Bien que la perception d'invisibilité sexuelle puisse apporter de la confiance aux femmes dans leur rapport aux hommes (nous allons y venir), elle ne les protège pas de la licéité du désir sexuel masculin.

6.5.3. L'influence de l'invisibilisation sexuelle des femmes sur leurs comportements visuels

L'hypothèse avancée ici est la suivante : si les femmes se sentent plus à l'aise socialement en prenant de l'âge et qu'elles craignent moins de croiser le regard d'un homme, c'est que cet échange de regards leur paraît moins risqué. Si cet échange leur paraît moins risqué, c'est qu'elles ont moins tendance à sexualiser la beauté corporelle des hommes, mais également qu'elles ne se perçoivent plus comme objet de désir aux yeux des hommes. Une fois perçu dépouillé de son ambiguïté érotique, le croisement des yeux serait plus facile à vivre, et la curiosité visuelle plus facile à assumer.

Nous avons précédemment établi que la perception de leur propre visibilité sexuelle agissait sur les comportements visuels des femmes à l'égard des hommes. Nous allons maintenant nous intéresser à l'influence de la perception d'une invisibilité ou d'une invisibilisation sexuelle. Quelques femmes se sentent invisibles aux yeux des hommes, sexuellement parlant. C'est le cas de Carmen (61 ans), qui déclare qu'elle n'a « jamais été poursuivie par un homme ou aimée par un homme » ; aucun homme ne lui aurait « fait la cour » ni « sauté dessus » — ce qu'elle impute à son visage qu'elle juge « ingrat ». C'est également le cas d'Aline (46 ans), qui a « l'impression [qu'elle n'] attire personne », qu'aucun homme ne la regarde et qu'elle ne « fai[t] pas envie » — ce qu'elle attribue à son « corps un peu androgyne ». Ces deux femmes font partie des rares enquêtées à déclarer être très attentives aux autres, « réceptives » aux autres, refusant d'être dans une posture d'indifférence vis-à-vis des hommes et femmes qu'elles croisent, de faire abstraction de leur environnement social. Elles affirment ne pas avoir « peur de regarder » (Aline) et ne pas craindre d'être abordées. De par leur attitude d'ouverture, elles auraient tendance à attirer vers elles les personnes marginalisées, ce qu'elles vivent de manière positive. Elles nourrissent moins d'appréhension et de gêne que les autres face à l'éventualité d'un contact avec une personne inconnue. Il est intéressant de constater que les deux enquêtées qui semblent être les plus ouvertes aux autres sont celles qui ont le plus insisté sur le fait qu'elles estiment ne pas être séduisantes et désirables aux yeux des hommes. Il semblerait que le fait qu'elles n'aient pas l'impression d'être considérées comme des objets sexuels par les hommes favorise cette attitude d'ouverture aux autres. Si ces deux femmes semblent s'être toujours senties invisibles aux yeux des hommes, d'autres font l'expérience de l'invisibilisation en vieillissant.

Nous allons maintenant aborder l'expérience des femmes qui se perçoivent comme vieillissantes aux yeux des hommes pour étudier en détail l'influence de cette perception sur leurs comportements visuels à l'égard des hommes. Nathalie (60 ans) raconte qu'elle a progressivement remarqué qu'elle renvoyait l'image d'une femme âgée à travers le regard des autres, en particulier des hommes jeunes :

Après 50 ans, à partir de 55 ans j'ai commencé à percevoir très doucement euh que la façon dont ... — moi, j'm'envisageais dans ma continuité, je suis la même personne depuis que j'ai 15, 20 ans, 25 ans [...] — mais par contre j'ai pris conscience que, effectivement, pour l'extérieur c'est pas pareil. C'est-à-dire que ... euh... voilà, je suis signalée, pour quelqu'un d'extérieur, comme une femme dans une tranche d'âge — même si aujourd'hui ma tranche d'âge est pas aussi stigmatisée qu'elle pouvait l'être quand moi j'étais gamine, mais euh... mais néanmoins, elle est là. Et ça j'ai pris du temps à le percevoir et le comprendre. Donc du coup, la nature de mon adresse à l'autre, inconnu, elle est très différente. [...] Et je suis consciente de ça. Depuis ... voilà, depuis que j'ai dépassé 50 ans, là.

Depuis cette prise de conscience, elle aurait réajusté son comportement à l'égard des hommes plus jeunes qu'elle. Par exemple, elle explique qu'elle avait l'habitude d'être souriante mais aurait remarqué que le sourire qu'elle adressait aux hommes lorsqu'elle était plus jeune était teinté d'une connotation érotique. Désormais, elle se « retien[t] » de sourire à un homme jeune pour ne pas le « stresser » en instaurant une forme « d'ambiguïté » : pour éviter d'instaurer un climat de séduction, qu'elle estime désormais déplacée au vu de son âge. C'est donc parce que Nathalie remarque qu'elle a vieilli aux yeux des hommes plus jeunes qu'elle, et qu'elle ne se sent pas légitime d'entretenir un rapport érotique avec un homme plus jeune (chapitre 3), qu'elle adapte son comportement visuel en accordant moins d'attention aux hommes et en évitant d'instaurer un climat érotique. Avec ce témoignage, il apparaît clairement que l'âge n'agit pas mécaniquement sur le regard.

Intéressons-nous maintenant au témoignage d'Isabelle (56 ans, pansexuelle polyamoureuse), qui remarque qu'elle continue à être sexuellement désirable aux yeux des hommes, même aux yeux d'hommes plus jeunes qu'elle : « je me fais draguer par des mecs de 30, 35 ans tu vois, vraiment, en MILF¹⁰⁷, mais que son attractivité décline. Elle considère que son corps est bien conservé pour son âge, bien qu'il soit marqué par le vieillissement : « il est pas mal mais il n'empêche qu'il est c'qu'il est, tu vois ; à 55 ans, t'as... t'es un peu plus... voilà... » et s'en estime heureuse : « je n'ai pas à me plaindre parce que je sais qu'à mon âge... je n'ai pas à me plaindre » — ce qui montre combien « la capacité de paraître plus jeune que son âge est un trait méritant d'être célébré

¹⁰⁷ Le terme « MILF » est l'acronyme de l'expression anglaise « Mother I'd like to fuck » (« mère que j'aimerais baiser »), employée pour caractériser les femmes qui ont l'âge d'être mères (plus de 30 ans) et sont considérées sexuellement attirantes. Il peut alors être interprété comme un synonyme de « cougar » et, tout comme ce terme, il est imprégné d'une connotation négative, dont les femmes préfèrent généralement se distancier (Alarie, 2019). MILF est également un style pornographique.

chez la femme » (Alarie, 2019, p. 59). Cependant, Isabelle peine de plus en plus à accepter de « s'exposer à l'œil de l'homme » parce qu'elle considère que les hommes ont « un regard pas beau sur la vieillesse, sur la vieillesse des femmes. » Elle observe comment les hommes regardent « les autres femmes » de son âge et ce qu'ils en disent. Selon elle, « le regard d'un mâle » sur une femme vieillissante manque de « tendresse » parce qu'il lui exprime frontalement sa perte d'attractivité. Elle rapporte que récemment, un homme de cinq ans de plus qu'elle lui aurait annoncé qu'elle allait recevoir de moins en moins de « propositions » de la part de prétendants masculins, du fait de son âge. La remarque de cet homme lui annonce explicitement l'exclusion des femmes âgées du marché des rencontres. Isabelle craint le regard des hommes sur son corps car elle ne souhaite pas s'exposer à leurs éventuels jugements réprobateurs, sentir qu'elle devient « un objet » qui n'a plus d'intérêt à leurs yeux. Elle décide donc d'arrêter d'envisager des rencontres sexuelles avec des hommes, préférant favoriser des liaisons avec des femmes, dont elle juge le regard plus tendre à l'égard du vieillissement du corps. Son discours rappelle celui de Nathalie étudié au chapitre 4, qui ne souhaitait plus envisager de relation avec un partenaire plus jeune qu'elle, au nom de l'acceptation sereine du vieillissement de son apparence et de la préservation de sa propre estime. Pour les mêmes raisons, Isabelle préfère se retirer du marché des rencontres hétérosexuelles et renoncer à porter un regard érotique sur le corps des hommes plus jeunes qu'elle — bien qu'elle puisse les juger séduisants.

Le regard masculin étant souvent appréhendé comme un miroir par les femmes, le fait ne plus accorder d'attention visuelle aux hommes permet d'éviter de se confronter au reflet de sa propre apparence. Dans l'optique de contrer — ou mieux vivre — leur progressive invisibilisation sexuelle, ces femmes préfèrent accélérer leur invisibilité en changeant la manière dont elles regardent les hommes. Ce processus est rarement conscientisé : la plupart des femmes âgées de 50 ans et plus rapportent l'évolution du regard qu'elles portent sur les hommes à leur âge, comme si leur vieillissement affectait naturellement leur attention visuelle. Les femmes connaissent le sort attribué aux femmes vieilles et savent que tôt ou tard, elles ne seront plus désirables aux yeux des hommes (de Beauvoir, 1976). Chacune appréhende cette fatalité à sa manière mais presque toutes s'y ajustent de manière identique, en se retirant progressivement du marché des rencontres mais également des interactions visuelles de séduction ordinaires.

Les enquêtées ont tellement intériorisé le manque de légitimité sexuelle des femmes vieillissantes à l'égard des hommes plus jeunes qu'elles, que cela transparaît bien au-delà de l'échange de regards. Ces normes impactent également le rapport des femmes aux images extérieures d'hommes. Par exemple, Carmen (61 ans) ne s'autorise pas à désirer des célébrités plus jeunes qu'elle qu'elle voit à l'écran :

Après les acteurs, si tu parles de corps comme ça, euh... y'a Georges Clooney que je trouve très beau, par rapport à une esthétique d'homme. Mais après les Brad Pitt pas du tout. Bah déjà ils sont pas de mon âge c'est quand même important de pouvoir se projeter dans des corps, dans des amours possibles imaginaires mais qui ont à peu près votre âge.

Cet exemple rappelle combien le regard porté sur les représentations visuelles d'hommes diffère peu du regard porté sur les hommes en présence desquels les femmes se trouvent (chapitre 3 ; chapitre 6). Le manque de légitimité sexuelle des femmes vieillissantes n'impacterait donc pas seulement leur capacité à regarder avec plaisir et attention le corps des hommes mais également leurs fantasmes, en limitant pour elles la possibilité de désirer les hommes jeunes.

6.5.4. La beauté corporelle des hommes elle aussi se fanerait

À mesure qu'elles prennent de l'âge, les femmes rencontrées se retrouvent dans un paradoxe : d'un côté, elles n'osent plus regarder les hommes plus jeunes qu'elles — de peur de ressentir leur invisibilité sexuelle dans leur regard et par manque de légitimité érotique — mais d'un autre, elles sont de moins en moins séduites par les hommes de leur âge ou plus âgés qu'elles. Malgré l'inégale désirabilité des hommes et des femmes vieillissant·e·s, il ressort que les enquêtées les plus âgées sont nombreuses à évoquer la perte d'attractivité des corps masculins vieillissants. Ce paradoxe impacte leurs démarches amoureuses lorsqu'elles sont célibataires — « en prenant de l'âge, femmes et hommes se mettent à exprimer des aspirations pour des partenaires plus jeunes. Mais l'emprise croissante, avec l'avancée en âge, des préférences masculines tend à exclure les femmes du marché des rencontres lorsqu'elles vieillissent. » (Bozon, Rennes, 2015, p.14) — mais il impacte plus largement leur regard.

L'idée selon laquelle le corps des hommes vieillit mieux que celui des femmes, véhiculée dans les arts et les médias, est parfois reprise par les enquêtées les plus jeunes (moins de 35 ans), qui déclarent être en mesure d'apprécier la beauté d'hommes beaucoup plus âgés qu'elles. Par exemple, Rozenn (30 ans) considère que « l'homme vieillit bien » contrairement à « la femme » — ce qu'elle juge « rageant ». Si elle estime que les « beaux vieux » sont « séduisants » — « il y a des types de 60 ans que je trouve vraiment jolis » — elle précise cependant qu'elle n'envisage pas de relation possible avec eux — « mais pas pour moi ». Il s'agit donc d'un constat extérieur, d'un jugement qui ne l'implique pas intimement. Presqu'aucune des enquêtées de moins de 35 ans n'a, ou n'a eu, pour partenaire intime un homme de plus de 45 ans. Afin que les propos des enquêtées soient tirés de leurs expériences personnelles, plutôt que de leurs opinions, il convient d'étudier la question de l'attractivité du corps masculin vieillissant du point de vue des femmes de 50 ans et plus, qui sont

confrontées personnellement au vieillissement des corps masculins et qui sont amenées à fréquenter intimement des hommes âgés.

Dans l'extrait ci-dessous, Nathalie (60 ans) évoque les effets néfastes de l'andropause sur la beauté des hommes vieillissants :

On parle beaucoup de la beauté que prennent les hommes avec l'âge, avec le temps... Parfois, ça va apporter une espèce de stature et de... un espèce d'équilibre de quelque chose, effectivement. Euh... mais on parle pas non plus de... du corps et des endommagements du corps. Pfff... pfff pfff ça fait mal, franchement, ça fait mal. L'andropause ça existe tout autant chez les hommes que la ménopause chez les femmes

Nadine (57 ans) considère que les femmes vieillissent mieux que les hommes parce qu'elles « prennent mieux soin d'elles » — « on s'maquille, on compense... on s'habille bien, on fait attention aux couleurs, on met des choses qui nous vont bien » — et veilleraient à maintenir une apparence « assez plaisante », contrairement aux hommes de son âge « qui font rien ». Grâce à cet entretien, l'effet de l'âge sur le corps d'une femme serait « moins brutal » que sur le corps d'un homme. De même, Isabelle (56 ans) estime que le corps des hommes « se déforme beaucoup plus vite » que celui des femmes, parce qu'ils ne l'entretiennent pas. Elle est particulièrement révoltée par le fait que les hommes de son âge ne prennent pas soin de leur apparence mais soient exigeants à l'égard du physique des femmes :

Quand je vois un mec qui, à 50 ans, s'est complètement fait déborder par son habitude de bière et ne se pose pas un gramme de question et te regarde toi, en jugeant ton tour de taille, tu te dis : Non ! Moi aussi, je te regarde¹⁰⁸. [...] Je trouve que la société n'amène pas les hommes à se... à tenir leur corps en santé et en esthétique pour les femmes. [...] Y'a une habitude sociale : c'est pas grave que ... le corps d'un homme va vieillir en prenant du bide, en étant chauve, et alors ? En étant un peu moche et couperosé, et alors ? Prends-le comme il est. Beh excuse-moi mais euh... nous on fait de sacrés efforts, pour nous-même mais pour eux aussi.

Ces femmes déplorent donc que les hommes qu'elles côtoient ne cherchent pas à ralentir le vieillissement de leur corps à travers le soin de leur apparence. Elles semblent d'autant plus critiques qu'elles estiment travailler plus durement qu'eux pour rester séduisantes. L'inégalité des rôles esthétiques est ici clairement visée.

Pour les femmes comme pour les hommes, beauté rimerait avec jeunesse. Ainsi, Elisabeth (54 ans) apprécie davantage la beauté des hommes jeunes, estimant qu'il est « plus difficile d'être beau en étant vieux qu'en étant jeune ». Lorsque Nadine (57 ans) déclare « aime[r] les hommes beaux », elle précise préférer les « corps jeunes » :

¹⁰⁸ Le titre de cette thèse est issu de cet extrait.

- Nadine : La beauté des jeunes hommes, elle est plus parfaite esthétiquement quoi. [...] J'ai toujours été fascinée par la beauté physique des hommes jeunes, vraiment jeunes. Jusqu'à 30 ans, on dira. Après, moins. C'est vrai qu'après, les hommes ... pff ouais ils sont moins intéressants physiquement. Tu vois, les hommes entre 40 et plus, tu vois, souvent ils deviennent laids en fait, je trouve. Beaucoup d'hommes deviennent laids.

- Morgane : Ah oui ?

- Nadine : Ah bah oui ! Tu regardes, t'es là « wahhh » (expression de déception). C'est fascinant, t'ouvres un journal et tu regardes les hommes politiques, tu regardes leur tête, vraiment que leur tête, tu sors leur costume et tu te dis « ils sont d'une laideur, c'est impressionnant ». Tu vois ils ont plus de lèvres, ils ont le visage qui grossit et les lèvres qui s'affinent. Ils ont des poches sous les yeux. Ils sont laids quoi, objectivement.

Les propos de ces femmes s'appuient sur leurs expériences vécues de perte de séduction voire de répugnance à l'égard des hommes qu'elles côtoient dans leur entourage ou fréquentent dans leur intimité. Ils révèlent la perte d'attraction envers leur partenaire (chapitre 7) ou l'absence d'intérêt envers d'éventuels prétendants. Par exemple, Hélène (55 ans) se retrouve célibataire à 50 ans et réalise qu'elle n'est pas du tout attirée par les hommes de son âge, voire même repoussée : « J'regardais les mecs de mon âge et j'étais là : mais jamais, quoi ! [...], ça m'attirait vraiment pas. J'étais là : j'peux pas. J'trouvais que... ils puaient de la gueule, je sais pas comment te dire, y'avais un truc : ah non surtout pas quoi. » Seuls les hommes « vachement plus jeunes » qu'elle lui plaisent physiquement mais elle s'interdisait de les envisager comme partenaires potentiels. Les considérations essentielles du charme d'un homme ne se sont pas adaptées aux caractéristiques des hommes de leur âge.

La préférence pour les corps d'hommes jeunes ne concerne pas seulement les femmes ayant passé la cinquantaine. Quelques femmes célibataires de plus de 35 ans tiennent des discours similaires. Stéphanie (37 ans) se dit « pas du tout attirée par les hommes plus âgés », considérant que les hommes ont tendance à « se laisser un peu aller à la quarantaine ». Selon elle, lorsqu'un homme vieillit, son charme ne relève plus de ses qualités externes mais de ses qualités internes : « Au-delà de 45, faut vraiment que l'homme en question il ait du charme, qu'on ait interagi ensemble. J'vais pas me retourner sur un homme ... [de plus de 45 ans]. [...] Ce serait vraiment un coup de cœur intellectuel en plus du corps. » Pour que le charme opère, les qualités internes doivent combler le déficit de qualités externes ; l'expérience de séduction est alors moins médiatisée par le regard. De même, Irene (42 ans) rapporte qu'elle « aime bien les mecs qui semblent jeunes ou qui sont jeunes ». Toutes deux célibataires, elles considèrent que cette exigence devient « un problème » à mesure qu'elles-mêmes vieillissent. Ainsi, les discours louant l'accroissement de la beauté des hommes vieillissants émanent peu de la bouche des enquêtées qui deviennent familières de ces

hommes et n'ont guère d'autres choix que de les fréquenter puisqu'elles vieillissent également et que l'écart d'âge devient progressivement plus difficile à assumer.

La corrélation entre réceptivité des femmes à la beauté des hommes et l'attention visuelle qu'elles leur portent a été maintes fois évoquée au fil de ce chapitre. Il se trouve que la majorité des enquêtées dépassant les 50 ans déclarent être difficilement séduites par la vue d'un homme et qu'elles accordent peu d'attention visuelle aux hommes. La faible attention visuelle accordée aux hommes par les enquêtées les plus âgées découle, d'une part, du fait que le regard masculin les renvoie à leur statut de femmes ayant perdu en séduction et en féminité ; d'autre part, du fait que leur propre regard est davantage séduit par le corps des hommes jeunes — qu'elles ne sont guère amenées à rencontrer, encore moins à fréquenter intimement. La perte précoce de la valeur érotique des femmes vieillissantes, en les conduisant à la déprise sexuelle, réduit leur capacité à regarder avec plaisir et attention le corps des hommes. Elle les amène donc à désérotiser l'échange de regards hétérosexuel ainsi que la vue du corps masculin.

*

Le sixième chapitre s'est intéressé à la manière dont les femmes accueillent la présence des hommes qu'elles perçoivent comme séduisants, dans les espaces qui ne relèvent pas du privé. En étudiant les affects et les comportements visuels des enquêtées, il a montré que la capacité des femmes à être séduites par la vue d'un homme est corrélée à l'attention visuelle qu'elles leur accordent. Or, plusieurs facteurs restreignent leur attention visuelle, à commencer par leur visibilité sexuelle. Le fait qu'elles sont et se sentent regardées par les hommes, pour leur corps, pèse sur leur propre capacité à regarder les hommes. Dans les espaces publics, cette perception de leur propre visibilité peut conduire à des attitudes de protection consistant à détourner son attention des êtres de genre masculin pour éviter tout croisement de regards. En tant que micro interaction sociale, l'échange de regards peut aboutir à une interaction verbale ou physique, qui n'est pas toujours souhaitée. L'échange de regards hétérosexuel, notamment entre inconnus, est sous-tendu d'une ambiguïté érotique. Cette ambiguïté est tantôt recherchée, tantôt esquivée par les femmes. De par la licéité du désir sexuel masculin et de par le fait que les hommes demeurent à l'initiative des démarches de rencontre, les femmes ont plus à craindre du débouché d'un échange de regards hétérosexuel que les hommes. Le sentiment d'insécurité lié aux conséquences éventuelles du croisement des yeux varie selon les espaces dans lesquels les femmes se situent — la rue est par exemple jugée plus hostile que les bars et restaurants — mais également selon qu'elles soient seules ou accompagnées — sortir entre femmes peut favoriser l'attention visuelle portée sur les hommes.

Pourtant, la majorité des femmes rencontrées prennent du plaisir à regarder les hommes (ainsi que les femmes). Ce plaisir peut être lié à la simple satisfaction d'une curiosité, à l'émotion esthétique, au désir érotique, etc. Le regard d'une femme sur un homme est donc imbriqué dans une tension entre risque et plaisir. Cette tension est appréhendée différemment selon les personnes : certaines considèrent le risque comme étant plus important que le plaisir et inversement. La situation conjugale contribue à faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre : certaines femmes accordent moins d'attention aux hommes lorsqu'elles sont en couple, par fidélité à leur partenaire, d'autres demeurent attentives, réclamant le droit au plaisir visuel ou souhaitant évaluer leur pouvoir de séduction ; certaines femmes accordent davantage d'attention aux hommes lorsqu'elles souhaitent faire des rencontres amoureuses et sexuelles. À partir de 50 ans, les enjeux de l'échange de regards hétérosexuel semblent évoluer vers un affaiblissement de l'ambiguïté érotique. Les femmes tendent à ressentir qu'elles perdent en visibilité sexuelle auprès des hommes. Se percevant vieillissantes dans le regard masculin, nombre d'entre elles changent progressivement de comportement visuel, en ignorant davantage les hommes et en adoptant des attitudes visant à désérotiser le croisement des yeux. Cette évolution est accentuée par le fait que les femmes de plus 50 ans tendent à être moins facilement séduites par la beauté des hommes de leur âge que par celle des hommes plus jeunes qu'elles, mais qu'elles ne s'autorisent guère d'interactions de séduction ordinaires avec ces derniers. Les échanges de regards hétérosexuels sont traversés par des rapports et normes de genre qui limitent l'attention visuelle des femmes dans les espaces qui ne relèvent pas du privé. Ces barrières entravent leur curiosité visuelle comme leur plaisir visuel, et réduit leur réceptivité aux charmes corporels masculins.

Chapitre 7. Les manières et possibilités, pour les femmes, de regarder le corps de leur partenaire intime

Ce dernier chapitre se consacre à la manière dont les femmes rencontrées appréhendent le corps de leur partenaire intime — qu'il s'agisse d'un amant de passage ou d'un partenaire conjugal stable. Nous allons donc passer de la relation aux hommes en général à la relation à un homme singulier ; des enjeux du regard propres aux espaces publics à ceux concernant l'espace privée ; du rapport au corps masculin habillé au rapport au corps qui se dévoile. Il s'agit d'étudier conjointement l'attention visuelle et l'expérience de séduction dans le cadre des relations amoureuses et sexuelles des enquêtées. De l'espace public à l'espace intime, certains enjeux diffèrent mais la dissymétrie des rôles séductifs demeure. Si les relations amoureuses et sexuelles semblent *a priori* propices à l'observation du corps masculin, puisqu'elles offrent des occasions de rapprochement des corps, nous constaterons que le regard des femmes n'est pas nécessairement plus enclin à se poser avec attention et plaisir sur les hommes qu'elles côtoient dans l'intimité. Le principe de « regard évité » — la possibilité de percevoir la présence de l'autre sans le discerner (Berthoz, 2008) — sera particulièrement utile pour mettre en évidence le manque d'« engagement visuel actif » (Causey, 2017) de certaines femmes en présence de leur partenaire. Nous observerons également la continuité du principe de visibilité sexuelle des femmes. Si « toute femme sait qu'en sortant dans le monde, elle s'expose » (Froidevaux-Metterie, 2020, p. 403), la plupart des femmes rencontrées n'ont pas besoin de sortir de chez elles pour ressentir qu'elles s'exposent au regard masculin, la seule présence de leur partenaire intime suffit pour qu'elles se sentent objet de regard et de désir et que le sentiment de surveillance impacte leurs perceptions. En investiguant la manière dont les enquêtées regardent leurs partenaires intimes, ce chapitre mettra en évidence les entraves à leur attention visuelle comme les affects positifs pouvant accompagner cette vue. Nous commencerons par constater qu'il est possible de *regarder sans voir* le corps de son partenaire, que plusieurs enquêtées n'accordent guère d'attention visuelle à ce corps. Puis nous étudierons les conditions favorisant cette attention visuelle : le fait de percevoir le corps d'un homme comme non menaçant et comme séduisant. Nous aborderons ensuite les effets de la présence et de l'attitude corporelle masculines sur la capacité des femmes à assumer, auprès de leur partenaire, être séduites par leur image. Enfin, nous traiterons du plaisir visuel au prisme de la sexualité, en étudiant comment certaines femmes établissent une corrélation entre leur capacité à porter un regard érotique sur le corps de leur partenaire et leur épanouissement sexuel.

7.1. L'attention visuelle des femmes dans l'intimité

Pour commencer, nous allons aborder l'attention visuelle que les femmes rencontrées prêtent au corps de leur partenaire dans le cadre de leur vie privée. Il s'agit de mettre en évidence qu'il est possible de voir un corps sans le regarder, de percevoir sa présence sans en discerner les détails.

7.1.1. La découverte du corps, une attention progressive aux détails

Intéressons-nous dans un premier temps au passage de la perception d'une silhouette dans son ensemble à celle du corps dans le détail, notamment du corps nu. Que l'aspect physique du partenaire intime soit jugé séduisant dès la première impression visuelle ou qu'il le devienne au bout d'un certain temps, l'appréhension du corps se fait de manière progressive, concomitante à la découverte et la connaissance de celui-ci. Selon Michel Bozon, « la grande majorité des rencontres amoureuses qui débouchent sur des relations stables (que l'on peut baptiser « couples ») prennent la forme d'un engagement progressif, où la relation se construit en se nourrissant des pratiques et échanges initiaux entre partenaires » (Bozon, 2018, p.41-42). La découverte du corps d'un homme dans le cadre d'une relation intime s'accompagne généralement du développement de l'attention visuelle qui lui est accordée — « à force de regarder l'autre, il y a des détails qui t'ont échappé, que tu vas prendre en compte » (Sylvie, 50 ans). Le regard d'ensemble évolue vers un regard plus fin, qui scrute davantage la physionomie. La vue du corps semble se faire plus nette à mesure qu'il devient familier.

Pour étudier l'évolution du discernement du corps d'un nouveau partenaire intime, attardons-nous sur le cas de Julie en comparant le rapport qu'elle entretient au corps de deux hommes récemment rencontrés. Commençons par le dernier en date, que Julie fréquente depuis quelques semaines. Il s'agit d'un homme rencontré en soirée, qu'elle a repéré pour son physique de « beau gosse » et dont la première impression visuelle lui a laissé un souvenir marquant. Bien que séduite par le physique de cet homme, elle aurait une vision indistincte de son corps. Elle explique par exemple qu'elle serait « incapable de dire si il se ronge les ongles ou pas » — ce qui est la première chose à laquelle elle serait attentive lorsqu'elle porte un regard analytique sur un homme. Ainsi, Julie n'aurait pas eu « le temps de le décomposer ». À ce stade de leur relation, le regard qu'elle porte sur cet homme serait un regard d'ensemble, qui ne s'attarde pas encore sur les détails. Passons maintenant au premier homme rencontré, que Julie fréquente depuis plusieurs mois. Elle fait la connaissance de cet homme via une application de rencontre. Si elle apprécie son style

vestimentaire et le considère cultivé, elle n'est pas particulièrement séduite par son physique — « il était pas mal mais il était pas incroyable ». La durée de leur liaison serait assez longue pour que le regard de Julie sur son corps ait eu le temps d'évoluer. « Au début » de leur relation, elle n'aurait « pas fait gaffe » à son corps ; elle lui aurait porté peu d'attention visuelle. Julie explique qu'elle n'avait pas l'occasion de regarder cet homme parce qu'elle passait peu de temps avec lui, précisant que leur liaison était principalement sexuelle : « tu rentres, tu t'envoies en l'air et puis le matin tu te rhabilles et tu t'casses, quoi ». En outre, elle avait l'habitude de coucher avec lui en ayant bu de l'alcool. Mais Julie constate qu'elle devient plus attentive à son corps depuis qu'ils « passe[nt] plus de temps ensemble », ne se voient plus seulement pour le sexe, et qu'ils ne boivent plus systématiquement d'alcool avant un rapport sexuel. De par l'évolution de leur relation — dans la forme et la durée — Julie explique qu'elle « commence à le décomposer un peu », c'est-à-dire à être attentive aux « petits détails » de sa physionomie.

De cette comparaison, il ressort que le temps est nécessaire pour permettre de discerner le corps de l'autre. Pour être en mesure de détailler un nouveau corps, il convient de passer du temps à le regarder — « Il faut passer du temps à éclaircir les zones d'ombres de l'autre » (Bozon, 2018, p. 41). Mais il faut également que les conditions soient favorables à l'observation de ce corps. Partager du temps avec une personne ne participe pas nécessairement à développer une meilleure connaissance et compréhension de son corps. Ici, il apparaît que le discernement de Julie se développe dès lors que leur relation ne se limite plus à des rapports sexuels alcoolisés. D'une part, l'alcool ne favorise pas l'acuité visuelle ; d'autre part, les rapports sexuels ne sont pas nécessairement propices à la contemplation du corps de l'autre (nous y reviendrons). L'attention visuelle évolue en fonction de la familiarité développée entre deux personnes, ce qui dépend de la relation qu'elles entretiennent, de leur mode de fréquentation et des activités partagées, mais pas seulement.

7.1.2. Une vue parfois incomplète du corps du partenaire

Si le temps est nécessaire au discernement du corps, il ne constitue pas une variable suffisante. Bien que l'attention visuelle portée au corps de l'autre s'affine à mesure qu'il devient familier, toutes les femmes ne regardent pas le corps de leur partenaire de manière détaillée. Certes, à force de côtoyer le corps, elles apprennent à le connaître, mais cette connaissance est parfois limitée. Ainsi, lorsque je demande à Charlotte (32 ans) si elle peut éprouver une attirance sexuelle à la vue d'un homme nu, elle réfléchit un temps avant de répondre : « J'crois que j'ai rarement vu d'hommes nus en fait. » Cette réplique me paraît étonnante compte tenu du fait qu'elle a connu plusieurs relations

conjugales hétérosexuelles de longue durée et qu'elle prend des cours de modèle vivant dans le cadre desquels elle « voi[t] un paquet d'hommes nus ». De son côté, Hélène rapporte qu'elle a réalisé autour de la trentaine qu'elle « n'avai[t] jamais regardé un sexe d'homme dans les yeux » — ce qu'elle entend par le fait qu'elle n'avait « jamais regardé le sexe » de ses partenaires jusqu'alors. Ces remarques permettent d'illustrer que le fait de côtoyer des hommes ne conduit pas nécessairement au fait de les regarder avec attention. Parmi les femmes rencontrées, plusieurs partagent l'intimité d'un homme, ont des rapports affectueux et sexuels avec lui, le voient nu mais ne le regardent pas. C'est manifestement le cas d'Aline (46 ans). Dans l'extrait ci-dessous, elle rapporte l'expérience d'un ancien partenaire qui lui demandait de regarder son pénis :

P., par exemple, c'était un des premiers qui avait besoin que je le vois [son pénis]. [...] Et moi j'étais un peu... : Bon... (rires) mais j'veux pas voir — enfin, j'veux voir dans la globalité, mais pas... J'le regardais pas dans... enfin c'est pas c'qui m'intéressait le plus quand j'l'ai rencontré. Et du coup, j'trouve que c'est pas forcément... [...] J'vais pas mater... Et oui, après c'est pareil, j'suis plus attirée par les mains... les fesses aussi, j'trouve, mais sans plus. Puis après j'pense qu'on aime bien... parce qu'après, la personne on l'aime dans sa globalité. J'aime plein de trucs chez P., puis j'aime bien le personnage, donc tout, dans sa globalité.

Mettons un instant de côté la question du consentement — Aline semble avoir été incitée à observer de près le sexe de cet homme alors qu'elle n'en avait pas le souhait (nous y reviendrons). Cet extrait est révélateur de la manière dont Aline a pour habitude de regarder les hommes avec lesquels elle entretient une liaison. Elle n'aurait pas tendance à regarder le corps en le détaillant. Son attention visuelle serait diluée dans une image d'ensemble plutôt que concentrée sur des zones précises. Les seules parties du corps sur lesquelles sa vision s'attarderait parfois sont les mains et les fesses. Aline semble accueillir avec gêne et désespacement la demande de cet homme, qui requiert un changement de focale de sa part. Elle n'a pas envie de regarder de près les parties génitales de cet homme et préfère une appréhension holistique du corps. Ce témoignage montre qu'il est possible d'avoir une interaction sensuelle ou sexuelle avec un homme nu sans prêter attention à son corps, et en particulier à ses organes génitaux. L'intimité, la nudité, la sexualité offrent des occasions de dévoilement des corps mais ne conduisent pas automatiquement à ce que les femmes regardent le corps de leur partenaire. Pour investiguer cette question, nous allons nous pencher sur le comportement visuel des femmes dans le cadre de leurs rapports (hétéro)sexuels.

7.1.3. Divers comportements visuels au cours de l'activité hétérosexuelle

La plupart des femmes rencontrées déclarent avoir tendance à garder les yeux ouverts au cours de rapports sexuels. Parmi elles, plusieurs disent alterner entre regard fermé et regard ouvert, et quelques autres auraient tendance à ne jamais fermer les yeux. Plus rares sont celles qui déclarent avoir tendance à clore systématiquement leurs paupières. Nous allons étudier ces différents types de comportements visuels et les intentions qui les accompagnent.

Clore les paupières pour mieux se concentrer sur son plaisir

Intéressons-nous d'abord aux motivations des femmes qui préfèrent clore les paupières au cours d'un rapport sexuel — une pratique plus rare. Pour commencer, il se peut que ce soit la pudeur qui conduise une femme à fermer les yeux. Edwige (55 ans, mariée, chrétienne pratiquante) s'exprime de manière très pudique sur son intimité. Évoquant la Bible, elle affirme que la sexualité n'est pas taboue mais « sacrée » : « c'est quelque chose de très beau [...] qu'il faut respecter. » Elle me répond qu'elle garde les yeux fermés lors des rapports sexuels avec son mari, sans laisser de place à la poursuite de la conversation sur ce sujet. Ensuite, fermer les yeux permettrait de ne pas voir le corps de son partenaire, lorsque sa vue est jugée déplaisante. Prenons l'exemple de Nadine (57 ans, en couple), qui estime avoir une « rapport un peu bizarre au corps » : pour pouvoir en apprécier la vue, elle aurait « besoin » que ce corps soit « parfait » — c'est-à-dire « jeune », avec une peau « fraîche », « lisse » et « douce » — sans quoi elle peut ressentir du « dégoût » et être « répugnée ». Nadine ferme les yeux pour ne pas être confrontée à la vue du corps de son mari - qui ne lui a jamais plu et qui lui plaît encore moins à mesure qu'il vieillit (nous y reviendrons). Clore les paupières permet alors d'éviter de ressentir une forme de répulsion. Plus globalement, fermer les yeux aiderait à s'extraire de la réalité, celle d'une situation donnée avec un homme donné — qu'elle soit jugée bonne ou mauvaise — pour laisser la place aux fantasmes et aux images mentales. Certaines femmes agissent ainsi dans l'optique de « faire marcher son imaginaire » et « rajouter des choses qui n'existent pas à ce moment-là » (Rozenn, 30 ans), « créer des situations » et imaginer « autre chose » (Mathilde, 28 ans). En outre, fermer les yeux permettrait de se soustraire à la vue de l'autre, de faire abstraction du regard de l'autre sur soi. Plusieurs femmes rapportent que le fait de se savoir regardées par leur partenaire les « perturbe ». Audrey (21 ans, célibataire) explique qu'elle ferme les yeux pour se « protéger » du regard de l'autre : « je suis pas toujours à l'aise avec le regard de l'autre sur moi quand je suis en train de coucher avec cette personne ». De même, selon

Rozenn, fermer les yeux c'est « avoir l'impression que l'autre te voit pas ». Clore les paupières leur permettrait donc d'oublier qu'elles peuvent être objet de regard. Enfin, ne pas mobiliser le sens de la vue serait une technique pour accorder plus d'attention à d'autres modalités perceptives. Ainsi, Gaëlle (40 ans) a tendance à fermer les yeux, non pas pour se protéger du regard de ses partenaires — « qu'ils me regardent, ça me gêne pas » —, mais parce que la vue ne participerait pas à son excitation — « c'est pas par le visuel que je m'excite quoi ». Considérant les échanges de regards comme une « sollicitation » qui lui « demande trop d'énergie » et lui « impose » de retourner vers « quelque chose de concret, réel », Gaëlle (40 ans) préfère fermer les yeux pour se concentrer : « je suis plus dans le corps, dans la sensation. » Comme elle, nombre de femmes estiment que le fait de garder les yeux ouverts les fait se « déconnecter des sensations physiques » (Audrey, 21 ans), les empêche de bien « ressentir », de « se concentrer » sur leur propre « plaisir » (Sylvie, 50 ans). À l'inverse, fermer les yeux les autoriserait à « lâcher prise » (Lola, 39 ans), se « déconnecter » (Hélène, 55 ans), « s'abandonner » (Rozenn, 30 ans), ce qui faciliterait le plaisir et l'orgasme — « quand j'essaie de me faire jouir, je ferme les yeux » (Charlène, 30 ans). Ainsi, la plupart des femmes qui ferment les yeux agiraient ainsi dans l'optique de tirer davantage de plaisir et favoriser leur excitation sexuelle. Il est intéressant de constater que ces femmes considèrent le sens de la vue et l'image de leur partenaire comme de possibles obstacles à leur jouissance. Dans son recueil d'essais sur le désir dans la littérature, René Girard remarque que le regard de l'autre est « paralysant » et « réprime le désir » de l'être qui se sent regardé (Girard, 2011, p. 203). Si ce constat peut concerner tout être humain, indépendamment de son genre, il a une implication particulière pour les femmes du fait de leur visibilité sexuelle spécifique. Poursuivons l'analyse avec les expériences de femmes qui déclarent avoir tendance à garder les yeux ouverts au cours de leurs rapports.

S'offrir au regard de l'homme

Il est fréquent que les enquêtées précisent, non sans fierté, qu'elles n'ont jamais « fait l'amour dans le noir ». Par cette affirmation, elles cherchent à se distinguer d'une idée reçue selon laquelle « il y a des femmes qui n'aiment pas que la lumière soit allumée » (Elisabeth, 54 ans). Elles pensent que « beaucoup de femmes font l'amour dans le noir » (Julie, 28 ans) parce qu'elles « ne veulent pas qu'on les voit » (Hélène, 55 ans) et signalent ainsi que ce ne serait pas leur cas ; qu'elles ne seraient pas « pudiques »¹⁰⁹. Le fait que l'acte sexuel se déroule dans un contexte lumineux est propice à la vision. Cette visibilité semble surtout permettre aux femmes de s'offrir au regard de leur partenaire.

¹⁰⁹ Jusqu'au début du XX^{ème} siècle, voir la chair est choquant ; la sexualité est incompatible avec la nudité et avec la lumière, ce pourquoi les rapports sexuels doivent se dérouler dans le noir, même avec des prostituées (Sohn, 1996).

Lorsque je demande à Charlotte (32 ans) si elle a tendance à garder les yeux ouverts au cours d'un rapport sexuel, elle parle spontanément de son propre corps et sa nudité, sans faire mention du corps de l'homme avec lequel la relation se produit. Elle déclare avoir une « sexualité très libérée » ce qu'elle rapporte, entre autres, au fait qu'elle n'aurait « aucun souci à [s]e foutre à poil » face à ses partenaires sexuels, qu'elle ne serait « pas spécialement complexée » par son corps dans le cadre de la sexualité. Il est fréquent que les enquêtées valorisent le fait de ne pas être pudiques face à leur partenaire, d'être capable de leur donner en spectacle leur propre corps, ce pourquoi elles préfèrent un contexte propice à la vue. Mais la visibilité ne les conduit pas nécessairement à regarder le corps de leur partenaire en retour.

Érotiser l'échange de regards

Nombre d'enquêtées insistent sur le caractère érotique de l'échange de regards. Dominique (63 ans) se rappelle d'un texte de William Reich (psychiatre, psychanalyste) qu'elle avait lu adolescente, qui l'avait « marquée » et à la suite duquel elle a pris le réflexe d'ouvrir les yeux au cours des rapports sexuels : « il disait que quand on fait l'amour, le regard c'était euh ... se regarder au moment crucial, c'était le ... c'était le top du top du génialissime, quoi ». L'échange de regards est particulièrement recherché par les femmes qui ont tendance à ouvrir les yeux pendant un rapport sexuel. Décrit comme un moment de « partage », « d'échange », de « connexion », l'échange de regards relève d'une grande importance car il permettrait de « vivre l'expérience » ensemble. Par exemple, en réfléchissant à la vue qu'elle préfère lorsqu'elle « fai[t] l'amour avec son copain », Albane (24 ans) annonce aimer que les visages soient « face à face » pour pouvoir « se regarder vraiment » ; l'échange de regards aurait alors un effet « super intense ». Selon Lisa (26 ans), l'intérêt d'un rapport sexuel est de réunir deux personnes : « c'est à deux que ça s'fait, c'est pas chacun de son côté ». Elle interprète l'absence d'échanges visuels comme une relation sexuelle désincarnée — « clairement du cul pour le cul » — ce qui ne lui convient pas : « J'trouve ça un peu frustrant si la personne ne partage pas ton regard et est clairement dans son monde ». De même, lors d'un rapport sexuel avec un homme, Mathilde (28 ans) a tendance à être « à la recherche de son regard, pour que ce soit vraiment un échange ». Ces femmes espèrent donc que les hommes ne ferment pas les yeux et soient visuellement actifs. Comme évoqué plus tôt, l'échange de regards est une forme de relation sociale. L'intérêt des enquêtées pour ce croisement des yeux montre que l'activité sexuelle revêt une fonction symbolique de partage d'intimité, de développement de la proximité interpersonnelle, voire de consolidation du couple (Bozon, 2018).

Préférer porter l'attention sur le regard plutôt que le corps de l'autre peut également être une manière de se prémunir d'une forme de dégoût, notamment lorsque le corps du partenaire n'est pas perçu comme séduisant. Par exemple, Charlotte (32 ans) déclare qu'elle « aime regarder la personne » pour se « rappeler avec qui [elle est] » mais réalise qu'elle n'a « pas vraiment regardé le corps » de ses partenaires, s'en tenant à l'observation de leurs yeux. Il se trouve que Charlotte n'appréciait pas le corps de ses précédents partenaires, qu'elle trouvait « moche » et qui la « dégoûtait » (chapitre 4). L'échange de regards permettrait donc d'entretenir une relation érotique qui peut faire abstraction de la plastique du corps.

Regarder pour mieux contrôler

Regarder l'autre dans les yeux, c'est aussi contrôler ce qu'il regarde et ce qu'il ressent, et par conséquent, vérifier son pouvoir de séduction. Ainsi, Mathilde (28 ans), qui n'apprécie pas qu'un homme ne la « regarde pas dans les yeux » accepte à défaut qu'il regarde son corps — « s'il me mate, ça va encore. » Emmanuelle (36 ans) regarde entre autres « le regard » de son partenaire, parce qu'elle considère l'échange de regards comme une « communication non verbale » qui permet de « voir les variations de désir ». Plusieurs témoignages révèlent que l'observation de leur partenaire les aide à veiller au bon déroulement du rapport sexuel, à s'assurer que l'autre prend du plaisir et désire leur corps (ce qu'elles expriment de manière plus ou moins explicite). Par exemple, Sylvie (50 ans) rapporte que lorsqu'elle était plus jeune, elle ne fermait jamais les yeux au cours d'un rapport sexuel ; une pratique qui aurait évolué depuis et qu'elle interprète rétrospectivement comme le souci d'« avoir la maîtrise » de la situation. Irene (42 ans) explique qu'elle a moins tendance à se « perdre dans [ses] sensations » que ses partenaires masculins, qu'elle est « un peu plus contrôlée ». Chloé B. (27 ans) raconte qu'au cours d'un rapport sexuel avec un homme, et particulièrement lorsqu'il s'agit d'une jeune relation, elle a tendance à « intellectualiser » ce qu'il se passe, à être dans « l'orchestration » de la scène. Contrairement à l'acte de clore les paupières, le fait de garder les yeux ouverts ne semble donc pas favoriser le lâcher-prise. Ces témoignages illustrent que les femmes ont tendance à attacher une plus grande importance au plaisir sexuel de leur partenaire qu'à leur propre plaisir (Ferrand, 2004).

Si le fait d'être visuellement active offre l'occasion de veiller au plaisir de l'autre et de vérifier la capacité de séduction de son propre corps, cela n'empêche pas certaines femmes de prendre du plaisir. Cette dimension de contrôle n'est pas nécessairement contraire à leur désir. D'une part, nombre de femmes jugent plaisante et excitante la vue de leur partenaire lorsque celui-ci est désirant. Irene (42 ans) aime « regarder son visage en train de prendre du plaisir » et en train de

jouir ; elle est séduite par l'expression du visage des hommes et leur lâcher prise qu'elle trouve « très sexy ». Jade (24 ans) rapporte que la vue de son partenaire peut l'exciter s'il est en train de « prendre du plaisir » ; c'est alors son « attitude » et ses expressions qui vont lui plaire. Rozenn (30 ans) affirme que la vue de son partenaire en train de prendre du plaisir et « s'abandonner », qui est une « source d'excitation ». D'autre part, plusieurs déclarent accueillir favorablement le regard sur soi — « J'aime bien choper son regard et je sais pas... me sentir regardée, me sentir désirée aussi. » (Héloïse, 21 ans). Elles en tirent du plaisir et de l'excitation — « Lui en train de regarder mon corps, ça c'est sûr, je trouve ça très excitant » (Lola, 39 ans). Nous retrouvons ici le constat que les femmes, ayant été socialisées à désirer de manière passive, désirent être désirées (McKinnon, 1989 ; Berger, 1972) — un désir par conséquent plus présent chez les femmes que chez les hommes (Bozon, 2001).

Les enquêtées qui déclarent être visuellement actives, lorsque leur attention visuelle remplit la fonction de contrôle, ne regardent pas nécessairement le corps de leur partenaire. Chloé B. (27 ans) explique qu'elle se sent « beaucoup surveillée » par le regard des hommes et en particulier de son partenaire, notamment dans la phase naissante du couple : « Dans un début de relation, j'trouve qu'il y a beaucoup de questions soulevées par rapport au physique et en général, je me... je m'asphyxie avec des questions sur mon physique à moi et mon rapport à moi et mon corps ». Parce qu'elle est « obnubilée » par son propre corps et sa capacité à plaire, elle serait peu attentive au corps de l'autre dans le cadre des rapports sexuels : « j'ai pas tellement tendance à le regarder, ou bien, pas beaucoup, pas assez, pas au point de pouvoir le dessiner après de mémoire, par exemple, ou bien le décrire où tout ça. » Pour regarder le corps d'un homme, il convient donc de ne pas être hantée par sa propre image. Or, comme précédemment étudié, les femmes tendent à incorporer leur statut d'objet de regard (masculin) et ressentir une forme de surveillance permanente (Berger, 2014 ; Froidevaux-Metterie, 2020) qui les conduit à porter leur attention sur leur propre image plutôt que sur le corps de leur partenaire.

Être témoin de l'activité sexuelle en train de se produire

Garder les yeux ouverts permet d'être un témoin visuel du rapport sexuel en train de se produire. Plusieurs enquêtées rapportent qu'elles prennent du plaisir à observer le rapprochement des corps. Certaines interactions seraient plus excitantes à regarder que d'autres, selon la vue qu'elles offrent. Ces femmes apprécient « regarder la scène » (Astrid, 29 ans), être attentives à « c'est qui est en train de se passer déjà » (Dominique, 63 ans) mais déplorent que leur champ de vision soit souvent limité. Nina (30 ans) aime regarder « les ondulations » du corps, le « mouvement du bide », mais regrette de n'accéder qu'à des « trop gros plans » du corps ; elle aimerait voir son partenaire « au complet »,

regarder la scène d'un point de vue extérieur, comme dans « les images que tu peux voir au cinéma » pour pouvoir mieux « apprécier tout ça ». De son côté, Astrid apprécie la médiation d'un « miroir » qui offre une vue d'ensemble. Héloïse (21 ans) considère qu'il y a des « positions » et « angles qui sont plus intéressants que d'autres » parce qu'offrant une vue appréciée sur son partenaire. Gaëlle (40 ans), qui préfère clore les paupières au cours d'un rapport pénétratif, convient cependant que certaines pratiques sexuelles peuvent constituer des « scènes » qu'elle trouve excitantes visuellement dans leur « composition », comme une fellation : « j'aime bien euh, quand j'le suce que ... il est au dessus de moi, et je vois son torse et que j'l'e vois lui, là, dominant en fait, dans des postures comme ça, ça me plaît grave (rires). Et là c'est visuel, je sens que c'est visuel. » Gaëlle érotise ici l'image d'un rapport de domination. Lorsque les enquêtées sont visuellement actives dans l'optique d'observer l'acte sexuel en train de se produire, il semblerait que ce soit l'image de cette scène qui excite leur désir. En érotisant la vue du rapport sexuel, elles érotisent la relation qui implique le corps de leur partenaire et leur propre corps.

Regarder l'homme en tant qu'acteur de la scène

Plusieurs femmes disent éprouver du plaisir à regarder leur partenaire. L'étude des témoignages révèle que ces femmes ne regardent pas tant la plastique de cet homme que la manière dont il se meut, dont il agit et interagit avec leur corps à elles. Elles le regardent en tant qu'acteur de la scène plutôt qu'en tant qu'objet de contemplation. Lorsque leur attention visuelle se porte sur le corps de leur partenaire, c'est surtout pour observer la rencontre des corps : « j'mate euh... son sexe venir en moi » (Astrid, 29 ans) ; « y'en a plein [des vues excitantes] ! son sexe en moi, sa bouche sur mon corps [...] » (Lola, 39 ans) ; « J'aime bien le regarder s'occuper de mes seins » (Hélène, 55 ans). Hélène affirme qu'elle ne « cherche pas [s]on excitation » par la vue. Au cours d'un rapport sexuel avec son partenaire, lorsqu'elle ouvre les yeux, c'est pour « regarder c'qu'il fait », ce qui donnerait souvent lieu à un échange de regards. Les seules parties du corps qu'elle aurait tendance à regarder sont « ses mains », ou plutôt leur mouvement, et « son visage », pour la communication. Elle le regarde, pas tant parce qu'elle aime la vue de son corps, mais plutôt parce qu'elle aime « le regarder faire ». C'est donc le corps d'un homme en action et en relation avec leur propre corps que ces femmes apprécient regarder plutôt que sa beauté. Rozenn (30 ans) est l'une des seules participantes à l'enquête par entretiens à déclarer être excitée par l'image de « toutes les parties du corps » de son partenaire et plus particulièrement « son sexe, ses fesses, ses mains ».

Ainsi, lorsqu'elles sont visuellement actives, les enquêtées ne sont guère dans une attitude de contemplation du corps de leur partenaire. Ce n'est pas parce qu'elles ont les yeux ouverts

qu'elles regardent cet homme en tant qu'objet esthétique-érotique. Elles cherchent rarement à tirer du plaisir ou exciter leur désir de l'image de son corps. Elles érotisent donc la relation entre elles et leur partenaire, l'interaction qui se joue entre eux deux, plutôt que la plastique de cet homme — ce que Daniel Welzer-Lang décrit comme un érotisme « continu » et « sentimental » qui s'oppose à un érotisme « discontinu » et « pornographique », associé au masculin (Welzer-Lang, 2005). Cette appréhension de la sexualité ne privilégie par la vue du corps masculin comme source de plaisir. Les comportements visuels au cours de l'activité sexuelle font écho à ceux adoptés dans le cadre de l'auto-sexualité (chapitre 5). Pour rappel, les enquêtées déclarent ne pas avoir tendance à se masturber face à l'image du corps masculin, qu'il s'agisse d'une image physique ou d'une image mentale. Nous retrouvons donc ici l'idée que les femmes ne sont pas « visuelles » et qu'elles ne fétichisent pas le corps masculin, contrairement aux hommes ; ce qui résulte d'une socialisation genrée différenciée. Plusieurs chercheurs ont établi que les hommes connaissent une socialisation aux images pornographiques, contrairement aux femmes (Kaufmann, 1995 ; Vörös, 2020 ; Welzer-Lang, Laugier, Marzano, 2003). Mais cette absence de socialisation des femmes aux images sexuelles n'est pas le seul facteur d'explication. Si les femmes n'accordent guère d'attention visuelle à la plastique de leur partenaire au cours d'un rapport sexuel, c'est aussi parce qu'elles ont incorporé le rôle d'objet de désir et de regard masculin qui leur était dévolu. Leur visibilité sexuelle les suit jusque dans l'intimité, où elles continuent à se sentir surveillées par le regard masculin. Certaines tâchent de la dénier en fermant les paupières ; elles espèrent ainsi se détourner de la pression à être désirable aux yeux de leur partenaire — ce qui fait écho à l'attitude d'inattention visuelle que certaines adoptent dans l'espace public (chapitre 6). D'autres en jouent et l'érotisent. Ce sentiment de surveillance conduit les femmes à tourner leur attention vers leur propre désirabilité plutôt que vers celle de leur partenaire. Enfin, les femmes ont intériorisé le primat du désir masculin. Elles sont socialisées à satisfaire les désirs sexuels des hommes et se satisfaire de la satisfaction masculine. Elles développent donc une sexualité qui répond aux désirs de leur partenaire plutôt qu'un désir actif (Rubin, 2010). Dans cette configuration, le plaisir visuel féminin n'a guère de place. Par ailleurs, comme l'indique Michel Bozon, « l'activité sexuelle n'est pas une simple recherche de plaisir physique. Les significations qu'elle revêt vont bien au-delà des satisfactions physiques, dans la mesure où il s'agit d'un temps créateur d'intimité partagée » (Bozon, 2018, p.107). Le regard cherche alors de la connivence, de la tendresse, de la réassurance, etc. plus qu'une expérience esthétique-érotique. L'activité sexuelle, qu'elle implique généralement le dévoilement des corps, ne serait donc pas propice à l'observation du corps masculin.

7.2. Pour regarder le corps d'un homme, il convient de ne pas en avoir peur

L'analyse des comportements visuels de femmes à l'égard de leur partenaire intime révèle qu'il est possible de regarder un homme sans voir son corps. Pour investiguer cette question, nous allons nous intéresser au fait que l'attention visuelle d'une femme envers le corps de son partenaire peut être limitée par la défiance nourrie à l'égard du corps masculin. Autrement dit, la perception du corps masculin comme d'un corps menaçant réduit la possibilité de le regarder. Attardons-nous sur le témoignage de Mathilde D. (25 ans), qui considère qu'elle apprécie le corps de son partenaire parce qu'il n'est pas menaçant à ses yeux. Elle explique spontanément que cet homme pèse le même poids qu'elle — « il est très grand mais il est très maigre » — et qu'elle « arrive à le porter ». Par conséquent, elle juge que son corps « ne pourra pas [lui] faire de mal ». S'il n'est pas question ici de débattre des préférences esthétiques en termes de morphologie, qui ont déjà été évoquées (chapitre 3) et qui diffèrent selon les femmes, il est néanmoins pertinent de remarquer que Mathilde D. évoque ses goûts au prisme du sentiment de sécurité :

Si, malgré tout, y'a un type de corps qui m'attire chez les hommes, c'est des corps qui en fait ne me font pas peur. [...] Et s'il y a un type de corps qui m'a toujours fait flipper, c'est à la plage les mecs hyper baraqu' avec des énormes bras, des énormes pec', des énormes tablettes de chocolat, qui ont trois têtes de plus que moi. Ça, ça me fait peur, j'aurais vraiment du mal à trouver ça attirant ou même à me rapprocher de personnes qui possèdent ce corps parce que tout simplement, inconsciemment ... ce corps me fait peur.

Cette femme établit une corrélation stricte entre sa capacité à éprouver de l'attirance pour un corps et la perception du caractère non menaçant de celui-ci. Elle suppose que la crainte qu'elle nourrit envers la masse musculaire d'un homme provient des quelques expériences de violences physiques qu'elle a subies plus jeune, telles que les « deux, trois » gifles qu'elle a reçues de son père ou encore l'expérience d'avoir été portée et jetée dans une piscine par un homme qui souhaitait jouer avec elle, sans avoir réussi à se débattre. De par ces expériences, Mathilde D. aurait pris conscience de son infériorité physique et développé de la défiance à l'égard de la force masculine et des morphologies qui la symbolisent. Le corps d'un homme peut donc être perçu comme menaçant par une femme parce qu'il est supposé doté d'une plus grande force. Mais il est surtout perçu comme menaçant en termes d'agression sexuelle. L'historienne Dominique Godineau, en étudiant les correspondances de Manon Philipon (une jeune-fille issue de la Bourgeoisie, née à Paris en 1754), montre combien celle-ci rejette la séduction exercée par le corps d'un homme (ainsi que celle exercée par son propre corps) : « le ravissement doit être celui du cœur et non des yeux ou

même de l'esprit » ; « on ne me séduira pas par les yeux »¹¹⁰. Ces extraits rappellent l'idéologie de la séduction hétérosexuelle partagée par les femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche (chapitre 3). Il se trouve que le discours d'indifférence à la séduction exercée par la beauté masculine n'est pas seulement le résultat d'un idéal moral, mais également la conséquence d'une réalité sociale : Manon Philipon fut victime de violences sexuelles durant sa jeunesse et aurait développé une « terreur du corps masculin et de la sexualité », selon l'historienne (Godineau, 2001, p. 100). Il semblerait que cette jeune femme rejette d'autant plus la séduction masculine que celle-ci est « toujours susceptible de se transformer en brutalité » (*ibid.*, p. 101). La perception du corps masculin comme potentiellement dangereux n'est pas sans répercussion sur la manière dont elle appréhende ce corps et l'attrait qui s'en dégage.

7.2.1. L'agressivité supposée du pénis

Le caractère menaçant du corps masculin semble se cristalliser autour de son sexe. Nous avons précédemment étudié que le pénis d'un homme pouvait être perçu comme laid ou dégoûtant, notamment lorsqu'il est au repos (chapitre 5). Nous allons maintenant aborder le fait qu'il peut être perçu comme dangereux, en particulier lorsqu'il est en érection. Revenons au témoignage d'Aline (46 ans), qui expliquait avoir été incitée à regarder contre son gré le sexe de son partenaire au cours d'un rapport sexuel. Il semblerait que cette interaction non consentie contribue à rendre la vue du pénis hostile et agressive, et ne favorise pas la curiosité visuelle d'Aline à l'égard de cette partie du corps. Comme elle, certaines femmes ne regarderaient pas le sexe d'un homme parce qu'elles en auraient peur. Adèle M. (21 ans) considère que le pénis peut être vu comme menaçant du fait qu'il constitue le symbole de la « domination masculine ». Selon elle, un homme nu en érection peut avoir « l'air agressif ». Sans développer, elle rapporte avoir été « un peu déçue » par le comportement des hommes avec lesquels elle a eu des relations intimes, « énervée » par le rapport qu'ils avaient à leur propre sexe : « j'ai tendance à dire, parfois même un peu trop vite, que... enfin les mecs avec leur bite ils sont complètement insupportables ». Cependant, la rencontre avec son partenaire actuel lui aurait fait changer de regard sur les hommes et leur sexe. Elle considère que son partenaire est « tellement super » et « tellement pas mâle alpha » qu'elle se serait « un peu réconciliée avec le pénis » : « J'ai trouvé que ça pouvait être touchant sans être dominant et que on

¹¹⁰ Lettres de Madame Roland, publiées par Claude Perroud, Nouvelle Série 1767-1780, Imprimerie nationale, « Collection des documents inédits sur l'histoire de France », Paris, 1913.

pouvait... ouais moi, j'pouvais être attirée [par le pénis]. ». Le rapport qu'une femme entretient au sexe mâle peut évoluer selon son partenaire et leur relation, bien qu'il demeure marqué par une symbolique qui dépasse le cadre conjugal. La peur associée au sexe d'un homme peut être liée à un imaginaire comme à des expériences vécues. Une enquêtée me confie à demi-mot qu'elle s'est faite violée plus jeune, ce qui aurait imprégné son rapport au corps des hommes et notamment au pénis. Lorsque je lui demande la partie du corps qu'elle préfère chez son partenaire, elle réfléchit à haute voix à propos des organes génitaux de celui-ci :

Tu vois, j'pensais au sexe, j'suis pas encore, même à mon âge, j'suis pas encore... j'sais pas comment dire. J'aime bien son sexe mais je sens bien que mon histoire là, fait que j'ai encore une retenue par rapport à ça. Même si bon, ça va, j'peux l'toucher, tout ça, oui, ça va, mais... Tu vois, d'emblée j'dirais pas... J'me suis posée la question : est-ce que c'est ça que j'préfère chez lui ? J'hésite à dire oui, tu vois.

Cette femme constate qu'elle demeure marquée par le viol qu'elle a subi, que cet organe sexuel demeure symboliquement associé à cette agression sexuelle. Par conséquent, elle peine à considérer le pénis de son partenaire comme une partie chérie. Le fait de percevoir le corps d'un homme, ou son sexe, comme le symbole d'une menace semble donc avoir une incidence sur la manière dont les femmes appréhendent ce corps, ou cette partie. La question des violences sexuelles n'est pas présente dans la grille d'entretien employée au cours de l'enquête, les témoignages émergent donc spontanément. Il serait pertinent d'interroger le rapport des femmes au corps des hommes au prisme des violences sexuelles qu'elles ont subies, en sachant qu'en France, « les femmes rapportent trois fois plus souvent que les hommes avoir été déjà confrontées à une agression à caractère sexuel, qu'il s'agisse d'un attouchement, d'une tentative ou d'un rapport forcé : 20,4 % des femmes et 6,8 % des hommes de 18-69 ans. » (Bajos, Bozon, 2008, p. 387). Selon Naomi Wolf, le lien ne fait pas de doute, le fait que les femmes fassent l'expérience de la violence sexuelle des hommes contribue, entre autres, à les empêcher de voir les hommes comme des objets esthétiques et érotiques (Wolf, 1991). Si les violences sexuelles commises par des hommes sur les femmes semblent avoir un impact important sur le regard que les femmes portent sur le corps masculin, il en va de même concernant la menace de violences sexuelles. Le poids de cette menace sur le désir sexuel des femmes et leur agentivité sexuelle a été mis en évidence par certaines chercheuses féministes (Vance, 1985 ; Bartky, 1990). Le caractère menaçant du corps masculin et de son sexe s'inscrit dans une logique plus générale qui assimile la sexualité au danger — un discours qui s'adresse bien davantage aux femmes qu'aux hommes (Averett, Benson et Vaillancourt 2008). Selon Marie-Eve Lang, « l'une des causes de la répression sociale du désir féminin (et plus particulièrement adolescent) trouve son origine dans le “discours de protection” qui règne à l'heure actuelle et qui a pour objet de protéger les filles et les enfants du désir masculin, perçu comme dangereux et

irrépressible. » (Lang, 2011, p. 199). Compte-tenu du fait que les femmes soient socialisées à craindre les rapports (hétéro)sexuels et le désir masculin, il n'est pas surprenant que nombre d'entre elles appréhendent avec méfiance leur corps et leurs organes sexuels plutôt qu'avec curiosité, admiration et envie, qu'elles les regardent sans les voir.

7.2.1. Les enjeux de l'exposition du pénis en image

Attardons-nous maintenant sur la question de la figuration du pénis dans le cadre des projets Lusted Men et Sprinkle. Lorsqu'elles entreprennent de photographier ou dessiner un homme de manière érotique, les autrices se retrouvent confrontées à la question de la nudité et de l'exhibition des parties génitales. S'il est communément admis qu'une différence majeure entre les images érotiques et pornographiques concerne la visibilité des parties génitales, le parti pris de ne pas définir l'érotisme vise également à rendre floues les frontières entre ces registres. Il convient ensuite de choisir de montrer le pénis en érection ou pas. Si la majorité des images exhibent des hommes dénudés (71% des 959 photographies ; 58% des 81 scènes illustrées), la nudité du modèle ne va pas nécessairement de pair avec l'exposition des parties génitales : le sexe n'est pas visible sur 45% des illustrations et 72% des photographies. Lorsque le pénis est visible, il est présenté en érection sur 74% des illustrations et 34% des photographies ; sinon il est montré au repos. Les femmes participant à la collecte Lusted Men ont donc moins tendance à mettre en scène le sexe masculin et lorsqu'elles le font, elles ont davantage tendance à le montrer au repos, par rapport aux femmes participant au Fanzine Sprinkle. Les premières s'expriment peu au sujet de leur choix de cadrage et mise en scène. Plusieurs hypothèses sont avancées en guise d'explication : les aléas de la prise de vue ; la pudeur (du modèle et/ou de la photographe) ; l'interprétation des codes de l'érotisme. Nous allons nous concentrer sur les partis pris artistiques des participantes au fanzine Sprinkle.

La plupart des illustratrices s'accordent sur le fait que le sexe des hommes est rarement montré de manière plaisante et séduisante, que les représentations auxquelles elles sont confrontées sont rarement « sexy » et « excitantes », mais plutôt « vulgaires » voire « violentes ». Leurs critiques visent en particulier les images cadrant en gros plan le pénis en érection, de type *dick pics* (Chapitre 4) : « j'ai du mal à comprendre pourquoi on t'envoie des images juste d'un sexe alors que, pour moi, c'est intéressant c'est le sexe avec la personne qui va avec, parce que sinon ça pourrait être celui de n'importe qui. » (Justine, 25 ans). Les parties génitales seraient moins érotiques à leurs yeux —

ou du moins pas davantage — que d'autres parties du corps, comme les épaules ou les fesses, ou la vue du corps dans son ensemble.

Plusieurs illustratrices relatent avoir esquissé des silhouettes d'hommes dotés d'un pénis en érection au cours de leur processus de création mais ces ébauches ne sont pas nécessairement conservées pour le rendu final. Celles qui hésitent à figurer le sexe de leur personnage masculin avancent plusieurs motifs. Premièrement, elles entendent décentrer l'érotisation des hommes de leur pénis, pour montrer que d'autres parties du corps sont érotiques, ou que le corps l'est dans son entièreté. Deuxièmement, elles veillent à créer des images qui ne sont pas « choquantes » en montrant des corps masculins qui ne sont pas « menaçants » — or les représentations exhibant le pénis sont souvent perçues comme telles. Troisièmement, elles tâchent de ne pas renforcer l'hétéronormativité, en proposant aux hommes des représentations alternatives de la masculinité, qui ne mettent pas en valeur la performance virile. Elles prennent des précautions pour leur permettre de s'identifier à des représentations qui érotisent leur corps sans renforcer les normes de genre. À travers ces précautions, les autrices espèrent donc diversifier les représentations de la masculinité désirable.

Commençons par Laura O. (26 ans), qui estime que « c'est compliqué de dessiner un mec en érection de façon légère ». Selon elle, il est difficile de s'en « imprégner de façon simple » car le pénis concentre « tellement de symboles » : « phallocratie », « virilité » et « renvoie à trop d'images » indésirables. En outre, le pénis serait « le truc qui est toujours mis en avant » quand il s'agit d'érotiser un homme : « c'est tout de suite la partie qu'on attendait ». Elle choisit donc d'aller à contre-courant de cette attente pour ne pas renforcer la centralité de cet organe dans la représentation de la masculinité et son érotisation. Pour ce faire, elle décide de figurer « un homme en train de donner du plaisir à une femme ou ... pas forcément une femme d'ailleurs » ; une scène qui ne serait pas assez montrée selon elle, et qui lui permet de représenter le corps masculin sous un angle différent, allongé sur le ventre, la tête entre deux jambes. Au lieu de mettre en avant son pénis, elle met en avant ses fesses ; une partie qu'elle « trouve jolie » et qui ne serait pas assez montrée, notamment parce qu'elle serait « interdite au plaisir des hommes hétéros ». Cette mise en scène est donc l'occasion de diversifier les représentations de la masculinité à deux niveaux : en montrant un homme dans un acte sexuel qui n'implique pas le pénis, mais également de « parler du plaisir de la prostate » parce qu'elle considère ce plaisir tabou chez les hommes hétérosexuels.



Figure 24. Illustration de Laura Olivieri (*Sprinkle*)

Poursuivons avec Solène (25 ans). Dès le départ, elle a su qu'elle n'avait « pas envie de dessiner de sexes ». D'une part, elle n'avait « pas envie de choquer des gens ». D'autre part, elle ne souhaitait pas « participer à une espèce de norme de ... c'est ça un joli zizi », considérant que « pour les mecs, l'injonction à la virilité c'est hyper pesant » et qu'elle n'a « pas forcément envie de participer à ce mouvement sexiste, qui fait pas du bien à l'ensemble de la société. » Elle propose le dessin d'un homme assis, présenté de face et de dos, sur lequel son sexe n'est pas visible. De son côté, Adèle M. (21 ans) entreprend sciemment de représenter un homme nu et d'exhiber ses organes génitaux car elle ne souhaite pas opérer une « censure » qu'elle critique par ailleurs : « le seul truc qu'on cache à tout le monde tout le temps chez les hommes c'est le pénis quoi ». Elle déplore que le manque de visibilité de la nudité des hommes et de « leurs parties intimes » dans la culture visuelle limite la possibilité de les désirer : « on les voit jamais donc c'est un peu dur le fantasme quoi. » En outre, le fait de cacher le pénis entretiendrait, selon elle, une image « un peu répugnante » et « bizarre » de cet organe génital. Représenter le sexe d'un homme n'est pas sans enjeu. Il convient déjà de choisir de le montrer « en érection ou pas ». Adèle M. hésite, fait plusieurs croquis. Bien qu'elle soit « émue » par un pénis au repos, elle opte pour le dessin d'un homme « qui bande ». Adèle M. explique qu'elle décide de représenter un homme dont le sexe est en érection dans l'optique de se « réconcilier avec le pénis », qu'elle considère comme un « sujet de... domination masculine » : « J'avais envie qu'on le voit ; il est là, faut pas en avoir peur, même si c'est un peu impressionnant ».

Adèle M. entreprend de figurer un homme nu et désirant qui soit « touchant », « émouvant » et « désirable » sans être « dominant » ni avoir « l'air agressif ». Pour éviter de représenter son personnage en posture de domination, elle le dessine en position allongée et le met en scène « tout seul » plutôt qu'accompagné d'une femme. Ensuite, elle tâche d'éviter que les organes génitaux soient perçus comme « dégoûtants » en intégrant un élément incohérent à sa composition qui vise à « désacraliser le côté du sexe un peu sérieux » : un oiseau de type passereau est perché sur le gland de son personnage. L'animal est alors censé apporter un décalage poétique qui réduit le caractère trivial et menaçant du sexe.



Figure 25. Illustrations d'Adèle Maury (*Sprinkle*)

Enfin, parmi les autrices qui figurent un personnage dont le sexe est en érection, certaines regrettent ce choix *a posteriori*, surtout lorsqu'il est fait par automatisme. C'est par exemple le cas de Jeanne (25 ans), qui n'a jamais fait d'illustration érotique mais a l'habitude de dessiner le corps masculin, grâce aux cours de modèle vivant. Pour le fanzine, elle met en scène un homme nu qui sort de la douche à la recherche de son savon. Sur deux planches, il est représenté avec un sexe en érection. Jeanne explique que ce choix est « une façon de montrer clairement [qu'elle était] dans un domaine érotique », non pas « dans un domaine juste de dessin du corps masculin. » Rétrospectivement, elle émet des doutes quant à ce choix qu'elle trouve « trop évident » et qui renforcerait l'idée selon laquelle la seule partie érotique du corps des hommes serait leur sexe —

« si j'avais pas fait un pénis en érection, ça aurait peut-être été plus fort, dans le sens où tout ne tourne pas autour du pénis en érection dans le fait qu'un corps d'homme va être érotique. » Représenter un homme doté d'un pénis en érection permet de sexualiser le nu masculin et d'indiquer que le registre de l'image est érotique. Comme étudié précédemment, nombre d'autrices peinent à déterminer comment conférer un caractère érotique à une illustration sur laquelle figure un corps masculin (chapitre 5). Le mettre en scène dans un état physiologique insinuant une excitation sexuelle apparaît alors comme une solution efficace pour rendre visuellement l'érotisme. Mais ce geste n'est pas anodin tant la portée symbolique du pénis est forte.

Intéressons-nous maintenant à la question de l'exposition du pénis au sein du projet Lusted Men. Les membres de l'équipe organisatrice sont partagées entre la volonté de n'opérer aucune censure des organes génitaux dans l'optique d'en réduire le tabou et l'espoir de présenter des photographies qui renouvellent les manières d'érotiser les corps d'hommes. Rappelons que leur marge de manœuvre est limitée par le fait que leur collecte est ouverte à tou·te·s et qu'elles s'engagent à exposer une photographie par participant·e. La crainte partagée par les membres de l'équipe Lusted Men de « se faire troller », pour reprendre leurs mots, c'est-à-dire de recevoir un grand nombre d'images jugées indésirables parce que contraires aux valeurs du projet. Est soupçonné d'être un « troll » un homme cisgenre qui envoie une *dick pic* de manière anonyme, sans prendre le temps de répondre au questionnaire accompagnant la démarche de participation. Prenons l'exemple d'une photographie jugée « choquante » par l'une des membres de l'équipe, dont l'angle de prise de vue met le sexe au premier plan, en le rendant exagérément gros et dissimulant son visage, qui se retrouve en arrière plan. Face à cette image, soupçonnée d'être l'œuvre d'un « troll », le premier réflexe de l'équipe est de lire le témoignage. Ici, les réponses fournies dans le questionnaire sont très brèves et l'adresse email est fautive. Il n'est donc pas possible de rentrer en contact avec la personne pour échanger autour de ses intentions. La suspicion se confirme et la photographie est retirée de la sélection présentée au public. Les membres de l'équipe Lusted Men craignent que leur projet se transforme en support d'expression d'hommes en quête d'exhibition de leurs organes sexuels, comme en témoigne cet échange de message entre membres de l'équipe :

- On reçoit que des contributions de mecs
- Ha ouais relou ! [...]
- Si on devient la collection des HSBC [hommes hétérosexuels blancs cisgenre] qui nous envoient leur *dick* [bite] je démissionne !
- C'est clair

Loin de correspondre à leur idéal de renouveau, les images de type *dick pic* sont considérées comme une pratique exhibitionniste violente symbole d'une masculinité « toxique » (chapitre 5). En outre, elles sont interprétées comme la preuve que les hommes ignorent le potentiel érotique de leur corps, pensant que seul leur sexe est digne d'intérêt. Ces images sont tolérées en faible nombre, notamment par soucis de représentativité, mais elles ne correspondent pas à l'idée qu'elles se font d'un érotisme égalitaire et émancipateur. L'idée de renforcer la visibilité d'images jugées indésirables et estimées d'ores et déjà suffisamment visibles n'enchant pas ces femmes qui ont l'impression de « se faire rattraper par le patriarcat ». Les membres de l'équipe tâchent d'apporter le moins de visibilité possible aux images qu'elles jugent problématiques et qu'elles ne « veu[le]nt plus voir » : celles qui leur évoquent une masculinité violente, agressive ou une sexualité non consentie. Ces photographies sont catégorisées « trigger [déclencheur] » : elles seraient susceptibles de réveiller des souvenirs de mauvaises expériences, voire des traumatismes chez certaines personnes. Face aux images qui pourraient heurter les sensibilités, différentes postures coexistent au sein de l'équipe. Il s'agit de trouver un équilibre entre le souci de ne pas « déclencher » de malaise auprès du public sans pour autant opérer de censure. Par exemple, l'une des membres souhaite retirer l'autoportrait d'un homme nu qui tient un revolver entre ses mains et le pointe face à l'objectif ; les autres refusent, estimant que cette image, bien que violente, a sa place dans l'exposition parce qu'elle illustre la conception singulière de l'érotisme chez cet homme. Les membres de l'équipe Lusted Men, à travers ce projet, entendent prouver que le corps des hommes est digne d'intérêt esthétique et érotique. Leur objectif est d'inciter les femmes, comme les hommes, à regarder les corps d'hommes. Si elles rechignent à l'idée d'exposer des photographies qu'elles jugent violentes, comme les *dick pics*, c'est qu'elles considèrent qu'elles ne renvoient pas une image séduisante des hommes. Nous retrouvons l'idée qu'un corps menaçant n'est pas désirable.

7.3. Pour regarder le corps de son partenaire, il convient d'en apprécier la vue

Pour regarder avec attention et plaisir le corps d'un homme, il convient de ne pas en avoir peur mais également d'en apprécier la vue. L'attention et la curiosité visuelles semblent conditionnées par le plaisir procuré par l'admiration de ce corps. Il se trouve que les femmes qui sont séduites par le corps de leur partenaire intime — qu'elles trouvent objectivement ou subjectivement beau — ont davantage tendance à le regarder avec attention, prendre du plaisir à l'admirer et être sexuellement attirées par cette vue que celles qui ne sont pas séduites par le physique de leur

partenaire. Les pratiques de figuration spontanées en apportent un exemple éclairant. Certaines femmes photographient ou dessinent spontanément le corps de leur partenaire, d'autres non. Ces pratiques sont corrélées au rapport qu'elles entretiennent à la beauté corporelle des hommes, à l'intérêt qu'elles y accordent, et à la séduction que cette beauté exerce sur elles. Nous allons les étudier pour constater que la pratique d'enregistrement visuel est conditionnée par la capacité des femmes à regarder et affectionner la vue d'un homme — qu'il s'agisse d'un partenaire intime ou des hommes en général.

7.3.1. Les pratiques de figuration spontanée, témoins des expériences de séduction visuelle

Les photographies collectées par le projet Lusted Men attestent pour la plupart de la séduction exercée par le corps des hommes sur la femme qui appuie sur le déclencheur. Ces photographies sont généralement prises sur le vif, suivant la spontanéité d'un regard émerveillé. L'émotion ressentie à la vue de l'homme photographié — qu'elle soit esthétique, sensuelle, sexuelle ou amoureuse — se fait alors moteur de la démarche d'enregistrement : « je viens de voir le corps de mon partenaire et à quel point il était incroyablement beau et sexy » ; « je le trouvais tellement beau avec cette lumière que j'ai eu envie de capturer le moment » ; « Il se rasait dans la salle de bain, je le trouvais magnifique [...]. La vue de cette scène a suscité beaucoup de désir en moi. J'ai voulu la photographier ». Face à un homme qu'elles trouvent subitement séduisant, ces femmes éblouies s'empressent d'attraper un moyen de captation du réel : « J'essaie mais je ne suis pas toujours assez rapide [...] pour saisir CE moment où il est si “charmant”, si amusant, si... particulier à mes yeux ». C'est l'intensité de l'attirance éprouvée qui conduit ces femmes à prendre une forme de distance vis-à-vis de l'instant présent pour procéder à la captation. Frappées par la vue séduisante de l'homme qui se trouve devant leurs yeux, ces femmes souhaitent « garder en mémoire un souvenir de beauté », « capturer son corps et d'en avoir une trace pour longtemps ». L'image se fait témoin du saisissement de la spectatrice et restitue la scène qui se présente à elle dans l'optique de la conserver. Elle permet de consigner le souvenir du corps du modèle, du regard de la photographe et de son émotion, mais également de leur rencontre, leur histoire commune et des éventuels sentiments éprouvés l'un pour l'autre. Les images sont conservées dans les ordinateurs, smartphones ou albums photo personnels, pour une consultation privée ; elles n'ont généralement pas vocation à être montrées publiquement (bien que l'opération de collecte Lusted Men les invite à un autre destin). Ces représentations visuelles sont saisies dans le cadre de la vie quotidienne de leurs autrices. Elles dépeignent un aspect de leur intimité et montrent les hommes avec lesquels

elles la partage. Ainsi, la majorité des femmes qui dessinent ou photographient des hommes sous l'impulsion d'une attirance esthétique et/ou érotique représentent leurs partenaires intimes.

Cette pratique de figuration érotique se retrouve chez certaines des femmes rencontrées dans le cadre de l'enquête par entretiens. Celles qui ont tendance à photographier ou dessiner spontanément les hommes qui leur plaisent ont en commun de pratiquer un art visuel (principalement le dessin ou la photographie), de manière amatrice ou professionnelle. En outre, ce sont des femmes qui attachent de l'importance à l'apparence physique des hommes dans le cadre des rapports de séduction et affirment être sensibles à la beauté masculine. Par exemple, Irene (42 ans) est photographe professionnelle et « apprécie beaucoup la beauté » des hommes. S'il lui arrive de photographier des hommes, il s'agit surtout de ses « amants » et « copains ». Elle aurait tendance à « sortir [s]on appareil » après un rapport sexuel, dans un moment d'intimité où elle les trouve « beaux » (elle précise qu'elle leur demande la permission de « prendre une petite photo » et s'ils acceptent, elle en prend « cinq, six »). Ces photographies, Irene ne les considère pas en lien direct avec sa pratique professionnelle, mais « plutôt en lien avec [s]on désir » ; elle les envisage donc comme des images privées. De son côté, Stéphanie (37 ans) attachait beaucoup d'importance à la beauté corporelle de ses partenaires, avant d'essayer de s'en détacher (chapitre 3). Plus jeune, elle a suivi des études d'art — bien qu'elle n'ait pas poursuivi cette voie professionnelle. Ses cours de dessins anatomiques l'auraient rendue « fan de l'anatomie masculine dans sa globalité ». Elle se rappelle avoir rempli des « carnets de croquis » en prenant pour modèle son partenaire de l'époque ; un homme qui « faisait beaucoup de sport », « avait une belle musculature » et qui était « agréable à dessiner ». Comme Irene, il lui arrivait de saisir l'image de cet homme après un rapport sexuel : « souvent on faisait l'amour, on était tout nus et hop j'prenais mon carnet de croquis pendant qu'il dormait et j'lui dessinais le pied, quoi. » Une pratique qu'elle estime « cliché », en référence à une scène culte du film *Titanic* du réalisateur James Cameron (1997) où l'acteur principal, Leonardo Di Caprio, brosse le portrait de l'actrice principale, Kate Winslet, allongée nue face à lui. Si Stéphanie abandonne la pratique du dessin en même temps qu'elle change d'orientation professionnelle, elle se souvient néanmoins qu'elle avait « recommencé à dessiner » parce qu'elle était « tombée amoureuse d'un mec ». Hormis le dessin, il lui est arrivé « plein de fois » de photographier ses partenaires avec son smartphone. Ces images sont « prises avec amour » dans un moment de fascination : « j'lui disais : oh ! qu'est-ce que t'es beau, là ! Hop, j'faisais une photo. Ou : là, tiens, restes dans l'ombre, je vais faire une photo de toi. Ou : faut qu'on retienne ce souvenir-là. Ou : tiens, pose plus comme ça. » Ces femmes photographient ou dessinent leur partenaire intime parce qu'elles sont séduites par leur enveloppe corporelle, éprouvent du plaisir à les contempler et souhaitent garder une trace de cette expérience perceptive. Les femmes qui ont pour habitude de

fixer les émotions que leur procurent la vue d'un homme par le biais du dessin ou de la photographie sont généralement des femmes qui se disent sensibles à la beauté du corps masculin, qui regardent les hommes et prennent du plaisir à le faire.

Inversement, les femmes qui sont en couple avec un homme qui ne les a pas séduites pour leur beauté corporelle ont moins tendance à regarder avec attention leur corps, encore moins à le photographier. Nathalie (60 ans) me confie à demi-mot qu'elle n'est pas « attirée » par la physionomie de son partenaire actuel. Elle n'aurait pas « une très grande passion pour son corps », ce pourquoi elle n'aurait « jamais eu un très grand plaisir à regarder son corps ou à photographier son corps », contrairement à d'autres relations amoureuses où elle aurait « kiffé à fond regarder le mec », « regarder ses pieds, ses cuisses, ses genoux euh son dos, ses fesses ». Revenons au cas de Charlotte (32 ans) qui affirme avoir « rarement vu d'hommes nus ». Il semblerait qu'elle exprime ainsi le fait qu'elle ait rarement eu l'occasion d'être séduite par la vue du corps d'un homme, de prendre du plaisir à regarder un homme nu. À propos de ses anciens partenaires, elle explique qu'elle n'a jamais été séduite par leur apparence, considérant qu'ils étaient « tous moches » et qu'elle se forçait à avoir des rapports sexuels avec eux parce qu'elle ne les désirait pas (chapitre 4). Elle ne regardait que « très très rarement le corps » de ces hommes au cours des rapports sexuels — les seuls moments où ils se présentaient nus à elle. Il semblerait donc qu'elle ne regardait pas leur corps parce qu'elle n'éprouvait pas d'attirance pour eux. Quant aux modèles masculins qu'elle croise lors de ses cours de dessin, Charlotte sous-entend qu'ils ne lui plaisent pas — « on a rarement un grand brun musclé, ils ont souvent la peau un peu flasque » — et que le contexte du cours de modèle vivant ne l'aide pas à percevoir le caractère séduisant de leur corps — « qu'ils soient bien foutus ou pas, c'est pas... [attirant] ».

Les femmes qui ne se disent pas particulièrement sensibles à la beauté masculine et qui éprouvent rarement une attirance esthétique ou érotique face au corps d'un homme ont moins tendance à photographier ou dessiner les hommes. L'expérience de photographie participative en offre un exemple illustratif¹¹¹. En étudiant les résultats de cette expérience à l'aune des propos tenus en entretien, des tendances nettes distinguent les femmes qui ont mené à bien l'exercice de celles qui ont abandonné sans prendre aucune photographie. D'après leurs déclarations, les premières (celles qui n'ont pas abandonné) seraient plus sensibles à la beauté masculine et seraient plus

¹¹¹ Pour rappel, ce dispositif a été mis en place au cours de l'enquête pour pallier à la difficulté de verbaliser la perception du sentiment érotique par le biais du regard. Les enquêtées volontaires étaient invitées à se saisir d'un appareil photographique argentique jetable pour documenter leur regard érotique. Il leur était demandé de photographier les hommes qui leur plaisent, croisés dans le cadre de leur vie quotidienne. De par l'aspect expérimental du dispositif, cet exercice interrogeait de manière artificielle la capacité des femmes à porter un regard érotique sur le corps des hommes. Les difficultés éprouvées par l'intégralité des participantes et l'abandon de la moitié d'entre elles, tout comme le refus de certaines enquêtées d'y participer, apportent des données éclairantes sur les liens entre regard érotique et photographie.

facilement charmées par le physique d'un homme que les secondes. Parmi les secondes (celles qui ont abandonné), beaucoup relatent qu'elles accordent peu d'importance à l'apparence physique des hommes, ou bien qu'elles essaient de s'en détacher. Le goût pour l'apparence physique du conjoint tient également un rôle important dans la conduite de l'expérience. Les femmes en couple qui ont mené à bien l'exercice estiment que leur partenaire est un bel homme et prennent du plaisir à le regarder. Par exemple, Hélène (55 ans) juge que son partenaire est « beau garçon » et l'a photographié à plusieurs reprises. Inversement, les femmes en couple qui ont refusé de participer à l'expérience ou qui l'ont abandonnée déclarent ne pas éprouver d'émotion esthétique particulière à la vue de leur partenaire. Ainsi, Nadine (57 ans) refuse de participer après y avoir mûrement réfléchi car elle s'est rendue compte qu'elle croisait rarement des hommes à son goût ; il se trouve qu'elle n'a jamais été séduite par l'apparence de son mari. Albane (24 ans), qui abandonne l'exercice, est en couple avec un homme dont elle ne loue pas la beauté et dont l'apparence physique n'aurait pas joué dans le processus de séduction — de surcroît, cet homme n'apprécie pas être photographié (nous y reviendrons). En outre, cette femme se dit plus sensible à la beauté des femmes qu'à celle des hommes (Chapitre 4).

Cette séparation des enquêtées en deux catégories — celles qui prennent du plaisir à regarder le corps d'un homme et celles qui en prennent moins — ne doit pas laisser penser que l'aptitude à apprécier la vue du corps masculin est le résultat d'une disposition immuable, répartie aléatoirement selon les individus. Les enquêtées qui se disent sensibles à la beauté masculine ne regardent pas nécessairement avec plaisir et attention n'importe quel homme. Elles ne sont pas naturellement « visuelles » et admiratives du corps masculin. Le récit de certaines femmes révèle que leur rapport au corps des hommes a connu des évolutions au cours de leurs expériences amoureuses, mais surtout en fonction de leurs partenaires intimes. Le réflexe de photographier le corps masculin ne s'applique pas nécessairement à tous les hommes qu'elles ont connus intimement. Ainsi, Sandrine (39 ans) n'a commencé à éprouver de la fascination pour le corps masculin qu'avec son conjoint actuel, pas envers les précédents ; c'est cette fascination qui lui a donné envie de photographier des hommes de manière érotique. Nathalie (60 ans), a photographié la plupart des hommes avec lesquelles elle a entretenu une relation amoureuse et sexuelle, à l'exception de son partenaire actuel, envers lequel elle n'éprouve pas de fascination. Lise (22 ans) a appris avec son partenaire actuel, au bout de plusieurs années de relation, à apprécier la vue de son corps et s'est mise à le photographier.

Généralement, les enquêtées qui apprécient regarder le corps de leur partenaire ont pour partenaire un homme qu'elles trouvent beau. Or, comme étudié au chapitre 3, la beauté physique d'un homme n'est pas un critère prioritaire dans le cadre du choix de conjoint — contrairement

aux hommes (Bozon, Héran, 2006). La séduction exercée par la beauté physique d'un homme tend à être dévalorisée par les femmes au profit de la séduction exercée par sa personnalité. Le jugement esthétique est considéré comme évolutif, le regard pouvant gagner en séduction avec la connivence et la naissance des sentiments amoureux. C'est ainsi que plus de la moitié des femmes participant à l'enquête par entretien sont — ou ont été — en couple avec un homme qui ne les a pas séduites par leur apparence au premier regard. Cependant, il a été démontré que le jugement esthétique n'évolue pas toujours vers un verdict favorable et que certaines femmes sont en couple avec des hommes qui ne leur plaisent pas physiquement (chapitre 4). Il a été mis en évidence que l'indifférence des femmes à la beauté corporelle masculine résultait de la dissymétrie des rôles séductifs. Il ressort ici que cette dissymétrie réduit la possibilité pour les femmes de regarder avec plaisir et attention le corps de leur partenaire.

En outre, étant donné que la perception du caractère séduisant du corps est le fruit d'un apprentissage qui passe par le regard, cette situation réduit la possibilité pour les femmes de se familiariser avec le corps masculin, et donc de reconnaître ses qualités esthétiques et érotiques. Autrement dit, le fait que de nombreuses femmes aient pour partenaire des hommes dont elles ne sont pas séduites par le physique, en ne les incitant pas à les regarder, entretient leur indifférence à la beauté masculine.

7.3.2. L'évolution des manières de regarder le corps du partenaire lorsqu'il subit des transformations physiques

Enfin, nous allons nous intéresser aux expériences de déclin d'attrance envers le corps du partenaire. La séduction exercée par la beauté corporelle ne serait pas immuable. Le corps des hommes avec lesquels les femmes entretiennent des relations hétérosexuelles peut connaître des transformations physiques qui réduisent son charme aux yeux des femmes. Ce phénomène de déprise érotique concerne les femmes qui étaient séduites par leur physique comme celles ne l'ont jamais vraiment été. Lorsque cette expérience touche les enquêtées les plus jeunes, c'est souvent la prise de poids du partenaire qui est en cause. Lorsqu'elle touche les plus âgées, ce sont les effets du vieillissement. Nous allons nous concentrer sur les témoignages de ces dernières pour étudier comment le regard évolue face à un corps qui ne les séduit guère plus.

Il a précédemment été établi que les critères de beauté masculine partagés par les enquêtées de plus de 50 ans se rapportaient à la jeunesse (chapitre 3). Selon Dominique (63 ans), pour qu'un homme soit séduisant, « il faut qu'il y ait des cheveux et pas de ventre ». En prononçant ces mots,

elle se met à chuchoter et me lance un regard de confiance, insinuant que son mari se vexerait s'il entendait cela — il se trouve dans une pièce attenante. J'en déduis que cet homme — que j'ai croisé furtivement mais que je n'ai pas eu le temps d'observer — a grossi et perdu ses cheveux, et que c'est un problème autant pour elle comme pour lui. Le mari de Dominique lui plaisait physiquement au début de leur relation, lorsqu'ils étaient jeunes, bien que cet homme ne correspondait pas à son idéal. Elle appréciait « son visage » et ses traits « très délicats, très fins ». Depuis, son jugement a évolué :

- Morgane : Et aujourd'hui, qu'est-ce que tu préfères physiquement chez ton mari ?

- Dominique : J' préfère rien. Je... franchement je suis pas dans un regard euh ... physique. On est euh on est potes, on fait des trucs ensemble, on voyage, on est ... on discute politique euh on est ... on fait de la musique, on fait des tas de trucs. J'ai pas du tout ce regard-là — ni lui sur moi, d'ailleurs.

L'apparence de son mari ne la séduit plus. Elle ne porterait plus le même regard sur lui. Plus précisément, elle ne regarderait plus son corps avec attention et plaisir. Le déclin d'attirance, qui serait réciproque au sein de leur couple, la conduit à parler de leur relation sur le registre de l'amitié. Elle regarderait donc désormais cet homme comme un ami, c'est-à-dire comme un être qu'elle ne sexualise pas.

Poursuivons avec Patricia (66 ans). Lorsqu'elle rencontre son mari actuel, une quinzaine d'années plus tôt, elle considère qu'il est « bel homme » (mais « pas un très bel homme »), doté d'un « beau corps » et d'une « belle figure ». Le vieillissement aurait davantage modifié le corps de cet homme que le sien : il a « pris du poids » dit-elle en riant. De ce fait, elle le qualifie désormais de « bel homme moyen » et se considère « plus jolie » que lui. Le regard qu'elle lui porte aurait évolué de l'érotisme vers la tendresse : « Mon mari, j'le regarde, j'le vois dormir, j'le vois sourire, c'est... Et du coup bon... j'le trouve attendrissant. Alors c'est pas... c'est plus un rapport de séduction. » Le désir qu'elle éprouve envers son mari se nourrit de « l'estime » qu'elle lui porte et de leur complicité mais pas (ou plus) de la vue de son corps :

Ça, c'est dépassé dans le désir, en fait, c'est pas un désir visuel, c'est au niveau du toucher. Le fait de ... Déjà, le fait d'estimer quelqu'un, le fait de toujours jouer, pouvoir jouer avec quelqu'un dans le quotidien, des choses idiotes qui font démarrer justement la... le rapprochement des corps qui va jusqu'à l'acte. Le visuel marche pas, c'est plus le visuel qui marche, c'est la relation qui fait que... y'a un désir qui se fait.

Patricia considère que l'attirance visuelle ne fonctionne plus pour attiser son propre désir — ce qui laisse à penser qu'elle fonctionnait avant, alors qu'elle déclare ne pas être « visuelle ». Avec le temps et la transformation physique du corps de son partenaire, la vue du corps de cet homme ne serait plus séduisante aux yeux de Patricia. Par conséquent, elle n'érotiserait plus sa beauté corporelle et

se concentrerait sur d'autres modalités perceptives que la vue. Il est par ailleurs intéressant de noter que Patricia photographie beaucoup son mari depuis le début de leur relation. Mais elle indique que cette pratique serait moins guidée par une fascination éprouvée envers son corps que par une esthétique de la composition :

- Patricia : Quand y'a ce rai de lumière là je vais chercher l'appareil photo (rires) [...]

- Morgane : Ton mari c'est un peu ton modèle par défaut ?

- Patricia : Oh ! Oh j'vais être méchante entre guillemet, c'est parce qu'il y a la lumière et lui, bon, on va pas dire que c'est comme un pot de fleur mais bon, c'est l'art hein. [...]

- Morgane : C'est pas forcément ta muse ?

- Patricia : Non, non. C'est un terrain de recherche.

Patricia continue donc à regarder le corps de son partenaire, malgré le déclin de sa beauté, mais elle déclare que cette vue ne l'affecte pas (plus) d'un point de vue érotique. Lorsque le regard perd en séduction, il n'appréhende donc plus le corps de l'autre de la même manière. Il peut en détourner son attention, ne plus en discerner les détails (Dominique) comme il peut en apprécier la vue sans la sexualiser (Patricia).

Terminons avec Nathalie (60 ans), qui se dit « très perturbée » par le fait de ne pas éprouver d'attirance érotique envers le corps vieillissant de son partenaire :

D'un point de vue purement érotique, comment te dire ? D'un point de vue humain, c'est ... tu aimes l'autre et tu l'acceptes, mais d'un point de vue purement érotique, c'est difficile. [...] La transformation de nos corps, à laquelle on n'échappe pas — y'a rien à faire, tu peux faire le yoga que tu veux, t'as pas le même corps entre 30 et 60 ans, y'a une vraie modification que j'ai pas vue arriver du tout. Et j'le vois chez lui et ça me... (inspire fort) perturbe. Enfin en tout cas, ça me... ça me perturbe dans mon, dans mes... érotiquement, ça me perturbe. Dans mon enchantement physique, ça me perturbe vraiment, ouais.

Nathalie semble d'autant plus déstabilisée par le déclin de l'attractivité physique de son partenaire qu'elle est l'une des rares enquêtées à parler de la séduction exercée par la beauté de manière positive — « c'est très enchanteur la beauté » — et déclarer à propos de ses anciens partenaires qu'elle les a « tous absolument trouvés beaux » (subjectivement beaux). La manière dont elle avait pour habitude d'appréhender le corps masculin accordait donc une place importante à la séduction visuelle. Il est intéressant de remarquer que le rapport qu'elle entretient au corps de cet homme, qui ne lui plaît pas d'un point de vue esthétique, se rapproche de celui des femmes qui se défendent d'être « visuelles » (chapitre 5). Pour caractériser la manière dont elle apprécie cet homme, Nathalie rapporte éprouver « beaucoup d'émotion au contact de son corps », dans l'« échange affectif », à travers « c'qu'il dégage affectivement », et vis-à-vis de « sa personne », qu'elle « aime beaucoup ».

Elle apprécie donc cet homme pour sa personnalité et leurs interactions tactiles, plus que pour la vue de son corps. Le plaisir et le désir qu'elle voue à son égard se nourrissent moins de la modalité perceptive de la vue.

Au chapitre 5, nous avons constaté qu'un certain nombre de femmes déclarent que la beauté masculine n'excite pas leur désir sexuel, qu'elles n'éprouvent pas d'attirance érotique à la vue du corps d'un homme, qu'elles ont besoin d'appréhender un homme de manière sensorielle et relationnelle pour éprouver de l'attirance à son égard. Étudier les expériences perceptives des femmes qui ne sont pas ou plus séduites par la vue du corps de leur partenaire apporte un éclairage complémentaire à ces discours. Il ressort que le regard se détourne du corps dès lors que celui-ci n'est pas ou plus perçu comme séduisant. Le rapport entretenu à un corps qui ne plaît pas à l'œil se concentre sur d'autres modalités perceptives que celle de la vue. L'appréhension est moins strictement visuelle que sensorielle et interactionnelle. Il semblerait que les femmes qui se défendent d'être visuelles ne perçoivent pas le caractère séduisant du corps d'un homme, soit parce qu'elles ne savent pas reconnaître les qualités esthétiques et érotiques du corps masculin, soit parce qu'elles se retrouvent en présence d'hommes qui ne leur plaisent pas.

7.4. L'incidence de la présence du partenaire et de son attitude corporelle sur le comportement visuel des femmes

Quand bien même une femme percevrait le corps de son partenaire comme séduisant et non menaçant, elle ne se permettrait pas toujours de le regarder attentivement. Regarder le corps de son partenaire induit la possibilité d'être regardée en retour par cet homme et d'être vue en train de regarder son corps. Cette réciprocité n'est pas sans incidence sur l'attention visuelle que les femmes accordent à leur partenaire.

Regarder les hommes lorsqu'ils dorment

Il est un motif qui revient avec une récurrence remarquable dans les différentes facettes du terrain : photographier ou dessiner un homme en train de dormir. Les femmes participant à l'enquête par entretiens, celles qui se prêtent au jeu de l'expérience de photographie participative, mais également les illustratrices et les photographes contribuant au fanzine et à la collecte d'images érotiques sont nombreuses à rapporter qu'elles affectionnent l'image d'un homme assoupi. Face à la répétition de

ce motif parmi les photographies érotiques collectées, l'équipe de Lusted Men en crée même un mot-clé, qui sert à l'indexation des images : « #hommequidort¹¹² ». Nous allons nous intéresser à cette pratique de figuration et ce qui la motive pour comprendre l'incidence de la présence visuelle masculine sur la capacité des femmes à regarder avec plaisir et attention le corps de leur partenaire.

Les femmes qui saisissent l'image de leur partenaire endormi affirment qu'elles agissent sous l'impulsion d'une attirance esthétique ou érotique. Lorsque je demande à Astrid (29 ans) s'il lui est déjà arrivé de photographier un homme sous prétexte qu'elle le trouvait beau, elle me répond : « Y'a une photo que j'ai en tête que j'ai prise avec mon ex [...]. Il dormait, il était nu. Complètement affalé sur mon lit, je l'avais pris en photo. » Comme elle, nombre de femmes déclarent qu'un homme endormi offre un spectacle qui ravit les pupilles, ce pourquoi elles souhaitent l'enregistrer. Merieme (28 ans) relate qu'elle dessine parfois son partenaire « quand il fait la sieste ou qu'il dort » parce qu'elle le trouve « super beau quand il dort ». Une contributrice Lusted Men explique que son partenaire s'endort toujours avant elle. Du fait de ce décalage, elle « passe de longs moments à l'observer, la nuit. » Lorsqu'elle est « saisie par la beauté de son corps nu et des ombres projetées », elle n'hésite pas à le photographier pour « l'immortaliser » — un acte qu'elle juge « facile et léger ». Être en état de sommeil rendrait un homme particulièrement séduisant, voire parfois plus séduisant que lorsqu'il est éveillé. Julie (28 ans) émet une évaluation esthétique plus favorable à l'égard d'un amant endormi : « il était pas mal mais il était pas incroyable, mais j'le trouvais très beau quand il dormait. » La récurrence des odes au corps masculin en état de sommeil pose question. Les affects éprouvés à la vue de cette scène sont multiples. Les femmes qui y sont sensibles témoignent tantôt d'une émotion esthétique, tantôt d'une attirance érotique, de tendresse, de sentiments amoureux, ou d'un mélange. Cet extrait en est une illustration (Merieme) :

Quand j'dessine mon mec endormi, j'le trouve juste beau tu vois. J'suis pas là : Ah j'ai envie de coucher avec, là, tout de suite avec lui, tu vois. Juste, j'le regarde et j'peux le regarder longtemps en train de dormir, tu vois. J'trouve ça beau comme un tableau¹¹³. La lumière est belle à ce moment-là et... juste, j'le regarde.

¹¹² À l'échelle de l'ensemble du corpus, la quantité d'images exhibant des hommes endormis n'est pas si importante, puisqu'elles constituent 3% des photographies de l'expérimentation participative, 4% des illustrations du fanzine et 6% des photographies de la collecte. Cela est en partie dû au fait que les femmes qui apprécient photographier et dessiner un homme lorsqu'il dort ne le représentent pas seulement dans cette action. Il convient cependant de noter que, lorsque la comparaison genrée est possible, cette manière de représenter les hommes est davantage pratiquée par les femmes que par les hommes ; en effet, seulement 3% des photographes de la collecte se définissant de genre masculin représentent des hommes endormis, soit deux fois moins que les photographes de genre féminin.

¹¹³ Nous retrouvons ici la métaphore de l'œuvre d'art, qui signale une admiration dépourvue de désir sexuel (chapitre 3).

Pourquoi les hommes seraient-ils si agréables à regarder lorsqu'ils ont les yeux fermés et qu'ils perdent la conscience du monde extérieur ? En premier lieu, assister à l'endormissement d'une personne sous-entend un partage d'intimité, qui peut traduire de la proximité et de la confiance. C'est un moment qui peut être sensuel, accompagné de marques d'affection, précédé ou suivi de rapports sexuels. Par exemple, en photographiant son partenaire lorsqu'il dort, une contributrice Lusted Men explique avoir « voulu figer les moments [qu'elle] trouvai[t] les plus sensibles de [leur] relation », elle était « émue par ce qu'il dégageait. Quelque chose qui se rapprocherait d'un désir tendre. »

En second lieu, un homme paraîtrait moins menaçant endormi qu'éveillé, ce qui participerait à le rendre séduisant. Ainsi, Merieme estime que son partenaire a « un côté hyper angélique » lorsqu'il dort. Selon elle, « un homme qui dort tranquillement » ne renvoie pas « une image archi forte d'une masculinité un peu toxique. » Une contributrice Lusted Men estime que le corps masculin, lorsqu'il est endormi, est « sans faux semblants ». Une autre considère que la vue d'un homme endormi peut être « très érotique » parce qu'elle lui donne l'air « offert » mais également « innocent » et « fragile, comme un enfant que l'on aurait envie de protéger ». ». Nous retrouvons là l'idée qu'un corps érotique n'est pas un corps viril mais un corps qui tend vers le féminin (chapitre 5). Attardons-nous sur le retour d'expérience de photographie participative de Julie (28 ans). Sur les 20 clichés qu'elle a pris, 5 photos représentent des hommes dans un état de sommeil. Lorsque nous découvrons ensemble les tirages, que je l'invite à commenter, elle commence par affirmer : « j'aime bien les hommes qui dorment », précisant plus tard : « j'les trouve beaux quand ils dorment, ils sont paisibles ». À force de découvrir des images d'hommes endormis et de s'entendre répéter qu'elle apprécie les hommes lorsqu'ils dorment, elle se questionne : « Je sais pas c'que ça veut dire, ça ! » Une réponse sort spontanément de sa bouche : « Au moins, j'me dis qu'il me feront jamais de mal quand ils dormiront. » Le ton léger avec lequel elle s'exprime ne reflète pas la gravité de cette affirmation, sur laquelle je bute seulement au moment de la retranscription d'entretien. Selon Julie, les hommes seraient appréciables une fois endormis parce qu'ils seraient davantage paisibles et inoffensifs que lorsqu'ils sont éveillés. Nous avons précédemment établi que la perception d'un corps comme étant potentiellement menaçant pouvait affecter le regard et limiter la capacité des femmes à être séduites par ce corps. Il semblerait que le goût des femmes pour la vue des hommes endormis converge dans ce sens. En plus de paraître inoffensif, un homme assoupi est un homme passif, qui peut se laisser regarder : « La façon la plus commode de réduire un garçon à la passivité est de l'immobiliser dans son sommeil : lorsqu'il dort, les yeux amoureux peuvent se repaître de sa beauté » (Greer, 2003, p. 105).

Enfin, et surtout, un homme endormi a les yeux fermés : il peut d'autant mieux être regardé qu'il ne regarde pas en retour. Selon René Girard, le sommeil d'un individu apporte une plus grande « liberté » à celui qui le regarde parce qu'il ne se sent pas regardé (Girard, 2011). Nous avons maintes fois rappelé que les femmes tendent à se sentir objet du regard masculin et que le sentiment d'être surveillées restreignait leur agentivité visuelle. Les femmes ont rarement l'occasion d'être voyeur et de pouvoir regarder librement les hommes. Le sommeil de leur partenaire apparaît comme une occasion idéale pour le faire. Ce n'est donc pas un hasard que les enquêtées jugent les hommes moins menaçants et plus séduisants dès lors qu'ils sont dépourvus de regard. Les discours sur la beauté des hommes endormis et les pratiques de figuration qui les accompagnent révèlent combien la présence visuelle masculine peut influencer le comportement visuel des femmes et restreindre leurs expériences de séduction.

Ne pas oser saisir l'image de son partenaire

Au chapitre 5, nous avons établi que le fait, pour une femme, de porter un regard désirant sur le corps d'un homme, consiste en une transgression des normes de genre et qu'il pouvait être compromettant d'exprimer ce regard, notamment publiquement. Il se trouve que l'expression de ce regard dans l'intimité peut également être compromettant pour certaines femmes, qui peinent à assumer auprès de leur partenaire le fait d'aimer regarder son corps. Nous avons précédemment constaté que les femmes qui apprécient l'apparence de leur partenaire avaient tendance à être plus attentives visuellement à leur corps et à saisir plus spontanément leur image, à travers le dessin ou la photographie, que celles qui n'y sont pas particulièrement sensibles. Il se trouve que toutes les femmes séduites par le corps de leur partenaire ne sont pas à l'aise avec l'expression de leur goût pour ce corps, que ce soit à travers leur comportement visuel ou des pratiques de figuration. Certaines peuvent éprouver de la gêne à l'idée de regarder franchement le corps de leur partenaire, et encore plus à le dessiner ou le photographier. Prenons le cas de Sylvie (50 ans), qui se décrit comme « quelqu'un d'extrêmement timide ». Elle se souvient avoir été fascinée par la vue de son partenaire endormi et l'avoir photographié dans la foulée : « Je ne me suis absolument pas posé la question, quand je l'ai vu, je me suis dit : "c'est trop beau, il faut que je l'immortalise." » Elle rapporte que c'est la première et dernière fois qu'elle s'est « autorisée à le prendre en photo ». Comme Sylvie, plusieurs enquêtées ne saisissent pas ou peu l'image de leur partenaire parce qu'elles ne se l'autorisent pas. Leurs pratiques de figurations spontanées sont peu fréquentes. Lorsqu'elles dessinent ou photographient leur partenaire, elles le font en toute discrétion voire à son insu, notamment lorsqu'il dort. Dans le cadre du dispositif de photographie participative, Julie (28 ans)

ne prend que des photos volées de ses amants (comme de ses amis et d'inconnus qu'elle croise) bien que, contrairement à Sylvie, elle ne se considère pas timide. Julie fréquente deux hommes à cette période. Elle rapporte que « plein de fois », elle aurait aimé saisir leur image mais n'a « pas forcément osé les prendre en photo ». Par exemple, lors de vacances à la mer avec l'un d'eux, dont elle admire la beauté physique, elle se souvient de l'image de son corps sortant de l'eau, qu'elle photographie avec l'appareil photo jetable ainsi qu'avec son smartphone (pour s'assurer d'en garder une trace). Cette photographie est prise de loin, discrètement. Pour justifier son usage de l'appareil photo jetable, Julie prétend qu'il sert à consigner des « souvenirs » de leurs vacances. La prise de vue à la dérobée ne se limite pas à l'expérience de photographie participative mais concerne également les quelques images qu'elle a prises de ses partenaires avec son smartphone. Elle consulte sa galerie photo face à moi, en commentant à haute voix : « Là, j'avais pris de dos. Là, j'étais un peu cachée tu vois. »



Figure 26. Photographie de Julie (expérience de photographie participative)

Les femmes qui sont séduites par l'apparence de leur partenaire mais sont gênées d'en saisir l'image ne fournissent pas nécessairement d'explication à cette gêne. Certaines expriment la crainte de déranger cet homme, de le mettre mal à l'aise. C'est souvent l'anticipation de la pudeur de cet homme qui les freine (nous allons y venir), l'idée qu'il n'est pas confortable avec l'exposition de son corps ou la prise de vue : « il est pas très photo » (Julie). Elles n'osent pas leur demander de

prendre la pose : « je suis toujours un peu gênée de demander à un amant de poser pour moi » (Contributeur Lusted Men de 33 ans). Mais il semblerait surtout qu'elles craignent de dévoiler être séduites par leur beauté corporelle, gênées d'assumer porter un regard désirant sur leur partenaire. Ce serait le fait que l'homme puisse être témoin du regard érotique féminin qui semble poser problème. Ainsi, la présence masculine, lorsqu'elle est visuellement active, constituerait un frein à l'expression du regard érotique de certaines femmes. Après avoir mis en évidence l'incidence du regard masculin, nous allons étudier celle de l'attitude du partenaire concernant l'exposition de son corps au regard féminin.

Les hommes seraient trop pudiques pour pouvoir être regardés

Certaines enquêtées pensent qu'il existe une « pudeur très masculine » (Vivianne, 58 ans), que les hommes auraient une réserve particulière, qu'ils n'aiment pas s'offrir au regard, notamment s'ils sont nus. Ainsi, Nora (26 ans) présume que « pour les hommes, se mettre à nu, c'est plus compliqué que pour les femmes » en constatant la gêne de son partenaire lorsqu'elle lui demande de poser pour elle, alors qu'elle rapporte avoir « beaucoup posé pour lui » (tous deux sont illustrateurs). La présumée « pudeur masculine » découle de la dissymétrie des rôles séductifs : les hommes seraient pudiques parce que leur rôle n'est pas d'offrir au regard leur plastique contrairement aux femmes. Il s'agit souvent d'une idée préconçue. Plusieurs témoignages révèlent le cas de partenaires masculins tout à fait à l'aise avec leur corps, l'exposition de leur nudité et sa figuration. Il convient cependant de se pencher sur l'hypothèse d'une corrélation entre la pudeur d'un homme et la capacité d'une femme à regarder avec plaisir et attention son corps.

Pour commencer, il ressort que la pudeur d'un homme n'empêche pas une femme sensible à la beauté de cet homme de le regarder, de le photographier ou de le dessiner. Ainsi, pour sa participation au fanzine, Adèle M. (21 ans) a demandé à son « copain » de poser, alors qu'il était « super pudique », « pas à l'aise avec la nudité » et qu'il « n'avait jamais fait ça » ; ce qu'il finit par accepter. Selon ses dires, cet homme serait devenu « totalement à l'aise » avec l'exposition de sa nudité face à elle. De son côté, Sandrine (39 ans), fascinée par la beauté de son partenaire, souhaitait vivement le photographier pour « montrer à quel point le corps d'un homme peut émouvoir et exciter une femme ». Celui-ci refuse catégoriquement, ce qu'elle regrette mais ne l'empêche pas d'entreprendre un travail photographique sur l'érotisation du corps des hommes : à défaut de pouvoir saisir l'image de son partenaire, elle photographie des modèles amateurs qu'elle « connaît un peu ou pas du tout ». Penchons-nous sur le cas de Gaëlle (40 ans), qui a tendance à photographier ses partenaires intimes et contribue à l'expérience de photographie participative. Au

moment de notre premier entretien, Gaëlle est en couple depuis plusieurs années avec un homme qu'elle « trouve très beau ». Elle apprécie son corps « en général » ainsi que des zones particulières telles que ses jambes, son torse, son sexe. Lorsque je lui demande si la vue de son corps nu peut l'exciter, Gaëlle répond : « c'est pas évident parce que lui, il est très pudique en fait. Il est pudique, il est sauvage, du coup euh... il a pas un rapport au corps... ». Elle aurait rarement l'occasion de le voir nu ; même au cours d'un rapport sexuel, il aurait tendance à rester partiellement habillé. Si Gaëlle peine à « saisir tout à fait l'entièreté du corps » de cet homme, elle ne rate pas une occasion de le regarder nu dès qu'elle le peut parce qu'elle prend du plaisir à l'admirer. Gaëlle a peu photographié cet homme, malgré l'attirance éprouvée à la vue de son corps, parce qu'elle a manqué d'occasions pour le faire. D'une part, il se livrait rarement à son regard de par sa pudeur. D'autre part, ils se fréquentaient principalement de nuit — ce qui, selon elle, ne rendait pas la prise de vue « évidente » — et leur relation était conflictuelle : « on passait tellement de temps à se prendre la tête qu'on trouvait pas le temps de faire des photos » (éclate de rires). Pour l'expérience de photographie participative, elle rapporte avoir fait des « photos volées » de cet homme, en train de jouer de la guitare et en train de dormir. Un an plus tard, Gaëlle est en couple avec un autre homme, dont elle apprécie également la vue du corps. En comparant son partenaire actuel au précédent, elle constate qu'ils n'ont « pas du tout le même rapport au corps et à l'image ». Son partenaire actuel serait « plus à l'aise dans son corps » et « plus libre ». Elle photographie donc plus régulièrement son partenaire actuel que le précédent. Il leur arrive même de « se photographier en faisant l'amour » ; un « jeu érotique » qui serait devenu « naturel » entre eux. Nous remarquons ici que la pudeur de son premier partenaire n'empêche pas Gaëlle de porter un regard érotique sur son corps et de vouloir le photographier ; elle limite seulement les occasions de le faire.

En revanche, l'aisance d'un homme à se livrer au regard de sa partenaire permettrait de légitimer l'expérience de séduction visuelle d'une femme. Autrement dit, il semble moins difficile pour une femme d'assumer son goût pour la beauté masculine face à un partenaire qui s'offre facilement à son regard. Ainsi, Lisa (26 ans) garde de bons souvenirs d'une liaison éphémère avec un homme qu'elle trouvait « très beau » et qui était « hyper à l'aise avec sa nudité » :

Y'a des fois, on passait des journées entières ensemble dans ma chambre les rideaux fermés et c'était trop cool, nus, complètement. J'aimais bien le voir se lever, aller rouler sa clope. Et juste, j'le regardais et j'étais là : Wah tu veux pas revenir un peu là !¹¹⁴ (rires) J'aime trop !

¹¹⁴ Il est difficile ici de déterminer si Lisa s'adresse réellement à cet homme ou si elle s'adresse à elle-même, en pensée.

Dans cet extrait, il apparaît que Lisa regarde avec admiration et désir le corps de cet homme sans souci de discrétion. Il semblerait qu'elle ose d'autant plus montrer qu'elle aime regarder le corps de son partenaire que celui-ci est confortable avec l'exposition de sa propre nudité. Étant donné que le fait de porter un regard érotique sur le corps d'un homme relève, pour une femme, de la transgression des normes de genre, ce regard peut être difficile à assumer. Or, l'attitude du partenaire peut jouer un rôle important dans le maintien ou la réduction du caractère transgressif de ce regard. Autrement dit, au sein d'une relation où la contemplation du corps masculin est bienvenue ou permise par la mise en spectacle de celui-ci, le regard d'une femme peut se poser plus librement sur ce corps, avec moins de gêne.

En plus de légitimer le plaisir visuel féminin, l'aisance d'un homme à être regardé par une femme contribue à le satisfaire. Les femmes qui sont séduites par la beauté de leur partenaire et prennent du plaisir à le regarder tendent à espérer que cet homme se laisse admirer par elles. Face à un partenaire pudique, elles peuvent éprouver de la déception et de la frustration. Irene (42 ans) aime photographier ses partenaires intimes, à la suite d'un rapport sexuel ou lorsqu'ils dorment. Contrairement à d'autres enquêtées, elle assume son goût pour la beauté masculine et demande toujours la permission à ses partenaires avant de saisir leur image. Elle rapporte être « toujours très reconnaissante » à l'égard des hommes qui acceptent être photographiés et « qui se livrent avec beaucoup de naturel » à son objectif. Inversement, elle serait déçue par ceux qui refusent — « s'ils disent non... c'est dommage. » Elle se rappelle avoir été en couple avec un homme qui ne « se livrait pas » et déplore qu'il manquait de « générosité ». Nina (30 ans) se souvient avoir entretenu une liaison éphémère avec un homme qu'elle dépeint comme objectivement laid (« gros », « chauve », « roux ») mais qui lui plaisait, qu'elle désirait — ce qui montre que le goût pour la vue du corps ne se limite pas aux hommes jugés beaux. Elle garde cependant un mauvais souvenir de leur rapport sexuel du fait qu'elle le sentait mal à l'aise dans son propre corps et pudique :

Mais euh la seule fois où j'ai couché avec lui, ça a été catastrophique ! Parce que, en fait, justement il était pas du tout à l'aise avec son corps au lit, et ça ça se sentait tellement ! [...] Il se cachait, il se mettait dans le noir et tout, c'était vraiment horrible, tu vois ! Et c'était pas son corps, son corps il allait bien tu vois... Il était gros mais voilà quoi, c'était comme ça et puis ça m'excitait. C'est pas un truc que j'trouvais beau mais j'trouvais ça excitant. Et par contre, lui, je sentais qu'il était tellement mal à l'aise avec ça

Le fait que cet homme ne s'offre pas au regard, qu'il éteigne la lumière et se rhabille rapidement, lui aurait fait perdre l'aura dont il bénéficiait aux yeux de Nina. L'attitude corporelle d'un homme et son aisance à exposer son corps en présence de sa partenaire jouent donc sur l'accès des femmes

à l'enchantement visuel mais également sur leur possibilité d'érotiser l'image de ce corps. Plusieurs enquêtées rapportent qu'un partenaire confortable avec la mise en spectacle de son corps contribue à alimenter leur plaisir visuel ainsi que leur désir sexuel (nous y reviendrons).

Cependant, ce n'est pas parce qu'un homme s'offre au regard et à la pose érotique, qu'il est davantage regardé, photographié et dessiné par sa partenaire. Prenons le cas de Blandine (32 ans). Cette illustratrice explique qu'elle n'a jamais dessiné ses copains « dans la nudité, dans leur intimité » (alors qu'elle a « dessinés énormément » leur « visage » ou leurs « attitudes »), que l'idée lui a traversé l'esprit mais qu'elle ne l'a pas prise au sérieux, estimant qu'elle n'a « peut-être jamais eu envie de le faire », contrairement à ses différents partenaires : « C'était souvent le partenaire qui m'a demandé de le dessiner et pas vraiment l'inverse. C'est souvent le garçon qui me disait : "Oh je peux te faire un modèle si tu veux, je pose pour toi !" [...] C'est eux qui fantasmaient que je les dessine nus et pas l'inverse. C'est marrant hein ! ». L'occasion de dessiner ses partenaires de manière érotique, bien qu'elle se soit présentée à elle à plusieurs reprises, de par l'aisance de ces hommes, n'a pas été saisie par Blandine. Il se trouve que cette illustratrice peine à déterminer le caractère séduisant du corps masculin — contrairement au corps féminin (chapitre 5). Il est probable que son manque d'intérêt pour la beauté masculine ait entraîné l'inaboutissement de ces projets. Pour rappel, les femmes ne sont pas socialisées à reconnaître le caractère séduisant du corps masculin, ni à fétichiser son image (chapitre 5). Il n'est donc pas rare qu'elles aient pour partenaire un homme dont elles ne perçoivent pas l'attractivité du corps, quand bien même cet homme leur plaît. Ces femmes n'étant pas fascinées par le corps de leur partenaire, elles y accordent peu d'attention visuelle, même s'il se présente à leurs yeux. Ce n'est donc pas parce qu'un homme s'expose au regard de sa partenaire qu'il est observé avec plaisir et attention par celle-ci, étant donné qu'il est possible de regarder sans voir ce corps, selon l'intérêt qui lui est porté.

7.5. Porter un regard érotique sur le corps masculin contribuerait à percevoir sa sexualité comme épanouissante

Au cours du troisième chapitre, nous avons étudié que la plupart des femmes rencontrées s'attachaient à dissocier la beauté corporelle de l'attrance érotique, en expliquant qu'un bel homme pouvait s'avérer être un mauvais partenaire sexuel et qu'un homme au physique banal voire laid pouvait contribuer à rendre leur sexualité épanouissante. Au cours du cinquième chapitre, nous avons constaté que la majorité des enquêtées se défendaient d'éprouver de l'attrance érotique à la

vue du corps d'un homme et d'érotiser la beauté physique masculine. En début de ce chapitre, nous avons remarqué que les enquêtées étaient peu attentives au corps de leur partenaire au cours de leurs rapports sexuels. Il semblerait donc que l'image du corps masculin ne contribue guère à affecter le désir de ces femmes, qu'elle n'ait guère d'influence sur leur sexualité. Nous allons nous attaquer de plus près à cette observation pour la nuancer car le désir sexuel et la séduction médiatisée par la vue du corps semblent davantage corrélés que les enquêtées ne le prétendent. Audrey (21 ans) me confie par exemple que sa sœur n'a jamais eu d'orgasme et me suggère de l'interroger à ce propos lorsque je la rencontrerai. Je proteste que ce n'est pas l'objet de ma recherche. Elle me répond, au contraire, que « c'est lié ». Nous commencerons par étudier l'attrance sexuelle au prisme de la perception esthétique puis nous nous intéresserons aux récits de femmes qui établissent un lien entre émancipation sexuelle à capacité à regarder le corps de leurs partenaires avec plaisir et attention.

7.5.1. La beauté du partenaire serait un préalable au désir sexuel

Tout comme l'étude des pratiques de figuration révélait que les femmes qui ont pour partenaire un homme qu'elles trouvent beau ont davantage tendance à photographier ou dessiner son corps, l'analyse de la capacité des femmes à éprouver du désir à la vue de leur partenaire révèle que celle qui y répondent favorablement ont pour partenaire un homme qu'elles trouvent beau. Autrement dit, la plupart des enquêtées qui affirment éprouver du désir sexuel à la vue de leur partenaire indiquent qu'elles sont séduites par son apparence. C'est le cas de Charlène (30 ans), qui est en couple avec un homme qu'elle « trouve vraiment canon » et qui correspond à son « style ». Elle « aime beaucoup de choses » chez lui, ne sachant comment hiérarchiser ses préférences, elle énumère : « son look », son visage, « son corps de manière générale », ainsi que certaines zones particulières telles que ses avant-bras, ses épaules, ses fesses, ses reins. Charlène affirme que la vue du corps nu de son partenaire peut éveiller son désir sexuel — « j'ai un mec qui me fait vraiment bander, c'est un truc de ouf » — ce qui lui fait dire qu'elle l'« aime vraiment sexuellement parlant ». De même, Audrey (21 ans, célibataire) rapporte qu'elle était « excitée » par la vue du corps nu d'un ancien amant parce qu'il était « vraiment très très beau ». Lisa (26 ans, célibataire) affirme apprécier regarder la nudité des hommes parce qu'elle peut lui procurer une forme d'excitation sexuelle dès lors qu'ils lui plaisent physiquement. Elle estime que l'effet érotique que la vue d'un homme produit sur elle est lié à sa beauté : « J'pourrais être moins excitée par un mec qui physiquement me plaît

moins, forcément, ça me ferait pas le même effet ». Ces témoignages sous-entendent que l'attirance érotique éprouvée à l'égard de ces hommes est liée à leur beauté.

Inversement, les femmes qui ont pour partenaire un homme qui ne les a pas séduites par leur apparence à la première impression visuelle ont moins tendance à se dire excitées à la vue de cet homme. Prenons le cas d'Héloïse (21 ans), qui est en couple depuis plusieurs années avec un homme qui ne correspondait pas à son « style » d'homme et qui ne l'a pas séduite au premier regard. Elle fait partie des femmes qui ont « appris » à percevoir le caractère séduisant du corps leur partenaire, dont le verdict de beauté a évolué favorablement avec l'affinité et les sentiments amoureux. Héloïse considère que la vue de son corps est « plaisante » car elle « aime bien son corps » sans préciser en quoi elle l'apprécie — lorsqu'elle cite ce qu'elle préfère chez lui physiquement, elle mentionne seulement son regard, sa bouche et ses cheveux. La vue de son corps ne participerait pas à l'excitation de son désir sexuel : « Il peut se trimballer tout nu sans que pour autant ça déclenche... [...] Je peux le voir tout nu sans pour autant trembler de désir ou je sais pas quoi... ». Héloïse me confie ensuite — « je rentre un peu dans les détails » — que son partenaire est « souvent excité » par elle : « je peux très facilement le faire partir on va dire ». Elle constate « un peu de décalage vis-à-vis de ça » entre eux deux : elle-même serait « beaucoup moins excitée, excitable » que lui. Héloïse ne fournit pas d'explication à cette situation. La corrélation entre le manque de désir qu'Héloïse éprouve envers son partenaire et le fait qu'il ne lui plaisait pas particulièrement physiquement au début de leur relation est ici une hypothèse. D'autres enquêtées établissent un lien plus explicite entre l'absence d'attirance esthétique l'absence de désir sexuel.

C'est le cas de Nadine (57 ans) et Charlotte (32 ans), qui sont et ont été en couple avec des hommes qu'elles n'ont jamais trouvé beau (chapitre 4). Pour rappel, Charlotte se « forçait » à avoir des rapports sexuels avec ses anciens partenaires parce qu'elle les trouvait « moches ». Nadine est quant à elle mariée à un homme qui ne lui a jamais plu physiquement. Cette dernière explique que leurs rapports sexuels sont compliqués par le fait qu'elle n'éprouve pas de désir pour cet homme, ce qu'elle rapporte au fait qu'elle ne soit pas séduite par son apparence :

La sensualité et la sexualité, pour lui, c'est hyper important. Pour moi, non. Euh ... bah ça l'a été ! ça l'a eu été ! Mais petit à petit je me suis détachée, bah justement parce qu'il me plaisait pas tant que ça physiquement. Si tu veux, il m'attirait pas physiquement, mais jamais, ça n'a jamais évolué. [...] Mais du coup moi ça m'a obligée à ... comment faire pour avoir du désir pour quelqu'un pour qui t'en as pas vraiment naturellement tu vois ? C'est pas facile, j'avoue. [...]

Dans cet extrait, il est intéressant de lire que Nadine se présente d'abord comme étant moins désirante que son partenaire, avant de préciser que cette asymétrie est propre à cette relation et résulte de son absence d'attirance envers cet homme. Avant de rencontrer son mari, elle n'aurait

fréquenté que des hommes lui plaisaient physiquement et qu'elle désirait. Nadine rapporte qu'elle aime les hommes beaux, elle sait donc apprécier le caractère esthétique et érotique du corps masculin. Si elle ne prend pas de plaisir à regarder son partenaire, ce n'est donc pas qu'elle ne sait pas porter un regard érotique sur un homme mais que cet homme-là lui déplaît. Le témoignage de Nadine expose clairement le lien entre expérience de séduction et désir sexuel. Ce serait parce qu'elle n'aime pas le corps de cet homme, parce qu'elle n'est pas séduite par son image, que cette femme n'éprouve pas d'attraction érotique à son égard. Avec cet homme, elle n'est pas désirante et sa sexualité n'est guère réjouissante. Il semblerait que Nadine ait tiré un trait sur son plaisir visuel et son épanouissement sexuel parce que cet homme a été particulièrement entreprenant dans les démarches de séduction, qu'il lui proposait une stabilité conjugale et qu'elle appréciait sa personnalité et ses valeurs — ce qu'elle ne regrette pas *a posteriori*, considérant son absence de désir comme le seul point « compliqué » de leur relation.

Puisque les hommes demeurent à l'initiative des démarches de séduction et que les femmes priorisent les qualités internes aux qualités externes dans le cadre de la recherche de partenaire conjugal, les femmes sont plus enclines à être en couple avec un homme qui ne leur plaît pas physiquement. En partant du principe qu'il est plus facile d'éprouver du désir à l'égard d'un corps jugé séduisant, les femmes seraient donc moins disposées à être sexuellement désirantes que leur partenaire. Le bénéfice de pouvoir être excité à la vue du corps de l'autre demeure un privilège masculin — ce qui participe à renforcer le fait que femmes ne soient pas « visuelles ». Par ailleurs, si la probabilité d'avoir un partenaire physiquement désirable est plus faible chez les femmes que chez les hommes, il convient de ne pas en rester à la seule question des démarches de rencontre. La possibilité d'éprouver du désir à la vue du partenaire n'est pas seulement liée à la beauté de cet homme, mais également à la capacité des femmes à porter un regard érotique sur cet homme.

7.5.2. Développer son agentivité sexuelle en apprenant à regarder avec désir le corps masculin

Afin de poursuivre la réflexion sur les liens entre regard et sexualité, nous allons nous intéresser aux récits de femmes qui entreprennent de transformer la manière dont elles appréhendent le corps des hommes, dans l'objectif de se sentir plus épanouies sexuellement. Celles-ci font état de prises de conscience qui les incitent à développer sciemment leur subjectivité visuelle et érotique, à se sentir sujet plutôt qu'objet de regards et de désirs. Leur projet est de se « réapproprier » leur regard et leur désir pour gagner en agentivité sexuelle. Ce projet s'inscrit dans une pensée selon laquelle « la sexualité féminine est maléable et diffuse et qu'une femme peut, si elle le choisit, altérer la

structure de son désir » — ce que Sandra Lee Bartky nomme le « volontarisme sexuel » (Bartky, 1990, p. 55). Le concept d'agentivité sexuelle renvoie à l'idée d'être en pleine conscience et possession de son corps et de son désir, d'être sujet et acteur de sa sexualité, de se sentir libre d'agir selon ses envies (Lang, 2011). Il se rapporte donc à la « prise en charge de son propre corps et de son propre plaisir » et véhicule une « sensation de pouvoir », « sur la situation » comme « sur son corps » (*ibid.*, p. 191). Si l'agentivité sexuelle peut prendre des formes diverses, elle est ici directement corrélée à la question du regard : porter un regard érotique sur le corps masculin est considéré comme un comportement agentique. Nous remarquerons que les pratiques de figuration érotiques sont souvent adoptées comme des outils permettant de gagner en agentivité — une idée notamment véhiculée par les fondatrices des projets Lusted Men et Sprinkle (chapitre 2).

Apprendre à ouvrir les yeux. Le cas de Chloé B.

Pour saisir la corrélation entre la capacité d'une femme à regarder avec plaisir et attention le corps d'un homme et son agentivité sexuelle, commençons avec Chloé B. (27 ans), une illustratrice qui n'a jamais conçu de dessin érotique et n'a pas l'habitude de représenter des personnages masculins. Chloé B. rapporte que les « questions féministes » sont très présentes dans sa vie et dans ses réflexions — « ça fait partie des trucs auxquels j'ai réfléchi beaucoup ». Elles l'auraient aidée à se rendre compte qu'elle est « vraiment coincée » dans une forme de « sacrifice » de son « propre désir » parce qu'elle ne parvient pas à se « laisser aller », qu'elle a tendance à se concentrer sur le fait « d'organiser un peu le désir de l'autre », et que cela se fait « au détriment de [s]on propre regard par rapport à l'autre ». Chloé B. fait partie des enquêtées qui ne prêtent pas d'attention au corps de leur partenaire au cours d'un rapport sexuel parce qu'elles sont concentrées sur leur propre image et veillent au plaisir de l'autre. Elle en tire la conclusion qu'elle n'est pas assez « active par rapport à son désir ». Une prise de conscience qui la révolte et l'incite à changer : « Pouah, me rendre compte de ça, j'étais... (rires) ça m'a rendue un peu triste mais dans le sens où j'me suis dit : OK y'a une éducation à refaire à partir de maintenant ».

Chloé B. rapporte que le projet de participation au fanzine Sprinkle fait « particulièrement écho » en elle : « regarder le corps masculin, ça c'était important pour moi. » Il se trouve que la réception de l'appel coïncide avec sa mise en couple avec un homme. Ces deux projets (le fanzine et la relation naissante) lui semblent « aller de pair » : considérant qu'elle a tendance à se concentrer sur le fait d'être physiquement séduisante aux yeux de son partenaire et que cela l'empêche de le regarder et le désirer, Chloé B. appréhende sa participation au fanzine comme l'« occasion de [s]e poser la question différemment et de [s]'amener à [s]'interroger plus sur [s]on regard à [elle] et [s]on

désir à [elle] ». La cohabitation entre le projet de fanzine et les débuts de cette relation lui permet de mettre en pratique sa volonté de changement, en affinant sa réflexivité érotique : « j’pouvais me poser les questions en temps réel, avec une nouvelle cohabitation, avec un nouveau corps, un nouveau physique, que j’découvrais, que j’appréciais... ». Elle entend donc profiter de ce travail pour changer son rapport aux hommes.

En méditant à sa future composition graphique, Chloé B. réfléchit à une manière d’impliquer son nouveau partenaire. Elle imagine qu’elle pourrait le dessiner d’après nature ; un exercice qu’elle juge « bon pour [elle] » puisqu’il lui permettrait de se « forcer » à le regarder. Cependant, l’homme refuse, mal à l’aise avec l’idée — ce qu’elle « comprend vraiment ». Chloé B. décide alors de traiter explicitement de la question du regard pour aborder le fait que les femmes ne sont pas socialisées à regarder les hommes. Sur ses premiers brouillons, on peut lire : « mon désir d’être désirée », « où se trouve le corps masculin ? Seulement dans sa manifestation / preuve de désir ». Rapidement, l’autrice a l’idée de figurer un large œil à découper. Par ce symbole et l’action de découpage qu’il requiert, elle enjoint ses futures lectrices à « apprendre à regarder l’autre », à « apprendre à ouvrir les yeux » pour « être actives par rapport à leur désir » — un message qu’elle s’adresse également à elle-même. Une fois découpé, cet œil permet d’accéder à la vue d’un paysage onirique recouvert de végétation à connotation érotique, dans lequel se trouvent plusieurs personnages masculins nus, de petite taille car vus de loin.

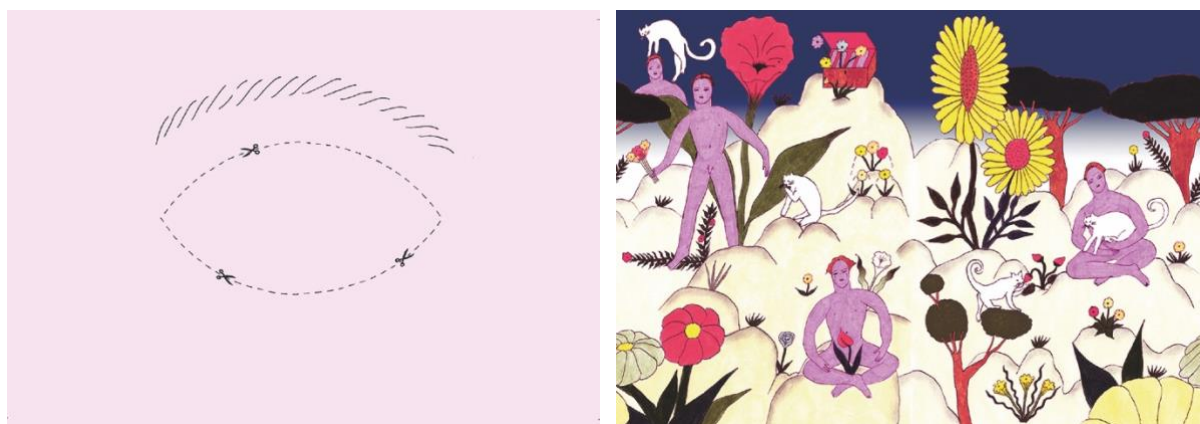


Figure 27. Illustration Chloé Bertron (*Sprinkle*)

Le témoignage de Chloé B. révèle une volonté de se défaire de certains effets de sa socialisation genrée, en particulier du sentiment de surveillance et de la priorité accordée au désir masculin. De par l’assimilation de réflexions féministes critiques, elle aurait pris conscience que sa socialisation genrée a pour conséquence de limiter sa capacité à regarder le corps de son partenaire avec plaisir et attention, et de réduire son agentivité sexuelle. À travers la phénoménologie, Sandra

Lee Barty a très bien décrit comment la prise de conscience féministe « implique l'expérience d'une profonde transformation personnelle », un changement qui concerne la conscience comme l'attitude, et altère radicalement la perception de soi, des autres et de la réalité sociale (Bartky, 1990, p. 11). Selon la philosophe, cette prise de conscience émerge lorsqu'il existe une « véritable possibilité pour la libération partielle ou totale des femmes » (*ibid.*, p. 14), lorsqu'une piste d'amélioration est identifiée. Ici, le fait de regarder le corps d'un homme avec plaisir et attention est considéré comme émancipateur. Or, bien que Chloé B. ait conscience des effets de sa socialisation genrée et souhaite changer son rapport aux hommes, l'opération de transformation personnelle n'est pas simple. La prétexte de participation au fanzine ne s'avère pas être un levier suffisant pour accompagner ce changement. Son envie de développer un regard désirant sur le corps de son partenaire est par exemple freinée par la réticence de cet homme à poser pour elle. À défaut d'exprimer son regard érotique en image, elle choisit alors d'exprimer la difficulté des femmes à regarder les hommes avec plaisir et attention. Poursuivons avec le témoignage de femmes qui rapportent être parvenues à changer.

Retrouver du désir envers son partenaire. Le cas de Lise

Lise (22 ans) est une contributrice Lusted Men qui envoie des photographies de son partenaire intime. À l'occasion d'une table ronde consacrée à la pratique de photo érotique d'homme organisée par Lusted Men, cette femme est invitée à s'exprimer avec quelques autres contributeur·rice·s. Elle y explique comment la prise de vue a participé à transformer son regard érotique. Intéressons-nous à son argumentation. Lise est en couple depuis six ans avec un homme. Malgré les sentiments amoureux qu'elle nourrit envers lui, elle n'éprouvait plus de désir sexuel depuis quelques années. Face à cette situation, son partenaire l'invite à se questionner sur son propre désir. Il lui demande par exemple ce qui la séduit physiquement chez lui, ce qu'elle apprécie de son corps. Face à ses interrogations, Lise réalise qu'elle ne s'était jamais posé la question, contrairement à lui. Elle se rend compte qu'elle n'a jamais porté de regard érotique sur son corps et n'a jamais envisagé cet homme comme objet de désir. À la suite de cette prise de conscience, Lise décide de changer sa manière de le regarder et de le désirer. Ce changement se serait fait en collaboration avec son partenaire : « Nous avons beaucoup discuté avec mon compagnon au sujet de mon désir et de l'érotisation de son corps à travers mes yeux. Cela fait donc quelques mois que je travaille avec lui à érotiser son corps à travers la photographie. » La pratique de la photographie érotique serait devenu un outil permettant à Lise d'identifier ses goûts et attirances : « C'est lorsque je ressentais du désir que je me disais "c'est là, il faut que tu le prennes en photo, comme ça" ». Elle

redécouvre alors le corps de son partenaire avec un nouveau regard, tout en apprenant à saisir ce qui peut exciter son désir sexuel. Ce travail introspectif et sensuel, entrepris depuis plusieurs mois, semble avoir aidé cette femme à développer sa réflexivité érotique, à mieux connaître ses préférences esthétiques et sexuelles. Elle aurait gagné en agentivité visuelle et sexuelle, ce qui l'aurait conduite à retrouver le désir perdu. Depuis ce changement, Lise considère que l'érotisation du corps de l'homme par les femmes hétérosexuelles est « un passage nécessaire à l'épanouissement sexuel. » Déplorant que le regard érotique des femmes sur le corps des hommes soit « invisibilisé », Lise développe un travail de collecte de contenus « créés par des femmes sur l'érotisation du corps de l'homme à travers différents médiums (la photographie, le cinéma, le dessin de nu, la BD érotique, la danse, la littérature ...) ».

Le « volontarisme sexuel » de Lise semble donc avoir porté ses fruits, ce qui l'incite à promouvoir les pratiques de figuration érotique comme outils d'émancipation sexuelle. En comparant son récit à celui de Chloé B., il semblerait que la coopération du partenaire soit importante pour aider les femmes qui le souhaitent à gagner en agentivité sexuelle. Il est d'ailleurs intéressant de noter que la prise de conscience rapportée par Lise n'émerge pas de l'intégration de critiques féministes mais de discussions avec son partenaire. C'est la mise en partage de leurs réflexivité érotique, de leurs manières d'appréhender et de désirer le corps de l'autre, qui, en exposant des divergences radicales, contribue à ce que Lise réalise qu'elle ne portait pas de regard érotique sur le corps de son partenaire. La comparaison menée au sein de ce couple met en évidence la corrélation entre regard et désir : Lise envisage alors le fait qu'elle ne porte pas de regard érotique sur le corps de son partenaire comme la cause de son manque de désir sexuel. Elle serait donc parvenue à altérer la structure de son désir en apprenant à regarder son partenaire avec plaisir et attention, notamment par le biais de la photographie de son corps.

Devenir sujet de regard et de désir. Le cas de Laura

Laura, l'une des membres fondatrices de Lusted Men, offre le récit de transformation le plus complet. Du haut de ses 33 ans, elle explique que son rapport au corps des hommes, au désir et à la sexualité a drastiquement évolué depuis qu'elle s'est engagée dans le projet Lusted Men (alors âgée de 30 ans). Elle estime être parvenue à passer du statut d'objet de désir et de regard (masculin) au statut de sujet. Retraçons cette évolution de manière chronologique en restituant ses propos. Plus jeune, Laura aurait commencé à accepter et apprécier son corps, à comprendre qu'il était « désirable » et qu'elle était « belle », à travers le regard de son « premier amoureux ». Cet homme la photographie beaucoup, notamment de manière érotique : « c'était vraiment par le *male gaze* et

l'appareil photo ». Rétrospectivement elle juge qu'elle était « vraiment l'objet désiré par excellence » : « je n'existais qu'à travers le regard que les hommes pouvaient poser sur moi ». Elle admet cependant qu'elle « adorai[t] cette place », qui lui était « agréable » parce qu'elle la « confortait » dans sa propre « construction », en tant que femme. Avant Lusted Men, elle n'aurait jamais été en couple avec un homme qu'elle trouvait beau ou plutôt elle n'avait « pas l'impression que [la beauté] soit un critère », bien qu'elle éprouvait de l'attirance à leur égard. Les premières discussions avec Flore et Lucie, ainsi que le « workshop mater les hommes sur la plage » (chapitre 5) la bouleversent mentalement ainsi que dans sa « chair ». À 30 ans, elle prend conscience qu'elle n'a jamais érotisé la vue d'un homme. Avec cette prise de conscience, elle découvre un appétit nouveau pour le corps masculin, qui impacte sa vie sentimentale et amoureuse. Elle quitte rapidement le partenaire avec lequel elle était alors en couple — dont elle n'était pas séduite par la beauté — et n'envisage pas de s'installer dans une nouvelle relation conjugale exclusive.

Quelques temps plus tard, elle fait la rencontre de G. envers qui elle a un « crush » dès la première impression visuelle. Cet homme l'attire, elle décide de le « draguer ». Pourtant il ne ressemble pas à son idéal physique, elle s'étonne d'être attirée par lui alors qu'il ne lui « plaît pas trop » physiquement — ce qui montre que la capacité à désirer la vue du corps n'est pas nécessairement liée au jugement esthétique. Dès leurs premiers rendez-vous, elle le photographie. La prise de vue du corps de ce partenaire prend vite une place particulière dans leur relation (bien que cet homme ne soit pas très à l'aise avec). G. est le premier homme que Laura désire visuellement. C'est même la première fois qu'elle désire autant un homme et qu'elle n'est pas focalisée sur le fait de plaire. Ils ont une « connexion charnelle et sexuelle très belle ». Elle loue la beauté de son sexe, dont la seule évocation attise son désir. Leur sexualité serait marquée par « de nouvelles narrations, plus équilibrées », qui sortent des « schémas » et « rôles de domination ». Il est intéressant de noter que cette évolution influence les images mentales qui accompagnent ses pratiques masturbatoires : « je projetais son corps et plus les relations de domination, qui d'habitude sont une partie importante de l'érotisme. C'était vraiment son image, son corps et le souvenir de son corps, quelque chose de très tourné vers lui en fait beaucoup plus que sur un système relationnel. » Elle se met donc à érotiser l'image du corps de cet homme, dans le cadre de leur relation comme en fantasme. Depuis sa prise de conscience et son évolution, Laura parvient mieux à « être dans le moment présent avec la personne » et « être vraiment dans un désir de l'autre. » Elle expérimente des relations qui lui semblent plus horizontales et réciproques, et dans lesquelles elle se sent active. Par conséquent, elle n'est plus intéressée par les relations sexuelles avec des hommes qui la positionnent « à la place du corps désiré, de l'objet désiré ». Elle juge que cette place « enclenche des mécanismes » qu'elle connaît trop et qui fige les comportements selon le genre :

avec un partenaire sexuel qui attend d'elle qu'elle soit « désirable » et qui « l'objectifie trop », Laura se sent enfermée dans un rôle passif qui la « rend égoïste », qui l'empêche d'avoir envie de l'autre, de le toucher, de le désirer. Elle considère au contraire que « le regard de désir ouvre à l'autre », qu'il permet de « vraiment s'intéresser à l'autre ».

Le témoignage de Laura fait explicitement état d'un développement de son agentivité sexuelle corrélé au développement de son agentivité visuelle : elle serait devenue désirante en apprenant à érotiser l'image du corps masculin. Comme Chloé B., sa volonté de changement est influencée par des idées féministes, qui impactent en profondeur son être au monde, et en particulier son rapport aux hommes. À l'inverse de Lise, son évolution ne s'est pas faite en collaboration avec ses partenaires, puisqu'elle quitte l'homme avec lequel elle était en couple, qu'elle ne souhaite pas de relation conjugale exclusive et qu'elle semble imposer à G. son regard érotique, malgré la réticence de ce dernier. Laura semble donc aborder ce processus de transformation de manière autonome. Son récit a cependant en commun avec celui de Lise la conséquence heureuse de cette transformation : son désir sexuel serait décuplé depuis qu'elle parvient à apprécier la vue de ses partenaires. Cette évolution serait d'autant plus enthousiasmante qu'elle semble apporter un sentiment de nouveauté et de découverte : un nouveau territoire se serait ouvert à elle depuis qu'elle s'intéresse au corps masculin en tant qu'objet de regard et de désir. Lorsqu'elle évoque sa sexualité antérieure, Laura ne dénie pas qu'elle pouvait être agréable et réjouissante mais juge qu'elle était limitante, contrairement à sa nouvelle sexualité. En plus d'augmenter son attirance érotique, cette nouvelle manière d'appréhender le corps de ses partenaires intimes la conduirait à se sentir active, libre et puissante, puisqu'elle lui donne l'impression d'agir selon des désirs qui sont les siens. Le récit de Laura expose combien le fait d'être « visuelle », d'érotiser le corps des hommes, est perçu comme le signe d'un comportement agentique, contrairement au fait de tirer du plaisir à se présenter comme objet de désir masculin. Il révèle en creux que le fait d'adopter un comportement catégorisé masculin est vécu comme émancipateur.

Ces témoignages montrent combien la perception de l'attractivité d'un corps ne relève pas de l'inné mais de l'acquis. S'il n'est pas évident pour une femme de percevoir le caractère séduisant du corps d'un homme, ce n'est pas que les femmes ne sont pas « visuelles » ou que les hommes ne sont pas « beaux », mais que les femmes n'ont pas été socialisées à regarder le corps d'un homme avec attention, plaisir et désir (chapitre 5). De par leur socialisation genrée, Lise et Laura n'avaient pas l'habitude de porter un regard érotique sur le corps de leur partenaire mais elles auraient changé leurs habitudes, en apprenant à appréhender l'image de ces hommes comme étant désirable. Ces exemples révèlent que la manière d'appréhender le corps de l'autre et d'être affectée par ce corps

n'est pas figée mais peut évoluer. Percevoir le caractère séduisant du corps d'un homme n'est pas un mécanisme spontané mais relève d'un apprentissage. Cependant, sur les pas de Sandra Lee Bartky, il convient d'adopter un recul critique à propos la question du « volontarisme sexuel ». Premièrement, l'idée que les individus sont « des choses sur lesquelles la culture inscrit certains schémas de comportements » dont il est possible de se défaire et que chacun peut « altérer l'entière gamme de ses sentiments sexuels » est réductrice (Bartky, 1990, p. 55). En l'occurrence, l'idée que n'importe quelle femme attirée par les hommes peut se mettre à regarder avec plaisir et attention le corps d'un homme ne prend pas en compte la complexité de la dissymétrie des rôles séductifs et l'imbrication de ses effets dans la vie d'une femme, que cette thèse s'est attachée à identifier. Deuxièmement, cette pensée peut être moralisatrice et diviser les femmes qui parviennent à changer de celles qui échouent ou n'en ont pas l'intention, en induisant que ces dernières ne seraient pas assez politisées, manqueraient de détermination, etc. (*ibid.*).

7.5.3. Savoir apprécier la beauté du corps et du sexe des hommes, une source d'émancipation individuelle

Afin de nous diriger vers la conclusion, un dernier témoignage mérite notre attention : celui Florence Ehnuel, autrice de l'ouvrage autobiographique *Le beau sexe des hommes* (2008). Dans ce livre, elle restitue son rapport au corps des hommes, et plus particulièrement à leur sexe, en retraçant la manière dont son regard a changé au grès de ses expériences sexuelles et amoureuses. Cette source littéraire (découverte au cours de l'enquête) apporte des données riches pour la thèse, complémentaires aux témoignages des enquêtées, de par le travail introspectif approfondi mené par l'autrice et sa dimension biographique. Avec une réflexivité sensible remarquable, Florence Ehnuel décrit en détail l'évolution de la manière dont elle perçoit la présence masculine depuis l'enfance jusqu'au moment de l'écriture du livre, qui est publié lorsqu'elle est âgée de 42 ans. Cette source, prise comme un témoignage supplémentaire, permettra de tisser des liens entre les différentes observations établies au cours des chapitres qui composent cette thèse.

Florence Ehnuel est une femme née en 1966 en France, ancienne élève de l'École normale supérieure et agrégée de philosophie. Elle rapporte avoir été élevée dans la pudeur vis-à-vis de la nudité et en particulier des organes sexuels. Enfant, elle ne se rappelle pas avoir eu l'occasion de voir le corps d'un homme ou d'un garçon nu (ni son père, ni son frère, ni aucun autre). C'est au cours de ses premières expériences sexuelles qu'elle découvre la nudité masculine. Mais elle ne prête

guère attention aux corps de ses partenaires. Elle se marie autour de 22 ans à un homme avec qui elle donne naissance à 4 enfants. À 36 ans, cet homme lui apprend qu'il « aimait une autre femme et qu'il voulait pouvoir la rejoindre librement pendant les vacances et certains week-ends » (Ehnuel, 2008, p. 39) : il a une liaison adultère à laquelle il ne compte pas mettre un terme mais ne souhaite pas non plus dissoudre leur mariage. Elle accepte la situation. Leur couple devient donc non-exclusif. Florence Ehnuel part en quête de nouveaux amants, souhaitant également « aller nourrir [s]a vie hors du foyer » (*ibid.*, p. 40). Sa rencontre avec un homme du prénom de Raphaël marque un tournant dans son rapport aux corps des hommes : elle se met à les regarder avec émerveillement et désir. Ce tournant perceptif constitue la colonne vertébrale de son développement.

Pour saisir la manière dont Florence Ehnuel vit ce tournant, commençons par nous pencher sur son rapport au corps masculin avant sa rencontre avec Raphaël. Dans l'extrait ci-dessous, l'autrice explique qu'elle avait des difficultés à percevoir le caractère séduisant du corps d'un homme, contrairement à celui d'une femme :

Très longtemps je me suis demandée pourquoi j'aimais les hommes puisque seul le corps féminin me semblait digne d'être trouvé beau. La beauté féminine était une évidence, elle seule tombait sous le sens. Cela ne me rendait pas homosexuelle pour autant, mais je vivais mon attrait pour les hommes comme une énigme voire une aberration. Certains d'entre eux m'attiraient, surtout par leur visage, leur allure, par leur conversation ou les hommages qu'ils me rendaient, mais aucun ne parvenait à bousculer mon préjugé : je restais convaincue que seul le désir pour une femme peut véritablement se justifier. (*ibid.*, p. 9)

Son témoignage fait écho à celui d'enquêtées, notamment les plus jeunes, qui parviennent mieux à définir et percevoir la beauté et la désirabilité des corps de femmes que des corps d'hommes (chapitre 5). Florence Ehnuel ne percevait pas non plus le potentiel séduisant des organes génitaux mâles, qui semblent manquer d'harmonie à ses yeux : « Longtemps, par suite, le sexe masculin m'est apparu comme un vilain rajout, mollasson, maladroit, disgracieux, d'autant plus qu'il est double puisque le pénis vient se superposer aux bourses. » (*ibid.*, p. 15). Sa faible réceptivité à la beauté masculine s'applique donc au corps des hommes comme à leur sexe.

Par ailleurs, l'autrice rapporte qu'elle ne regardait pas avec discernement le corps de son mari, malgré dix années de vie commune, de partage d'intimité, de sexualité et de tendresse :

Je ne me souviens pas du tout avoir regardé Joseph en entier, ni lui avoir caressé autrement qu'à l'aveugle d'autres parties que les plus accessibles à mes mains, son dos, ses épaules, sa nuque, ses cheveux. En tout cas je n'ai pas regardé son sexe, je crois n'en avoir eu ni l'idée ni le désir. [...] Je n'en gardais aucun souvenir visuel mais tellement de sensations tactiles incroyablement combiantes. (*ibid.*, p. 21)

Nous retrouvons ici la corrélation entre réceptivité à la beauté physique et attention visuelle. Avec le recul et parce que son rapport au corps masculin a changé, l'autrice estime qu'elle appréhendait ce corps de manière incomplète :

Le territoire du corps masculin, que je parcourais, que je côtoyais couramment, restait limité à certaines sensations. En particulier avec l'homme qui voulait bien me donner du plaisir, je ne me plongeais ni dans son odeur, ni dans sa contemplation totale et détaillée. J'en restais à une certaine surface ; je n'entrais pas de tous mes sens dans le monde entier de son corps. L'éblouissement véritable, l'éblouissement complet était encore à venir. Je ne dis pas que pendant toutes ces années je n'ai pas eu beaucoup de plaisir avec les quelques hommes qui ont bien voulu se pencher sur moi. Je ne dis pas que je n'ai pas senti le grain de leur peau ou le goût de leur sexe, ce n'est pas du tout ça que je dis. Je dis qu'ils n'étaient pas des mondes entiers. Je dis qu'ils n'étaient pas des splendeurs. Je dis que leurs corps d'hommes ne me bouleversaient pas comme autant de cadeaux inouïs de la vie. Je dis que mes sens étaient limités pour les connaître. Je dis que je n'étais pas partie encore véritablement dans l'émerveillement. Je dis que de voir un homme ne me mettait pas encore « sur le cul ». Je ne dis pas que j'étais blasée, je dis que j'étais un peu « nitouche », au sens où je restais sur le seuil de la pleine expérience du corps à corps. Je touchais des fragments, des formes, des lignes, mais je n'admirais pas une totalité. Je ne passais que peu de temps à regarder l'homme avec lequel je goûtais le masculin (la totalité, c'est la vue qui la donne). Avec son corps pourtant, j'en restais à une globalité indéterminée, je ne m'attardais que très peu sur les détails. Du sexe masculin lui-même, je préférais le pourtour, le contexte, l'environnement plus ou moins immédiat, je ne me plongeais pas longuement et avec passion dans sa connaissance, je ne me laissais pas aller aux sensations ni aux pensées que procurent sa présentation autant que sa représentation. J'en profitais, si j'ose dire, par la bande, mais pas dans un ravissement entier comme je le fais maintenant. Je n'avais pas encore cet étonnement, cette admiration que j'ai aujourd'hui, même si, bien sûr, j'étais attachée et reliée à ce sexe en particulier par le plaisir qu'il m'offrait. Mais je n'y voyais pas l'apothéose de l'ensemble, le sommet de la chaîne, son point culminant, j'y voyais un instrument très utile et efficace dans ses effets mais non un véritable sujet de contemplation et de méditation. Je ne lui accordais pas une attention soutenue. (*ibid.*, p. 22-24)

Florence Ehnuel juge son appréhension d'alors incomplète du fait qu'elle ne mobilisait guère la modalité perceptive de la vue (ni celle de l'odorat). Elle reconnaît qu'elle ne regardait pas le corps d'un homme avec plaisir et attention, qu'elle n'était pas encore fascinée par ce corps, ni par son sexe. Avant que son appréhension de la présence masculine évolue, la vue du corps d'un homme ne s'accompagnait pas d'affects agréables, de ravissement, ni d'attirance ou de trouble érotique. Elle ne percevait pas le caractère séduisant de cette image. Son ancienne manière d'appréhender le corps de ses partenaires ne l'empêchait pas d'aimer les hommes qu'elle avait fréquentés, d'apprécier leur corps, ni d'avoir une sexualité réjouissante. Le plaisir qu'elle éprouvait alors n'était pas un plaisir visuel. Elle appréciait le corps masculin d'une manière sensuelle qui n'accorde pas la priorité à la vue, elle s'intéressait au goût et à la texture du corps plus qu'à son image.

Nous allons maintenant nous intéresser à la manière dont Florence Ehnuel raconte qu'elle devient « sensible aux charmes des hommes » (*ibid.*, p. 52). Ce tournant perceptif adviendrait avec la rencontre de son nouvel amant, avec qui elle expérimente une nouvelle appréhension du corps masculin :

Une activité s'est déployée en moi vivement au contact de Raphaël et pendant ces années de renouveau : regarder un homme, le manger des yeux. Voilà qui s'est révélé pour moi passionnant et bourré de sens. Car Raphael aime se montrer, il s'offre généreusement à ma vue. Cette contemplation (réciproque) est désormais une des activités de la sexualité, à part entière. Ce goût qu'il a pour la nudité et surtout pour ce qu'il sait être son trésor le plus précieux, son sexe, verge et testicules, les deux très sensibles et formidablement vivants, a progressivement autorisé mon envie furieuse de voir, de détailler, de contempler tout le corps, et son centre le plus dense, le sexe, qui donne à la fois l'organisation, l'ordre et l'intensité à l'ensemble. Contempler un corps d'homme sans revenir fréquemment à son sexe est incomplet et ridicule. C'est vers là que le regard tend, et c'est sur le sexe qu'il rebondit pour repartir en voyage. On dirait que le sexe est à la fois la partie et le tout. [...] Avec Raphaël, dans l'intimité, à savoir cet espace où tout ce que nous désirons tous les deux est permis, exhibitionnisme et voyeurisme ont quitté toute connotation pathologique ou incongruité, ils sont devenus au contraire beaux et sains, profonds et nourrissants, ils m'apparaissent désormais comme une des plus intenses expressions de la tendresse, du respect et du désir. (*ibid.*, p. 43-44)

Contrairement aux enquêtes précédemment étudiées, elle ne semble pas faire preuve de « volontarisme sexuel » : elle n'aurait pas sciemment cherché à modifier son rapport au corps masculin mais aurait remarqué un changement rétrospectivement. Le récit de l'écrivaine met en exergue le rôle de son amant dans cette transformation. D'après elle, ce serait parce que Raphaël est à l'aise avec sa propre nudité et qu'il l'offre à son regard à elle, qu'elle aurait développé un engagement visuel actif dans l'intimité. L'attitude corporelle de cet homme semble donc avoir été favorable au développement de la curiosité visuelle de cette femme. En donnant en spectacle son propre corps, il lui aurait permis de le regarder avec attention et d'apprendre à apprécier cette vue. Leur relation semble donc propice au plaisir visuel réciproque parce qu'elle l'autorise par l'absence de pudeur et l'honneur, en légitimant les affects agréables accompagnant cette vue. Depuis cette relation, Florence Ehnuel aurait développé un engagement visuel actif en présence d'un homme et aurait pris goût à la contemplation de son corps :

Le temps de la frayeur et du dégoût s'est éloigné à grands pas, je trouve désormais le corps masculin plein de détails délicieux et son sexe est pour moi, ni plus ni moins, la merveille des merveilles. [...] Je me trouve désormais enchantée toujours par quelque nouveau recoin du corps d'un homme. [...] Je n'aimais autrefois le corps d'un amant qu'évanescant et effleuré. Il me semble que la maturité m'en découvre maintenant les charmes profonds lorsqu'il est bien nu, totalement dévoilé. [...] Chaque corps d'homme a ses atouts, une femme experte au regard tendre et aiguisé saurait les voir tous et en profiter longuement. (*ibid.*, p.73-74)

Si l'autrice impute son tournant perceptif à sa rencontre avec Raphaël, cette évolution aurait perduré depuis. Sa nouvelle manière d'appréhender le corps masculin s'applique à tous les partenaires qu'elle rencontre par la suite.

Il est intéressant de noter qu'elle parle de maturité et d'expertise à propos de son aptitude à apprécier la vue du corps masculin. Nous retrouvons ici encore l'idée que la reconnaissance du caractère séduisant du corps d'un homme relève de l'apprentissage, de l'acquisition de compétences nouvelles permettant de faire évoluer sa perception. Nous trouvons également l'idée que cette aptitude est liée à l'expérience (hétéro)sexuelle. Au cours du chapitre 5, nous avons observé que les enquêtées qui peinent à définir le caractère séduisant du corps masculin, en comparaison au corps féminin, sont majoritairement des femmes de moins de 25 ans (chapitre 5). Nous avons émis l'hypothèse que ce résultat est lié à une plus faible connaissance du corps masculin chez ces femmes, liée à une plus faible expérience hétérosexuelle. Cette hypothèse semble se confirmer ici puisque Florence Ehnuel s'est mariée à 22 ans avec un homme dont elle ne regardait pas le corps — elle n'était pas encore séduite par l'image des hommes — et que c'est seulement à partir de 36 ans qu'elle change sa manière d'appréhender le corps masculin. Si le fait d'apprendre à porter un regard érotique sur le corps d'un homme peut être favorisé par des prises de conscience féministes, comme précédemment étudié, cet apprentissage se met essentiellement en pratique dans le cadre des relations intimes, il est donc lié à l'expérience hétérosexuelle des femmes, et par conséquent aux partenaires qu'elles rencontrent — qu'ils aient un rôle actif (Lise) ou passif (Laura) dans cette transformation.

Par ailleurs, comme noté au fil du manuscrit, il est courant que la manière d'appréhender le corps masculin s'applique à l'ensemble des hommes — ainsi qu'aux représentations visuelles. Le témoignage de Florence Ehnuel en apporte un exemple supplémentaire. Avant son tournant perceptif, elle ne regardait pas non plus le corps des hommes qu'elle croisait dans l'espace public avec plaisir et attention : « L'homme qui voulait bien se montrer à moi, comme tous les hommes qui passaient autour de moi, je n'éprouvais pas un plaisir infini à les regarder, autrement dit, je ne savais pas, des hommes, m'en mettre plein les mirettes, plein l'assiette. » (*ibid.*, p. 24). Son appréhension du corps masculin s'appliquait donc à l'ensemble des hommes qui entraient dans son champ de vision : elle n'était sensible ni à la beauté physique de ses partenaires, ni à celle des hommes en général. Une fois développés, son goût pour le corps des hommes et son engagement visuel actif ne se limitent pas à ses partenaires intimes mais concerne tous les hommes :

Il suffit de m'installer à une terrasse de café et de laisser voguer mon imagination et flotter mon regard, de le faire passer librement d'allures en apparitions, d'observer les démarches, les tignasses [...]. Récemment, une vareuse bleue, recouvrant une chemise rouge dont elle laissait dépasser le col, le tout sur un homme dont la conversation m'est plus que précieuse, me rendit si dingue que tout le reste de ma journée fut lumineuse et légère. [...] La société fournit autant de beaux hommes que la nature de beaux paysages, pas de quoi s'ennuyer. Le seul effort à faire est de se laisser aller, d'affirmer la sensibilité, d'ouvrir grand les mirettes, toutes les mille mirettes du corps et de l'imaginaire. Avoir un corps de femme réceptif, toujours plus réceptif, par les yeux, par la peau. (*ibid.*, p. 52-53)

Avec son tournant perceptif, cette femme serait devenue plus attentive aux hommes en général et plus facilement séduite par leur apparence. Elle prendrait donc davantage de plaisir à les regarder. Nous retrouvons là la corrélation entre attention visuelle et réceptivité à la beauté des hommes (chapitre 6).

Enfin, il est intéressant de constater que, contrairement aux discours majoritaires, étudiés au chapitre 3, Florence Ehnuel valorise la séduction qu'exerce sur elle la beauté d'un homme, comme elle valorise son appétence pour la plastique masculine et son sexe. Un constat qui rappelle l'observation selon laquelle les enquêtées qui se disent sensibles aux charmes corporels masculins ont moins tendance à tenir des propos critiques à l'égard de la beauté physique des hommes (chapitre 3). De fait, les considérations sur la beauté et la désirabilité du corps masculin sont influencées par l'idéologie de la séduction hétérosexuelle mais également par les manières individuelles d'appréhender ce corps, elles-mêmes façonnées par la dissymétrie des rôles séductifs. En outre, contrairement à de nombreuses enquêtées, l'autrice considère qu'une appréhension strictement visuelle de l'anatomie d'un homme est une marque de respect à son égard :

Je prétends que la contemplation est plus désintéressée et véhicule plus de reconnaissance que les autres pratiques. Lorsqu'on caresse quelqu'un, on se caresse soi-même dans le geste ; c'est d'ailleurs ce qui est merveilleux dans la caresse : le toucher est toujours réciproque. Mais lorsqu'on regarde, on se consacre avec plus de distance à ce qu'on admire. Caresser par le toucher ou goûter par la bouche sont des pratiques proches encore de la consommation, même si elles comportent leur part de don, par la recherche du plaisir de l'autre. Regarder est un don plus radical encore, regarder comporte une action qui donne plus encore que du plaisir et de l'excitation : regarder donne l'être, regarder est un véritable acte de respect. Porté sur le sexe, cet acte a une immense signification, car il reconnaît la personne dans son être sexué, il reconnaît un des centres essentiels de son identité. (*ibid.*, p. 86-87)

Selon elle, porter un regard érotique ne serait pas un geste prédateur mais généreux ; la distance qu'implique le sens de la vue ne réduirait pas cet homme au rang d'objet mais restituerait sa subjectivité. Son témoignage fait écho à l'observation selon laquelle les enquêtées qui tendent à érotiser la vue du corps d'un homme dans le cadre de leur vie privée ont moins tendance à juger cette attitude réifiante et porter un jugement réprobateur à l'égard de cette manière d'appréhender le corps de l'autre que celles qui le font peu ou pas (chapitre 5). Il expose donc, ici encore, l'imbrication des perceptions et expériences individuelles dans les discours. Les femmes qui transgressent les normes sexuelles de genre semblent ainsi davantage affranchies de la morale véhiculée par l'idéologie de la séduction hétérosexuelle.

Pour synthétiser, l'ouvrage *Le beau sexe des hommes* montre combien il est vécu comme émancipateur de regarder les hommes avec émerveillement et désir. L'autrice en expose les bénéfices en termes de plaisir, de sentiment de liberté et de puissance. Elle livre donc un plaidoyer en faveur de la reconnaissance du caractère beau et désirable du corps masculin (et de son sexe)

parce qu'elle interprète cette reconnaissance comme une source d'agentivité. Ici encore, porter un regard érotique sur le corps masculin, être réceptive aux charmes corporels des hommes, est appréhendé comme un comportement agentique.

Il convient de pas perdre de vue que les récits de transformation étudiés sont des récits d'émancipation individuelle. Ils relèvent d'une « politique de transformation personnelle » : le processus de changement est appréhendé comme « quelque chose que les femmes doivent accomplir seules » (Bartky, 1990, p. 57). Or, parce que « la charge du changement est mise sur l'individu » (*ibid.*, p. 57), ces récits d'émancipation individuels offrent une « vue superficielle sur la nature de l'oppression patriarcale » (*ibid.*, p. 58). Comme le suggère Stevi Jackson, ces récits ne doivent pas occulter le fait que « le pouvoir fonctionne à de multiples niveaux » : « De même qu'il est impossible d'inférer de la structure les relations de pouvoir opérant à l'échelle individuelle, de même il est nécessaire de distinguer entre le pouvoir individuel acquis au niveau personnel et le pouvoir des femmes en tant que groupe social. On peut être à même de contester le pouvoir masculin au niveau de la pratique individuelle (et accroître ainsi son propre plaisir sexuel) sans que cela ait le moindre effet sur la structure. » (Jackson, 1996, p. 23). Ainsi, le pouvoir acquis par certaines femmes n'a pas nécessairement d'effet sur l'ensemble des femmes ni sur la restructuration des rapports de pouvoir au sein de l'hétérosexualité en tant qu'*institution*. Ce qui est renforcé par le fait que ces récits d'émancipation individuelle soient rarement publicisés ; le regard érotique des femmes sur le corps des hommes demeure discret, circonscrit au privé, existant principalement dans l'intimité du couple hétérosexuel. Le livre de Florence Ehnuel ou encore les projets Lusted Men et Sprinkle font donc figure d'exception dans une industrie culturelle dominée par l'andro-hétérocentrisme. Mais leur portée est limitée, de par leur marginalité, le manque de moyens financiers (les membres de l'équipe Lusted Men et Sprinkle travaillent bénévolement) mais également de par la censure opérée par les réseaux sociaux. Rappelons que le compte Instagram Lusted Men a fait l'objet d'une censure qui a conduit à réduire la visibilité des images collectées (en les rendant accessibles seulement aux personnes se rendant aux expositions) en plus de réduire la visibilité du projet lui-même et, par conséquent, porter atteinte à sa notoriété. Cette question de censure fait l'objet d'inquiétudes chez certaines activistes féministes qui, à l'instar d'Elvire Duvelle-Charles, autrice de l'ouvrage *Féminisme et réseaux sociaux - Une histoire d'amour et de haine*, dénoncent la pseudo objectivité des algorithmes, considérant qu'ils appliquent des règles différentes selon le genre des personnes représentées en image et le propos politique porté (Duvelle-Charles, 2022).

*

Le septième chapitre, en explorant la manière dont les enquêtées regardent leurs partenaires amoureux et sexuels, a montré que les enjeux liés à l'échange de regards hétérosexuel perdurent dans l'intimité. Nombre de femmes n'accordent pas beaucoup d'attention visuelle au corps de leur partenaire, dont elles perçoivent la présence sans l'examiner avec discernement. La capacité des femmes à regarder avec attention le corps des hommes est dépendante du plaisir que leur procure cette vue. Or, les femmes n'ayant pas été socialisées à regarder le corps des hommes et en tirer une satisfaction esthétique et/ou érotique, elles n'appréhendent pas systématiquement le corps de leur partenaire comme source de plaisir et de désir. En outre, la beauté corporelle masculine n'étant pas un critère prioritaire dans la recherche de partenaire, plusieurs femmes sont en couple avec des hommes dont elles ne sont pas séduites par la vue. La dissymétrie à l'œuvre dans les critères de choix de partenaire entraîne un accès inégal au plaisir visuel au sein de la relation amoureuse. Étant donné que le plaisir visuel participe, entre autres, à l'attirance érotique, elle entraîne également un accès inégal au désir sexuel. Par ailleurs, si les femmes n'ont pas été socialisées à reconnaître le potentiel séduisant du corps masculin, elles ont davantage été socialisées à le percevoir comme une possible menace. La méfiance à l'égard du potentiel prédateur du corps masculin et de ses organes sexuels permet difficilement de les appréhender en objet de regard et de désir. Les opportunités de regarder un homme dans l'intimité sont également réduites par la méfiance entretenue à l'égard du regard masculin : le sentiment de surveillance peut entraîner des regards d'évitements, qui ne permettent pas une vue détaillée du corps, ou des regards voyeurs, qui ne se délectent de l'image de l'autre que lorsque celui-ci est visuellement inactif (comme lorsqu'il dort). L'intimité hétérosexuelle semble malgré tout être l'une des instances de socialisation les plus propices à ce que les femmes développent leur capacité à regarder avec plaisir et attention le corps masculin, notamment parce qu'elle leur offre l'occasion de côtoyer ce corps et de se familiariser avec. Le rapport des femmes au corps des hommes peut donc évoluer vers une meilleure reconnaissance de leurs qualités esthético-érotiques au gré de leurs expériences hétérosexuelles — ce qui permet d'expliquer pourquoi les enquêtées les plus jeunes sont plus nombreuses à préférer le corps féminin au corps masculin d'un point de vue esthétique et/ou érotique. La manière d'appréhender le corps du partenaire est cependant tributaire du rapport que cet homme entretient à son propre corps. Selon l'attitude corporelle de cet homme, sa gestion de la pudeur et son ouverture au plaisir visuel de sa partenaire, il est plus ou moins facile pour une femme d'admirer ce corps ou d'apprendre à le faire. Néanmoins, savoir apprécier le corps d'un homme est vécu par certaines femmes comme une manière de gagner en agentivité sexuelle. Porter un regard érotique sur ce corps peut alors constituer une source d'émancipation individuelle.

Conclusion de la troisième partie

La troisième partie, en analysant les manières dont les enquêtées regardent les hommes qui leur plaisent, a montré que le regard des femmes n'est pas libre de se poser sur le corps des hommes. Les barrières entravant leur regard, identifiées au cours des derniers chapitres, sont opérantes dans les espaces publics comme dans les espaces privés. Elles sont chacune liées à la dissymétrie des rôles séductifs. La licéité du désir sexuel masculin et l'attribution au féminin du rôle d'objet de regard et de désir (masculins) ont des effets sur le vécu des femmes, leurs affects et perceptions, et par conséquent, sur la manière dont elles appréhendent les corps d'hommes. Il a été mis en évidence qu'elles réduisent les possibilités, pour les femmes, de regarder avec plaisir et attention ces corps. L'attention visuelle et la réceptivité à la beauté étant corrélées, les barrières aux regards de femmes sont autant de barrières à leurs expériences de séduction visuelles. La dissymétrie des rôles séductifs, en régulant l'attention visuelle des femmes, réduit donc les occasions, pour elles, d'apprécier la vue du corps masculin. Elle entretient ainsi un plus faible intérêt des femmes aux charmes corporels des hommes, ce qui contribue à alimenter les réactions d'indifférence à la beauté masculine. L'analyse de ces barrières permet de saisir leur influence sur les discours concernant le statut du corps masculin dans l'expérience féminine de séduction hétérosexuelle. Ainsi, la manière dont les femmes appréhendent le corps des hommes qui leur plaisent ne peut être pleinement saisie sans prendre en compte l'être au monde des femmes et les maigres possibilités qui s'offrent à elles de regarder ce corps avec plaisir et attention.

Cette partie n'a pas seulement mis en évidence les entraves aux regards de femmes et leur incidence sur les discours et perceptions, mais également les affects agréables pouvant accompagner la vue d'un homme jugé séduisant. Elle révèle que l'acte de regarder un homme peut être vécu, selon les femmes, comme une source de plaisir, de désir sexuel, de liberté, d'émancipation, etc. C'est d'ailleurs parce que la vue d'un homme peut être réjouissante pour une femme, mais que cette réjouissance est considérée comme limitée par une socialisation genrée différenciée, que quelques unes entreprennent de politiser la question de l'érotisation du corps masculin. Conscientes de certains effets de la dissymétrie des rôles séductifs, ces femmes réclament le droit au plaisir visuel en agissant sur les représentations visuelles. L'analyse des manières dont les enquêtées appréhendent le corps des hommes qui leur plaisent apporte donc une lecture complémentaire sur ces modes d'action politique. En décrivant comment certaines entreprennent de se « réapproprier » leurs regard et désir pour gagner en agentivité, elle montre que ces processus d'émancipation sont le fruit de démarches individuelles, circonscrites à la sphère privée et à l'intimité hétérosexuelle.

Conclusion générale

Cette recherche provient d'une interrogation autour du statut que les femmes *attirées par les hommes* accordent aux charmes corporels masculins. Je voulais saisir comment les femmes appréhendent le corps d'un homme qui leur plaît, quel regard elles portent sur ce corps. Il s'agissait d'investiguer l'expérience, pour une femme, d'être affectée agréablement par la vue du corps d'un homme. Ma curiosité était alimentée par l'occultation du pouvoir de séduction hétérosexuelle du corps masculin dans la société française contemporaine. Le corps masculin en tant qu'objet de regards et de désirs féminins est en effet absent des discours et représentations, notamment en comparaison au corps féminin en tant qu'objet de regards et de désirs masculins. Mon ambition était de mettre en lumière des regards de femmes sur les corps d'hommes, pour opérer un déplacement vis-à-vis de l'omniprésence des regards d'hommes sur les corps de femmes. Ce déplacement est inédit dans la recherche en sciences sociales, qui s'est jusqu'ici concentré sur la beauté et la désirabilité des femmes, soit par évidence, soit pour illustrer les mécanismes d'aliénation. Cette thèse inverse donc la perspective androcentrique habituelle, dans le monde social comme dans le monde de la recherche, en levant l'ombre sur la subjectivité visuelle et érotique des femmes attirées par les hommes, car silencier les expériences de séduction de femmes participe à dénier leur subjectivité.

Au fil du terrain, mené de 2018 à 2021 en France métropolitaine, j'ai pu appréhender les représentations et pratiques de plus de 80 femmes cisgenre, majoritairement hétérosexuelles, blanches, de nationalité française, et de classe moyenne et supérieure, âgées de 18 à 85 ans. En étudiant leurs mots et leurs pratiques de figuration (dessin et photographie), j'ai attaché de l'importance à leurs perceptions sensibles — en mettant en exergue leurs expériences esthétiques et érotiques — ainsi qu'à leur subjectivité politique. Il était question de prendre au sérieux leurs représentations, leurs valeurs et leurs affects. Les femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche sont animées par des rapports multiples aux charmes physiques des hommes. J'ai tâché de montrer la diversité des discours et expériences pour éviter l'écueil d'universaliser la condition de femme. Si certaines tendances ont été mises en évidence, il s'agissait d'identifier les normes dominantes, plutôt que généraliser des modes de pensée et d'agir à l'ensemble des enquêtées. Malgré l'hétérogénéité des manières d'appréhender le corps masculin, le travail de terrain est venu mettre en évidence l'homogénéité des contraintes qui limitent la capacité des femmes à regarder avec attention et plaisir ce corps. Ces contraintes indiquent la prégnance de rapports de pouvoir. Elles rappellent que l'oppression des femmes s'opère via le contrôle de leur corps et de leur sexualité, et révèlent que ce contrôle se répercute sur leur regard. Je me suis orientée vers une anthropologie politique du regard, qui s'attache à comprendre les manières dont les femmes

réagissent et se positionnent face aux forces et contingences qui impactent leur capacité à regarder les corps d'hommes avec plaisir et attention, en m'inspirant du concept d'agentivité (*agency*). Si l'accent est mis sur les barrières qui entravent la possibilité pour les femmes de regarder avec attention et plaisir les corps d'hommes, l'approche adoptée consiste moins à placer les femmes comme de simples victimes d'un système patriarcal que comme des personnes dotées de subjectivité visuelle, sexuelle et politique. Il m'importait de les considérer en sujets de regards et de désirs mais également en sujets compétents et agissants, conscients d'un certain nombre de facteurs d'oppression, capables de se conformer comme de résister aux normes de genre et rapports de pouvoir qui les impliquent. Cette approche m'a semblé d'autant plus nécessaire que le regard érotique des femmes sur les hommes connaît une politisation croissante dans la société française. De fait, le contexte de résurgence des prises de parole féministes caractéristique de la période contemporaine semble favorable à ce que les femmes prennent conscience de la dissymétrie des rôles séductifs et ses conséquences en termes de restriction de l'agentivité visuelle et sexuelle des femmes, principalement au travers de l'analyse critique de l'inégalité des rôles esthétiques et de l'inégale monstration des corps masculins et féminins dans la culture visuelle. La thèse s'est donc saisie de la question des regards de femmes sur les corps d'hommes au prisme des tensions entre plaisir et danger, émancipation et oppression — dans la lignée du plaidoyer de Carole S. Vance (1985) — pour l'aborder dans sa complexité et ses paradoxes.

En levant l'ombre sur la subjectivité visuelle et érotique des femmes, ce travail montre, s'il le fallait, que les femmes sont capables d'éprouver des affects d'ordre esthétique et érotique à la vue d'un homme, d'être séduites par l'intermédiaire du regard, lorsque celui-ci se pose sur un corps masculin. La thèse démontre, surtout, que la capacité des femmes à regarder avec plaisir et attention le corps d'un homme est entravée par un ensemble de pratiques et de représentations ordonnancées selon le genre, que j'ai regroupé sous le concept de « dissymétrie des rôles séductifs ». Cette expression, empruntée à Gilles Lipovetsky (1997 ; 2017), a permis de désigner la bicatégorisation genrée à l'œuvre dans les rapports de séduction hétérosexuels. Elle se rapporte à la polarité en vigueur dans le contexte contemporain français, qui associe la beauté et la passivité au féminin, le pouvoir et l'activité au masculin : les femmes plaisent aux hommes par leur paraître alors que les hommes plaisent aux femmes par leur être ; les hommes séduisent activement les femmes qu'ils choisissent pour leur beauté corporelle quand les femmes séduisent passivement les hommes par cette beauté. La séduction hétérosexuelle est donc structurée sur une division des rôles, établie selon le genre. Elle repose sur un principe asymétrique, pensé comme complémentaire, mais qui est androcentré et permet d'asseoir la domination masculine en régulant la sexualité des femmes. Cette division genrée a des répercussions sur les représentations collectives — l'hypervisibilité du

corps féminin érotisé dans la culture visuelle en est un reflet évident — et sur les interactions sociales. Mais elle se répercute également sur les pratiques et représentations individuelles ainsi que sur les affects, que cette recherche s’est attachée à étudier.

La thèse a opéré un survol des problématiques liées au regard hétérosexuel féminin dans différentes situations de vie de femmes et vis-à-vis d’hommes avec lesquels elles entretiennent différents types de relations. J’ai souhaité étudier la manière dont elles appréhendent le corps de leurs partenaires intimes mais aussi le corps des autres hommes, des hommes *en général*, lorsqu’elles jugent physiquement séduisants — qu’il s’agisse d’hommes en présence desquels elles se trouvent ou de représentations visuelles d’hommes. Il était question d’appréhender la séduction comme un phénomène ordinaire et flottant, pouvant survenir dans n’importe quelle circonstance, comme le suggèrent Arlette Farge et Cécile Dauphin (Dauphin, Farge, 2001), plutôt que de la circonscrire aux seules relations amoureuses et sexuelles. Je me suis donc intéressée aux expériences de séduction qui ponctuent la vie quotidienne des femmes rencontrées, susceptibles d’advenir au cours de leurs déplacements dans l’espace public, dans le cadre de leur travail ou de leurs études, au cours de leurs sorties et loisirs, autant que dans leur chambre à coucher ou encore face à un médium visuel. Cette horizontalité de l’approche, puisqu’elle aide à tisser des liens entre ces différentes situations, constitue l’une des originalités de cette thèse — les recherches existantes se concentrant généralement sur une seule de ces situations.

Le concept d’expérience de séduction médiatisée par la vue, désignant ce qui plaît à la vue et procure des affects agréables, a permis de décentrer les concepts de beauté et de désir, voire même de « coup de foudre », en réunissant sous une même famille d’affects les expériences esthétiques et érotiques. Cette conceptualisation m’est apparue nécessaire pour approcher les perceptions des enquêtées dans leur complexité, étant donné que, de par leur socialisation genrée, les femmes tendent à aborder la séduction de manière holistique. Elle a par ailleurs facilité la mise en parallèle des différentes situations et typologies de relation sociales étudiées, pour exposer combien les entraves aux expériences féminines de séduction médiatisées par la vue sont transversales.

Il existe une réticence particulière aux femmes à admettre l’importance de l’apparence dans l’expérience de séduction (Amadiou, 2002) ; nombre d’enquêtées affichent de l’indifférence à l’égard du charme exercé par la beauté corporelle d’un homme. La thèse a démontré que cette réticence s’explique par la dissymétrie genrée des rôles séductifs et l’idéologie de la séduction hétérosexuelle. La séduction passive étant assignée au féminin, les femmes sont socialisées à plaire et se rendre agréable aux autres, en particulier aux hommes, notamment à travers le soin porté à leur beauté (Wolf, 1991). Ayant intégré l’importance du paraître dans l’identité féminine, les

femmes tendent à ressentir une forme de surveillance permanente de leur apparence et à incorporer la présence d'un regard extérieur, masculin (Holland et al., 1998), ce qui les place dans un état d'insécurité corporelle et de malaise qui les amène à trouver un réconfort dans le fait de plaire aux hommes (Bourdieu, 1998). La dissymétrie des rôles séductifs n'a pas pour seule conséquence ce qu'Ilana Löwy nomme l'inégalité des rôles esthétiques (Löwy, 2007). Elle s'immisce plus insidieusement dans les rapports de séduction hétérosexuels, en incitant les femmes à éprouver davantage de satisfaction à plaire physiquement aux hommes plutôt qu'à être séduites par le physique d'un homme. Elle impacte donc les critères de choix du conjoint. L'aspiration des femmes à la quiétude esthétique concernant leur propre corps réduit leurs exigences esthétiques vis-à-vis de l'aspect physique de leur futur partenaire. Une exigence d'autant moins accessible que les hommes demeurent largement à l'initiative des démarches de rencontre et de rapprochement (Lipovetsky, 1997). L'idéal moral selon lequel il convient d'apprécier un homme au-delà de son apparence contribue également à maintenir les femmes dans le rôle séductif qui leur est attribué, en les décourageant à aspirer au plaisir visuel vis-à-vis de leur partenaire. En conséquence, il n'est pas rare que les femmes soient en couple avec un homme qui ne leur plaît pas physiquement. Il revient donc aux femmes de s'adapter aux exigences esthétiques des hommes et de se satisfaire d'un corps qu'elles n'ont pas toujours choisi, en apprenant à reconnaître des qualités esthétiques de ce corps ou en se focalisant sur des qualités qui ne relèvent pas de la beauté physique. Dans le cadre de leurs démarches amoureuses, elles sont donc prises en tension entre : l'idéal moral de ne pas accorder d'importance à la beauté corporelle d'un homme ; l'espoir de rencontrer un partenaire qui leur plaise physiquement ; une moindre prise que les hommes sur l'apparence de leur futur partenaire (puisqu'elles sont moins entreprenantes qu'eux) ; le souci de plaire à son partenaire pour satisfaire à l'estime d'elles-mêmes. Les discours critiques à l'attention de la séduction exercée par la beauté du corps masculin ne doivent pas dissimuler que les femmes peuvent être affectées agréablement à la vue d'un homme, ni qu'elles aspirent, malgré tout, à être séduites par l'apparence de leur partenaire. Pour qu'un corps soit perçu comme séduisant, il n'est pas nécessaire qu'il soit conforme aux standards de beauté mais il convient qu'il arbore certaines des qualités esthétiques attendues, et surtout qu'il s'en dégage les valeurs morales, culturelles et sociales escomptées, via l'*hexis* corporel (Bourdieu, 1977) et la sensualité — c'est la différence établie entre beauté *objective* et beauté *subjective*.

Si des femmes tendent à exprimer de l'indifférence à l'égard du charme exercé par la beauté corporelle d'un homme, c'est aussi, parfois, qu'elles peinent à percevoir le caractère séduisant du corps masculin. Le travail de terrain a mis en évidence le caractère socialement construit de la reconnaissance des qualités esthétiques et érotiques d'un corps. Il a révélé l'importance du regard

dans cette reconnaissance, qui relève de l'apprentissage et requiert un minimum de familiarité. Or, l'injonction à la séduction passive conduit les femmes à porter leur attention vers leur propre corps et celui d'autres femmes, plutôt que vers le corps des hommes. En outre, le corps féminin étant édifié en référence du beau et de la désirabilité, il est davantage visible dans la culture visuelle que le corps masculin. Par conséquent, nombre de femmes le connaissent plus en détail que le corps masculin et savent mieux reconnaître ses qualités esthétiques et érotiques.

La dissymétrie des rôles séductifs repose sur ce que Françoise Héritier nomme la licéité du désir sexuel masculin (Héritier, 2002). Les enquêtées sont nombreuses à supposer que les hommes hétérosexuels regardent et désirent les corps de femmes d'une manière différente de la leur. La fétichisation du corps, la sexualisation de la beauté, ainsi que l'excitation sexuelle via les images, sont pensées comme propres au regard masculin. En tant que femmes, nombre d'enquêtées se considèrent victimes de ce regard, qu'elles jugent réifiant et dégradant. Elles portent donc un jugement réprobateur à l'encontre de cette manière d'appréhender le corps de l'autre et se défendent d'adopter une telle attitude à l'égard des hommes comme des représentations visuelles de leurs corps. Lorsque les femmes expriment de l'indifférence vis-à-vis de la séduction exercée par la beauté corporelle masculine, elles insinuent donc qu'elles ne fétichisent pas l'image des hommes, qu'elles respectent leur intégrité, et aussi, qu'elles ne transgressent pas les normes de genre. Cette posture aide à comprendre la réticence des femmes à admettre l'importance de l'apparence dans l'expérience de séduction ainsi que les difficultés rencontrées par les créatrices qui entreprennent de dessiner et photographier les hommes de manière érotique — la figuration érotique étant catégorisées comme une opération de réification du corps caractéristique du regard masculin. La thèse a démontré que l'association de la fétichisation de la beauté corporelle au regard masculin contribue à légitimer la division genrée des rôles de séduction en insinuant, d'une part, que les hommes sont plus intéressés par le corps des femmes que l'inverse, d'autre part, que le corps féminin est davantage digne d'intérêt érotique.

La capacité des femmes à regarder le corps des hommes avec plaisir et attention n'est pas seulement limitée par le fait que leur regard est incité à se tourner vers les femmes et à appréhender le corps masculin de manière holistique, mais également par la crainte de recevoir sur soi le regard masculin. Regarder une personne implique la probabilité d'être regardé·e en retour. Or, nombre de femmes cherchent à se protéger du regard masculin, qu'il s'agisse de celui d'un passant croisé dans la rue, d'une connaissance ou de son partenaire intime. Cette protection relève d'une double logique. Premièrement, de par le poids du sentiment de surveillance — la sensation d'avoir un corps qui fait l'objet d'une attention extérieure permanente —, il s'agit d'éviter l'effet de miroir, de ne pas se confronter à l'image de soi à travers le regard de l'autre. Se préserver du regard d'un

homme consiste alors à esquiver son jugement esthétique-érotique, se soustraire à la pression sociale d'être séduisante. Deuxièmement, de par la licéité du désir masculin, se prémunir du regard d'un homme peut être une manière de se protéger de son désir sexuel, de préserver son intégrité physique et assurer sa protection, réelle ou symbolique. Nombre d'enquêtées pressentent les hommes comme des êtres possiblement dangereux et associent le corps masculin à celui d'un potentiel agresseur. Cette perception est augmentée par l'attitude de certains hommes à leur égard, le fait que le risque d'agression hétérosexuelle soit largement plus important pour les femmes que pour les hommes, ainsi que le fait que les femmes soient socialisées à craindre le désir sexuel masculin.

Se protéger du regard et du désir masculin se traduit généralement par un engagement visuel passif, conduisant à une perception de l'autre masculin qui se limite à sa présence sans en discerner les détails. Ce « regard évité » (Berthoz, 2008) amène de nombreuses femmes à *regarder sans voir* le corps des hommes en présence desquels elles se trouvent. Or, le peu d'attention visuelle accordée au corps masculin réduit la familiarité entretenue avec ce corps. En limitant sa connaissance, elle limite la reconnaissance de ses qualités esthétiques et érotiques. Considérer les regards et désirs d'hommes comme prédateurs et menaçants restreint donc la possibilité de percevoir le caractère séduisant de leurs corps. C'est surtout lorsque les femmes se sentent en confiance et en sécurité qu'elles accordent de l'attention visuelle aux hommes — ce qui peut dépendre de l'espace dans lequel elles se situent, des personnes qui les environnent, ainsi que de la manière dont elles appréhendent leur propre visibilité.

Dans les espaces publics, nombre d'enquêtées rapportent éprouver du plaisir à regarder les hommes de passage et apprécier leur beauté physique. Il en est même qui en tirent un sentiment d'émancipation. Le comportement visuel adopté à l'égard des hommes inconnus varie selon les femmes (en fonction de leur aisance, de leurs humeurs personnelles, etc.) et évolue chez une même femme au fil de son parcours de vie. Il peut changer avec leur situation conjugale : lorsqu'elles sont à la recherche d'un partenaire, certaines sont plus attentives aux hommes et recherchent davantage le croisement des yeux ; lorsqu'elles sont en couple, certaines tâchent de ne plus accorder d'attention visuelle aux hommes par souci de fidélité à leur partenaire, d'autres continuent à regarder les hommes, par plaisir et curiosité, ainsi que pour vérifier leur pouvoir de séduction. Le comportement visuel des femmes évolue surtout avec la gestion morale du vieillissement : à partir de 50 ans, nombre d'entre elles tendent à pressentir qu'elles perdent en attractivité aux yeux des hommes, ce qui les conduit à moins les regarder. Pour protéger leur estime de soi, les femmes vieillissantes tendent à se retirer des interactions visuelles de séduction ordinaires, cherchant ainsi à éviter de se confronter aux jugements masculins. Par ailleurs, les hommes perdent également en

attractivité aux yeux des femmes, à mesure qu'ils vieillissent. Les enquêtées ayant dépassé la cinquantaine éprouvent davantage de difficultés à percevoir le caractère séduisant du corps des hommes de leur âge, ce qui les conduit à réduire l'attention visuelle qu'elles leur accordent, dans l'intimité comme dans les espaces publics. Si elles continuent de percevoir le caractère séduisant des hommes plus jeunes qu'elles, elles osent plus rarement les regarder. Ayant intériorisé le manque de légitimité sexuel des femmes vieillissantes, elles tendent à juger l'ambiguïté érotique de l'échange de regards inappropriée.

Dans l'intimité, il existe des femmes qui regardent avec plaisir et attention le corps de leur partenaire. Cette vue peut susciter en elles de l'admiration, de la fascination, du désir sexuel, des sentiments amoureux, de la tendresse, etc. Des pratiques de figuration spontanées (photographie et dessin) viennent parfois fixer les affects accompagnant ces expériences de séduction. Les images qui en découlent sont généralement circonscrites à la sphère privée — bien que les appels à photographies et illustrations érotiques d'hommes étudiés les rendent publiques. Pour certaines femmes, porter un regard érotique sur le corps de leur partenaire est vécu comme émancipateur, car elles se sentent actrices de leurs regards et désirs, et source d'épanouissement sexuel. Mais la pudeur peut recouvrir et atténuer les expériences de séduction féminines, au sein des relations intimes : il est difficile pour certaines femmes de témoigner à leur partenaire leur goût pour la beauté de son corps, d'assumer être séduites par son image (puisque cette appétence va à l'encontre des rôles séductifs attendus) ; il semble également difficile pour certains hommes de s'offrir au regard érotique de leur partenaire. Pour regarder avec plaisir et attention le corps de son partenaire, il convient d'être séduit par la vue de ce corps. Or, d'une part, les femmes ne sont pas socialisées à percevoir le caractère séduisant du corps masculin ; d'autre part, il n'est pas rare qu'elles soient en couple avec des hommes qui ne leur plaisent pas physiquement. En outre, il convient de ne pas craindre ce corps. Or, le corps du partenaire — et en particulier son sexe — peut être perçu comme menaçant, en tant que corps masculin.

L'espace privé n'est donc pas davantage propice que l'espace public à ce que les femmes regardent avec plaisir et attention le corps des hommes. Dans ces deux contextes, les femmes peuvent être préoccupées par leur propre image, chercher à se protéger du regard masculin, éprouver des difficultés à identifier les qualités esthétiques et érotiques du corps d'un homme, ne pas oser porter un regard désirant sur ce corps, etc. et par conséquent, ne pas accéder aux bénéfices de l'expérience de séduction visuelle, en termes de plaisir, de désir sexuel, de sentiment de liberté et d'autonomie, etc.

La thèse a donc mis au jour les effets de la dissymétrie des rôles séductifs sur l'expérience féminine de séduction médiatisée par la vue du corps masculin, en montrant comment cette dissymétrie contribue à régenter le regard des femmes et à restreindre l'autonomie de leurs plaisirs et désirs. Elle apporte en outre un éclairage sur la capacité des femmes à agir par-delà les déterminismes. Toutes les enquêtées ne se sentent pas contrôlées et jugées au même degré, toutes ne se conforment pas de la même manière aux normes de genre. Certaines y résistent individuellement, certaines entreprennent de les transformer collectivement. L'ethnographie des projets *Lusted Men* (collecte photographique) et *Sprinkle* (fanzine d'illustrations), qui agissent tous deux en faveur de la visibilité et la fabrication d'images érotisant les hommes en incitant les femmes à exprimer leur regard érotique, a permis d'étudier ces formes de résistances organisées. Les femmes qui en sont à l'origine, comme celles qui y participent, s'attaquent à la dissymétrie des rôles séductifs parce qu'elles en jugent les effets néfastes. Elles ont identifié les conséquences des représentations diffusées dans la culture visuelle sur la socialisation genrée et souhaitent agir en proposant de nouvelles représentations. Parce qu'elles considèrent que la surreprésentation d'images de corps féminins érotisés réduit l'agentivité visuelle et sexuelle des femmes, en les conduisant à porter leur attention vers le corps féminin, et qu'elle les enjoint à désirer être désirée, ces femmes investissent la figuration érotique de corps d'hommes. Ces projets n'ont pas pour objectif d'offrir le spectacle de la nudité masculine mais bien d'inviter les femmes à questionner le regard et le désir qu'elles portent sur les hommes — tout en incitant les hommes à prendre part à la remise en question des normes de séduction et de désir. Dessiner ou photographier des hommes de manière érotique est alors appréhendé comme un geste émancipateur permettant aux femmes de devenir maîtresses de leur regard érotique et de les conduire vers une autonomisation de leurs désirs. C'est à partir d'un vécu individuel incarné que les autrices répondent à ces appels à images, en figurant les manières dont elles regardent, apprécient et désirent les hommes. Si la fabrication et la publicisation d'images érotiques d'hommes par des femmes constitue une transgression des normes de genre, de nouvelles normes viennent encadrer cette pratique, liées à une éthique féministe désireuse de ne pas inverser les rapports de pouvoir mais de les dissoudre, en évitant de fétichiser le corps masculin et en traitant les hommes en sujet plutôt qu'en objet. La figuration érotique d'homme n'est pas toujours simple, surtout pour celles qui n'en ont pas l'habitude. Les difficultés rencontrées sont révélatrices des effets de la socialisation genrée sur les regards de femmes — effets qui ont été étudiés au fil de la thèse.

L'analyse des processus de création des femmes photographes et illustratrices étudiées, complète l'enquête par entretiens ethnographiques menée en amont, en permettant d'approcher le regard et ses enjeux jusque dans sa mise en image. Elle contribue à l'observation par procuration des expériences de séduction

visuelle de femmes. Cette recherche, en développant une méthodologie expérimentale qui met en lien la fabrication d'images et le regard, propose donc une approche innovante de l'étude d'objets qui ne peuvent être saisis par l'observation directe.

Ce travail a contribué à combler un vide mais il ne peut à lui seul apporter un éclairage complet sur les enjeux propres au regard hétérosexuel des femmes et à la séduction qu'exerce sur elles le corps des hommes. J'espère qu'il ouvrira la voie à une série de recherches complémentaires et interdisciplinaires. Plusieurs questions méritent un approfondissement spécifique.

Cette thèse se concentre sur le présent en ayant peu de prises sur le passé, faute de travaux historiques traitant des regards de femmes sur les corps d'hommes¹¹⁵. Une histoire de ces regards reste à écrire. Les romans, journaux intimes, peintures, sculptures, photographies et films conçus par des femmes regorgent sans doute de données permettant de mener ce travail. En investiguant un objet peu traité par les sciences sociales, j'ai souhaité me concentrer sur la description fine des perceptions et affects de personnes situées dans un contexte social et culturel homogène. Il serait passionnant de la compléter par une approche comparative afin de questionner le regard des femmes sur le corps des hommes au sein d'autres contextes culturels — en particulier ceux dans lesquels les normes et rapports de genre diffèrent du contexte étudié, pour observer si ces différences se répercutent éventuellement sur les manières de regarder et d'appréhender les corps dans le cadre de rapports de séduction ordinaires. Il serait par ailleurs intéressant de mener une comparaison au prisme de variables sociologiques telles que la race ou de la classe sociale. Une approche intersectionnelle apporterait un éclairage plus complexe sur les rapports de pouvoir qui traversent les enjeux du regard et des expériences de séduction. L'analyse générationnelle gagnerait également à être approfondie pour identifier l'incidence des modes de vies et idéologies traversées par les femmes d'une même génération. Il faudrait de même investiguer le rapport à la beauté masculine auprès de jeunes filles et adolescentes et comment elles sont amenées à intérioriser l'idéologie de la séduction hétérosexuelle.

Par ailleurs, ce travail n'a pas cherché à expliquer pourquoi certaines femmes portent davantage un regard érotique sur le corps des hommes et d'autres moins. Il serait intéressant de chercher à identifier les facteurs d'influence au cours de la trajectoire individuelle. Quelques indices détectés au détour de conversations laissent deviner l'influence de la socialisation, notamment familiale. Par exemple : Stéphanie, qui affirme être sensible à la beauté masculine, rapporte que sa

¹¹⁵ Quelques anthologies sur le désir et l'érotisme féminin en littérature ont été composées (Miège, 1970 ; Brécourt-Villars, 1985 ; Bracher, 2014), mais la focale ne se fait pas sur le rapport des femmes au corps des hommes. La Petite histoire du désir au féminin de Suzanne Ginestet-Delbreil se concentre quant à elle sur la répression de ce désir (Ginestet-Delbreil, 2020). À ma connaissance, le seul travail qui évoque le goût des femmes pour la beauté du corps masculin à travers l'Histoire est celui de Germaine Greer, mais elle n'y consacre que quelques pages (Greer, 2003).

mère « serait du genre à dire : ah c'est un bel homme » ; inversement, Julie, qui se dit difficilement séduite par la vue d'un homme dénudé, se rappelle que sa mère « disait toujours qu'elle trouvait ça moche un homme nu ». L'influence de la culture visuelle sur le regard a été mentionnée au fil du manuscrit, mais il conviendrait de l'étudier plus en détail. Une analyse de la réception des images représentant des corps masculins et ses effets sur la manière dont les femmes appréhendent le corps d'un homme serait pertinente. L'observation participante menée au cours des expositions publiques du projet Lusted Men apporte un éclairage intéressant sur la réception qui est faite de ce projet et ses revendications, ainsi que son influence sur les regards et pratiques de figuration — ces données n'ont pas été analysées dans le cadre de cette thèse par souci de cohérence vis-à-vis de la problématique. De plus, il serait intéressant de mener une étude approfondie de l'usage qui est fait des images érotiques d'hommes par les femmes — leur affichage, leur consultation, leur partage, etc. — ainsi que des pratiques sexuelles qui utilisent l'image. S'il a rapidement été question des *dick pics* dans la thèse, pour mettre en évidence leur caractère indésirable, il existe des pratiques d'échange de photographies dans le cadre de correspondances érotiques, par le biais des réseaux de communication, qui sont consenties et appréciées par les femmes rencontrées. Une analyse de cet usage sexuel de l'image et des photographies comme don - contre don serait la bienvenue pour investiguer son rôle dans l'appréhension du corps de l'autre et identifier d'éventuelles différences genrées dans les manières de mettre son corps en spectacle pour satisfaire au plaisir visuel de l'autre et exciter son désir sexuel. Ce travail ne s'est pas non plus préoccupé des pratiques de figuration qui se déroulent dans le cadre de l'activité sexuelle privée, comme l'acte de se prendre en photo ou de se filmer entre partenaires intimes au cours d'un rapport (parmi les photographies du corpus étudié, quelques-unes sont issues de ces deux pratiques sexuelles de prise de vue) — elles permettraient d'apporter un éclairage supplémentaire sur les liens entre représentation visuelle, regard, désir et excitation sexuelle.

Enfin, si cette recherche s'est concentrée sur la perspective des femmes, celle des hommes n'en demeure pas moins captivante. Le projet Lusted Men recueille la participation de nombreux hommes, dont les témoignages regorgent de données non explorées concernant le rapport qu'ils entretiennent à leur propre corps, à son pouvoir de séduction et à leur masculinité. La question de la séduction exercée par le corps des hommes hétérosexuels traverse les enjeux contemporains de la masculinité et mérite une attention spécifique.

Si cette thèse s'est attachée à mettre en lumière une zone d'ombre — les regards de femmes sur les corps d'hommes — il reste donc de nombreux aspects à investiguer. Les questions des regards portés sur les corps, au prisme des normes de genre et des rapports de pouvoir, offrent encore de multiples objets d'étude dont les sciences sociales pourraient s'emparer.

Bibliographie générale

Alarie Milaine, 2019, « “ Je ne suis pas une cougar! ” : quand l’âgisme et le sexisme compliquent l’expression du désir sexuel féminin », *Recherches féministes*, vol. 32, n° 1, p. 49-70.

Alberoni Francesco, 1980, *Le choc amoureux: recherches sur l’état naissant de l’amour*, Paris, Ramsay.

Alcoff Linda Martín et Potter Elizabeth, 1993, *Feminist epistemologies*, New York, Routledge.

Amadiou Jean-François, 2002, *Le poids des apparences : beauté, amour et gloire*, Paris, Odile Jacob.

Anderson Elizabeth, 1995, « Feminist Epistemology: An Interpretation and a Defense », *Hypatia*, vol. 10, n° 3, p. 50-84.

Aquilino William S, 1991, *Effects of interview privacy on the collection of marital quality data*, Madison, Center for Demography and Ecology, University of Wisconsin-Madison, NSFH working paper.

Atkinson Paul, Coffey Amanda et Delamont Sara, 2003, *Key Themes in Qualitative Research: Continuities and Changes*, Rowman Altamira.

Averett Paige, Benson Mark et Vaillancourt Kourtney, 2008, « Young women’s struggle for sexual agency: The role of parental messages », *Journal of Gender Studies*, vol. 17, p. 331-344.

Bajos Nathalie et Bozon Michel, 2007, « Transformation des comportements, immobilité des représentations. Premiers résultats de l’enquête Contexte de la sexualité en France (2006) », *Informations sociales*, vol. 144, n° 8, p. 22-33.

———, 2008, « Les agressions sexuelles en France : résignation, réprobation, révolte » dans : Nathalie Bajos (éd.), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 381-407.

———, 2012, « Les transformations de la vie sexuelle après cinquante ans : un vieillissement genré », *Gérontologie et société*, 35 / 140, n° 1, p. 95-108.

Bajos Nathalie, Ferrand Michèle et Andro Armelle, 2008, « La sexualité à l’épreuve de l’égalité » dans : Nathalie Bajos (éd.), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 545-576.

Bartky Sandra Lee, 1990, *Femininity and domination: studies in the phenomenology of oppression*, New York, London, Routledge.

Baudry Patrick, 1997, *La pornographie et ses images*, Paris, A. Colin.

Beaud Stéphane, 1996, « L’usage de l’entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour

l'« entretien ethnographique », *Politix*, vol. 9, n° 35, p. 226-257.

Beauvoir Simone de, 1976 [1949], *Le deuxième sexe. II. L'expérience vécue*, Paris, Gallimard.

Béjin Andre, 1993, « La masturbation féminine en France: Un exemple d'estimation et d'analyse de la sous-déclaration d'une pratique », *Population (France)*, vol. 48, n° 5, p. 1437-1450.

Belting Hans et Torrent Jean Bernard, 2004, *Pour une anthropologie des images*, Paris, Gallimard.

Bendelow Gillia, 1998, *The « Lived » Body: Sociological Themes, Embodied Issues*, Londres, Routledge.

Berger John, 2014 [1972], *Voir le voir: à partir d'une série d'émissions de télévision de la BBC*, Paris, Éditions B42.

Bergström Marie, 2019, *Les nouvelles lois de l'amour: sexualité, couple et rencontres au temps du numérique*, Paris, La Découverte.

Berman Hélène, Ford-Gilboe Marilyn, Moutrey Beth, Cekic Saira, 2001, « Portraits of pain and promise: A photographic study of Bosnian youths », *Canadian Journal of Nursing Research*, 32, 4, p. 21-41.

Berthoz Alain, 2009, « L'échange par le regard », *Enfances & psy*, n° 41, n° 4, p. 33-49.

Bertucci Marie-Madeleine, 2009, « Place de la réflexivité dans les sciences humaines et sociales: quelques jalons », *Cahiers de sociolinguistique*, vol. 14, n° 1, p. 43-55.

Bessin Marc et Blidon Marianne, 2011, « Déprises sexuelles : penser le vieillissement et la sexualité », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 6, mis en ligne le 01 décembre 2011 : <http://journals.openedition.org/gss/2241>.

Binet Alfred, 2022 [1887], *Le fétichisme dans l'amour*, Paris, Payot.

Boetsch Gilles et Chevé Dominique, 2002, *Le corps dans tous ses états : Regards anthropologiques*, Paris, CNRS Éditions.

Boetsch Gilles, Le Breton David, Pomarède Nadine, Andrieu Bernard et Vigarello Georges (eds.), 2010, *La belle apparence*, Paris, CNRS.

Bologne Jean Claude, 2007, *Histoire de la conquête amoureuse: de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil.

———, 2010, *L'invention de la drague: histoire de la conquête amoureuse*, Paris, Éditions du Seuil.

———, 2011, *Histoire de la coquetterie masculine*, Paris, Perrin.

Boltanski Luc, 2009, *De la critique : précis de sociologie de l'émancipation*, Paris,

Gallimard.

Bourdieu Pierre, 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Librairie Droz.

———, 1977, « Remarques provisoires sur la perception sociale du corps », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 14, n° 1, p. 51-54.

———, 1979, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit.

———, 1980, *Le sens pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit.

———, 1998, *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil.

Bozon Michel et Héran François, 2006, *La formation du couple*, Paris, La Découverte.

Bozon Michel et Rennes Juliette, 2015, « Histoire des normes sexuelles : l'emprise de l'âge et du genre », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 42, p. 7-23.

Bozon Michel, 2001, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, vol. n° 41-42, no. 1-2. 11-40.

———, 2002, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan Université.

———, 2018, *Pratique de l'amour : le plaisir et l'inquiétude*, Paris, Payot & Rivages.

Bracher Julia, 2019, *Écrire le désir: 2000 ans de littérature érotique féminine illustrée*, Paris, Réunion des musées nationaux-Grand Palais : Omnibus.

Braizaz Marion, 2017, « Corps d'hommes sous le regard de femmes : une sociologie de l'apparence au prisme de la conjugalité », *Enfances, familles, générations*, vol. 26, n° 26.

Brécourt-Villars Claudine (ed.), 1985, *Écrire d'amour: anthologie de textes érotiques féminins : 1799-1984*, Paris, Ramsay.

Brey Iris, 2020, *Le regard féminin: une révolution à l'écran*, Paris, Éditions de l'Olivier.

Butler Judith, 2006, *Trouble dans le genre: le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, la Découverte.

Calame Claude, 2013, « Le regard amoureux. Physiologie des sens, langue poétique et pragmatique du chant érotique en Grèce ancienne », dans : Gélard Marie-Luce (éd.), *Corps sensibles. Usages et langages des sens*, Nancy, 2013, p. 53-74.

Callen Anthea, 2006, « L'Art, l'anatomie et la construction du corps idéal masculin », dans : Gilles Boëtsch, Nicole Chapuis-Lucciani and Dominique Chevé (eds.), *Représentations de corps : Le biologique et le vécu, normes et normalité*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, p. 113-124.

Carole S. Vance, 1985, « Pleasure and Danger: Toward a Politics of Sexuality » dans : Carole S. Vance (ed.), *Pleasure and Danger: Exploring Female Sexuality*, Routledge & Kegan Paul, Boston, London, Melbourne and Henley.

Ciavolella Riccardo et Wittersheim Eric, 2016, *Introduction à l'anthropologie du politique*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur.

Clair Isabelle, 2016, « Faire du terrain en féministe / "Doing Feminist Fieldwork" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 213, p. 66-83.

Cochard Bertrand et Jean Grégori, 2018, *La sexualité en images : regards croisés sur l'érotisation des corps*, Paris, Hermann.

Collier John et Collier Malcolm, 1986, *Visual Anthropology: Photography as a Research Method*, UNM Press.

Collier John, 1967, *Visual Anthropology: Photography as a Research Method*, Holt, Rinehart and Winston, New York.

Connell Raewyn, 2014, *Masculinités: enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam.

Copans Jean, 2008, *L'enquête et ses méthodes : l'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Armand Colin.

Coquet Michèle, 2011, *Figuration, création et esthétique Ethnographie des pratiques et anthropologie des images*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

———, 2012, « Voir, sentir, figurer », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, n° 203-204, p. 429-455.

Corbin Alain, 2007, *L'harmonie des plaisirs : les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Paris, Perrin.

Court Martine, 2010, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, Paris, La Dispute.

Culhane Dara, 2021, « Sens » dans : Elliott Denielle A., Culhane Dara, et Deschamps Geneviève, *Réinventer l'ethnographie: pratiques imaginatives et méthodologies créatives*, Paris, Québec, Hermann PUL, Presses de l'Université Laval.

Damisch Hubert, 2011, *Le Jugement de Pâris*, Paris, Flammarion.

Dauphin Cécile et Farge Arlette, 2001, *Séduction et sociétés: approches historiques*, Paris, Editions du Seuil.

De Garine Igor, 1987, « Massa et Moussey : la question de l'embonpoint », *Autrement*, n° 91, « Fatale Beauté ».

Descamps Marc-Alain, 1993, *Le langage du corps et la communication corporelle*, Paris, Presses Univ. de France.

Descola Philippe, 2021, *Les formes du visible: une anthropologie de la figuration*, Paris, Éditions du Seuil.

Duret Pascal et Roussel Peggy, 2003, « Le corps et ses sociologies », *Agora débats-jeunesses*, vol. 31, n° 1, p. 159-159.

Duret Pascal, 1999, « Aux sources de l'attraction corporelle », *Agora débats-jeunesses*, vol. 18, n° 1, p. 41-50.

Duteil-Ogata Fabienne, 2007, « La photo-interview : dialogues avec des Japonais », *Ethnologie française*, vol. 37, n° 1, p. 69-78.

Duvelle-Charles Elvire, 2022, *Féminisme et réseaux sociaux : Une histoire d'amour et de haine*, Marseille, Hors-d'atteinte.

Ehnuel Florence, 2009, *Le beau sexe des hommes*, Paris, Points.

Culhane Dara, 2021, Chapitre 3 « Sens » dans : Elliott Denielle A., Culhane Dara, et Deschamps Geneviève, 2021, *Réinventer l'ethnographie: pratiques imaginatives et méthodologies créatives*, Paris] [Québec (Québec), Hermann PUL, Presses de l'Université Laval.

Fassin Éric, 2009, *Le sexe politique*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

Ferrand Alexis et Mounier Lise, 1993, « L'échange de paroles sur la sexualité: une analyse des relations de confiance », *Population (France)*, vol. 48, n° 5, p. 1451-1475.

Ferrand Michèle, 2004, *Féminin Masculin*, Paris, La Découverte.

Ferrand Michèle, Bajos Nathalie, Andro Armelle et Prudhomme Agnès, 2008, « Accords et désaccords: variations autour du désir » dans : Nathalie Bajos (éd.), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte, p. 359-380.

Foucault Michel, 1975, *Surveiller et punir : Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.

———, 1994, *Dits et écrits 1954-1988, tome 4, 1980-1988*, Paris, Editions Gallimard.

Foucher Zarmanian Charlotte, 2016, « Arts visuels » dans : Juliette Rennes (éd.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 67-76.

Freud Sigmund, 2010, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Presses Universitaires de France.

Froidevaux-Metterie Camille, 2018, *Le Corps des femmes. La bataille de l'intime*, Paris, Philo Magazine.

———, 2020, *La révolution du féminin*, Paris, Gallimard.

Gagnon John, 2008, *Les scripts de la sexualité: essais sur les origines culturelles du désir*, Paris, Payot.

Gardey Delphine et Vuille Marilène (eds.), 2018, *Les sciences du désir: la sexualité féminine, de la psychanalyse aux neurosciences*, Lormont, Le Bord de l'eau.

Gaté Juliette, 2016, « Nudité » dans : Juliette Rennes (éd.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 409-417.

Ghasarian Christian (dir.), 2002, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive: nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, A. Colin.

Ghigi Rossella, 2016, « Beauté » dans : Juliette Rennes (éd.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 77-86.

Giard Agnès, 2008, *Dictionnaire de l'amour et du plaisir au Japon*, Issy-les-Moulineaux, Drugstore, vol. 1.

Giddens Anthony, 1987, *La constitution de la société: éléments de la théorie de la structuration*, Paris, Presses universitaires de France.

Ginestet-Delbreil Suzanne, 2020, *Petite histoire du désir au féminin: des bases érotiques de la domination sociale masculine*, Paris, Campagne première.

Girard Alain, 1964, *Le choix du conjoint : une enquête psycho-sociologique en France*, Paris, Presses universitaires de France.

Girard René, 2010, *Géométries du désir*, Paris, L'Herne.

Giraud Christophe, 2017, *L'amour réaliste: la nouvelle expérience amoureuse des jeunes femmes*, Malakoff, Armand Colin.

Goddard Kevin, 2000, « "Looks Maketh the Man": The Female Gaze and the Construction of Masculinity », *The Journal of Men's Studies*, vol. 9, p. 23-39.

Godineau Dominique, 2001, « Beauté, respect et vertu : la séduction est-elle républicaine ? (1770-1794) », dans : Cécile Dauphin & Arlette Farge (dir.), *Séduction et sociétés. Approches historiques*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p.89-121.

Goffman Erving, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, les Éditions de Minuit.

———, 2002, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute.

Gökçe Günel and Chika Watanabe, 2023, « A Manifesto for Patchwork Ethnography », *Patchwork Ethnography*, [En ligne], [https://www.patchworkethnography.com/bio].

Gourarier Mélanie, 2016, « Séduction » dans : Juliette Rennes (éd.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 459-469.

———, 2017, *Alpha mâle: séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Éditions du Seuil.

- Greer Germaine, 2003, *Les garçons: figures de l'éphèbe*, Paris, F. Hazan.
- Guilbert Georges-Claude, 2014, *Le genre des objets*, Paris, l'Harmattan.
- Günel Gökçe, Saiba Varma et Chika Watanabe, 2020, « A Manifesto for Patchwork Ethnography. », dans : *Member Voices, Fieldsights* , June 9.
<https://culanth.org/fieldsights/a-manifesto-for-patchwork-ethnography>.
- Haroche Claudine, 2004, « Manières de regarder dans les sociétés démocratiques contemporaines », *Communications (Paris)*, vol. 75, n° 1, p. 147-169.
- Harper Douglas, 2002, « Talking about pictures : a case for photo elicitation », *Visual Studies*, 17, 1, p. 13-26.
- Hegel Georg Wilhelm Friedrich, 1954, *Esthétique*, Paris, Presses universitaires de France.
- Héritier Françoise, 1996, *Masculin-féminin. I. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.
- , 2012 [2002], *Masculin-féminin. II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob.
- , 2004, « Regard et anthropologie », *Communications*, vol. 75, n° 1, p. 91-110.
- , 2012, *Le Sel de la vie*, Paris, Odile Jacob.
- Hernández Orellana Myriam, 2018, « L'importance de la "conscience de genre" pour la prévention des violences au sein du couple : les campagnes de communication publique au Chili et en France (2006-2012) », *Autrepart*, vol. 85, n° 1, p. 149-164.
- Herpin Nicolas, 2006, *Le pouvoir des grands: de l'influence de la taille des hommes sur le statut social*, Paris, La Découverte.
- Holland Professor Janet, Holland J. et Ramazanoglu C., 2004, *The Male in the Head: Young People, Heterosexuality and Power*, Tufnell Press.
- Ingold Tim, 2011, *Redrawing anthropology: materials, movements, lines*, Farnham Burlington, Ashgate.
- Jackson Stevi, 1996, « Récents débats sur l'hétérosexualité: une approche féministe matérialiste », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 17, n° 3, p. 5-26.
- Joseph Isaac, 1984, *Le passant considérable : essai sur la dispersion de l'espace public: Isaac Joseph*, FeniXX.
- Kaufmann Jean-Claude, 1996, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan.
- , 1995, *Corps de femmes, regards d'hommes: sociologie des seins nus*, Paris, Nathan.
- , 2010, *Sociologie du couple*. Presses Universitaires de France.

Lang Marie-Ève, 2011, « L'« agentivité sexuelle » des adolescentes et des jeunes femmes : une définition », *Recherches féministes*, vol. 24, n° 2, p. 189-209.

Langewiesche Katrin et Ouédraogo Jean-Bernard (eds.), 2019, *L'enquête et ses graphies en sciences sociales: figurations iconographiques d'après société*, Dakar, éditions Amalion.

Laplantine François, 2005, *Le social et le sensible: introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre.

Laqueur Thomas, 1992, *La fabrique du sexe: essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard.

Laurent Pierre-Joseph, 2010, *Beautés imaginaires : anthropologie du corps et de la parenté*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant.

de Lauretis Teresa, 1994, *The Practice of Love: Lesbian Sexuality and Perverse Desire*, Bloomington, Indiana University Press.

Lavigne Julie, 2014, « La traversée de la pornographie : politique et érotisme dans l'art féministe », Montréal, Les éditions du remue-ménage.

Le Breton David, 2006, *La saveur du monde : une anthropologie des sens*, Paris, Éditions Métailié.

———, 2007, « Pour une anthropologie des sens », *VST - Vie sociale et traitements*, vol. 96, n° 4, p. 45-53.

———, 2013, *Anthropologie du corps et de la modernité*, Paris, Presses Universitaires de France.

Le Gall Didier, Ravelet Claude, 1999, « Vers une socio-anthropologie de la sexualité », *Sexualité et sociétés*, St Paul de Fourques, Bastidiana, n° 27-28, pp. 5-18.

Leclerc Gérard, 2006, *Le regard et le pouvoir*, Paris, Presses Universitaires de France.

Legouge Patricia, 2016, « Plaisir sexuel » dans : Juliette Rennes (éd.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 459-469.

Liogier Raphaël, 2018, *Descente au cœur du mâle*, Paris, Éditions Les Liens qui libèrent.

Lipovetsky Gilles, 1997, *La troisième femme : permanence et révolution du féminin*, Paris, Gallimard.

———, 2017, *Plaire et toucher : essai sur la société de séduction*, Paris, Gallimard.

Löwy Ilana, 2006, *L'emprise du genre: masculinité, féminité, inégalité*, Paris, La Dispute.

MacDougall David, 2005, *The Corporeal Image: Film, Ethnography, and the Senses*,

Princeton, Princeton University Press.

MacKinnon Catharine A., 1989, *Toward a feminist theory of the state*, Cambridge London, Harvard university press.

Malinowski Bronisław 1930, *La vie sexuelle des sauvages du Nord-Ouest de la Mélanésie: description ethnographique des démarches amoureuses, du mariage et de la vie de famille des indigènes des îles Trobriand, Nouvelle-Guinée*, Paris, Payot & Rivages.

Mallon Isabelle, 2015, « Une sociologue et des résident(e)s en maison de retraite. Des relations d'intimité familiale et de séduction courtoise » dans : Anne Monjaret et Catherine Pugeault (eds.), *Le sexe de l'enquête : Approches sociologiques et anthropologiques*, Lyon, ENS Éditions.

Maquet, Jacques, 1993, *L'Anthropologue et l'esthétique*, Paris, Métailié.

Mathieu Nicole-Claude, 1985, *L'Arraînement des femmes : essais en anthropologie des sexes*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

Marcel Mauss, 1936, *Les techniques du corps*, dans *Sociologie et anthropologie* (1950), Paris, Presses Universitaires de France.

McCarl Nielsen Joyce, Walden Glenda et Kunkel Charlotte Ann, 2009, « L'hétéronormativité genrée : exemples de la vie quotidienne », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 28, n° 3, p. 90-108.

McLelland Mark et Welker James, 2015, « An introduction to 'Boys Love' in Japan », in McLelland Mark, Nagaike Kazumi, Suganuma Katsuhiko, et Welker James (ed.), *Boys Love Manga and Beyond: History, Culture, and Community in Japan*, p. 3-20, LIEU, University Press of Mississippi.

McVeigh Bryan, 2000, « Wearing ideology: state, schooling and self-presentation in Japan », *Journal of Japanese Studies*, 28, p. 230-232.

Mead Margaret, 1966, *L'un et l'autre sexe*, Paris, Éditions Gonthier.

Merleau-Ponty Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

Miller Laura, 1998, « Bad girls: Representations of unsuitable, unfit and unsatisfactory women in magazines », *U.S. Japan Women's Journal*, n°15, p. 31-51.

———, 2003, « Male beauty work in Japan », in Roberson James & Suzuki Nobue, *Men and masculinities in contemporary Japan: Dislocating the salaryman doxa*, London, New York, Routledge Curzon.

Monjaret Anne, 2012, « Pour une anthropologie de Paris », *Ethnologie française*, vol. 42, n° 3, p. 413-417.

———, 2014, *Le sexe de l'enquête: approches sociologiques et anthropologiques*, Lyon, ENS éditions.

———, 2016, « Objets » dans : Juliette Rennes (éd.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 418-427.

———, 2020, *La pin-up à l'atelier: ethnographie d'un rapport de genre*, Ivry-sur-Seine, Creaphis éditions.

Monneyron Frédéric, 1997, *Séduire: l'imaginaire de la séduction de don Giovanni à Mick Jagger*, Paris, Presses universitaires de France.

Monnot Catherine, 2009, *Petites filles d'aujourd'hui: l'apprentissage de la féminité*, Paris, Editions Autrement.

Mosse George Lachmann, 1997, *L'image de l'homme: l'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville.

Mulvey Laura, 1975, « Visual Pleasure and Narrative Cinema », dans *Screen*, vol. 16, N°3, p. 6-18.

Nahoum-Grappe Véronique, *Beauté et laideur : un essai de sémiologie historique : l'esthétique du corps en question dans l'espace culturel français, XVIe-XVIIIe*, thèse soutenue en 1985, EHESS Paris.

———, 1995a, « Présentation », *Communications*, vol. 60, n° 1, p. 5-11.

———, 1995b, « Les canons de la laideur », *Communications*, vol. 60, n° 1, p. 29-47.

———, 1998, « L'échange des regards », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n° 30, p. 67-82.

Nicolaides Kimon, 1969, *The Natural Way to Draw*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt.

Nochlin Linda, 1993, « Pourquoi n'y a-t-il pas eu de grands artistes femmes ? », dans *Femmes, art et pouvoir*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon.

Oliffe John L., Bottorff Joan L., 2007, « Further Than the Eye Can See? Photo Elicitation and Research With Men », *Qualitative Health Research*, 17, 6, p. 850-858.

Ortner Sherry B., 1996, *Making gender: the politics and erotics of culture*, Boston, Beacon Press.

Paveau Marie-Anne, 2014, *Le discours pornographique*, Paris, La Musardine.

Pecqueux Anthony, 2013, « John Langshaw Austin, la perception et son ethnographie » dans : *Ethnographier les sens*, Paris, Pétra, p. 43-70.

Perfetti-Oates Natalie, 2015, « Chick Flicks and the Straight Female Gaze: Sexual Objectification and Sex Negativity in New Moon, Forgetting Sarah Marshall, Magic Mike, and Fool's Gold », *Gender forum*, 2015, n° 51.

Perrot Michelle, 1997, *Femmes publiques*, Paris, Textuel.

———, 2012 [1998], *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion.

Pétonnet Colette, 1982, « L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, vol. 22, n° 4, p. 37-47.

Pheterson Gail, 2001 [1996], *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan.

Piazzesi Chiara, 2017, *Vers une sociologie de l'intime: Éros et socialisation*, Paris, Hermann.

Piette Albert, 2009, *Anthropologie existentielle*, Paris, Éd. Pétra.

———, 2011, *Fondements à une anthropologie des hommes*, Paris, Hermann.

Pink Sarah, 2001, *Doing visual ethnography*, London, Sage.

———, 2009, *Doing sensory ethnography*, London, Sage.

———, 2012, *Situating everyday life: practices and places*, London, Sage.

Préjean Marc, 1994, *Sexes et pouvoir : la construction sociale des corps et des émotions*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

Rennes Juliette, 2016, « Âge » dans : Juliette Rennes (éd.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 42-53.

Richardson Diane (eds.), 1996, *Theorising Heterosexuality : Telling it Straight*, Buckingham, Open University Press.

Roberson James & Suzuki Nobue, 2003, « Introduction » in Roberson James & Suzuki Nobue, *Men and masculinities in contemporary Japan: Dislocating the salaryman doxa*, London, New York, Routledge Curzon.

Robinson Victoria, 1993, « Heterosexuality: Beginnings and Connections », in Wilkinson Sue et Kitzinger Celia (eds.), *Heterosexuality*, London, Sage.

Rocheffort Florence, 2020, *Ne nous libérez pas, on s'en charge: Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte.

Rosaldo Michelle Zimbalist et Lamphere Louise, 1974, *Woman, culture, and society*, Stanford, Stanford University Press.

Rubin Gayle S, 2010, *Surveiller et jouir: anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL.

Saint-Pol Thibaut de, 2010, *Le corps désirable: hommes et femmes face à leur poids*, Paris, Presses universitaires de France.

Schulze Salome, 2007, « The Usefulness of Reflexive Photography for Qualitative Research: A Case Study in Higher Education », *South African Journal of Higher Education*, 21, 5, p. 536-553.

Schwartz Dona, 1989, « Visual Ethnography : Using Photography in Qualitative Research », *Qualitative Sociology*, 12-2 : 119-154.

Simmel Georg, 1989, *Philosophie de la modernité. 1. La femme, la ville, l'individualisme*, Paris, Payot.

Sennett Richard, 2002, *La chair et la pierre* Paris, Les éditions de la Passion.

Simon Anne et Détrez Christine, 2006, *À leur corps défendant: les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral*, Paris, Éditions du Seuil.

Singly François de, 1984, « Les manœuvres de séduction : une analyse des annonces matrimoniales », *Revue française de sociologie*, vol. 25, n° 4, p. 523-559.

Skinner Jonathan (ed.), 2012, *The interview: an ethnographic approach*, London, Berg.

Sohn Anne-Marie, 1996, *Du premier baiser à l'alcôve: la sexualité des Français au quotidien (1850-1950)*, Paris, Aubier.

Solomon-Godeau Abigail, 1999, *Male Trouble: A Crisis in Representation*, Thames & Hudson Ltd.

Sontag Susan, 1972, « The Double Standard of Aging », *Saturday Review of Society*, p. 29-38.

Steinberg Sylvie, Bard Christine, Boehringer Sandra, Houbre Gabrielle et Lett Didier (eds.), 2018, *Une histoire des sexualités*, Paris, PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE.

Strathern Marilyn, 1988, *The gender of the gift: problems with women and problems with society in Melanesia*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California press.

Stratton John, 1996, *The desirable body: cultural fetishism and the erotics of consumption*, Manchester, New York, Manchester University Press.

Tang Alice Delphine, 2006, *Écritures du moi et ideologies chez les romancières francophones : Claire Etcherelli, Gabrielle Roy, Were Were Liking et Delphine Zanga Tsogo*, München : Lincom.

Taylor Anne-Christine, 2003, « Les masques de la mémoire: Essai sur la fonction des peintures corporelles jivaro », *L'Homme*, 165, p. 223-248.

Tedlock Barbara, 1991, « From Participant Observation to the Observation of Participation: The Emergence of Narrative Ethnography », *Journal of Anthropological Research*, vol. 47, n° 1, p. 69-94.

Trachman Mathieu, 2016, « Désir(s) » dans : Juliette Rennes (éd.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 213-221.

Tuana Nancy, 2004, « Coming to Understand: Orgasm and the Epistemology of Ignorance », *Hypatia*, vol. 19, n° 1, p. 194-232.

Vigarello Georges, 2004, *Histoire de la beauté: le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil.

Vörös Florian, 2020, *Désirer comme un homme: enquête sur les fantasmes et les masculinités*, Paris, La Découverte.

Wallach Isabelle, 2019, *Normes de beauté, perceptions de l'apparence et vie intime des femmes âgées hétérosexuelles et lesbiennes au Québec: une étude qualitative exploratoire : rapport de recherche*, Montréal, Chaire de recherche sur l'homophobie, Université du Québec à Montréal.

Wang Caroline et Burris Mary Ann, 1997, « Photovoice: Concept, Methodology, and Use for Participatory Needs. Assessment », *Health Education & Behavior*, vol. 24, n° 3, p. 369-387.

Wang Caroline, Burris Mary Ann, 1997, « Photovoice; Concept, Methodology and Use for Participatory Needs. Assessment », *Health and Behaviour*, 24, 3, p. 369-387.

Wang Caroline, Cash Jennifer L., Powers Lisa S., 2000, « Who Knows the Streets as Well as the Homeless ? : Promoting Personal and Action Through Photovoice », *Health Promotion Practice*, 1, 1, p. 81-89.

Welzer-Lang Daniel, 2005, *La planète échangiste : les sexualités collectives en France*, Paris, Payot.

Welzer-Lang Daniel, Laugier Sandra et Marzano Michela, 2003, « Les hommes et le porno », *Cités*, vol. 15, n° 3, p. 131-139.

Williamson Simon Johnson et Bendelow Gillian A., 1998, *The lived body: sociological themes, embodied issues*, London, Routledge.

Wolf Naomi, 1991, *Quand la beauté fait mal*, Paris, First.

Young Iris Marion, 2005, *On female body experience: « Throwing like a girl » and other essays*, New York, Oxford University Press.

Zapperi Giovanna, 2016, « Regard et culture visuelle » dans : Juliette Rennes (éd.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 549-558.

Table des illustrations

Figure 1. Croquis d'Isabelle.....	59
Figure 2. Photographies de recherche avec mon partenaire intime.....	94
Figure 3. Découverte collective des premières photographies Lusted Men	118
Figure 4. Photographie de Cannelle Favier-Benito (Lusted Men)	120
Figure 5. Illustrations de Lison Ferné (Sprinkle).....	163
Figure 6. Illustrations d'Ariane Hugues (Sprinkle).....	164
Figure 7. Photographie de Charlotte Jeanningros (Lusted Men)	224
Figure 8. Photographies de Liliekitsh (Lusted Men).....	225
Figure 9. Illustrations de Blandine Denis (Sprinkle)	230
Figure 10. Illustration de Sabine Teyssonneyre (Sprinkle)	232
Figure 11. Illustrations de Lucie Albrecht (Sprinkle).....	236
Figure 12. Illustration d'Alizée (Sprinkle)	239
Figure 13. Illustration de Valentine Cotte (Sprinkle)	241
Figure 14. Illustrations de Maeva Szpirglas	242
Figure 15. Illustrations de Lucile Ourvouai (Sprinkle)	244
Figure 16. Photographie de Mathilde P. (Lusted Men)	245
Figure 17. Photographie d'Anna (Lusted Men).....	245
Figure 18. Photographies d'Anne (Lusted Men)	246
Figure 19 Photographies d'une contributrice Lusted Men.....	248
Figure 20. Illustration de Salomé Lahoche (Sprinkle).....	254
Figure 21. Photographie de Mathilde (expérience de photographie participative).....	278
Figure 22. Photographie d'Agathe (expérience de photographie participative)	299
Figure 23. Photographie de Julie en présence d'une amie (photographie participative)	316
Figure 24. Illustration de Laura Olivieri (Sprinkle)	355
Figure 25. Illustrations d'Adèle Maury (Sprinkle)	356
Figure 26. Photographie de Julie (expérience de photographie participative)	370
Figure 27. Illustration Chloé Bertron (Sprinkle)	379

Table des matières

Remerciements	3
Résumé et mots clés	5
Abstract and Keywords	6
Note sur l'anonymat	7
Avertissement	7
Sommaire	9
Introduction générale	11
La dissymétrie des rôles de séduction entre hommes et femmes	13
Une distribution genrée des rôles séductifs qui n'est pas universelle	15
Une distribution historiquement située	16
Une distribution pourtant pensée comme naturelle	20
L'omniprésence du corps des femmes dans la recherche	21
Inverser la focale androcentrique pour étudier les regards de femmes sur les corps d'hommes	23
Pour une approche empirique de l'expérience de séduction médiatisée par la vue	26
Vers une anthropologie politique du regard sous l'angle de la tension entre plaisir et oppression	28
Organisation du manuscrit	30
PARTIE I.	
Mettre en lumière les regards de femmes sur les corps d'hommes : enjeux méthodologiques et politiques	33
Chapitre 1.	
Les terrains du regard. Étapes et méthodes d'une observation indirecte.	37
1.1. Vers une enquête par entretiens ethnographiques	38
1.1.1. Le public ciblé : des femmes attirées par les hommes	42
1.1.2. Des entretiens visant à reproduire à une forme de sociabilité spontanée	44
L'entretien, un espace propice à l'observation	47
Une relation d'enquête affectée par l'âge	48
1.1.3. Des enquêtes dotées de capacités réflexives remarquables	52
Un contexte d'entretien favorable au développement de la réflexivité	55
Les limites du langage verbal pour exprimer les affects	57
1.2. Vers une ethnographie du regard par le biais des pratiques de figuration	60
1.2.1. Matérialiser le regard par la prise de vue : le dispositif de photographie participative	60
La portée heuristique des difficultés rencontrées	62
L'image comme outil d'élicitation	65
1.2.2. Aborder les regards érotiques de femmes à partir de leurs pratiques de figuration : l'ethnographie de projets œuvrant en faveur de la production et de la visibilisation d'images érotiques d'hommes	67
Sprinkle : un fanzine regroupant des illustrations érotiques d'hommes	67
Lusted Men : une collecte ouverte de photographies érotiques d'hommes	69
1.2.3. Une approche anthropologique des images	72
Traits caractéristiques du corpus visuel étudié	72
Des images étudiées depuis le récit du processus de création de leurs autrices	75

Chapitre 2.

La politisation des regards de femmes sur les corps d'hommes	79
2.1. Un contexte propice à la politisation de la dissymétrie des rôles séductifs	80
2.2. Une thèse entreprise par engagement féministe	86
Un intérêt intime pour le corps des hommes	87
Un intérêt intellectuel pour les masculinités	88
Surmonter la pudeur et le sentiment d'illégitimité	91
Un intérêt pour la photographie.....	92
2.3. Portraits de femmes qui agissent pour lutter contre l'inégale représentation des corps d'hommes et de femmes.....	96
Photographier les hommes pour apporter un regard féminin. Le cas de Nathalie	98
Photographier les hommes pour faire comme eux. Le cas de Viviane	99
Où sont les femmes qui dessinent les hommes ? Genèse du fanzine Sprinkle.....	101
Où sont les photographies érotiques d'hommes ? Genèse de la collecte Lusted Men	103
2.4. Présentation de projets artistiques féministes qui s'emparent de l'érotisation des corps d'hommes : comparaison de Sprinkle et Lusted Men	109
Justifier et convaincre de la portée politique de l'érotisation des corps d'hommes	110
Investir des formes collectives.....	112
Favoriser la liberté d'expression des contributeur·rice·s	115
Espérer recevoir des images qui renouvellent les canons de l'érotisme.....	116
2.5. Des femmes photographes et illustratrices animées par la politisation de l'érotisation des hommes.....	119
Politiser l'expression de sa subjectivité érotique	120
Présenter des images fidèles à sa personnalité érotique	121
Apporter son point de vue pour diversifier les représentations existantes.....	122
Retour sur le contexte et les conditions de fabrication des images	123
Conclusion de la première partie	127

Partie II.

Questionner le statut du corps masculin dans les expériences de séduction hétérosexuelles de femmes	129

Chapitre 3.

La beauté corporelle d'un homme ne serait pas séduisante en soi	133
3. 1. Tentative de définition de la séduction exercée par le corps d'un homme	134
La beauté objective	135
La beauté subjective.....	136
3. 2. Le mépris des hommes à la beauté objective.....	138
3. 2. 1. Les hommes objectivement beaux ne seraient pas au goût de toutes	138
Les hommes objectivement beaux ne seraient pas beaux.....	139
Les hommes objectivement beaux seraient « cons ».....	141
3. 2. 2. Les partenaires intimes objectivement beaux seraient décevants.....	142
Les hommes objectivement beaux seraient de mauvais partenaires sexuels	143
Les hommes objectivement beaux seraient de mauvais partenaires conjugaux.....	144
La beauté corporelle masculine serait incompatible avec la conjugalité hétérosexuelle.....	145
3.3. Le primat des qualités internes sur les qualités externes des hommes	147

3.3.1. L'influence du verdict de compatibilité sur les expériences de séduction	150
L'influence du verdict de compatibilité sur l'expérience esthétique	151
L'influence du verdict de compatibilité sur l'expérience érotique	153
3.3.2. Le charme de la laideur ordinaire et objective	155
3.4. Le refus de fétichiser la beauté corporelle d'un homme	158
3.4.1. Ne pas adopter un rapport masculin au corps de l'autre.....	159
3.4.2. Éviter de figurer des hommes objectivement beaux.....	161
 Chapitre 4.	
La beauté corporelle d'un homme ne serait pas un critère prioritaire pour le choix du conjoint.....	169
4.1. Éviter de nourrir trop d'attentes quant à l'apparence du futur conjoint.....	170
4.1.1. Ne pas prendre au sérieux les critères de beauté de son idéal masculin	171
4.1.2. Admire les hommes objectivement beaux serait un rapport puéril à l'amour.....	174
4.1.3. Espérer malgré tout être séduite par l'apparence de son partenaire	176
4.1.4. Offrir la possibilité d'initiative séductive à un large éventail d'hommes	178
4.2. Être séduisante aux yeux des hommes avant d'être séduite par leur beauté	181
4.2.1. Privilégier sa propre quiétude esthétique à ses exigences quant à l'aspect physique du conjoint.....	181
Ne pas aspirer à un partenaire objectivement beau pour préserver l'estime de soi.....	182
Ne pas aspirer à un homme plus jeune que soi pour mieux vivre son propre vieillissement	183
4.2.2. Apprécier les hommes auxquels on plaît	186
4.2.3. Se sentir belle en compagnie d'un bel homme.....	187
4.3. S'attendre à ce que le jugement esthétique porté sur un homme évolue favorablement ..	188
4.3.1. Apprendre à percevoir la beauté corporelle d'un homme classé commun, voire objectivement laid	191
Savoir « développer un regard totalement différent ». Le cas d'Héloïse.....	191
« L'alchimie sexuelle » rendrait un homme séduisant. Le cas de Molly	193
4.3.2. Ne pas réussir à apprécier la beauté corporelle de son partenaire.....	196
Céder aux avances d'un homme qui ne trouvera jamais grâce à ses yeux. Le cas de Nadine	196
Ne plus jamais céder aux avances d'un homme jugé laid. Le cas de Charlotte.....	199
 Chapitre 5.	
La beauté corporelle des hommes ne serait pas érotique	203
5.1. Les femmes ne seraient pas « visuelles ».....	204
5.1.1. Les yeux fermés, les fantasmes seraient plus riches	206
5.1.2. La pornographie ne serait pas pour les femmes	209
5.1.3. Les images sexualisant le corps masculin ne seraient pas séduisantes	211
5.2. Le corps érotique serait féminin.....	213
5.2.1. Préférer le corps féminin au corps masculin	216
Le corps féminin, séduisant puisque familier	219
L'incorporation des regards et désirs masculins.....	221
5.2.2. La féminisation de la séduction passive	224
5.2.3. Le corps féminin serait techniquement plus facile à dessiner que le corps masculin	227
5.3. Érotiser les hommes en image, un défi	233
5.3.1. Faire face au manque de modèles et de sources d'inspiration	233
5.3.2. Raconter en image l'attraction pour un homme lorsque celle-ci n'est pas visuelle.....	235
Les mots seraient de meilleurs vecteurs du désir que les images	237
Érotiser la relation plutôt que le corps masculin.....	238
5.3.4. Ne pas s'autoriser la posture de voyeur par éthique féministe	240

5.3.5. Assumer le voyeurisme au nom de l'émancipation féminine.....	243
5.4 Porter un regard érotique sur le corps des hommes en tant que femme : une transgression des normes de genre.....	248
5.4.1. L'érotisation du corps masculin serait plus difficile à assumer que celle du corps féminin	249
5.4.2. Les femmes qui aiment regarder les hommes seraient des « salopes »	254
5.4.3. La menace d'une agression sexuelle et son incidence sur la fabrication d'images érotiques.....	257
Conclusion de la deuxième partie.....	263
 PARTIE III.	
Évaluer la capacité des femmes à regarder avec plaisir et attention le corps des hommes qui leur plaisent.....	265
 Chapitre 6.	
Les manières et possibilités de regarder les hommes perçus comme séduisants en tant que femmes	271
6.1. La réceptivité des femmes à la beauté corporelle des hommes en présence desquels elles se trouvent.....	272
6.1.1. L'évaluation visuelle des charmes d'un homme.....	272
Les mains, une zone d'évaluation érotique et sociale	274
Un exemple d'évaluation du potentiel érotique d'un homme. Le témoignage de Sarah.....	277
6.1.2. Les affects accompagnant la vue d'un homme perçu comme séduisant.....	278
6.1.3. Une réceptivité à la beauté extérieure des hommes variable selon les femmes	281
6.1.4. Les femmes seraient compliquées	284
6.2. L'attention visuelle des femmes dans les espaces publics urbains.....	287
6.2.1 Les enjeux des échanges de regards hétérosexuels en milieu urbain.....	288
La visibilité sexuelle des femmes.....	290
La menace du harcèlement de rue et des agressions sexuelles	291
6.2.2. Une attention visuelle variable selon les situations sociales	293
La rue, un espace perçu comme hostile	294
Les transports en commun, un espace invitant à la curiosité visuelle	295
Les établissements de restauration, propices à l'observation des hommes	297
6.2.3. La prise de vue, révélatrice des comportements visuels	298
6.3. Les multiples intentions des regards hétérosexuels féminins et leurs réactions d'orientation	301
6.3.1. Ne pas être « observatrice ».....	302
6.3.2. Ne pas regarder les hommes par fidélité à son compagnon	303
6.3.3. Aspirer au plaisir visuel	305
6.3.4. Vérifier son pouvoir de séduction	307
6.3.5. Encourager la rencontre.....	309
6.3.6. Souhaiter mais craindre la rencontre.....	311
6.4. « Mater » les hommes entre femmes.....	314
6.4.1. À plusieurs, il serait plus facile de regarder les hommes.....	314
L'influence du groupe sur l'attention visuelle individuelle.....	316
Regarder collectivement les hommes pour gagner en agentivité	318
6.4.2. « Mater » entre femmes, une attitude plus ou moins valorisée selon les groupes	319
Une attitude jugée immature.....	320
Une attitude qui mettrait en doute la fidélité des femmes en couple	322
Mieux vaut ne pas trop regarder les autres	323

6.5. L'incidence du vieillissement sur les comportements visuels des femmes	324
6.5.1. L'attention visuelle des femmes faiblirait avec le déclin de leurs désirs sexuels	325
6.5.2. Les femmes âgées sexualiseraient moins la beauté corporelle des hommes	327
6.5.3. L'influence de l'invisibilisation sexuelle des femmes sur leurs comportements visuels	331
6.5.4. La beauté corporelle des hommes elle aussi se fanerait	334
Chapitre 7.	
Les manières et possibilités, pour les femmes, de regarder le corps de leur partenaire intime	339
7.1. L'attention visuelle des femmes dans l'intimité	340
7.1.1. La découverte du corps, une attention progressive aux détails	340
7.1.2. Une vue parfois incomplète du corps du partenaire	341
7.1.3. Divers comportements visuels au cours de l'activité hétérosexuelle	343
Clorre les paupières pour mieux se concentrer sur son plaisir	343
S'offrir au regard de l'homme	344
Érotiser l'échange de regards	345
Regarder pour mieux contrôler	346
Être témoin de l'activité sexuelle en train de se produire	347
Regarder l'homme en tant qu'acteur de la scène	348
7.2. Pour regarder le corps d'un homme, il convient de ne pas en avoir peur	350
7.2.1. L'agressivité supposée du pénis	351
7.2.1. Les enjeux de l'exposition du pénis en image	353
7.3. Pour regarder le corps de son partenaire, il convient d'en apprécier la vue	358
7.3.1. Les pratiques de figuration spontanée, témoins des expériences de séduction visuelle	359
7.3.2. L'évolution des manières de regarder le corps du partenaire lorsqu'il subit des transformations physiques	363
7.4. L'incidence de la présence du partenaire et de son attitude corporelle sur le comportement visuel des femmes	366
Regarder les hommes lorsqu'ils dorment	366
Ne pas oser saisir l'image de son partenaire	369
Les hommes seraient trop pudiques pour pouvoir être regardés	371
7.5. Porter un regard érotique sur le corps masculin contribuerait à percevoir sa sexualité comme épanouissante	374
7.5.1. La beauté du partenaire serait un préalable au désir sexuel	375
7.5.2. Développer son agentivité sexuelle en apprenant à regarder avec désir le corps masculin	377
Apprendre à ouvrir les yeux. Le cas de Chloé B.	378
Retrouver du désir envers son partenaire. Le cas de Lise	380
Devenir sujet de regard et de désir. Le cas de Laura	381
7.5.3. Savoir apprécier la beauté du corps et du sexe des hommes, une source d'émancipation individuelle	384
Conclusion de la troisième partie	393
Conclusion générale	395
Bibliographie générale	405
Table des illustrations	419
Table des matières	421
Annexes	427

Annexes

Tableau 1. Profil des participantes à l'enquête par entretiens	429
Tableau 2. Recrutement des enquêtées et déroulement des entretiens.....	430
Annexe 1. Guide d'entretien (enquête par entretiens ethnographiques)	431
Annexe 2. Guide d'entretien processus de création Sprinkle	432
Annexe 3. Formulaire de participation à la collecte Lusted Men.....	433
Annexe 4. Consignes dispositif de photographie participative	435
Annexe 5. Appel à participations fanzine Sprinkle	436
Annexe 6. Appel à participations Lusted Men	437
Annexe 7. Manifeste Lusted Men	438
Annexe 8. Projet Sujet(te) de Désir	442

Tableau 1. Profil des participantes à l'enquête par entretiens

Prénom Anonymisé	Âge	Orientation sexuelle	Situation conjugale	Nationalité	Perception raciale	Activité professionnelle	Lieu de résidence
Agathe	18	Pansexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Etudiante en cinéma	Paris intramuros
Albane	24	Hétérosexuelle	En couple	Française	Noire	En recherche d'emploi secteur culturel	Région parisienne
Alice	19	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Etudiante en cinéma	Région parisienne
Aline	46	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Comédienne	Paris intramuros
Astrid	29	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Styliste	Paris intramuros
Audrey	21	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Etudiante en Sciences sociales	Paris intramuros
Carmen	61	Hétérosexuelle	Mariée	Française	Blanche	Artiste plasticienne	Paris intramuros
Cécile	32	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Chargée de communication	Paris intramuros
Cécilia	28	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Styliste	Paris intramuros
Chantal	60	Hétérosexuelle	Mariée	Française	Blanche	Pharmacienne retraitée	Région parisienne
Charlène	30	Bissexuelle	En couple	Française	Blanche	Banquière	Ville moyenne de province
Charlotte	32	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Ingénieure	Région parisienne
Clémence	25	Hétérosexuelle	En couple	Française	Blanche	Etudiante en Sciences sociales	Ville moyenne de province
Dominique	63	Hétérosexuelle	En couple	Française	Blanche	Formatrice	Région parisienne
Edwige	55	Hétérosexuelle	Mariée	Française	Blanche	Enseignante	Paris intramuros
Elisabeth	54	Hétérosexuelle	Mariée	Française	Blanche	Etudiante en Développement durable	Région parisienne
Emmanuelle	36	Hétérosexuelle	Célibataire / en couple	Française	Blanche	Journaliste Scientifique	Paris intramuros
Erika	57	Hétérosexuelle	Célibataire	Italo-hollandaise	Blanche	Chargée de Production visuelle	Ville moyenne de province
Florence	55	Hétérosexuelle	En couple	Française	Blanche	Comptable	Paris intramuros
Gaëlle	40	Hétérosexuelle	En couple	Française	Blanche	Artiste plasticienne	Paris intramuros
Hélène	55	Hétérosexuelle	En couple	Française	Blanche	Comédienne	Région parisienne
Héloïse	21	Hétérosexuelle	En couple	Française	Blanche	Etudiante en Communication	Paris intramuros
Irene	42	Hétérosexuelle	Célibataire	Italienne	Blanche	Photographe	Paris intramuros
Isabelle	56	Pansexuelle	Mariée	Française	Blanche	Metteuse en scène	Paris intramuros
Jade	24	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Noire	Etudiante en Sciences sociales	Paris intramuros
Jelka	18	Pansexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Lycéenne	Paris intramuros
Julie	28	Hétérosexuelle	En couple / célibataire	Française	Blanche	Styliste	Paris intramuros
Karine	40	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Photographe	Paris intramuros
Laurence	51	Lesbienne	En couple homosexuel	Française	Blanche	Photographe	Milieu rural provincial
Léna	18	Hétérosexuelle	En couple	Française	Blanche	Etudiante en Mathématiques	Paris intramuros
Lisa	26	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Styliste	Paris intramuros
Lola	39	Hétérosexuelle	Jeune couple (-3 mois)	Française	Blanche	Artiste	Paris intramuros
Louise	18	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Etudiante Langues étrangères	Paris intramuros
Mathilde	28	Hétérosexuelle	En couple / célibataire	Française	Blanche	Etudiante en Développement durable	Paris intramuros
Molly	32	Hétérosexuelle	En couple	Française	Noire	Réceptionniste	Région parisienne
Nadège	25	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Noire	Illustratrice BD	Paris intramuros
Nadine	57	Hétérosexuelle	En couple	Française	Blanche	Enseignante	Région parisienne
Namika	24	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Noire	Chargée de marketing	Paris intramuros
Nathalie	60	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Photographe	Paris intramuros
Nina	30	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Comédienne	Paris intramuros
Olwen	24	Pansexuelle	En couple	Française	Blanche	Illustratrice	Petite couronne
Patricia	66	Hétérosexuelle	Mariée	Française	Blanche	Retraitée	Région parisienne
Pauline	24	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Illustratrice	Région parisienne
Ramona	57	Hétérosexuelle	En couple	Argentine	Blanche	Artiste plasticienne	Milieu rural provincial
Rozenn	30	Hétérosexuelle	Mariée	Française	Blanche	Artiste	Paris intramuros
Sarah	34	Hétérosexuelle	En couple	Française	Arabe	Photographe	Petite couronne
Stéphanie	37	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Webdesigner	Paris intramuros
Sylvie	50	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Secrétaire	Paris intramuros
Thérèse	85	Hétérosexuelle	Mariée	Française	Blanche	Retraitée	Paris intramuros
Virginie	36	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Ingénieure	Paris intramuros
Viviane	58	Hétérosexuelle	Mariée	Française	Blanche	Formatrice	Milieu rural provincial
Yuan	35	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Asiatique	Médecin	Paris intramuros
Zoé	18	Hétérosexuelle	Célibataire	Française	Blanche	Etudiante en Gestion	Région parisienne

Tableau 2. Recrutement des enquêtées et déroulement des entretiens

Prénom Anonymisé	Réseau	Date 1er entretien	Lieu 1er entretien	Date 2ème entretien	Lieu 2e entretien	Dispositif photographie participative	Expérience menée à bien
Agathe	Par interconnaissance	mars-18	Domicile de l'enquêtée	janv-19	Domicile de l'enquêtée	Accepte de participer	OUI
Albane	Via Jade	nov-18	Domicile de l'enquêtée	mars-19	Domicile de l'enquêtée	Accepte de participer	NON
Alice	Par interconnaissance	avr-18	Domicile de l'enquêtée	janv-19	Domicile de l'enquêtée	Refuse de participer	
Aline	Via Hélène	déc-18	Domicile de l'enquêtée	juil-19	Domicile de l'enquêtée	Accepte de participer	NON
Astrid	Via Julie	févr-19	Bar / café			Non proposé	
Audrey	Par interconnaissance	nov-18	Domicile de l'enquêtée			Accepte de participer	OUI
Carmen	Par interconnaissance	avr-18	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Cécile	Par interconnaissance	nov-18	Domicile de l'enquêtée			Refuse de participer	
Cécilia	Par interconnaissance	mars-18	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Chantal	Via Cécilia	mars-18	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Charlène	Par interconnaissance	avr-18	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Charlotte	Via Mathilde	nov-19	Bar / café	nov-19	Domicile de l'enquêtée	Non proposé	
Clémence	Par interconnaissance	mars-18	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Dominique	Via Hélène	déc-18	Domicile de l'enquêtée			Ne donne pas de réponse	
Edwige	Via Hélène	janv-19	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Elisabeth	Via Mathilde	avr-18	Bar / café			Non proposé	
Emmanuelle	Par interconnaissance	avr-18	Bar / café	déc-18	Bar / café	Refuse de participer	
Erika	Par Lusted Men	juin-21	Téléphone			Non proposé	
Florence	Via Louise	avr-18	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Gaëlle	Via Lola	avr-18	Domicile de l'enquêtée	juil-19	Appartement (jardin)	Accepte de participer	OUI
Hélène	Via Jade	nov-18	Domicile de l'enquêtée	oct-19	Bar / café	Accepte de participer	OUI
Héloïse	Via Lisa	avr-18	Bar / café	oct-19	Domicile de l'enquêtée	Ne donne pas de réponse	
Irene	Par le projet Sujet(te) de désir	oct-18	Domicile de l'enquêtée			Accepte de participer	NON
Isabelle	Via Aline	oct-19	Bar / café	nov-19	Bar / café	Non proposé	
Jade	Par interconnaissance	oct-18	Espace public extérieur			Refuse de participer	
Jelka	Via Agathe	avr-18	Domicile de l'enquêtée	janv-19	Domicile de l'enquêtée	Non proposé	
Julie	Par interconnaissance	mars-18	Domicile de l'enquêtée	janv-19	Domicile de l'enquêtée	Accepte de participer	OUI
Karine	Par interconnaissance	avr-18	Bar / café			Non proposé	
Laurence	Par Lusted Men	juil-21	Visioconférence			Non proposé	
Léna	Via Jelka	avr-18	Domicile de l'enquêtée	janv-19	Domicile de l'enquêtée	Ne donne pas de réponse	
Lisa	Par interconnaissance	mars-18	Bar / café			Non proposé	
Lola	Par interconnaissance	avr-18	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Louise	Via Jelka	avr-18	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Mathilde	Par interconnaissance	mars-18	Domicile de l'enquêtée	févr-19	Espace public extérieur	Accepte de participer	OUI
Molly	Par interconnaissance	nov-19	Bar / café			Non proposé	
Nadège	Via Jade	nov-18	Domicile de l'enquêtée			Ne donne pas de réponse	
Nadine	Via Hélène	déc-18	Domicile de l'enquêtée			Refuse de participer	
Namika	Par interconnaissance	sept-18	Bar / café			Ne donne pas de réponse	
Nathalie	Par Lusted Men	nov-21	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Nina	Par interconnaissance	mars-18	Bar / café	avr-19	Bar / café	Accepte de participer	NON
Olwen	Par Sprinkle	nov-19	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Patricia	Par Lusted Men	juin-21	Visioconférence			Non proposé	
Pauline	Par Sprinkle	nov-19	Bar / café			Non proposé	
Ramona	Par Lusted Men	juin-21	Visioconférence			Non proposé	
Rozenn	Par interconnaissance	févr-18	Domicile de l'enquêtée	mars-19	Domicile de l'enquêtée	Accepte de participer	OUI
Sarah	Par le projet Sujet(te) de désir	févr-19	Bar / café	févr-19	Espace public extérieur	Non proposé	
Stéphanie	Par le site web lesbridgets.com	janv-19	Domicile de l'enquêtée	mars-19	Domicile de l'enquêtée	Accepte de participer	NON
Sylvie	Par le projet Sujet(te) de désir	oct-18	Domicile de l'enquêtée	mars-19	Bar / café	Accepte de participer	NON
Thérèse	Par interconnaissance	mars-18	Bar / café			Non proposé	
Virginie	Via Mathilde	nov-19	Bar / café			Participe spontanément	OUI
Viviane	Par Lusted Men	juin-21	Visioconférence			Non proposé	
Yuan	Via Emmanuelle	avr-18	Domicile de l'enquêtée			Non proposé	
Zoé	Par le projet Sujet(te) de désir	août-18	Bar / café	juin-19	Bar / café	Accepte de participer	NON

Annexe 1. Guide d'entretien (enquête par entretiens ethnographiques)

La grille d'entretien a été complétée au fil de l'enquête par entretiens (de février 2018 à novembre 2021), cette version est la plus récente et complète.

<i>Regard espaces publics</i>
Observatrice ? c'est-à-dire ?
Regarde gens dans espaces publics ? lesquels ?
Regarde plutôt hommes / femmes / idem ?
Réaction croisement regards avec un homme (détourne, fixe...) / circonstances
Regard focalisé sur quel aspect ?
Attention à la beauté des hommes croisés en général
Trouve facilement un homme beau ?
Exemple dernier homme trouvé beau
Peut être « troublée » par la beauté d'un homme ? Attirance sexuelle ? Exemples
Cartographie des hommes beaux repérés (travail, loisirs, amis...)
Regards et jugements collectifs vis-à-vis des hommes (amis, famille) ?
Attention au regard des hommes sur soi
<i>Goûts</i>
Critères de beauté appréciés / style d'homme ?
Tranche d'âge des hommes regardés pour leur beauté
Parties corps masculin préférées
Défauts / dégoût esthétique
<i>Regard & beauté partenaire</i>
Comparaison capital esthétique avec le partenaire
Rapport à son propre physique, confiance en soi
Partenaire apprécié pour sa beauté ?
Partie du corps du partenaire préférée
Etapes de rencontre du partenaire actuel ou passé
Attirance physique ?
<i>Image & désir</i>
Images ou pensées pendant la masturbation
Regards pendant rapports sexuels
Collection d'images d'hommes (posters, réseaux sociaux...) ? rapport à ces images
Célébrité homme fantasmée ?
Dernier film « émoustillant » regardé / quelle scène / rapport au physique de l'acteur
Consommation pornographie / érotisme
Pratique photos / dessin hommes ?

Annexe 2. Guide d'entretien processus de création Sprinkle

Grille utilisée une fois le processus de création terminé, quelques semaines après l'impression du fanzine (printemps 2020). Entretiens réalisés à distance (confinement) avec les compositions graphiques sous les yeux.

<i>Habitudes de dessin</i>
Habitude dessin érotique ?
Habitude dessin de corps masculins ?
Habitude dessin du partenaire ?
<i>Retracer étapes de création</i>
Intentions de départ
Sources d'inspiration / modèle
Changement d'idée ? évolution au fil du processus de création ?
Difficultés ?
<i>Description</i>
Description de la composition graphique, que représente-t-elle ?
Qui est l'homme représenté ?
Liens avec vie intime / goûts / fantasmes personnels
Justification chacun des choix de mises en scène
<i>Conditions de création</i>
Seule / entourée ? Inspirée ? Conseillée ?
Temps de création
Désir pendant étapes de création ?
<i>Impressions rétrospectives</i>
Dessin considéré « érotique » ?
Satisfaite du résultat ?
Comparaison par rapport aux autres créations des participantes

Annexe 3. Formulaire de participation à la collecte Lusted Men

Version de formulaire utilisée en 2019, créée par les fondatrices de Lusted Men (non pas par moi).

Adresse mail

Nom, ou nom d'artiste, ou collectif, ou anonyme

Lien vers le service de transfert de fichiers où nous pouvons récupérer vos images.

Êtes-vous l'auteur.e de toutes les images que vous proposez ?

- Si NON, qui est l'auteur.e de ces images ?

Avez-vous l'autorisation de diffuser ces images, ainsi que l'autorisation de la personne ou des personnes qui y figurent ?

Vous acceptez que une ou plusieurs de vos images soient présentées pendant l'exposition LUSTED MEN au Centre d'Arts à Bruxelles en 2020 ? ☐

Vous acceptez que une ou plusieurs images que vous proposez soient utilisées dans le cadre de la promotion (web, flyer, dépliant,...) pour l'exposition LUSTED MEN au Centre d'Arts à Bruxelles en 2020 ? ☐

Vous acceptez que votre participation à la collecte ne garantit pas votre participation à l'exposition ? ☐

Je confirme que la participation de mes images à cette collection ou à l'exposition LUSTED MEN se fait sans rétribution ? ☐

QUESTIONS FACULTATIVES : ces questions ont pour but de comprendre quelles sont les pratiques actuelles concernant la photographie érotique. Certaines de ces questions sont personnelles, c'est pourquoi elles sont facultatives.

Comment décrivez-vous votre relation à la personne ou aux personnes représentées ? (facultatif) ☐

Souhaitez-vous décrire les minutes qui ont précédé/suivi la prise de vue ? (facultatif) ☐

Est-ce que vous ressentiez du désir au moment de la prise de vue ? (facultatif) ☐

Souhaitez-vous partager une histoire à propos de ces images et/ou un dialogue entendu au moment des prises de vues ? (facultatif)

Ces images sont-elles le fruit d'un travail, ou bien sont-elles une habitude, un geste spontané, inattendu, autre ? (facultatif) ☐

Est-ce que c'était difficile de prendre ces photos ? Ou bien évident ? Ou autre ? (facultatif) ☐

Quelle était votre intention de départ ? Le résultat y correspond-il ? (facultatif) ☐

Faites-vous souvent des images érotiques ? Depuis combien de temps ? Ou, depuis combien de temps y pensez-vous ? (facultatif) ☐

Qu'est ce que l'érotisme pour vous ? (facultatif)

**Vous vous considérez comme : amateur.ice, artiste, habitué.e, professionnel.le, ... ?
(facultatif)**

Souhaitez-vous partager un lien vers un site ou une autre plateforme de diffusion de vos images ? (facultatif)

Présentation libre - Souhaitez-vous ajouter quelque chose ? (facultatif)

Vous acceptez que vos réponses à ces questions soient partagées dans le cadre de l'expo ou d'un texte l'accompagnant ?

Photographe : Genre & Orientation Genre (facultatif)

Orientation sexuelle (facultatif)

Annexe 4. Consignes dispositif de photographie participative

Consignes envoyées à chacune des enquêtées ayant accepté de participer à l'expérience, au cours de l'année 2019.

Ma recherche porte sur les perceptions sensorielles de femmes à l'égard du corps d'individus de sexe masculin, en questionnant le rapport entre jugement esthétique et attirance sexuelle au quotidien. Elle prend le parti de s'intéresser exclusivement aux points de vue de femmes, en s'appuyant sur une comparaison transgénérationnelle permettant de saisir l'évolution du sensible au fil des âges et trajectoires de vie.

Durée : 1 mois maximum

Nombre de photographies : 39 (possibilité d'obtenir un second appareil photo en cas de problème technique ou d'inspiration prolifique !)

Consignes photo : photographier des hommes que tu juges physiquement attirants, au cours de ta vie quotidienne. Il peut s'agir d'inconnus, de connaissances ou de personnes très proches, tel que ton partenaire amoureux. Il n'y a pas de limitation en termes d'âge ou d'orientation sexuelle des hommes que tu photographies.

Aucune qualité esthétique n'est attendue, l'image est plutôt vue comme le témoignage d'un coup de coeur visuel instantané. Je préfère donc des photos spontanées, prises sur le vif, plutôt que posées (mais cette dernière option n'est pas exclue). Je n'encourage pas particulièrement à prendre des photos « volées », c'est à dire prises sans le consentement préalable du modèle, mais si tu assumes cette démarche et qu'elle est respectueuse, je n'y suis pas fermée.

Le cadrage est libre : gros plan sur une partie du corps(fesses, mains, regard, etc.), plan moyen (visage, torse, etc.) ou en plan large (silhouette complète). Le modèle peut être photographié de face, de profil, comme de dos. Il peut être habillé ou dénudé. Les photos érotiques ne sont pas exclues, si tu souhaites en prendre.

Consignes écriture : Idéalement, il faudrait que tu notes à chaque fois que tu fais une photo :

- le contexte (lieu, date, horaire, événement)
- en quoi tu as trouvé cet homme physiquement attirant
- si tu es attirée sexuellement par la personne ou non

Conseils techniques :

- Éviter de laisser le doigt posé sur l'objectif.
- Penser à actionner le flash pour les photos en intérieur. Même avec de la lumière, la luminosité reste inférieure à celle de l'extérieur. Le flash ne se déclenche pas tout seul.
- Tenir fermement l'appareil afin d'éviter de faire des photos floues, surtout quand la luminosité n'est pas excellente, par exemple à la tombée du jour ou à l'ombre, dans une forêt ou une pièce en intérieur.
- S'assurer d'avoir pris toutes les photos disponibles sur la pellicule avant de me la rendre !

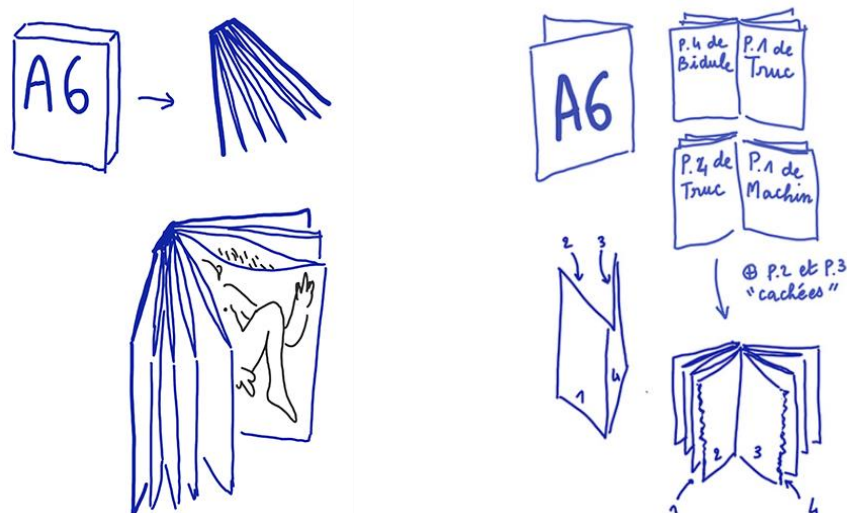
Ensuite : Une fois la pellicule terminée, je la ferai développer. Puis on se reverra pour échanger autour de tes photos (tes notes seront très utiles à ce moment-là).

Annexe 5. Appel à participations fanzine Sprinkle

Message électronique envoyé par les créatrices du fanzine aux illustratrices invitées à participer, le 18 octobre 2019.

Bonjour à toutes ! Nous vous écrivons aujourd'hui pour vous parler d'un projet qui nous trotte en tête depuis une discussion derrière un stand de festival. Nous sommes parties d'un double constat : les **images érotisant les corps des hommes** sont souvent réalisées par des hommes cis pour des hommes cis ; et les femmes produisant des images érotiques, même hétéros, ont tendance à représenter leur propre corps, souvent dans une logique légitime de ré-appropriation. Le corps des femmes étant largement plus sexualisé, et les personnes assignées femmes à la naissance n'étant pas éduquées à écouter leur désir mais plutôt à satisfaire celui de leurs partenaires, nous sommes peu à oser représenter l'imaginaire érotique que nous projetons sur les corps masculins (même si cela fait déjà partie du travail de certaines d'entre vous).

Nous avons donc voulu inviter toutes les cools cops dessinatrices autour de nous à s'emparer de cette thématique et à **créer des images de leurs fantasmes** autour des corps masculins. L'idée est de montrer la diversité de nos regards et de nos désirs, pour certaines de les inventer et de se les ré-approprier, montrer la diversité des corps désirés, et aussi renverser le jeu du male gaze dominant. Les productions seraient réunies dans un fanzine sexy format A6 qui prendrait cette forme ci :



Toutes celles qui désirent participer disposeront d'un **A6 recto verso**, et du coup de l'**espace mystère entre les deux**. Cet espace sera accessible soit en déchirant le livre à l'ancienne (comme dans les in-octavo, dont il fallait détacher les pages au coupe papier) soit en faisant toute une gymnastique pour essayer de lire l'image en regardant "dans la fente" du livre (n'y voyez aucun sous-entendu, bien sûr). Vous êtes libres de jouer (ou non) avec cet espace comme vous le souhaitez. **Votre contribution pourra prendre toutes les formes : illustration, texte, mini-narration en BD...**

Il sera imprimé en noir et blanc et en riso (parce qu'on est à la mode). La deadline n'est pas encore fixée très précisément mais serait en janvier. **Faites nous savoir si vous seriez intéressées pour participer et n'hésitez pas à nous faire part de vos remarques ou interrogations.** Xoxo Adèle et Ariane **Pour celles qui ne nous connaissent pas toutes les deux** : Adèle est juste diplômée des beaux-arts d'Angoulême. Elle fait surtout du dessin, et parfois du volume. Son travail est visible là : https://www.instagram.com/adele_mesones/ Ariane fait de l'illustration et de la BD, et habite à Nantes depuis quelques mois. Avant elle a étudié à Strasbourg et à Paris. Son travail est visible ici : <https://www.instagram.com/ariane.huques/>

Annexe 6. Appel à participations Lusted Men

Appel à participations sous forme de prospectus imprimé et distribué en 2019, également diffusé en ligne, notamment via les réseaux sociaux.

**YOU LIKE
TO LOOK
AT MEN?**

APPEL À PARTICIPATION · PHOTOGRAPHIE

Nous vous invitons à créer avec nous une grande collection de clichés érotiques d'hommes*. Selfie, argentique, numérique, montage, capture d'écran... Toutes vos images, travaux artistiques ou photos de téléphone, même prises à l'arrache, peuvent nourrir cette galerie intime.

Elle se transformera en exposition à Bruxelles au printemps 2020.

Photographes, modèles, amateurs, amatrices : envoyez-nous vos mille-et-uns clichés érotiques d'hommes*. Pour les hommes* désireux de se sentir désirés, pour les femmes* et les hommes* qui ont envie de partager leurs regards, prêtez-vous au jeu. Explorez les photos intimes de vos téléphones, organisez des séances photo !

La collection **LUSTED MEN** sera savoureuse avec l'audace de vos désirs.

DEADLINE : 31 décembre 2019 à minuit.

Nous postulons : "est photographe toute personne qui prend des photos".
Nous entendons "érotisme" en lien avec la fascination, la curiosité et le désir. A vous de le définir selon votre prisme !

www.lustedmen.info

**Send us your erotic
pictures of men.**

Annexe 7. Manifeste Lusted Men

Texte complet du *Lusted Men Manifesto*, visible sur le site Internet du projet (<https://lustedmen.info/>) et existant en version imprimée.

OÙ SONT LES PHOTOGRAPHIES ÉROTIQUES D'HOMMES* ?

Ces images existent, elles sont mêmes nombreuses, mais elles restent souvent cachées dans les tiroirs ou les imaginaires, ou bien elles ne sortent pas des réseaux de diffusion référencés comme "homoérotiques". Car l'érotisme est un champ principalement associé à la féminité. La culture visuelle a en effet appris aux femmes à se mettre en valeur, à se laisser observer et à se dévoiler face caméra. Comme le disait le critique d'art John Berger dans sa série télévisuelle *Voir le voir*, diffusée par la BBC en 1972, là où « l'homme agit, la femme paraît. Les hommes regardent les femmes, les femmes se regardent être regardées ». Les femmes*, et ce qu'elles désirent, ne sont pas au cœur de la production visuelle. Et quand les hommes apparaissent, les images sont souvent identiques et lisses : les industries cinématographique, publicitaire ou pornographique s'attachent à les montrer en position de force et d'action. Leur corps n'est ni lascif, ni vulnérable – car l'intime n'est pas un terrain de conquête. Les représentations érotiques épousent ainsi bien souvent l'assignation de rôles : femme-objet / homme-sujet. Elles participent à la perpétuation d'un système qui fige les désirs et identités de genre ; qui les soumet à l'ordre du patriarcat et de l'hétérosexualité ; et qui valide ces derniers comme « naturels » et seuls recevables.

LUSTED MEN appelle donc de ses vœux des images d'hommes* érotisés, en les dénichant, en encourageant leur fabrication et en travaillant à leur diffusion. LM se présente en premier lieu comme une collecte de photographies ouverte à tous.tes, professionnel.le.s comme amateur.trice.s, indépendamment de leur genre ou de leur orientation sexuelle. Par ce geste, nous souhaitons constituer une archive visuelle de l'intimité contemporaine – et lui permettre de vivre, de grandir en la rendant accessible à tous.tes.

« Il ne faut pas sous-estimer le besoin que nous avons de représentations – partagées par la majorité ou issues d'une contre culture – qui même sans que nous en soyons clairement conscientes, nous soutiennent, donnent sens, élan, échos et profondeur à nos choix de vie. »

Mona Chollet, Sorcières, 2018

*s'identifiant comme tel.le.s

RECHERCHER LES IMAGES

– Identifions des artistes femmes*, comme Imogen Cunningham et Laure Albin Guillot dans les années 1920, Tana Kaley, Herlinde Koelbl, Vivienne Maricevic dans les années 1980, ou plus récemment Paula Winkler, Harley Weir, Mila Nijinsky ou Chloé Sassi.

– Fouillons des artistes hommes* venant surtout de la photographie homoérotique qui a, la première, participé à inventer l'érotisme au masculin : allons découvrir les travaux de George Platt Lynes, Robert Mapplethorpe, Wolfgang Tillmans ou encore Nelson Morales.

– Collectons les images des amateurs.trices qui photographient partenaires, amours, amis dans l'intimité et qui se photographient eux.elles-mêmes.

– Constituons une archive vivante de ces représentations, inscrivons-les dans un héritage et une généalogie riche de ces différents points de vue.

– Et continuons à chercher des images dans toutes les directions, car d'autres pistes existent encore.

« Lorsque le corps dévêtu est celui d'un homme, on comprend mieux notre bonne vieille pudeur. On ne peut nier que le corps de l'homme puisse être sexuellement attirant pour une femme, ainsi que pour quelques hommes. On ne peut nier non plus que le nu masculin occupe une place traditionnelle et honorable dans l'histoire de l'art. Néanmoins, il y a quelque chose de déconcertant dans la vue d'un corps d'homme présenté comme un objet sexuel. »

Gene Thornton, New York Times, 1978 au sujet de l'exposition « The Male Nude: A Survey in Photography »

ENCOURAGER LA PRODUCTION

LUSTED MEN incite à la fabrication de nouvelles images érotiques d'hommes*. Nous considérons comme photographe toute personne qui fait des photos et proposons le "jeu" photographique comme catalyseur de transformation. Nous invitons les individu.e.s à se saisir de l'appareil photo pour déconstruire joyeusement les assignations, pour court-circuiter, rechercher, remodeler nos relations.

LUSTED MEN encourage ainsi les femmes* à être toujours-plus actrices de leurs désirs, en cherchant chez l'autre ce qui est érotique. Ces actes participent à construire la confiance nécessaire à pouvoir dire « non » ou « oui », en regard de ses envies. Nous invitons les femmes* à tenter, essayer, risquer, s'autoriser à découvrir ce qu'elles aiment regarder. De la sorte, nous souhaitons apaiser la souffrance que peut générer leur objectivation, et proposer des moyens de prendre la parole et le regard.

« Il existe de nombreuses sortes de pouvoir, utilisé et inutilisé, reconnu ou non. L'érotisme est une ressource en chacune de nous, qui réside dans un plan profondément féminin et spirituel, fermement enraciné à la puissance de nos sentiments non exprimés ou non reconnu. Pour se perpétuer, toute oppression doit corrompre ou déformer au sein de la culture des opprimés les diverses sources de pouvoir qui peuvent fournir l'énergie pour le changement. Pour les femmes, cela s'est traduit par la suppression de l'érotisme en tant que source considérée de pouvoir et d'information dans nos vies. »

Audre Lorde, *Uses of the Erotic: The Erotic as Power*, 1978

LUSTED MEN souhaite rendre accessible à tous et toutes une production photographique homoérotique largement explorée en découvrant et court-circuitant ses réseaux de diffusion.

LUSTED MEN invite les hommes* à faire un pas de côté vis-à-vis des rôles assignés en devenant sujets désirés, en cherchant en soi ce qui est érotique. Face à l'obligation d'être celui qui sait, agit, conquiert, garde le contrôle, nous invitons les hommes* à prendre le risque de ne pas tout savoir, à se regarder et à se laisser regarder comme désirables et dignes d'intérêt dans l'intimité.

« Si les hommes veulent récupérer la bonté essentielle de l'être masculin [male], regagner le droit à avoir un cœur ouvert et à exprimer leurs émotions, ce qui est à la base du bien-être, nous devons imaginer des alternatives à la masculinité patriarcale. Nous devons tou-te-s changer. »

bell hooks, *Comprendre le patriarcat*, 2004

Au-delà des partages binaires, nous voulons participer à construire des relations qui prennent en compte la réalité des êtres plutôt que le fantasme lié à l'attribution des genres. Nous

réclamons des images de corps dans leur diversité. Puisque le chemin est à tracer, ouvrons des voies de désir dans lesquelles chacun.e puisse se reconnaître !

DIFFUSER & RASSEMBLER

Si les images érotiques représentant des hommes* nous semblent inexistantes, c'est aussi parce qu'elles ne sont pas assez montrées. C'est en concevant de nouveaux canaux de diffusion, en mobilisant différentes plateformes, touchant de multiples publics, que nous pourrions faire mouvement. LM a donc un goût pour la métamorphose : ateliers de photographies, expositions, éditions, site internet, réseaux sociaux... sont autant de formes sous lesquelles LM pourra exister de façon épisodique, ou simultanée, afin de regrouper des images mais aussi des individu.e.s

Produire à l'inverse des habitudes et des attentes requiert un courage qu'il est difficile d'avoir lorsqu'on est isolé.e. Nous voulons être présent.e.s pour encourager, discuter, comprendre, faire ensemble, s'enthousiasmer de la représentation plurielle des désirs. Nous sommes la communauté qui attend avec impatience ces images, qui les accueille avec joie.

Face aux clichés enfermants, nous défendons un point de vue anti-sexiste qui a pour but d'abolir la différenciation obligatoire et la hiérarchisation entre les genres et les sexualités. Nous affirmons que la nudité, le sexe, l'intimité ne doivent pas être des zones d'ombres, de subordination ou de honte ; qu'ils peuvent au contraire être des aires de force et de vitalité. Dans la lignée d'Audre Lorde, nous pensons l'érotisme comme une ressource « *considérée de pouvoir et d'information dans nos vies* », qui ne doit pas connaître de forme fixe. A nos yeux et à nos sens, l'érotisme ne souffre pas de définition. Il peut aussi bien renvoyer au désir qu'à l'envie, à la curiosité. « *Lusted* » est un mot inventé pour exprimer, sans restrictions, ces différences dans la matière de nos désirs.

Car limiter nos désirs est une manière de limiter notre pouvoir. Les explorer, en jouir, permet de s'en ressaisir. Pour opérer ce renversement, nous croyons en la force des images. Nous affirmons que les représentations ne sont jamais neutres ; qu'elles ne se contentent pas de dupliquer la réalité, mais qu'elles la modèlent également. Et qu'elles peuvent, dès lors, aussi bien construire que démanteler les rapports de pouvoir. Dans ces conditions, produire et partager des images qui nous donnent du plaisir, qui se jouent des conventions, est un geste politique.

*s'identifiant comme tel-le-s

DE L'USAGE DE CE MANIFESTE

LUSTED MEN souhaite faire mouvement en intégrant toutes les personnes qui s'y reconnaissent et souhaitent y participer.

Sous l'appellation LUSTED MEN nous souhaitons voir émerger, en différents lieux et temps, des actes (images, paroles, écrits, performances...) et des activités qui célèbrent les beautés des hommes* et la multiplicité de nos désirs pour eux. Ce souhait s'accompagne de questionnements, discussions, curiosités, d'écarts. Chaque personne ou association qui se reconnaît dans ce manifeste peut prendre LUSTED MEN avec elle pour diffuser, continuer, travailler selon sa voie, tant qu'elle partage nos valeurs :

LUSTED MEN s'inscrit dans une démarche féministe, anti-sexiste, trans-inclusive et rejette toute conception naturaliste et essentialiste des identités sexuées, des sexualités et des relations entre groupes de sexe.

LUSTED MEN s'oppose au sexisme, au racisme, au validisme, au classisme, à l'âgisme, à l'homophobie, à la transphobie, à la grossophobie et à toutes les formes de discriminations. LUSTED MEN dit NON à la haine en général ainsi qu'à toutes ses expressions.

A l'inverse, qui ne dit pas dit OUI ne consent pas !

Le consentement des personnes participantes doit être obtenu clairement.

Les photos représentant des personnes de moins de 18 ans ne sont pas admises dans la collection.

Ce manifeste est destiné à évoluer avec les rencontres, les besoins de clarifications, d'expressions, qu'elles feront jaillir. Les mots proposés ici peuvent être repris, adaptés, changés, modifiés, afin de correspondre autrement, mieux, à d'autres cultures, à d'autres modes de pensées, du moment qu'est respecté l'objectif de participer à l'émancipation des individu.e.s hors des dominations systémiques.

Nous utilisons les mots "homme*" et "femme*" avec astérisque * pour en affirmer un usage ouvert. À nos yeux, chaque individu.e détermine pour lui.elle-même son identité de genre. Pour les mêmes raisons, nous utilisons une écriture inclusive dans nos documents, qu'ils soient destinés à une communication interne ou externe, ou de nature administrative.

Nous avons conscience du fait que les personnes non-binaires, sans identité de genre, ou aux identités de genre fluides, puissent ne pas trouver ici d'entrée explicite. Nous réaffirmons que la collecte leur est ouverte et toute participation et proposition sera la bienvenue.

Nous respectons, reconnaissons et acceptons dans leurs différences les personnes qui n'ont pas de désir du tout, ou qui ne savent pas quel est leur désir. Il en va de même pour les personnes qui ne sont pas intéressées par les images érotiques.

Dans une perspective de déconstruction des dominations, nous encourageons les fonctionnements horizontaux plutôt que hiérarchiques, les consensus plutôt que les votes, les longues discussions à plusieurs plutôt que la prise de décision rapide par un.e .e.

Annexe 8. Projet Sujet(te) de Désir

Extraits du site Internet dédié au projet Sujet(te) de Désir

(<http://morganetocco.eu/sujettededesir/>)

Sujet(te) de désir est né(e) d'une envie de montrer le corps masculin tel qu'il est perçu et apprécié par des femmes. Ce projet prend appui sur les témoignages de personnes de sexe féminin rencontrées à cette occasion, âgées de 18 à 85 ans.

Cette série interroge la sensualité du corps masculin en mettant en lumière un point de vue encore minoritaire dans l'espace public : celui des femmes. Elle propose un regard alternatif sur la beauté masculine, s'éloignant des représentations stéréotypées qui se concentrent sur la démonstration de puissance.

